ACTION

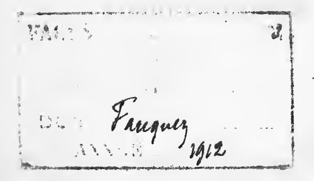
DES

MÉDICAMENTS

HOMŒOPATHIQUES







Paris. — Typ. A. PARENT, rue Monsieur-le-Prince, 29 et 31.

ACTION

DES

MÉDICAMENTS

HOMOEOPATHIQUES

OU

ÉLÉMENTS DE PHARMACODYNAMIQUE

PAR

LE Dr RICHARD HUGHES,

TRADUIT DE L'ANGLAIS ET ANNOTÉ

PAR

LE Dr I. GUÉRIN-MÉNEVILLE,
Chevalier de la Légion d'honneur, ancien médecin de la marine



PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS
rue Hautefeuille, 19, près du boulevard Saint-Germain.

LONDRES — BAILLIÈRE, TINDALL and COX
MADRID — CARLOS BAILLY-BAILLIÈRE

1874

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR.

> La doctrine homœopathique a créé une matière médicale pure, d'où sont sorties toutes sortes de notions très-précieuses sur les propriétés spéciales des médicaments et sur une foule de particularités de leur action que nous ignorons trop en France. Cette ignorance fait que nous ne connaissons des agents thérapeutiques que leurs propriétés générales les plus grosssières, et qu'en présence de nuances si variées d'indications, nous manquons trop souvent de modificateurs appropriés à ces nuances.
> (Trousseau et Pidoux, Introduction p. LXV, du *Traité de thérapeutique*).

> L'école de Hahnemann a rendu quelques services à la vraie médecine.... Elle a contribué pour sa part à la connaissance de l'action physiologique des médicaments....
> (Gubler, Conférence à l'hôpital Beaujon. Mai 1871.)

Frappé du succès obtenu à l'étranger par le *Manuel de pharmacodynamique* du Dr Richard Hughes, je crois servir utilement la cause de la thérapeutique homœopathique en mettant sous les yeux des praticiens Français, un ouvrage pratique, dans lequel ils trouveront tous les renseignements désirables sur l'action des médicaments.

L'heure est des plus favorables pour une semblable publication. Le monde médical est sourdement remué par les aveux involontaires et de plus en plus nombreux échappés à l'école officielle touchant les questions homœopathiques. Le doute existe dans l'esprit de beaucoup

de médecins; de tous côtés surgissent des théories et des méthodes nouvelles, la substitution, la médecine dosimétrique, la méthode élective, etc., attestant l'imperfection de la thérapeutique. L'efficacité des substances toxiques à doses infinitésimales se prouve en pleine Académie de médecine! Enfin les emprunts à la matière médicale homœopathique vont se multipliant journellement...

Tous ces faits ne démontrent-ils pas la nécessité, pour le praticien, d'étudier la Matière médicale pure, c'est-à-dire celle par laquelle il pourra connaître le mieux l'action des médicaments sur l'homme en santé. De cette connaissance seule il peut déduire des indications positives pour le traitement des maladies par une méthode vraiment expérimentale. Pour se rendre compte en effet d'une loi naturelle comme celle des semblables, il faut interroger la nature elle-même. La thérapeutique homœopathique ne peut se juger qu'au lit du malade, et non dans le fauteuil du cabinet. L'épreuve clinique doit seule décider de la vérité ou de la fausseté de la loi d'indications formulée par Hahnemann « similia similibus curantur. »

En dépit d'une opposition formidable, cette épreuve s'accomplit journellement dans le monde entier et pour le plus grand bien des malades. La négation pure et simple de milliers de faits de guérison n'est plus possible. Plus de 6,000 médecins s'accordent à pratiquer d'après cette méthode, et il faut les en croire satisfaits, puisque jusqu'à présent on ne pourrait compter aucun renégat parmi eux. C'est là un fait significatif et qui donne à réfléchir.

Une école devenue aussi nombreuse, possédant sa litté-

rature, déjà très-riche, ses journaux périodiques, ses sociétés, ses hôpitaux, ses dispensaires, ne peut redouter sérieusement les attaques passionnées et surtout intéressées auxquelles elle sert de but. Il est donc plus simple de vérifier ce qu'elle enseigne.

Cela demande, en outre d'une certaine indépendance, une étude longue et patiente; celle-ci, pour le médecin occupé, et n'ayant que de courts loisirs à dérober à la clientèle, est presque impossible avec la plupart des traités existants. Un ouvrage qui, sous une forme concise, donnerait au praticien des renseignements sommaires sur la Matière médicale homœopathique était un desideratum auquel le *Manuel de Pharmacodynamique* du Dr Richard Hughes m'a paru répondre entièrement. C'est ce qui m'a décidé à le publier en français, avec l'autorisation de l'auteur.

Aux citations qu'il fait de travaux Anglais et Américains j'ai ajouté, en temps et lieu, ceux de nos compatriotes, et j'ai signalé à l'occasion quelques médicaments peu usités chez nos confrères étrangers, mais employés plus fréquemment par les praticiens Français. De plus, toutes les fois que je l'ai jugé utile, j'ai intercalé, sous forme d'annotations, un certain nombre de faits intéressants. Ces additions sont distinguées du texte de l'auteur Anglais par des guillemets carrés, et signées de mes initiales.

Enfin, pour faciliter les recherches, j'ai ajouté à la fin de cette traduction une table alphabétique formant un véritable répertoire des actions électives et curatives de tous les médicaments dont traite cet ouvrage.

Puisse la lecture de ce livre contribuer à faire cesser

l'animosité et l'intolérance qui éloignent encore si injustement la majorité des médecins de leurs confrères de la nouvelle école. La science et surtout l'humanité y gagneront, et le traducteur n'aura pas perdu ses peines.

Dr I. Guérin-Méneville.

Paris, 1er décembre 1873.

A H.-R. MADDEN, ESQ. M. D.

Mon cher Dr Madden,

C'est pour moi un devoir en même temps qu'un plaisir de vous dédier ce volume. C'est dans votre conversation et vos écrits que j'ai reconnu d'abord tout ce que l'homœopathie avait de raisonnable; ce fut sous votre direction que j'en entrepris l'étude et la pratique.

Vous reconnaîtrez dans les pages qui vont suivre beaucoup de choses que j'ai apprises directement de vous, beaucoup d'autres aussi qui sont le fruit de nos travaux en commun. Jusque dans celles que je puis m'attribuer en propre, on retrouve comme un reflet de votre inspiration; de la sorte, je ne fais que vous rendre ce qui vous appartient, et je suis fier d'avoir la sanction de votre nom en tête de mes pages.

Vous avez fait un long voyage pour rétablir votre santé; jouissez-en le plus longtemps et le plus fructueusement possible, c'est la prière la plus ardente

De votre ami affectionné,

RICHARD HUGUES.

Juin 1867.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

POUR LA TROISIÈME ÉDITION.

J'avais depuis longtemps, ainsi que beaucoup de mes collègues, senti le manque d'un ouvrage. semblable à celui que je publie aujourd'hui. Les besoins d'un ami décidèrent l'exécution d'une œuvre que le sentiment général faisait désirer depuis longtemps. Les circonstances mentionnées dans. ma lettre préliminaire ne furent que l'encouragement à la production de ce manuel.

Mon livre est un « Manuel de pratique homœopathique ». Comme l'implique le mot « Manuel », il n'a aucune prétention à épuiser le sujet comme pourrait l'avoir une monographie. Il vise à présenter, sous forme concise et mnémonique, cette masse de renseignements sur l'action des médicaments, dont la possession constitue la *distinction* du médecin homœopathe.

Il a été divisé en deux parties. La première qui constitne le présent volume, traite de la « Pharmacodynamique »; la seconde (1) traite de la « Thérapeutique ». La première prend le sujet par le côté des médicaments; la seconde par celui des maladies. Au moyen des deux j'espère procurer aux étudiants et aux commençants en homœopathie un recueil exact des connaissances propres à notre école de médecine.

Laissant de côté pour le moment la partie thérapeutique, je désire en peu de mots exposer la manière dont j'ai traité le sujet de la pharmacodynamique.

1° Mon ouvrage ne fait nullement profession de se substituer à la « Matière médicale ». Il sera plutôt un guide

(1) Nous avons le projet de traduire cette deuxième partie, si comme nous l'espérons, le public fait bon accueil à notre premier essai.

et un compagnon pour la parcourir. Les pathogénésies qui sont données en détail dans celle-là, sont présentées ici sous forme d'esquisse, d'analyse, ou (quand cela est possible) d'expression physiologique. Mais les renseignements sont toujours puisés à la « Matière médicale » elle-même, comme la mine dans laquelle se trouve réellement le trésor, quelque grossière que soit sa forme. Indiquer le filon duquel chaque minerai peut être extrait, estimer la valeur de son rendement, montrer ses produits tels qu'ils ont été obtenus et spécialement tels qu'ils ont été appliqués à nos usages, tel a été mon travail. Si parmi mes lecteurs il en existait qui fussent incapables de fouiller la mine eux-mêmes, ou ne le voulussent pas, le peu que je pourrais leur en apprendre et leur en montrer ainsi leur serait encore plus profitable qu'une ignorance complète. J'espère, par les échantillons que je leur présente, exciter chez la plupart d'entre eux une soif de recherches plus approfondies, au lieu de ce sentiment moins digne, qui consiste à se contenter des résultats du travail des autres.

2° Mon but principal a été de « faire ressortir » la sphère d'action de chaque médicament. A part ces grands polychrestes qui embrassent dans le cercle de leur influence presque tout l'organisme, chaque médicament possède un ou plusieurs « centres d'activité ». Quels sont ces centres ? Nous l'apprenons, quelquefois par l'étude de la pathogénésie, d'autres fois par les résultats de l'expérience clinique.

Cette connaissance acquise, ces centres deviennent autant de points de repère d'une grande importance pour l'intelligence et le souvenir du médicament. Toutes les fois que je l'ai pu, j'ai essayé de délimiter ces centres et de grouper autour d'eux les actions et usages divers des médicaments. Dans une telle manière de procéder, certains phénomènes restent toujours sur le second plan; mais quand leur importance le commandait, je n'ai jamais omis de les noter.

3° Un mot à propos do la forme inusitée de mon ouvrage, c'est-à-dire celle de « lettres ». J'ai été entraîné à son adoption par l'objet que j'avais en vue. J'écris spécialement pour les praticiens de la vieille école qui désirent se mettre au courant de notre pratique. J'ai éprouvé en conséquence le besoin d'un mode de communication plutôt familier que didactique. De plus, il m'était nécessaire de me représenter constamment nos « *confrères* », entichés de vieilles notions, hérissés d'objections contre toute nouveauté, et demandant les explications les plus complètes. En faisant de l'ami pour lequel j'écrivais mon livre, un correspondant imaginaire, et en mettant sous forme de lettres à son adresse ce que j'avais à dire, j'ai trouvé le mode de composition qu'il me fallait.

Pour tout le reste, je laisse mes pages plaider pour elles. Elles ont employé pendant de nombreux mois tous les loisirs que me laissait une laborieuse pratique. En raison de leur but qui est de répondre à un besoin général, je réclame pour elles la considération indulgente de mes collègues.

L'aimable accueil qu'a rencontré cet ouvrage, a été pour moi un encouragement de plus, si toutefois il en avait été besoin, de mettre les éditions successives que j'en ai publiées au niveau des progrès de nos connaissances.

Je l'ai en conséquence soumis à une scrupuleuse révision.

Quelques articles, tels que ceux portant les titres de *Kali bromidum*, *Calcarea phosphorica*, *Ferrum*, *Hepar*, et *Veratrum viride*, ont été écrits à nouveau: *Ailanthus*, *Asclepias*, *Dioscorea*, *Eupatorium purpureum*, *Lithium*, *Natrum sulphuricum*, *Pœonia*, *Petroselinum*, *Phellandrium*, *Physostigma*, *Senecio*, *Senna* et *Viscum album*, sont traités pour la première fois.

En d'autres endroits, tout en laissant ce que j'avais

écrit anciennement avec de petits changements, j'ai ajouté les divergences d'opinion ou les informations nouvelles des écrivains modernes. Ainsi, les recherches du Dr Harley sur les « *old vegetable neurotics* sont incorporées dans les articles sur la *Belladone*, le *Conium*, l'*Hyosciamus* et l'*Opium;* je cite les expériences du Dr Edmond Rose sur la *Santonine*. Pour la *Digitale*, j'ai eu recours au Dr Reith; pour l'*Ipécacuanha*, au Dr Imbert-Gourbeyre.

En même temps, j'ai recueilli ou cité tous les renseignements nouveaux et de quelque valeur sur nos médicaments, tels qu'ils ont été publiés depuis la première édition, dans les journaux ou écrits systématiques. Parmi les derniers, je mentionnerai plus particulièrement le *Hand book of Therapeutics* du Dr Sydney Ringer (1) (un indice significatif du progrès en avant de nos lignes) et le *Science of Therapeutics* du Dr Bernard Bahr; les *Impressions and facts* du Dr Bayes (*Monthly Homœopathic Review*, 1866-1869), dont je me suis servi largement.

(1) [Auteur allopathe.] I. G-M.

TABLE DES MATIÈRES.

MODE D'ACTION

DES

MÉDICAMENTS HOMŒOPATHIQUES

OU

ÉLÉMENTS DE PHARMACODYNAMIQUE.

LETTRE I.

SOURCES D'ÉTUDES.

Mon cher,

Vous me dites que vous vous êtes converti à l'homœopathie. J'ai à peine besoin de vous exprimer le plaisir que m'a causé cette nouvelle. C'est toujours avec satisfaction qu'on apprend qu'un prêtre obéit à la foi. Et cette satisfaction est encore plus grande, en vérité, quand il se rencontre que c'est un vieil ami et camarade d'études qui vient apporter son adhésion à une vérité que soi-même on s'est donné mission de défendre et de mettre en pratique toute sa vie.

Vous m'écrivez aujourd'hui pour me demander conseil. Vos convictions, me dites-vous, se sont formées en grande partie à la lecture de nos écrits justificatifs. Ils vous ont édifié sur ce que notre doctrine a de raisonnable, en même temps que sur l'efficacité positive de nos remèdes. Dans les quelques occasions où vous avez essayé

les médicaments homœopathiques, vous avez été à même de vérifier l'exactitude des écrits des autres. Vous avez obtenu des résultats curatifs, non-seulement plus satisfaisants quant à la rapidité et à la perfection, mais d'un caractère tout nouveau pour vous, ou du moins ne pouvant se comparer qu'à ceux obtenus avec les médicaments que vous connaissiez jusqu'alors comme spécifiques. Vous sentez la certitude que dans cette loi des semblables, on a trouvé un filon nouveau, plein de richesses médicamenteuses, et vous me priez de vous mettre à même d'exploiter le filon de votre mieux.

Si vous vous êtes complétement pénétré de la loi des semblables, il doit être évident pour vous qu'il vous faut, avant de l'appliquer, posséder une connaissance exacte de l'influence pathogénique des médicaments, c'est-à-dire des effets qu'ils sont capables de produire sur le corps en santé. Quelques-uns de ces effets vous sont déjà familiers, faisant partie de vos connaissances acquises en toxicologie et en matière médicale. Mais vous éprouverez de suite que si vos connaissances en pathogénésie se bornaient à celles-là, vous seriez pauvrement pourvu lorsqu'il vous faudrait appliquer la loi des semblables. Il n'existe qu'un petit nombre de médicaments dont l'action physiologique soit un peu connue; encore n'a-t-on noté que leurs effets les plus violents. On trouvera la peinture d'un petit nombre de maladies graves et typiques. Mais, pour « couvrir » la grande majorité des conditions morbides qui se présentent à nous dans la pratique journalière, la toxicologie et la matière médicale ne nous offrent que peu ou point d'utilité. Vous reconnaîtrez, en conséquence, la nécessité de l'étude de ces recherches plus soignées et plus complètes de pathogénésie que, ainsi que vous le savez, Hahnemann et ses disciples ont instituées.

Ces recherches ont employé de nombreuses années, et leurs comptes-rendus sont disséminés dans notre littéra-

ture. Le *manuel de médecine homœopathique* bien connu de Jahr (1) est une tentative de réunir, en une forme condensée, tous ces « provings », ainsi que nous les appelons, c'est-à-dire tous ceux qui existaient lors de sa première publication, il y a déjà de nombreuses années. Vous devez le posséder, je suppose, à cause de ces médicaments pour la pathogénésie desquels il est difficile de remonter à la source originale.

Je vous recommande néanmoins de vous procurer, quand vous le pourrez, les comptes-rendus primitifs eux-mêmes, qui ont une vie et une fraîcheur que l'on ne sent nullement dans les compilations de seconde main. On peut en trouver promptement la plus grande partie. Tels sont les « provings » contenus dans la *Materia medica pura* et dans les *Maladies chroniques* de Hahnemann, et les *additions à la materia medica pura* de Stapf. Beaucoup d'autres, d'origine anglaise et étrangère, sont contenus dans les volumes du *British Journal of homœopathy*. D'Amérique, nous avons « la matière médicale des « provings americains » compilée par le Dr Esrey, des *Transactions of American Institute;* les *Homœopathic provings* du Dr Metcalf, qui sont contenus dans l'appendice du *North American Journal of Homœopathy* et les *New Remedies in Homœopathic practice* du Dr E. M. Hale. En dernier lieu, dans l'*American Homœopathic Review* de 1864-65, le Dr Constantin Hering a publié quelques résultats des expériences de pathogénésie accomplies sous sa direction. Et, plus récemment, il publia dans son *American Journal of materia medica*, une série d'arrangements des « provings » de nos médicaments.

En vous procurant ces ouvrages, vous possédérez les comptes-rendus originaux des « provings » d'au moins les cinq sixièmes de notre matière médicale. Mais je crains que lorsque vous en viendrez à passer la revue de vos tré-

(1) Jahr, *Nouveau Manuel de Médecine Homœopathique*, 8e édition; Paris, 1871.

sors, vous ne soyez bien indécis sur le parti à en tirer. Quelques « provings » tels que ceux de Colocynthis, Sulphur et Thuja, de la Société Autrichienne, sont tout ce qu'il y a de parfait. Chaque expérimentateur a noté, jour par jour, la quantité de médicament pris, et les phénomènes, objectifs et subjectifs, qui se passent dans son corps en leur temps, leur ordre et leur place; mais de semblables « provings » sont l'exception plutôt que la règle. Suivant l'exemple malheureux de Hahnemann, ceux qui ont entrepris la publication d'expériences pathogénétiques l'ont fait, pour la plupart, de façon à se rendre aussi peu intéressants et aussi peu instructifs que possible. Ils ont mêlé ensemble la masse entière des symptômes éprouvés par divers expérimentateurs, et les ont réarrangés sous des titres régionaux, et selon un « schema » anatomo-physiologique. Résultats de doses inconnues de médicament, souvent sans mention de l'époque de leur apparition relativement à celle de leur ingestion, et séparés de leurs groupements et connexions naturelles, ces symptômes présentent à l'étudiant « un labyrinthe pour Thésée, une énigme pour OEdipe. C'est comme si l'on mettait ensemble dans un cadre les croquis d'une demi-douzaine de paysages Anglais, tous les arbres dans un carré, tous les nuages dans un autre, les pièces d'eau dans un troisième et ainsi de suite, et que les spectateurs fussent ensuite invités à identifier les différents points de vue que les dessins originaux avaient voulu représenter. Des données pratiques peuvent et ont pu être tirées de tels « *disjecta membra* » de pathogénésies; mais des tentatives pour reproduire avec eux de véritables dessins de maladies sont presque sans espoir.

J'ai traité vigoureusement ce sujet, non-seulement parce que je ressens amèrement l'injure infligée à l'homœopathie par cet arrangement insensé, mais encore parce que j'ai hâte de prévenir le désappointement et même le dégoût qui s'empareraient de vous presque inévitablement

lorsqu'il tombera sous vos yeux. Que cela ne vous décourage pas. En dépit de tous les obstacles que présente ce groupement, nos catalogues de symptômes ont abouti à de nombreux succès de pratique; et nous avons entre les mains certains fils qui ne nous aident pas peu lorsque nous essayons de parcourir le labyrinthe :

1° Nous avons ces faits de toxicologie et matière médicale dont j'ai déjà parlé comme étant insuffisants pour nos desseins. Ils sont insuffisants, c'est vrai, et néanmoins ils nous aident beaucoup dans la mesure de leurs moyens. Savoir qu'un poison est narcotique, narcotico-irritant, ou irritant seulement, est une notion assez vague; mais c'est un guide. Cette notion nous met en possession d'un canevas sur lequel les symptômes peuvent être arrangés dans un ordre quelconque. Elle indique la *Classe* des maladies à laquelle correspond le médicament. Les révélations de l'anatomie morbide nous font faire un pas de plus, en nous indiquant largement les organes et les tissus influencés par le poison, et le caractère de cette influence. Les enseignements de nos traités de matière médicale couronnent ce corps d'instruction. Par leur classification des médicaments en cathartiques, en diurétiques, expectorants, et ainsi de suite, ils nous aident encore plus à localiser la sphère d'influence de chacun d'eux, et de leurs abrégés de l'emploi de chaque médicament dans les maladies, il est facile, pour le même objet, de puiser plus d'une suggestion pratique.

2° Nous pouvons ajouter à ce que nous disons ci-dessus que l'*usus in morbis* nous aide beaucoup dans nos études de pathogénésie; il s'est accumulé jusqu'à ce jour une grande masse d'expériences des remèdes homœopathiques, que l'on peut lire dans les volumes de nos journaux et dans les collections de Ruckert et de Beauvais (Roth) (1). Dans

(1) Beauvais, *Clinique homœopathique, ou Recueil d'observations pratiques*. Paris, 1830-1839, 9 vol. in-8°.

un mémoire sur l'Ipécacuanha inséré dans le vingt-troisième volume du *British journal of Homœopathy*, p. 35, j'ai essayé de signaler la portée d'une semblable expérience clinique sur la science pharmacologique : je me hasarde à citer ce que j'ai dit alors. « Si l'on observe qu'un médicament exerce d'une manière constante une influence curative sur un type morbide bien défini, et si cette influence ne doit pas être rapportée à quelque action indirecte, ou à quelque propriété physique ou chimique du médicament, nous dirons qu'il est « spécifique » ; pour le pharmocologiste de la vieille école, » spécifique « est synonyme d' « incompréhensible, » et l'emploi par lui de ce terme indique qu'à ce point son savoir se termine en ignorance. Mais nous le voyons se servir aussi du terme « spécifique » pour exprimer cette efficacité spéciale pour certaines parties, et cette action spéciale sur certaines opérations de l'organisme qui sont manifestées par tout médicament, quelle que soit la voie de son introduction dans le système. Il pourrait à juste titre étendre cette signification du terme en question à la thérapeutique, et lorsqu'un remède agit « spécifiquement, » en tirer la conclusion que la cure dépend de l'affinité du médicament pour l'organe dont la structure ou la fonction est altérée. A cette conclusion l'homœopathie en ajoute une autre, c'est que le genre d'action morbide propre à la maladie guérie est le même qui caractérise l'influence pathogénétique du médicament. Si donc nous savons qu'un état morbide défini a été constamment modifié par un médicament donné, incapable par lui-même d'exercer aucune influence mécanique ou chimique sur cet état, nous avons le droit d'en conclure que le médicament en question agit par affinité spéciale sur les parties en proie à la maladie et d'une manière semblable.

Ainsi, nous savons que la Belladone produit la chaleur, la sécheresse et la rougeur de la gorge ; nous en tirons la conclusion qu'elle agit spécialement sur la muqueuse de

la gorge et d'après le procédé connu sous le nom d'*irritation inflammatoire*. Mais si, avant cette notion, on avait rapporté un certain nombre de cas dans lesquels la Belladone avait guéri une gorge enflammée présentant ces caractères, nous eussions eu raison de tirer de ce fait une conclusion semblable à celle qui résulte de notre expérience pathogénétique.

Ces secours étant indispensables pour l'étude de la matière médicale homœopathique, les investigateurs et les convertis peuvent à juste titre, nous demander de les leur procurer sous quelque forme convenable. La seule tentative complète que je connaisse sous ce rapport est le « système nouveau et intelligible de matière médicale et de thérapeutique » de notre infatigable collègue le Dr Hempel. C'est un livre que vous devriez posséder, — mais si vous voulez en lire une critique dans le vingt-troisième volume du « British journal of Homœopathy, » vous verrez pourquoi je ne saurais vous le recommander comme répondant à tous vos besoins.

En conséquence j'entreprends de réunir, pour votre aide, les matériaux que j'ai amassés pendant ces six dernières années pour mes propres études de matière médicale ; s'ils vous sont utiles, ils pourront peut-être prendre une forme plus permanente pour le profit de bien d'autres. A tout hasard je suis certain que la besogne me sera avantageuse à moi-même, en me conduisant à une possession plus solide de ce que j'ai appris, et à une plus grande précision à l'appliquer.

J'ai donc l'intention d'employer mes loisirs à vous écrire une suite de lettres sur la matière médicale.

Après avoir défini ce que nous administrons sous les noms communs des médicaments Aconit, Arsenic et ainsi de suite, je vous renverrai à des autorités pour notre connaissance de chacun d'eux. Sous ce titre, je signalerai les « provings » originaux lorsque ce sera possible et toute source spéciale de renseignements qui pourra exister.

Alors je décrirai l'influence pathogénétique du médicament en l'exposant d'après notre expérience clinique avec lui, de quelque source que nous l'ayons tirée.

Une liste de « médicaments alliés » permettra d'établir une comparaison entre eux et le médicament étudié.

En dernier lieu, sous le titre « dose, » j'établirai si les plus hautes ou les plus basses atténuations paraissent avoir été plus efficaces dans le traitement des maladies.

Dans tout cela, je ferai de nombreux renvois à la littérature homœopathique de manière que vous puissiez à loisir compléter par vous-même mes renseignements nécessairement abrégés. Je dois donc vous indiquer les livres que vous devriez vous procurer dans ce but. Voici une liste assez complète :

1. Hahnemann, *Traité de Matière médicale pure ;* Paris, 1834.

2. Hahnemann, *Doctrine et traitement des maladies chroniques*, 2e édition; Paris, 1846.

3. Hahnemann, *Exposition de la Doctrine médicale homœopathique ou organon de l'art de guérir*, 5e édition; Paris, 1873.

4. Hahnemann, *Études de médecine homœopathique ;* Paris, 1856, 2 vol. in-8°.

5. Stapf, *Addition to the materia medica.*

6. Esrey, *Materia medica of American provings.*

7. Teste, *Systématisation pratique de la Matière médicale homœopathique ;* Paris, 1853.

8. Hale, *New Remedies in homœopathic practice*, 2e édition.

9. Hempel, *Materia medica*, 2e édit., 2 vol.

10. *The British journal of homœopathy* (depuis 1843).

11. *The New materia medica*, appendice au *North American Journal of homœopathy.*

12. Metcalf, *Homœopathic provings.*
13. *The American homœopathic Review.*
14. *The Annals of the British homœopathic Society.*
15. *The American Journal of materia medica* (1).

Vous devriez aussi avoir un ou deux bons traités de matière médicale allopathique. Je puis vous conseiller le Pereira, anglais, et l'américain Wood (2). La dernière édition de Christison, sur les « poisons, » complétera votre bibliothèque pathogénétique (3).

Ainsi, nous allons nous aventurer sur l'Océan de la matière médicale, dont la liste donnée au commencement indique l'étendue. J'espère seulement que nous n'échouerons pas d'une manière irréparable sur quelqu'un de ses nombreux bas-fonds.

[(1) Au point de vue des praticiens français, nous pouvons signaler particulièrement l'*Art médical*, le *Journal de la Société gallicane*, le *Bulletin de la Société Homœopathique de France*, le *Traité méthodique et pratique de Matière médicale et de thérapeutique* d'Espanet, Paris, 1861, le *Traité de médecine pratique* de M. le Dr Jousset, Paris, 1868, le *Nouveau Manuel de médecine homœopathique* de Jahr, 8e édition, Paris, 1871, etc.]

[(2) Le *Traité de thérapeutique et de matière médicale* de Trousseau et Pidoux; les *Éléments thérapeutiques* de M. Rabuteau.]

[(3) Voyez l'*Étude clinique et médico-légale sur l'empoisonnement*, par le professeur Tardieu, etc.] I. G.-M.

LETTRE II.

NOMENCLATURE ET PHARMACEUTIQUE.

Si vous avez jeté les yeux sur la liste des médicaments que contient ma première lettre; si, en outre, vous avez lu beaucoup de traités d'homœopathie, vous devez avoir été surpris de nos nombreuses singularités en matière de nomenclature. Que nous dénommions « Muriatique » le liquide que vous connaissez sous le nom d'acide Hydrochlorique, ce fait peut passer pour n'avoir qu'une faible importance. Mais il paraît étrange que nous disions « China » et « Chininum sulphuricum, » au lieu de « Quinquina » et « Sulfate de Quinine, et « Mercurius » au lieu de « Hydrargyrum. » Il est encore plus étrange que nous ayons conservé les vieux noms « Kali » et « Natrum, » depuis si longtemps (à ce qu'il vous semble) remplacés par ceux de « Potasse » et « Soude. » Et cette bizarrerie apparente est couronnée par la phraséologie suivante, employée pour désigner les sels chimiques : Ammonium carbonicum, Antimonium tartaricum, Argentum nitricum, Calcarea acetica et phosphorica, Magnesia muriatica, et Natrum sulphuricum : il est impossible qu'au premier coup d'œil vous ne reconnaissiez pas vos vieilles connaissances le Carbonate d'ammoniaque, le Tartre émétique, le Nitrate d'argent, l'Acétate et le Phosphate de chaux, le Chlorure de magnésie et le Sulfate de soude.

L'explication de cette singularité est facile à trouver. A l'époque où parut l'Homœopathie, notre nomenclature actuelle avait cours dans toute l'Europe. Les médicaments furent expérimentés et prirent place dans la ma-

tière médicale sous leurs anciens noms. Les convertis à la nouvelle doctrine les reçurent sous cette forme : ils y pensaient et en parlaient sous ces titres; il eût paru presque sacrilége de changer ces noms familiers, par cette raison que la chimie moderne a baptisé à nouveau ses composés. Si l'Allemagne, la mère patrie de notre science, avait révisé la nomenclature de ses médicaments, les autres pays l'eussent peut-être suivie dans ce réveil. Mais la pharmacopée Allemande, soit homœopathique, soit allopathique, conserve encore ses anciens noms. Nous faisons de même, et nous poussons l'analogie jusqu'à dénommer notre médicament nouvellement expérimenté : « Kali bichromicum. »

Mais, dans le cas présent, l'explication précédente n'implique pas par elle-même la justification de cet usage. Si vous vous sentiez disposé à protester contre la conservation de mots si inusités et souvent si peu harmonieux, je ne pourrais que sympathiser avec vous. Car j'ai, pour ma part, éprouvé le même besoin dans mes premiers débuts en Homœopathie, et je conserve encore le même sentiment. Je me suis cependant contenté des choses telles qu'elles sont, et cela pour les raisons suivantes :

1° Notre nomenclature a une valeur historique ; elle dit le lieu de notre origine, le roc dans lequel nous sommes taillés, et la mine profonde dont nous fûmes extraits. On attache partout une grande importance à la conservation des noms historiques : on doit faire de même ici.

2° Elle est un lien qui unit les homœopathes dans toutes les parties du monde, comme faisait la langue latine pour les savants du moyen âge. Chaque pays est libre de réviser d'une manière indépendante sa nomenclature pharmacologique, et cela s'est fait sur une grande échelle. Si un livre Allemand ou Français est traduit en Anglais, il faut donner l'explication d'un grand nombre de noms de médicaments. Il n'en est pas ainsi en litté-

rature homœopathique : nous parlons une langue universellement intelligible.

3° Elle est comme la langue latine, non-seulement la propriété des savants, mais celle de l'Église. Pendant que l'empire Romain existait, les offices publics étaient récités, et nécessairement, en langue latine. Lorsqu'il s'écroula et se sépara en nations distinctes, chacune avec son langage particulier, quelques-unes d'entre elles peuvent avoir désiré que les livres de service fussent remis en langue maternelle. Mais une semblable conduite n'eût pas été sage. L'Église dut tenir à sa langue originale et inaltérable, et ne voulut pas soumettre ses prières aux variations et aux changements incessants des dialectes de toutes les nations comprises dans sa communion. La sagesse de sa conduite est évidente, et la conservation de notre ancienne nomenclature repose sur les mêmes bases. La chimie change perpétuellement, et suivant la nécessité, ses noms; les pays étrangers n'adoptent pas ses suggestions d'une manière simultanée. De sorte que pendant que chaque pharmacopée nationale adopte un dialecte particulier pour ses médicaments, l'Homœopathie s'en tient à sa langue mère invariable, et ses expressions sont compréhensibles en tous pays et par tous ses adeptes.

Vous avez dû me devancer en insinuant que ce parallèle prendra à la fin une autre direction. — Qu'un temps vint où la réclamation d'offices en langue maternelle pour le culte cessa de paraître déraisonnable, et sembla au contraire juste et équitable. Qu'il doive en être de même ici, je l'accorde entièrement. Lorsque finalement la chimie sera pénétrée de la nature des composés qu'elle étudie, et aura fait accepter d'une manière générale, et durable au moins pendant plusieurs années, la nomenclature qu'elle propose, il sera de notre devoir de transformer notre présent langage en un autre, intelligible par tout le monde. Le faire plus tôt serait abandonner notre por-

tion avantageuse et nous lancer dans les vagues de la confusion et des changements.

Mon ami le Dr Hutchinson, dans un mémoire sur « notre nomenclature » (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXIV), a soutenu d'une façon très-habile que ce moment est arrivé. Je ne puis néanmoins adopter ses conclusions. Lorsque la nouvelle édition de la « Pharmacopée Anglaise » convertit le « Calomel » et le « Sublimé corrosif » en « Sous-chlorure » et « Perchlorure » de mercure, après qu'ils ont été connus si longtemps sous les noms de « Chlorure » et de « Bichlorure », je ne vois pas encore de fixité dans la nomenclature chimique. Pour la pratique, je trouve mieux de continuer de les appeler « Mercurius dulcis » et Mercurius corrosivus », comme nous avons fait depuis le commencement.

Quelques changements doivent nécessairement survenir avec le temps; un d'eux est déjà accepté généralement. Dans Hahnemann et Jahr, les acides minéraux sont nommés et classés d'après la substance qui les fournit, comme « Nitri-acidum », « Sulphuris-acidum », et ainsi de suite. Cette classification est actuellement remplacée par une autre qui groupe tous les acides ensemble; et c'est ainsi que j'ai procédé.

Les principes de notre nomenclature des sels chimiques sont très-simples. Au lieu de faire deux substantifs de la base et de l'acide, mettant la première au génitif, et la seconde au nominatif, nous donnons à l'acide la forme d'adjectif, avec une finale en « ic ». Ainsi, au lieu de « Carbonate de magnésie, » nous avons « Magnesia carbon*ica* » ; au lieu de « Tartrate d'antimoine », nous avons « Antimonium tartar*icum*. »

La sagesse de notre résistance à un changement de nomenclature devient plus manifeste avec le temps. La dernière révision faite par la chimie est un retour aux anciens usages. « Iodure mercureux est très-semblable à

« Mercurius iodatus,» et « Carbonate de baryte » à « Baryta carbonica. »

C'est tout ce que j'avais à dire sur notre nomenclature; et maintenant, quelques mots sur la « Pharmaceutique. »

Mon intention n'est pas d'entrer dans des détails minutieux qui appartiennent au pharmacien plus qu'au médecin. Je n'ai besoin que de vous faire savoir ce que vous faites lorsque vous prescrivez une atténuation d'une substance végétale ou minérale. Nous possédons, grâce au Dr Madden, une excellente pharmacopée (1). Je vous y renvoie pour vous renseigner complètement sur ce dont je ne vous donne ici qu'un croquis (2).

Le but de la pharmacie homœopathique est de préparer chaque substance de manière que toutes ses vertus actives soient entièrement présentes sous une forme commode pour l'administration. Pour les substances végétales, cela se fait toujours, quand c'est possible, en exprimant le suc de la plante entière, et en le mêlant avec l'alcool dans lequel le résidu a macéré quelques heures. Lorsqu'on ne peut se procurer la plante qu'à l'état sec, ou lorsque par la pression on n'obtient qu'une petite quantité de suc, on fait avec elle une teinture par filtration (percolation). La teinture produite dans chaque cas doit contenir la substance médicinale dans la proportion d'environ un dixième. C'est là ce qui est délivré sous le

(1) « *British Homœopathic Pharmacopæia*, » publiée par la « *Brit. Homœop. Society*, » 1870.

[(2) Nous possédons en France plusieurs pharmacopées homœopathiques, parmi lesquelles il faut citer en première ligne celle de MM. Jahr et Catellan (*Nouvelle pharmacopée homœopathique*. 3e édition, Paris, 1872, in-18 jésus), et celle de M. G. Weber (*Codex des médicaments homœopathiques ou pharmacopée pratique et raisonnée*. Paris, 1854, in-18 jésus). On y trouve tous les renseignements désirables sur les préparations homœopathiques et sur les atténuations usitées.]

I. G.-M.

nom de « teinture mère » et est d'ordinaire représenté par les signes grecs φ ou θ. C'est avec elle que sont préparées les « dilutions » ou « potencies. » La première se fait en ajoutant une partie de la teinture mère à neuf parties d'alcool; la deuxième en mêlant une partie de la première à neuf parties d'alcool, et ainsi de suite jusqu'à la sixième; ces dilutions sont sur l'échelle « décimale, » et les deuxième, quatrième et sixième décimales correspondent évidemment aux première, deuxième et troisième de l'échelle centésimale, dans laquelle on prépare les dilutions suivant les proportions de un à quatre-vingt-dix-neuf. Cette dernière, étant la méthode en usage dans l'origine, on préfère sa nomenclature toutes les fois que cela se peut. Ainsi, lorsque dans le cours de ces lettres, une dilution est mentionnée, vous comprendrez qu'il s'agit de l'échelle centésimale; lorsque je voudrai parler de la décimale, j'insisterai dessus. L'utilité de cette dernière échelle est de nous donner les dilutions moyennes entre θ et 1, et entre 1 et 2, lesquelles s'écrivent 1^x et 3^x. Après 3, de tels degrés intermédiaires sont inutiles, et les dilutions au-dessus peuvent se faire sur l'échelle centésimale.

Avant de quitter les médicaments végétaux, je dois dire un mot des médicaments organiques concentrés, récemment importés d'Amérique. On les dit consister en tous les éléments actifs des médicaments, combinés de nouveau en leurs proportions originales, mais dégagés de tous matériaux inertes, tels que fibres ligneuses, etc. Ils sont désignés par la terminaison « in » comme Atropin, Caulophyllin, Irisin. Leurs atténuations se préparent au moyen de la trituration. Autant que me le permet mon expérience, je partage l'opinion du Dr E.-M. Hale, en pensant que ces préparations sont inférieures aux teintures préparées, comme cela peut presque toujours se faire, avec la plante fraîche.

(1) « *British Journal of Homœopathy*, » vol. V, p. 372-3.

Les substances minérales en usage dans notre pratique se préparent d'une manière différente, suivant qu'elles sont solubles ou non. Dans le premier cas, les dilutions se font avec l'eau, que l'on prend aussi comme véhicule des acides minéraux. Les métaux eux-mêmes et leurs sels insolubles sont préparés par le procédé Hahnemannien de la trituration. Ce dernier consiste à broyer un grain de la substance avec neuf grains de sucre de lait pour former la première trituration, un grain de celle-ci avec neuf autres grains de sucre de lait pour la seconde, et ainsi de suite jusqu'à la sixième. Après la sixième décimale, on se sert pour les suivantes de l'échelle centésimale, et on procède d'habitude par solution. Un grain de la troisième trituration est dissous dans 50 gouttes d'eau et 50 gouttes d'alcool. Une goutte de cette quatrième dilution est mêlée à 99 gouttes d'alcool pour faire la cinquième dilution, et ainsi de suite. Il y a longtemps, le Dr Madden suggéra que toutes les atténuations de substances insolubles devraient être faites par trituration. La recommandation a été suivie récemment avec quelques-unes d'entre elles en Allemagne.

Frappé du remarquable pouvoir médicinal obtenu au moyen du procédé de la trituration, des corps inertes comme les métaux devenant de la sorte activement pathogénétiques et curatifs, Hahnemann fut conduit à l'employer dans la préparation de plusieurs substances végétales, telles que le Lycopode et le Charbon, avec ce résultat de leur faire acquérir un rang élevé comme médicaments. On a recours aussi au procédé de la trituration pour d'autres produits tels que le Corail et l'Éponge, et (comme contraste des teintures faites par filtration) pour des plantes ou portions de plantes sèches comme l'Ipécacuanha et la Noix vomique.

Vous êtes peut-être surpris que je n'aie jusqu'à présent rien dit sur ce qui a paru à beaucoup de personnes le trait distinctif de la pharmaceutique homœopathique,

je veux dire *le globule*. Je n'en ai pas parlé, parce que je ne saurais en recommander l'emploi. Je regarde son adoption par Hahnemann et ses successeurs immédiats comme une erreur. Ce n'est pas seulement sa petitesse ridicule, car la pilule moderne échappe à ce reproche ; c'est la nature de la préparation que je trouve contestable. Les globules ou pilules sont imprégnés (comme vous le savez sans doute) en les tenant immergés pendant quelques jours dans la teinture du médicament qu'ils doivent représenter : cette teinture est nécessairement, dans le cas de substances insolubles, à la cinquième atténuation ou plus élevée. Un élément d'incertitude de plus est donc ajouté à un procédé déjà périlleusement délicat. Teintures et triturations sont presque ce que nous avons de plus convenable pour l'administration; elles ont de plus cet avantage d'être les préparations originales du médicament. En vous conseillant d'éviter le globule, et (sauf dans de rares occasions) la pilule, je ne vous dis rien sur la question de *dose* avec laquelle celle de *forme* a été confondue à tort. Un globule de la troisième dilution est plus fort qu'une goutte de la sixième. La question de dose est une de celles qui, pour le moment, restent pendantes.

LETTRE III.

ACIDES BENZOÏQUE, FLUORIQUE, HYDROCYANIQUE, MURIATIQUE.

Actuellement que nous avons épuisé les préliminaires, nous pouvons commencer nos études de la longue liste de médicaments qui est devant nous.

Notre arrangement alphabétique nous présente, en premier lieu, le groupe des acides.

Parmi ceux-ci, les acides Benzoïque, Fluorique, Hydrocyanique, Muriatique, Nitrique, Oxalique, Phosphorique et Sulfurique sont connus pour posséder, au-dessus et en outre de leurs propriétés chimiques, des propriétés dynamiques.

Nous commencerons par :

Acidum Benzoicum.

On emploie l'acide pur en trituration ou (mieux) en solution alcoolique.

Notre unique autorité homœopathique pour ce médicament est l'expérimentation originale par le Dr Jeanes, de Philadelphie, publié dans Esrey, *Materia Medica of American provings*.

Les symptômes les plus saillants produits par de petites doses de ce médicament sont : irritabilité de vessie, douleurs rhumatoïdes fugaces dans les articulations, et accès périodique de palpitations du cœur et de pulsations des artères temporales vers deux heures du matin, empêchant le sommeil ultérieur (comp. avec Nux vomica). Pris en quantité, l'acide Benzoïque rend l'urine très-colorée et

fortement odorante. Ceci paraît dépendre de la présence, dans l'urine, de l'acide Hippurique, que l'on supposait anciennement résulter de la conversion de l'acide Urique, mais est considéré actuellement comme l'acide Benzoïque lui-même, altéré. Quoi qu'il en soit, l'urine fortement colorée et odorante causée par l'acide Benzoïque, lorsqu'elle survient dans l'état de maladie, est pour le Dr Jeanes une indication caractéristique de ce médicament. Il cite des cas de condylômes, de rhumatismes, de toux d'irritation, survenant après la suppression d'un chancre ou d'une gonorrhée; de plus, des cas d'esquinancie récurrente, de colique néphrétique, d'ulcération de la bouche, et d'arthrite rhumatico-goutteuse, dans lesquels l'acide Benzoïque, prescrit surtout à cause de la présence de l'urine caractéristique, soulage beaucoup ou guérit. Il a été quelquefois curatif dans l'incontinence d'urine (1). Ma propre expérience de ce médicament se borne à cette affection. Je l'ai trouvé très-utile chez les vieillards, lorsqu'il s'échappe chez eux une urine fortement colorée et d'odeur forte, en partie à cause de l'irritation qu'elle produit, en partie à cause de l'impuissance de la part de la vessie de la retenir (2). J'ai vu que l'acide Benzoïque est actuellement très-employé dans l'hôpital Leopoldstadt de Vienne pour le rhumatisme articulaire; les médecins comparent son action à celle de Bryonia. Il est recommandé par le Dr Ringer, dans la proportion de 10 à 20 grains pour une pinte d'eau, pour soulager la démangeaison de l'urticaire.

Je ne connais aucun médicament dont l'action générale ressemble suffisamment à celle de l'acide Benzoïque pour établir un parallèle profitable.

Quant à la dose, on a donné d'habitude l'acide Ben-

(1) Voyez des cas dans le « *North American Journal of Homœopathy,* » vol. III, p. 334.

(2) A un certain degré, il modifiera l'état de l'urine elle-même. (V. «*British Journal of Homœopathy,*» v. XXVI, p. 489.)

zoïque à la troisième dilution et au-dessus. Moi-même, dans les cas dont j'ai parlé, je l'ai donné à la deuxième et à la troisième décimale.

L'acide qui vient ensuite est :

Acidum Fluoricum.

Plus exactement « Hydrofluorique. » Les premières dilutions se font avec de l'eau.

La « Materia Medica of American provings » d'Esrey contient une expérimentation complète de l'acide Fluorique, faite sous la direction du Dr Hering.

Dans l'expérimentation dont nous parlons, on note, parmi d'autres symptômes, une tendance à l'afflux du sang vers la tête, et à la chute des cheveux, beaucoup d'irritation de la membrane muqueuse buccale et pharyngienne; des douleurs aiguës dans le côté gauche de la poitrine et de l'abdomen ; une grande excitation de l'instinct sexuel et l'apparition prématurée des règles, un dépôt pourpré de l'urine, des douleurs dans les os en général, de l'engourdissement et de l'impuissance des mains, et de la démangeaison de la peau. La sphère curative de l'acide fluorique ressemble beaucoup à celle de la silice (qui est réellement l'acide silicique). Pendant son emploi, des panaris ont avorté, des fistules, lacrymales et dentaires, ont été améliorées, des veines variqueuses ont diminué de la moitié de leur volume; de nouveaux cheveux ont poussé sur une tête chauve, et des paumes des mains humides ont regagné leur sécheresse normale. Dans les « *Elements of Homœopathic practice* « de Laurie, sont notés deux cas de caries, un consécutif à une scarlatine, le second à un panaris, dans lesquels l'acide Fluorique à la 30e dilution a guéri. Dernièrement, le Dr Laurie a rapporté quelques cas de syphilis secondaire de la langue et de la gorge, et de diarrhée chronique, dans lesquels l'acide Fluorique lui a rendu quel-

ques services (1). Encore plus récemment, on a cherché à établir une relation entre la présence des Fluorides dans certaines eaux potables, et le bronchocèle. Il est certain qu'un goître véritable et permanent fut produit chez un chien auquel on avait administré l'acide Fluorique d'une manière soutenue. (Entre mes mains il a promptement amélioré une syphilis tertiaire de la langue, et presque guéri un cas d'alopecia areata, avec nasitis chronique.)

Silicea est le seul médicament analogue.

On a employé les dilutions de 6 à 30 dans les cas mentionnés de guérison par l'acide Fluorique; et comme les expérimentations ont été faites au moyen des 30es dilutions et au-dessus, il vaudrait mieux choisir les mêmes pour remplir les indications thérapeutiques données par les symptômes obtenus.

Jusqu'ici je n'ai parlé que de substances presque, sinon tout à fait inconnues de vous comme médicaments. Cependant, je mets le pied sur un terrain plus familier, lorsque je prends, comme le 3e de mon groupe d'acides,

Acidum Hydrocyanicum.

L'acide de la pharmacopée (contenant 2 0/0 d'acide anhydre), mélangé avec parties égales d'alcool, ou l'acide de Scheele (4 0/0), avec trois parties, forment une préparation analogue à notre première dilution centésimale.

Il n'existe pas d'expérimentation homœopathique régulière avec l'acide Hydrocyanique. Le professeur Jörg et ses élèves ont cependant fait avec lui quelques expériences. Ces dernières, avec quelques rapports de toxicologie, ont été réunies, et leur portée en pratique homœopathique, analysée par le Dr Madden et moi-même, dans le 20e volume du « *British Journal of homœopathy.* »

(1) « *British Journal of Homœopathy,* » vol. XXIV, p. 154.

Je vous renverrai donc à ce mémoire pour tous les détails qui ne peuvent trouver place ici.

Vous connaissez l'acide Prussique comme un médicament employé de temps à autre dans la coqueluche, le vomissement et la gastro et entérodynie. Vous remarquerez que le caractère commun à toutes ces affections est le « spasmodique. » Elles sont toutes des exemples d'une excitation musculaire morbide.

La théorie de l'antipathie étant dominante, on en conclut que l'acide Hydrocyanique est un « sédatif, » et on le classe en conséquence. Lisez cependant quelques cas d'empoisonnement par cette substance. Vous verrez alors que les convulsions et les spasmes, généralement d'un caractère tétanique, figurent parmi les plus saillants et les plus constants des symptômes observés. Si donc l'acide Hydrocyanique est sédatif comme médicament, il est certainement excitant comme poison, autrement dit, son action curative est homœopathique. Il paraît exciter tout l'appareil moteur de l'axe cérébro-spinal. Une influence de cette nature sur la moelle allongée expliquera les symptômes cérébraux, qui sont, avec de petites doses, les vertiges et la céphalalgie, et, avec des doses vénéneuses, la perte subite de connaissance avec chute. Chacun de ces symptômes serait le résultat de la contraction des artères du cerveau, causée par l'excitation de leurs nerfs propres, lesquels (d'après Schiff) sont sous l'influence de la moelle allongée. La perte de connaissance, avec chute, causée par l'acide Hydrocyanique, ainsi que les convulsions et les autres symptômes concomitants, ressemblent exactement à un accès d'épilepsie, à laquelle du reste ils ont été comparés par Pereira, Christison et Taylor (1). La même excitation de la moelle

(1) La réalité de cette ressemblance a été mise en question par le Dr Russell (*Clinical lectures on Rheumatism*, etc., etc.). J'ai pesé avec soin ses objections, mais je ne vois aucu

allongée, aidée de celle de la portion supérieure de la moelle épinière, rendra compte des troubles de la respiration, depuis la respiration laborieuse jusqu'à l'asphyxie, ainsi que de ceux de la circulation. La mort subite, qui est souvent le résultat de l'empoisonnement par l'acide Hydrocyanique, paraît analogue à celle que produit la section de la moelle allongée, et Brown-Séquard a démontré que cette opération tuait par l'arrêt de l'action du cœur, au moyen des nerfs vagues. Les spasmes tétaniques, cela se comprend, sont dus à l'excitation de toute la longueur de la moelle épinière.

Ces propriétés physiologiques de l'acide Hydrocyanique rendent évidente son homœopaticité à des affections spas-

raison de modifier les vues exprimées dans notre écrit. En plus de son opinion particulière, ses seuls arguments contre l'interprétation que nous donnons au « cas-type » d'empoisonnement cité par nous sont les suivants : 1o « Observons qu'il ne survint aucune convulsion jusqu'à ce que le gonflement de la face et l'insensibilité des pupilles eussent démontré qu'il y avait déjà narcotisme et empoisonnement du cerveau par le sang veineux. Mais ceci est justement ce qui arrive dans l'épilepsie véritable. Ecoutons le Dr Reynolds : « L'arrêt de la respiration (qui est un phénomène du premier stade de l'accès épileptique, et qui survient aussi dans l'empoisonnement par l'acide hydrocyanique, conduit aux convulsions spéciales à l'asphyxie, et leur violence est en proportion directe de la continuation et de la perfection de l'asphyxie. Les phénomènes subséquents appartiennent au sang intoxiqué, c'est-à-dire au sang empoisonné par la rétention de l'acide Carbonique, et altéré par le manque d'Oxygène en quantité suffisante. » L'autre objection du Dr Russell est celle-ci : « Nous négligeons entièrement la dilatation *précoce* de la pupille avant la perte de connaissance, qui est un des symptômes pathognomoniques de la maladie. » Il suffit de répondre que rien n'établit que la pupille ne fût pas dilatée depuis le commencement. Il paraît seulement, d'après le récit, qu'aussitôt qu'elle fut examinée, on la trouva dans cet état.

modiques de beaucoup d'espèces. Il y a une forme de vertige, ressemblant à celui qu'éprouvent les épileptiques, dans lequel je l'ai trouvé très-utile. Dans l'épilepsie elle-même, surtout dans les cas récents, j'y ai grande confiance; mais le caractère évasif de son action a trompé mes espérances de guérir cette maladie lorsqu'elle est confirmée. La même remarque s'applique en bien et en mal à son action dans l'asthme. Je n'en ai jamais fait usage dans les toux spasmodiques; mais le Dr Marcy a fait connaître qu'à la 12e dilution il donne souvent un grand soulagement à la toux des phthisiques. Il assure avoir guéri une cardialgie avec la même atténuation. Je n'ai aucune expérience de l'acide Hydrocyanique dans les vomissements et les douleurs d'estomac, pour lesquels il est préconisé dans la pratique de l'école officielle. Mais avec son aide, il m'est souvent arrivé de soulager ce symptôme alarmant, connu sous le nom de « défaillance d'estomac, » lorsque ce dernier n'avait aucun rapport avec l'âge critique. D'après ce que j'ai vu de son action dans des cas de cette nature, j'incline à le croire doué d'une influence spéciale sur le plexus solaire. Hempel cite plusieurs cas de « tétanos » guéris par l'acide Hydrocyanique; et le Dr George Moore a dernièrement donné au « *British Journal of Homœopathy* » un cas remarquable de la forme traumatique de la maladie, dans lequel l'acide de Scheele, donné en gouttes, amena une cure complète.

Par son action sur la moelle épinière, on peut comparer l'acide Hydrocyanique à l'*Aconit* et à la *Strychnine*. Comme « épileptifacient, » les seuls analogues sont les Ombellifères, *Æthusa cynapium*, *Cicuta virosa*, et *Œnantha crocata*.

J'ai en général employé l'acide Hydrocyanique en dilution de la 3e à la 6e décimale. L'expérience de la vieille

(1) « *Brit. Journ. of Hom.*, » vol. XXIV, p. 106.

école semblerait montrer que, dans les affections telles que la coqueluche, le vomissement, la gastrodynie, on peut employer la première dilution avec avantage.

Nous avons actuellement à étudier :

Acidum Muriaticum.

ou, comme l'appelle la chimie moderne, « Hydrochloricum. » Les atténuations basses sont, nécessairement, préparées avec de l'eau ; — 10 minimes (?) d'acide de la pharmacopée anglaise, mêlés à 21 minimes d'eau distillée, formant la 1re dilution décimale. Au-dessus de la 3e, l'emploi de l'alcool paraît sans inconvénient.

Il y a une pathogénésie de l'acide Muriatique (alors appelé Muriatis acidum) dans les *Maladies chroniques* d'Hahnemann.

Je vous y renvoie, en vous engageant à déterminer vous-même (si vous le pouvez) l'action physiologique de ce médicament par l'analyse des symptômes. Je suis entièrement incapable de faire cela pour vous, ni, en vérité, pour moi. Heureusement, notre expérience clinique avec l'acide Muriatique est assez étendue pour nous permettre d'établir exactement sa sphère d'action.

En dehors de son emploi *local*, l'acide Muriatique est connu de vous comme remède de beaucoup de valeur dans les fièvres adynamiques. Anciennement, son action dans ces cas était attribuée à un pouvoir de modifier une putridité supposée des fluides : et le médicament en question se donnait aussi dans la scarlatine maligne, et le mal de gorge putride. De nos jours, son emploi est, je pense, assez bien limité à la vraie « fièvre, » et il est considéré comme agissant par la neutralisation de l'alcali en excès (Richardson), ou par l'addition de l'acide en moins (Chambers). Pour ma part, je suis enclin à prendre pour « dynamique » son action dans ces cas ; car il est certain que l'acide Muriatique, et cela à des doses

trop minimes pour qu'il puisse avoir une action chimique quelconque, jouit d'une très-haute réputation dans notre école comme un remède de cet état morbide. Teste le regarde comme le « principal » médicament du « *typhus* » (1). Je l'estime pour ma part hautement, quoiqu'il me paraisse indiqué moins fréquemment que l'*arsenic*. J'en dirai autant de la *scarlatine maligne*, quoique je ne connaisse aucun médicament qui le vaille dans quelques-uns des désordres qui en sont la suite, spécialement les affections des oreilles et du nez. Dans l'*angine ulcéreuse* d'un type adynamique, l'acide Muriatique est souvent le meilleur médicament; mais je ne puis en parler que peu à propos du traitement de la vraie diphthérie, excepté comme application locale (2). Ces usages de l'acide paraissent dépendre d'une influence au moins primitive sur le sang. Il possède pourtant certaines actions locales. Par son affinité élective pour la membrane muqueuse de la bouche, il est efficace dans les ulcérations auxquelles elle est sujette, aphtheuses, mercurielles ou autres. C'est un

[(1) Indication. Diarrhée involontaire avec chute des forces, fièvre typhoïde.] I. G.-M.

(2) Que l'on remarque cependant ce cas du Dr Russell: « Il s'agit d'une dame âgée d'environ 60 ans, qui avait été malade pendant deux jours. Il trouva le pouls très-petit et vite, à 130. Il y avait grande prostration. L'apparence extérieure était presque celle du choléra, d'après l'aspect prostré et épuisé, très-remarquable, eu égard à la brièveté de la maladie, et indiquant l'action de quelque poison. L'haleine était très-fétide, et en examinant la gorge, sa surface entière était d'un rouge sombre, approchant du violet, et tachetée de concrétions blanchâtres. Il donna une goutte d'acide Muriatique 1re dilution, chaque heure, et trouva le lendemain une grande amélioration. Dès la 1re dose, la malade éprouva un mieux sensible qui ne cessa plus jusqu'à la guérison. La maladie, qui avait augmenté jusqu'au moment de l'administration du médicament, diminua dès ce moment. (Annales, vol. I, p. 231.)

des rares médicaments qui ont une affinité spéciale pour *la langue;* on l'a employé avec succès dans de nombreuses affections de cet organe. Et, par son action sur la peau, il a quelquefois une certaine valeur dans les éruptions prurigineuses, par exemple, dans l'eczéma des oreilles.

L'*acide Nitrique* est le seul médicament avec lequel on puisse (à ce qu'il me semble, du moins) comparer l'acide Muriatique avec quelque avantage, quoiqu'il ait quelques points de contact avec *Arsenicum*, *Baptisia*, *Lachesis* et *Rhus*.

Il ne paraît pas y avoir avantage à élever l'acide Muriatique au-dessus de la 3e dilution, et la première est peut-être la plus employée.

Vous n'aurez pas manqué de remarquer une immense différence d'action entre les médicaments que nous venons d'étudier. La sphère de l'acide Fluorique est sans aucun doute celle des fonctions végétatives et des tissus d'une organisation moins élevée, comme celle de l'acide Hydrocyanique est celle du système nerveux, et celle de l'acide Muriatique, du sang. Si le traitement homœopathique était la chose imaginaire qu'on le représente, il eût été impossible d'établir jamais ces distinctions, car tous nos médiaments agiraient de même.

LETTRE IV.

ACIDES NITRIQUE, OXALIQUE (CARBOLIQUE OU PHÉNIQUE I. G.-M.), PHOSPHORIQUE ET SULFURIQUE.

J'arrive maintenant à un des médicaments les plus importants du groupe des acides, à

Acidum Nitricum.

Sa préparation est identique à celle de l'acide Muriatique. Dix minimes de celui de la pharmacopée Anglaise, mélangés avec soixante minimes d'eau formant la I^{x} dilution.

De plus, comme pour l'acide Muriatique, notre unique autorité quant à son action physiologique est la pathogénésie donnée par Hahnemann dans ses « *Maladies chroniques.* » Je dois moi-même avouer mon embarras à tirer parti des expérimentations (provings) contenues dans ce remarquable ouvrage. Jusqu'à ce que les journaux des expérimentateurs soient publiés, et la fréquence des doses prises par eux déterminée, je vois la plus grande incertitude dans les symptômes multiples attribués aux médicaments « antipsoriques. » Pour ce qui concerne les acides Nitrique et Muriatique, je n'ai pour le moment rien de mieux à faire qu'à vous référer à l'expérience clinique, comme le seul moyen profitable de vous assurer de leur sphère et de leur mode d'action.

Vous devez être prêt à admettre qu'en outre, et au-dessus de son influence chimique, l'acide Nitrique en a une « dynamique, « sachant vous-même sa réputation dans le traitement de l'hépatite chronique, de quelques

formes de la syphilis, et, récemment, de la coqueluche. L'expérience homœopathique est venue confirmer ces actions du médicament, et en a fait connaître d'autres. Son influence spéciale paraît s'exercer principalement sur les orifices muqueux, c'est-à-dire les régions dans lesquelles les membranes muqueuses se changent en « peau » (1). Ainsi, c'est un des remèdes les plus importants dans les affections de « *la bouche*, » un peu moins dans celles de « *la gorge*, » celles-ci étant ulcéreuses, syphilitiques ou autres. Il est aussi curatif de la *salivation mercurielle*. Franchissant l'appareil intermédiaire, et se trouvant quelquefois être utile dans la *dysentérie chronique*, il concentre son influence sur le *rectum* et l'*anus;* on l'a vu guérir le prolapsus, la fistule et plusieurs fois la fissure; dans l'appareil respiratoire, il a de l'action sur les membranes muqueuses nasale et laryngée, étant bienfaisant dans ces affections du nez consécutives à la scarlatine maligne, et dans les toux laryngées sèches et violentes, et même (dit-on) dans l'ozène syphilitique et la phthisie laryngée. Ayant de l'action sur la membrane muqueuse génito-urinaire, c'est un remède de grande valeur contre la leucorrhée vaginale chronique chez les sujets cachectiques, et il a guéri un prurit chronique de l'urèthre, qu'une gonorrhée avait laissé après elle. Ce choix des orifices muqueux et l'espèce d'affections qu'il y rencontre et y combat, engageraient à le choisir comme médicament dans quelques états syphilitiques, quand même l'expérience n'eût pas entièrement éclairé cette voie. Nous en faisons usage comme vous, — dans le chancre mou survenant chez les sujets affaiblis et scrofuleux, et dans les ulcérations

(1) Il serait peut-être plus correct de dire : « Les régions dans lesquelles la membrane muqueuse est exposée au contact de l'air, et où la peau est tellement protégée et humectée, que ses caractères se rapprochent de ceux des membranes muqueuses.

secondaires des membranes muqueuses. Nous l'employons aussi dans le bubon inflammatoire. Nous le prisons aussi très-hautement, — le plaçant immédiatement après le Thuja, — dans ce curieux rejeton ou allié de la syphilis qu'Hahnemann distingua sous le nom de sycose, dont les manifestations locales sont le condylome.

Il prend la place des préparations Mercurielles, même quand un chancre induré commence à germer parmi ces végétations; et il leur est supérieur ainsi qu'à d'autres médicaments contre les «plaques muqueuses,» lesquelles, il est vrai, hantent toujours ses siéges favoris d'action.

Il paraît probable aussi que l'acide Nitrique, de même que son congénère l'acide Muriatique, affecte le sang, et peut de temps à autre trouver sa place dans le traitement des fièvres putrides. On en a parlé à propos de la fièvre typhoïde, de la scarlatine maligne et de la diphthérie. Je ne l'ai pas essayé dans la coqueluche, pour laquelle je le vois très-recommandé par quelques médecins de la vieille école. Il m'est de même impossible de définir son action dans les maladies du foie, quoiqu'il existe peu de doutes quant à son influence spéciale sur le foie. Dernièrement, j'ai traité un cas d'hépatite chronique avec ascite, avec l'acide Nitrique par gouttes de la 1re dilution décimale, avec des résultats très-satisfaisants.

On peut comparer l'acide Nitrique avec le *Muriatique* et le *Sulfurique*, avec *Mercurius* et avec *Thuja*.

Les hautes dilutions (la 30e) n'ont été employées avec avantage que dans les affections de l'anus; dans les autres maladies, on prescrit d'ordinaire les dilutions de la première à la quatrième décimale.

Pour notre acide suivant, nous possédons un avantage, celui d'une bonne pathogénésie. C'est

Acidum Oxalicum.

On le prépare en solution avec l'alcool rectifié.

L'acide Oxalique fut un des médicaments choisis par

« l'American Institute, » pour ses expérimentations; on en trouve un récit dans la « *Materia medica of American provings* » d'Esrey. Les expériences toxicologiques des Drs Christison et Coindet, qui parurent pour la première fois dans l' « *Edinburgh medical and surgical Journal*, » vol. XIX, sont aussi rapportées, avec beaucoup de détails, comme préface à l'expérimentation.

L'acide Oxalique est un émétique spécial, et un irritant de la membrane muqueuse gastrique. Il enflamme aussi la trachée et le tissu pulmonaire. Mais son action principale, lorsqu'il est absorbé, a lieu sur les centres nerveux, qu'il paralyse de bas en haut. La perte de force des extrémités inférieures, qui est très-caractéristique, s'accompagne d'engourdissement et de douleurs névralgiques dans le dos et les jambes. A mesure que l'empoisonnement remonte le long de la moelle épinière, des accès de suspension spasmodique de la respiration avec palpitations de cœur, dénotent son influence. Aux petites doses employées dans l'expérience (1re et 2e triturations), l'acide Oxalique produisit des symptômes peu marqués; beaucoup de coliques flatulentes autour du nombril, excitation des organes génito-urinaires, et violentes douleurs lancinantes dans le cœur et le poumon gauche; tels sont ceux que je puis mentionner.

On ne l'a encore employé que peu dans la pratique. Le Dr Marcy, dans la « *New materia medica* » en parle favorablement à propos de quelques inflammations chroniques des membranes muqueuses, de la glossite, comme un modérateur de la fièvre hectique, et tarissant les cavernes tuberculeuses dans la phthisie. Je l'ai moi-même donné avec beaucoup de bénéfice dans un cas très-ancien d'inflammation de la membrane muqueuse alimentaire; mais il ne suffit pas pour effectuer la guérison.

Dans le vol. XXVII du « *British Journal of Homœopathy*, » p. 1, j'ai appelé l'attention sur l'analogie existant entre les symptômes spinaux produits par l'acide Oxa-

lique et l'inflammation de la substance de la moelle épinière et de ses membranes, et j'ai recommandé l'essai de cet agent dans la paraplégie de cette cause. De plus, le symptôme suivant s'est trouvé confirmé dans la pratique : « Immédiatement après s'être mis au lit le soir, palpitation de cœur, pendant une demi-heure, trois nuits de suite. »

L'acide Oxalique possède quelques points d'analogie avec *Argentum Nitricum* et *Arsenicum*.

On l'a donné aux dilutions de la 2e à la 12e.

Acidum Phenicum ou carbolicum.

[Je crois devoir intercaler ici quelques renseignements sur cet acide, si employé de nos jours contre toute espèce d'affections, d'*empoisonnements et vices du sang*, pour employer l'expression consacrée même des journaux de médecine! Il est certain que ce principe du goudron, entre autres actions électives, en possède une très-marquée sur la peau, témoin l'emploi répandu de cette substanee et de ses dérivés dans de nombreuses affections cutanées (1). Quoiqu'il n'existe pas encore de pathogénésie régulière de ces agents, il faut croire que l'action du goudron et de son dérivé, l'acide phénique ou carbolique est en somme purement dynamique.

En effet, cet acide, dilué selon la méthode hahnemannienne, a modifié sous mes yeux, au grand hôpital homœopathique de Londres (Dr Madden), et depuis, dans ma pratique à Paris, des psoriasis rebelles à tous autres moyens, et cela de la façon la plus avantageuse. Sous l'influence de potions contenant quelques gouttes de la 3e dilution, j'ai vu les squames se détacher, ne plus se reformer, et les taches cutanées pâlir et disparaître

[(1) Voir les Écrits du Dr Déclat sur la médication phéniquée et avec elle la curation des affections de la peau.] I. G.-M.

beaucoup plus promptement qu'avec *Arsenicum*, *Manganum*, etc.] I. G. M.

Acidum Phosphoricum.

Sa préparation s'exécute comme celle des autres acides. L'acide Phosphorique dilué de la pharmacopée Anglaise équivaut à notre 1[rex] dilution (décimale).

La pathogénésie de l'acide Phosphorique se trouve dans les «*Maladies chroniques*.» Plus que la plupart de celles qui y sont contenues, celle-ci donne l'impression d'un sentiment plus grand de réalité : Peut-être l'expérimentation originale ayant paru dans la «*Matière médicale pure*,» beaucoup des symptômes ont-ils été obtenus avec des doses massives.

Dans cette expérimentation, on observe la dépression des facultés mentales; de nombreux désordres de la vue et de l'ouïe, une diarrhée gris blanchâtre; une urine pâle, formant d'épais flocons blancs; gonflement et malaise dans les testicules et les cordons; toux violente, avec expectoration; tendance à l'arrêt de la circulation dans les extrémités (spécialement les mains); « douleur intense dans le périoste de tous les os, comme s'ils étaient grattés avec un couteau »; et fièvre avec sueurs profuses. De nombreuses applications de ce médicament ont résulté de l'étude de ces symptômes; mais sa sphère thérapeutique s'est encore plus étendue par son emploi comme allié de sa base, Phosphorus, grand médicament avec lequel il a des analogies frappantes.

La sphère d'action curative principale de l'acide Phosphorique est le *Système Nerveux*, et dans ce dernier, il influence moins les désordres fonctionnels que les désordres organiques, lorsque ces derniers ne sont pas très-graves et profonds. Ainsi, il rend de grands services dans les cas de faiblesse du cerveau qui sont sous la dé-

pendance d'excès de travail intellectuel (comp. Nux Vomica) ou d'excès vénériens (comp. Anacardium). Chez ces malades, j'ai toujours rencontré un pouls très-lent. Il a guéri l'ambliopie et la surdité, dépendantes probablement des mêmes causes. Il rend aussi service dans la faiblesse mentale consécutive à la fièvre typhoïde, pouvant encore ici être comparé à « Anacardium » (1). C'est probablement par les centres nerveux qu'il affecte les organes sexuels mâles, d'une manière très-puissante. L'état de faiblesse et d'irritabilité sans inflammation que laissent dans ces organes des excès prématurés est amélioré d'une manière frappante par cet acide; il en est de même de la débilité et spécialement de l'anxiété cardiaque qui résultent de la même cause.

L'acide Phosphorique affecte le sang moins que les autres acides minéraux; mais il a été trouvé curatif dans le purpura et les hémorrhagies passives, et il est employé généralement à l'hôpital Leopoldstadt dans les formes les plus légères de la fièvre typhoïde. Dans la sphère des *organes rénaux*, l'acide Phosphorique possède une action remarquable dans ces changements de composition de l'urine qui se manifestent un peu plus bas que le rein lui-même. Ainsi, c'est le meilleur remède dans le cas de dépôts phosphatiques, lorsque ceux-ci sont le résultat d'excès d'acide Phosphorique dépendant de l'altération du tissu nerveux, ou d'alcalinité de l'urine suite de débilité nerveuse. Il guérit ces désordres nutritifs accompagnés, chez les enfants, d'urines laiteuses (2), et serait peut-être de quelque utilité dans les Indes, dans cette affection connue sous le nom d'urines chyleuses, dont les symptômes constitutionnels sont très-caractéristiques du médicament. Même dans le diabète sucré, on doit porter plus d'une cure au crédit de l'acide Phospho-

(1) Voy. « *Monthly Homœopathic Review*, » septembre 1866.
(2) « *British Journal of Homœopathy*, » vol. VII, p. 391.

rique (1) ; et je conseillerais son essai dans la dégénérescence amyloïde des reins (2). L'acide fait concurrence à la base dans le traitement des maladies des os ; il possède une grande réputation sur le continent comme médicament des caries. Il est particulièrement précieux dans la fièvre hectique qui accompagne ces maladies, spécialement dans la maladie scrofuleuse de la hanche. (Hartmann le recommande aussi et je pense, avec justice, dans le *Rachitis*.) Pour les diarrhées passives des sujets qui en sont atteints, et chez les enfants délicats en général, il est inestimable ; un emploi analogue est celui qu'on en fait dans ce genre de débilité qui accompagne une « croissance trop hâtive ». On l'a trouvé utile dans la *Cholérine :* ici il existe un enduit visqueux de la langne, les évacuations sont jaunâtres et indolores. Le Dr Marcy en recommande l'emploi dans la leucorrhée aqueuse et âcre ; et il a guéri avec la première dilution un écoulement purulent et fétide des narines. J'ai oublié de noter que l'acide phosphorique est un bon médicament pour la chute des cheveux qui accompagne certaines convalescences avec débilité ; et qu'il a guéri une fièvre intermittente obstinée, caractérisée par la « cyanose des mains pendant le froid, suivie de sueurs très-abondantes (3).

L'action de l'acide Phosphorique et celle du *Phosphore*

(1) « *Brit. Journ. of. Homœopathy,* » vol. XXIV, p. 260. Depuis qu'on sait qu'une lésion des centres nerveux peut causer l'albuminurie (comme dans les expériences de Claude Bernard), il peut exister des cas de cette maladie dans lesquels l'acide phosphorique soit indiqué. On trouvera 2 cas de guérison rapportés dans Hempel, vol. II, p. 46, et « *Monthly Hom. review,* » september 1866.

(2) Voy. « *Manual of Therapeutics,* » p. 365.

(3) *Annales*, vol. I, p. 457. (C'est un cas du Dr Bayes. Il le recommande aussi dans les « transpirations abondantes » de n'importe quelle cause, et dans « la faiblesse de la colonne vertébrale et des nerfs qui en émergent, donnant lieu à une grande fatigue au moindre exercice, et à un fréquent besoin d'uriner, en particulier le matin.)

marchent parallèlement : en outre, il se rapproche par quelques points de l'*Acide Fluorique* et de *Silicea*, *China*, *Anacardium* et des acides minéraux en général. Dans les affections nerveuses, dans les « urines laiteuses, » les désordres nutritifs, et dans la diarrhée ou cholérine, l'acide Phosphorique agit convenablement aux atténuations de 3 à 12. Mais comme tonique sexuel et dans le purpura, la diathèse Phosphatique, le diabète et les caries, il agit mieux en doses de plusieurs gouttes de la première dilution décimale.

Le dernier de notre groupe des acides est :

Acidum Sulphuricum.

La préparation est celle des autres acides minéraux, et la pathogénésie, dont je n'ai pas grand bien à dire, est dans les *Maladies chroniques*.

L'acide Sulfurique paraît avoir, en outre de ses propriétés chimiques, une action dynamique plus limitée qu'aucun des autres acides minéraux. S'il était aussi capable que le dit Pereira de soulager le prurit de beaucoup d'affections cutanées, ce serait un effet d'un caractère spécifique; nous n'avons aucune expérience à cet égard. Il est probablement homœopathique aussi à ces formes de diarrhée qu'il guérit sans aucun doute (Me ipso Allœopathico teste); car son action physiologique est bien plus de purger que de constiper. On le recommande dans les céphalalgies chroniques chez les femmes cachectiques sujettes à la leucorrhée; dans l'acidité (pyrosis), le hoquet persistant, la scarlatine quand elle est accompagnée d'une diarrhée gênante, et dans la suppuration scrofuleuse des articulations (?). On s'en est fort peu servi dans la pratique homœopathique.

On peut comparer l'acide sulfurique avec les autres acides minéraux.

On emploie la 1re dilution dans la diarrhée, et la 6e ou la 12e dans les autres affections.

LETTRE V.

ACONIT.

Le coup d'œil actuellement complet, que nous venons de jeter sur les acides employés dans notre pratique, vous aura montré la faiblesse aussi bien que la force de l'Homœopathie telle qu'elle est aujourd'hui. Mais dans le médicament que nous avons maintenant à étudier, on ne découvre que sa force, et cela au plus haut degré. Si l'Homœopathie n'avait pas fait autre chose pour la Thérapeutique que de révéler les vertus de l'

Aconitum napellus,

elle pourrait encore mourir satisfaite.

C'est la teinture préparée selon la méthode Hahnemannienne, avec la plante fraîche entière, dont on se sert jusqu'à présent dans la pratique. Je suis cependant de l'avis du Dr Hempel, en préférant la teinture de Fleming, obtenue de la racine sèche, dont l'équivalent de notre teinture mère peut se faire sur les proportions de deux à huit.

L'Aconit est le sujet de la première pathogénésie contenue dans la « *Matière Médicale pure* » d'Hahnemann. Il a été réexpérimenté entièrement par la Société Autrichienne d'expérimentation, et le résultat fut publié dans le premier volume de *l'Œst. Zeitsch. f. Hom*, Les deux pathogénésies sont réunies, avec quelques additions,

par le Dr Dudgeon, dans la première partie de la « *Materia Medica* » d'Hahnemann. Il existe aussi des monographies sur ce médicament, par le Dr V. Meyer, dans le « *North Amer. Journ. of Hom.*, » et par le Dr Carroll Dunham, dans l' « *American Homœopathic Review* », de juillet et août 1865. Des collections de cas d'empoisonnement ont été faites par le Dr Hempel, dans sa « *Materia Medica*, » et par les Drs Marcy et Peters dans la « *New Materia Medica* » (1).

Jusqu'à ce moment votre intérêt, à propos de l'Aconit, a probablement été simplement toxicologique. Pereira vous a appris qu'il cause, localement et généralement, de l'engourdissement avec picotements et fourmillements allant jusqu'à l'anesthésie complète, et en conséquence, vous vous en êtes servi pour amortir la sensibilité dans les régions dans lesquelles cette fonction était augmentée par un état morbide. Mais lorsque vous aurez parcouru les cas d'Empoisonnement, et les groupes d'effets pathogénétiques auxquels je vous ai renvoyé, vous trouverez très-étendues toutes vos notions sur les effets physiologiques de ce médicament.

En premier lieu, vous vous apercevrez que les fonctions motrices sont loin d'être affectées de la même manière que les fonctions sensitives. L'Aconit ne détermine pas de paralysie, mais du spasme ; et ce dernier presque toujours d'un caractère tonique. Le trismus est un symptôme

[(1) La littérature homœopathique française est aussi très-riche en travaux sur l'Aconit. Le professeur Imbert Gourbeyre, de l'École de médecine de Clermont-Ferrand, a entre autres travaux des plus importants, publié un mémoire magistral sur l'aconit. « *L'Art médical*, le *Bulletin de la Société homœopathique de France* » sont remplis d'écrits intéressants sur ce poison. Le numéro de juin 1872 de « *l'Art médical* » contient notamment un Mémoire du Dr P. Jousset, sur des expériences avec l'Aconit qu'il a faites sur les animaux et sur lui-même, et qu'on lira avec fruit.] I. G.-M.

commun dans l'empoisonnement par l'Aconit : le patient se plaint souvent de constriction à la gorge, et de crampes et autres spasmes locaux. Et il existe des relations de plusieurs cas dans lesquels existait un opisthotonos complet, et où l'état pseudo-tétanique était déterminé aussi complètement que par la strychnine.

En second lieu, on observe quelques phénomènes très-frappants dans la sphère de la circulation. Dans l'empoisonnement aigu, la dilatation des pupilles, la pâleur du visage, la vitesse et la concentration du pouls, et le refroidissement général au dedans et au dehors dénotent une excitation des nerfs vaso-moteurs de tout le corps, excitation analogue à celle des centres musculo-moteurs, qui donne lieu au tétanos. En d'autres termes, nous avons là un état correspondant au frisson de la fièvre, à la période de froid de la fièvre intermittente, au collapse du choléra. Ce qui va suivre démontrera que cette explication des symptômes est la vraie. Lorsque la réaction survient, l'état de chaleur fébrile remplace celui de frisson; et comme le remarque le Dr Wood, « la circulation, la respiration et la température générale sont quelquefois augmentées » (1). Ce fait se voit dans le cas d'empoisonnement (n° 10) de la série du Dr Hempel, mais est encore plus marqué dans les expériences Autrichiennes (voir les symptômes 777 et 782 dans « l'*arrangement* » du Dr Dudgeon). Un expérimentateur éprouva un tel malaise de la chaleur produite en lui, que, ne sachant quel médicament on lui faisait essayer, il se mit à prendre de l'Aconit pour obtenir du soulagement. La fièvre s'accompagne de signes de congestion artérielle de la tête et de la poitrine. Une évidence de plus, s'il en était besoin, de l'action de l'Aconit sur les nerfs vasculaires, se voit dans les effets de son application locale. Laissez tomber, comme Prevost (2) et

(1) *Mat. med.*, vol. II, p. 142.
(2) *British Journal of Homœopathy*, vol. IX, p. 134.

moi-même l'avons fait, quelques gouttes de teinture diluée sur la membrane (palmaire) de la patte d'une grenouille, et sous le microscope vous apercevrez la contraction d'abord, puis la dilatation des artères, qui représentent justement le froid et la chaleur fébriles sur une petite échelle.

Troisièmement, à côté de ces effets généraux de l'Aconit, les empoisonnements et les expérimentations présentent certains symptômes assez constants, montrant son pouvoir d'influencer des organes et des tissus particuliers. Le *cœur* est très-affecté. A petites doses, l'action de cet organe est simplement hâtée, comme cela a été observé par Schroen et Arnold (1). Mais lorsque, comme je m'en suis assuré par moi-même, on laisse tomber sur l'organe un mélange de parties égales de teinture et d'eau, les pulsations diminuent en nombre, mais sont beaucoup plus fortes, à ce point que le cœur paraît soulevé de sa place à chaque battement. D'où il faut conclure que l'action primitive de l'Aconit sur le cœur est excitante. Il paraît probable qu'il irrite aussi son tissu, d'après les palpitations pénibles, l'anxiété précordiale, alternant avec des douleurs articulaires éprouvées par un des expérimentateurs Autrichiens, après des doses fortes et répétées de teinture. Ces douleurs des articulations, des muscles et des tissus fibreux en général, douleurs déchirantes et lancinantes, sont très-fréquentes chez les sujets soumis à l'influence de l'Aconit. On a encore observé plus d'une fois une hyperémie très-douloureuse des yeux (2); et celle-ci paraît être le résultat d'une irritation inflammatoire de la sclérotique. En dernier lieu, dans des autopsies, on a trouvé des signes évidents d'inflammation des

(1) Dudgeon, section « *on the Heart.* »

(2) Voyez cas 7 dans « *New Materia Medica,* » et cas 15 et 17 dans l'appendice de la Monographie sur l'Aconit, de Fleming.

plèvres et du péritoine; et les symptômes déclarés chez quelques expérimentateurs sont ici d'accord avec ces faits. (Voy. symptômes 449 et 463 de l'*arrangement* du Dr Dudgeon.)

Il existe beaucoup d'autres effets pathogénétiques de ce puissant poison; ils sont enregistrés dans ces pathogénésies, et peuvent nous guider pour le choisir dans les cas douteux. Mais ceux que je viens de vous esquisser nous mettent à même de voir la raison de ses effets curatifs, que je vais maintenant essayer de décrire.

Énumérer tous les états morbides dans lesquels l'Aconit a été utile, serait ennuyeux et à peine profitable. Le Dr Dudgeon a donné, à la fin de son article, dans la «*Materia Medica*» d'Hahnemann, de nombreux renvois à la littérature thérapeutique concernant ce médicament. Je pense que je vous apporterai une aide plus efficace, en mettant sous vos yeux les principes généraux qui paraissent régir toute son action curative.

L'influence remarquable de l'Aconit, sur la circulation, lui donne un rang élevé parmi les médicaments de cet état morbide que nous connaissons sous le nom de *fièvre*. L'expérience a confirmé cette indication, et a démontré que dans sa propre sphère il n'a pas de rivaux comme « antiphlogistique. » Mais il est on ne peut plus important de bien définir cette sphère de son action, sans quoi son emploi indistinct vous causera plus d'un désappointement

Ainsi, l'Aconit n'a aucune influence sur le sang lui-même; d'où il suit qu'il ne produit que peu d'effet sur ces fièvres qui sont sous la dépendance d'un état septique de ce fluide. Son emploi dans les fièvres gastriques, typhoïdes, le typhus et la fièvre jaune est une pure perte d'un temps précieux; et même, dans la scarlatine, la variole et la rougeole, il ne calmera pas la circulation avant la sortie de l'éruption; si après ce moment, la fièvre reprend, il peut être plus utile. Il n'empêchera pas plus

le retour des accès dans les fièvres hectiques et intermittentes; cependant il peut, dans ces dernières, soulager le malade si on l'administre pendant le frisson et la chaleur. De plus, l'Aconit fera peu d'effet dans une fièvre symptomatique d'une inflammation locale. Lisez les cas de pneumonie de Tessier, et observez de quelle manière le pouls défia l'Aconit, mais tomba rapidement lorsque la Bryone et le Phosphore atteignirent la lésion locale. J'ai souvent vérifié cette *règle*, qui est très-importante, mais est souvent méconnue. Elle est bien exposée par le Dr Carroll Dunham, dans l'article auquel je vous ai renvoyé, et il vous a démontré qu'elle était en parfait accord avec les indications symptomatiques du médicament telles que les a signalées Hahnemann lui-même. Elle découle aussi des effets physiologiques, lesquels consistent en une fièvre générale, mais (excepté en de rares occasions) sans inflammation locale. Lorsque nous disons, avec Hahnemann, que l'Aconit guérit rapidement « la fièvre inflammatoire simple, » cela signifie, avant que cette fièvre se soit assez localisée pour produire des altérations organiques. Que l'impression morbide, connue sous le nom de *froid*, ait lieu sur les nerfs vasculaires; que ces derniers se contractent d'abord pour produire le stade de froid, et se dilatent ensuite pour donner lieu au stade de chaleur de la fièvre simple, et nous aurons en tous points l'état pour lequel l'Aconit est spécifique. Que l'on ait affaire au froid ou à la chaleur, le médicament n'est pas moins indiqué. Quel que soit le degré d'excitation de l'orage artériel, une dose ou deux apaiseront sa furie. « En moins de quatre heures après l'administration de l'Aconit dans l'état morbide en question, tout danger pour la vie est passé, et la circulation surexcitée revient d'heure en heure à un rhythme plus calme. » Ainsi l'a écrit Hahnemann, en nous signalant cette très-importante indication du médicament. Néanmoins on peut être certain que si une fièvre (non rhumatismale) n'est pas très-abattue dans les vingt-quatre

heures du commencement de l'administration de l'Aconit, c'est qu'elle est de celles auxquelles le médicament n'est pas approprié. Mais il ne faut pas supposer que le moment pour administrer l'Aconit soit passé parce que certaines régions auraient commencé à montrer des signes de souffrance locale.

Les expérimentations nous ont fait voir que la fièvre de l'Aconit n'est pas sans symptômes de congestion artérielle dans plus d'un point du corps. De la sorte il pourra arriver souvent qu'un Coryza ou une Angine commençants, ou même une Pneumonie, pourront disparaître sous l'influence de l'Aconit en même temps que la fièvre pour laquelle on l'aura donné. (En outre, une dose préliminaire ou deux d'Aconit sont toujours utiles pour relâcher la tension artérielle dans le siége de la lésion, même quand l'administration d'un médicament à action locale plus marquée doit suivre.) Dans quelques inflammations, l'Aconit peut en vérité effectuer à lui seul une cure, étant lui-même un irritant spécifique de la partie affectée. C'est ce qui a lieu spécialement dans les cas d'inflammations rhumatismales; mais la pleurésie non rhumatismale même, dans sa forme plastique, est souvent du ressort de l'Aconit. Ce n'est que dans les parties pour lesquelles l'Aconit n'est pas un irritant spécifique qu'il cesse d'exercer une influence curative lorsque de vraies altérations organiques ont commencé d'y avoir lieu, et il doit être remplacé par un médicament homœopathique à la lésion locale. C'est une fort bonne méthode dans ces circonstances de continuer l'Aconit et de l'alterner avec le médicament local, je l'emploie moi-même quelquefois: mais c'est une pratique incorrecte. Elle n'est justifiée que par un manque de certitude dans l'esprit de celui qui prescrit, touchant le point exact où en est le processus morbide; une telle incertitude est une faute, qui doit être rectifiée (1).

(1) Vous remarquerez combien tout ceci répond bien aux

Si vous avez bien présents à l'esprit tous ces aspects de l'Aconit, vous verrez à la fois une grande classe d'affections aiguës fébriles dans lesquelles son emploi doit être des plus avantageux. Dans l'Hémorrhagie active, spécialement l'hémoptysie, dans la congestion aiguë de presque toutes les parties du corps; dans l'Hydropisie fébrile récente ; dans les attaques hémorrhoïdaires aiguës, et dans l'Erysipèle, l'Aconit commencera toujours et complétera souvent la cure. Son pouvoir de corriger le désordre dans la balance circulatoire est démontré aussi dans beaucoup d'états morbides non fébriles, du moins strictement. Dans l'Apoplexie et les convulsions puerpérales, où il y a grande excitation artérielle, l'Aconit accomplira tout ce pour quoi la lancette était anciennement jugée indispensable. Dans la suppression des règles par *un froid*, et dans les troubles de la circulation qui accompagnent souvent le commencement de la vie menstruelle, c'est le meilleur médicament : quoique, et cela est assez étrange, il n'ait que peu ou point d'influence sur des troubles analogues connus sous le nom de *bouffées de chaleur*, qui ont lieu à l'âge de la

effets des émissions sanguines, tels qu'ils sont décrits par les médecins de la génération antérieure. Fleming, dans son « Traité sur l'Aconit, » insiste fréquemment sur la grande similitude de ses effets avec ceux de l'ouverture de la veine; et deux malades auxquels on avait donné 30 gouttes de forte teinture, ont dit qu'ils s'étaient sentis comme mourants de perte excessive de sang. La lancette a été abandonnée, par suite d'une sage horreur de la spoliation du fluide vital par son usage. Mais en l'absence complète d'un succédané efficace, il est presque certain que la saignée reprendra un jour sa place dans la thérapeutique de la vieille école; et même actuellement les indices de son retour au pouvoir ne manquent pas. Cependant, nous possédons dans l'Aconit un médicament qui a toute l'énergie de la vénésection sans en avoir les inconvénients ; et la place de la lancette est irrévocablement prise par lui.

ménopause. Il n'est pas moins précieux quand le désordre circulatoire, sans inflammation, est local, comme par exemple dans une névralgie ou un torticolis, suites d'un effort. Enfin dans le collapsus du choléra, lorsque le refroidissement est si mortel que, n'était la fièvre consécutive, sa véritable nature serait à peine reconnaissable, l'Aconit a encore montré sa puissance. J'ose prédire qu'il sera quelque jour reconnu supérieur même à l'Arsenic dans ces cas terribles dans lesquels il n'y a presque pas de vomissements ni de selles, et où la mort semble imminente par arrêt de la circulation (1).

Une autre grande classe d'actions curatives, son pouvoir sur les affections spasmodiques, appartient à l'Aconit en vertu de son influence sur les centres musculo-moteurs. Dans la coqueluche, il aide beaucoup l'Ipécacuanha dans le traitement de la première période, dans laquelle il existe aussi une tendance à l'excitation fébrile. Dans la névro-phlegmasie que nous appelons croup, il paraît être indispensable alterné avec Iodium ou Spongia: et il agit probablement en modifiant en partie la disposition spasmodique si caractéristique de cette maladie. Dans l'asthme nerveux, il procure souvent un grand soulagement pendant l'accès. Dans le trismus simple, dans la gastralgie et la colique nerveuse, et beaucoup d'autres crampes et spasmes locaux, spécialement quand le refroidissement en est la cause déterminante, on doit songer à l'Aconit. Mais par-dessus tout, il a de grandes chances d'être un médicament de grande valeur dans le véritable tétanos. Il existe actuellement sept observations authentiques de tétanos traumatique dans lesquelles l'Aconit fut le principal médicament, et qui donnent un résultat de six gué-

[(1) Notre confrère, le Dr Cramoisy, a préconisé l'Aconit en teinture-mère comme médicament principal et répondant à *toutes* les indications du choléra asiatique. Voir « *Art médical* », tome XXV, p. 5.] I. G.-M.

risons. Il serait cependant plus approprié à la forme idiopathique de cette maladie, par suite d'exposition au froid ou à l'humidité.

Pendant que nous en sommes encore à la sphère du système nerveux, nous devons noter ce qu'Hahnemann dit à propos de l'emploi de l'Aconit dans la fièvre et l'inflammation : « Il est indiqué spécialement lorsque, en même temps que la soif et le pouls rapide, il existe une impatience anxieuse, une agitation impossible à calmer, un état de détresse et de jactitation. » Il soulagera souvent un état semblable survenant à la suite d'émotions ou de frayeur.

Si l'on parcourt les effets plus localisés de l'Aconit, son action sur le cœur, les articulations et les muscles, la sclérotique, les membranes séreuses, on remarque son analogie étroite avec l'élément rhumatismal. Dans le rhumatisme aigu, c'est notre médicament principal. La fièvre est un élément de la relation homœopathique entre le médicament et la maladie; mais étant d'un type toxémique, on ne doit pas espérer la voir disparaître en quelques heures. Néanmoins, lorsqu'il atteint des personnes d'une belle constitution, et qu'il ne présente pas de symptômes asthéniques, le rhumatisme cédera à l'Aconit peut-être plus rapidement qu'à tout autre médicament ou mode de traitement. Notre expérience coïncide entièrement avec celle de votre propre Fleming, qui a constaté qu'avec son emploi, le temps moyen nécessaire pour la cure est de cinq à six jours; que ce médicament semble protéger le malade contre les complications cardiaques; que la convalescence est très-courte; et qu'ensuite il reste beaucoup moins de raideur des articulations qu'après tout autre traitement.

Il est évident que la venue inopinée de quelqu'une des complications communes ne rendrait pas l'Aconit moins véritablement indiqué dans le rhumatisme aigu. Il peut être quelquefois aidé ou même suppléé dans ces cas par

des médicaments à action plus puissante sur les tissus affectés, comme la Bryone dans la pleurésie, le Colchique dans la péricardite, l'Arsenic ou le Spongia dans l'endocardite, et ainsi de suite. Dans les effets locaux aigus de l'élément rhumatismal ne survenant pas au milieu d'une fièvre rhumatismale, l'Aconit est souvent très-efficace. Tels sont le lombago (comparez avec Bryonia, Rhus et Actæa racemosa), la sclerotitis (avec Spigelia), la pleurodynie (avec Ranunculus bulbosus), et la sciatique et les autres névralgies rhumatismales. Et ce n'est pas seulement dans les affections rhumatismales des parties qu'il influence spécialement que l'Aconit se montre efficace. Il est très-utile dans toutes les affections du cœur caractérisées par l'augmentation de son action, spécialement lorsque c'est surtout le cœur gauche qui est affecté (comparez Cactus). Son emploi continu donne un grand soulagement dans les souffrances de l'hypertrophie du cœur. Dans les spasmes cardiaques, j'ai vu son administration suivie d'un soulagement presque instantané. Dans l'angine de poitrine, c'est le meilleur palliatif pendant l'attaque. Il est, je crois, inférieur à Moschus dans les palpitations purement nerveuses. J'ai déjà parlé de son action dans la pleurésie, et les mêmes remarques peuvent s'appliquer à la péritonite.

Je vous ai, je pense, mis en possession des principes les plus marquants de l'action de l'Aconit. Comme vous l'employez dans votre pratique journalière, ses applications iront en se multipliant, et ses vertus seront pour vous une source continue de satisfaction et de reconnaissance.

Quand j'en arrive à penser aux médicaments alliés, il me semble que l'Aconit est parfaitement unique quant à son action dans la sphère de la circulation. L'influence de l'*Arsenic*, du *Sulfate de quinine* et du *Veratrum album* sur les nerfs vaso-moteurs présente quelques points de contraste plutôt que de comparaison. Et l'action de l'Aconit est toute différente de celle des soi-disant « sédatifs

artériels, » comme le *Veratrum viride* et le *Gelseminum*, lesquels, à hautes doses, abattent la fièvre en sidérant l'énergie du cœur (1). Dans la sphère musculo-motrice, l'Aconit peut être comparé avec la *Strychnine* (et par conséquent avec *Nux vomica* et *Ignatia*), avec *Cicuta*, et avec l'*Acide hydrocyanique*. Ses relations avec le rhumatisme le classent avec *Bryonia*, *Colchicum*, *Actæa racemosa* et *Spigelia*, et par son influence sur le cœur, il ressemble quelque peu à *Cactus grandiflorus*, *Naja*, et encore *Spigelia*.

Actuellement, parlons de la dose. Je ne puis nier que les successeurs immédiats de Hahnemann paraissent avoir réussi en suivant le plan recommandé par lui (plus ou moins théoriquement) d'administrer dans la fièvre une seule dose d'Aconit à une haute dilution (de la 18e à la 30e) et d'en attendre l'effet. Mais il est non moins sûr que la pratique homœopathique de nos jours et en tous pays, est de donner des doses fréquemment répétées d'une basse dilution jusqu'à ce que la fièvre tourne à la transpiration. Pour ma part, je n'ai jamais adopté d'autre pratique, en sorte que je n'en ai pas d'autre à vous recommander. Les dilutions dont je me sers sont les 1re, 3e et 6e de l'échelle décimale. La première, dans la fièvre intense, dans le rhumatisme aigu et dans les inflammations rhumatismales ou autres, dans le choléra, le croup, le spasme cardiaque ou angine et le tétanos. La troisième, dans les états fébriles moins violents, la coqueluche et l'asthme, et quand les symptômes indiquant ce médicament ont lieu chez de jeunes enfants. La sixième dans le frisson fébrile, dans ce trouble subaigu de la circulation coïncidant avec la menstruation, dans les affections chroniques du cœur, et généralement dans ces cas où le médicament doit être pris pendant quelque temps. J'ai employé aussi et avec avantage la 12e et même la 30e dilution dans les cas d'excitabilité nerveuse.

(1) Voy. *Veratrum viride*.

Je ne puis laisser ce sujet sans prendre note des observations sur l'action de ce médicament qui ont paru dernièrement dans des écrits d'auteurs de la vieille école. Nos confrères *découvrent* presque périodiquement une lueur de ses précieuses vertus; mais, par suite de leur défaut de connaissances sur son mode d'emploi, ils le délaissent bientôt encore. Ce que Fleming et Routh ont proclamé à leur époque respective, est maintenant déclaré chose nouvelle, par Wilks et Ringer. Il s'agit ici de son pouvoir contre l'inflammation et la fièvre qui l'accompagne; c'est dans ce cas que l'Aconit est le plus estimé. Ce pouvoir du médicament contre l'inflammation est un peu moins que merveilleux. Voici ce qu'écrit l'auteur nommé le dernier, dans son « *Manual of therapeutics* » : « Son influence sur l'inflammation a été attribuée par la plupart des observateurs à son action sur le cœur. Mais pourquoi donc aurait-il plus d'efficacité que le Tabac, la Digitale, la Fève de Calabar et les autres poisons cardiaques, qui n'ont pas, il est vrai, une telle influence? » Nous avançons pour notre part que *la loi de similitude* apporte la seule explication conforme aux faits.

LETTRE VI.

ACTÆA RACEMOSA, ÆSCULUS, ÆTHUSA ET AGARICUS.

Actæa racemosa,

ou, comme on l'appelle plus souvent aujourd'hui, Cimicifuga racemosa.

On prépare une teinture avec les racines de cette plante. Une préparation concentrée, appelée *macrotin* ou *cimifugin*, paraît contenir tous les principes actifs de la plante, ou au moins la plupart d'entre eux ; on le triture, ou on le dissout dans l'alcool.

Tout ce que l'on connaît concernant l'Actæa, qui a été expérimentée en conscience, se trouve dans le traité des « *New Remedies* » du Dr Hale. Le Dr Hempel, dans l'article de sa « *Materia Medica* » qui traite de cette drogue, donne de plus le récit de quelques expériences faites par un de ses élèves.

L'influence de l'Actæa est plus étendue qu'intense. Dans la sphère du système nerveux, elle cause de l'*irritabilité* et de l'*agitation*, lesquelles, considérées comme manifestations cérébrales, rappelleraient assez bien le « delirium tremens ; » et comme manifestations du côté de la moelle épinière, ont conduit à son emploi, couronné de succès, dans la chorée, plus spécialement celle d'origine rhumatismale ou utérine (1).

(1) En avançant plus loin dans son étude, nous apprenons qu'elle a guéri les spasmes subsistant après la méningite cérébro-spinale, ce qui semblerait devoir encourager à l'essayer dans le « rhumatisme cérébral » de Trousseau.

L'Actæa racemosa cause constamment, et a souvent guéri, des céphalalgies accompagnées de douleurs intenses dans les globes oculaires. La sensation de « *défaillance épigastrique*, si souvent produite par son usage, est un des nombreux symptômes qui ont conduit à son emploi dans la ménopause. Ce symptôme est pour moi une indication précieuse et sûre pour ce médicament ; enfin, les souffrances « du dos », accusées par les expérimentateurs, ont donné l'idée de l'essayer dans « l'irritation spinale » ; et on en a obtenu, paraît-il, de bons résultats.

L'intime relation de toutes ces conditions nerveuses, chorée, céphalalgie, défaillance d'estomac et irritation spinale avec les fonctions utérines ne vous a certainement pas échappé. L'utérus paraît, en effet, le centre principal de la sphère d'action de l'Actæa. Il est influencé par cette substance de différentes manières. Faute d'expérimentateurs du sexe féminin, nous connaissons peu de chose de son action physiologique sur le système utéro-ovarien, si ce n'est qu'elle semble spécifiquement *abortive*.

Elle produit l'avortement sans irritation (comme Sabina) et en excitant dans le travail des contractions moins continues que l'ergot de seigle.

Ses qualités thérapeutiques, quant à cette région, sont bien établies. Elle donne un grand soulagement dans la dysménorrhée et les douleurs qui suivent les règles, chez les sujets malades ou rhumatisants.

Chez ces malades, elle combat la tendance à l'avortement, et, administrée pendant quelques semaines avant l'accouchement, elle facilite ce dernier. Dans l'état de l'utérus appelé « utérus irritable, » au moins dans les cas où il devient tel à l'occasion d'un changement de vie, l'Actæa est précieuse. Elle combat en outre avec avantage un grand nombre d'affections sympathiques de cette condition morbide de l'utérus, ou d'autres encore, comme l'épilepsie de cause utérine et l'hystérie. Elle guérit la mélancolie puerpérale, et cet état « malheureux et inquiet

de l'esprit » si souvent associé aux troubles utérins. Elle agit de même contre le « nervosisme de la grossesse (1).»

Elle dissipe les douleurs mammaires profondes des femmes non mariées, douleurs que Simpson dit être à l'utérus ce que les douleurs d'épaule sont au foie. Elle agit de même sur les douleurs d'autres régions sympathiques à l'utérus. Par-dessus tout, elle est utile contre les souffrances de la ménopause, soulageant, mieux que tout autre médicament, la défaillance d'estomac, la douleur au vertex et la disposition à l'irritabilité.

L'Actæa possède une autre grande sphère d'action, déterminée aussi par ses effets pathogénétiques : c'est toute la classe des affections rhumatismales. Elle ne combat efficacement que les cas *les plus légers* de rhumatisme fébrile, étant moins efficace ici que l'Aconit. Elle a ses indications dans ces symptômes : état gastrique concomitant, et *beaucoup d'agitation* (voy. « *United States med. and Surg. Journ.*, » vol. II, p. 383). Mais, dans les rhumatismes *locaux* aigus, pleurodynie, lombago, torticolis, elle est très-efficace. Enfin, les expériences du Dr Hempel ont démontré que « l'Actæa racemosa » affecte le cœur très-violemment, et à la manière du rhumatisme. Le Dr Hale a guéri avec son aide une espèce d'angine de poitrine dans laquelle les accès revenaient plusieurs fois par jour.

Observez, je vous prie, que l'Actæa se montre efficace surtout dans le rhumatisme affectant le tissu musculaire ; le Dr Ringer a néanmoins éprouvé des mécomptes dans ces cas, mais il l'exalte au contraire beaucoup dans quelques formes articulaires chroniques de cette maladie. Il la regarde comme spécifique dans l'arthrite rhumatismale, en particulier celle « d'origine utérine, » et *quand les douleurs sont pires le soir, et par les temps humides et*

(1) Voy. des cas dans le « *Brit. Journ. of Hom.*, » vol. XXVI, p. 168-662, et vol. XXVIII, p. 159-248.

venteux. Il soulage ces douleurs ainsi que *les crampes* dont elles sont souvent accompagnées à un degré considérable. Une autre forme simule le rhumatisme blennorrhagique, mais sans aucun précédent de gonorrhée. Ici, non-seulement les douleurs peuvent être enlevées, mais encore les articulations recouvrer leur souplesse et leurs mouvements.

Pour en revenir à l'action spécifique de l'Actæa racemosa sur les muscles, sa connaissance a conduit à une des cures les plus brillantes qu'ait enregistrées notre littérature: il s'agit d'un cas de « myalgie diaphragmatique, » datant de neuf ans, et notre collègue le Dr Madden était à la fois le médecin et le patient. Vous le trouverez raconté au long dans le «*Brit. Journ. of Hom.*, » vol. XXV, p. 493.

Plus on étudie en détail un médicament, plus il semble difficile de choisir d'autres médicaments vraiment « alliés ». Je ne puis que conseiller la comparaison d'Actæa avec *Arsenicum*, *Hyosciamus* et *Ignatia*, quant à ses effets sur le système nerveux; avec *Caulophyllum* et *Secale cornutum*, pour le système utérin, et avec *Aconit*, *Bryonia* et *Colchicum*, pour son influence sur les affections rhumatismales.

Les médecins homœopathes emploient principalement l'Actæa racemosa aux 2e et 3e dilutions décimales de la teinture ou en triturations analogues de «Macrotin.» Mais comme, dans la plupart de nos usages de ce médicament, nous sommes sur un terrain commun avec nos confrères allopathes, nous aurons probablement grand avantage, dans beaucoup d'occasions, à employer des doses plus massives.

Æsculus Hippocastanum.

On fait avec le fruit une teinture qui est certainement efficace. Cependant, au point de vue pharmaceutique, il

paraîtrait meilleur de faire des triturations, avec lesquelles, en effet, ont été principalement conduites les expérimentations.

Le Dr Hale, dans la seconde édition de ses « *New Remedies* » donne un récit détaillé de toutes les expériences faites avec l'Æsculus, et renferme en même temps les nombreux rapports sur son emploi clinique qui ont paru dans nos journaux.

L'Æsculus a produit des symptômes variés chez ses divers expérimentateurs (1); mais aucune partie du corps n'est aussi fortement affectée que le *rectum* et l'*anus*. Il n'y a aucune forme de souffrance appartenant à cette région qui ne trouve son reflet dans la pathogénésie de l'Æsculus: et chez un expérimentateur, lequel auparavant n'était pas sujet aux hémorrhoïdes, il se produisit de ces excroissances morbides. En conséquence, l'Æsculus est en train d'acquérir parmi nous une haute réputation comme médicament antihémorrhoïdal. En rassemblant dans le « *Brit. Journ. of Homœop.* » (vol. XXIII, p. 485) quelques cas témoignant de son efficacité, j'ai fait les remarques suivantes quant à la forme précise de la maladie à laquelle il est spécial. « Lorsque les hémorrhoïdes ne sont que secondaires, c'est-à-dire sous la dépendance d'une congestion du système Porte ou de quelque autre partie intra-abdominale, l'Æsculus est probablement inférieur à Nux et à Sulphur. Lorsqu'elles sont associées avec des symptômes variqueux ailleurs, et saignent abondamment, l'Hamamelis est leur meilleur remède. Mais lorsque le seul symptôme concomitant et la seule cause appréciable de leur développement est la constipation, qu'il y a beaucoup de douleur et peu de sang perdu, l'Æsculus en effectuera

(1) Les symptômes de la gorge sont très-marqués, et le Dr Meyhoffer dit l'avoir employé avec grand avantage dans un cas où une pharyngo-laryngite coexistait avec des hémorrhoïdes et de la constipation. (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXVII, p. 549.)

selon toute probabilité la cure. » J'ai aussi guéri avec ce médicament un cas de douleur intense de l'anus après la garde-robe, ressemblant à celle de la fissure (1). (Voy. « *Brit. Journ. of Hom.*, » vol. XXIV, p. 165. Ce cas ne se trouve pas dans l'article du D[r] Hale.) Il ne doit pas sans doute être compté parmi les remèdes pour la constipation, mais il mérite d'être essayé dans certains troubles du rectum. On trouve dans l'article du D[r] Hale de nombreux exemples de son efficacité.

L'action de l'Æsculus dans la sphère du rectum et de l'anus peut être comparée avec celle de l'*Acidum Nitricum*, de l'*Aloës*, du *Collinsonia*, de l'*Ignatia*, du *Nux Vomica* et du *Sulphur*.

L'Æsculus paraît agir mieux en dilution. J'ai toujours employé la deuxième atténuation pour les cas chroniques, la troisième pour les cas aigus. Le D[r] Hale dit : Nous l'avons trouvé efficace à presque toutes les atténuations.

Dans notre prochain médicament, nous entrons encore sur le terrain de la toxicologie. Il s'agit de la « Ciguë des jardins, » du « Persil des fous », ou

Æthusa cynapium,

qui a été employé pour la première fois comme médicament par les médecins homœopathes. La teinture se fait avec toute la plante fraîche.

Un tableau, dans lequel sont incorporées les deux expériences faites par Hartlaub et Trinks d'une part, et par Petroz de l'autre, existe dans la « *Materia Medica* » du D[r] Roth, » et a été traduit dans les « *American provings* » de Metcalf. Le D[r] Hempel, dans son article sur ce médicament, a relaté quelques cas remarquables d'empoisonnement par lui.

[(1) Pour ces cas et pour la fissure anale, le D[r] Jousset préconise le Sedum âcre, dont nous dirons quelques mots en temps et lieu.] I. G.-M.

L'Æthusa cynapium, en toxicologie, est classé parmi les poisons « narcotico-âcres. »

Le cas suivant d'empoisonnement par l'Æthusa démontre des effets plus complets et plus marqués que ceux qu'on le croyait jusqu'alors capable de produire. Il est traduit du « *Frank's Magazine* » dans la « *New Materia Medica.* »

« Une fille scrofuleuse, âgée de 12 ans, prit un peu de cette herbe, fraîche; vers le soir, elle se plaignit de malaise général et d'anorexie, lesquels continuèrent tout le jour suivant. Vers midi le deuxième jour, elle fut prise d'un violent mal de tête, de vomissements fréquents de substances verdâtres, de vertiges, de chaleur sèche, de confusion d'idées avec incapacité de lever la tête, ou de garder une posture droite. Pouls plein et rapide, face tour à tour œdémateuse et parsemée de taches rouges. Le traitement consista en applications répétées d'eau froide sur la tête et la face, et en injections (1) d'acide Acétique, Limonade, et « Aqua oxymuriatis avec Sir. cinnamomi. » Le troisième jour, pourtant, il n'y avait aucun changement en mieux. On lui appliqua alors des sangsues en vue de la soulager de violents points de côté à gauche, mais sans y réussir. Le quatrième jour, elle eut d'autres points de côté, de la dyspnée, et une grande prostration de tout le système. Le cinquième jour, après une légère garde-robe, elle commença à aller mieux. Pendant toute la durée de l'attaque, il existait une chaleur sèche constante de la peau, mais en même temps une aversion totale pour toute espèce de boissons. »

Les symptômes nerveux produits dans les cas d'empoisonnement sont d'un caractère quelque peu épileptiforme, ou encore, les extrémités inférieures deviennent engour-

[(1) Il s'agit probablement ici de lavements d'eau vinaigrée, les lavements en Angleterre étant appelés tantôt « *Enemas,* » tantôt « *Injections.* »] I. G. M.

dies et faibles. Il n'existe rien de très-distinct à propos de ces dernières dans les pathogénésies. Nous n'avons aucun moyen de savoir si l'irritation de l'estomac et des intestins produite par l'Æthusa est spécifique ou non : mais on doit évidemment accorder ce caractère à l'inflammation œdémateuse grave des yeux qui survint dans un des cas du Dr Hempel. C'est principalement dans les affections de ces organes qu'on a employé l'Æthusa comme médicament. D'après l'expérience du Dr Pétroz, il semblerait plus utile dans les inflammations subaiguës de la conjonctive oculo-palpébrale, accompagnées de tuméfaction des glandes et d'éruptions cutanées, en un mot dans les cas légers d'ophthalmie strumeuse. Il est aussi recommandé pour le vomissement du lait chez les enfants ; et mérite l'attention dans les affections convulsives et paralytiques de cette période de la vie (1).

Comme poison, l'Æthusa se range à côté de la *Cicuta Virosa* et de l'*Œnanthe crocata*, toutes deux Ombellifères. Ses vertus médicamenteuses, telles qu'elles sont, paraissent justifier Teste de le classer comme un analogue de *Sulphur*. *Artemisia* lui ressemble étroitement aussi. Je ne puis rien dire quant à la dose, n'ayant pas par moi-même d'expérience de ce médicament, et ne sachant pas à quelles dilutions il s'est trouvé curatif selon d'autres.

Le dernier médicament dont je parlerai dans la présente lettre est le champignon vénéneux connu sous le nom d'Ammanite, Agaric des mouches ou

Agaricus Muscarius.

On prépare une teinture avec la plante fraîche, ou des triturations avec le champignon desséché.

La littérature Homœopathique de l'Agaricus est plutôt

(1) M. Clifton l'a recommandé récemment dans les convulsions des enfants souffrants d'irritations gastro-intestinales « *Monthly Hom. Rev.* » juillet, 1868).

étendue. Une pathogénésie de ce médicament est en tête des « *Maladies chroniques* ». Il a été réexpérimenté par la Société Autrichienne, avec le soin qui lui est habituel, sous les auspices du professeur Zlatarowich : Les résultats sont donnés par Hempel dans la deuxième édition de sa « *Materia medica* ». Le « *New Materia Medica* » contient un bon récit des effets toxiques du champignon ; et ces derniers sont encore cités dans une étude sur l'Agaricus par le Dr Roth dans le dix-huitième volume du « *Brit. Journ. of Homœopathy* ».

L'Agaricus semble exercer sa principale influence sur les centres nerveux. Sur le cerveau, il agit comme une substance enivrante, comme l'Opium, l'Alcool ou le Haschich. Il est employé dans ce but par les Kamschadales. L'exaltation avec désordre fonctionnel aboutissant à la suspension d'activité, que l'ivresse produit dans le centre cérébral, se manifeste aussi dans d'autres divisions du système nerveux. Les nerfs sensitifs perdent leur élasticité et leur pouvoir de résistance. Quand une pression, même faible, est faite sur un point quelconque, il y existe de la douleur longtemps après. Mais les centres moteurs souffrent plus gravement. Des contractions choréiques très-marquées sont produites par lui, et il se développa chez plusieurs expérimentateurs des symptômes d'affection profonde de la moelle épinière. Ainsi, Baumgartner ressentit, à la suite de petites doses, de la pesanteur et de la langueur des extrémités inférieures ; de quantités plus fortes, de la douleur au niveau des première et seconde vertèbres lombaires, avec sensation de fraîcheur dans les muscles, et fourmillements dans les pieds ; la fraîcheur descendit alors le long des jambes, accompagnée d'engourdissement et de contractions, et l'urine commença à couler goutte à goutte ; la paralysie s'étendit au sphincter de l'anus, et s'y maintint quelque temps. D'autres expérimentateurs remarquèrent chez eux des symptômes analogues ; chez l'un deux il y avait douleur tout le long de

la colonne vertébrale, qui était sensible au toucher en plusieurs points. A côté de ces actions importantes, l'Agaricus paraît empoisonner le sang, qui dans les autopsies apparaît fluide partout, les veines du cerveau, des poumons et du foie en étant gorgées, et les corps étant très-livides. Pendant la vie, il y a aussi de nombreux symptômes d'altérations septicémiques chez les sujets sous son influence vénéneuse; la face est bleue, le corps enfle, l'air expiré, les vents et les selles sont fétides. Il existe de nombreux autres symptômes produits par l'Agaricus, lesquels jusqu'à présent défient toute classification. Ainsi on trouva les membranes muqueuses revêtues d'un mucus jaune; sur la peau, une éruption lichénoïde (Lichen pilaris urticatus) s'est développée, avec démangeaison, picotement et brûlure; le foie a été trouvé très-hypertrophié à l'autopsie; des douleurs sont ressenties dans les muscles, comme s'il s'y trouvait d'innombrables éclats de bois, particulièrement dans le deltoïde; dans lequel il se développa même spontanément un petit abcès. On ressent aussi des douleurs névralgiques, comme si un morceau de glace touchait la partie, ou si des aiguilles froides couraient à travers les nerfs. (Comp. avec la Névralgie d'Arsenic, dans laquelle les aiguilles imaginaires sont à la chaleur rouge.)

L'emploi de l'Agaricus n'est aucunement proportionné à son importance physiologique. Il a guéri la chorée. Il est en effet homœopathique à la forme idiopathique de cette maladie. On le dit indiqué spécialement lorsque les convulsions cessent pendant le sommeil. Dans les mains du Dr Drysdale, il a eu d'excellents effets dans deux cas de typhus ataxique accompagnés de beaucoup de délire et d'agitation (1). Il a guéri une céphalalgie congestive récurrente et une cardialgie dans laquelle « journellement, environ trois heures après le repas, il y avait brûlure à

(1) « *British journ. of Homœopathy*, » vol. XXI, p. 401.

l'estomac, se changeant bientôt en pression profonde comme par un corps étranger, avec nausée. » Mais il devrait trouver place dans le traitement de nombre d'affections importantes, telles que le delirium tremens et les tremblements nerveux et autres affections des ivrognes ; les congestions veineuses du cerveau, le «nervosisme» en général, physique plutôt que psychique, l'hypertrophie congestive du foie, et de nombreuses affections nerveuses non classées. (Quelques-uns de ses symptômes spinaux correspondent à la congestion de la moelle; mais la plupart d'entre eux appartiennent à cet état mal compris que nous appelons irritation spinale. Nous pouvons trouver ce médicament utile dans l'affection idiopathique, et le Dr Clifton assure en avoir retiré de grands avantages.) (1)

Les médicaments alliés de plus près paraissent être le *Cannabis Indica*, l'*Hyosciamus*, l'*Ignatia*, l'*Opium* et le *Stramonium*.

Les basses dilutions, et même la teinture mère, paraissent être les doses les plus convenables.

[(1) La thérapeutique des affections nerveuses telles que l'ataxie locomotrice, la sclérose en plaques, le tremblement et paralysis agitans est encore si peu avancée, que l'on pourrait peut-être essayer avec avantage ce médicament, dont nombre de symptômes couvrent assez bien ceux de ces affections.] I. G.-M.

LETTRE VII.

AGNUS CASTUS, AILANTHUS, ALLIUM CEPA ET SATIVUM, ALOÈS, ALUMINA, AMBRA, CARBONATE ET HYDROCHLORATE D'AMMONIAQUE.

Je dois actuellement vous présenter une nouvelle connaissance dans l'

Agnus castus,

avec les baies duquel nous préparons une teinture par les procédés habituels.

La Pathogénésie d'Agnus castus est dans les « *Additionnal Provings* » de Stapf, et elle est précédée d'un abrégé de tout ce qui est connu sur ce médicament. Les indications d'Agnus castus, citées dans la « *New Materia Medica* » du Dr Roth, demandent confirmation (1).

Le nom de cette plante fait allusion à son action spéciale, et son histoire indique la même voie. Elle était employée par les femmes Athéniennes pendant les solennités religieuses, et par les moines du moyen âge pour réprimer les désirs charnels. Ses expérimentations démontrent qu'elle a réellement cette propriété de déprimer l'énergie de l'instinct sexuel sans excitation préalable. On rapporte

[(1) Le vol. V de « l'*Art médical* » contient une traduction intéressante de « l'Agnus castus, » par le Dr Frédault, tirée du « *North-American journ. of homœopathy.*] I. G.-M.

même un cas où il a causé une extinction permanente de virilité. Son emploi thérapeutique a en conséquence été dirigé contre les états d'atonie des organes sexuels. Dans les mains des Drs Stapf et Marcy, elle a guéri l'impuissance chez des hommes, et l'ancien Dioscoride certifie qu'elle favorise la menstruation et la sécrétion du lait. Son affinité élective pour les organes sexuels paraît même la rendre efficace contre leurs affections locales; car on la dit avoir été quelquefois curative dans la gonorrhée, la blennorrhée, l'induration des testicules et la leucorrhée.

Baryta carbonica, et *Muriatica*, *Camphora*, *Conium*, *Nuphar lutea*, *Phosphorus* et *Phosphori acidum* sont les médicaments qui, dans la sphère sexuelle, peuvent être comparés à Agnus castus.

Les Drs Marcy et Stapf rapportent tous deux à la sixième dilution la plupart de leurs succès.

Dans le suc des rejetons tendres de l'

Ailanthus glandulosa,

nous avons une nouvelle et précieuse addition à notre matière médicale. Le premier auteur qui signala ses effets pathogénétiques et en suggéra les applications thérapeutiques, fut le Dr P.-P. Wells, de Brooklyn-New-York. L'attention des lecteurs Anglais fut attirée vers ses faits et ses suggestions par M. A.-C. Pope, dans le « *Monthly Homœopathic Review*, » vol. XI, p. 286, et dans le texte de ce journal de décembre 1868, nous avons, de la plume du Dr Chalmers, un exposé de son application à la pratique.

Le Dr Wells parlait de ces cas effrayants de scarlatine qui sont mortels dans la première période d'invasion, avec tous les symptômes de toxémie cérébrale. Indiquant les médicaments qui pourraient être efficaces dans cette forme de la maladie, il ajoute : « Il existe un autre agent que l'on a quelque raison de croire de grande valeur dans

le traitement de cette variété de la fièvre scarlatine, c'est le poison de l'Ailanthus. » Il raconte alors un cas dans lequel les symptômes primitifs de l'empoisonnement par cette substance ressemblaient avec une telle précision à ceux de l'invasion de la scarlatine maligne, qu'il regarda le patient, son propre enfant, comme perdu. Le Dr Chalmers fut conduit à essayer ce remède par l'inefficacité des médicaments ordinaires dans des cas malins, pendant une épidémie de scarlatine. Ils étaient caractérisés, parmi d'autres symptômes, par une éruption de couleur sombre, et partielle; et un des premiers signes des bons effets de l'Ailanthus fut le changement de cette éruption en un rash plus général et de couleur claire.

L'impression du Dr Chalmers fut que ce médicament sauva de nombreux malades qu'auparavant et sans lui il eût perdus; et ses relations appuient sur cette opinion. Le Dr Madden me dit, de son côté, que ce qu'il a vu de l'action de ce médicament dans quelques cas récents à Londres ne lui a laissé aucun doute quant à sa spécificité directe et à sa valeur réelle. Nous manquons ici d'un « Baptisia » (1), et nous en entrevoyons la promesse dans l'Ailanthus.

Le Dr Wells parle « d'un groupe de phénomènes à peine moins remarquables, mais ne ressemblant nullement à ceux d'aucune variété de fièvre scarlatine » qui suivirent les symptômes primitifs dans son cas d'empoisonnement par l'Ailanthus, et qui, antérieurement, s'étaient présentés à son attention comme résultat de l'ingestion des semences de cet arbre. Il ne spécifie pas ceux-ci; mais, ailleurs, il fait allusion à un certain nombre de sensations pénibles éprouvées annuellement par beaucoup de personnes vivant dans le voisinage de ces arbres pendant leur floraison. Elles sont le plus souvent décrites par ceux qui en souffrent, comme un sentiment

[(1) En Angleterre, Baptisia tinctoria est le spécifique de la première période de la Fièvre Typhoïde.] I. G.-M.

« d'inquiétude »; voulant exprimer « qu'ils ne sont pas sûrs de n'être pas attaqués d'une minute à l'autre par la diarrhée, et qu'ils se sentent justement comme s'ils l'étaient. » Cela ressemble à la sensation de la période prémonitoire du choléra. Il parle aussi d'une céphalalgie frontale profonde, rendant incapable de penser, éprouvée toujours par lui-même dans cette saison; et il ajoute que ces divers effets des exhalaisons de cet arbre sont promptement soulagés par l'aloès.

C'est tout ce que nous savons jusqu'à présent sur l'Ailanthus. Je ne saurais nommer l'analogue de ce médicament. Dans les cas des Drs Chalmers et Madden, ce fut la première dilution décimale qui fut employée.

Il pourra vous paraître amusant que, pour mon prochain médicament, je mentionne l'oignon commun. Vous trouverez, cependant, si vous lisez la préface de son expérimentation, par le Dr Hering, que ce végétal jouissait d'une haute estime comme médicament parmi les anciens, et qu'ils lui reconnaissaient un pouvoir pathogénétique considérable.

Nous préparons l'

Allium cepa,

en faisant une teinture avec le bulbe mûr du grand Oignon rouge.

La pathogénésie de l'Allium cepa est traduite des « *Amerikanische Arzneiprufungen* » du Dr Hering, dans le VIe volume de « l'*American Homœopathic Review*. »

Le journal en question ayant cessé de paraître, la relation de cette expérimentation se trouva interrompue avant même que les symptômes très-importants de catarrhe n'eussent été atteints. Il en a été dit assez, cependant, pour démontrer que l'irritation bien connue des yeux et du nez produite par les émanations de l'oignon est un effet spécial, puisqu'elle résulte aussi de l'usage

interne de sa teinture. De là, on l'a recommandée pour le « *coryza fluent*, qu'elle paraît avoir guéri quelquefois. L'expérience seule peut décider si, dans le traitement de cette affection, on a besoin de faire occuper à ce médicament une place que ne rempliraient pas *Euphrasia, Arsenicum*, *Mercurius* ou *Kali-Hydriodicum*. Je ne l'ai employé que dans deux occasions, mais chaque fois sans succès.

Dans les médicaments ci-dessus, j'ai nommé les analogues d'Allium cepa quant à ses affinités pour les membranes muqueuses nasale et conjonctivale. Le Dr Hering pense qu'il occupe une place moyenne entre *Aconit* et *Ipécacuanha*.

Les dilutions les plus élevées paraissent les plus favorables.

La transition de l'oignon à l'ail est aussi naturelle qu'elle est alphabétique.

Allium sativum.

La teinture se prépare comme celle de l'Allium cepa.

Une pathogénésie de l'ail, avec des remarques cliniques, a été présentée par le Dr Pétroz à la Société Gallicane, en 1852, et publiée dans le IIIe volume de son journal. Elle est transcrite, avec des symptômes additionnels et des notes thérapeutiques, par M. Teste, dans sa « *Matière Médicale.* »

Éructations avec salivation ; Urine blanchâtre abondante, qui devient nuageuse par l'addition d'acide nitrique ; beaucoup de toux avec mucosités gluantes, et douleur sous les côtes ; gonflement et sensibilité des seins, et douleurs intenses dans les muscles psoas-iliaques lorsqu'on les fait agir, tels sont les symptômes les plus caractéristiques de l'Allium sativum. Il a guéri la toux chronique, avec abondante expectoration muqueuse, et la sensibilité morbide à l'influence de l'air froid. Pétroz

a écrit de lui : « L'Allium sativum a rendu des services remarquables dans des cas dans lesquels la diathèse herpétique s'est manifestée sur les membranes muqueuses respiratoires ou digestives. » Il considérait l'apparence rouge pâle de la langue, avec effacement de ses papilles, comme un signe pathognomonique de cette affection. Les anciens auteurs considéraient l'Ail comme un excellent remède pour les « phlegmes. »

Je ne vois dans ma liste aucun médicament ayant quelque ressemblance avec l'Allium sativum.

La 6[e] dilution a été très-probablement celle employée par Petroz et par Teste.

Mon prochain médicament vous est familier comme purgatif, quoique nouveau en qualité de médicament spécifique. Je parle de l'

Aloès.

Pour faire notre teinture, nous dissolvons dans l'alcool rectifié le meilleur Aloès socotrin.

On trouve dans « l'*American Homœopathic Review* » vol. IV-VI, une riche pathogénésie de l'aloès, traduite par le D[r] Hering, de l' « *Amerikanische Arzneiprüfungen.* »

Quoique, je le répète, vous ayez à peine pensé à l'Aloès comme remède spécifique, vous connaissez cependant une bonne partie de son action spéciale. Vous savez qu'il n'est pas simplement un évacuant, mais qu'il a des propriétés particulières ; qu'il purge, de quelque manière qu'il ait été introduit dans le système ; qu'il n'affecte que le gros intestin, spécialement le rectum ; que là aussi il excite l'action de la tunique musculeuse, plutôt que les sécrétions de la membrane muqueuse. Étant ainsi (comme l'appelle le D[r] Druilt) « Eccoprotique » ; qu'il n'est pas rare de le voir irriter le rectum et l'anus, et y développer de la chaleur, du ténesme et même des hémorrhoïdes.

L'afflux de sang qu'il appelle à l'extrémité inférieure de l'intestin s'étend aux autres viscères pelviens, en sorte que la vessie devient irritée, en même temps que la menstruation est excitée. Tels sont les enseignements de tous les ouvrages sur la matière médicale. Nos expérimentations confirment toutes ces particularités : elles y ajoutent la preuve que l'instinct sexuel est excité de même, que l'abdomen entier ressent la congestion pelvienne, quoiqu'à un degré moindre, et devient distendu et sensible ; qu'il excite (comme Wedekind l'a dit il y a longtemps) une action décidée sur le foie, démontrée par une douleur obtuse dans cette région, et que, probablement par sympathie avec ces affections, ce médicament cause une violente céphalalgie.

L'emploi de l'aloès dans l'école homœopathique a jusqu'à présent été assez bien limité à la *Dysentérie.* Il est plus spécialement indiqué lorsque le rectum est très-affecté, et le ténesme violent (1), et qu'il y a défaillance après chaque garde-robe. Il pourrait être utile dans quelques cas d'Hémorrhoïdes, où ce symptôme caractéristique existe, et aussi dans les congestions pelviennes en général (2). Le Dr P.-P. Wells le recommande pour « une douleur particulière, obtuse, pressive, de la région frontale, pas très-intense, mais qui indispose au point de rendre incapable de tout exercice, spécialement du travail intellectuel ; il convient aussi dans ces états d'inquiétude intestinale, comme si la diarrhée pouvait survenir de minute en minute, état qui se voit spécialement pendant les épidémies de choléra.

(1) « Aloës 3e, une simple pincée, m'a guéri une fois presque instantanément d'un ténesme que j'avais enduré une semaine ou dix jours après la guérison d'une dysentérie. » (Dr Holcombe, « *United States medical and Surgical Journ.* » Vol. I, p. 228.)

(2) Voyez un cas de ma pratique dans le « *Brit. journ.* » Vol. XXVII, p. 336.

Le Dr Peters conseille l'aloès comme remède spécifique des « congestions hémorrhoïdales » de régions variées, décrites par Schonlein, si ces congestions sont quelque chose de plus que des abstractions pathologiques. On dit que l'aloès a guéri la chute des cheveux; Teste a publié à ce sujet quelques expériences curieuses : « L'aloès, à la sixième dilution, produit et guérit la chute des cheveux chez les adultes. Sur une des personnes qui se prêtèrent à mon expérimentation, ce phénomène fut si marqué, qu'une houpe de cheveux blancs que cette personne portait sur le haut de la tête, en conséquence d'un coup reçu en ce point vingt ans avant, reprit complètement sa teinte noire, comme le reste de ses cheveux. Mais en compensation, les tempes se garnirent de cheveux blancs qui disparurent cependant le mois suivant. »

Œsculus, *Collinsonia*, *Nux Vomica* et *Sulphur* peuvent se comparer avec l'Aloès.

Dans la Dysentérie, les atténuations de la 1re à la 3e ont été employées; Teste, comme on l'a vu plus haut, donne la 6e; et le docteur Wells préfère la 200e.

Mon prochain médicament est aussi étrange que l'Aloès est familier. C'est

Alumina,

nom sous lequel nous désignons l'oxyde d'Aluminium pur et non l'Alun. On le prépare au moyen de la trituration.

L'expérimentation originale de l'Alumina est dans les « *Maladies chroniques* » d'Hahnemann. Vous pourrez rencontrer, dans cette longue pathogénésie, quelques portraits exceptionnels de maladies, mais je pense que vous apprendrez beaucoup plus sur la sphère d'action du médicament en lisant les remarques cliniques de Teste, et celles de Peters et Marcy dans leurs articles sur lui.

Alumina semble affecter principalement le système

sexuel et les membranes muqueuses. Teste en dit : « J'ai souvent retiré les plus grands avantages de l'usage de ce médicament dans le cas de femmes âgées, dans des maladies qui avaient eu pour siége apparent le système sexuel, mais dont les symptômes primitifs avaient disparu avec la cessation complète des époques menstruelles. » Il a guéri la gonorrhée et la leucorrhée chroniques, l'induration chronique des testicules, suite de gonorrhée, et des « taches élevées et pruriantes » dans la vulve et le vagin. Dans les membranes muqueuses, le trait caractéristique indiquant Alumina paraît être la *sécheresse* avec plus ou moins d'irritation. Ainsi, il s'est trouvé curatif dans la sensibilité morbide de la membrane muqueuse nasale au froid ; dans la pharyngite chronique dans laquelle la membrane paraît sèche, vernie, rouge; dans les toux sèches, entrecoupées, produites par l'irritation pharyngienne ou laryngée ; dans la dyspepsie dépendante du manque de suc gastrique, et dans la constipation par défaut de sécrétion intestinale. Il a guéri aussi un fréquent besoin d'uriner pendant la nuit, chez des vieillards paralytiques. Toutes les affections auxquelles convient l'Alumina sont d'un caractère chronique, et se présentent chez des gens âgés ou chez des sujets maigres et secs. Je n'ai aucune expérience personnelle de ce médicament, qui s'emploie très-rarement. Ses analogues sont *Baryta*, *Conium* et *Plumbum*.

Les vertus curatives que peut avoir l'Alumina sont probablement obtenues par la 30ᵉ dilution ou à peu près.

Je ne vous ennuierai pas d'une discussion quant à la nature exacte de l'Ambre gris,

Ambra grisea.

Il me suffit de dire que cette substance, telle qu'on la trouve dans le commerce, est triturée par l'usage homœopathique.

La « *Matière médicale pure* » d'Hahnemann contient la pathogénésie de l'Ambra. Le Dr Marcy, dans la « *New Materia medica*, » donne quelques renseignements thérapeutiques sur ce médicament.

L'Ambre gris est une de ces substances fortement odorantes, telles que le Musc, le Castoréum et la Valériane, qui troublent vivement, mais d'une manière superficielle, les fonctions du système nerveux. Les symptômes de sa pathogénésie correspondent tous à cette description : « La suffocation et le vomissement peuvent à peine être évités lorsque l'on fait effort pour expulser les mucosités de la gorge. » Ténesme fréquent, quelle que soit la nature de l'évacuation; miction fréquente d'urine pâle et abondante; un peu d'excitation sexuelle (on l'estimait autrefois comme aphrodisiaque). L'Ambre est évidemment ce que les Thérapeutistes de la vieille école appellent un « Nervin. » Il trouve sa place dans le traitement des affections nerveuses et hystériques: dépression avec anxiété, insomnie, diminution de la vue et de l'ouïe par suite de trouble mental, suffocation et toux spasmodique chez des sujets hystériques, telles sont les maladies de cette nature que l'Ambre gris a la réputation d'avoir guéries. Il est peu employé (1).

Comme je l'ai déjà dit, l'Ambra est alliée très-étroitement avec les médicaments tels que *Asa fœtida*, *Castoreum*, *Moschus* et *Valeriana*.

Hahnemann recommande la 3e atténuation; mais le Dr Marcy paraît avoir eu du succès avec la 12e et la 30e.

Je termine cette lettre en vous rendant compte des usages homœopathiques de l'Ammoniaque et de ses sels. Les propriétés spéciales de ces substances sont peu nombreuses, comparées à celles de nature chimique qu'elles

(1) Dans le « *Brit. journ. of Hom.*, » vol. XXVII, p. 364, se trouve un cas rapporté par le Dr Lawrence Newton, dans lequel l'Ambra soulagea d'une rétention de matières fécales, dépendant de causes nerveuses après l'accouchement.

possèdent ; d'où il suit qu'elles jouent un rôle beaucoup moins important dans la thérapeutique homœopathique que dans celle de la vieille école. Néanmoins, elles ont quelque action dynamique, dont nous devons prendre connaissance.

L'Acétate d'ammoniaque (Ammonium aceticum) n'a pas été expérimenté ; mais je serais fort disposé à trouver un caractère spécifique à son remarquable pouvoir de soulager la dysménorrhée. (Voy. « *New Materia Medica,* » p. 254.) La solution pure d'ammoniaque (Liquor ammoniæ, ammonium causticum) s'emploie rarement si ce n'est dans la pratique vétérinaire. M. Moore paraît en faire grand cas dans les affections bronchiques et pulmonaires d'un type sérieux chez les animaux. Mais il existe encore deux sels ammoniacaux qui ont été expérimentés, et sur lesquels nous possédons quelques légères connaissances cliniques. Le premier est le carbonate ou (comme on l'appelle d'une manière incorrecte) l'

Ammonium carbonicum,

dont nous faisons des dilutions d'abord aqueuses, puis alcooliques.

Il y a une pathogénésie de cette substance dans les « *Maladies chroniques* » d'Hahnemann ; une courte pathogénésie par le professeur Martin, d'Iéna, dans le « *Brit. Journ. of Hom.,* » vol. XVIII, p. 207 ; et un récit complet de son emploi clinique dans la « *New Materia Medica.* »

L'Ammoniaque liquéfie le sang, occasionnant l'hémorrhagie et l'épuisement, ceci vous le savez. Mais cette action paraît être trop purement physique pour en tirer la conséquence qu'elle est homœopathique au scorbut et à d'autres désordres hématiques. Vous la connaissez aussi comme « stimulante, » et j'espère que vous ne cesserez pas de vous en servir pour produire cet effet dans les cas où la respiration demande assistance. C'est spécialement

lorsque la dyspnée résulte de la rétrocession d'un exanthème, comme dans la rougeole, ou dans la mort imminente par phthisie pulmonaire, que « l'Ammonium Carbonicum » à la 1[re] ou à la 2[e] dilution décimale, soulagera en général. Je ne sais si, comme beaucoup de vos confrères, vous regardez le Carbonate d'Ammoniaque comme le véritable spécifique de la scarlatine. S'il en est ainsi, ses vertus doivent être dynamiques, car son action chimique devrait favoriser plutôt qu'entraver la disposition scarlatineuse du sang. Des médecins homœopathes l'ont souvent employé avec avantage dans cette maladie, spécialement lorsque les symptômes du côté de la gorge prédominaient. Dans la pratique homœopathique, il a guéri (3[e] trit.) l'épistaxis, les bouffées de chaleur de la ménopause, et quelques toux chroniques avec irritation bronchique et tendance à l'asthme. Il est aussi très-utile dans cette toux incessante, excitée par une sensation de duvet dans le larynx (1).

L'*Acidum Muriaticum* possède, cela est assez curieux, une forte analogie avec le Carbonate d'Ammoniaque, et je ne connais aucun autre médicament dont on puisse dire la même chose.

On a employé en général les plus basses atténuations.

L'autre sel ammoniacal qui prend rang dans la matière médicale homœopathique est l'Hydrochlorate (Chloride Ammonique de la nouvelle nomenclature), le Sel Ammoniaque ou

Ammonium Muriaticum.

Nous employons en pratique la trituration des cristaux, ou leur solution dans l'alcool rectifié.

L'Ammonium Muriaticum a sa pathogénésie dans les

[(1) La toux excitée par une sensation de duvet dans le larynx, est un caractère qui appartient aussi au « Calcarea carbonica. »] I. G.-M.

« *Maladies chroniques.* » Quelques intéressantes expérimentations avec ce médicament par Gumpert sont transcrites du « *Magasin* » de Franke dans la « *New Materia medica.* »

De ces expérimentations il résulterait que le Sel Ammoniaque a la propriété, à doses fortes et longtemps continuées, de causer une augmentation morbide des sécrétions de toutes les membranes muqueuses du corps, un « status pituitosus, » comme l'appellent les Allemands. Cet état s'accompagne de frilosité, de lassitude, de nonchalence et de prostration; de perte d'appétit, avec transpiration et urines abondantes. Plus tard, il se produit une véritable fièvre intermittente, ayant ce caractère singulier de reparaître au septième jour. D'autres expériences sembleraient établir que l'Ammonium Muriaticum diminue la plasticité du sang, enflamme spécialement l'estomac et excite la moelle épinière. Le seul cas de guérison que je connaisse par cette substance dynamisée est celui d'une toux spasmodique revenant tous les jours à environ 6 heures après midi. On a employé la 30ᵉ dilution. Mais beaucoup des effets de l'Ammonium Muriaticum, quoiqu'à hautes doses, sont certainement dynamiques. Il exerce une puissante influence sur les catarrhes chroniques (Flux muqueux de Chambers) auxquels ressemblent tellement ses effets pathogénétiques (1). Il agit souvent d'une façon presque magique, comme vous le savez probablement, dans la névralgie faciale inflammatoire. Et si les Allemands ne se trompent pas, il exerce sur la face une influence qui est, sans nul doute, d'un caractère spécial.

(1) (Tous les chlorures alcalins augmentent considérablement la sécrétion de la membrane muqueuse digestive, et cela, dans toutes ses parties. Ils peuvent même exciter le catarrhe. C'est notablement le cas pour le Chlorure d'Ammonium....) Ces substances, et spécialement le sel Ammoniaque, sont fréquemment employées pour guérir les catarrhes intestinaux (Ringer, *Manual of therapeutic*). (Allopathique.)

Il peut être utile de noter, de plus, qu'il semble donner beaucoup de soulagement palliatif dans le rétrécissement de l'œsophage et le cancer de l'estomac. Il pourrait être utile aussi dans ces fièvres intermittentes septénaires qui persistent après la suppression des quotidiennes par le sulfate de quinine.

Dans son action sur les membranes muqueuses, l'Ammonium Muriaticum ressemble beaucoup à *Antimonium Crudum* et à *Pulsatilla.*

Comme je l'ai dit, jusqu'à ce jour nous ne connaissons ce médicament qu'à doses massives.

LETTRE VIII.

ANACARDIUM, ANGUSTURA, ANTIMONIUM CRUDUM ET TARTARICUM.

Le Médicament que je vais vous présenter, après avoir joui d'une haute renommée autrefois, était tombé dans l'oubli. Mais la méthode d'Hahnemann l'a rétabli à sa place légitime en médecine. C'est la fève de Malacca, noix d'Acajou (1), ou

Anacardium orientale.

La substance huileuse foncée qui sépare la gousse de la graine, et dans laquelle semblent résider les vertus de l'Anacardium, est triturée avec le sucre de lait.

La pathogénésie de l'Anacardium se trouve dans les « *Maladies chroniques.* » La « *New Materia Medica* des Drs Marcy et Peters contient quelques faits très-intéressants, relatifs à son action sur la peau.

L'ancienne réputation de l'Anacardium était celle de remédier à la faiblesse d'esprit, de mémoire et des sens : on en connaissait une préparation sous le nom de « Confectio Sapientium. » Noack et Trinks remarquent que

(1) Mais « *the Brit. Homœopathic Pharmacopœia* » écrit : Il est très-nécessaire de distinguer entre l'*arbre aux noix à marquer*, qui est évidemment le végétal de la description d'Hahnemann, et la noix d'acajou (Anacardium Occidentale) qui est souvent confondue avec lui.

Caspar Hoffmann l'appelait plutôt : « Confectio stultorum», parce que beaucoup de gens avaient perdu la mémoire et étaient devenus fous pour en avoir usé trop souvent et inconsidérément. Ils rapportent, en conséquence, son pouvoir curatif à l'Homœopathie seule. Nos pathogénésies et nos notes thérapeutiques confirment ces observations des anciens médecins. D'après sa pathogénésie dans les « *Maladies chroniques* », l'Anacardium paraît *déprimer* les centres cérébraux et les organes des sens spéciaux ; et on l'a trouvé fréquemment curatif dans la faiblesse de mémoire, causée par l'onanisme, ou consécutive aux maladies aiguës. (Le Dr Bayes écrit : que lorsqu'il était à Cambridge, il l'a employé avec avantage pour raffermir le système nerveux des candidats avant les examens, et aussi pour faire disparaître l'épuisement nerveux, suite d'excès d'étude. Dans la débilité sexuelle, il est inestimable ; comme aussi dans la prostration nerveuse consécutive aux pollutions, involontaires ou non). Dans ces cas, dit-il, j'ai donné 3 globules de la 12e dilution à prendre de bonne heure le matin suivant, et répétés deux heures après, si cela était nécessaire ; dans les cas où, pendant un travail mental excessif, le système nerveux avait été trop tendu, j'ai prescrit d'habitude deux ou trois doses par jour.) C'est un médicament important dans la démence, dans la perte trop rapide de la mémoire et de la vigueur mentale chez les personnes âgées, et dans l'amaurose et la surdité nerveuses. Il a fait disparaître, chez un dyspeptique, une hallucination consistant à croire qu'un démon le poursuivait. Il a aussi guéri une paralysie de la langue. Des recherches récentes ont démontré que l'Anacardium possède une influence remarquable sur la peau. Par son degré d'action le plus léger, il fait apparaître des boutons semblables à ceux de l'Urticaria tuberosa, avec démangeaison brûlante, gonflement, le tout se terminant par desquamation. Lorsque l'action est plus intense, il développe des vésicules

d'Eczema, et même des bulles. Je ne sais si, jusqu'à présent, on l'a employé comme médicament cutané: mais il mérite l'attention dans quelques formes d'Urticaires, d'Eczemas, de Pemphigus et d'Erysipèles vésiculeux. Il serait probablement d'un grand secours dans des cas de désordres nerveux ayant leur cause dans la répercussion de certaines éruptions cutanées.

Dans la sphère cérébrale, l'Anacardium ressemble à l'*Acide phosphorique* et au *Zinc;* dans son action sur la peau, il peut se comparer à *Cantharis*, *Apis*, et *Rhus.*

L'Anacardium paraît avoir été employé, en général, aux premières et secondes dilutions.

Dans quelques traités de Matière médicale homœopathique, c'est à cette place que vient l'article sur l'Angustura spuria.

Je me suis décidé à l'omettre en entier, à cause de l'extrême incertitude qui règne sur sa nature. Si, comme Christison et Pereira le croient, c'est le Strychnos nux vomica lui-même, nous l'avons déjà sous un autre nom. Si c'est une espèce alliée, rien dans les symptômes de l'empoisonnement produit par lui ne le distingue de la noix vomique (1); en sorte que je passe de suite à l'écorce de la Galipea officinalis, l'

Angustura vera,

ou Cusparia. Elle est préparée par teinture ou trituration.

La « *Matière Médicale pure* » contient une pathogénésie de l'Angustura vera. Elle ne présente rien de caractéristique.

[(1) Voy. Jahr et Catellan, *Nouvelle pharmacopée homœopathique*, p. 164 et 165, tous les renseignements désirables sur la distinction à faire entre ces végétaux.] I. G.-M.

Si ce n'était que l'Angustura est un Médicament Hahnemannien, je me serais gardé de vous en encombrer la mémoire ici; vous saurez que dans son pays natal, on l'emploie comme succédané du Quinquina dans le traitement des fièvres rémittentes et intermittentes. L'Homœopathie n'a rien à ajouter, à l'exception d'un cas de prosopalgie guérie par lui, par le Dr Marcy. Tout ce que je puis dire sur la dose, c'est qu'il employa la première dilution, et il me serait impossible de choisir des médicaments analogues à un si incompris lui-même.

Vous devez être actuellement assez fatigué de petits médicaments, car depuis que nous avons quitté l'Aconit, nous n'avons pas rencontré de Polychreste. Je ne saurais néanmoins considérer comme mal employée la place que j'ai consacrée à ces médicaments. Vous avez appris l'action curative de l'Actæa Racemosa dans les affections utérines et rhumatismales, de l'Œsculus dans les Hémorrhoïdes, de l'Agaricus dans la surexcitation du système nerveux, de l'Agnus Castus dans l'atonie sexuelle, de l'Ailanthus dans la scarlatine maligne, de l'Aloës dans l'irritation rectale et la congestion pelvienne, de l'Alumina dans les états morbides chroniques des membranes muqueuses, de l'Ambre dans l'Hystérie, de l'Ammonium Muriaticum dans les flux muqueux, et de l'Anacardium dans l'affaiblissement cérébral. La limitation exacte de leur action permet de mieux les saisir et fixer dans votre mémoire. Il est important qu'il en soit ainsi : car nous arrivons maintenant à une suite de médicaments importants qui demandent, pour vous les approprier, la plus grande attention.

Dans cette lettre, je veux essayer d'*Homœopathiser* pour vous le premier d'entre eux, l'Antimoine.

Deux sels de l'Antimoine prennent rang dans notre Matière médicale : le Sulfure noir, Antimonium crudum, reconnu actuellement je crois par les chimistes pour être un trisulfure, et le Tartrate potassique, le Tar-

trate d'Antimoine bien connu, ou Tartre émétique (Antimonium Tartaricum). Je parlerai en premier de l'

Antimonium crudum

que, pour notre usage, on prépare en trituration.

La Pathogénésie de l'Antimonium crudum est dans les « *Maladies chroniques.* » Il y a sur lui, dans la « *Matière Médicale* » du Dr Hempel, un excellent article.

C'est aux remarques du Dr Hempel que je dois toutes mes connaissances sur la sphère d'action de ce médicament. Il fait ressortir sa relation essentielle à un état de vitalité défaillante des membranes muqueuses et de la peau. L'action atteint à peine le degré de l'inflammation. Les membranes muqueuses sont chargées de mucus, donnant lieu à une digestion lente avec fermentation de la nourriture, nausées, et de temps à autres, vomissements ; constipation alternant avec la diarrhée, et évacuations muqueuses par l'anus ; expectoration abondante de *phlegmes;* irritabilité de la vessie avec sédiment muqueux. Les sécrétions et les vents ont une odeur détestable. Il y a en même temps indolence, et perte des forces et de l'embonpoint. C'est « le flux muqueux » dont j'ai déjà parlé, à propos de l'Ammonium muriaticum, mais ici, il n'y a pas de tendance à la fièvre. L'état des membranes muqueuses, décrit plus haut, trouve son pendant chez les désordres cutanés causés par l'Antimonium crudum. Les parties deviennent volontiers douloureuses ; il survient des engelures aux pieds, et il se développe des éruptions tuberculeuses et pustuleuses. Lorsque l'on rencontre dans la pratique de ces affections gastriques et cutanées, on trouve dans l'Antimonium crudum un excellent remède.

L'enduit de la langue l'indiquant est toujours d'un blanc laiteux, très-différent des enduits non moins épais de Pulsatilla et Kali Bichromicum. Il est indiqué dans cet « état de la muqueuse intestinale, qui favorise chez

les enfants le développement des vers » (Hempel). Parmi les affections cutanées, il a guéri l'urticaire quand elle était sous la dépendance d'un état gastrique. Les paupières, le nez et les oreilles ulcérés chez des enfants scrofuleux, et même l'Eczéma impétigineux, comme le montre un cas remarquable rapporté dans le « *Brit. Journ. of Hom.* », vol. XXIV, p. 312. Il mérite d'être essayé (ainsi que le suggère le Dr Hempel) dans les Tubercules, le Molluscum, l'Acné et la Mentagre. (M. Clifton a guéri avec lui un cas de perte de la voix, survenant chez un sujet toutes les fois qu'il s'échauffait.)

Les analogues de l'Antimonium crudum sont l'*Ammonium muriaticum*, le *Kali Bichromicum*, le *Petroleum* (?) et la *Pulsatilla*. Les 6e et 12e dilutions paraissent les plus convenables.

L'autre sel d'Antimoine dont nous nous servons est commun à la vieille et à la nouvelle école. Les rapports et les divergences quant à ses applications dans les deux écoles sont des plus instructifs. Je vous retiendrai donc quelque temps dans l'étude de l'

Antimonium tartaricum.

La 1re X, lorsqu'elle est demandée, doit être une trituration ; mais sa solubilité dans l'eau permet que la 1re soit une solution. L'alcool étendu peut être employé après la 2e. (*Brit. Hom. Ph.*)

Il est assez étrange que, quoique le tartre émétique soit si largement employé parmi nous, il n'ait jamais été expérimenté (proved). Nous avons acquis nos connaissances sur son action physiologique principalement dans les relations que contiennent les traités ordinaires de Matière médicale, sur les effets de fortes doses.

La plus grande collection de faits que je connaisse est celle de la « *New Materia Medica.* » L'action du Tartre émétique sur la peau a été spécialement étudiée

par M. Imbert-Gourbeyre, dont vous trouverez l'article sur ce sujet, traduit dans le vol. XIX du « *Brit. Journ. of Hom.* » Dans le vol. XXV du même journal, se trouve une étude, par le Dr Madden et moi, dans laquelle nous avons essayé de classer les matériaux énumérés ci-dessus, et de donner leur expression physiologique aux phénomènes de l'action de l'Antimoine.

Je vous renvoie à cette étude si vous désirez compléter les remarques que je me propose de faire ici.

Permettez-moi de commencer par citer ce que nous disons à propos des nausées et des vomissements si caractéristiques de notre médicament : « L'influence émétique du Tartrate d'Antimoine, dans son *modus operandi*, paraît être purement nerveuse. Les nombreux mouvements musculaires, dont le jeu harmonieux produit l'acte complexe appelé vomissement, sont sous le contrôle des centres nerveux de la base du cerveau et de la moelle allongée, et sont produits spécialement par les nerfs pneumogastriques. Il est prouvé *positivement* que le Tartre émétique agit directement sur ces centres et par ces nerfs, par ce fait qu'il produit le vomissement, injecté dans les veines ou le rectum, ou absorbé par la peau après des frictions, aussi bien que lorsqu'il est introduit dans l'estomac ; et dans ce dernier cas, il est émétique à des doses trop petites pour irriter la membrane muqueuse. On prouve la *négative* par l'expérience consistant à couper les nerfs vagues des deux côtés, cas dans lequel ni l'Antimoine, ni aucun autre émétique n'agiront. »

Nous parlerons maintenant des remarquables effets produits par de hautes doses d'Emétique sur la circulation et la respiration, effets tout à fait indépendants et différents de la nausée, et nous démontrerons que ces effets trouvent leur raison d'être dans la même action sur les centres Pneumogastriques que celle qui produit les vomissements antimoniaux.

Je n'ai pas l'intention de m'étendre ici sur ces phéno-

mènes, qui vous sont familiers, et qui présentent un intérêt plus physiologique que pratique. Vous rencontrerez rarement des cas de nausée ou de vomissements auxquels l'Emétique soit mieux approprié que d'autres médicaments : quoique la présence de ces symptômes dans des affections aiguës, auxquelles il se rapporte par ailleurs, doive toujours être une indication de plus de l'employer. Vous remarquerez que le vomissement auquel il est homœopathique est nerveux et sympathique plutôt que gastrique ; d'autre part, nous n'avons jamais besoin de l'action « contro-stimulante » de l'Emétique, avec laquelle Rasori nous a familiarisés. Sa sphère la plus importante aux yeux des Homœopathes, est dans les membranes muqueuses et la peau (en cela il ressemble à l'Antimonium crudum, mais il agit plus profondément) et dans les poumons.

1. Il existe deux formes d'action morbide déterminées par la Tartre émétique sur les membranes muqueuses. La première est cette forme particulière d'inflammation que nous appelons catarrhale. Dans la seconde, nous avons sur les membranes muqueuses cette même éruption pustuleuse sur une base érythémateuse, avec laquelle vous êtes familier en tant qu'effet spécial du médicament sur le tissu cutané.

Ainsi, dans le canal alimentaire, il se produit une gastro-entérite catarrhale : on le trouve après la mort revêtu d'une sécrétion visqueuse jaune blanchâtre. Dans deux cas d'empoisonnement observés par le D[r] Wood, les matières des vomissements et des garde-robes étaient blanches et liquides, sans traces de bile, et ressemblant à de l'eau de riz épaisse. L'examen cadavérique fit voir l'estomac et l'intestin grêle très-affectés : les glandes de ce dernier, spécialement celles de l'iléon, ont été assez communément trouvées augmentées de volume. D'autre part, l'éruption caractéristique de l'Antimoine a été vue dans le jejunum, l'estomac, et le tiers inférieur de l'œsophage;

mais elle était plus constante et intense vers la bouche et la gorge. Dans cette dernière région, le patient commença par éprouver un sentiment de tension accompagné d'autres sensations désagréables, et un goût métallique; il parut alors des plaques d'inflammation érythémateuse, sur lesquelles se montrèrent des aphthes, les vésicules devenant bientôt des pustules, et même des fausses membranes. Sur la membrane muqueuse respiratoire l'influence de l'émétique est presque purement catarrhale, quoique l'on dise avoir aperçu des pustules dans le larynx. Les narines échappent au poison; mais l'inflammation, commençant dans le larynx, devient intense dans la trachée et les bronches. La production de cette inflammation sous l'influence du tartre émétique a été établie non-seulement par les états cadavériques chez les animaux, mais encore par les symptômes sur les vivants, comme dans les expériences du Dr Molin, desquelles nous allons bientôt parler.

Que dirons-nous actuellement des poumons? L'influence irritante du tartre émétique sur la membrane muqueuse respiratoire s'étend-elle jusqu'au tissu pulmonaire lui-même? Vous savez probablement que Magendie l'affirmait, d'après les résultats de ses expériences sur les animaux. Lepelletier aussi, comme l'allègue Christison, atteste avec indépendance le même fait, et exprime naïvement sa surprise de ne pas voir ce médicament plutôt pernicieux qu'utile dans la pneumonie. D'autre part, vous avez sans doute lu que des expériences contradictoires ont été faites par Rayer en France, et par Campbell en Angleterre, et dans lesquelles nulle pneumonie ne fut produite par le Tartre émétique. Permettez-moi, au milieu de ce conflit d'autorités, de vous recommander la lecture du compte-rendu des expériences du Dr Molin, que nous avons citées dans notre étude sur le Tartre émétique. Elles ne peuvent manquer, je pense, d'apporter sur cette question la conviction dans votre esprit. Le Dr Molin explique de la façon la plus satisfaisante la différence des

résultats obtenus par Magendie et Rayer, en montrant que le dernier expérimenta avec des doses tellement fortes que les animaux périrent avant que l'inflammation ait eu le temps de se produire; tandis que le premier, en employant des doses plus faibles, permit au poison de produire ses effets spéciaux sur les poumons. Lorsque, d'après ces expériences, vous vous serez bien pénétré de la question en général, je vous engagerai à prendre note de quelques points particuliers qu'elles mettent en évidence. Observez que la pneumonie produite par le Tartre ne va jamais au delà de la seconde période (celle de l'hépatisation rouge); qu'elle est toujours accompagnée de bronchite; et que l'on a observé l'inflammation des tubes bronchiques dans les cas où les animaux moururent, avant que la pneumonie ait eu le temps de se développer.

Vous avez déjà tiré la morale évidente de ces faits. L'action curative bien connue du Tartre émétique dans la bronchite et dans la pneumonie est après tout une conséquence de la loi de similitude... Jusqu'à présent, selon toute probabilité, vous vous êtes rallié à la croyance générale qu'il agit dans ces cas en vertu de son pouvoir antiphlogistique général, en vertu aussi de son influence déprimante sur la circulation et de son action liquéfiante sur le sang. Mais, fût-ce son seul ou même son principal *modus operandi*, le Tartre stibié devrait être bienfaisant dans toutes les inflammations, quel que soit leur siége. Vos propres thérapeutistes admettent parfaitement qu'il n'en est pas ainsi. Dans les inflammations de la membrane muqueuse respiratoire, il est inestimable. Lorsque d'autres parties, comme les membranes séreuses, sont affectées, il n'a que peu ou point d'effet. De ce fait seul il semblerait résulter que ce médicament possède quelque relation spéciale avec cette partie de l'organisme, et nous venons de le voir agir comme irritant spécial de la trachée, des bronches et des poumons. Nous en concluons

donc que le Tartre émétique doit être un véritable remède homœopathique dans certaines espèces d'inflammations, trachéales, bronchiques et pulmonaires. L'expérience de notre école a vérifié sa valeur dans le *croup catarrhal* (non membraneux); dans la seconde période de la *bronchite* chez les enfants et les personnes âgées, lorsque le mucus est en abondance et le pouvoir expulsif affaibli; et dans la deuxième période de la *pneumonie* chez les mêmes sujets, lorsqu'il existe peu de douleur, mais beaucoup de dyspnée. C'est évidemment à la broncho-pneumonie (comp. Phosphorus) plutôt qu'à la pleuro-pneumonie (comp. Bryonia) que le Tartre émétique est homœopathique (1). Mais il est en tout cas moins puissant que l'un ou l'autre de ces deux médicaments, pour juguler l'inflammation pulmonaire. Ce médicament, dans les mains des Drs Wurmb et Caspar, de Vienne, a guéri en plusieurs occasions l'œdème aigu des poumons. Moi-même j'ai vu cet état, survenu dans le cours d'une hydropisie générale, céder entièrement à l'usage du Tartre émétique. Il est très-utile aussi dans les toux chroniques, dans lesquelles l'expectoration est abondante et facile, et muqueuse de sa nature. (Le Dr Ringer le recommande, à la dose de 1/80e de grain, chez les enfants affectés d'asthme bronchique à retours très-fréquents.)

Nous possédons peu d'expérience de l'action du Tartre émétique dans les affections du canal alimentaire. Il devrait rendre des services dans les affections aphtheuses, pustuleuses et autres de nature éruptive de la membrane muqueuse; peut-être, dans ces aphthes de la bouche et de la gorge, des malades succombant à des maladies épuisantes telles que la phthisie. Je l'ai essayé, mais sans succès marqué, dans le choléra infantile, auquel il paraît

(1) Vous trouverez la place de l'émétique dans la pneumonie, discutée très au long dans la «*Hom. Practice of Physic*» de Laurie, par le Dr Cl. Muller, page 282.

homœopathique d'une manière frappante, et pour lequel nous manquons, cela est triste à dire, d'un remède parfait (1).

2. Il me reste à parler de l'action du Tartre émétique sur la peau. Vous connaissez bien l'inflammation pustuleuse particulière qui est produite par l'application locale de ce médicament. Si votre mémoire a besoin d'être rafraîchie sur ses caractères, vous les trouverez décrits au long dans notre article. Mais ce pourra être pour vous une idée toute nouvelle que cet effet du Tartre émétique lui appartienne non comme à un simple irritant local, mais comme à un agent dynamique. Rien cependant n'est démontré plus clairement que cette thèse par le Dr Imbert-Gourbeyre, dans le mémoire auquel je vous ai déjà renvoyé. Il cite d'abord dix-neuf observations démontrant que lorsque le Tartre émétique est employé localement, des éruptions pustuleuses peuvent paraître dans d'autres parties du corps, spécialement au scrotum, aux grandes lèvres et à l'anus : et cela sans possibilité de transport mécanique de la pommade. Il cite ensuite cinq exemples dans lesquels une éruption, ressemblant exactement à celle produite par l'onction émétisée (et aussi à celle qui caractérise la variole), a eu lieu pendant l'administration interne du médicament (2).

En dernier lieu, il donne des preuves que l'effet local du médicament ne se produit qu'après un jour ou deux, et quelquefois n'apparaît pas au point exact de son application, mais en quelque autre partie du corps. Rapprochant ces faits du caractère particulier et spécial de l'éruption, et de l'apparition fréquente de pustules semblables sur les surfaces muqueuses internes pendant l'emploi de ce médicament, il en vient franchement à conclure que

[(1) Le Dr P. Jousset le préconise, à la 2e trituration, dans la diarrhée colliquative des phthisiques.] I. G.-M.

(2) Deux cas nouveaux sont cités dans la « *New Materia Medica.* » Voyez notre article.

l'Antimoine est un « Exanthématogène » spécial et dynamique, son éruption caractéristique étant pustuleuse.

La forme précise d'éruption cutanée à laquelle correspond le Tartre émétique est l'*Ecthyma*. Les pustules, dit Érasme Wilson, qui succèdent à l'irritation causée par l'Antimoine tartarisé, sont ecthymateuses. La « *New Materia Medica* » donne un cas de cette affection guéri par le Tartre émétique. Il est moins approprié et rend moins de services dans l'Impétigo (1), excepté dans une forme de l'affection, l'Impetigo Erysipelatodes. Dans ce cas je l'ai trouvé aussi curatif qu'homœopathique. Mais l'intérêt le plus profond que présente le Tartre émétique dans cette sphère repose sur sa relation avec la *variole*. Non-seulement il cause une éruption pustuleuse ressemblant exactement à celle de la petite vérole, mais il possède dans sa pathogénésie les vomissements, les pustules de la bouche et de la gorge, le mucus visqueux obstruant le passage de l'air, et l'appauvrissement du sang qui ne caractérisent pas moins la maladie. De plus, l'inoculation de la lymphe contenue dans les pustules du Tartre émétique semble donner des résultats analogues à ceux de la vaccination. Les pustules produites sont précisément semblables d'apparence à celles du vaccin; à leur tour elles peuvent, par l'inoculation, donner lieu à de nouvelles pustules, et on les dit (quoique ceci mérite confirmation, et soit en vérité à peine croyable) donner la même protection contre la variole. En conséquence de cette homœopathicité étroite, le pouvoir médicamenteux du Tartre émétique dans la variole est considérable. Il y a dans la « *New Materia Medica* » une collection de témoignages sur sa valeur. On le dit plus spécialement utile dans les cas où la membrane muqueuse respiratoire est très- affectée. J'ai, pour ma part, employé invariable-

(1) Voy. un cas par le Dr Dudgeon dans le « *Brit. Journ. of Hom.*, » vol. XXVI, p. 311.

ment le Tartre émétique (à la 1re trit.) comme le médicament de la variole, et j'ai eu rarement l'occasion de lui en substituer un autre. Je ne puis dire qu'il *coupe court* la maladie; il est douteux qu'aucun médicament en soit capable. Mais il me paraît faire procéder le cas d'une manière très-satisfaisante, adoucissant toutes les complications et laissant après lui peu de cicatrices (1).

J'ai fini de décrire les trois grandes sphères d'action du Tartre émétique, le nerf pneumogastrique, la membrane muqueuse respiratoire et la peau. Il existe d'autres formes de maladies dans lesquelles il est quelquefois utile, notamment le delirium tremens. Pour ces phénomènes collatéraux je vous renvoie, comme je l'ai fait déjà si souvent, à l'abondante collection de la « *New Materia Médica.* »

L'*Ipecacuanha* est le médicament le plus allié du Tartre émétique. Ensuite nous avons, agissant comme lui sur le pneumogastrique, la *Digitale*, la *Lobœlia*, le *Tabacum*, et la *Veratrum viride;* sur les organes respiratoires, *Phosphorus;* et sur la peau, *Antimonium crudum* et *Clematis.*

Les succès de la pratique de la vieille école avec le Tartre émétique dans le croup, la bronchite et la pneumonie montrent que ces maladies n'ont pas besoin de doses très-infinitésimales de ce médicament. Dans ces maladies et dans la variole, j'ai en général employé la seconde, très-rarement la troisième atténuation décimale. De plus hautes dilutions (12-15) paraissent mieux correspondre à l'œdème des poumons.

Dans le commencement de cet article j'ai dit que les rapports et les différences dans le mode d'emploi du Tartre émétique chez les deux écoles respectivement sont très-instructifs. Je les ai fait ressortir. Vous connaissez le médicament en question comme vomitif, comme dépresseur circulatoire et comme médicament *spécifique dans les*

(1) Voyez mon *Manual of thérapeutics*, article « Variole. »

affections pulmonaires aiguës. Nous nous opposons formellement au premier de ces trois usages; nous rejetons entièrement le second: quant au troisième nous le réclamons pour l'homœopathie, nous définissons le rang qu'il y occupe, fixons les quantités à employer, et ajoutons à ces affections d'autres ayant la même relation de similitude avec les effets pathogénétiques de ce médicament.

LETTRE IX.

APIS, APOCYNUM, ARGENTUM METALLICUM ET NITRICUM, ARNICA.

Le médicament que je vais actuellement vous présenter sous le nom d'Apis mellifica diffère sous d'importants rapports des substances que jusqu'à présent vous étiez habitué à regarder comme médicaments. J'aurai à vous demander de *croire* que les symptômes que vous savez résulter de la piqûre d'une abeille se produisent aussi lorsque le venin de l'insecte est pris par l'estomac sous forme de dilution. Encore plus, en signalant les indications de l'emploi du venin comme remède, je m'attacherai à beaucoup des phénomènes de la piqûre de l'abeille, et je tiendra pour constant que de semblables phénomènes survenant au milieu de certaines maladies sont homœopathiquement curables par l'emploi interne de ce poison, m'engageant du reste à tenir compte des doutes que de telles assertions doivent inévitablement faire surgir dans votre esprit.

Il n'y a, *a priori*, rien d'improbable dans cette assertion que le venin d'une abeille, ingéré, produit des symptômes d'espèce semblable à ceux de la piqûre d'abeille. Dans les deux cas, le poison est introduit dans le sang, et, par son intermédiaire, il produit ses effets. La différence dans le point d'entrée ne devrait pas faire varier les résultats, pas plus que dans le cas d'autres poisons à action spéciale. Mais vous pensez sans doute aux expériences de Fontana,

et à l'innocuité bien connue des venins des serpents introduits dans l'estomac ou sucés d'une piqûre. Il n'est pas question de ceci, et nous admettons que les sécrétions du canal alimentaire décomposent ou neutralisent de toute autre manière le virus dans ces cas. Mais, d'autre part, il ne paraît pas moins vrai que les mêmes venins de serpents, pris sous forme de dilution, causent des troubles réels, et ceux-ci semblables aux effets de la piqûre du reptile. Lisez les admirables pathogénésies du Cobra (Naja tripudians) par le Dr Russell, dans les volumes XI et XII du « *British Journ. of Homœopathy.* » Ces *positives* valent sûrement les *négatives* de Fontana. Et si nous admettons, pour expliquer les observations du dernier, que les sécrétions digestives détruisent le virus, nous n'en sommes pas moins engagés par les expériences du premier à supposer que l'atténuation le rend capable d'échapper à cette destruction. Ce qui est vrai du venin des serpents doit l'être aussi de celui des abeilles ; d'où il suit que c'est une simple question *de fait*. Et si les effets des piqûres d'abeilles et ceux du venin d'abeille pris à l'intérieur sont les mêmes spécifiquement, quoique de degrés différents, il s'ensuit qu'ils doivent être tous classés comme symptômes pathogénétiques de la substance, et sont capables, ensemble ou séparément, de fournir des indications pour leur emploi thérapeutique. Après ces renseignements préliminaires nous procéderons de suite à l'étude de l'

Apis Mellifica.

Ainsi désignons-nous le venin de l'abeille. On le prépare pour notre usage de plus d'une manière. La trituration de l'abeille tout entière desséchée, ou une teinture préparée par la macération de ses parties postérieures, après l'avoir tuée pendant qu'elle était surexcitée, ont été employées et paraissent contenir les vertus du médi-

cament. Mais la meilleure préparation serait celle du venin lui-même dissous dans l'alcool. On peut l'obtenir, ainsi que le conseille le Dr Hering, en saisissant l'abeille par les ailes, et en la forçant d'éjaculer son venin sur un morceau de sucre, ou en prenant avec une petite pince l'aiguillon d'une abeille engourdie, et en attirant avec précaution au dehors l'aiguillon et les réservoirs à venin. Une autre préparation est encore conseillée par la « *British Homœopathic Pharmacopœia,* » et je vous y renvoie pour la connaître.

La pathogénésie originale d'Apis est dans l' « *Amerikanische Arznei prufungen* » Un résumé des symptômes se trouve dans le « *Brit. Journ. of Hom.*, » vol. XI, p. 392; dans le « Metcalf's *Homœopathic Provings;* » et dans l' « *American Homœopathic Review* » de juillet 1865. De nombreux cas cliniques accompagnent les deux premiers ; on les trouve aussi dans la « *New Materia Medica* » et dans un article du Dr Yeldham, dans le « *Brit. Journ. of Hom.* », vol. XII, p. 394.

Étudions les effets locaux de la piqûre de l'abeille. La partie se tuméfie rapidement, devient plus ou moins chaude et rouge, avec une douleur tensive, et l'on y éprouve souvent, à un degré considérable, de la brûlure, de la tension et des démangeaisons. C'est là la forme la plus simple et la plus caractéristique de l'influence pathogénétique de l'Apis. C'est un œdème aigu, le tissu cellulaire étant plus affecté que la peau. Partout où se montre idiopathiquement un semblable état, soit du côté des surfaces cutanées, soit de celui des muqueuses, Apis est indiqué par la loi homœopathique. L'œdème aigu survenant à la peau est une forme d'*érysipèle*, et dans cette maladie, Apis est un des principaux remèdes. Il tient le milieu entre Belladona et Rhus, ne combattant pas aussi bien que le fait le premier l'inflammation cutanée intense, ni la tendance à former des phlyctènes du second, mais agissant plus efficacement dans sa propre

sphère. C'est ainsi qu'il existe une forme d'angine dans laquelle Apis est spécifique. Il n'y a pas une forte rougeur non plus qu'une violente douleur (Belladonna) et le parenchyme des amygdales n'est pas enflammé (Baryta carbonica). Mais il existe un œdème général du tissu sous-muqueux qui recouvre les amygdales, la luette, le voile du palais, et même la partie postérieure de la voûte palatine. Lorsqu'on examine la gorge, il semble qu'une abeille s'y soit précipitée et ait piqué le patient en cette région. Si vous voulez étudier les cas nombreux d'angine guéris par Apis, qui ont été rassemblés dans nos journaux (comme dans le mémoire du Dr Yeldham), vous leur trouverez ce caractère. Il n'est pas rare que cette forme d'angine soit une extension de l'érysipèle, comme le dit le Dr Todd dans ses « *clinical lectures*. » Elle est souvent aussi le commencement de l'œdème de la glotte (1), affection dans laquelle Apis devrait être un puissant médicament. D'autres formes d'œdème aigu sont les inflammations de la langue et des lèvres, dans lesquelles Apis a été curatif. Si vous avez présent à l'esprit cet état pathologique (œdème) comme la principale indication de l'emploi de ce médicament, vous aurez rarement à vous repentir de vous en être servi.

Il nous reste à passer en revue la sensation brûlante, tensive et pruriante de notre piqûre d'abeille, traits peu communs dans l'œdème idiopathique, et se rapportant plus à l'hyperesthésie et aux éruptions, ce qui en effet eut lieu chez quelques expérimentateurs. L'exanthème produit ressemble en général à l'*urticaire*. L'Apis est en effet notre grand remède à cette affection. Il a guéri encore des cas de lichen et d'érythème noueux, et il est en

(1) Il a guéri un cas de cette nature entre les mains du Dr Ussher, de Wandsworth, dans lequel la cause a été l'ingestion d'eau bouillante bue à même une théière (*Monthly Hom. Rev.*, juin 1869). Ces sortes d'accidents sont en général mortels.

général indiqué dans les affections cutanées n'allant pas jusqu'à la destruction de tissu, mais accompagnées de démangeaisons excessives, d'un caractère particulièrement brûlant et lancinant.

L'urticaire, de même que l'érysipèle, peut se manifester à l'intérieur. Ici encore, nous avons un œdème aigu, mais sans la tendance à la suppuration qui appartient à la forme érysipélateuse. Les symptômes douloureux et quelquefois même dangereux survenant par cette cause ont été plusieurs fois combattus avec succès par Apis (1).

Dans l'œdème aigu, soit érysipélateux, soit ortié, nous possédons la condition pathologique la plus caractéristique de l'Apis; et je désirais fixer un instant votre attention sur ce fait. Mais les expériences pures et les rapports cliniques font honneur à ce médicament d'un pouvoir thérapeutique bien plus étendu, comme le démontrera ce qui va suivre.

1. Les membranes muqueuses ne sont pas influencées dans toute leur étendue par Apis : mais il y manifeste son pouvoir sur certains points. Il enflamme la conjonctive, et il s'est fréquemment trouvé être curatif dans l'ophthalmie catarrhale et scrofuleuse. C'est lorsque la *cornée* est très-prise que l'on peut constater ses propriétés curatives les plus frappantes. Il cause l'enrouement et la toux sèche, et il est souvent utile dans l'irritation laryngo-trachéale subaiguë et chronique, d'un type modéré (comp. Rumex crispus et Carbo vegetabilis). Il irrite l'estomac, et un peu les intestins; c'est un des meilleurs remèdes de la diarrhée *revenant chaque matin*, les selles étant d'une couleur gris-jaunâtre et non douloureuses (comp. encore avec Rumex crispus). Il irrite très-positivement les reins et le col de la vessie (comme Cantharis). Le Dr Marcy le recommande dans la maladie de Bright

(1) Voy. Erasme Wilson, *Cutaneous diseases*, art. Urticaria, et les cas nos 14, 16 et 28 du mémoire de Metcalf.

commençante, dans l'inflammation du col de la vessie, et dans la « vessie irritable. »

2. L'action d'Apis dans la sphère *Ovario-utérine* est des plus puissantes. Peu de médicaments développent autant de symptômes ovariques; et, donné à des femmes enceintes, il a assez souvent provoqué la fausse couche. Il a guéri l'aménorrhée, la dysménorrhée et la ménorrhagie résultant de congestion aiguë des ovaires; et même des affections chroniques de ces derniers organes. Il n'existe à ma connaissance aucune preuve capable d'être invoquée à l'appui de la réputation qu'il paraît avoir de guérir l'hydropisie de l'ovaire.

3. J'arrive actuellement à l'importante question de savoir quelle puissance l'Apis possède sur l'hydropisie générale et locale? On lui prête des vertus presque illimitées dans cette maladie; mais je pense qu'ici il faut distinguer. Son action sur les reins suffit pour en faire un des plus importants remèdes de l'hydropisie aiguë fébrile *à frigore*, de l'hydropisie scarlatineuse, de celle de la maladie de Bright, et de celle qui apparaît quelquefois dans les derniers mois de la grossesse, et porte en elle les pronostics des convulsions puerpérales. L'Apis a été donné avec succès dans toutes ces formes d'hydropisie. Son action curative est en général marquée par une grande augmentation de la sécrétion urinaire. C'est, je suppose, par la même influence sur les reins qu'il enlèvera parfois pour quelque temps l'œdème des extrémités inférieures symptomatiques de maladies des organes thoraciques; mais cette action est incertaine, et quand elle se manifeste, elle n'est que palliative et temporaire. Viennent ensuite les hydropisies séreuses, — ascites, hydrothorax, hydrocéphale. Ces dernières peuvent être mécaniques, dependre de quelque obstruction dans la circulation; c'est le cas dans l'ascite résultant de la cyrrhose du foie. Dans ces cas, je ne comprendrais pas comment Apis pourrait résoudre l'épanchement, et je ne

trouve aucune preuve qu'il l'ait jamais fait. Il en est tout autrement lorsque l'hydropisie consiste en cet épanchement non résorbé qui subsiste après une inflammation séreuse.

Apis agit spécialement sur les membranes séreuses, cela paraît ne faire que peu de doute; je ne connais pas d'exemple de son emploi dans leur inflammation aiguë; mais dans l'ascite et l'hydrothorax subsistant après la péritonite et la pleurésie, il s'est trouvé maintes et maintes fois curatif, et il existe quelques raisons de penser qu'il a dissipé l'épanchement dans les cas de méningite (probablement non tuberculeuse).

Pour conclure, je citerai la *fièvre intermittente*, pour la cure de laquelle Apis jouit en Amérique d'une renommée considérable; et la *scarlatine*, dans laquelle il a été conseillé dernièrement par M. Nankiwell. Il fut conduit à l'employer dans cette dernière maladie par cette remarque qu'un patient qui en était atteint, portait au bras un îlot de peau demeuré blanc au milieu de la rougeur environnante, lequel point avait été quelque temps avant le siége de l'inflammation résultant de la piqûre d'une abeille.

C'est un progrès d'avoir à constater dans Apis un médicament de la *Diphthérie ;* beaucoup de preuves existent en sa faveur. Je vous renvoie aux extraits de Bahr et Jahr dans les numéros de juillet et octobre 1870 du « *Brit. Journ. of Hom.* » Vous y verrez que quatre médecins de différents pays s'accordent à attester son efficacité. Dans le numéro d'octobre, j'ai raconté moi-même un cas dans lequel son action a été très-évidente, et cela dans une forme très-grave de la maladie. Les plus hautes dilutions ont été en général employées; pour ma part j'ai donné la troisième décimale.

J'ai indiqué beaucoup de médicaments qui dans leurs sphères propres d'action correspondent à celle d'Apis. Ainsi *Cantharis* et *Terebinthina*, pour les organes uri-

naires, *Sabina*, pour le système utéro-ovarique, *Rumex*, pour la diarrhée matinale et les symptômes laryngiens, et *Euphrasia*, pour son action sur la conjonctive, lui ressemblent de très-près. Pour les symptômes cutanés *Anacardium*, *Belladonna*, *Croton*, *Rhus*, et *Urtica* peuvent lui être comparés; et pour les affections des membranes séreuses, *Apocynum*, *Mercurius corrosivus*, et *Bryonia*. Dans son ensemble, l'action d'Apis a plus de points de ressemblance avec celle de l'*Arsenic* qu'avec celle de tout autre médicament.

La 3e dilution décimale est celle que j'emploie toujours dans l'œdème aigu. Dans l'hydropisie en général, le Dr Marcy préfère les plus basses atténuations au-dessous de la 3e; dans les affections cutanées il emploie celles au-dessus. Quant à l'irritation de vessie, il dit qu'on ne devrait jamais descendre au-dessous de la 6e. Les cures d'ophthalmie les plus frappantes ont eu lieu avec la 30e; cette dernière atténuation, et même de plus élevées sont préférables dans le traitement des fièvres intermittentes.

J'ai maintenant à vous mettre en présence de l'

Apocynum Cannabium,

appelé en Amérique « Chanvre indien. » On ne doit cependant pas le confondre avec le Canabis Indica.

L'article des « *New Remedies* » du Dr Halle contient tout ce qui est connu sur ce médicament.

Et « tout ce qui est connu » est justement ceci: que l'Apocynum possède de remarquables propriétés dans le traitement de toute espèce d'hydropisie. L'Anasarque, l'Hydrocéphale, l'Hydrothorax, et particulièrement l'Ascite, de toute espèce et de toute cause, figurent parmi les maladies guéries par ce médicament, dans les cas rassemblés par le Dr Hale. Je suis totalement incapable, pour le moment, de distinguer le genre précis d'action de l'Apocynum dans cette sphère, et encore moins d'en exposer

les indications rationnelles. Il paraît qu'on doit presque toujours l'administrer aux plus hautes doses, et cela quoiqu'il ne soit pas diurétique ; en effet, expérimenté par les Drs Peters et Marcy, il diminua chez chacun d'eux la sécrétion urinaire. Pour ma part je l'ai essayé sincèrement dans deux cas rebelles à d'autres moyens : — une Hydrocéphalie aiguë (1), et une Ascite consécutive à une cyrrhose hépatique. — Aucun effet ne fut produit dans ces deux cas. Néanmoins, on ne saurait lire les cas du Dr Hale sans acquérir la certitude que l'Apocynum possède un rang véritable comme remède spécifique de quelques formes d'hydropisie. Vous sentirez probablement comme moi qu'on devrait le tenir prêt pour ces cas dans lesquels nos médicaments usuels ne réussissent pas à soulager. L'Apocynum a guéri la Ménorrhagie, à laquelle il paraît aussi être homœopathique ; et dans un cas de dyspepsie j'ai enlevé avec son aide le sentiment de défaillance d'estomac, qu'il avait produit d'une façon très-marquée chez le Dr Marcy.

Il pourrait rendre service dans certains enchifrènements, et dans ces gonfiements de l'estomac accompagnés d'hypochondrie, après le repas, état gênant la libre respiration. J'ai pu vérifier ces dernières recommandations.

Apis et *Helleborus* sont les seuls médicaments analogues à l'Apocynum.

Dans l'hydropisie, on n'obtient, paraît-il, aucun effet des dilutions habituelles. La Teinture mère, en doses de 1 à 10 gouttes, a eu quelquefois de l'effet ; mais plus fréquemment il a fallu recourir à la décoction de la racine fraîche ; je conseillerais les triturations de la racine sèche.

(1) Je veux parler de la forme tuberculeuse. Plus récemment j'ai vu une hydrocéphalie survenue dans le cours d'une fièvre typhoïde se dissiper d'une manière très-satisfaisante sous l'influence de ce médicament.

Pour obtenir les effets spéciaux de l'argent, nous employons dans notre pratique deux préparations : l'Argentum metallicum et l'Argentnm nitricum.

Argentum metallicum.

On la prépare en triturant avec du sucre de lait le métal lui-même précipité (1) d'une solution de nitrate pur. Dans l'opération, il se fait probablement un oxyde.

L'argent métallique fut expérimenté par Hahnemann, et plus tard par le Dr Huber, de Vienne. La pathogénésie du premier est dans la « *Matière Médicale pure.* » Je ne connais les expériences d'Huber que par Hempel. On doit lire aussi l'article de Teste, qui en traite.

Ledit Huber résume sa pathogénésie en établissant que l'Argentum agit spécialement sur les articulations et sur les éléments qui entrent dans leur composition : os, cartilages, ligaments, etc. Il semble correspondre plus à l'arthralgie qu'à l'arthrite; je n'ai aucune expérience clinique en ce sens avec ce médicament. Il paraît aussi irriter les organes génito-urinaires. Il est homœopathique à la diurèse, et a guéri la gonorrhée chronique ainsi que la spermatorrhée atonique, suite d'onanisme ; de plus il a soulagé considérablement, du moins pour un temps, les symptômes douloureux du cancer de l'utérus. On le recommande encore pour la laryngite chronique des personnes parlant en public. Je vois d'autre part que votre propre Pereira le recommande dans les affections douloureuses de l'estomac et des intestins, avec augmentation de leurs sécrétions; dans des états analogues de l'utérus ; et de temps à autre dans l'épilepsie et la syphilis. Il est probablement appelé a prendre un rang plus élevé dans la thérapeutique que celui dont il jouit pour le moment.

(1) [Par l'acide chlorhydrique, voy. Jahr. et Catellan, *Pharmacopée homœopathique*, p. 78 et 79.] I. G.-M.

Aurum, *Platina*, et *Selenium* sont les analogues de l'Argentum. Le *Zincum* a moins de points de ressemblance.

Je ne possède aucune expérience clinique de nature à fixer la dose : mais les atténuations de la 3e à la 6e répondraient, je crois, à tous les besoins.

Argentum nitricum.

On le prépare en solution aqueuse, que l'on conserve avec les précautions habituelles ; on le triture quelquefois, mais cette préparation doit être incertaine.

Il a été fait une pathogénésie complète du nitrate d'argent sous la direction du Dr J.-O. Müller, de Vienne. On peut la trouver dans les « *Additions to the materia medica*, » de Stapf. L'article du Dr Hampel sur ce médicament contient le récit de quelques expériences physiologiques par Krahmer, et les expériences cliniques de Kopp.

Je pense pouvoir invoquer vos propres enseignements de la vieille école sur l'action interne du nitrate d'argent, dans les citations suivantes de Pereira. « Si la dose est trop forte, il occasionne la *gastrodynie*, quelquefois des nausées et des *vomissements*, et la purgation en certains cas. » « Dans les affections chroniques de l'estomac (spécialement par sensibilité morbide des nerfs gastriques et intestinaux), il a été loué par Autenrieth, le Dr Jas. Johnson et le Dr Kneff. On s'en est servi pour remédier à des *vomissements* chroniques liés à des désordres d'innervation aussi bien qu'à des maladies de l'estomac (squirrhe et cancer), et pour soulager la *gastrodynie*. » Il écrit encore: « Il exerce une influence spéciale sur le système nerveux ; du moins tirai-je ces conclusions, en partie des convulsions observées par Orfila lorsqu'il en injecta dans les veines des animaux, en partie de la puissance curative qu'il a montrée de temps à autre dans des affections de ce système, comme l'épilepsie et la chorée. »

A ces connaissances (d'apparence singulièrement homœopathique), les expériences admirables du D[r] Müller ont fait des additions considérables. Elles ont démontré que l'action spéciale du nitrate d'argent sur le *système nerveux*, reconnue par Pereira lui-même, et véritablement très-étendue. Il agit comme *déprimant* sur les centres cérébro-spinaux. Il produit la céphalalgie, profondément dans la substance cérébrale, avec la tristesse; le défaut d'activité mentale, l'agitation, le sommeil plein de rêves, la faiblesse spinale, avec douleur au bas du dos: *la faiblesse des jambes jusqu'à la paralysie;* les vertiges, l'obscurcissement de la vue. Il produit aussi une névralgie orbitaire profonde très-caractéristique.

Le D[r] Müller remarque qu'il affecte spécialement les centres ganglionnaires de la poitrine et de l'abdomen; et à cette action il rapporte les spames de l'estomac, de la gorge et des intestins; la cardialgie avec pyrosis; la boulimie ou l'anorexie; la constipation; l'irrégularité des battements et les palpitations du cœur; et la dyspnée, ressentis par les expérimentateurs. Ensuite, il démontre que le nitrate d'argent affecte les *membranes muqueuses*. Localement, il peut sans doute enflammer le canal digestif entier: mais il irrite spécialement la bouche, la gorge, le cardia et le duodenum. La gorge apparaît d'un rouge sombre; il y existe une sensation de sécheresse et comme s'il y avait une esquille, ou une ulcération; la langue est douloureuse et les papilles relevées. La conjonctive est enflammée jusqu'au degré du chémosis. Il y a aussi coryza fluent, et chatouillement dans le larynx. Par cette dernière cause, et par suite de l'irritation de la gorge, il se produit une toux sèche et spasmodique: enfin, il cause l'uréthrite, et sous son influence, des pseudo-chancres plats ont apparu sur le gland du pénis. Ici comme ailleurs, *la peau* suit l'exemple des membranes muqueuses; on a du prurit, suivi d'un rash léger. Les *glandes* elles-mêmes sont influencées par ce puissant médicament. Son usage longtemps con-

tinué a causé, dit-on, une affection du foie et l'hydropisie: il y a eu de la diurèse. Le testicule droit s'est hypertrophié et durci, et le désir sexuel a été supprimé, en même temps que le pénis s'est flétri. Les glandes axillaires sont devenues tendues et tuméfiées.

On pourrait supposer qu'une influence pathogénétique aussi étendue devrait douer le nitrate d'argent d'une efficacité thérapeutique proportionnée. Cependant, je suis fâché de le dire, jusqu'à présent son emploi n'a été entre mes mains qu'une série de mécomptes. Il ne m'a rendu de services que dans deux affections : la première est l'*Ophthalmie des nouveau-nés*, dont il est le véritable spécifique, et qu'il guérit rapidement sans nécessité de son emploi externe. Nous devons le conseil de l'emploi de ce médicament dans cette affection au Dr Dudgeon. La seconde est la *paraplégie* commençante, de causes débilitantes. L'expérience clinique française moderne fait pressentir la probabilité que l'Argentum nitricum prendra le rang le plus élevé dans le traitement de cette affection, même sous la forme d'ataxie locomotrice, survenant à la suite de la consomption dorsale ou de toute autre espèce d'épuisement spinal (1).

Depuis peu de temps néanmoins il s'est ajouté à nos connaissances sur l'action pathogénétique et curative des sels d'argent quelques importantes contributions. De Moscou, nous avons une série d'expériences par le Dr Bogolowski, dont une relation a été donnée par le « Practitioner » de juillet 1869. De ces expériences il résulte que l'argent, chez les lapins, a une influence directe et primitive sur les globules rouges du sang, dont la matière colorante s'épanche dans le plasma, les disposant d'abord aux ecchymoses et aux épanchements, et plus tard au défaut d'oxydation et enfin à la Chlorose. Comme résultat d'une nutrition insuffisante, on trouve dans ces cas, du catarrhe

(1) Voy. *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXVII, p. 5.

des membranes muqueuses, et une dégénérescence, plutôt granuleuse que graisseuse, des cellules rénales et hépatiques, et aussi des muscles en y comprenant le cœur. Les symptômes cardiaques, respiratoires et spinaux contenus dans la pathogénésie du Dr Müller sont confirmés par ces intéressantes expériences. Peu de temps avant la publication des résultats du Dr Bogolowski, le « Précis d'homœopathie » du Dr von Granvogl avait paru en Allemagne. Si vous ne pouvez vous procurer cet important ouvrage, je vous conseille d'en lire une revue publiée dans le « *British Journ. of Hom.* », vol. XXVI, p. 625. L'auteur établit qu'il existe trois principales « Constitutions morbides ; » l'une d'elles est appelée par lui « Carbo-nitrogène » ; dans celle-ci, l'*oxydation du sang est entravée*, ce qui donne lieu à l'accumulation du Carbone et du Nitrogène en excès : pour cet état, le remède principal est le nitrate d'Argent. Quoi que l'on puisse penser de sa théorie pathologique, les cas cités par lui justifient amplement la recommandation de ce médicament ; et les expériences du Dr Bogolowski complètent la démonstration de son homœopathicité. Nous possédons maintenant un véritable *simile* pour la chlorose et l'oxydation défectueuse du système : et d'après ce que j'ai vu personnellement, je crois qu'en ce sens le médicament répondra entièrement à ce que l'on attend de lui.

Avant de finir, un mot sur l'application locale du Nitrate d'argent. Vous êtes sans doute habitué à vous en servir de cette manière, et vous ne vous souciez pas de perdre les avantages de cette pratique. Je n'ai nullement l'intention de vous conseiller de vous en désaisir. Il y a dans cette pratique une homœopathicité grossière, dont on est assez satisfait. Par ce moyen, vous enlevez l'inflammation de la peau et des membranes muqueuses avec une substance qui certainement les enflamme lorsqu'on l'y applique en santé (1). Mais, quoi qu'il en soit, l'homœopathie

(1) Trousseau, parlant de l'influence curative des caustiques

est affirmative, non négative. Elle ne défend rien, pas même la saignée ni les vésicatoires ; elles les met simplement de côté en guérissant sans leur aide. Ainsi, ayez un ulcère ou une inflammation locale absolument incurable par les médicaments spécifiques, vous employez alors le caustique. Mais essayez d'abord le traitement spécifique. Je me hasarde à prédire qu'à mesure que ce dernier deviendra perfectionné, le traitement local cessera d'être nécessaire ; et le porte-caustique prendra rang avec la lancette à phlébotomie parmi les intruments de torture hors d'usage.

L'Argentum nitricum a des points d'analogie évidents avec l'*Arsenic* et le *Mercure*, avec le *Phosphore* et avec l'*acide Hydrocyanique*.

J'emploie toujours la 3e atténuation. Dans mes essais malheureux, je me servais de toutes les dilutions de la 1re à la 30e. Le Dr V. Granvogl recommande la 1re.

Arnica Montana.

C'est encore un des dons précieux faits, par l'homœopathie, à l'art thérapeutique.

On prépare une teinture avec la plante fraîche entière, ou avec la racine récente et séchée.

La pathogénésie originale de l'Arnica se trouve dans la

employés localement sur les catarrhes des surfaces muqueuses dit : « On ne tardait pas à s'apercevoir que le premier effet de ces agents divers n'était qu'un phénomène analogue à celui de l'inflammation, et il fut aisé de comprendre que l'inflammation sollicitée dans des tissus déjà atteints par l'inflammation, amenait la guérison des accidents. Cette notion une fois acquise, et, comme vous le voyez, elle était tout expérimentale, il en découla le grand système thérapeutique de la *substitution*, qui domine aujourd'hui toute la pratique. »

« *Matière Médicale pure* ». Hempel donne un récit des expériences faites avec elle par Jorg, et l'article de Teste sur cette drogue mérite d'être lu.

J'ai dit que l'Arnica est un don précieux fait par l'homœopathie à l'art thérapeutique. En parlant de la sorte, je ne fais pas allusion à son emploi à l'extérieur. C'était une pratique commune en Allemagne avant qu'Hahnemann fût né, et quoiqu'en fait il ait été introduit en Angleterre par les homœopathes, notre système ne peut s'en faire honneur, pas plus que de l'emploi du Calendula comme vulnéraire. Je dis cela avec d'autant plus d'empressement que dans ces derniers temps quelques expériences faites par le Dr Garrod vont jusqu'à prouver que l'action de l'Arnica ne dissiperait aucunement les épanchements sanguins. Que ces résultats soient confirmés ou infirmés par de nouvelles expériences, cela importe peu à l'homœopathie. C'est sur l'usage *interne* de l'Arnica que la loi des semblables donne les seules indications précises.

Notre expérience pathogénique et thérapeutique a établi pleinement l'antique réputation de l'Arnica comme remède interne contre les effets des chutes, des coups, des entorses, et autres lésions mécaniques, d'où lui viennent ses noms de «Fallkraut» et de «Panacea lapsorum». Je dirais presque qu'il est à une violence extérieure ce que l'Aconit est à un refroidissement ; il en neutralisera presque infailliblement les mauvais effets s'il est donné avant qu'aucun désordre organique ait eu lieu. Avec l'Arnica comme avec l'Aconit, il ne faut cependant pas être trop disposé à admettre que le moment de l'administrer est passé. J'ai vu des blessés, comme par exemple des victimes d'accidents de chemins de fer, d'une date très-éloignée, bénéficier immensément de l'Arnica (1). En vérité, je pourrais

(1) Je puis vous renvoyer, pour quelques exemples des bons effets de l'Arnica contre des effets de lésions mécaniques, remontant à un temps éloigné, à un mémoire du Dr Nankivel

difficilement comprendre un cas dont la violence mécanique serait le *primum mobile* et dans lequel l'Arnica ne serait pas donné avec quelque avantage.

Mais même ici nous devons distinguer. Ainsi, je n'ai aucune raison de supposer que l'Arnica influence directement les centres nerveux, ou soit capable de remédier aux conséquences de la commotion du cerveau ou de la moelle épinière. Hahnemann me paraît dans le vrai en limitant ses effets « aux conséquences pernicieuses qui suivent fréquemment les chutes, les contusions, les coups, les efforts, les distorsions ou les déchirements des parties solides de notre organisme. En ceci, je puis avoir tort ; et il ne peut y avoir d'objection à ce que dans des cas semblables on donne l'Arnica, à moins que d'autres médicaments ne soient mieux indiqués. Mais il faut veiller si dans son processus, votre cas est différent d'un susceptible d'un rétablissement spontané. De plus, nous avons beaucoup d'états morbides, que l'on désigne sous le terme « traumatiques », comme le tétanos, certaines inflammations, la fièvre chirurgicale, etc. Dans de tels états, ce serait faire un mauvais emploi de l'Arnica que de s'y fier. On ne saurait les classer parmi les conséquences de violences mécaniques, et ils sont eux-mêmes entièrement en dehors de la sphère d'action de la plante.

Les parties spécialement comprises dans les lésions mécaniques sont les *muscles*, et l'Arnica agit spécialement sur eux. Par-dessus tout, c'est un « Myotique ». Il devient de la sorte un des principaux médicaments de ces nombreuses affections que le Dr Inman a si bien décrites sous le terme de *myalgie*. Ces douleurs sont produites par l'exercice forcé des muscles sains, ou par l'exercice modéré des muscles affaiblis, et l'Arnica les soulage presque infailliblement. Comme elles sont très-communes, c'est

dans le *British Journal of Homœopathy*, p. 177, sur les Affecions thoraciques des mineurs de Cornouailles.

un médicament d'un usage journalier. Je veux m'arrêter un moment sur deux de ces affections en particulier. L'une est la forme de pleurodynie connue sous le nom de fausse pleurésie. Celle-ci peut à bon droit trouver sa cause dans une fatigue, comme dans le cas suivant rapporté par le Dr Inman : « Une compagnie de messieurs, à la suite d'une excursion considérable, et à pied, fut très-fatiguée : le premier jour, et ce fut tout; le second jour quelques-uns d'entre eux commencèrent à ressentir de fréquents points de côté, ne pouvant se coucher sur le côté, mais seulement sur le dos ; le troisième jour les douleurs de côté avaient terriblement augmenté, avec une si grande sensibilité qu'ils ne pouvaient supporter le poids de leurs vêtements ». Dans cette forme assez commune de pleurodynie, l'Arnica donne un soulagement rapide. On doit la distinguer du rhumatisme musculaire du même nom, qui cède d'une façon beaucoup plus satisfaisante à Bryonia ou à Actæa racemosa. Une autre myalgie que je voudrais spécifier est une des formes de la « douleur après le repas ». La douleur se montre de suite après, ou même pendant l'acte de la déglutition; les patients sont faibles, et de fibre lâche. Et ils ont ou ont eu souvent des myalgies çà et là. Ici encore l'Arnica est un admirable remède (1).

Avec l'Arnica, comme avec les autres médicaments, mon but principal a été de vous indiquer la principale et plus caractéristique sphère de son action. Mais ici encore il existe certains phénomènes de moindre importance, et

(1) J'avais écrit ces lignes avant l'apparition du mémoire du Dr Madden sur la Myalgie dans le *British Journ. of Hom.* (vol. XXV, p. 76), et les remarques du Dr Bayes sur l'Arnica dans le *Monthly Hom. Rew.* (déc. 1866). L'expérience de ces deux excellents médecins s'accorde tout à fait avec ce que je viens de dire. De plus, ils établissent tous les deux que l'action myotique de l'Arnica atteint même le cœur, de sorte qu'il guérit souvent ces dilatations hypertrophiques de l'organe, sultat d'un violent exercice, tel que celui de ramer.

qui ne sont pas sous la dépendance de la loi primitive de son action. Mon devoir est de vous les indiquer aussi, quoique brièvement.

1. Il y a d'abord l'*éruption* bien connu de l'Arnica, laquelle résulte, chez quelques personnes sensibles, de son application externe. J'ai même vu un cas dans lequel elle s'est montrée après l'administration interne de la première dilution. Elle consiste en une quantité de fines vésicules sur une base érythémateuse, avec beaucoup de chaleur et de prurit. A l'exception des furuncles, je ne me rappelle aucun exemple de l'emploi de l'Arnica dans les affections cutanées. Hahnemann le recommande (apparemment théoriquement) pour cette diathèse dans laquelle il se forme de nombreux furoncles: et Teste a guéri avec son aide une angine qui semblait être le résultat de leur rétrocession. Quant à moi, pour les furoncles, je n'ai besoin d'aucun autre médicament que Belladone et Sulphur.

2. Arnica « pousse à la surface, » et tend à produire des *hémorrhagies*. Lorsque ces dernières surviennent idiopathiquement il est souvent leur remède le plus efficace, spécialement, comme chacun peut le penser, quand elles résultent de violence mécanique, comme l'épistaxis causée par un coup, ou l'hæmoptysie suite d'une toux violente (1).

3. En partie à cause de ses rapports avec l'hémorrhagie, en partie à cause de son influence sur la fibre musculaire, l'Arnica trouve une place dans le traitement de la *dysentérie*. Il procure un soulagement marqué dans les coliques tormineuses.

4. L'Arnica peut de temps en temps être donné avec avantage dans les toux sèches, spasmodiques (spéciale-

[(1) Ne pas oublier son influence bienfaisante sur la circulation cérébrale, qu'il régularise, et sa protection dans certains cas contre l'apoplexie.] I. G.-M.

ment chez les enfants lorsqu'ils commencent à pleurer en même temps que vient la toux); et dans les céphalalgies « gastriques. » On le dit avoir amené la résorption de l'épanchement cérébral.

L'Arnica est tout à fait unique pour son pouvoir de remédier aux effets des violences mécaniques. Il trouve dans *Bryonia* et *Actæa racemosa* des analogues dans son action sur les muscles : comme irritant cutané, il a pour alliés *Rhus* et *Croton*.

L'Arnica est un de ces singuliers médicaments, qui, nullement vénéneux d'ailleurs, ne manifestent leur entier pouvoir curatif qu'à doses très-infinitésimales. J'avais coutume de m'inquiéter fort peu de ce médicament lorsque je le prescrivais à la première dilution ou en teinture mère; mais depuis que j'ai employé les dilutions de 2 à 12, j'en ai obtenu les résultats les plus satisfaisants et les plus évidents. Notre expérience de l'Arnica semble avoir été acquise depuis la troisième atténuation environ.

LETTRE X.

ARSENIC.

Nous avons actuellement à nous ceindre les reins, à appeler à notre aide toutes nos forces, afin de nous approprier le plus grand des médicaments, parce qu'il est le plus grand des poisons.

Arsenicum.

Sous ce nom, un homœopathe comprend l'acide Arsénieux, l'Arsenicum album de la nomenclature ancienne. On triture ce sel jusqu'à la troisième atténuation, et depuis cette dernière on fait des dilutions; ou cette préparation peut se faire en même temps par ébullition.

Nos sources d'instruction sur l'Arsenic sont très-nombreuses. Hahnemann en publia une pathogénésie dans la *Matière médicale pure*, et plus tard une autre dans les *Maladies chroniques*. Je vous recommande d'étudier ces pathogénésies dans le savant article du Dr Black, qui (*Hahnemann materia medica*, part. I) a omis des symptômes douteux, les a remplacés par de nouveaux, tirés de cas récents d'empoisonnement, et enrichis de nombreuses notes cliniques. Il est précédé, en outre, de 17 cas d'empoisonnement, dont quelques-uns ne se trouvent pas dans les autres compendiums.

Il existe une «Étude» sur l'Arsenic, par le Dr Wurmb, transcrite dans les IIIe et IVe volumes du *British Journ. of Homœopathy*.

M. Imbert-Gourbeyre, qui a fait des travaux de plu-

sieurs années sur l'Arsenic, a publié des mémoires sur les « Éruptions arsenicales » sur « l'Epistaxis arsenicale » sur « l'action de l'Arsenic sur les organes génitaux externes» et sur les propriétés fébrigènes de l'Arsenic (1). »

Si à ces travaux vous voulez joindre les articles sur cette substance dans Christison et Pereira et dans Hempel et Teste, et si, en même temps, vous compulsez les matériaux abondants, mais indigestes, qui sont amoncelés autour de lui dans la *New Materia medica*, vous aurez devant vous la plupart des faits sur lesquels reposent les remarques que je vais faire. A mesure que nous avancerons dans l'étude de l'Arsenic, je m'appuierai sur d'autres renseignements concernant ce médicament.

Ce serait faire injure à vos connaissances de vous détailler avec soin les phénomènes de l'empoisonnement par l'Arsenic. Nous les passerons cependant en revue assez rapidement pour nous fixer sur leur expression physiologique et déterminer leurs «similes» pathologiques avec précision.

I. Il y a certaines actions de l'Arsenic que nous devons (provisoirement du moins) appeler *générales*, étant jusqu'à présent incapables de les localiser. Ainsi, il est des cas d'empoisonnement par l'Arsenic dans lesquels le patient meurt simplement de « prostration, » sans qu'il soit possible de découvrir en lui aucun symptôme spécial ou aucune lésion. La même adynamie profonde paraît caractériser l'influence de ce médicament sur ses expérimentateurs (provers). On doit en tenir compte comme faisant partie de son action générale. On note de plus, dans les symptômes produits par l'Arsenic, une tendance aux exacerbations et aux rémissions, et même aux inter-

(1) Imbert Gourbeyre, *Histoire des éruptions arsenicales* (*Moniteur des hôpitaux*, 1850). — *Études sur la paralysie arsenicale* (*Gazette médicale*, 1858). — *Études sur quelques symptômes de l'arsenic et sur les eaux minérales arsenifères*. (*Gazette médicale*, 1863. — *Art médical*, 1864, et suiv. *passim*.)

mittences; et communément, dans ces occasions il y a une périodicité de retour bien marquée.

II. Un certain nombre de symptômes de l'empoisonnement par l'Arsenic semblent devoir être rapportés à une action directe sur le tissu *nerveux*. Cette action n'en est pas une de simple dépression, comme celle du Curare, encore moins une d'excitation pure, comme celle de la Strychnine. C'est un curieux mélange de dépression et d'irritation; la paralysie s'accompagne de crampes, et l'anesthésie, de névralgie. Ces derniers phénomènes ne se voient que parmi les symptômes ultimes de l'empoisonnement par l'Arsenic. La perte de forces est presque toujours paraplégique. Néanmoins on trouve dans le *Medical Times and Gazette* du 11 janvier 1862, un cas d'hémiplégie dans lequel le laryngoscope décela une paralysie de la corde vocale du côté affecté. Les bras sont affectés tout aussi souvent que les jambes. La névralgie concomitante dont j'ai parlé peut exister avec la perte de la sensibilité à tout autre agent que le froid, par lequel elle est aggravée. La paralysie est plus complète dans les mains et les pieds, et s'étend, s'il y a lieu, de la périphérie vers le centre. Il existe un sentiment de grande agitation dans les membres quand se manifestent les douleurs. En outre, les symptômes moraux et mentaux qui caractérisent les souffrances par l'Arsenic sont si uniformes que je ne puis les attribuer qu'à une action directe sur les centres qui président aux idées et aux émotions. Là encore nous avons le mélange d'irritation et de dépression. Il y a mélancolie, mais en même temps agitation, irritabilité, anxiété et angoisse. J'ajoute, sans tenter pour l'instant aucune explication, que l'Arsenic a causé quelquefois des convulsions épileptiformes et choréiformes.

Il reste une autre division du système nerveux, dont nous venons à peine d'apprendre à reconnaître l'importance, je veux dire le système sympathique ou gan-

glionnaire. L'Arsenic affecte d'une manière puissante les nerfs vaso-moteurs, en quelque sorte comme le fait l'Aconit. Hahnemann l'avait remarqué il y a longtemps, et l'exprimait ainsi dans le langage de son époque : « Je me suis assuré amplement que l'Arsenic est bien capable de produire ce *spasme des vaisseaux sanguins*, cette « commotion de l'estomac » appelée le *frisson fébrile*. Si on l'emploie à forte dose, le cinquième ou le sixième d'un grain pour un adulte, ce frisson est très-facile à observer. » La réaction fébrile, lorsqu'elle a lieu, revêt quelquefois le type typhoïde. Le plus communément le froid, la chaleur et la sueur reviennent périodiquement par une rotation un peu irrégulière.

III. Vous êtes prêt à admettre que l'Arsenic est un agent plutôt « hématique » que « neurotique. » Les recherches de Smith et Sturzwage paraissent avoir établi cette action, et les expériences du Dr Harley ont conduit ce dernier à la même conclusion. A petites doses fréquemment répétées, le seul résultat de l'influence de cette drogue est la diminution de la métamorphose des tissus, et par suite l'obésité. Les expérimentateurs se basèrent sur ce fait pour expliquer les effets particuliers de la nourriture arsenicale sur les paysans Styriens et les chevaux Viennois. Le poison agit sur les corpuscules rouges, diminuant chez eux la propriété de prendre l'oxygène qui leur est fourni par les poumons ; et les composés carbonés non brûlés se déposent ainsi sous forme de graisse. Si on accorde que cette action directe sur les globules soit véritable, beaucoup de phénomènes de l'empoisonnement par l'Arsenic deviennent explicables. Rien d'étonnant, alors, que le sang devienne noir et incoagulable, ressemblant à celui de la fièvre maligne et du choléra; qu'il survienne fréquemment des épanchements pétéchiaux ; et que l'empoisonnement chronique prenne la forme d'une profonde cachexie.

IV. Je ne puis douter que l'Arsenic n'agisse aussi sur

le tissu musculaire. Hahnemann (qui écrivit, alors qu'il était encore praticien de la vieille école, un traité complet sur l'empoisonnement par l'Arsenic) appelle spécialement l'attention sur l'influence « myotique » du poison : « Le pouvoir constricteur de l'Arsenic, écrit-il, est démontré après la mort par de nombreux phénomènes. On trouve d'habitude, après l'empoisonnement par l'Arsenic, les orifices cardiaque et pylorique de l'estomac dans un tel état de contraction, qu'on ne saurait faire passer la moindre quantité d'air. Le pharynx est contracté aussi, de même que le diaphragme, ainsi que les muscles de l'abdomen.

Presque tous les sphincters, spécialement ceux de l'anus et de la vessie, sont fermés; l'ouverture dans le duodénum du conduit cholédoque commun, semble souvent si rétrécie que la bile ne saurait la traverser. Quelques observateurs ont aussi trouvé l'estomac fortement revenu sur lui-même, après que de l'Arsenic avait été ingéré. De même, dans les membres, il paraît qu'il se produit une contraction, ou « spasme » visible des fibres musculaires. » Cette influence « myotique » devrait rendre compte des crampes si caractéristiques de l'empoisonnement Arsenical. Elles peuvent difficilement être produites à travers les nerfs moteurs, puisque ceux-ci sont plus ou moins paralysés. Nous possédons un exemple parallèle d'une espèce opposée dans le Plomb (?) et la Digitale, qui paralysent les muscles directement, et non à travers le système nerveux.

Un degré moindre, mais plus diffus, de la même irritation musculaire, combinée avec les effets neurotiques du poison, semble être la cause de l'agitation choréique, des tremblements et des contractions que l'on observe si souvent. Je rapporterais à la même action les symptômes cardiaques : douleur et anxiété précordiales, palpitations violentes, pouls rapide et irrégulier, etc., etc.

V. L'action la plus importante de l'Arsenic, cependant, est sa propriété de développer une irritation in-

flammatoire dans les tissus. A peine y a-t-il une partie du corps qui échappe à cette influence du poison. Mais nous connaissons principalement ses effets sur les membranes muqueuses et séreuses, et sur la peau.

a. L'Arsenic est un irritant spécial de toute membrane muqueuse, partout où il s'en trouve. Les « douleurs brûlantes, » si communes dans ses pathogénésies, sont regardées par le Dr Wurmb comme dépendantes de cette action. Le caractère de l'inflammation développée dans ce cas n'est pas (comme avec le tartre émétique) mucopurulent, mais la membrane est sèche, ou laisse exsuder un écoulement clair, ichoreux : et les progrès ultérieurs de l'affection tendent plus vers l'ulcération que vers la suppuration. Le canal alimentaire est affecté dans toute sa longueur, mais plus particulièrement la bouche, la gorge, l'estomac, le duodénum et le rectum. L'inflammation est intense, et cause des vomissements, de la diarrhée, de la dysentérie, des aphthes dans la bouche, l'ulcération de l'estomac et des intestins, et même la gangrène de l'anus. Dans un cas, on trouva une tuméfaction des glandes de Peyer, de la partie inférieure du jejunum, avec tendance à l'ulcération.

L'influence de l'Arsenic est moins puissante sur l'appareil respiratoire, excepté dans sa portion supérieure. Il se produit communément une céphalalgie frontale tensive par irritation de la membrane muqueuse revêtant les cellules ethmoïdales et les sinus frontaux, ainsi que du coryza, avec écoulement ichoreux abondant. De plus, la conjonctivite arsenicale, qui est aussi bien connue que la stomatite mercurielle, appartient à cette catégorie. L'irritation diminue à mesure qu'elle descend, mais prend un nouvel essor dans les poumons. La membrane muqueuse génito-urinaire est enflammée tout entière ; et fréquemment la gangrène envahit le pénis, le scrotum, la vulve (ainsi que l'anus).

Le tissu rénal prend sa part de l'irritation générale.

Dans l'empoisonnement aigu, la sécrétion urinaire est presque toujours diminuée ou supprimée : si on obtient un peu d'urine, on la trouve albumineuse. En effet, la présence de l'albumine est un phénomène tellement constant qu'elle a été désignée comme le signe diagnostic différentiel entre l'empoisonnement Arsenical et l'Antimonial. Nous avons ensuite les observations du Dr Mitchell (*New-York medical Journal*, juin 1865) de l'apparition répétée de l'anasarque, avec ou sans albuminurie, comme effet de hautes doses médicinales d'Arsenic. Dans ces cas, on ne trouva que peu de tubes rénaux très-pâles, à l'aide du microscope. Mais les expériences du Dr Quaglio ont augmenté nos connaissances sur ce point. Il empoisonna lentement six chats avec de l'Arséniate de soude, pendant des périodes de un à dix mois, et produisit chez tous une maladie de Bright plus ou moins complète. Pendant la vie l'urine était rare, et contenait de l'albumine, des globules graisseux, de l'épithélium rénal, des tubes de fibrine et des globules sanguins ; elle offrait une réaction neutre, et une proportion de solides au-dessous de la normale. Les animaux moururent dans le coma, et on trouva après leur mort les reins tuméfiés et hyperémiés, et les cellules épithéliales remplies de graisse et de granulations.

b. L'Arsenic affecte les membranes séreuses non moins puissamment que les muqueuses. L'inflammation qu'il y développe est d'un caractère subaigu, avec épanchement séreux rapide et abondant (moins souvent purulent). Les plèvres sont plus fréquemment affectées ; ensuite le péricarde, plus rarement le péritoine et l'arachnoïde. Je dois vous renvoyer aux autorités citées au commencement pour des exemples de ces effets de l'Arsenic.

c. La puissante action irritante de l'Arsenic sur les membranes muqueuses, fait pressentir d'une manière presque certaine qu'il doit exercer une influence semblable sur leur continuation extérieure, la peau.

S'il en est ainsi, cependant, ce fait convaincra d'homœopathie inconsciente l'usage presque universel de ce médicament dans le traitement des affections cutanées. Il me faut donc citer, pour ce fait, les autorités de la vieille école. M. Hunt (quel homme meilleur pourrait-on nommer) atteste le fait que l'usage prolongé de l'Arsenic produit presque toujours un pytiriasis, et quelquefois un lichen. Le Dr Inmann écrit : « L'Arsenic, pris en excès, produit une sorte d'inflammation chronique de la peau, accompagnée d'œdème, de rudesse, de sécheresse, et suivie de la desquamation de l'épiderme, de la chute des poils, et quelquefois des ongles (1). En dernier lieu, M. Imbert-Gourbeyre, professeur de matière médicale à l'école de médecine de Clermont-Ferrand, a récolté un grand nombre de cas dans lesquels l'Arsenic a produit des éruptions sur la peau. Il démontre que toutes les formes d'irritation cutanée ont été causées par lui, depuis le simple érythème jusqu'à l'érysipèle malin, l'inflammation pustuleuse et la gangrène. Les formes vésiculeuses et squameuses sont cependant les plus communes. Pardonnez-moi si, après tout, j'ai pris un ton trop didactique en décrivant les effets pathogénétiques de l'Arsenic. Il était nécessaire de les faire ressortir d'une manière un peu systématique, afin de vous permettre d'avoir devant les yeux les bases sur lesquelles l'application de la loi des semblables nous a mis en état d'élever un édifice si imposant.

Je passerai maintenant en revue les propriétés curatives de l'Arsenic, suivant pas à pas, à mesure que j'a-

(1) *New theory and practica of medicine*, p. 269. Ainsi s'exprime le Dr Ringer : « La première influence de l'Arsenic sur l'éruption du Psoriasis est de la rendre plus rouge et plus enflammée, de la faire paraître pire qu'avant le commencement de la médication. » (*Manual of thérapeutics.*)

Ceci est un des nombreux aveux allopathiques de la vérité de la loi de similitude. I. G.-M.

vancerai, leur relation avec ses effets pathogénétiques.

1. L'action de l'Arsenic sur les centres cérébro-spinaux nous engagerait à l'employer dans quelques cas de paralysie générale et de mélancolie.

Moins intelligible, mais indiscutable est son pouvoir sur la chorée, et de temps en temps, sur l'épilepsie (spécialement lorsque les accès reviennent périodiquement). Je puis dire seulement que son emploi dans ces affections est homœopathique, parce qu'il a causé, en état de santé, des symptômes analogues. Mais l'exemple capital de l'influence neurotique pure de l'Arsenic est son pouvoir curateur dans la *névralgie*. C'est un des très-rares médicaments qui causent une névralgie véritable; et il surpasse de beaucoup tous les autres dans le traitement de cette affection, lorsqu'elle est idiopathique.

La névralgie Arsenicale est pure, c'est-à-dire ni inflammatoire, ni toxémique, ni réflexe. La douleur est brûlante et intense, accompagnée d'une grande agitation et d'angoisse; elle est souvent intermittente, avec tendance à un retour périodique; elle est en général aggravée (quoique même d'abord soulagée) par l'application du froid; est pire au repos, diminuée pendant le mouvement; et d'habitude affecte, au moins dans sa première manifestation, le côté gauche.

Vous rencontrerez souvent ce genre de névralgie comme conséquence de la malaria, ou de la grippe (influenza); encore plus souvent, comme symptôme de pure débilité. Si vous voulez lire les cas publiés par le Dr Quin dans le quatrième volume, et par moi dans le vingt-deuxième volume du *British Journal of Homœopathy*, vous verrez la preuve que l'Arsenic exerce une influence magique sur la névralgie pure, en quelque point qu'elle se montre.

II. L'action de l'Arsenic sur les nerfs vaso-moteurs, rapprochée de la tendance à la périodicité et à l'intermittence que l'on peut observer dans ses symptômes,

engagea à en faire un médicament de la fièvre intermittente. De fait, Hahnemann, Boudin (1) et Clarus, ont tous observé des exemples de véritable fièvre intermittente résultant de son usage. Pour vous, médecins de la vieille école, l'Arsenic ne vient, je crois, qu'en second rang après la Quinine, mais vous l'employez purement et simplement comme alternant avec elle. Nous devons, pour notre part, distinguer. Donnant la Quinine pour les cas récents, typiques et non compliqués, nous préférons l'Arsenic dans les formes plus graves et plus malignes de la maladie; dans les types tierce et quarte; et dans les cas anciens, dans lesquels les phénomènes des accès ont perdu leur intégrité et leur rhythme. Le Dr Wurmb, qui a fait de l'Arsenic le médicament principal des fièvres intermittentes à l'hôpital Leopoldstadt, de Vienne, résume ainsi les indications spéciales de cette préférence : « Un stade absent ; chaleur brûlante ; prostration rapide; faiblesse et engourdissement ; gonflements hydropiques ; cachexie; abus de la Quinine. » Comme le suggère la dernière phrase, l'Arsenic est un antidote important des effets nuisibles de la Quinine, quand (ainsi que cela arrive si souvent) on en a abusé dans les cas chroniques de fièvre intermittente.

III. Dans le vingt - quatrième volume du *British Journal of Homœopathy* (page 485), j'ai essayé de prouver la ressemblance essentielle qui existe entre la fièvre intermittente et le choléra Asiatique. Le terrain commun occupé par ces deux maladies, c'est-à-dire l'excitation intense des nerfs vaso-moteurs, cause de l'arrêt temporaire de la circulation, fait justement partie de la sphère d'action de l'Arsenic. Que l'on ajoute ici la prostration générale, les crampes, et la suppression d'urines causées par le médicament, et l'on a les traits réellement alarmants du collapsus du choléra, auprès des-

(1) Boudin, *Traité des fièvres intermittentes,* Paris, 1842.

quels les vomissements et les garde-robes ne sont que tout secondaires.

Si ces derniers symptômes étaient, comme on le supposait dans l'origine, les éléments essentiels du choléra, l'Arsenic ne lui serait ni homœopathique, ni curatif, ces symptômes, dans l'empoisonnement Arsenical, dépendant de la gastro-entérite qui se produit, laquelle est absente dans le choléra (1). C'est probablement pour cette raison qu'Hahnemann, en entendant pour la première fois décrire la maladie lorsqu'elle envahit l'Europe en 1830, et en nommant les médicaments qu'il regardait comme les plus appropriés à la maladie, à cause de leur homœopathicité (Camphre, Veratrum, Cuprum), omit l'Arsenic. Une connaissance ultérieure de la maladie en question a montré que le vomissement et la diarrhée n'en sont pas les éléments nécessaires, et que dans quelques cas des plus graves, ils sont absents. L'Arsenic a donc été ajouté aux trois médicaments d'Hahnemann.

Etant parfaitement homœopathique à l'état général produit par le poison choléraïque, et luttant d'énergie avec lui, il est devenu notre ancre de salut dans les cas les plus désespérés.

Dans l'épidémie de 1849, le Dr Russell, à Edimbourg, et le Dr Drysdale, à Liverpool, furent d'accord pour assigner à l'Arsenic la première place dans le traitement du choléra, lorsque le moment de le guérir par le camphre est passé.

Je conseille, dans cette maladie rapidement destructive, de se servir du médicament en question sous la

(1) Dans le *Brit. Journ. of Homœopathy*, de janvier 1870, on trouve cependant un cas d'empoisonnement par l'Arsenic, minutieusement relaté, par le professeur Rudolf Virchow, dans lequel, non-seulement les symptômes pendant la vie, mais aussi l'état anatomique des intestins après la mort ressemblaient exactement à ce qu'on observe dans le choléra. (Note de la 2e édition.)

forme plus soluble de « liquor potassæ arsenitis, » et de le donner à doses appréciables.

IV. Une autre maladie épidémique, caractérisée par des troubles vaso-moteurs, de la prostration et un écoulement local, est la *grippe*. L'Arsenic correspond à la forme typique de cette maladie, se trouvant précisément homœopathique en même temps à l'affection locale. Entre mes mains, il s'est toujours trouvé rapidement curatif de cette maladie, en interrompant de suite sa marche. Le seul symptôme qu'il ne couvre pas est la douleur dans les os. Et celles-ci, lorsqu'elles sont excessives, requièrent quelques doses d'Eupatorium perfoliatum.

V. Si l'Arsenic est homœopathique au collapsus, ou période *algide* du choléra, il ne l'est pas moins à la « fièvre consécutive » (réaction). Et lorsqu'à cela nous ajoutons son action vénéneuse sur le sang, nous pouvons difficilement nous dispenser de reconnaître en lui un remède probable des fièvres véritablement toxæmiques, et des états typhoïdes en général. Le rapport est en effet si étroit, que l'empoisonnement par l'Arsenic a été plus d'une fois comparé à une attaque de fièvre typhoïde, et même une fois pris pour elle. Laissez-moi vous engager à bien vous pénétrer de cette pensée, que ce que l'Aconit est à une fièvre simple, l'Arsenic le sera à des formes malignes et typhoïdes. Toutes les fois que se montrent les symptômes bien connus dits « typhoïdes », particulièrement la langue sèche et la diarrhée involontaire, dans les fièvres continues, les exanthèmes, ou symptomatiques d'une gangrène locale, ou résultats d'un empoisonnement, armez-vous toujours de votre Arsenic, et usez-en largement et avec persistance. J'ai vu plus d'un cas désespéré guéri par lui (1).

[(1) Le Dr C. Despiney a publié une excellente monographie sur l'Arsenic (*De l'arsenic considéré comme antidote des maladies infectieuses; son emploi curatif et préservatif*, Paris, 1871.)] I. G.-M.

La fréquence des épanchements pétéchiaux dans l'empoisonnement Arsenical, en même temps qu'elle est un élément de son homœopathicité avec le typhus, donne l'idée de l'employer aussi comme médicament du purpura hæmorrhagica. Mais avant de quitter l'action hæmatique de l'Arsenic, je dois m'arrêter un instant sur son pouvoir antidotal contre une des pires dyscrasies, le «*cancer*. « L'expérience homœopathique s'accorde parfaitement avec celle de vos propres Walshe et Hunt, en attribuant à l'Arsenic une réelle influence spécifique sur cette fatale maladie. Il a même guéri le cancer épithélial de la lèvre et de la face, par son emploi local combiné avec l'usage à l'intérieur. Seulement, il est moins efficace contre le cancer de l'estomac, et n'a quelque pouvoir marqué sur la maladie que lorsqu'elle affecte le sein et l'utérus. Dans cette dernière région, on le dit agir mieux sous forme d'iodure.

VII. L'influence myotique de l'Arsenic, — en même temps, cela est possible, qu'une certaine électivité pour l'organe, — en fait un des médicaments les plus importants des *affections cardiaques*. Je parlerai de la péricardite lorsque je traiterai de son action sur les membranes séreuses. Dans l'endocardite, il devrait être notre principal médicament, quoique je ne connaisse aucune relation de cas dans lesquels on l'ait employé. Mais dans les affections organiques chroniques du cœur, particulièrement la dilatation et les lésions valvulaires, les témoignages en sa faveur sont élevés et unanimes. Il enlève la douleur, les palpitations et la dyspnée, et par-dessus tout, il a une influence très-marquée sur l'anasarque par laquelle ces cas finissent d'habitude. Il est aussi d'une efficacité considérable pour tenir en respect les accès d'angine de poitrine.

Jusqu'ici nous nous sommes tenus dans la sphère des actions « neurotique, hématique et myotique » de l'Arsenic. Les névralgies, la fièvre intermittente, le cho-

léra, la grippe, l'état typhoïde, les productions cancéreuses et les affections cardiaques lui ont tressé une couronne de triomphes. Mais il nous reste à le suivre à travers les tissus qu'il irrite, prenant note à mesure que nous avançons, de ce qu'il fait pour modifier leurs inflammations lorsqu'elles proviennent d'une autre cause.

1. Il existe peu de maladies inflammatoires du canal alimentaire dans lesquelles l'Arsenic ne rende de grands services; quoique dans quelques-unes sa valeur soit éclipsée par celle d'autres médicaments. Ainsi, dans la cavité buccale et pharyngienne, les acides minéraux, le Chlorate de potasse, et la Belladone, le remplacent dans les occasions ordinaires. Mais dans le « cancrum oris » (1), dans les aphthes survenant dans le cours des maladies débilitantes, et en général dans les inflammations malignes et les ulcérations phagédéniques de cette région, l'Arsenic est indispensable. Il paraît n'avoir aucune influence sur la vraie diphthérie. Il est le remède par excellence de la gastrite, aiguë et chronique. Il m'a servi souvent à guérir la douleur après le repas, le vomissement et les autres symptômes dyspeptiques qui dépendent de l'inflammation chronique de l'estomac et du duodénum (2). Il mérite d'être essayé dans le traitement de l'ulcère de l'estomac, quoiqu'il puisse être surpassé par le Kali bikromicum. L'Arsenic cède en général le pas à Mercurius corrosivus dans la dysentérie; mais il est très-utile lorsque c'est le rectum qui est le plus affecté,

[(1) Ne pas confondre avec le Cancroïde des lèvres. Il s'agit ici de la stomatite gangréneuse.] I. G.-M.

(2) Le Dr Ringer (*Manual of Therapeutics*) le recommande dans la « Dyspepsie irritative » et le vomissement matinal des ivrognes, et il ajoute: « Dans l'ulcère chronique et le cancer de l'estomac, l'Arsenic est précieux; il guérit la douleur et arrête les vomissements qui ont lieu dans ces affections. (Voy. aussi un mémoire du Dr Thorowgood dans le *Practitioner*, juillet 1870). [Ces médecins sont des Allopathes.]

ou quand il y a grande prostration. Comme la diarrhée qu'il cause dépend de l'inflammation de l'intestin, il n'est pas homœopathique à la simple diarrhée « fonctionnelle », quelque intense qu'elle soit. Mais dans les diverses formes de la diarrhée chronique, dans lesquelles il y a généralement de l'inflammation, des ulcérations, ou quelque autre espèce de désorganisation, l'Arsenic est un médicament héroïque.

2. L'Arsenic tient une place importante dans le traitement des affections de la partie supérieure de la *membrane muqueuse respiratoire*. J'ai déjà parlé de son influence sur la grippe; il est non moins précieux dans les coryzas se rapprochant de ce type, et aussi dans ces coryzas revenant tous les matins auxquels sont sujettes quelques personnes. C'est le meilleur médicament que nous ayons (ce qui n'est pas, après tout, beaucoup dire) pour l'asthme et le hay-fever. La conjonctive étant une dépendance de cet appareil muqueux, l'Arsenic est le remède de plusieurs espèces d'ophthalmie. Dans la conjonctivite chronique, je compte beaucoup sur lui; et, dans les ophthalmies scrofuleuses, mon expérience est d'accord avec celle de beaucoup d'autres, pour trouver qu'il guérit des cas rebelles à toute autre médication. L'Arsenic n'est réclamé que rarement, sinon jamais, dans les affections du larynx et de la trachée. Il n'est indiqué dans la bronchite et la pneumonie que lorsque celles-ci surviennent chez des personnes âgées, sont d'un type adynamique, et accompagnées de beaucoup de suffocation (bronchite capillaire, pneumonia notha). Même dans ces cas, je préfère de beaucoup le Tartre émétique. L'Arsenic est très-réputé dans notre école pour le traitement de l'asthme. Le Dr Wurmb donne les indications spéciales suivantes pour le choisir : « Lorsque les accès de suffocation surviennent plus particulièrement vers le soir ou la nuit, ou sont déterminées par la marche, l'action de monter, une inspiration profonde, la toux ou la colère, et sont ac-

compagnés d'un sentiment prononcé de faiblesse, de frayeur et d'anxiété, de douleur au creux de l'estomac et de la poitrine, et de toux sèche et quinteuse. » A ces indications on peut ajouter la périodicité du retour des accès. Il est recommandé par le Dr Ringer (allop.) pour les accès pseudo-asthmatiques qui ont lieu dans l'emphysème (1).

3. Dans les inflammations de l'*appareil urinaire*, et dans les affections rénales aiguës, l'Arsenic a plus que des rivaux dans d'autres médicaments, notamment la Térébenthine et la Cantharide. Mais, dans le mal de Bright chronique, il est probablement le meilleur médicament, et il a effectué des cures brillantes, ainsi que le démontrent ces renvois (2). Ses effets pathogénétiques y font penser pour l'hypertrophie blanche du rein, forme à laquelle il est le plus homœopathique, et aussi à cause de ce fait que sur 4 des 6 chats mis en expérience par le Dr Quaglio, on trouva une hypertrophie du ventricule gauche.

Le Dr Dickinson (*on albuminuria*) établit qu'il n'a jamais rencontré ce fait dans des maladies des reins autres que la dégénérescence granuleuse. C'est peut-être le remède favori dans notre école (c'est assurément le mien) dans la néphrite suite de scarlatine. Ses rapports avec les inflammations des membranes séreuses nous fournissent un autre élément dans son homœopathicité au mal de Bright, et sont une indication de son emploi, non prématurément, mais quand au moins elles surviennent.

[(1) Les succès *allopathiques* de l'Arséniate d'Antimoine ne sont que de l'Homœopathie inconsciente; c'est à l'Arsenic lui-même qu'ils sont dus. Les Homœopathes emploient eux-mêmes ce composé en atténuations, avec plein succès.] I. G.-M.

(2) Voy. *Lancet*, janvier 18, 1862; Black, p. 17, note 1; et *British Journ. of Homœopathy*, vol. XII, p. 485; vol. XIII, p. 506; vol. XIV, p. 20; vol. XVI, p. 219; vol. XVII, p. 545, 573.

Dans les affections des *organes de la génération*, son emploi n'est connu jusqu'à présent que dans la ménorrhagie chronique (pour laquelle il est préconisé par nos Locock et Hunt), et dans les cas de chancre mou tournant au phagédénisme. On le trouvera probablement curatif dans le « noma pudendi » (analogue du cancrum oris), dans le cancer du scrotum et dans les autres affections malignes et gangréneuses des organes génitaux externes. Le Dr Black conseille l'emploi de l'Arsenic dans les affections chroniques de l'utérus ; dans ces cas, une leucorrhée claire, corrosive, brûlante, l'indiquerait.

4. Dans les inflammations des *membranes séreuses*, l'Arsenic est appelé à intervenir partout où se montre un épanchement séreux. Aucun médicament ne l'égale ici. Il a sa plus forte influence sur la plèvre, sa moins active sur le péritoine. Dans les hydropisies séreuses chroniques, l'usage persévérant de l'Arsenic est suivi de bons résultats (1). Dans les cas idiopathiques, il est probablement inférieur à Apis, peut-être aussi à Apocynum. Dans l'ascite résultant d'une affection du foie, il ne peut presque rien ; mais dans l'hydropisie consécutive à une affection cardiaque ou rénale, son action puissante sur les organes primitivement affectés en fait un des médicaments les plus précieux. Bahr a écrit : « L'Arsenic est un de nos plus importants diurétiques. » Il convient dans toutes les formes d'hydropisie, plus particulièrement dans l'hydropisie dépendant d'une affection du cœur, et dans l'œdème des poumons. Après l'administration de l'Arsenic, il s'établira, quelquefois avec une étonnante rapidité, une diurèse après laquelle l'hydropisie disparaîtra rapidement. Le résultat est plus douteux s'il ne s'agit que de l'ascite à combattre, et de même que le médicament montre déjà ses bons effets après peu de jours dans

(1) Voy. quelques cas remarquables par le Dr Yeldham dans lumes III et IV des Annales.

certains cas, dans d'autres, après quelques doses, il est inutile de le continuer plus longtemps, dans l'espoir de retirer de bons effets de son usage prolongé. » Il le recommande aux triturations basses.

5. J'ai à peine besoin de vous dire que l'Arsenic occupe dans les *affections cutanées* une place non moins étendue que celle de son influence dans la même sphère. Je pense que M. Hunt exprime fidèlement votre propre expérience et en général celle des praticiens de la vieille école. Si vous voulez parcourir une revue de son livre que j'ai écrite dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXI, p. 660, vous verrez comment j'ai fait ressortir l'homœopathicité de son traitement. Cela va même jusqu'à la dose, puisque dans un cas, il donne 1/400e de grain en une seule fois. Nous avons beaucoup d'autres médicaments que l'Arsenic pour les affections de la peau, d'où il suit que nous ne l'employons pas aussi indistinctement que la vieille école. Mais dans les cas chroniques d'urticaire, d'eczéma, de pemphigus, de rupia simplex, de lichen, de prurigo, de pytiriasis, de psoriasis et de lèpre, nous l'estimons aussi haut que vous le faites, et l'employons comme remède principal. Dans beaucoup d'occasions, il guérira ces affections même à la 30e dilution, comme vous pouvez le voir dans une collection de cas insérée dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. IV, p. 349.

Nous arrivons de là sorte à la fin des propriétés thérapeutiques de l'Arsenic, ayant ajouté à celles déjà énumérées de ses conquêtes, parmi d'autres affections, le Cancrum oris, la gastrite, la diarrhée chronique, les ophthalmies chronique et scrofuleuse, l'asthme, la maladie de Bright, la ménorrhagie chronique, les épanchements séreux, les hydropisies, et les affections chroniques de la peau. Une bonne liste, en vérité, et qui pourrait encore être allongée. Pour ma part je puis parler ainsi, car fussé-je réduit à deux médicaments seulement de toute la pharmacopée, je choisirais l'Aconit et l'Arsenic.

L'action de l'Arsenic est si étendue qu'il possède des points d'analogie avec presque tous les médicaments de la matière médicale. Ceux qui lui ressemblent le plus sont *Mercurius corrosivus*, *Kali bichromicum* et *Iodium.*

Comme tous les polychrestes, l'Arsenic doit être donné en dilutions variées si l'on veut obtenir toute son efficacité. Dans le choléra, les états typhoïdes, la ménorrhagie chronique et les affections cutanées, vous pouvez employer la première trituration d'Acide arsénieux, ou (ce que je préfère) la « Liquor potassæ arsenitis, » qui contient gr. j d'Acide arsénieux dans mcxx d'Eau (1). La 3e trituration décimale est une atténuation très-utile pour la diarrhée chronique, et pour les inflammations chroniques de ces tissus pour lesquels l'Arsenic est irritant. La 6e dilution répond admirablement à la grippe, au coryza, aux épanchements séreux aigus, et aux autres inflammations aiguës auxquelles le médicament est homœopathique. Les atténuations au-dessus de la sixième ont rendu plus de services dans les névralgies, les fièvres intermittentes chroniques et l'asthme.

(1) Voir la Pharmacopée anglaise, pour ces mesures.
I. G.-M.

LETTRE XI.

ASA FŒTIDA, ASARUM, ASCLEPIAS, ASTERIAS, AURUM, BAPTISIA, BARYTA CARBONICA ET MURIATICA.

L'ordre alphabétique que nous suivons nous amène à une suite de médicaments de moindre importance ; chacun d'eux possède néanmoins sa place dans le traitement de la maladie, place qui ne saurait être remplie sans perte par d'autres. Le premier qui se présente vous est familier ; c'est l'

Asa fœtida,

(et non Assa fœtida, comme on le prononce incorrectement). J'ai à peine besoin de vous dire que la drogue connue sous ce nom est le jus desséché de la racine de la plante indienne qui le porte. Nous préparons par nos procédés babituels, une teinture avec l'Asa fœtida du commerce.

L'Asa fœtida n'a été expérimenté que par le professeur Jœrg et ses élèves. Le Dr Hempel donne le récit de leurs expériences.

Pereira résume ainsi les résultats de Jœrg : « Des doses d'Asa fœtida, ne dépassant pas un scrupule, ont causé du malaise et de la douleur à l'estomac, augmenté la sécrétion de la membrane muqueuse gastro-intestinale et les évacuations alvines. Le pouls a augmenté de fréquence ;

la chaleur animale s'est élevée, la respiration a été accélérée, et il y a eu excitation des sécrétions de la membrane muqueuse bronchique et de la peau. La céphalalgie avec vertiges fut un effet très-constant. L'appareil génito-urinaire parut spécialement affecté, car chez les sujets masculins il y avait augmentation des désirs vénériens avec irritation du gland du pénis, tandis que chez les sujets féminins l'apparition des règles eut lieu en avance, et il y eut des douleurs utérines.

Notre usage principal d'Asa fœtida est celui auquel vous êtes accoutumé, c'est-à-dire comme médicament des troubles hystériques. Un symptôme observé à plusieurs reprises par deux expérimentateurs ressemble d'une manière frappante à la boule hystérique ; et la toux hystérique, la tympanite et l'asthme sont sous son influence. J'avoue que je l'emploie rarement pour ma part, lui préférant le plus agréable Moschus, dont l'action paraît si semblable. Une tout autre action, et celle-là très-inexplicable, est l'influence de l'Asa fœtida sur les affections des os. Le Dr Holcombe écrit : « J'ai vérifié deux fois la valeur de ce médicament dans les caries scrofuleuses des os. J'ai employé la 12e atténuation. Il est singulier qu'un médicament, dont les principales applications s'adressent aux troubles les plus fugitifs et sympathiques du système nerveux, puisse étendre son pouvoir curatif aux plus profondément situées des lésions organiques chroniques.» Il est aussi très-hautement recommandé dans la périostite aiguë. Je vous donne ces faits pour ce qu'ils sont. Quant à moi, j'ai donné l'Asa fœtida d'une façon des plus persistantes dans plusieurs cas de caries chroniques, sans être capable de distinguer le plus léger résultat de son emploi. Il a la réputation d'avoir une certaine valeur quand le lait vient à manquer aux mères nourrices.

Les relations d'Asa fœtida comme Nervin sont avec *Ambra*, *Castoreum*, *Moschus* et *Valeriana*. Son influence

sur les os (s'il en a une en effet) le range avec les métaux et les métalloïdes *Aurum*, *Acide fluorique*, *Mercurius*, *Phosphorus* et *Silicea*.

Dans les accidents hystériques, la dose devrait être au-dessous de la 2ᵉ atténuation. Dans les affections osseuses, ce sont les dilutions de 12 à 30 qui ont établi la réputation de l'Asa fœtida.

J'entre dans une région qui vous est inconnue lorsque j'arrive à vous parler de l'

Asarum Europæum,

ou Asarabacca. La plante entière sert à préparer une teinture.

L'Asarum fut expérimenté sous la direction d'Hahnemann, et sa pathogénésie se trouve dans la « *Matière médicale pure*. »

Il existe sur lui un bon article (le dernier publié, je suis fâché de le dire), dans la *New materia medica*.

On sait assez bien que l'Asarum est un irritant local, du type de l'Élaterium et du Veratrum, des membranes muqueuses en général, agissant comme sternutatoire, émétique et purgatif. Mais ce fait a peu de portée en pratique. Dans les pathogénésies d'Hahnemann, ce qui nous frappe le plus est, en fait de symptômes généraux, une sensibilité excessive et un état général de frisson, sans soif; dans des régions particulières, dépression des fonctions cérébrales avec céphalalgie pesante; vue faible avec clignotement des paupières; dureté encore plus frappante de l'ouïe, comme si une pellicule était tendue dans le méat auditif; évacuation abondante de mucosités intestinales (1); points douloureux marqués dans les pou-

(1) Le symptôme « selle peu copieuse, jaune, muqueuse, en une seule masse, » a été vérifié par trois cas de guérison, par le Dʳ E.-M. Hale. (*Amer. Journ. of med.*, oct. 1867.)

mons; beaucoup de myalgie dans le dos et les extrémités inférieures. L'Asarum a été à peine employé en médecine. Les symptômes ci-dessus pourront être à l'occasion des indications de son emploi par vous. Il a une grande réputation en Russie comme un remède contre l'ivrognerie.

Je ne puis rien dire sur les analogues ni sur la dose de l'Asarum.

Je suis encore dans une région non familière en écrivant sur

Asclepias tuberosa.

Avec la racine on peut faire une teinture ou des triturations.

Tous les renseignements que nous possédons sur l'Asclepias tuberosa sont tirés de l'article que le Dr Hale lui consacre dans la deuxième édition de ses « *New Remedies.* »

Le trait significatif de cette plante est d'être connue vulgairement sous le nom de « racine à pleurésie. » De tels termes ont d'habitude plus ou moins de garanties dans les faits; et qu'il en soit ainsi dans le cas présent, cela ressort d'une pathogénésie récemment instituée avec l'Asclepias, par le Dr Nichol, de Belleville, 71 S. De hautes doses causèrent seulement des coliques et des purgations; mais, avec la première dilution décimale, il eut des symptômes pleurétiques marqués. Ainsi, « vers le soir, les douleurs allèrent en augmentant, rendant la respiration pénible, spécialement à la base du poumon gauche, qui est mat à la percussion, tandis que la toux est sèche et spasmodique. La douleur est très-aiguë au côté droit et paraît avoir son siége dans la plèvre. » Ce médicament mérite d'être essayé.

Le médicament qui va suivre est encore plus nouveau. On le prépare avec l'étoile de mer,

***Asterias rubens*,**

en pilant (du moins je le suppose) le zoophyte desséché dans un mortier, et en le triturant avec du sucre de lait.

Nos seules connaissances sur l'Asterias reposent sur l'expérimentation et les cas cliniques laissés par feu le Dr Pétroz. On peut les trouver dans la collection de ses travaux, ou traduits dans les « *American Provinces* » de Metcalf.

Le Dr Petroz fait la remarque suivante : « L'expérimentation sur l'homme sain détermine volontiers, et souvent avec profusion, des symptômes indiquant des troubles fonctionnels ; mais ils ne vont jamais jusqu'à l'altération du tissu, et fournissent même rarement les premières indications à ce point de vue. Nous devons donc nous reposer sur l'expérience clinique ; ses enseignements sont sûrs lorsque le temps les a confirmés. »

Ces principes ne s'adressent à aucun médicament mieux qu'à l'Asterias rubens. Les symptômes cutanés seuls sont bien tranchés, et ils ont conduit à son emploi dans l'ulcération chronique, même de nature cancéreuse, et cela avec succès. Il a aussi guéri un cas de congestion cérébrale avec constipation chronique, chez un vieil officier. Je l'ai moi-même trouvé très-utile dans un cas semblable.

L'Asterias était réputé chez les anciens pour l'épilepsie ; et Petroz cite deux cas dans lesquels une grande amélioration fut le résultat de son emploi à doses infinitésimales. J'ai peu d'expérience personnelle avec ce médicament.

Teste classe l'Asterias (du consentement de Petroz) dans son groupe dont *Sulfur* est l'en-tête, et comprenant *Bovista*, *Æthusa*, et *Cicuta*.

Dans tous les cas rapportés de soulagement ou de gué-

rison par Asterias, on a employé les plus hautes atténuations (12 à 24).

Nous en arrivons à un médicament que l'homœopathie a tiré à grand'peine d'un oubli immérité, en lui rendant un rang élevé en thérapeutique. Je parle de l'Or. Il y a si peu de différence entre l'action de ce métal et celle de ses sels, que je parlerai de tous en général sous le titre de

Aurum.

Nous préparons ce métal en triturant les plus fines feuilles d'Or, ou le précipité d'une solution de bichlorure avec le sucre de lait. Le trichlorure (Aurum Muriaticum) dissous dans l'eau ou l'alcool, sert à faire les dilutions.

L'Or métallique et ses chlorures ont été expérimentés par Hahnemann; leurs pathogénésies ont été publiées d'abord dans la *Matière médicale pure;* ensuite, dans les *Maladies chroniques*.

Il paraît que l'Or pulvérisé était réputé parmi les médecins Arabes pour plusieurs formes de maladies, notamment la mélancolie, les palpitations et la dyspnée. Abandonné par les médecins modernes d'après des objections théoriques basées sur sa prétendue insolubilité, son usage fut ressuscité par Hahnemann. Son procédé de trituration développa sa puissance médicinale, et sa méthode expérimentale révéla son rang et son caractère. Aujourd'hui, comme vous le savez probablement, un « Pulvis auri » occupe une place dans quelques pharmacopées étrangères; et l'introduction du trichlorure dans notre pratique nous fournit un agent ayant avec le métal le même rapport que celui du sublimé corrosif avec le Mercure.

Les pathogénésies d'Hahnemann mettent hors de doute ce fait que trois au moins des anciennes applications de l'Or étaient des exemples de l'opération de la loi des semblables. Aucun médicament ne cause une dépression aussi

marquée, non plus que cette angoisse, ce dégoût de la vie et cette impulsion vers le suicide; et pour la *mélancolie*, spécialement celle avec tendance au suicide, l'Or à petites doses (1[re] trituration) a été un remède efficace; de plus, les symptômes de dyspnée sont très-proéminents; en sorte que nous comprenons pourquoi Avicenne le recommande comme extrêmement utile dans la difficulté de respirer. Je ne puis cependant vous préciser l'espèce précise de dyspnée dont l'or est curatif. D'après la pathogénésie, il semblerait que ce soit l'asthme spasmodique. Troisièmement, l'or était connu anciennement comme antidote des effets destructeurs des poisons minéraux, spécialement de l'Arsenic et du Mercure. Observez donc les exostoses, l'ulcération et le gonflement du nez dans les pathogénésies; et lisez dans Pereira la description de la salivation et de la fièvre éréthistique causées par le trichlorure, et vous verrez que l'Or est l'antidote du Mercure à cause de la similitude de leurs effets. Hahnemann cite un cas de caries mercurielles des os nazaux et palatins guéries par la 2[e] trituration d'Or.

La pathogénésie nous fait voir encore cet effet de l'Or. Afflux de sang au cerveau, avec bruit et mugissement dans la tête (comparez avec Glonoïn); hémiopie, de sorte que la moitié inférieure seulement des objets est visible (ce qui fait contraste aveo le Muriatis Acidum et le Lithium, qui coupe l'objet en deux moitiés latérales par une ligne perpendiculaire); croûtes dans les narines (spécial à l'Aurum Muriaticum); appétit sexuel très-surexcité; gonflement et sensibilité du testicule droit, et palpitations du cœur. Vous trouverez probablement dans ces symptômes de bonnes indications pour l'emploi d'Aurum dans votre pratique.Jusqu'ici son action principale a été (outre la *mélancolie* et l'*hydrargyrie* dont nous avons déjà parlé) utilisée dans la *syphilis tertiaire* et dans le *sarcocèle* ancien. C'est un admirable médicament pour ces constitutions détériorées par l'influence combinée de la syphilis et du mercure,

qui se présentent quelquefois à nous pour être traitées (1). Une fois je donnai à un malheureux affligé de la sorte la 1re trituration d'Or; il revint me voir une semaine après, paraissant un tout autre homme, et s'écriant : « Sûrement, vous m'avez donné l'élixir de vie. » La forme syphilique du sarcocèle serait nécessairement celle pour laquelle il convient le mieux. Mais je l'ai vu agir favorablement dans la maladie simple. On le préconise dans l'*ozène* (2), et il devrait être le meilleur remède dans l'*exostose*. A l'hôpital Leopoldstadt de Vienne, l'Aurum Muriaticum 15e décimale est le remède favori de la *périostite*, et à la 6e dilution, il a guéri un cas grave d'*albuminurie* avec hydropisie généralisée. Dans le vol. VIII du « *North American Journal of Homœopathy*, » vous pouvez lire quelques cas démontrant son pouvoir sur l'ophthalmie chronique. En somme, l'Or est un médicament très-important, et son usage deviendra probablement de plus en plus étendu.

Après le Mercure, l'analogue le plus frappant d'Aurum est *Platina*, qui est au sexe féminin ce que l'Or est au sexe masculin. Dans son action sur les testicules, il est l'associé de *Pulsatilla*, *Clematis* et *Spongia*.

Je vois que j'ai mentionné les atténuations auxquelles l'Or s'est trouvé efficace. Vous verrez que généralement ce sont les plus basses.

Une des plus remarquables acquisitions que notre matière médicale a récemment faites de celle de l'Amérique est le

Baptisia tinctoria,

plante appelée aussi : « indigo sauvage ». On emploie l'écorce de sa racine pour préparer une teinture.

(1) Le Dr Chapman a raconté un bon cas de cette espèce dans la *British Journ. of Homœopathy*, vol. VII, p. 396.

(2) Voy. un cas dans mon *Manual of therapeutics*, p. 300.

Il existe des fragments d'expériences dans les numéros V et VII du « *North American Journal of Homœopathy* ». Dans l'article de ses « *New-Remedies* » concernant ce médicament, le Dr Hale les a rassemblés avec d'autres faits pathogénétiques et cliniques.

Je ne pourrais dire que, de prime abord, ces expériences sur la Baptisia fussent de nature à nous engager à en faire l'essai dans la « fièvre gastrique ». Mais, sachant la haute réputation de ce médicament dans le traitement de cette maladie, nous avons trouvé en effet beaucoup de ressemblance entre sa pathogénésie et elle. Sentiment de faiblesse, tremblements, pouls fréquent (90), plein et mou, chaleur interne et externe avee soif, céphalalgie avec tendance au délire, langue d'un brun jaunâtre au centre et rouge sur les bords; constipation alternant avec la diarrhée, le tout constitue un portrait morbide. Quant aux vertus curatives de ce médicament, je reproduirai ici quelques remarques que je faisais dans le vol. XXIII du « *Brit. Journ. of Homœopathy* » : L'intérêt spécial de ce remède repose dans son pouvoir sur certaines espèces de fièvres. Les autorités citées par le Dr Hale le considèrent comme le grand spécifique de toute fièvre idiopathique quelconque. Nous ne pouvons que l'approuver lorsqu'il dit : « Il est douteux que le Baptisia soit indiqué dans toutes les fièvres. C'est un malheur commun à toutes les écoles de médecine, lorsque apparaît quelque nouveau médicament, de voir certains membres enthousiastes de la profession s'en emparer, et perdant de vue ses indications spéciales, se mettre à l'exalter dans les termes les plus extravagants « comme une panacée pour toutes les maladies. »

Dans un numéro antérieur du même journal (celui de juillet 1863), j'ai essayé d'indiquer la forme particulière de fièvre à laquelle correspond la pathogénésie du Baptisia, aidée de l'expérience clinique. C'est la première période de la fièvre endémique ordinaire de ce pays, connue

vulgairement sous le nom de « Gastrique » et médicalement sous celui de « Typhoïde » ou « Entérique. » Dans la première période de cette maladie, le patient a la peau chaude, sèche, et le pouls plein et fréquent. La langue est recouverte d'un enduit épais, de couleur brun blanchâtre. Il y a de la céphalalgie et du délire au moins la nuit; absence d'appétit et soif ardente; l'urine est fortement colorée et le malade est en général constipé. A moins que la maladie ne soit jugulée dans cette première période, les vrais symptômes typhoïdes éclatent; il n'est pas nécessaire de les décrire ici.

Il n'y a rien d'improbable en effet dans la supposition qu'étant connu un médicament parfaitement homœopathique à la première période de cette maladie, nous ne fussions à même de la guérir en ce moment, et avant l'arrivée des symptômes typhoïdes. Aucun de nos médicaments habituels ne semble applicable à un cas pareil. L'Aconit est impuissant contre ces sortes de fièvres, il ne réduit jamais le pouls d'un battement, et ne soulage même pas l'aridité de la peau par une goutte de moiteur. L'Arsenic n'est applicable qu'à la dernière période de la maladie; la Bryone est le médicament que l'on administre en général; mais, quoique meilleur que rien, il est difficile de trouver quoi que ce soit de curatif dans son action. D'autre part, la pathogénésie du Baptisia, si courte qu'elle soit, le présente comme suffisamment homœopathique à l'état que je viens de décrire. Le résultat de mon expérience personnelle de son emploi a été, dans la majorité des cas, de « couper court » ces sortes de fièvres dans leur première période; avec ce médicament on peut délivrer le patient des dangers de la deuxième période; jusqu'ici il ne m'a jamais causé de déception, et son action curative est souvent très-rapide.

J'ai peu de chose à ajouter aux remarques ci-dessus; ma confiance dans la puissance de ce médicament est inaltérable; les témoignages sur sa valeur continuent de

s'accumuler. Je vous renvoie aux cas rapportés par les Drs Hamersmith (1) et Bayes (2), aux relations d'épidémies en Angleterre (3), en Amérique (4) et en Australie (5) par les Drs Freeman, Hale et Madden. Les faits de ce dernier médecin relatifs au pouvoir du Baptisia d'abréger la durée de la fièvre coloniale observée par lui à Melbourne sont très-concluants.

Toute l'expérience de ces derniers temps vient confirmer ce qui est établi ci-dessus, quant au pouvoir du Baptisia sur la « fièvre gastrique. »

De temps à autre on a employé avec avantage le Baptisia dans certains états des membranes muqueuses ulcérées avec tendance à la putridité.

Le Baptisia est un médicament sans analogues; on peut à peine le comparer à d'autres, si ce n'est avec Gelseminum.

On a toujours donné des doses massives. Dans la fièvre je donne une goutte ou deux de la première dilution décimale toutes les deux heures.

Nous employons dans notre pratique deux sels de Barium, le Carbonate de Baryte (Baryta Carbonica) et le Chlorure de Barium (Baryta Muriatica). Le dernier n'a pas de pathogénésie; nous l'employons comme les praticiens de la vieille école sur le continent, dans les hypertrophies strumeuses des glandes. Un médicament beaucoup plus important est la

Baryta carbonica.

Nécessairement, elle est dynamisée par trituration.

(1) *British Journal of Homœopathy*, vol. XXIII, p. 400.
(2) *Monthly Homœopathic Review*, octobre 1866.
(3) Ibid., mai 1866.
(4) *British Journal of Homœopathy*, vol. XXIV, p. 664.
(5) Ibid., vol. XXIV, p. 302.

La pathogénésie est dans les *Maladies chroniques*. Parmi les nombreux symptômes contenus dans cette pathogénésie, deux groupes seulement ont donné des résultats pratiques. Ce sont les symptômes d'inflammation de la gorge, et ceux de dépression des fonctions sexuelles. L'expérience clinique a interprété le premier de ces groupes dans le sens de l'inflammation aiguë du parenchyme des amygdales. Je ne sais qui recommanda le premier la Baryta Carbonica dans la vraie *esquinancie* (amygdalite); mais c'est un des plus *jolis morceaux de pratique* que je connaisse. Je n'ai jamais manqué de juguler avec son aide les progrès de l'affection, prise à temps, en sorte que l'engorgement persiste sans aller jusqu'à la suppuration. Quant à ce qui concerne les fonctions sexuelles, mon ami le Dr Madden m'a communiqué plusieurs cas dans lesquels l'*impuissance* a été guérie par ce médicament. Baryta est considérée comme très-favorable dans le traitement des affections des gens âgés, particulièrement les hommes (le Conium le remplace chez les femmes). Chez ces sujets, elle peut aider à guérir les conséquences de l'apoplexie. Baryta possède, lui aussi, à peine quelques médicaments analogues. Comme dépresseur sexuel, cependant, il se range auprès d'*Agnus castus, Camphre*, *Conium*, *Lycopodium*, *Naja*, *Plumbum*, *Selemium* et *Zincum*.

Les dilutions les plus élevées sont probablement les meilleures. Dans l'esquinancie, j'emploie toujours la 6e. Dans l'impuissance, le Dr Madden a donné la 12e.

(1) Voy. *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XVI, p. 314, 498.

LETTRE XII.

BELLADONA.

Nous préparons une « teinture » avec la planche fraîche suivant les procédés habituels.

Les expériences originales sur la Belladone se trouvent dans la *Matière médicale pure*, précédées de quelques remarques caractéristiques d'Hahnemann. Il existe d'autres expériences faites par quelques médecins allopathes de Vienne, dont le récit se trouve dans le vol. VI du *British Journal of Homœopathy*. Dans le vol. XX du même journal, j'ai publié un certain nombre de cas d'empoisonnement par la plante en question, avec commentaires. Les vertus thérapeutiques de la Belladone sont longuement détaillées dans les *Observations pratiques sur quelques-uns des principaux remèdes homœopathiques*, par Hartman, 2e série, traduites par le Dr Okie. (Et actuellement nous avons les précieuses recherches et expériences du Dr J. Harley sur l'atropine, contenues dans son traité *On the old vegetable Neurotics* (1869).

Vous considérez sans doute la Belladone comme étant surtout un poison et un médicament du système nerveux. Je vous accorde entièrement son influence directe et étendue sur les fonctions nerveuses ; mais, selon moi, la grande sphère de son action ne doit pas être expliquée de cette manière.

Voyons comment la Belladone affecte les nerfs sensitifs, moteurs et sympathiques :

Appliquée localement, elle « déprime » les deux premières espèces, et détermine l'anesthésie et la paralysie; mais par un antagonisme qui n'est pas rare, elle « excite la dernière espèce, causant la contraction au lieu de la dilatation des capillaires (comme l'opium). On pourrait attendre de semblables effets de son administration interne ; mais de fait, on les voit rarement, *excepté dans ces parties du corps pour lesquelles la belladone a une affinité élective*. Ainsi on produira l'anesthésie avec peine ailleurs que dans l'œil, où se développe une véritable amaurose. La paralysie ne se voit que sur les sphincters, l'incontinence d'urine et la défécation involontaire étant les résultats de hautes doses d'atropine. Et la dilatation caractéristique de la pupille, avec des yeux ouverts, brillants et fixes est le seul indice de l'excitation du système sympathique.

Veuillez remarquer combien tout ceci est différent de l'action généralement diffuse de l'Aconit. Mais vous m'accorderez aussi, je pense, qu'une pareille influence ne rend compte en aucune façon des troubles des fonctions cérébrales si remarquables, et caractéristiques de l'empoisonnement par la Belladone ; encore moins de la rougeur de la face, de la sécheresse de la gorge, de l'apparence scarlatineuse de la peau, et de l'irritation urinaire qui apparaît si fréquemment. Tout ici montre l'excitation plutôt que la dépression des centres nerveux, et la dilatation plutôt que la contraction des vaisseaux sanguins.

Notre devoir est de rechercher si la Belladone n'est pas douée de propriétés d'une autre nature qui puissent expliquer ces phénomènes.

Quoique les auteurs qui ont écrit sur la matière médicale regardent la Belladone comme un pur narcotique, un toxicologiste, Christison, n'hésite pas à la classer parmi les « narcotico-âcres », citant à l'appui plusieurs exemples dans lesquels une irritation inflammatoire,

telle que celle de la gorge, et de la vessie, a résulté de son emploi. Nous n'avons qu'à supposer qu'elle a aussi cette influence sur les centres cérébro-spinaux, et qu'elle enflamme le tissu nerveux aussi bien qu'elle en dérange les fonctions, et toute difficulté disparaît. Selon que l'une ou l'autre action prédomine dans quelque partie du corps, les symptômes seront ceux d'excitation et de plénitude vasculaire, ou de dépression et de contraction artérielle.

L'interprétation de ces phénomènes par le Dr Harley est quelque peu différente ; et il est vrai de dire que ses expériences démontrent plus que jamais que la sphère de la Belladone est plutôt celle de l'inflammation et de la fièvre, que celle de pure névralgie. Chez les sujets humains et animaux de ses expériences, il observa une grande augmentation de fréquence du pouls, une langue sèche et même brune, de l'injection des membranes oculaires et des capillaires cutanés, et une augmentation des constituants solides de l'urine, spécialement des phosphates. Il attribue ces effets principalement à « la stimulation directe et puissante du système nerveux sympathique », et il est certain qu'il démontre avec une évidence nouvelle que l'action du cœur est excitée par la Belladone, d'une façon fébrile, et non simplement nerveuse. Mais à la fin de son analyse, il conclut ainsi : tous ces phénomènes peuvent être attribués à la stimulation excessive des centres nerveux accompagnée « d'augmentation d'oxydation », et l'hyperoxydation du tissu nerveux est l'action essentielle de cette substance. C'est probablement la même chose après tout que l'irritation inflammatoire des centres nerveux que propose ma propre théorie.

Ces principes posés, nous allons passer en revue l'action pathogénique et thérapeutique de la Belladone, dans les principales sphères de ses opérations, savoir : les centres nerveux intra-crâniens, l'œil, la gorge, la vessie et la peau.

I. La masse encéphalique tout entière paraît être irritée

par la Belladone ; et chacun des centres nerveux dont elle se compose l'accuse de la façon qui lui est propre. Dans tous nous avons « excitation avec perversion de fonction, accompagnée ou suivie de plus ou moins d'hyperémie d'un caractère actif. Sur le cerveau (cerebrum) les effets les plus immédiats sont, l'insomnie, le délire et la manie. Ces symptômes sont généralement accompagnés ou suivis de signes d'afflux actif du sang, tels que la rougeur de la face, la céphalalgie, l'intolérance pour la lumière, le bruit, etc. Quand l'influence toxique est intense et prolongée, cette période d'excitation est fréquemment suivie d'une autre d'assoupissement et de collapsus, comme celle qui est l'effet de l'inflammation idiopathique du cerveau. On peut conclure à des troubles semblables des « centres moteurs », corps striés et peut-être cervelet, par des désordres dans la station et la marche que l'on observe dans beaucoup d'empoisonnements par la Belladone. Cela ne ressemble pas à une véritable paraplégie, mais plutôt à ce « défaut de contrôle » des membres inférieurs que produit l'alcool. On peut constater d'autres preuves de l'excitation, mais avec perversion de l'action musculaire, dans ces jactitations, ces mouvements comme choréiques que l'on observe dans différentes parties du corps. Quant aux centres sensitifs, nous n'avons jusqu'à ce moment aucune preuve de l'action de la Belladone sur les couches optiques ou les lobes olfactifs. Son influence sur les centres visuels et auditifs est très-marquée. On observe par occasion, quoique pas souvent, des illusions auditives, telles que les bourdonnements d'oreille ; mais les hallucinations visuelles sont excessivement communes. D'après Lusanna, « on observe des fantômes variés, des formes gigantesques, et des apparitions tantôt risibles, tantôt effrayantes ; d'autres fois ce sont les objets qui paraissent doubles et mus par une vive rotation ». On juge à quel point sont excitées et perverties les fonctions de la « moelle allongée » par les actes anormaux accomplis par les appa-

reils auxquels se distribuent les nerfs pneumogastrique, hypoglosse, etc., qui en émergent. Tels sont les spasmes du larynx, l'articulation et la déglution difficiles, la toux spasmodique et la respiration striduleuse. L'autopsie révèle presque invariablement une congestion cérébrale considérable, comprenant le cervelet et la moelle allongée.

Les actions physiologiques que nous venons d'énumérer nous font pressentir toutes les ressources thérapeutiques que nous offre la Belladone. Dans toute hyperémie active, ou toute perversion de fonctions d'un centre encéphalique quelconque, « Belladona » est le premier médicament auquel on doive songer. Dans le délire et la manie, le choix demeure presque toujours entre elle et Hyosciamus ou Stramonium. Quand nous arriverons à l'étude de ces médicaments, nous verrons que « Stramonium » est mieux approprié au délire maniaque très-aigu, et Hosciamus, aux troubles cérébraux sans hyperémie, ou résultant d'une toxémie, comme dans les fièvres adynamiques. Quelquefois cependant la complication cérébrale de la fièvre est assez active pour indiquer Belladona (spécialement dans sa forme entérique). Le Dr Harley l'a trouvée très-bienfaisante dans cette maladie, et il remarque naïvement que son action « est fréquemment accompagnée de résultats qui sont non-seulement inattendus, mais exactement l'opposé de ce que l'on observe chez les sujets en santé. Ainsi il peut arriver, si nous donnons une dose massive d'atropine à un malade ayant le pouls à 120 ou plus, la langue sèche et chaude et les pupilles dilatées, que, après 10, 20 ou 30 minutes, quand l'action de la Belladone sera pleinement développée, le pouls tombe, la langue s'humecte et la pupille se contracte. » Le Dr Hempel se loue beaucoup de l'emploi de Belladona dans le « typhus cérébral ».

Dans le delirium tremens, la présence ou l'absence d'hyperémie cérébrale décide le choix entre Belladona et Hyosciamus. Si la distinction entre le délire ébrieux (ma-

nia à potu) et le véritable delirium tremens est de quelque valeur, c'est au premier que Belladona convient le mieux. Belladona manque rarement son effet bienfaisant dans la céphalalgie « nervo-congestive » ordinaire : mais dans celle qui est liée à un désordre fonctionnel de l'estomac, elle n'a aucune valeur. Elle cède le pas à Nux vomica comme remède de l'apoplexie et de la congestion cérébrale chronique des sujets apoplectiques ; dans ces cas, il n'y a pas de tendance à la perversion des fonctions. Belladona est le remède le plus important (en général conjointement avec l'Aconit) dans la première période de la fièvre cérébrale et de l'hydrocéphalie aiguë, mais elle n'est évidemment plus indiquée lorsque l'épanchement et le collapsus ont eu lieu. Dans l'éclampsie puerpérale, quand il y a état hyperémique du cerveau, c'est notre principal médicament. En résumé, Belladona demeure « facile princeps » parmi nos médicaments du cerveau, et nous donne journellement une immense satisfaction.

Dans ce que j'en dis ci-dessus, je pense avoir plutôt déprécié la Belladone dans l'apoplexie. Bahr et Jahr en parlent tous deux comme d'un médicament qui doit être donné aussi longtemps qu'il y a des signes d'hyperémie cérébrale, soit avant, soit après qu'il y a eu épanchement. Les remarques du Dr Bahr sur cette hyperémie comme symptôme pathognomonique indiquant la Belladone dans les affections cérébrales, et sur son insuffisance dans la méningite, sont dignes d'une attentive considération.

A propos de l'action de la Belladone sur les ganglions moteurs et sensitifs, je ferai deux remarques : 1° la chorée, que l'on a décrite comme une « folie des muscles », est aux centres moteurs ce que le délire est au cerveau. La Belladone lui étant essentiellement homœopathique, peut trouver (comme elle l'a fait) place dans son traitement ; 2° l'action curative de la Belladone sur les hallucinations visuelles est plus souvent appelée à intervenir, quand celles-ci font partie du délire des ivrognes ou des

fiévreux. On devrait y songer aussi dans tout désordre subjectif de la vision, tel que la « chromatopsie» d'origine intra-crânienne.

Après le cerveau, la moelle allongée est la grande sphère d'action thérapeutique de la Belladone, des maladies si nombreuses et si importantes dépendant de l'irritation de ce centre. Vous connaissez sans doute les récentes recherches (inaugurées par Schrœder van der Kolk) sur la nature de l'épilepsie, et qui ont eu pour résultat de démontrer que l'irritation de la moelle allongée serait le point de départ des accès; ce fait expliquerait probablement la grande valeur de l'usage de la Belladone dans le traitement de cette maladie, attestée en même temps par l'ancienne et la nouvelle école; c'est en effet le remède favori tant à l'hôpital homœopathique de Londres, qu'à l'hôpital spécial pour les paralytiques et les épileptiques. Les convulsions des enfants, quand elles sont actives (cloniques) et épileptiformes, partant très-probablement de la moelle allongée, trouvent aussi dans la Belladone leur meilleur médicament.

Si l'irritation tombe sur les nerfs laryngées, nous pouvons avoir le laryngisme ou toux spasmodique ; la Belladone rendrait de grands services (et je crois qu'elle l'a fait) en prévenant le retour du « laryngismus stridulus » chez les enfants rouges et excitables. Elle est fréquemment utile dans la coqueluche, spécialement dans la 2e période, quand le laryngisme est violent, l'afflux du sang très-intense à la tête, et les convulsions menaçantes ou même déclarées. Enfin, le virus rabique exerçant de préférence son action sur la moelle allongée et les nerfs qui en partent, si l'hydrophobie rabique a jamais pu être guérie ou prévenue, le crédit en est certainement dû à la Belladone. Puisque l'irritation de la moelle allongée peut, par les nerfs vagues, donner lieu à un asthme véritable, la Belladone rendrait quelquefois des services dans cette affection. Il y a un cas rapporté par M. Nankiwel dans le

Monthly homœop. Rev., qui décrit bien la forme de la maladie dans laquelle la Belladone convient.

Si vous m'avez suivi dans cette esquisse de la principale sphère d'action de la Belladone, vous tomberez d'accord avec Teste quand il établit « que les sujets aux maladies desquels elle correspond le plus exactement, sont ceux dont les fonctions cérébrales ont plus de disposition à être irritées, ou dont le cerveau, et par conséquent la tête, offre le plus grand développement, c'est-à-dire les enfants. Vous comprendrez aussi la naïveté de cette remarque de Pereira : « dans le 1[er] degré de son opération, la Belladone diminue la sensibilité et l'irritabilité. Cet effet (appelé par quelques-uns sédatif) *est à peine évident sur l'organisme en santé, mais se verra dans les états morbides, alors que ces propriétés sont exagérées outre nature.* »

Je n'ai rien dit plus haut de l'influence de la Belladone sur la moelle épinière. Il est probable qu'elle agit sur son tissu de même que sur les centres intra-crâniens, et se trouve être de la sorte homœopathique à la congestion spinale et à la myélite. Dans un mémoire sur la paralysie, dans le vol. XXVII du *Brit. Journ. of Hom.*, p. 6, j'ai appelé l'attention sur la similarité des effets névropathiques de la Belladone avec les symptômes de l'ataxie locomotrice. Je l'ai essayée dans deux cas bien caractérisés : dans l'un, qui fut entrepris de bonne heure, une cure complète eut lieu ; dans l'autre, qui avait dix ans de date, l'usage persévérant de la première dilution décimale, pendant près de douze mois, n'a pas amené d'amélioration. Comme dans la « paralysie glosso-pharyngée » de Trousseau et la paralysie progressive, il paraît exister un processus morbide semblable à celui de l'ataxie locomotrice, dans d'autres régions de la moelle épinière, je conseillerais l'emploi de la Belladone *au début* de ces deux maladies.

II. Nous arrivons actuellement à l'action de la Belladone sur l'œil, laquelle présente un problème des plus

complexes. La conjonctive accuse la propriété « irritante de tissu » de cette drogue; elle est en général injectée, et dans deux cas d'empoisonnement que j'ai recueillis, il y avait *inflammation*. (Le Dr Harley a observé des faits semblables.) Vient ensuite la dilatation de la pupille si caractéristique de la Belladone ; de quoi dépend ce phénomène ? Cette question m'a toujours beaucoup intéressé, et j'avais écrit sur elle bien avant de savoir quoi que ce fût en homœopathie. Vous pourrez lire mes vues les plus mûries sur ce sujet, dans le vol. XXII du *Brit. Journ. of Hom.* (1). — Je demeure encore fidèle à l'opinion que j'y ai exprimée et raisonnée, que la « pupille dilatée de « Belladona » résulte de l'excitation, par ce médicament, du « sympathique cervical » ; je sais que l'opinion généralement répandue aujourd'hui est que ce phénomène dépendrait de « la paralysie » des fibres circulaires de l'iris. S'il en était ainsi, il devrait coïncider avec une action analogue du poison sur d'autres sphincters ; ce serait alors un signe de son action « dépressive » sur les nerfs cérébro-spinaux, plutôt « qu'excitante sur le sympathique. » (Je suis heureux de voir le Dr Harley soutenir la 1re hypothèse, démontrant combien les effets de « l'atropa » diffèrent de ceux du « conium ».) La « presbyopie » de l'empoisonnement par la Belladone vient sans aucun doute de la dilatation de la pupille. Ce ne peut être pourtant cette raison qui rend compte de l'affaiblissement de la vue allant jusqu'à l'amaurose complète que l'on observe si souvent. Les deux phénomènes ne coexistent pas toujours, et l'un peut décliner pendant que l'autre persiste. Je pense que l'amaurose dépend plutôt de l'influence anesthésique de la drogue sur la rétine, qui reçoit aussi des filets de la branche ophthalmique de la 5e paire. Dans l'empoisonnement par la Belladone, il y a insensibilité aux stimuli

(1) Un mémoire intitulé : *Observations sur la pupille affectée par les maladies et les médicaments.*

qui donnent d'ordinaire lieu à l'action de « cligner». Et comme le clignottement réflexe peut être excité par l'intermédiaire, soit de la 5e paire, soit du nerf optique, il s'ensuit que lorsqu'il est entièrement absent, ces deux nerfs doivent être anesthésiés. Il est très-intéressant de remarquer que lorsque, par l'influence anesthésique de la Belladone sur la rétine, tous les objets *réels* sont invisibles, les fantômes et les hallucinations visuelles existent; ces phénomènes sont le résultat de l'irritation exercée par la Belladone sur les tubercules quadrijumeaux, centres intra-crâniens de la vision.

Ces actions de la Belladone, et l'affinité spéciale pour l'œil qu'elles dénotent, justifient l'importance de ce médicament dans les maladies qui affectent cet organe. Il est très-utile, en effet, dans les cas graves d'ophthalmie catarrhale, ainsi que dans les aggravations inflammatoires, de la forme strumeuse. Vous savez mieux que je ne pourrais vous le dire tous les avantages que l'on retire de sa faculté spéciale de dilater la pupille; l'homœopathie n'exclut pas ce genre de pratique, et aujourd'hui que vous le faites avec la cent-millième partie d'un grain d'Atropine, vous vous trouvez avec nous dans le monde des infinitésimaux. D'autre part, n'allez pas, dans une pupille dilatée, voir une indication *nécessaire* de l'usage homœopathique de la Belladone, au moins dans les affections cérébrales. Permettez-moi de citer ce que j'ai dit sur ce sujet dans l'article auquel j'ai fait allusion.

« L'opinion la plus générale est que, dans l'empoisonnement par la Belladone, la dilatation de la pupille n'est l'effet que d'*une partie de l'influence générale de la drogue sur le cerveau*. Mais c'est extrêmement peu probable. Rien n'est plus certain que ce fait, que la Belladone est un irritant des centres nerveux intrâ-crâniens, qu'elle excite et trouble leurs fonctions, et leur fait recevoir une plus grande quantité de sang qu'à l'état normal. En un mot elle déclare *la première période* de l'inflammation du cer-

veau; or, cet état, quand il a lieu idiopathiquement, est toujours accompagné d'une pupille *contractée :* et ce n'est que lorsque arrive la période de collapsus et d'épanchement que la pupille *se dilate*. Si donc la « pupille dilatée », causée par la Belladone, était symptomatique d'un état particulier du cerveau produit par ce poison, cet état devrait être précisément l'opposé de ce qu'il est réellement. Nous en concluons donc que l'influence de la Belladone sur la pupille est entièrement indépendante de celle qu'elle exerce sur le cerveau.

Un cas d'empoisonnement complexe par l'Opium et la Belladone m'a confirmé dans cette opinion. Dans ce cas, l'influence de la Belladone sur le cerveau fut entièrement neutralisée par le pouvoir supérieur de l'Opium. Cependant la dilatation de la pupille fut aussi marquée que jamais, et cela en dépit de la tendance de l'Opium à produire sa contraction. Si donc la « pupille dilatée » de « Belladone » était symptomatique d'une condition *du cerveau* amenée par ce médicament, ce serait, dans le cas présent, une contradiction de l'axiome « sublata causa, « tollitur effectus. »

Néanmoins, les expériences du Dr Harley sur les réactions mutuelles de la Belladone et de l'Opium sur le cerveau jettent quelque doute sur la valeur des arguments ci-dessus dans le cas d'empoisonnement complexe; et je poserais actuellement mes conclusions ainsi : une pupille dilatée *n'est pas* un indice nécessaire pour démontrer la présence de la Belladone dans des cas de désordre cérébral. Les observations thérapeutiques particulières au Dr Harley démontrent qu'il y a des cas dans lesquels la pupille dilatée est au nombre des symptômes indiquant Belladona, et que, dans ces cas, *elle peut se contracter* sous son influence. (Voyez plus haut.)

Nous tirons donc cette conclusion pratique importante de ce qui a été dit ci-dessus, savoir : que la pupille di-

latée ne *démontre pas nécessairement* la présence de la Belladone. Ici, comme dans d'autres occasions, la vraie physiologie et la pathologie rationnelle sont d'indispensables « *addenda* » des indications symptomatiques pour nous guider dans le choix du médicament. Si nous devions toujours, d'après la loi « *similia similibus*, » nous baser sur la dilatation de la pupille comme indication invariable de « *Belladona*, » nous donnerions souvent celle-ci dans certains états cérébraux auxquels elle n'est pas homœopathique, et où conséquemment elle ne saurait avoir d'action curative. D'une autre part lorsque le Dr Graves recommandait la Belladone pour les symptômes cérébraux de la fièvre, dans les cas où les pupilles étaient *contractées*, quoiqu'il pensât agir suivant le vieux principe de l'antipathie, son remède était en réalité homœopathique à la maladie. Quant à ce qui concerne l'œil, il ne me reste plus rien à dire, si ce n'est que la Belladone devrait être employée dans l'amaurose, quoique je ne sois en possession d'aucun exemple de cas de cette affection ainsi traitée.

III. La sécheresse de la gorge est un symptôme presque constant de l'emploi de doses trop fortes de Belladone. Elle est à cette substance ce que la salivation est au Mercure et la conjonctivite à l'Arsenic. Dans deux cas de ma collection, il est dit qu'elle était chaude en même temps que sèche. Mais dans aucun d'eux, un examen visuel ne semble avoir eu lieu pour s'assurer de la condition physique des parties.

Sur ce chapitre, nous récoltons de nouveaux enseignements d'autres faits cités dans le même mémoire : dans un cas, le patient se plaignit de douleurs de gorge ; dans un autre cas, il est dit : il ressentit une grande douleur dans la gorge, qui parut très-rouge aux amygdales et au voile du palais. La douleur *s'étendait du côté des oreilles*. Dans un autre, la membrane muqueuse, depuis le tiers postérieur du palais jusqu'à la portion la

plus profonde que l'œil pouvait atteindre, était d'une couleur cramoisie foncée, et les amygdales étaient très-tuméfiées.

Enfin Christison parle de « rougeur de la gorge » dans un cas, et d'inflammation aphtheuse de cette partie, dans deux autres. Il me paraît évident, d'après ces faits, que la sécheresse de la bouche et de la gorge, causée par la Belladone, ne résulte pas d'un état anémique de ces parties, par suite d'excitation sympathique, mais de « l'arrêt des sécrétions » qui accompagne la congestion et l'inflammation (1). La Belladone est donc un « irritant de tissu » pour cette portion de la membrane muqueuse alimentaire.

Pour l'angine aiguë ordinaire, la Belladone est un spécifique aussi complet qu'un médicament peut l'être. Elle est plus particulièrement indiquée dans les cas où il y a beaucoup de chaleur, de douleur en avalant, de la rougeur brillante dans les parties affectées, la figure rouge et de la céphalalgie.

Lorsque l'infiltration sous-muqueuse est considérable, la Belladone cède le pas à « Apis ; » si c'est le parenchyme des amygdales qui est particulièrement affecté, Baryta carbonica sera le meilleur médicament.

Mais ne vous laissez pas entraîner à employer d'autres remèdes (comme Mercurius), parce qu'il se formerait des ulcérations ou des plaques diphthérique; dans ces

(1) Si nous examinons la partie sèche, nous la trouvons d'un rouge sombre et congestionnée, et nous n'avons pas de peine à reconnaître çà et là un vaisseau turgide..... Les vaisseaux sanguins sont congestionnés et le cours du sang est arrêté. (Harley, *loc. cit.*)

[Nos professeurs français ne veulent voir dans ces effets locaux que des conséquences de l'*élimination* des poisons par ces parties, de la Belladone par la gorge, du Mercure par les gencives, de l'Iodure de Potassium par les fosses nasales, etc.]

I. G. M.

deux formes d'angine, si vous vous rendez maître de la *base inflammatoire* de la maladie avec la Belladone, les ulcérations ou les taches ne tarderont pas à disparaître. Ce n'est que lorsque l'angine est ulcéreuse depuis le principe, avec *peu de rougeur*, ou quand apparaît la véritable diphthérie constitutionnelle, que la Belladone cesse d'être efficace.

IV. La Belladone a une affinité marquée pour la vessie. J'ai déjà mentionné son influence paralysante sur le sphincter. Aux plus petites doses, elle donne lieu à une miction fréquente, difficile, d'une urine presque incolore et en petite quantité. Il semble évident, d'après les recherches sur les effets ultimes de cette drogue dans cette sphère d'action, que ces phénomènes, de même que ceux de la gorge, sont l'effet de l'irritation de la membrane muqueuse urinaire. Christison cite un cas de Wibmer dans lequel le patient avait une violente strangurie, et un autre de M. Jolly dans lequel il y avait « une violente strangurie avec suppression d'urine et micturition sanguinolente. »

Le Dr Harley, avec lequel je suis si entièrement d'accord, interprète autrement que moi les symptômes *urinaires* de la Belladone. Il pense qu'ils ont pour cause un affaiblissement *des muscles propres* de la vessie, et qu'il n'y a aucun spasme du col. La miction fréquente, dit-il, observée après des doses toxiques, et même médicinales, de Belladone, est le résultat des besoins répétés de vider la vessie distendue et paralysée.

Deux affections de la vessie trouvent dans la Belladone un médicament précieux : l'une est l'émission involontaire nocturne d'urine, chez les enfants délicats et nerveux, sans que l'urine ait d'ailleurs aucune qualité irritante (la défécation involontaire, qui révèle dans le sphincter anal un état semblable à celui du sphincter vésical dans l'émission involontaire d'urine, trouve aussi son remède dans la Belladone) ; l'autre est un état d'irritabilité de

l'appareil vésical (ténesme vésical) en dehors de tout état inflammatoire ; quand il y a véritable inflammation, Cantharis, Cannabis, etc., conviennent mieux que la Belladone.

V. La chaleur, la rougeur et la sécheresse de la peau sont des symptômes très-constants de l'empoisonnement par la Belladone. Des effets plus prononcés du poison nous donnent encore dans cette circonstance une « irritation de tissu. » Dans un de mes cas, les symptômes ressemblaient tout à fait à ceux de l'érysipèle de la face. On observe cependant d'une façon plus commune une éruption scarlatiniforme très-semblable à l'affection idiopathique. Dans un cas, la Belladone, en application externe, à raison de 20 gouttes de la teinture mère dans 4 onces d'eau, a produit une fine éruption vésiculeuse, sur un fond d'une rougeur intense ayant exactemeut la forme de la compresse qui avait servi à l'expérience.

L'action curative de la Belladone dans les affections inflammatoires de la peau est très-puissante. Dans l'érythème, notamment celui résultant d'une insolation, elle amène promptement la guérison. Dans l'érysipèle ordinaire et non vésiculeux, son emploi est un des triomphes de l'homœopathie.

Liston a accordé son témoignage à sa grande valeur, et il pouvait parler comparativement mieux que bien des hommes. Un léger degré de gonflement ne la contr'indique pas; mais si ce symptôme est excessif, « Apis » devient préférable. Quand il se forme des vésicules, il est d'usage de changer pour « Rhus ; » et j'ai vu des résultats tellement remarquables suivre cette pratique, que je ne puis que l'approuver. Les furoncles et les anthrax, qui tous ont tant de rapports avec l'érysipèle, sont généralement soulagés par la Belladone ; on voit même souvent avorter les premiers.

Enfin, la Belladone « couvre » si évidemment les sym-

ptômes ordinaires de la scarlatine, le rash, l'angine et le délire, qu'elle est devenue notre médicament fondamental pour cette maladie.

Je ne saurais dire si elle en abrége la durée ; ce que je puis certifier, c'est qu'elle ne diminue pas la fièvre, car les cas dans lesquels on n'emploie pas l'Aconit conjointement avec elle sont moins heureux. On peut dire, en outre, qu'elle n'atteindra pas l'affection rénale, non plus qu'aucune autre des suites de la scarlatine (autant que je le sais). Elle est, je l'avoue, incapable de combattre les formes les plus malignes de la maladie ; que fait donc, me demanderez-vous, la Belladone dans la scarlatine ? Je ne puis que dire que *je crois* qu'elle modère l'angine et le délire et aide le cas à atteindre une terminaison heureuse : c'est en quelque sorte un article de foi, reposant sur l'analogie ; mais la probabilité me paraît suffisante pour m'engager à en faire usage dans chaque occasion.

Une propriété d'une bien plus grande valeur de ce médicament est celle, proclamée par Hahnemann, d'agir comme prophylactique contre la contagion scarlatineuse. De nombreuses controverses ont fait fureur autour de ce sujet, et différents expérimentateurs ont obtenu des résultats très-divers. Il existe un très-bon résumé de ces faits dans les « *Lectures on Homœopathy* » du Dr Dudgeon. Après tout, la balance est en faveur des vertus prophylactiques; et nous avons raison d'administrer la Belladone dans ce sens, toutes les fois que la scarlatine éclate dans une maison.

Les résultats obtenus par le Dr Harley augmentent nos connaissances sur l'homœopathicité de la Belladone à la scarlatine. Ils démontrent qu'elle cause *la fièvre* aussi bien que les symptômes de la peau, de la gorge et du cerveau, et aussi qu'elle est capable de donner ceux de *la néphrite*, De sorte qu'Hamilton peut être justifié (*Annals*, t. IV, p. 170) de considérer la Belladone comme suffisante pour le traitement de *toute* la maladie.

Je n'ai rien dit de la relation de la Belladone avec l'utérus et ses affections ; elle est employée pour une bonne part comme remède utérin, et il y a dans Hahnemann quelques symptômes qui suggèrent l'idée de son emploi, spécialement la menstruation prématurée et augmentée, un sentiment de *pression en bas, comme si tout le contenu de l'abdomen voulait sortir par les parties génitales*. J'ai moi-même soulagé ce symptôme à l'aide d'une haute dilution de Belladone ; mais je ne puis m'empêcher de penser que si cette drogue avait eu pour l'utérus une affinité analogue à celle qu'elle manifeste pour le cerveau, l'œil, la gorge, la vessie et la peau, nous en eussions rencontré quelque preuve dans les cas d'empoisonnement que j'ai récoltés, plusieurs sujets étant des femmes. Cependant, que mon scepticisme ne vous détourne pas d'en faire usage ; vous verrez qu'Hempel l'a employée pour modérer de grandes pertes utérines, dans la fièvre puerpérale et dans la congestion utérine chronique ; le Dr Leadam loue hautement sa faculté de relâcher la rigidité du col pendant le travail.

Je n'ai rien de plus à dire sur la Belladone. Nous sommes pleinement en droit de la classer, avec l'Aconit et l'Arsenic, tout à fait en première ligne parmi nos médicaments.

Je ne puis vraiment considérer comme analogues de la Belladone que deux médicaments, la Jusquiame et le Stramonium. Si, comme on le dit quelquefois aujourd'hui, les trois contiennent un principe actif commun, ce fait expliquerait leur similitude d'action ; en même temps, leurs différences bien reconnues apportent une autre preuve de la fausseté de cette supposition, que dans ces « principes actifs » réside la vertu *tout entière* d'une plante.

Avec la Belladone, comme avec l'Arsenic, nous devons faire usage de toute l'échelle des atténuations. Dans les affections cérébrales, les dilutions élevées (12e à 30e) con-

viennent mieux, lorsqu'il y a des troubles fonctionnels; les basses (1re à 3e) lorsque l'hyperémie prédomine. Dans les affections convulsives à accès (excepté dans l'éclampsie infantile), dans l'ophthalmie strumeuse, dans les inflammations aiguës de la gorge, dans l'irritation de la vessie et dans l'érysipèle, j'emploie les 1re et 2e dilutions décimales; dans l'incontinence nocturne d'urine, la céphalalgie ou la névralgie récente, je donne la 6e et la 12e.

Comme prophylactique, la Belladone peut être donnée en doses d'une demi-goutte à deux gouttes de la teinture mère deux fois par jour. Je dois vous dire cependant qu'Hahnemann faisait usage, dans ce but, des dilutions, et que dernièrement le Dr Bayes a signalé la 12e comme convenable.

Avant de quitter la Belladone, je veux vous parler un peu de son principal alcaloïde :

l'Atropine.

Son action physiologique paraît identique avec celle de la Belladone. Nos renseignements concernant ses vertus thérapeutiques sont contenus dans un article du Dr Caspar, de Vienne, que vous trouverez traduit dans le vol. IV du *North. Amer. Journ. of Hom.*, p. 457. Le Dr Caspar donne les résultats du traitement de 100 cas environ, dans lesquels, ayant donné la Belladone sans effet, quoiqu'elle fût indiquée, il lui a substitué l'Atropine. Plus tard, à mesure qu'augmenta sa connaissance du médicament, il donna l'Atropine *tout d'abord*, suivie, en cas d'inefficacité, de la Belladone. Sa conclusion principale est que l'Atropine occupe la sphère de la Belladone, quant au système nerveux seul, à l'exclusion de celles «d'irritation du tissu» et « d'excitation vasculaire » qui sont propres à la plante. Il a guéri avec l'Atropine des céphalalgies idiopathiques, post-fébriles, des hallucinations, l'épilepsie (dans 3 cas), l'irritation chronique de la gorge et du larynx, le hoquet

convulsif et l'ashme. Il croit qu'elle n'a que peu ou pas d'action sur le diaphragme. Le Dr Kafka, de Prague, ayant fait sur lui-même une expérience avec l'Atropine (sulfate d'Atropine) a éprouvé des symptômes gastriques marqués, ce qui l'a engagé à la donner dans des affections gastriques chroniques caractérisées par beaucoup de douleur et des vomissements, » avec des résultats très-satisfaisants. Vous trouverez ses remarques dans le *British Journ. of Hom.*, vol. XV, p. 238. (Bâhr le recommande contre la douleur de l'ulcère de l'estomac.) L'Atropine a acquis une grande réputation dans le traitement de la méningite cérébro-spinale épidémique. (Mon expérience particulière de ce médicament s'est faite principalement dans le traitement des céphalalgies chroniques d'un type hyperesthésique, dans lesquelles je l'ai en haute estime.)

C'est la 4e trituration décimale de sulfate d'Atropine qui a été le plus souvent employée.

LETTRE XIII.

BERBERIS, BISMUTHUM, BORAX, BOVISTA, BROMIUM ET KALI BROMIDUM.

Je commencerai cette lettre par une esquisse de l'action de l'Epine-vinette.

Berberis Vulgaris.

Nous préparons une teinture avec les petites ramifications ou avec l'écorce des plus grosses racines.

C'est en Allemagne que le Berberis fut expérimenté sous la direction du Dr Hesse. Pour sa pathogénésie, je dois vous renvoyer à Jahr (1). On trouve quelques observations de cures par ce médicament dans l'article du Dr Hering dans l'*American Homœopathic Review* du mois d'août 1865.

D'après ces diverses sources il paraîtrait que le Berberis a une influence irritante d'une nature pas trop intense sur la plupart des membranes muqueuses. Il a été employé avec succès dans quelques irritations subaiguës des voies urinaires, dans lesquelles on le dit indiqué par un sentiment de brûlure le long de l'appareil muqueux et par des douleurs dans les hanches (comp. Cannabis sativa). Il existe deux observations de guérison de fistule à l'anus compliquée de symptômes thoraciques (comp. Calcarea phosphorica).

Les deux médicaments dénommés ci-dessus pour com-

(1) Jahr, *Nouveau Manuel de Médecine homœopathique*, 8e édition. Paris, 1872.

paraison sont les deux seuls que je connaisse semblables à Berberis. Ceux qui l'ont employé l'ont fait aux hautes atténuations (6-18).

Dans ces derniers temps, M. Clifton a publié quelques observations tendant à démontrer que, donné en teinture mère, le Berberis possède une puissance considérable pour soulager les attaques de coliques hépatiques (*Monthly Hom. Review*, juillet 1868). Environ aux mêmes doses, je l'ai moi-même trouvé très-efficace pour soulager des douleurs dans les hanches, symptomatiques de troubles pelviens chez des femmes.

Le médicament suivant vous est bien connu, c'est

Bismuthum.

C'est ainsi qu'Hahnemann appelait sa préparation, qu'il supposait être un oxyde. Mais je pense que si vous avez lu ses intructions pour sa préparation, vous serez d'avis, comme moi, que le sel qui en est le résultat est identique avec celui que les chimistes nomment aujourd'hui sous-nitrate de Bismuth. Par Bismuth donc, nous voulons dire cette préparation du métal dont on se sert dans la pratique ordinaire. Nous en faisons des triturations.

La Pathogénésie du Bismuth est dans la *Matière médicale pure*. Quelques effets physiologiques additionnels sont relatés dans l'article de Hempel.

Tout ce que dit Pereira sur le Bismuth est, selon l'habitude, fondé d'une manière inconsciente sur la loi des semblables : « A hautes doses » « dit-il » « il dérange les organes digestifs, et y cause des douleurs, des vomissements et des purgations ». Et selon lui, ses principaux usages sont de soulager les affections douloureuses de l'estomac, les nausées et les vomissements, d'arrêter le pyrosis et la diarhée des phthisiques. Je n'ai que peu de chose à ajouter (1), si ce n'est d'appeler votre attention sur l'action

(1) Le Dr Chapman a cité quelques cas de dyspepsie dans

remarquable du Bismuth sur le *cœur*, spécialement l'endocarde. « Violents battements du cœur », voyez-vous dans la pathogénésie : et dans l'autopsie du seul cas connu d'empoisonnement, la surface interne des deux ventricules du cœur était très-rouge. Le Bismuth mérite un essai dans l'endocardite. Teste assure qu'il l'a employé avec de brillants succès dans la phlegmatia alba dolens.

Le Bismuth est un des analogues de l'*Arsenic;* de fait, l'Arsenic est si souvent mélangé aux spécimens de Bismuth que nous trouvons dans le commerce, que quelques médecins ont attribué son action à la présence de ce poison plus puissant. Il ressemble aussi à l'*Argentum*, à l'*acide Hydrocyanique* et au *Zinc*.

Hahnemann recommande la 2e trituration (1).

Un autre médicament qui vous est familier est le Borate de soude ou

Borax.

On le prépare en trituration ou en solution, après la 1re X.

Il y a une pathogénésie du Borax dans les « *Maladies chroniques*. » Je ne puis rien dire quant à sa valeur réelle.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler les usages externes

lesquels le Bismuth a bien agi à la 3e trituration (« *Brit. Journ. of Hom.*, » vol. VII, p. 504). Il est spécialement indiqué lorsqu'il y a gastralgie, et aussi dans la toux sympathique appelée « toux d'estomac, » qui est pire lorsque l'estomac est vide.

[(1) La crème de Bismuth de Quesneville, d'après le prospectus lui-même, ne serait si efficace dans le traitement des diarrhées, cholérines, etc., que parce que le sous-nitrate de Bismuth, *trituré* avec le plus grand soin et *longtemps*, agit avec une puissance double sous un volume beaucoup moindre, etc.] J. G.-M.

du Borax. Ils sont communs aux deux écoles. Mais dans son pouvoir sur les aphthes, il y a quelque chose d'apparence spécifique, surtout si l'on considère la nature essentielle du processus aphtheux. A en croire la pathogénésie d'Hahnemann, il semble que le Borax peut causer aussi bien que guérir les aphthes dans la cavité buccale. Mais la meilleure preuve de son pouvoir spécial sur cette affection est ce fait, que vous pouvez vérifier vous-même, qu'il guérit les aphthes presque, sinon tout aussi rapidement lorsqu'il est donné à l'intérieur, par exemple, à la première trituration.

A côté de cela, on a longtemps attribué au Borax une action spéciale sur l'utérus; et on le dit avoir fait cesser la stérilité, lorsque celle-ci était concomitante d'une leucorrhée chronique âcre, ou de la dysménorrhée membraneuse.

Dans ses rapports avec les aphthes, le Borax peut se comparer au *Mercurius* et aux acides minéraux, dans son influence sur l'utérus, avec *Conium*.

Contre la stomatite, ce sont les plus basses atténuations que l'on emploie; contre les affections utérines, les plus hautes.

Mon prochain médicament ne vous est probablement connu que par ses effets vénéneux; c'est la «vesse de loup» ou Lycoperdon,

Bovista,

dont on fait des triturations.

Pour des renseignements sur le Bovista, je ne puis que vous renvoyer aux quelques remarques sur ce médicament, dans la collection des écrits de Petroz et à l'article de Teste (1).

(1) Ce dernier cite la pathogénésie du Lyc. Bovista, dans la Matière médicale pure du Dr Roth. Paris, 1852, t. II, p. 133.

On dit que Bovista est indiqué et a été vérifié curatif dans des affections de la tête caractérisées par une sensation, « comme si la tête était énormément augmentée de grandeur »; et aussi dans la leucorrhée, lorsqu'en même temps la malade se plaint du symptôme ci-dessus. Ses effets vénéneux ressemblent à l'asphyxie, ce qui peut être un fait digne d'être remémoré. Le Dr Madden me dit qu'il a plus d'une fois guéri avec Bovista, 3e décimale, un prurit de la peau revenant après les ablutions (1).

Bovista est classé par Teste avec *Sulphur*, *Æthusa* et *Asterias*.

J'ai actuellement à vous parler d'une substance bien connue,

Bromium.

On peut préparer des dilutions avec l'alcool; mais, comme dans ces solutions il ne tarde pas à se former de l'acide bromique, il vaut mieux conserver le Brôme pur et le dissoudre dans l'eau pure, lorsqu'on en a besoin.

Il existe une pathogénésie du Brôme par le Dr Hering, dans le manuel de Jahr. Vous pourriez aussi consulter l'article du Dr Hempel.

L'action physiologique et l'action thérapeutique du Brôme démontrent toutes deux que son influence est à peu près, sinon tout à fait, limitée aux *organes respiratoires*. Il a été souvent curatif dans des cas sérieux de croup membraneux, comme on pourra le voir dans les

[(1) Le Dr Frédault a vérifié souvent, et je l'ai fait moi-même sur ses indications, l'action élective du Bovista sur la peau du dos des mains, et son efficacité pour soulager promptement l'eczéma de cette région, dit gale des boulangers et des épiciers.] J. G.-M.

autorités citées ci-dessous (1). Le dernier de ces cas est cité par le Dr Meyhoffer, de Nice, qui discute d'une façon très-remarquable la place précise du Brôme dans la thérapeutique de cette maladie. Il la détermine en disant que c'est dans l'extension de la diphthérie aux voies aériennes que le Brôme est indiqué, tandis que l'Iodium et la Spongia conviennent mieux au croup sporadique plus localisé. Son propre cas appartient certainement à la première espèce ; et il en est de même des autres cas que j'ai lus. Mais j'avoue que jusqu'aujourd'hui j'ai été complètement désappointé par le Brôme, comme par les autres médicaments, dans la diphthérie croupale vraie. En l'absence de tout autre médicament d'espérance, je l'essaierais probablement encore dans le cas le plus prochain qui pourrait se présenter à moi, mais j'aurais peu de confiance dans un résultat favorable. Le Brôme mérite d'être employé plus qu'il ne l'est dans les affections bronchiques et pulmonaires. Il a causé chez un expérimentateur « des inspirations difficiles et pénibles, de violents points de côté et de la toux en essayant de faire un long soupir. » Il a paru aussi favoriser le développement d'une éruption de furoncles.

L'analogue principal du Brôme est l'*Iode*. L'action des *Bromures* ressemble nécessairement à celle du Brôme lui-même ; mais elle est suffisamment distincte pour mériter un article à part.

Le Brôme ne supporte pas bien la dilution. Je ne le donnerais jamais au-dessus de la 3e atténuation décimale.

C'est ici le lieu d'étudier le Bromure de potassium

(1) *North. Amer. Journ. of Hom.*, vol. X, p. 296. — ***Philadelphia Journ. of Hom.*** vol. I, p. 529; vol. II, p. 74, 565. — ***Brit. Journ. of Hom.***, vol. XXIV, p. 625. — Le Dr Ozanam, de Paris, a publié une monographie sur ce sujet : ***Mémoire sur les dissolvants et les desagrégeants des produits pseudomenbraneux et sur l'emploi du brôme.*** 2e édition, Paris, 1869.

comme ayant une affinité plus étroite avec le Brôme qu'avec le Potassium dont il est composé.

Kali Bromidum.

On le prépare en trituration ou en solution aqueuse.

Jahr (1) a publié une courte pathogénésie de ce médicament, empruntée à Noack et Trinks. Mais la meilleure description de ses effets physiologiques est dans un article du Dr E.-M. Hale, dans le treizième volume du *North. Amer. Journ. of Hom.*, p. 205.

En tant qu'il affecte les voies aériennes, le Bromure de potassium ressemble au Brôme, quoique inférieur en activité. Mais il exerce une bien autre influence, celle-ci spéciale, sur les *centres nerveux*. Dans le cerveau il cause une céphalalgie obtuse et vertigineuse, une diminution de la vue, de l'ouïe et des facultés mentales, la somnolence et la stupeur. Descendant à la moelle épinière, il amène l'anesthésie de la surface entière du corps et la paralysie des extrémités inférieures. Son influence « neurotique » déprimante se voit dans la gorge et son voisinage d'une part, et de l'autre, dans les organes de la génération. Dans la première région, l'insensibilité devient si complète que « le doigt peut être porté sur la base de la langue, toucher les amygdales ou les ouvertures nasales postérieures, ou même titiller la luette sans produire aucun effort de vomissement ou de déglutition. » Vous n'êtes pas sans savoir que cette propriété du médicament a été utilisée pour faciliter l'usage du laryngoscope. Le Bromure de potassium ne calme pas moins puissamment la sensibilité et l'activité des organes de la génération. Je suis d'accord avec le Dr Hale pour reconnaître que cet effet coïncide avec l'affaiblissement tempo-

(1) Jahr, *Manuel de médecine homœopathique,* 8e édition, Paris, 1872.

raire des extrémités inférieures, et que tous deux sont dus à l'influence déprimante du médicament sur la partie inférieure de la moelle épinière.

L'usage du Bromure de potassium est devenu si général dans ces dernières années, spécialement contre l'épilepsie, que les phénomènes du bromisme sont aussi bien connus que ceux de l'iodisme. Beaucoup d'entre eux viennent d'être décrits ci-dessus; mais on peut ajouter que la perte de la faculté motrice s'étend aux bras, et que la circulation est « détendue » à un degré considérable, le pouls au poignet devenant faible et lent, les battements du cœur perdant de leur énergie et leurs sons devenant faibles et lointains. On a aussi fréquemment observé de l'acné sur la peau. Je crois que nous en sommes encore à savoir les derniers désordres commis par l'usage continu de hautes doses de ce sel.

Lorsque, dans l'origine, j'écrivais cette lettre, je disais: « Votre choix de ce médicament pour combattre les accès d'épilepsie, lorsque l'irritation a son point de départ dans les organes génitaux est très-heureux; et à défaut d'autre, je n'hésiterais pas moi-même à l'employer; mais ce n'est pas de l'homœopathie. » Depuis lors, la « graine de moutarde » est devenue un arbre élevé, et presque toutes les formes d'épilepsie sont traitées par de hautes doses de Bromure de potassium. Je ne saurais fermer mes yeux à l'évidence de son efficacité, au moins à calmer les convulsions. Qu'il les guérisse d'une manière permanente, cela est une tout autre question. Jusqu'ici, dans les cas relatés, on note presque toujours que, sur une omission de prendre le médicament, ou même sur une simple diminution de la dose, les accès commencèrent à reparaître.

C'est ce qui arrive presque toujours avec les traitements « antipathiques. » Tout en ne désirant nullement lier mes mains ni les vôtres dans la recherche du bien, même à ce point de vue, je suis d'avis que nos efforts devraient être plutôt dirigés vers la découverte de ce que l'homœopa-

thie peut avoir de meilleur en réserve pour nous dans le traitement de l'épilepsie.

Les mêmes remarques s'appliquent à l'emploi du Bromure de potassium dans la manie aiguë, l'insomnie et les états d'irritabilité en général. Il est cependant homœopathique, cela est certain, au tabes dorsalis, résultant d'excès sexuels, et probablement encore à d'autres formes d'atonie cérébro-spinale. La *dysphagie des liquides* chez les enfants, signalée par le Dr Ringer comme curable par lui, peut être un état paralytique auquel il ait une relation de similitude.

Le seul emploi du K. bromidum dans la sphère nutritive qu'ait produit notre école, est le cas d'hydropisie enkystée de l'ovaire guéri par lui et publié par le Dr Black (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXVII, p. 54). J'ai eu moi-même dernièrement un cas à peine moins heureux; seulement une ascite générale survint au moment où le kyste ovarique disparaissait, comme si une communication s'était opérée entre la tumeur et la cavité abdominale. Comme le Dr Black, je le donnai en substance, à la dose de plusieurs grains.

Le *Phosphorus* est le seul médicament qui ressemble essentiellement au Bromure de potassium comme nervin, et *Kali hydriodicum* comme nutritif.

Ceci est une lettre très-courte; mais je vais en commencer une autre, que je consacrerai tout entière à un des plus grands dons d'Hahnemann à la thérapeutique: la Bryone.

LETTRE XIV.

BRYONIA.

La teinture faite avec la racine de la Bryonia alba est la meilleure préparation homœopathique. Mais la pharmacopée homœopathique Anglaise permet de lui substituer la Bryonia dioica.

Bryonia est un de ces médicaments dont la pathogénésie se trouve dans la « *Matière médicale pure.* » Il a été réexpérimenté par la Société Autrichienne et vous les trouverez, ces expériences, dans le 3e volume de l'*Œstereichische Zeitschrift für Homœopathie*. Les expériences sur les animaux, qui sont très-intéressantes, ont été traduites par mon ami le Dr Hutchinson, dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXV, p. 17. Il y a dans la *Pharmaco-dynamique* d'Hirschel une étude de la Bryone qui a été traduite par le Dr Hayle, et une autre existe encore dans l'*American Hom. Review*, vol. VI, par le Dr Carroll Dunham.

Comme la Bryone est un médicament tout à fait nouveau pour vous, je décrirai, avec quelques détails, ses effets pathogénétiques.

L'action de la Bryone est celle d'un pur « irritant de tissu », ayant probablement quelque influence directe sur le sang. Elle n'a de pouvoir ni «neurotique» ni «myotique.» Et mes seules raisons pour l'appeler «hématique» sont: 1° que, chez quelques animaux empoisonnés par M. Curie, le cœur était plein de caillots décolorés qui devaient s'être formés pendant la vie, et étaient certaine-

ment causes de la mort; et 2° que la Bryone jouissait d'une haute réputation dans quelques fièvres (comme le typhus et le rhumatisme) qui ont leur siége primitif dans le sang. Comme irritant, elle affecte les membranes séreuses et les viscères qu'elles contiennent, ainsi que les muscles.

I. Aucun poison (pas même l'Aconit ou l'Arsenic) n'affecte *les membranes séreuses* aussi puissamment ni avec autant de certitude que la Bryone. Si vous voulez lire les autopsies des animaux empoisonnés à Vienne, ce fait vous sera démontré amplement. Dans le second, le troisième et le sixième cas, l'arachnoïde était rose; mais, dans le sixième, les plèvres étaient comme chez le premier, et les vaisseaux du péricarde étaient injectés. Concurremment, le expérimentateurs (provers) ont les douleurs pleurales caractéristiques avec fièvre; et quoique les symptômes de la tête, du cœur et de l'abdomen soient indécis, ils n'empêchent au moins pas de supposer l'existence d'une affection de leurs membranes séreuses respectives. De plus, les alliées les plus rapprochées de ces sacs séreux, les membranes synoviales, qui sont plus facilement affectées par l'action médicamenteuse, donnent des indications parfaites de l'emploi de la Bryone dans leurs souffrances. Les articulations se tuméfient et deviennent douloureuses, plus particulièrement celles des doigts.

Puisque tous les organes parenchymateux influencés par la Bryone sont enfermés dans des membranes séreuses, j'ai souvent essayé de mettre leurs symptômes sur le compte de l'action primitive du médicament sur l'enveloppe elle-même de ces organes. Je ne puis cependant vous demander d'accepter, quant à présent, cette manière de voir. Je dois décrire ses effets sur les viscères tels qu'ils existent, et laisser, pour des recherches ultérieures, leurs rapports avec les lésions de leurs enveloppes.

1. Il est néanmoins curieux de remarquer que, de même que de toutes les membranes séreuses, les plèvres sont celles que la Bryone influence le plus volontiers, de même aussi *les poumons* sont, parmi les viscères, ceux qui souffrent le plus de son action. La respiration courte, rapide et oppressée, avec chaleur et douleur dans la poitrine ressenties par les expérimentateurs, sont l'interprétation des phénomènes présentés par les animaux empoisonnés. Chez ces derniers, avec des symptômes analogues durant la vie, les poumons étaient toujours plus foncés, moins crépitants, en même temps que les deux lobes inférieurs étaient hépatisés.

2. Après les poumons, *le cerveau* est l'organe qui montre le plus de signes d'affection par la Bryone. Il n'y a pas ici perversion des fonctions sensitives comme avec la Belladone; et l'afflux du sang ne dépasse pas le degré de la congestion. Mais au-dessus de ce point elle est très-marquée, et des expérimentateurs eurent la face rouge et chaude, avec une céphalalgie (en général frontale), sensation de pesanteur et de plénitude, et même de vertige. L'épistaxis est fréquente aussi.

3. Des deux principaux viscères enveloppés par le péritoine, *le foie* est beaucoup plus affecté par la Bryone que les reins. Elle produit une douleur tensive et brûlante dans la région hépatique, laquelle est aussi quelquefois sensible à la pression. Chez un expérimentateur, la peau de toute la surface du corps devint jaunâtre. Chez les animaux, on trouva toujours le foie hyperémié et même friable. Chez deux animaux, on trouva aussi les reins congestionnés. Mais dans l'urine rare, chaude et très-colorée, rendue si souvent par les expérimentateurs Autrichiens, je pense qu'il faut voir un symptôme fébrile général plutôt qu'une complication rénale.

II. J'arrive actuellement à l'action de la Bryone sur les *membranes muqueuses*. Il est intéressant d'observer (eu égard à ses rapports avec le rhumatisme) combien elle

influence moins fortement ces dernières que les membranes séreuses et synoviales. C'est une action « âcre, » d'où il suit que de hautes doses ne peuvent qu'irriter la membrane muqueuse du canal alimentaire. En effet, on trouve, chez les expérimentateurs de l'angine, des vomissements, de la diarrhée, avec coliques et flatuosités; et chez les animaux, des aphthes dans la cavité buccale et des ulcérations dans l'estomac et les intestins. Mais les phénomènes essentiels de la Bryone dans la sphère gastro-intestinale ne paraissent pas dépendre de l'irritation de la membrane muqueuse. Ce sont le pyrosis (avec lequel existe une douleur constrictive caractéristique de l'extrémité inférieure de l'œsophage), des renvois et vomissements amers, une pression épigastrique, un sentiment de poids comme s'il y avait là une pierre, et la constipation. Ces phénomènes attendent leur explication physiologique, mais, comme nous allons le voir, ils ont reçu entièrement leurs applications thérapeutiques.

La membrane muqueuse respiratoire est indubitablement affectée par la Bryone, quoique je ne sois pas sûr que l'irritation s'étende plus bas qu'aux premières divisions des bronches. Les symptômes des expérimentateurs (douleur, toux, etc.), lorsqu'on peut les localiser, se rapportent à la trachée et à sa bifurcation; et on ne trouva que ces parties injectées chez les animaux empoisonnés. La pneumonie développée par la Bryone ne fut jamais associée à la bronchite, différant en cela d'une manière frappante de celle du Tartre émétique et du Phosphore. Lorsque la Bryone cause du catarrhe nasal, il est sec; quant à la toux, elle est accompagnée de peu d'expectoration, est continuelle, irritante, violente, produisant souvent des douleurs dans les côtés de la poitrine (comp. Senega). Dernièrement, nos connaissances de l'action de la Bryone sur les voies aériennes ont reçu une extension nouvelle par une expérience de M. Curie (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XIX, p. 455). En administrant à un lapin des

doses graduellement croissantes de Bryone pendant huit mois jusqu'à lui donner 250 gouttes de la teinture mère tous les jours, il développa chez l'animal un tube pseudo-membraneux solide, s'étendant depuis le larynx jusqu'aux troisièmes ramifications des bronches. Tout en étant très-intéressant, ce fait ne prouve pas, à mon avis, une action ni profonde ni étendue de la Bryone sur les voies aériennes. La production pseudo-membraneuse à leur surface est un fait physiologique *per se;* il n'a aucun rapport nécessaire avec le degré d'affection de la membrane muqueuse sous-jacente.

J'aurais dit que la Bryone avait peu ou pas d'action sur la membrane muqueuse urinaire, n'était ce fait que plusieurs des expérimentateurs ressentirent un ténesme vésical considérable, avec un sentiment, après la miction, d'évacuation incomplète de l'urine contenue dans leur vessie.

III. Chez un des animaux empoisonnés avec la Bryone à Vienne, et dont l'autopsie fut pratiquée par un pathologiste expérimenté, on nota que la substance du cœur et les muscles du cou étaient d'un rouge intense. Mettant ce fait en regard de la sensibilité et des douleurs ressenties, pendant les mouvements, par les expérimentateurs dans diverses régions du corps, je ne crains pas de regarder notre médicament comme un irritant spécial de la fibre musculaire. Comme nous ne possédons pas d'autre médicament doué de cette action, nous ne devons pas perdre même cette lueur suggérée par de semblables faits.

Sous ces divers titres, je vous ai donné presque tous les effets pathogénétiques de la Bryone. Il y a quelques phénomènes secondaires dont il faut pourtant tenir compte, quoique jusqu'à présent on ne puisse leur assigner de place :

1° Chez les expérimentateurs du sexe féminin, la menstruation fut avancée et excessive;

2° Un des expérimentateurs de Vienne eut une inflam-

mation de l'oreille externe, qu'il attribua aux effets du médicament qu'il prenait, quoique à une dilution élevée (?).

3º Un des symptômes odontalgiques de la pathogénésie de Hahnemann vaut la peine d'être cité, comme ayant, dans une occasion, conduit à une très-belle cure. « Mal de dents lancinant le soir au lit, tantôt dans les molaires supérieures, tantôt dans les inférieures : *Lorsque la douleur existait dans une dent de la mâchoire supérieure, et qu'on touchait cette dent avec le bout du doigt, la douleur cessait instantanément, et affectait la dent correspondante de la mâchoire inférieure.*

Recherchons maintenant quels ont été les résultats cliniques de pathogénésies aussi étendues.

A la Bryone, comme à tous les grands médicaments Hahnemanniens, on a attribué, comme lui étant le plus favorable, une constitution et une disposition spéciales. On la dit agir le mieux chez les personnes à la fibre charnue et ferme, au teint brun et aux cheveux foncés, à disposition « bilieuse » et à tempérament colérique et très-irritable. Vous ne devez pas trop vous mettre en peine de ces indications; néanmoins, elles nous guident quelquefois vers le vrai remède.

L'action « hématique » hypothétique de la Bryone me servira de texte pour discuter ses rapports avec les deux grands types de fièvre, la rhumatismale et la typhoïde.

I. Après l'Aconit, la Bryone est incontestablement le meilleur médicament du *rhumatisme aigu*. Dans toute son action pathogénétique, il rappelle le rhumatisme. Sa faible affinité pour la peau et les membranes muqueuses, et son influence marquée sur les membranes séreuses et synoviales et sur la fibre musculaire, avec sa fièvre et ses sueurs acides, se rapportent sans erreur possible à cette maladie. En conséquence, la plupart d'entre nous l'emploient dans toute fièvre rhumatismale, généralement alternée avec l'Aconit, à moins que les symptômes n'indi-

quent d'une manière urgente quelque autre médicament. Mais nous manquons d'expériences comparatives qui démontrent quelle part l'Aconit et la Bryone prennent dans la cure de la maladie. La Bryone paraît également efficace dans le rhumatisme articulaire et dans le rhumatisme musculaire. Elle est moins appropriée aux affections des tissus fibreux proprement dits. Elle continue nécessairement d'être homœopathique lorsque les membranes séreuses s'enflamment dans le cours d'une fièvre rhumatismale, quoiqu'elle puisse le céder en importance à d'autres médicaments. C'est un médicament de premier ordre pour le rhumatisme qui affecte des muscles particuliers, comme ceux des lombes et du cou, ou le diaphragme. Dans le rhumatisme chronique, la Bryone est particulièrement indiquée lorsque la douleur est augmentée par le mouvement, c'est-à-dire lorsque l'affection est d'un caractère subinflammatoire.

II. Hahnemann employa la Bryone avec grand succès dans beaucoup de cas de la fièvre (typhus, ou *relapsing?*) qui ravagea l'Allemagne pendant la guerre de **1813**. De là ce médicament acquit une réputation meilleure qu'il ne la mérite, je pense, dans le traitement des fièvres essentielles. Néanmoins on ne saurait douter qu'il n'occupe ici une place. Les principaux symptômes et les troubles bilieux de la Bryone trouvent souvent leurs représentatifs dans certains cas de fièvre, et la pathogénésie d'Hahnemann y ajoute la sécheresse de la bouche et de la langue, et le délire nocturne. Un de ses symptômes, en vérité, s'il est bien authentique, est une peinture parfaite de fièvre adynamique : « Elle dort tout le jour, avec une chaleur sèche, sans boire ni manger, avec des tressaillements de la face; elle a six selles involontaires, d'odeur infecte, et de couleur brune. » Nosologiquement, la Bryone convient spécialement à la *fièvre à rechutes* (relapsing fever, pour laquelle le Dr Kidd, qui en a vu tant de cas

en Irlande en 1847, la considère comme le meilleur médicament), à des épidémies particulières de *typhus*, dont tous les symptômes l'indiquent, et dans lesquelles l'adynamie n'est pas trop profonde, et pour la *fièvre rémittente bilieuse* de l'hémisphère ouest. On avait l'habitude de l'employer dans la première période de la *fièvre typhoïde;* mais comme elle n'a rien de l'influence abortive du Baptisia, pour ma part je l'ai abandonnée en faveur de ce dernier médicament. Vous trouverez les indications de la Bryone dans la fièvre bien définies par le Dr Wolf dans le vol. VIII du *Brit. Journ. of Hom.*, p. 439.

III. Je veux actuellement dire quelques mots de l'influence de la Bryone dans les affections des membranes séreuses et des viscères qu'elles contiennent.

Le Dr Trinks, un de nos meilleurs praticiens, caractérise ainsi la place de la Bryone dans les inflammations des séreuses. « Il ressort d'un nombre assez grand de cas soigneusement observés par moi que la Bryone est le remède souverain de toutes les inflammations des membranes séreuses rendues au degré d'épanchement séreux. Cette action de la Bryone s'étend à toutes les membranes séreuses qui tapissent le thorax et l'abdomen, et aux organes situés dans ces cavités, et qui sont si souvent atteints d'inflammation.

« Aussi longtemps que l'état inflammatoire local n'eut pas atteint cette période, la fièvre étant encore d'un caractère violent et « synochal » bien prononcé, la Bryone ne fut d'aucune utilité. Mais en ce moment, l'Aconit et la Belladone furent les médicaments spéciaux qui arrêtèrent l'inflammation avant qu'elle ne se fût développée jusqu'au degré sus-mentionné. Quand, d'autre part, l'inflammation eut atteint la période d'exsudation séreuse, la Bryone se montra un médicament à action rapide et sûre, qui non-seulement enleva l'inflammation locale exsitante, mais aussi effectua dans le plus bref délai

possible la résorption de l'épanchement déjà produit.

« Je trouve dans mon journal de nombreux cas d'inflammations de la plèvre, comme il en survient très-fréquemment à Dresde au commencement et à la fin de l'hiver, pendant que prédominent les vents violents d'est et de nord-est, chez les personnes prédisposées à la phthisie tuberculeuse; ensuite, deux cas d'inflammation du péricarde avec épanchement séreux; et deux cas très-remarquables d'inflammation du péritoine, avec épanchement très-abondant de sérosité dans la cavité abdominale. »

Ces doctrines du Dr Trinks à propos de la place de la Bryone dans le traitement des inflammations des membranes séreuses ont été confirmées par tous les observateurs subséquents. On doit donner en premier l'Aconit, et le continuer si l'épanchement est plastique. Mais s'il survient un épanchement séreux, sa place doit être prise par la Bryone. C'est spécialement dans la *pleurésie* que ce traitement est préconisé (1). Vous trouverez quelques cas aptes à le démontrer par le Dr Beilby, de Glasgow, dans le *British Journal*, vol. X, p. 283. Pour ce qui concerne la *Péricardite*, vous devriez lire les « *Leçons cliniques* » de notre regretté Russel. Quant à moi, je préfère beaucoup dans cette affection l'Aconit ou le Colchicum. Dans la *Péritonite* à frigore, j'ai vu la Bryone agir parfaitement après l'Aconit : Il y a deux cas importants dans le mémoire de Trinks. On la recommande encore pour la forme puerpérale de cette affection. L'*Arachnitis* est la seule forme d'inflammation séreuse dont la Bryone n'ait pas effectué la cure; mais, comme cette affection est généra-

(1) [Dans ce cas, la pratique Française est de préférer *Cantharis*, lorsque l'épanchement séreux est manifeste. Cantharis est en effet des plus homœopathiques à cet état. Le vésicatoire lui-même que les praticiens de l'école dominante appliquent quelquefois *prématurément*, a pour résultat constant dans ces occasions de *faire élever* le niveau de l'épanchement!] I. G.-M.

lement tuberculeuse, l'insuccès de quelque médicament que ce soit ne peut jeter de discrédit sur lui. Dans les cas non tuberculeux, elle agirait probablement bien.

Quant aux viscères enveloppés dans les membranes séreuses, je ne parlerai ici que du cerveau, les poumons et le foie devant être passés en revue à l'occasion des organes respiratoires et digestifs. Bryonia est d'une valeur suprême dans la simple *congestion* non inflammatoire de cet organe. Il existe des cas dans lesquels un semblable état, survenu après une suppression de règles, l'exposition au froid, le mal de mer avec constipation prolongée fut promptement dissipé par ce médicament. Il est utile encore dans certaines céphalalgies congestives, dont le siége est en avant, soulageés par la pression, aggravées en se baissant, ce qui cause une sensation « comme si le cerveau était sur le point de tomber dehors», et si, comme cela a lieu souvent, il y a en même temps du vertige, et le malade éprouve l'illusion qu'il « plonge en avant ». Une autre espèce de céphalalgie pour laquelle Bryonia est utile est une forme d'hémicrânie. La douleur est généralement située du côté droit, et est accompagnée de nausées et de vomissements bilieux.

Avant de quitter les membranes séreuses, je dois rappeler leurs analogues synoviales; je n'ai cependant à en dire que ceci, que la Bryone s'est trouvée aussi utile dans la synovite idiopathique, — causée par un refroidissement ou une contusion, — que lorsque l'affection est la manifestation locale du rhumatisme.

IV. Le moment est venu de parler du pouvoir de la Bryone sur les affections des organes digestifs. La forme de *dyspepsie* à laquelle elle convient est encore très-bien définie par le D[r] Trinks. La douleur pressive à l'estomac, affection beaucoup plus fréquente chez les femmes que chez les hommes, et qui est généralement le résultat de l'irrégularité dans le régime, de la nourriture indigeste,

de l'ingestion de pain insuffisamment pétri, du café, de l'eau-de-vie ou de la mauvaise bière, trouve dans la Bryone la plupart de ses cures radicales. Cette douleur survient lorsque l'estomac est vide aussi bien que lorsqu'il est plein, mais plus souvent immédiatement après qu'il a été vidé de son contenu. Les malades se plaignent d'une pression au creux de l'estomac, *comme s'ils y sentaient la présence d'une lourde pierre;* cela dure de deux à quatre heures, quelquefois plus longtemps, et la scène se termine par des éructations nombreuses. Dans les cas les plus sérieux, ce que l'on appelle pyrosis en est l'accompagnement, autrement dit, la production d'une grande quantité d'acides, se manifestant par des renvois aigres, avec douleur brûlante, et vomissement de mucosités très-âcres. Dans les cas les plus graves de cette douleur d'estomac, l'épigastre devient extrêmement sensible au toucher et à la pression, et le malade ne peut supporter que ses vêtements soient serrés. » Teste fait aussi mention de la dyspepsie de Bryonia, et remarque que la bière déplaît ou ne satisfait pas la soif, et qu'on ressent un besoin absolu d'eau comme *délayant.* Comme avec Nux vomica et Lycopodium, les désordres gastriques indiquant la Bryone sont en général accompagnés de *constipation;* mais je ne saurais dire si, dans cette affection survenue idiopathiquement, elle est jamais plus indiquée que les autres médicaments plus importants que nous possédons. Le Dr C. Dunham trouve la Bryone plus spécialement adaptée à la torpeur intestinale qu'il faut distinguer de « l'effort sans succès » pour aller à la garde-robe de Nux vomica. Dans les affections du foie, la Bryone entre en jeu souvent associée au Mercure. Elle atteint à peine la vraie hépatite, mais dans les états congestifs de l'organe, avec douleur à l'épaule droite, vertiges et légère teinte ictérique de la peau et des yeux, elle est très-utile.

V. Nous arrivons à l'action de la Bryone dans les affec-

tions des organes respiratoires, laquelle, d'après sa pathogénésie, serait très-étendue. C'est le meilleur médicament, après l'Aconit, pour ce qui est connu sous le nom de « froid sur la poitrine », c'est-à-dire lorsqu'un catarrhe nasal est descendu dans les voies aériennes jusqu'aux premières ou secondes divisions des bronches. Chaleur, douleur derrière le sternum, toux ébranlante avec expectoration rare, tel est le tableau de la Bryone ou, dans les termes employés par le Dr Trinks, « il y a une toux sèche, plus ou moins intense, souvent des nausées et des vomituritions (lesquelles sont excitées par un « chatouillement » constant au niveau de la partie inférieure de la trachée ou sous le sternum), plus forte le jour que la nuit, et n'amenant au dehors qu'une petite quantité d'expectoration claire, quelquefois striée de sang; cette toux donne lieu à une douleur de secousse dans l'abdomen, ou dans le côté et la tête, et forcent souvent le malade à se plaindre d'une pression très-fatigante sous le sternum, laquelle l'empêche de respirer. Cet état se montre fréquemment chez les personnes d'un certain âge, ayant le nez embarrassé, les yeux sujets à un écoulement, en même temps que l'estomac dérangé au commencement et à la fin de l'hiver. Pour cet état la Bryone accomplit tout ce que l'on peut attendre d'un médicament et cela très-promptement. » Un autre de nos vétérans, le Dr Schrön, a publié dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XVI, p. 439, quelques remarques précieuses sur l'action de la Bryone dans la sphère respiratoire. Entre autres choses, il dit : « Dans la toux chronique, qui devient très-violente à la moindre excitation des poumons comme par l'action de parler, plus forte le matin et le soir, et accompagnée de très-peu d'expectoration, telle qu'on l'observe chez les individus dont les poumons ont souffert d'inflammations antérieures et de fréquentes atteintes d'hémoptysie, j'ai vu administrer la Bryone avec les meilleurs effets. J'avais un cas semblable dans lequel la patiente toussait des nuits entières.

Bryonia 6, donnée pendant un assez long temps, non-seulement amena un repos nocturne parfait, mais favorisa la nutrition de telle sorte que la malade, qui auparavant était tout à fait émaciée, reprit de l'embonpoint et de l'appétit. »

Mais à côté de ces états morbides, la Bryone a acquis de la renommée dans le traitement de trois grandes affections des organes respiratoires, le croup, la bronchite et la pneumonie.

1. Pour le *Croup*, la Bryone avait été recommandée par M. Teste (alternée avec l'Ipécacuanha), longtemps avant que M. Curie ait affirmé son pouvoir de développer de fausses membranes. Il parle avec beaucoup de confiance de la certitude de ce traitement, et dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XIX, vous trouverez quelques cas remarquables démontrant son efficacité. M. Curie lui-même compte sur la Bryone dans le traitement du croup et de la diphthérie laryngo-trachéale. Tout en ne voyant aucune raison de rejeter l'Iode, le Brome et le Kali Bichromicum en faveur de la Bryone, je crois ce dernier médicament digne d'être essayé consciencieusement dans la diphthérie, incurable jusqu'à présent, des voies aériennes.

2. Dans la plupart de nos précis et traités domestiques d'homœopathie, la Bryone occupe le premier rang parmi les médicaments de la *Bronchite* aiguë. Je suis incapable pour ma part de découvrir son homœopathicité à cette affection lorsque les plus petites bronches sont entreprises; et il ne m'a jamais été possible d'en découvrir les bons effets dans la pratique. J'ai traité ce sujet dans un Mémoire sur la Bronchite que j'ai lu devant la « Brit. Homœopathic Society »; et j'ai découvert qu'en général mes confrères ont éprouvé les mêmes désappointements dans l'emploi du médicament en pareil cas (1). Bryonia ne doit

(1) Voy. *Annals*, vol. V, p. 193.

donc pas demeurer plus longtemps à la tête des médicaments curatifs de la Bronchite.

3. Il en est autrement de la *pneumonie :* d'après ce qui vient d'être dit, la Bryone ne peut, en effet, donner aucun bon résultat dans la broncho-pneumonie des enfants et des personnes âgées, chez lesquels l'inflammation commence dans les tubes bronchiques. Mais, dans la pleuro-pneumonie, la Bryone est spécifique; et dans la pneumonie simple, il ne le cède qu'à Phosphorus. Pour vous convaincre de son action ici, vous n'avez qu'à lire les cas traités par Tessier à l'hôpital Sainte-Marguerite ; ce fut la Bryone qu'il employa principalement (Tessier, *Pneumonie*, traduit par Hempel, Turner). On l'a aussi trouvée curative dans la pleuro-pneumonie épidémique des bêtes à cornes.

Enfin, toute analyse faite, il reste à noter, aussi bien dans les effets curatifs que dans les effets pathogénétiques de la Bryone, certains phénomènes secondaires. Parmi ces derniers, le plus remarquable est le pouvoir qu'elle exerce sur les glandes mammaires. Toutes les fois que, par suite de la première montée du lait, ou d'un froid pris pendant l'allaitement, ou d'un sevrage brusque, le sein devient gonflé, tendu, noueux et douloureux, la Bryone résoudra presque certainement l'inflammation et préviendra la formation des abcès.

Par son action étendue, la Bryone ne peut qu'avoir beaucoup d'analogues. Dans ses rapports avec le rhumatisme, on peut la comparer à *Aconit*, *Rhus* et *Pulsatilla ;* dans la fièvre, elle agit comme *Baptisia* et *Eupatorium*. Elle affecte les membranes séreuses comme l'*Aconit*, l'*Arsenic* et le *Mercurius corrosivus ;* les membranes synoviales comme la *Pulsatilla ;* le canal alimentaire comme *Nux* et *Lycopodium ;* le foie comme *Mercurius* et *Chelidonium ;* les voies aériennes comme *Nux* et *Senega ;* les poumons comme *Phosphorus, Chelidonium* et *Tartarus emeticus*.

La dose de Bryonia, comme celle de tous les polychrestes, varie. D'une manière générale, on peut dire que les plus basses atténuations agissent mieux dans le rhumatisme et la dyspepsie, et les moyennes et les plus hautes dans la pneumonie. Mais, même à cette règle, il y a des exceptions; et dans ses autres applications, elle est en faveur également auprès de ceux qui emploient les hautes et de ceux qui préfèrent les basses atténuations. Cela tient, je crois, à ce que son action est plutôt *qualitative* que *quantitative*.

LETTRE XV.

CACTUS GRANDIFLORUS, CALCAREA ACETICA, CARBONICA, MURIATICA ET PHOSPHORICA, CALENDULA, CAMPHORA.

Il existe, je n'en doute pas, beaucoup d'excellents médecins homœopathes en Italie ; mais jusqu'à présent ils ont peu contribué à enrichir notre littérature ou notre matière médicale. Le Dr Rubini, de Naples, se présenta pour relever le crédit de ses compatriotes, sous ce rapport, et nous a donné un nouveau et excellent médicament dans le

Cactus glandiflorus.

On prépare une teinture avec les branches jeunes et tendres et les fleurs.

Nos principaux renseignements sur le Cactus se tirent actuellement de la pathogénésie du Dr Rubini, traduite par le Dr Dudgeon dans le *Brit. Journ. of Homœopathy*, vol. XXII. Le Dr Hale, dans l'article qu'il consacre à ce médicament, dans la seconde édition de ses *New Remedies*, a rassemblé toute l'expérience clinique que l'on a publiée sur lui depuis l'apparition de sa pathogénésie.

D'après cette dernière, il paraîtrait que le Cactus possède une influence des plus puissantes sur le cœur et les artères, très-semblable à celle de l'Aconit. Le froid général, suivi de beaucoup de chaleur et de sueur, revenant

même journellement à heure fixe, et les symptômes (douleur et hémorrhagie) de congestion aiguë dans la tête et la poitrine, sont la preuve de son action sur le système artériel. Quant à celle sur le cœur, elle est signalée par un sentiment inaccoutumé de douleur, de palpitation, de constriction et de respiration oppressée. La pulsation dans le scrobicule du cœur, si caractéristique des désordres cardiaques, est produite d'une façon remarquable par le Cactus. Il produit aussi des renvois acides de l'estomac, avec un sentiment de pesanteur en cet endroit, des coliques tormineuses intenses avec chaleur (externe et interne) de l'abdomen, de la diarrhée bilieuse avec douleur avant la garde-robe, une strangurie inflammatoire suivie de l'émission d'une urine abondante chargée de lithates, une menstruation douloureuse. Il y a grande prostration, et l'état mental est profondément mélancolique.

On devait espérer de brillants résultats d'une semblable pathogénésie. Le Dr Rubini, qui a étudié les effets du Cactus depuis 1848, lui attribue un pouvoir curatif étendu. « Le trait caractéristique du Cactus consiste dans ce fait que, tandis qu'il développe son action spécialement sur le cœur et les vaisseaux sanguins, dissipant leurs congestions et enlevant leurs irritations, il n'affaiblit pas le système nerveux comme l'Aconit. » C'est ce qu'il écrit dans la préface de sa pathogénésie. Je diffère d'opinion avec lui quant à l'influence débilitante de l'Aconit sur le système nerveux. Il n'agit jamais ainsi, lorsque la dose n'est pas trop forte. Mais si le Cactus a cette action, il peut devenir un rival formidable de l'Aconit, puisqu'on peut évidemment l'employer dans la même classe de cas. On le dit avoir guéri avec une rapidité frappante l'otite aiguë, la bronchite aiguë et même chronique, la pleurésie, la pneumonie, l'hémoptysie, l'hématémèse, la gastroentérite, l'hépatite, l'hématurie et une fièvre intermittente quotidienne. Ces expériences demandent encore à être

confirmées. Pour ma part, lorsque je rencontre de ces fièvres aiguës, congestions ou hémorrhagies, je me contente entièrement de mon Aconit, excellent et éprouvé, et ne suis nullement tenté d'expérimenter quelque autre médicament que ce soit. Il en est autrement dans les affections du cœur, dans lesquelles le Cactus semble posséder un pouvoir dépassant celui de l'Aconit, et remplir une place vacante jusque-là. Il paraît bienfaisant dans toutes les « actions exagérées » de cet organe, depuis les palpitations nerveuses jusqu'à celles causées par la Cardite aiguë. Dans les souffrances de l'hypertrophie, dans celles si graves liées aux lésions valvulaires (peut-être aussi dans l'Angine de poitrine), et dans les palpitations chroniques, il procure un soulagement prompt et durable (1). Dans les complications cardiaques du rhumatisme aigu, il convient plus à la myo-cardite qu'à la péri ou endocardite. Il serait probablement utile (au moins pour soulager la douleur) dans le traitement des anévrysmes internes.

L'expérience anglaise, aussi loin qu'elle a été, a confirmé le dire du Dr Rubini, quant à la valeur du Cactus dans les affections du cœur. Le cas suivant, admirablement raconté dans le *Monthly Homœopathic Review*, mai 1866, démontre sa sphère d'action et ce dont il est capable. Il a été fourni par le Dr O'Brien, de Southshields:

« John E..., âgé de 30 ans, contracta une fièvre rhumatismale vers la fin de l'année 1858. Depuis cette époque, il éprouva les souffrances inhérentes à l'affection du cœur avant l'époque à laquelle je fus appelé pour la première fois, le 21 avril 1865.

Je remarquai une expression anxieuse de la physionomie; la figure pâle et cendrée ; il se plaignait d'une grande diffi-

(1) La sensation « comme si le cœur était saisi et serré par une main de fer (c'est-à-dire le spasme) » est très-caractéristique du Cactus dans ces cas.

culté de respirer; d'une douleur fixe dans la région du cœur; de violentes palpitations, aggravées par le moindre exercice; d'un sommeil non réparateur interrompu par des sursauts subits; de lassitude et de langueur. OEdème des pieds (plus marqué le soir) et du dos des mains. Il y avait de plus un ulcère indolent situé sur le gros orteil du pied droit, qui avait résisté pendant dix-huit mois à un traitement allopathique stimulant. Pouls 76, faible, et s'interrompant chaque dix pulsations; langue propre; régularité du ventre. A l'auscultation, je découvris un bruit endocardiaque distinct, clairement perceptible selon la direction des gros vaisseaux; matité précordiale; impulsion du cœur excessive et hypertrophie évidente du ventricule droit.

21 avril 1855. Je prescrivis Cactus grandifl., 2e dilution décimale, deux gouttes trois fois par jour; panser l'orteil à l'eau.

Le 27. Il se trouve mieux; sommeil moins troublé; moins d'oppression; action du cœur plus régulière; bruit moins distinct le long des gros vaisseaux; intermittence à chaque 15 pulsations; amélioration des plus remarquables de l'œdème des pieds et des mains; meilleur aspect de l'ulcère; coloration de la face à peu près la même; ulcère de l'orteil presque guéri. Continuer *Cact. grand.*, et pansement à l'eau.

2 mai. Murmure cardiaque moins distinct; respiration plus facile; absence de l'œdème au commencement de la journée, et gêne dans les pieds seulement le soir; l'expression anxieuse et cendrée est décidément meilleure; le pouls a cessé d'être intermittent; l'ulcère de l'orteil est guéri; continuer *Cact. grand.*

Le 8. Il avoue ne ressentir aucune douleur, et constate qu'il peut sortir avec activité, sans éprouver aucune difficulté pour respirer; plus d'œdème; sommeil non troublé et réparateur; mouvements du cœur plus réguliers; matité précordiale très-diminuée et bruits anormaux à peine perceptibles; meilleure couleur de l'urine; se plaint seulement d'un sentiment de langueur, plus pénible l'après-midi. *Cact. grand.*, 3e dilution décimale soir et matin.

25 février 1866. Aujourd'hui, après un soigneux examen de la poitrine, je ne puis distinguer le plus léger défaut valvulaire. La matité cardiaque, qui était considérable au com-

mencement du traitement, se perçoit à peine, et l'activité musculaire du cœur semble parfaitement rétablie, cet organe accomplissant ses fonctions avec aisance et régularité. Il n'a jamais depuis abandonné l'usage de son médicament, le prenant deux fois par semaine pendant ces quatre derniers mois.

Le Dr Lippe assure avoir souvent guéri avec le Cactus la céphalalgie avec pression au vertex qui accompagne la ménorrhagie; j'ai moi-même guéri la céphalalgie semblable de la ménopause.

Comme je l'ai dit, le grand analogue du Cactus est l'*Aconit;* son influence sur le cœur ressemble à celle du *Naja*.

Le Dr Rubini recommande la teinture mère dans les désordres aigus et les affections organiques du cœur. Selon lui, les dilutions élevées sont préférables dans les affections nerveuses.

Nous employons dans notre pratique quatre sels de chaux, l'Acétate, le Carbonate, le Phosphate et l'Hydrochlorate.

La solution de

Calcarea acetica

résultant du procédé de préparation d'Hahnemann est une première atténuation décimale. Les atténuations au-dessus se font avec l'alcool.

Certains symptômes de la pathogénésie du Calcarea carbonica ont, dit-on, été produits par le C. acetica. Ils ne paraissent différer en rien de ceux du C. carbonica, parmi lesquels ils surviennent.

Le Calcarea acetica est quelquefois employé avec avantage dans les affections intestinales aiguës (1) des enfants

[(1) L'auteur eût pu ajouter : « et chroniques; » en effet, c'est un des médicaments les mieux appropriés à la diarrhée

auxquels la chaux convient par suite de leur diathèse générale (Voy. Calc. carbonica), sauf cet emploi, je ne sache pas qu'il en ait beaucoup d'autres.

Son analogue est nécessairement le *Calcarea carbonica*. On l'a généralement donné à la seconde dilution.

Calcarea carbonica,

d'autre part, est un de nos polychrestes, et possède des vertus nombreuses et considérables. La forme sous laquelle nous employons ce sel n'est ni la chaux, ni le marbre, mais cette substance blanche et douce qui se trouve entre les lames externe et interne des coquilles d'huîtres. Cette substance est triturée par le procédé habituel.

La pathogénésie de Calcarea (dite par excellence) est dans les *Maladies chroniques*. En outre, les remarques contenues dans la préface de Noack et Trinks; un mémoire par le Dr Croserio, traduit dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. V; et un autre par le Dr Nankivell, avec la discussion à laquelle il donna lieu, dans les *Annals of the Brit. Hom. Society*, vol. II, vous fourniront d'amples renseignements concernant l'action de ce médicament.

L'action physiologique du Calcarea, comme celle de la plupart des médicaments dont les pathogénésies se voient dans les *Maladies chroniques*, n'est pas très-compréhensible. Heureusement, notre expérience clinique sur lui est si vaste que nous éprouvons peu de difficultés à définir sa sphère d'action.

C'est dans la grande classe des maladies dues au désordre de l'assimilation secondaire que le Calcarea trouve sa place curative. Je ne crois pas qu'il influence la diges-

chronique indolore des enfants rachitiques, à gros ventre. On peut l'alterner avec Phosphori acidum.] I. G.-M.

tion gastrique, ni les résultats de ses troubles, comme la goutte et la diathèse lithique. Il n'est pas non plus d'aucune valeur lorsque existe dans le sang un véritable poison animal, tel que la syphilis, ou un exanthème. Mais lorsque l'assimilation de la nourriture digérée ne se fait pas comme elle le devrait dans le sang et les tissus, il y a peu d'agents plus puissants que le Calcarea pour rétablir cette fonction. Les trois grandes formes de dérangement assimilateur sont la scrofule, la tuberculose et le rachitisme: dans toutes trois le Calcarea est le principal médicament. Dans beaucoup de formes sous lesquelles se montre *le rachitisme*, — dentition difficile, ossification imparfaite, retard dans la faculté de marcher, etc., etc., ce médicament est inestimable. Ce n'est que lorsque la diathèse est très-prononcée que Silicea devient préférable. Le Calcarea n'est pas moins utile quand la tendance des glandes à se tuméfier rend évidente la présence de la diathèse *scrofuleuse;* c'est plutôt la tendance constitutionnelle qu'il combat, que les manifestations locales; de sorte que lorsque celles-ci sont graves, comme dans les glandes, les yeux, les oreilles, d'autres médicaments sont nécessaires. — Néanmoins des ulcères, la diarrhée chronique et l'affection mésentérique concomitante de ces sujets ont été guéris par le Calcarea employé seul. Je ne puis parler avec autant de certitude du pouvoir de notre médicament sur *la tuberculose*. Néanmoins la haute estime dans laquelle le tiennent quelques-uns de nos meilleurs praticiens dans le traitement de la phthisie pulmonaire indiquerait une influence réelle sur cette diathèse. Il existe de nombreuses affections nutritives non classées, particulièrement chez les enfants, dans lesquelles vous trouverez le Calcarea utile, d'après les remarques que j'ai faites. (La soif continuelle et les transpirations pénétrantes de la tête en sont ici les symptômes caractéristiques.) Son pouvoir s'étend même jusqu'aux nouveaux produits résultant des désordres de croissance; et il a fait disparaître

des verrues, des condylomes, des polypes et même (dit-on) des tumeurs bénignes (1) et des lupus.

Telle est la grande sphère d'action du Calcarea. Il a d'autres usages, qui paraissent indépendants de son influence sur l'assimilation. Ainsi, il paraît capable de guérir quelques espèces de céphalalgies par fatigue cérébrale. La douleur est sourde, pire le matin : la tête est souvent froide. Il a guéri une névralgie sus-orbitaire ancienne. Il paraît influencer d'une manière spéciale les organes génitaux de la femme. Hahnemann considère ici son action comme tout à fait caractéristique. « Calcarea », dit-il, « est indispensable et curatif lorsque les règles paraissent peu de jours avant l'époque, spécialement lorsque l'écoulement sanguin est considérable. Mais si les règles viennent à l'époque voulue ou un peu plus tard, Calcarea n'est presque jamais utile, même si les règles étaient abondantes. Il peut se faire que d'autres emplois du Calcarea soient peu à peu suggérés par les données des anciens usages de l'eau de chaux. Mais dans ces cas, je préfère me servir de l'eau de chaux elle-même.

Finalement, on peut poser en fait que le Calcarea convient mieux aux maladies des femmes et des enfants, et des personnes d'un tempérament « leuco-phlegmatique, » avec tendance à l'obésité.

Les analogues du Calcarea sont *Baryta, Sodium, Phosphorus* et *Silicea.*

Les plus hautes dilutions, de la 12e à la 30e, paraissent le plus en faveur, et sont celles que j'emploie, mais la 3e est efficace sans aucun doute. Le Calcarea paraît n'être que rarement sinon jamais employé par les adhérents exclusifs des basses atténuations.

Calcarea muriatica.

La pathogénésie n'a jamais été faite. Je l'ai trouvé très-

(1) Pour des tumeurs enkystées, voy. *Brit. journ.*, vol. XXVI, p. 31.

utile, à la première dilution, dans le traitement du Porrigo capitis humide des nouveau-nés et des enfants. Quelques-uns d'entre nous l'emploient en solution comme application locale abortive des furoncles ; on le dit aussi soulager la douleur.

Calcarea phosphorica

n'a aussi qu'une pathogénésie imparfaite. Sur la foi de quelques expériences non encore publiées, le Dr C. Hering le recommande pour ces cas dans lesquels « la fistule anale alterne avec des symptômes de la poitrine. » Le Dr Cooper, *Monthly Hom. Review*, sept. 1867, en parle avec éloges pour le traitement des hypertrophies chroniques des amygdales chez les sujets strumeux. Mais le principal emploi du phosphate de chaux est pour les mêmes défauts d'assimilation que ceux pour lesquels nous trouvons le carbonate efficace.

Le Dr Beneke fut le premier à appeler l'attention sur l'importance du Phosphate de chaux dans la « nutrition cellulaire » attestée par sa valeur agriculturale. Vous trouverez son mémoire dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XVII. Le Dr Ringer (1) donne, dans son *Manual of Therapeutics*, le plus récent témoignage de son efficacité médicinale. Il le recommande dans la plupart des formes de nutrition défectueuse ; d'anémie par croissance rapide; grossesses se succédant trop rapidement, allaitement prolongé, menstruation excessive; écoulements chroniques et rachitisme: mauvais effets de la vie urbaine; fatigue du cerveau. Comme il reconnaît que des doses de quelques grains du médicament suffisent, il est probable qu'il agit plutôt dynamiquement que par ses propriétés chimiques et nutritives. Il mérite qu'on en fasse une bonne pathogénésie.

(1) [Auteur allopathe.] I. G.-M.

Les atténuations se préparent au moyen de la trituration

Calendula,

ou « souci » commun, doit sa place dans la Matière médicale homœopathique à son pouvoir comme vulnéraire. Il a été expérimenté par le Dr Franz, mais les symptômes produits sont en petit nombre et insignifiants, et on le donne rarement, sinon jamais, à l'intérieur. Un de nos praticiens allemands, le Dr Thorer, ayant pris connaissance des vertus vulnéraires attribuées au souci par le vulgaire, entreprit de déterminer par expérience sa place exacte dans le traitement des blessures. Vous trouverez son mémoire traduit dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. V. Ses exemples démontrent que le Calendula possède l'influence la plus bienfaisante sur les blessures, favorisant leur cicatrisation avec le moins de suppuration possible. Depuis cette époque, le Calendula a toujours été employé par les médecins homœopathes pour hâter la cicatrisation des blessures, ulcères, etc. Vous trouverez diverses appréciations de ses vertus dans quelques mémoires par le Dr Yeldham dans le *Brit. Journ. of Hom.* et les *Annals of the British Homœopathic Society*. Enfin, il a été employé sur une grande échelle par nos collègues américains dans le traitement des blessures produites dans le cours de leur guerre civile, et il a obtenu leurs plus chauds suffrages.

Il n'y a nécessairement rien d'homœopathique dans Calendula, c'est-à-dire qu'autant que nous le sachions, son mode d'action ne peut être pris pour exemple d'opération de la loi de similitude. Néanmoins les médecins homœopathes seuls, au moins en Angleterre et en Amérique, donnent à leurs malades le bénéfice de ce précieux vulnéraire. Vous le trouverez inestimable dans la pratique chirurgicale.

Je parlerai actuellement du

Camphre,

dont nous faisons deux teintures alcooliques, l'une saturée, l'autre dans la proportion de 1 à 10. Cette dernière est la teinture mère officinale.

Il y a une pathogénésie du Camphre dans la *Matière médicale pure*. Vous ferez bien cependant d'ajouter à ces renseignements les matériaux additionnels fournis par Hempel et Pereira dans leurs articles respectifs sur cette drogue. Il y a des articles récents, dignes d'être lus, sur le Camphre, dans le *Monthly Homœopathic Review* (vol. XI), et le *United states medical and surgical Journal* (vol. I et II). Je n'aurai que peu ou point de difficultés à vous exposer les vertus curatives du Camphre. Mais les faire cadrer avec son action physiologique n'est pas facile. Et cela, pour cette raison que, suivant l'expression de Pereira : « Il est peu de médicaments dont l'action sur l'économie animale soit aussi variable que celle du Camphre. » Hahnemann remarque le même fait, et entreprend de l'expliquer. « L'action, dit-il, de cette substance sur le corps en santé, est extrêmement problématique et difficile à définir, pour cette raison que l'action primitive du Camphre alterne trop subitement et est trop aisément confondue avec la réaction du principe vital. » Ce qui veut dire qu'il est d'accord avec ceux qui considèrent le frisson et la dépression comme les effets primitifs du Camphre, et rapportent les symptômes de stimulation si souvent observés à une réaction secondaire. Je suis disposé pour ma part à me ranger de cet avis, qui est celui de plusieurs autres noms marquants. En même temps, je n'aurais rien à dire si une interprétation contraire était faite de phénomènes d'une variabilité si embarrassante.

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que le Camphre n'exerce sur les fonctions de la circulation et de la calo-

rification, probablement par les nerfs vasculaires, une influence des plus puissantes et rapides, quoique évasive. C'est sur elle que nous basons notre principal emploi de ce médicament dans la pratique, pour arrêter des maladies telles que la grippe et le choléra dans leur période d'invasion. Tout malade « homœopathiste » sait comment le Camphre, pris à doses répétées dans le frisson d'un « froid » commençant, arrêtera là même les progrès de la maladie. Il est cependant inférieur à l'Aconit, lorsque le vrai frisson fébrile se montre. Le pouvoir du Camphre sur le choléra asiatique offre encore un plus grand intérêt.

Lorsque cette maladie épidémique parut pour la première fois en Europe, les homœopathes recherchèrent avec soin et au plus vite son « simillimum », afin d'être prêts à la combattre. Mais ce fut Hahnemann qui prononça en dernier ressort. « L'unique grand remède, dit-il, était le Camphre. Chacun doit en être pourvu, et en prendre aussitôt l'apparition des premiers symptômes, de manière qu'il n'y ait pas de temps perdu en attendant un médecin. » Il conseilla aussi Veratrum et Cuprum dans des périodes plus avancées et des formes particulières de la maladie. Dans l'épidémie de 1849, les médecins anglais eurent l'occasion de vérifier la justesse de ces recommandations; et les Drs Drysdale, à Liverpool, et Russell, à Édimbourg, rivalisent d'éloges pour le Camphre. Le dernier dit : « C'est de notre part une ferme conviction que le Camphre est un remède presque infaillible pour le choléra, s'il est donné aussitôt son invasion. » En 1854, les mêmes témoignages furent accordés à sa valeur, et le Dr Rubini, de Naples, assure que lui et ses collègues traitèrent 592 cas avec le Camphre seul sans une seule mort! (1) Ce rapport rencontra beaucoup d'incrédulité, comme exagéré; mais je pense que ce fut injustement. Le

(1) Un récit complet des observations du Dr Rubini a été publié dans le *Monthly Hom. Review*, juin 1866.

Dr Rubini n'a pas eu l'intention de faire croire que tous ses cas étaient dans la période algide. Au contraire, sur un groupe de 200 cas traités dans une seule institution, il est expressément mentionné que le Collapsus ne survint que sur 50 seulement d'entre eux. Ce que notre confrère veut nous faire comprendre, c'est que dans une épidémie de choléra dans laquelle 377 cas furent traités par lui, et 215 autres par ses collègues, parmi lesquels il peut s'en être rencontré de graves, ils n'administrèrent que la teinture saturée de Camphre, et ne perdirent aucun malade. Je ne vois là rien d'incroyable. Ces succès doivent augmenter notre confiance dans le pouvoir du Camphre comme antidote du choléra. On doit laisser à l'expérience future le soin de décider si le Dr Rubini a raison ou non de nous engager à persévérer dans son emploi à toutes les périodes de la maladie, et à l'exclusion de tout autre médicament. Quant à présent, l'évidence est contre lui sous ce dernier rapport.

En outre de cette influence générale, le Camphre a sur la tête et les organes génito-urinaires une action locale assez forte. Il provoque une congestion cérébrale aiguë, avec délire, ressemblant quelque peu aux effets de l'alcool; on le trouvera curatif lorsque des symptômes semblables se montreront à la suite de la rétrocession d'un exanthème aigu, comme la rougeole. Il donne aussi de la strangurie; ce fait est le plus intéressant de tous, car il ne passe pas par l'urine. En présence de ce fait, Pereira est très-étonné du pouvoir attribué au Camphre de diminuer l'irritation des organes urinaires. Mais qu'il ait ce pouvoir dans la strangurie, soit idiopathique, soit causée par les cantharides, cela est hors de doute. Je fus appelé une fois pour un cas de strangurie aiguë, dans lequel la douleur était assez violente pour amener des faiblesses. Je donnai le Camphre tous les quarts d'heure; et en moins d'une heure le spasme fut soulagé, et l'urine passa librement et sans douleur. Cette attaque était en réalité

le début d'une péritonite. De même qu'avec la Cantharide, l'irritation des organes urinaires s'étend quelquefois jusqu'aux organes génitaux, causant le priapisme, etc. Mais le caractère de l'effet ordinaire et permanant du Camphre sur ces organes est déprimant. « Camphrora per nares castrat odore mares, » est un axiome cité dans toutes les matières médicales, et Trousseau et Pidoux ont vérifié ce fait par expérience. Il pourrait être utile dans quelques cas d'affaiblissement sexuel combiné avec l'irritabilité de la vessie. Le Dr Hirsch l'a recommandé dernièrement pour la faiblesse irritable des organes sexuels avec pollutions nocturnes. (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXV, p. 609.)

A côté de ses usages dans les maladies, le Camphre est recommandé par Hahnemann comme antidote de la plupart des poisons végétaux, et de quelques poisons animaux et minéraux. Il n'a, selon toute probabilité, aucun pouvoir antidotal contre la majorité de ces poisons, et serait à peine capable de neutraliser leurs effets s'ils étaient produits par des quantités toxiques. Mais pour les troubles délicats produits par de faibles doses, le Camphre peut être un remède capital, par la substitution d'une impression plus puissante que la leur sur le système nerveux.

Le Dr Holcombe résume ainsi l'action du Camphre : « Il est », dit-il, « l'antidote de presque tous les poisons végétaux drastiques, soulage la strangurie, procure la réaction contre le froid, les états congestifs ; c'est le grand anticholérique, et il calme l'irritabilité nerveuse mieux que le Café, l'Ignatia ou l'Hyosciamus. Telle est son entière valeur clinique, grande en vérité, *dans une coquille de noix*. »

Le Camphre ressemble, par son influence sur la circulation, à l'*Aconit*, au *Cactus* et au *Veratrum album ;* sur le cerveau, il agit à peu près comme *Agaricus*, *Opium*, *Cannabis indica*, et la triade, *Belladona, Hyosciamus* et *stramonium ;* son pouvoir de causer la strangurie ressemble à

celui de *Chantharis* et de *Terebinthina*, moins à celui de *Belladona*.

Le Camphre ne paraît pas supporter la dilution : Hahnemann lui-même et ses adeptes les plus exclusifs ont toujours employé la solution primitive, c'est-à-dire une partie du Camphre pour 6 à 12 parties d'alcool. Le Dr Rubini recommande la teinture saturée pour le traitement du choléra (Esprit de Camphre).

LETTRE XVI.

CANNABIS INDICA ET SATIVA, CANTHARIS, CAPSICUM, CARBO ANIMALIS ET VEGETABILIS.

Nous employons dans notre pratique deux espèces de Chanvre, le Cannabis indica, et celui qui croît dans les climats froids. La différence entre eux semble résider dans ce fait que dans le premier, il se développe une résine douée de propriétés nervines puissantes ; je traiterai d'abord du dernier

Cannabis sativa.

La teinture se prépare avec les sommités fleuries de la plante.

Le Chanvre a été expérimenté par Hahnemann, et sa pathogénésie est dans la *Matière médicale pure.*

Trois groupes parmi les symptômes produits ont conduit à des résultats pratiques ; ceux des organes urinaires, de l'œil et des poumons.

1. Le Cannabis paraît produire une irritation excessive de la membrane muqueuse de la vessie, de l'urèthre et même du prépuce. Ce dernier est rouge sombre, chaud et enflammé : il y a beaucoup de brûlure dans l'urèthre, une miction douloureuse et difficile, du priapisme et un écoulement muqueux. Dans un cas observé par Morgagni, et

cité souvent, il fut nécessaire d'extraire l'urine à l'aide du cathétérisme ; mais plus tard, cela ne fut plus possible, l'instrument devenant obstrué par le muco-pus. Ces effets ont conduit à l'emploi heureux du Cannabis dans beaucoup d'affections urinaires analogues, mais spécialement dans la *gonorrhée*. J'en ai la meilleure opinion dans le traitement de cette affection, après que les symptômes inflammatoires (s'il en existe) ont été jugulés par l'Aconit.

2. Hahnemann attribue au Cannabis la propriété de produire une pellicule sur la cornée. Que ce symptôme soit véritable ou non, il est certain que ce médicament possède à un certain degré le pouvoir d'enlever les taches consécutives à une ophthalmie scrofuleuse.

3. Un autre effet quelque peu contestable du Cannabis serait « l'inflammation des poumons », avec délire et vomissement de bile verte. Le Dr P.-P. Wells la recommande dans les cas présentant ces complications, afin de provoquer la résorption de l'exsudat limité à la portion inférieure d'un ou des deux poumons. La toux est fréquente, importune, rude, quelquefois sèche, d'autres fois, même incessante.

Outre ces affections, le Dr Quin a guéri une fois, avec le Cannabis, une névralgie ancienne, sympathique d'une affection utérine, se manifestant elle-même par de la ménorrhagie. Suivant cet exemple, je l'ai donné dernièrement dans un cas de céphalalgie de cause menstruelle, et il a procuré un soulagement marqué.

La première action mentionnée du Cannabis l'assimile à *Apis*, *Cantharis* (1), *Copahiba* et *Terebenthina;* la seconde

[(1) Dans la pathogénésie du Cannabis Sativa, on trouve ce symptôme : « Tuméfaction partielle du ventre, comme par une ascite enkystée... J'avais été témoin en Angleterre de la résorption rapide du liquide d'un kyste de l'ovaire par l'usage de la teinture-mère à haute dose. J'ai répété l'expérience à

à *Euphrasia;* la troisième à *Sulfur, phosphorus* et peut-être *Lachesis.*

On s'accorde en général à donner le Cannabis en teinture-mère pour la gonorrhée, en doses fréquemment répétées de une à dix gouttes. Dans les autres affections, les hautes dilutions paraissent efficaces.

Cannabis indica.

La teinture ordinaire se prépare en dissolvant une partie de résine dans vingt parties d'alcool rectifié. Notre première atténuation centésimale sera donc une partie de cette teinture pour quatre d'alcool.

Il n'existe pas de pathogénésie étendue du Chanvre indien, excepté celle du Dr Norton, brève et faite sur lui-même, et publiée dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XVII, p. 465. Mais on peut rassembler parfaitement ses effets physiologiques en compulsant les divers ouvrages de matière médicale.

C'est en effet une substance dont l'action vous est bien connue, et dont j'ai à peine besoin de décrire les effets. Les caractères de l'intoxication par elle paraissent consister en une exagération de toutes les perceptions et conceptions, l'Aphrodisie et la tendance à la Catalepsie (1),

deux ou trois reprises, sur des femmes de nos dispensaires; dans deux cas, il y a eu succès partiel, résorption d'une grande partie du liquide, diminution de la tumeur, arrêt dans son accroissement. Ces expériences mériteraient d'être multipliées.]
I. G.-M.

(1) Le Dr O'Shaughnessy décrit comme suit les effets de la résine de chanvre indien sur un natif de l'Inde : « A 8 h. p. m. Nous l'avons trouvé insensible, mais respirant avec une régularité parfaite; le pouls et la peau naturels, et les pupilles librement contractiles à l'approche de la lumière. Ayant par hasard levé le bras du patient, le lecteur médecin jugera de mon étonnement lorsque je vis ce bras demeurer dans la pos-

Il n'est pas impossible que des cas de manie se présentent à nous avec des symptômes semblables à ceux de l'ivresse du Haschisch. Dans de tels cas, dans le satyriasis ou la nymphomanie et dans la catalepsie, l'emploi du Cannabis indica serait une application nouvelle, mais des plus légitimes du principe homœopathique. J'ai rencontré moi-même un cas probablement hystérique au fond, mais dans lequel les attaques revêtaient le caractère cataleptique. Dans ce cas, le Cannabis indica fut promptement curatif (1).

Les effets du Cannabis Indica sur le cerveau peuvent être avantageusement comparés avec ceux de l'*Agaricus*, de la *Belladone*, du *Camphre*, du *Crocus*, de l'*Hyosciamus*, de l'*Opium* et du *Stramonium*. Pour son pouvoir de produire la catalepsie, il n'a de rival que dans le Chlorure d'Étain (Stannum Muriaticum). Dans le cas cité plus haut, j'ai donné la seconde dilution.

J'ai une fois de plus à vous présenter une ancienne connaissance dans la

Cantharis.

On prépare la teinture à notre usage par percolation.

Il n'existe pas de pathogénésie de Cantharis, dans la

ture dans laquelle je l'avais placé. Il ne fallait qu'un examen rapide des membres pour s'apercevoir que, sous l'influence de ce narcotique, le patient s'était trouvé dans le plus étrange et le plus extraordinaire de tous les états nerveux, dans cet état qu'un si petit nombre a vu, de l'existence duquel un si grand nombre doute, la *catalepsie* véritable des nosologistes. (Pereira; Matière médicale.)

(1) Dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXIII, p. 446, se trouve un cas dans lequel Cannabis (on n'a pas spécifié lequel), à la 15e dilution, a effectué la cure d'un cas de manie puerpérale. (Dernièrement le Dr Ringer l'a recommandé pour une forme de céphalalgie, dans laquelle la douleur est sourde et accompagnée de battements, et siége plus particulièrement dans le sourcil et autour de l'œil.)

stricte acception hahnemannienne du mot. Cela tire peu à conséquence, puisque ses effets pathogénétiques sont bien connus et peuvent se lire partout.

En étudiant l'action de la Cantharide, je crois meilleur de concentrer votre attention sur les *organes urinaires*. On ne peut douter de l'influence spéciale de la Cantharide sur ces parties. Elle enflamme tout l'appareil muqueux, des reins à l'urèthre, causant de la douleur dans les lombes, l'émission d'une urine rare, très-colorée, sanguinolente et généralement albumineuse, souvent chargée de tubes fibrineux et quelquefois de cellules épithéliales; douleur brûlante et sensibilité à l'hypogastre, avec strangurie grave (1). Quelquefois même l'urine est supprimée. Il n'existe aucun doute que les organes génitaux participent souvent à l'irritation. On a vu le priapisme, l'inflammation des parties externes et même de l'utérus, cette dernière amenant l'avortement; et de plus les passions sexuelles sont fréquemment surexcitées douloureusement. Mais il n'y a aucune raison de supposer que la Cantharide soit un vrai aphrodisiaque à la manière du Cannabis Indica ou du Stramonium.

Je ne trouve rien de spécial dans la gastro-entérite produite par l'ingestion de la Cantharide. Ce n'est qu'un exemple de plus de son action locale irritante, telle qu'elle se voit sur la peau lorsque la drogue est appliquée sous forme de vésicatoire, ou sur les voies respiratoires lorsque la poudre a été inhalée. Mais on peut difficilement douter de ses effets secondaires sur le système nerveux. Ceux-ci se montrent, d'habitude, quelques jours au moins après l'ingestion du poison, et prennent diverses formes : délire, convulsions tétaniques ou épileptiques et plus tard coma. Il semblerait, en outre, qu'au milieu de circonstances favorables, la Cantharide est capable d'irriter spéciale-

(1) Voyez Clotar Muller, dans *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XVII, p. 548.

ment la peau : car Pereira cite un cas dans lequel l'application d'un vésicatoire sur la région pectorale fit développer des pustules d'ecthyma, non-seulement en cette région, mais sur tout le reste du corps.

Conjointement avec ces effets physiologiques, la Cantharide ne possède qu'une faible, sinon nulle influence curative au delà des organes urinaires. Mais dans leurs affections inflammatoires, c'est un médicament de premier ordre. Dans la simple cystite aiguë, nous devrons rarement songer à en employer d'autres. Dans la strangurie inflammatoire, la Cantharide est généralement indiquée, quoique la Belladone soit préférable lorsque les symptômes nerveux dominent. Dans la suppression d'urine suite de congestion aiguë, Cantharis rivalise avec Terebinthina, et l'hématurie, lorsqu'elle est sous la dépendance d'un appel actif de sang à la surface urinaire, trouve en elle un styptique puissant. L'aspect de l'urine indique son homœopathicité à la « néphrite desquamative » ; et elle devrait être curative dans l'hydropisie post-scarlatineuse, dans laquelle les reins sont dans cet état pathologique (1). A ce propos, les « symptômes cérébraux » de Cantharis : délire, convulsions et coma, ont une grande importance; car, survenant (comme ils font d'habitude) quelques jours au moins plus tard que les premiers effets du poison, ils sont probablement consécutifs à la lésion rénale qu'il produit.

L'influence de la Cantharide s'arrête probablement court à la terminaison profonde de l'urèthre; et on n'y pense pas beaucoup dans la gonorrhée, excepté lorsque l'inflammation s'étend assez haut pour déterminer l'inflammation de la vessie (2). Mais dans ces cas de *spermator-*

(1) Voyez « *Manual of Thérapeutics,* » p. 359. Le Dr Ringer (allop.) la préconisa fortement à la dose d'un minime, toutes les trois heures, lorsque les premiers symptômes aigus sont calmés.

(2) C'est alors qu'ont lieu surtout ces érections doulou-

rhée décrits par Lallemand, lesquels dépendent du passage de l'irritation gonorrhéique aux voies spermatiques par les canaux éjaculateurs, Cantharis est un des médicaments les plus homœopathiques, et le Dr Kidd témoigne en faveur de son efficacité dans leur traitement (*Annals*, vol. V, p. 131).

L'action « neurotique » de la Cantharide n'a pas encore été utilisée dans un but thérapeutique. Je ne saurais me ranger de l'avis de quelques médecins qui prétendent qu'elle est homœopathique à la véritable hydrophobie. La réputation dont jouit en France la Cantharide comme médicament des affections cutanées peut dépendre de son pouvoir spécial sur la peau. Nous avons peu d'expérience homœopathique de son emploi; mais on trouve dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. III, p. 417, quatre cas d'eczéma et deux de psoriasis guéris par lui (1).

Avant de laisser ce médicament, je dois dire quelques mots de son action, qui vous est si familière, lorsqu'il est employé localement comme vésicatoire.

Je ne sais quelle théorie vous vous êtes formée de la « contre-stimulation. » Quant à nous, là encore nous invoquons la pathogénésie pour éclairer et guider notre thérapeutique.

Nous trouvons (pour citer le Dr Inman) « que des vésicatoires appliqués sur le thorax et l'abdomen de chiens et de lapins produisent la rougeur et l'inflammation absolues des plèvres et du péritoine, distinctement visibles

reuses, et que la cantharide calme souvent comme par enchantement.] I. G.-M.

[(1) Nos confrères français en font en effet un usage journalier dans les affections vésiculeuses aiguës, eczéma rubrum particulièrement, lorsqu'il y a rougeur et irritation intense, et aussi dans les affections bulleuses comme le pemphigus, dont j'ai guéri deux cas pour ma part, à l'aide de son usage persévérant.] I. G.-M.

par les taches correspondant aux surfaces cutanées soumises à la vésication. » (1)

De là il résulte que les vésicatoires employés (comme ils le sont principalement), pour combattre les inflammations chroniques, sont des agents homœopathiques, quoique agissant par absorption locale au lieu d'agir par affinité élective. Mais, quoique nous puissions réclamer pour l'Homœopathie les bienfaits des vésicatoires dans ces cas, nous ne les employons pas. Nous avons des médicaments qui, donnés à l'intérieur, atteignent, guidés par l'affinité élective, la partie qui peut être enflammée, et y éteignent l'incendie plus agréablement et au moins aussi effectivement (2). Nous employons donc la Cantharide extérieurement, mais pour éteindre les vésications et non les produire. Dans les brûlures allant jusqu'à la vésication, dans l'érysipèle vésiculeux et dans l'herpès zoster, nous avons des états de la surface cutanée, ressemblant aux effets locaux de la Cantharide, et dans toutes ces affections l'application locale de la teinture diluée a été suivie des effets les plus avantageux.

Dans son action sur les organes urinaires, la Cantharide ne peut être mise en parallèle qu'avec la *Térébenthine*, mais en certains points de cet appareil, l'*Arsenic*, le *Mercurius corrosivus*, le *Kali Bichromicum*, l'*Apis*, le *Cannabis sativa* et le *Copaiba* peuvent lui être comparés. Son action sur la peau trouve son analogue dans *Apis*, *Antimonium tartaricum*, *Arnica*, *Croton tiglium*, *Rhus* et *Urtica urens*.

On a employé dans les inflammations ordinaires les

(1) *New Theory and practice*, p. 322.

(2) J'ai traité ce sujet plus complètement dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXVIII, p. 326.

[Voir la note additionnelle que j'ai mise à l'article «Bryone,» à propos de l'emploi, par les praticiens français, de la cantharide à l'intérieur dans le traitement des épanchements pleurétiques.] I. G.-M.

dilutions depuis la 3e et au-dessus. La force de la lotion, pour usage externe, a varié beaucoup entre les mains de divers médecins. Je ne l'emploierais pas plus concentrée que dans la proportion de 1 partie de teinture pour 20 parties d'eau.

Nota. Dans un mémoire sur la diphthérie, inséré dans le *Brit. Journ. of Homœopathy*, vol. XVII, le Dr Black appelle l'attention sur la ressemblance entre l'empoisonnement par les Cantharides et la diphthérie telle qu'elle est décrite par Bretonneau. Après avoir fait allusion à l'albuminurie présente chez les deux, comme complément de ressemblance, il conseille l'essai de cette drogue dans le traitement de cette maladie. Je ne l'ai jamais employée moi-même : mais je pense qu'elle a causé des désappointements. Le Dr Ludlam en parle cependant avec éloges dans ses *Clinical lectures on diphtheria*, comme remédiant à la prostration qui subsiste souvent après la disparition de l'acuité de la maladie (et le Dr Lawrence Newton cite des exemples analogues (*Monthly Hom. Rev.*, juillet 1870).

Je donne place ici au médicament suivant de ma liste, uniquement parce qu'il a été expérimenté par Hahnemann en personne.

Capsicum.

On le prépare en pulvérisant ensemble les capsules et les semences mûres du Capsicum annuum, et en en faisant une teinture par percolation.

La pathogénésie se trouve dans la *Matière médicale pure*.

Le Capsicum produit sa brûlure bien connue dans la bouche, la gorge, le pharynx et l'estomac, lorsqu'on l'y introduit, et dans les voies urinaires par lesquelles il est éliminé.

On l'a employé quelquefois avec bénéfice dans le *pyro-*

sis, et aussi dans le *ténesme vésical.* Le Dr Drysdale a publié un cas de relâchement chronique des intestins, suite de Choléra, lequel fut guéri par ce médicament à la première dilution décimale (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXII, p. 694). Le Dr Chapman le recommande dans le hoquet: et les Drs Hill et Hunt, en applications locales dans certains ulcères avec douleur brûlante.

Je ne connais aucun médicament analogue, et je ne puis rien dire quant aux doses à employer.

Carbo animalis.

Hahnemann recommande de la préparer avec le noir animal fait avec la peau du bœuf. Noak et Trinks donnent la préférence à la chair du bœuf, du veau ou du mouton, comme substance à carboniser. Cela importe peu. Les atténuations, cela va sans dire, se préparent au moyen de la trituration.

La pathogénésie du Carbo animalis se trouve dans les *maladies chroniques*. Quelques renseignements additionnels intéressants sont contenus dans l'article de Hempel.

On pourrait difficilement affirmer, en présence des expériences citées par le Dr Hempel, que le noir animal soit inerte même à l'état brut. Des doses quotidiennes de 4 à 24 grains ont non-seulement dérangé l'estomac et les intestins, mais fait éclater des éruptions de couleur cuivrée, d'acné et même de furoncles; elles ont de plus causé le développement de tuméfactions et d'indurations douloureuses des glandes parotides et mammaires. C'est dans le traitement de ces tuméfactions glandulaires survenant chez des sujets plutôt syphilitiques et cancéreux que scrofuleux, que l'on a employé principalement le Carbo animalis. (On en a une haute opinion dans le traitement du bubon.) Avec cette exception, sa sphère entière d'action coïncide si étroitement avec celle de son frère végétal, que

je mentionnerai ses autres applications en parlant de cet autre médicament plus important.

L'action du Carbo animalis sur les glandes est quelque peu semblable à celle du *Conium* et de l'*Hydrastis*.

On a employé en général les plus basses atténuations.

Carbo vegetabilis.

On se sert en général de celui du peuplier, du frêne ou du bouleau, et au moins jusqu'à la 3[e] atténuation; on le prépare au moyen de la trituration.

La pathogénésie est dans les *maladies chroniques*. Pour les raisons que j'ai déjà alléguées plus d'une fois, je suis incapable de tirer des déductions physiologiques de cette pathogénésie. Je dois me contenter de vous exposer, telle que nous la comprenons, la sphère thérapeutique du Carbo vegetabilis.

Il est singulier que dans deux états morbides dans lesquels vous employez le charbon à un point de vue chimique, nous le trouvions *dynamiquement* curatif. Ce sont la *flatulence* et l'*impureté des sécrétions*. C'est mon médicament favori pour combattre la flatulence excessive. Je le pense plus approprié aux cas dans lesquels les gaz distendent plutôt l'estomac que les intestins, et dans lesquels il y a plus de tendance vers la diarrhée que vers la constipation (Comp. Lycopodium). Lorsque la flatulence est associée à l'acidité et au pyrosis, Carbo enlèvera aussi ces dernières affections. De plus, l'impureté des sécrétions et des évacuations est toujours pour nous une indication de l'emploi du Charbon, lorsque les autres symptômes d'ailleurs ne le contre-indiquent pas. Le Carbo animalis en haute dilution est réputé très-efficace dans les cas de lochies fétides. L'*enrouement* chronique est une autre affection dans laquelle le Carbo vegetabilis a une grande puissance curative.

L'affection n'est probablement que catarrhale, et ne va

pas jusqu'à la laryngite (Barh pense néanmoins que l'on doit compter sur le Carbo dans des affections respiratoires plus profondément situées, comme la bronchite chronique négligée, avec emphysème, et la pneumonie à la période de suppuration). Le Carbo guérit parfois aussi la *diarrhée chronique*, mais généralement quand celle-ci est incidente à d'autres affections l'indiquant d'ailleurs. Dans tous les états morbides qui rappellent l'emploi du charbon, spécialement le végétal, la présence de l'*adynamie* non fébrile fortifie beaucoup les indications de son choix (Comp. Arsenic). Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui voient dans le colapsus du choléra une adynamie de Carbo, et le recommandent en cette occasion.

Dans ces derniers temps, grâce à la circulation persistante d'une annonce empirique, l'usage du Charbon végétal en poudre est devenu très-général. Le Dr Madden a fait sur lui-même des expériences en vue de s'assurer si cette substance possède quelques propriétés supérieures en dehors de celles de nature dynamique. Vous trouverez son mémoire dans le vol. XXVII du *Brit. Journ.*, p. 64. Il en vient à la conclusion que le charbon, finement pulvérisé, agit comme *détersif mécanique* de la membrane muqueuse, délogeant tout le mucus superflu qu'elle peut avoir sécrété, et aidant de la sorte la digestion. Comme tel, aussi bien que pour ses propriétés désinfectantes et sa capacité d'absorber les gaz, nous avons raison de l'employer.

Arsenicum et *Lycopodium* sont les deux seuls médicaments que je sache pouvoir être avantageusement comparés avec Carbo.

J'ai trouvé que les atténuations de la 3e à la 12e répondaient à tous les besoins. La 3e trituration agit merveilleusement dans la dyspepsie des gens âgés.

LETTRE XVII.

CAULOPHYLLUM, CAUSTICUM, CEDRON, CHAMOMILLA, CHELIDONIUM, CHIMAPHILA.

Je commence cette lettre par un des nombreux médicaments indigènes dont nos confrères américains ont dernièrement enrichi la matière médicale, le

***Caulophyllum Thalictroides*,**

vulgairement appelé « cohost bleu », ou « racine de squaw » (femme). Le premier nom rappelle sa similitude avec l'Actæa racemosa (Cohost noir); le dernier rappelle sa principale sphère d'action (1).

On prépare une teinture avec la racine; on emploie beaucoup son alcaloïde appelé Caulophyllin.

Dans les *New Remedies* de Hale, il y a une pathogénésie du Caulophyllin faite par l'infatigable Dr Burt, ainsi que tout ce qui est connu sur le médicament.

La « squaw root », ainsi qu'on peut le supposer, agit principalement sur l'utérus. Aucune femme ne l'ayant expérimentée, il m'est impossible de déterminer quels sont ses effets physiologiques sur l'organe en question. Le Dr Hale le croit primitivement excitant et homœopa-

(1) [Les peuplades du nord de l'Amérique l'emploient pour faciliter l'accouchement, à la dose de 1 à 2 grammes de poudre du rhizome.] I. G.-M.

thique à la dysménorrhée, aux crampes utérines, aux douleurs fausses du travail, à l'avortement et aux douleurs consécutives à l'accouchement. Il paraît spécialement convenable aux affections des nerfs moteurs sympathiques d'irritation utérine (Actæa racemosa comprend aussi l'hyperesthésie réflexe. On l'a trouvé utile dans la Chorée, dans les spasmes sous la dépendance d'une suppression de règles et dans la paraplégie utérine (?). On a rapporté encore des cas dans lesquels il a activé le travail, à défaut de l'Ergot que l'on ne pouvait administrer en raison de la rigidité du col; de plus, des pertes après avortement ou des lochies trop prolongées ont été arrêtées par son emploi. Dans les « fausses douleurs, » pour empêcher un avortement menaçant, ou lorsqu'il était inévitable le conduire vers une terminaison favorable, et aussi pour empêcher un travail prématuré, le Caulophyllum est très-préconisé, ainsi que pour préparer les femmes sujettes à l'accouchement difficile (1). On continuera probablement à l'employer empiriquement comme médicament utérin, jusqu'à ce qu'une pathogénésie sur une femme ou une accumulation d'expériences cliniques permette de fixer sa place précise. Je n'ai pas sur lui d'expérience personnelle.

La pathogénésie du Dr Burt révéla dans le Caulophyllum un pouvoir remarquable de déterminer des affections rhumatoïdes aiguës des petites articulations, spécialement de celles des doigts. Mettant cette faculté et son action sur l'utérus ensemble, il devient probable que le Caulophyllum prendra rang à côté de Pulsatilla et de Sabina dans le traitement de cette forme particulière de

(1) « Le Dr Helmuth m'a informé, écrit le Dr Hale, qu'il a employé le Caulophyllin avec succès pour la guérison de ces décolorations de la peau de la face, communes chez les femmes sujettes à des irrégularités menstruelles ou à des affections utérines.

rhumatisme chronique décrite par le Dr Fuller comme consécutive à une affection utérine. Il a accompli quelques cures brillantes de rhumatisme inflammatoire des mains et des doigts, et le Dr Ludlam le dit plus efficace chez les femmes que chez les hommes, dans ce cas.

Outre les relations étroites que j'ai déjà fait ressortir avec l'*Actæa racemosa*, *Pulsatilla* et *Sabina*, le Caulophyllum possède aussi quelques points de ressemblance avec *Secale*.

Oa a fréquemment employé le Caulophyllum en trituration de la 1re à la 6e décimale.

Mon médicament suivant est le

Causticum.

Qu'est-ce que le Causticum? Hahnemann imagina que la chaux vive devait sa causticité et sa solubilité à la présence d'une substance à laquelle il donna ce nom. Il pensa pouvoir l'isoler par la distillation, en ajoutant à la chaux un peu de bisulfate de potasse. Il appela Causticum hydraté le liquide distillé de ce mélange. La nature chimique de cette substance est toujours restée incertaine. Le Dr Black la fit analyser dernièrement, et le résultat fut de la faire considérer comme une solution faible de potasse caustique. Il recommanda qu'à l'avenir les dilutions fussent préparées avec la « liquor potasæ » de la «pharmacopée anglaise, » comme étant d'une force suffisante. 20 parties de liquor potassæ et 18 d'eau distillée constituent, selon lui, la première dilution centésimale de ce que nous pourrions actuellement appeler, d'une façon plus correcte, le Kali causticum.

La pathogénésie du Causticum est dans les *Maladies chroniques*. On devrait consulter l'article que lui consacre Teste; il en est de même des *Notes on Causticum* du Dr Black, dans le *British Journ. of Hom.*, vol. XXIV,

p. 170, et un mémoire sur le Calcarea et le Causticum, du Dr Nankivel, avec la discussion à laquelle il donna lieu, dans les *Annals of the British Hom. Society*, vol. II. Hempel passe ce médicament entièrement sous silence.

La pathogénésie du Causticum, quoique trop confuse pour fournir des inductions physiologiques, présente néanmoins certains groupes de symptômes bien définis, et qui ont conduit à d'heureux emplois du médicament. C'est le meilleur que je connaisse pour l'*aphonie* catarrhale et le Dr Meyhoffer le regarde comme améliorant la voix affaiblie par l'excès d'exercice.

Cette action sur le larynx a donné au Causticum une place importante parmi les médicaments de *la toux*. Il faut lire les *Notes* du Dr Black mentionnées plus haut pour voir des exemples de son efficacité dans ce cas. Une indication bien vérifiée de son emploi dans la toux est l'émission involontaire de l'urine pendant l'accès. Ceci nous amène à le conseiller pour remédier à la faiblesse du col de la vessie, en dehors même de la toux, comme par exemple l'*émission involontaire* de l'urine chez les enfants et les personnes âgées. D'autres symptômes urinaires du Causticum engagèrent le Dr Freeman, de Cardiff, à le choisir dans quelques cas dans lesquels la convalescence de la fièvre typhoïde était retardée par l'émission de grandes quantités d'urine chargée d'acide lithique et de lithates (*Monthly Hom. Rev.*, mai 1866). Le dépérissement excessif révélé par ce symptôme fut arrêté par le Causticum, et le rétablissement fut rapide. Dans un cas analogue de ma pratique dans lequel, après l'accouchement, cet état de l'urine était associé à de la débilité, de l'abattement, de l'anorexie, des transpirations acides profuses et un endolorissement persistant des seins (tous symptômes de Causticum, excepté peut-être le dernier), une guérison prompte suivit l'administration du médicament. On devrait y penser pour cette maladie rare, connue sous le nom de *baruria* (?). Il a plus d'une fois accéléré la dis-

parition de la *paralysie faciale* (et il est recommandé par Bahr et Jahr pour les autres paralysies, comme l'hémiplégie consécutive à l'apoplexie). On a guéri avec son aide une épilepsie et un eczéma chroniques ; et Teste le regarde même comme capable, alterné avec le Mercurius corrosivus, d'arrêter les progrès de la variole chez les enfants.

Je ne connais aucun médicament dont le mode d'action offre une réelle similitude avec celle du Causticum.

On a communément employé les dilutions élevées, aux environs de la 12e. Mais l'expérience du Dr Black fait voir, qu'au moins dans les toux, les dilutions de la 1re à la 6e décimale sont très-efficaces.

J'ai actuellement à vous parler du médicament que nous connaissons sous le nom de

Cedron.

C'est le fruit d'un arbre de l'Amérique méridionale (Simaruba Cedron, que l'on suppose être une espèce de Cèdre), dont on n'a pas une description bien exacte. On peut le préparer par trituration ou par teinture.

Nos renseignements sur le Cedron sont tirés de la pathogénésie et des remarques cliniques contenues dans la *Matière médicale* de Teste, et des articles du Dr Casanova, dans les volumes V et VI du *Monthly Hom. Review*.

A Panama, le Cedron est considéré comme spécifique contre les morsures des serpents venimeux du pays, et les fièvres intermittentes qui y sont endémiques. Les trois sujets des expériences de Teste éprouvèrent chacun un accès quotidien simulant beaucoup la fièvre intermittente. Les frissons eurent lieu vers le soir. Il y eut peu ou point de sueur, mais beaucoup de congestion cérébrale. Teste cite de brillants résultats du Cedron dans les fièvres intermittentes de la Martinique et de la Valachie. Les expériences pathogénésiques et chimiques du Dr Casanova

en donnent d'identiques. Il considère le Cedron comme un véritable antipériodique, analogue à la Quinine et à l'Arsenic ; et il le donne dans les névralgies et les autres affections lorsqu'elles paraissent avec des accès à retours réguliers. Dans la fièvre intermittente simple, il le considère comme infaillible. J'ai donné moi-même le Cedron dans un seul cas de fièvre quotidienne durant depuis un mois, les frissons survenant vers le soir ; la deuxième dilution fit presque immédiatement cesser les attaques (1).

J'ai déjà indiqué la ressemblance du Cedron avec la *Quinine* et l'*Arsenic*.

Les cures de Teste ont été obtenues avec la 6e dilution. Le Dr Casanova paraît employer toutes les atténuations, depuis la première décimale jusqu'aux plus élevées.

Nous arrivons encore ici à un Polychreste.

Chamomilla.

Lr plante entière (matricaria Chamomilla) est employée pour la préparation de la teinture.

La pathogénésie de Chamomilla est dans la *Matière médicale pure*. L'article du Dr Hempel renferme quelques expérimentations additionnelles faites par l'Association des médecins de Vienne.

Je suis entièrement d'accord avec un des expérimentateurs (le Dr Schneller) sur ce point que la Camomille affecte primitivement le système nerveux. Ses effets pathogénétiques sont faibles et obscurs : mais son pouvoir curatif est bien défini. La Camomille est un médicament inestimable là où les nerfs sensitifs et excito-moteurs

(1) Depuis que j'ai écrit cela, j'ai employé le Cedron dans un autre cas de frissons journaliers de date ancienne, et avec les résultats les plus satisfaisants.

souffrent d'une grande impressionnabilité morbide. Ainsi s'exprime Hahnemann : « Chamomilla paraît modérer l'excessive sensibilité à la douleur ou l'influence perturbatrice que la douleur exerce sur l'esprit chez certaines personnes. Pour cette raison, elle soulage de nombreux symptômes morbides produits par l'usage excessif du café ou de substances narcotiques, et, d'autre part, elle est moins bienfaisante pour les sujets qui demeurent patients et tranquilles pendant leurs souffrances. » Je considère cette observation comme ayant une grande importance. Elle a guéri même des névralgies des membres dans lesquelles se montrait ce grand «nervosisme» : les douleurs sont beaucoup plus intenses la nuit que le jour. L'impressionnabilité des nerfs excito-moteurs modifiée d'une manière si puissante par Chamomilla se manifeste par des spasmes et des convulsions, comme chez les femmes enceintes et les jeunes enfants. Chez les premières, Chamomilla soulage effectivement les fausses douleurs, ainsi que les crampes et les contractions douloureuses des jambes qui les tourmentent dans les derniers mois de la grossesse. Chez les derniers, Chamomilla joue un rôle des plus importants pendant la dentition. Elle a quelque action spéciale probable sur la pulpe dentaire elle-même dans les gencives, car elle procure un grand soulagement dans la névralgie faciale inflammatoire commune. Mais lorsque, pendant la dentition, le système nerveux devient irritable, il n'existe aucun médicament analogue à Chamomilla pour l'agitation, la maussaderie et les spasmes qui en sont la conséquence. La diarrhée de dentition elle-même cédera quelquefois à ce médicament. Et quand d'autres médicaments sont indiqués, Chamomilla alternée avec eux aidera leur action. L'influence de Chamomilla s'étend aussi jusqu'aux centres nerveux « émotionnels » : et les effets de la colère et de la contrariété vive, même lorsqu'ils dépassent le système nerveux et se manifestent sous forme de troubles bilieux et d'ictère, sont sous son con

trôle. Chamomilla n'atteint pas les centres de la pensée, es hémisphères cérébraux; d'où il suit que lorsque de véritables symptômes cérébraux et des convulsions épileptiformes surviennent pendant la dentition, Chamomilla doit céder la place à Belladona.

Dans son action entière quoique superficielle sur le système nerveux, j'ai décrit les principaux emplois de Chamomilla. Elle possède aussi une certaine influence locale, ce qui la rend utile dans l'angine nerveuse, la colique, les nodosités des seins, le strofulus et l'intertrigo des enfants, l'excitation utérine (comme dans l'avortement menaçant, particulièrement de cause mentale) et certaines toux spasmodiques. Mais même en dehors de ces usages, les affections propres aux femmes et aux enfants l'indiquent si fréquemment qu'elle est employée journellement par la plupart des homœopathes.

Les analogues de Chamomilla sont *Agaricus*, *Belladona*, *Coffea*, *Hyosciamus*, *Ignatia* et *Stramonium*.

Les faits à propos de la dose de Chamomilla comptent parmi les plus curieux de ceux que présente l'homœopathie. D'une très-faible activité pathogénétique à l'état brut, « les dilutions basses, » comme le dit avec raison le Dr Holcombe, « n'ont certainement pas plus de valeur dans les maladies que les infusions de menthe ou d'anis, » la Camomille ne commence à manifester sa puissance curative qu'à environ la 6e dilution, et peut souvent être administrée avec avantage à la 18e elle-même. La 12e est mon atténuation favorite. Ces faits sont attestés par tous les homœopathes, leur signification n'est pas douteuse aujourd'hui.

J'ai maintenant à vous décrire un médicament, dont la pathogénésie étendue publiée récemment fera peut-être un de ceux qui occuperont la place la plus importante dans notre matière médicale. Je veux parler de la grande Chélidoine.

Chelidonium majus.

On prépare selon les procédés habituels une teinture avec la plante fraîche.

La pathogénésie à laquelle je vous renvoie est du Dr Buchmann, d'Alversleben, et se trouve traduite dans le *Brit. Journ. of hom.*, vol. XXIII et XXV. Les deux pathogénésies antérieures d'Hahnemann (*Mat. med. pure*) et de Teste (*Mat. med.*) ont la plupart de leurs symptômes incorporés dans le tableau du Dr Buchmann.

Notre savoir sur la Chélidoine, qui s'est édifié graduellement, s'est perfectionné par l'œuvre du Dr Buchmann. Guidés par la doctrine des signatures, les médecins du moyen âge supposaient que ce suc jaune et amer, ressemblant tellement à la bile, devait être bienfaisant dans les affections du *foie*. Les disciples de Rademacher ont démontré qu'ici du moins la signature était un guide véridique, en publiant à l'appui de nombreux cas de jaunisse, de calculs biliaires et d'hépatite aiguë et chronique guéris par ce médicament. Vient ensuite la pathogénésie du Dr Buchmann qui prouve que ce pouvoir médicamenteux obéit à la loi de similitude. L'action sur le foie est très-marquée dans cette pathogénésie. Douleur, à la fois aiguë et profonde, et sensibilité de l'organe; douleur à l'épaule droite; selles d'un jaune clair et brillant, ou blanchâtres et rares; urine de teinte foncée, tels furent les symptômes qui se montrèrent chez presque tous les expérimentateurs. Chez trois d'entre eux, la peau devint jaune ou sombre, et chez un d'eux il se développa une jaunisse régulière. Conséquemment, la Chéli-

(1) [L'*Art médical* de 1867 contient en plusieurs articles la pathogénésie entière du Chelidonium majus, traduite de l'allemand par le Dr Champeaux.] I. G.-M.

doine a chance de prendre une position élevée dans notre école comme médicament hépatique. A la fin de sa pathogénésie on trouve un certain nombre de cas témoignant de sa valeur. Il nous faut néanmoins une plus longue expérience pour nous permettre de délimiter ici sa place exacte, comparée avec d'autres médicaments hépatiques tels que Mercurius, Bryonia, Phosphorus et Podophyllum.

Plus tard, les expériences de Teste l'engagèrent à accorder au Chelidonium une affinité spéciale pour les *organes respiratoires.*

Les deux affections auxquelles il crut voir une similitude de symptômes avec ceux du médicament, furent la coqueluche et la pneumonie. L'expérience ultérieure a confirmé ses prévisions sur sa valeur. Dans la *coqueluche*, on l'a trouvé d'une action favorable après Corallium, comme du reste il le recommande. Et en réalité il paraît être une très-importante acquisition comme médicament de la *pneumonie.* Il est particulièrement utile lorsque c'est le poumon droit qui est affecté, et que le foie est en même temps entrepris. Teste pense qu'il est préférable à Bryonia dans le cas survenant chez des sujets blonds et d'un tempérament placide. Les expériences et les observations du Dr Buchmann confirment et éclaircissent tous ces faits. Elles démontrent que chez les animaux empoisonnés par cette drogue, les poumons sont engorgés, quelquefois même hépatisés. Chez plusieurs de ses expérimentateurs, ce médecin développa tous les symptômes d'une pneumonie commençante. Et il cite plusieurs cas de sa pratique dans lesquels l'action bienfaisante du Chelidonium fut des plus manifestes. Il confirme aussi la valeur du Chelidonium dans le traitement de la coqueluche, et fait remarquer combien la toux spasmodique qu'il détermine démontre son homœopathicité à cette maladie.

Enfin, la nouvelle expérimentation faite avec le Chelidonium révèle une influence, inconnue jusqu'ici, exercée

par cette drogue sur les *reins*. A côté de symptômes généraux d'irritation rénale, l'examen de l'urine démontra dans un cas la présence de tubes rénaux, l'augmentation de l'acide urique et la diminution du chlorure de sodium. Les désordres dans ce cas furent si considérables qu'il survint des tuméfactions œdémateuses des extrémités. Jusqu'à ce moment, nous ne possédons que peu ou point d'expérience du Chelidonium comme médicament rénal.

Outre les faits contenus sous les titres précédents, je ferai remarquer que les « douleurs intenses des genoux, et les hémorrhoïdes pruriantes » développées chez un des expérimentateurs sont souvent des symptômes d'affections hépatiques; il en est de même de cette rougeur sombre apparaissant si souvent aux joues, et indiquant une gêne dans la circulation pulmonaire, des frissons et de la fièvre, de l'inflammation du scrotum et des paupières, des démangeaisons à la peau, en général par places, et de l'odontalgie périodique. Le Dr Buchmann fait encore ressortir un groupe de symptômes qui démontrent une action sur le diaphragme. Il l'a en haute estime dans toutes les névralgies externes, et donne une bonne relation d'un cas de prosopalgie guéri par lui. Dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XX, vous trouverez quelques cas de névralgie sus-orbitaire guéris par Chelidonium, et dans lesquels s'est montrée encore cette curieuse affinité de ce médicament pour le côté droit du corps. (Comparez avec un cas de « céphalalgie récurrente » de ma pratique, rapporté dans le *Brit. Journ.* d'octobre 1870.) Je n'ai plus qu'à ajouter que certains cas cités à la suite de la pathogénésie du Dr Buchmann font découvrir d'autres champs d'action encore inexplorés du Chelidonium. Le Dr Madden m'a dit avoir vérifié son action dans l'eczéma, sur les indications du Dr Buchmann.

Bryonia, *Phosphorus* et *Eupatorium perfoliatum* sont les analogues du Chelidonium.

La dose la plus convenable paraît être, pour les adul-

tes, de la 1re à la 6e décimale; pour les enfants, de la 6e à la 12e.

Avant de terminer cette lettre, je ferai mention en quelques mots d'un des remèdes indigènes de l'Amérique, le « Pipsissiwa, » ou

Chimaphilla.

On prépare une teinture avec les feuilles fraîches pilées.

Le Chimaphilla n'a pas encore de pathogénésie. Tous nos renseignements sur lui sont tirés de l'article que lui consacre le Dr Hale dans ses *New remedies*.

Cette plante n'offre d'intérêt qu'à un point de vue unique. Elle semble avoir une influence spéciale sur les voies urinaires, analogue à celle de la Pareira brava et du Buchu, que vous connaissez bien, mais que nous n'avons pas encore employés. Le Dr Hale a trouvé dans ce médicament un remède précieux dans certains cas de dysurie avec dépôt muqueux de l'urine, et a guéri une blennorrhée par son aide. Outre *Pareira* et *Buchu*, on peut le comparer avec *Cannabis sativa*, *Cantharis*, *Copahiba*, *Eupatorium purpureum* et *Uva ursi*. La dose la plus convenable paraît consister en une ou deux gouttes de la teinture-mère.

LETTRE XVIII.

CICUTA, CINA, CINCHONA ET QUININE.

Parmi les trois ombellifères dont l'action est très-semblable, nous avons déjà traité de l'Æthusa cynapium.

Nous n'employons pas, quant à présent, l'OEnanthe crocata dans notre pratique; mais nous possédons quelque connaissance de la troisième, la ciguë aquatique à longues feuilles, ou

Cicuta virosa.

C'est la racine qui sert pour préparer la teinture.

La Cicuta a été expérimentée par Hahnemann ; on en trouve la pathogénésie dans la *Matière médicale pure*. L'article de Hempel renferme une description complète des effets toxiques de cette plante.

Il résulte de ces cas d'empoisonnement que la Cicuta semble déterminer le tétanos aussi manifestement que le fait la strychnine, mais avec cette différence qu'elle affecte le cerveau tout autant que la moelle épinière. Les symptômes cérébraux sont variés : mais dans leur forme la plus intense ils se rapprochent de ceux de l'épilepsie, laquelle est il est vrai simulée très-exactement dans l'empoisonnement par l'OEnanthe crocata. La pathogénésie ajoute peu de chose aux connaissances sur la Cicuta que nous fournit la toxicologie, excepté de nous montrer sa propriété de déterminer des spasmes toniques locaux,

comme dans le cou et les mâchoires, et de développer des inflammations pustuleuses sur la face et les mains.

On n'a pas beaucoup employé la Cicuta dans la pratique homœopathique, si ce n'est dans l'épilepsie et les éruptions pustuleuses. Teste appelle l'attention sur sa double action sur le système nerveux et la peau, et en conseille l'usage dans le traitement d'affections cérébrales ou nerveuses résultant de la répercussion d'exanthèmes. C'est un bon médicament du hoquet et de l'éructation, d'un caractère spasmodique. Il a soulagé ces symptômes survenant dans le Choléra.

Teste place Cicuta dans son groupe *Sulphur*, le classant particulièrement avec *Bovista*, *Œthusa* et *Asterias*. Ses symptômes nerveux ressemblent le plus à ceux de l'*Œthusa* et de l'*acide Hydrocyanique;* ensuite, à ceux de la *Strychnine* et de l'*Aconit*.

Il paraît avoir agi convenablement à toutes atténuations.

J'ai ensuite à vous parler du médicament que nous appelons

Cina.

Le Cina ou *Semen-contra* (c'est-à-dire *contra vermes*) du commerce (vulgairement semence à vers) serait, dit-on, les sommités de fleurs non épanouies d'une ou deux variétés orientales d'Artemisia. Vous connaissez mieux son alcaloïde, la Santonine. Nous triturons cette dernière, et avec la semen-contra en nature, nous préparons une teinture.

La pathogénésie du Cina se trouve dans la *Matière médicale pure*.

Le Cina doit sa réputation et son nom à son activité comme vermifuge. Que, sous forme de Santonine surtout, il tue et expulse les vers lombrics, et même de temps à autre le tænia, cela ne fait aucun doute. Lorsque

des symptômes morbides peuvent être attribués d'une manière évidente à la présence de lombrics, je n'hésite pas pour ma part à empoisonner les parasites avec des doses suffisantes de Santonine. Mais les expériences de Hahnemann ont révélé ce fait curieux, que le Cina produit sur le corps en santé presque, sinon tous les symptômes dont la présence nous porte à soupçonner l'existence des vers. C'est ainsi que se montrent des pupilles dilatées, avec obscurcissement de la vue et clignotement des paupières, un appétit vorace, des pincements dans l'abdomen, des démangeaisons au nez et à l'anus, une envie fréquente d'uriner, de la toux spasmodique avec vomissements, un sommeil agité, de la fièvre et des tiraillements dans diverses parties du corps. Des convulsions générales ont encore eu lieu comme effets de hautes doses de Cina, ou de Santonine administrée comme vermifuge. C'est, appuyés sur ces faits, que les médecins homœopathes sont arrivés à employer ce médicament comme remède dynamique des affections vermineuses. Couvrant, comme il fait, tous les désordres réflexes produits par les vers, on a compté sur le principe *similia similibus* pour éteindre les effets nuisibles de leur présence, même lorsqu'ils ne sont pas expulsés. Mais, évidemment, cette amélioration ne serait que palliative et temporaire, n'était ce fait que nos petites doses de Cina et de Santonine provoquent de quelque façon mystérieuse l'expulsion des vers. Elles peuvent être principalement efficaces contre les lombrics. Mais je les ai surtout vues maintes et maintes fois agir de la manière la plus satisfaisante contre les ascarides. Je ne puis mieux faire pour prouver leur efficacité, que de vous renvoyer à un cas de chorée traité par le Dr Hamilton (1).

(1) *British Journal of Homœopathy*, vol. XIII, p. 254. Le Dr Ringer (allopathe) écrit ceci de son côté : « La Santonine, si elle est administrée souvent, occasionne une grande diffi-

On pourrait supposer qu'il n'existe que le Cina comme médicament spécifique des vers. Lorsque l'irritation locale est très-grande, je préfère le *Teucrium*, et dans les cas rebelles, j'ai employé souvent avec succès le traitement de Teste, c'est-à-dire *Lycopodium*, *Veratrum* et *Ipecacuanha* successivement.

La Chromatopsie causée par la Santonine, a été étudiée à fond dans ces derniers temps par le Dr Edmund Rose. On trouve son Mémoire transcrit dans le *British Journ. of Hom.*, d'avril 1869. Ses recherches offrent un intérêt plus scientifique que pratique. Elles mettent néanmoins hors de doute ce fait que la Santonine agit sur tout l'appareil optique des tubercules quadrijumeaux à la rétine, altérant la perception extérieure des couleurs, et excitant des hallucinations chromatiques. Au moyen de l'ophthalmoscope on a pu constater l'hyperémie de la rétine. Des illusions et des hallucinations d'autres sens (excepté de l'ouïe) eurent lieu de temps à autre pendant les expériences. On doit avoir ces faits présents à l'esprit dans la pratique. On a vu, dit-on, le Cina utile dans quelques espèces d'amaurose, malheureusement non spécifiées. (*New Sydenham. Soc. Year-book*, 1861, p. 71) (1).

culté de retenir l'urine, de sorte qu'il n'est pas rare de voir des enfants, auxquels on en donne ainsi, mouiller le lit la nuit, et être obligés d'uriner très-souvent, ou même être incapables de se retenir pendant le jour. » Ce qu'il ajoute alors est caractéristique : « Ce médicament est capable quelquefois d'arrêter l'incontinence nocturne d'urine des enfants... » J'ajouterai ceci à mon tour : spécialement lorsque cette incontinence est un symptôme de vers.

(1) [Cina est très-employé par les homœopathes Français, dans le traitement de la coqueluche, spécialement lorsque celle-ci est accompagnée de *prurit nasal marqué*, de *quintes de toux bien complètes*, *grincements de dents* et *soubresauts dans le sommeil*, *pupilles dilatées*, *pâleur du visage* et *yeux cernés*, etc.]
I. G.-M.

Le Cina occupe une place tellement isolée, ayant rapport à l'Helminthiase, qu'il m'est tout à fait impossible de trouver un médicament analogue.

La 12e dilution a répondu merveilleusement à mon attente, dans le cas que j'ai cité. Cependant, je suis très-satisfait de l'action de la 1re, aussi bien du Cina que de la Santonine.

Il me faut actuellement consacrer du temps et de l'espace à l'étude de votre vieil ami et fidèle allié, le

Cinchona.

Dans notre école, on appelle communément ce médicament China : et aussi loin qu'on puisse pousser l'étymologie, ces noms se valent. Mais comme Hahnemann l'a expérimenté, et que dans la vieille école vous l'employez sous le nom de Cinchona, je ne vois aucun avantage à persister dans l'emploi d'une dénomination qui nous est particulière. Nous préparons notre teinture avec l'écorce du Cinchona flava.

Le Cinchona a été très-complètement expérimenté par Hahnemann, et on en trouve la pathogénésie précédée de notes précieuses dans la *Matière médicale pure.*

Je ne fais aucune difficulté de donner mon assentiment à la division habituellement usitée des pouvoirs curatifs du Cinchona. Il est *tonique* et *antipériodique*. Nous nous occuperons bientôt de la dernière de ces propriétés, sous le titre Quina. Pour le moment, examinons la première.

Le Cinchona est tonique, c'est-à-dire qu'il relève les forces du corps lorsqu'il est affaibli. Mais convient-il également à toutes les espèces de faiblesse? La raison et l'expérience répondent ensemble par la négative. En fût-il autrement, il ne serait pas nécessaire de chercher d'autres toniques. Et le Cinchona demeurerait isolé sur la liste, au lieu d'être comme à présent additionné d'une vingtaine d'autres médicaments. Quelle est donc la forme

spéciale de faiblesse à laquelle il convient le mieux? Hahnemann a résolu ce problème pour nous. Il a fait remarquer que les symptômes de dépression manifestés chez ses expérimentateurs ressemblaient en tous points à ceux de la débilité que laissent après elles les hémorrhagies épuisantes, ou toutes autres déperditions de liquides (1). Le China est curatif de cet état, dans lequel la faiblesse est toute la maladie, parce que justement il est homœopathique. Hahnemann réprouve énergiquement la pratique pernicieuse consistant à administrer le quinquina comme tonique, lorsque la maladie qui cause la

(1) Une question de beaucoup d'intérêt, c'est de savoir comment se produit cet état. J'avais supposé qu'il était une réaction de l'excitation momentanée causée par de hautes doses du médicament. Mais le Dr Drysdale (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXVII, p. 283) a démontré que cette explication pouvait être difficilement acceptée; autrement, la constipation succédant à une superpurgation par la Coloquinte, ou l'insomnie après les opiacés, constitueraient autant d'indications homœopathiques. Il pense au contraire que la débilité du Cinchona décrite par Hahnemann était évidemment un effet primitif contingent de doses modérées, et, par conséquent, que l'action thérapeutique correspondante est spécifique et homœopathique. Ce qui, ajoute-t-il, est démontré d'une façon concluante par le fait que des doses infinitésimales sont suffisantes, ou, tout au moins, des doses trop petites pour exercer aucun effet tonique ou stimulant. Il cite les expériences de Binz sur l'action de la quinine sur les globules blancs du sang, et dans lesquelles des solutions contenant une 1/2000e partie du médicament retardèrent leurs mouvements, et enfin détruisirent leur vitalité. Il avance en outre que le Cinchona affecte le processus formateur du sang, permettant l'absorption des liquides par le plasma, mais entravant la formation des globules, d'où l'anémie, l'hyperémie et même l'hydropisie avec d'autres effets semblables à ceux qui résultent de la perte du sang ou d'autres liquides. Ces remarques méritent d'être étudiées à fond.

faiblesse existe encore. A ce sujet je vous renvoie à la préface de sa pathogénésie, dans laquelle il fait encore ressortir ce point que les bienfaits du Quinquina, dans la convalescence des maladies aiguës, sont en proportion de la débilité encore plus grande causée par les traitements épuisants mis en usage.

Ces judicieuses remarques de Hahnemann nous ont ouvert un horizon étendu, quoique bien délimité, quant à l'action du Cinchona en qualité de tonique. C'est un remède des plus efficaces dans la débilité occasionnée par une perte de sang, par la diarrhée, la diurèse ou l'excessive transpiration, l'allaitement prolongé, peut-être même aussi par une trop grande dépense de sperme. Il ne trompe pas notre attente, même lorsque la perte est morbide *ab initio*, comme dans une suppuration excessive. Le rapport du Cinchona à cette série de phénomènes appelés frissons, chaleur et sueur (desquels nous parlerons à propos de la Quinine), le rend aussi des plus secourables au patient en proie à la *fièvre hectique*. (Les céphalalgies, ainsi que d'autres douleurs et affections nerveuses, sont également sous son contrôle, si elles sont la suite de pertes de sang ou d'autres liquides.) Telle est la grande sphère d'action du Cinchona, celle dans laquelle il manifeste la plus belle puissance curative connue de tout l'art médical.

Mais, en outre, le Cinchona nous rend service dans d'autres directions, mises en lumière par Hahnemann lui-même.

1° « Son effet primitif, écrit-il, est de relâcher les intestins; aussi guérit-il certaines espèces de *diarrhées*, pourvu que les autres symptômes correspondent. » Pendant ces quatre dernières années, j'ai invariablement traité la diarrhée d'été avec le China, et je le regarde ici comme presque infaillible. « L'absence de douleur » est un symptôme fréquemment mentionné dans les livres comme indication de ce médicament; mais je ne puis en

confirmer l'exactitude. Dans les cas auxquels je fais allusion, il existait presque toujours une douleur intense, des coliques ; et un des effets les plus prompts du China était leur soulagement. On recommande aussi le China dans la *lienterie;* j'en ai guéri moi-même un cas avec son aide. 2° « L'excitation morbide et fréquente des organes sexuels, résultat des pertes séminales involontaires, et causée même par de légères irritations abdominales, est guérie d'une manière permanente par le Cinchona. » Je vous donne ceci tel qu'Hahnemann l'a écrit ; je n'ai pas vérifié cette assertion. 3° Une douleur excitée par le simple mouvement des parties affectées, et qui s'élève graduellement au degré le plus effrayant, a été souvent guérie par une seule goutte de la 12ᵉ dilution de Cinchona, même quand l'accès a été renouvelé un grand nombre de fois. » La « douleur » dont il est parlé ici est très-probablement d'un caractère névralgique. Ailleurs, Hahnemann dit de la névralgie de Cinchona qu'elle est « augmentée par le mouvement, et spécialement en touchant la partie affectée ; mais elle est caractérisée encore par ceci : « que la douleur, quoiqu'elle ait pu disparaître pour l'instant, peut reparaître par un simple attouchement de la partie, et devenir souvent alors horrible et intolérable. » 4° Certaines formes de jaunisse peuvent être aussi guéries par le Cinchona, leur type homœopathique. » Hahnemann avance encore que le China est homœopathique à la gangrène humide des parties externes, il cite aussi la suppuration des poumons dans laquelle il s'est montré utile à l'occasion ; mais il m'est impossible de voir autre chose que des exemples de son influence corroborante dans sa puissance bienfaisante dans ces affections. En dernier lieu, il affirme que « le Quinquina ne sera jamais plus à propos indiqué que dans les cas où le repos nocturne du malade sera troublé d'une manière analogue à celle qui est le caractère de ce médicament. » Il décrit ainsi cet état : « Le quinquina est caractérisé par un sommeil nocturne agité,

des rêves anxieux et effrayants; lorsqu'on se réveille après ces rêves, on reprend ses sens difficilement, ou même l'anxiété continue. »

J'ai cité tout au long ces remarques de Hahnemann, parce qu'il a étudié tout particulièrement le Quinquina. En fait, il y a peu à ajouter à son énumération des propriétés curatives de ce médicament. Je puis dire cependant qu'il paraît exciter les fonctions utéro-ovariques assez pour convertir des règles déjà établies en hémorrhagies, dans lesquelles le sang vient en caillots noirs. Il est aussi homœopathique à la ménorrhagie, aussi bien qu'à la débilité occasionnée par elle et que nous combattons avec lui.

Hahnemann recommande la 12e dilution. J'ai trouvé la première effective pour la plupart de nos desseins; et dans la fièvre hectique causée par la suppuration, la teinture-mère paraît préférable.

Avant de quitter le Cinchona, je dois m'arrêter un moment sur son alcaloïde, Quina, ou

Chininum sulfuricum.

Nous employons comme vous le « disulfate de quinine» dont nous préparons, soit des triturations, soit des dilutions aqueuses.

La Quinine a été expérimentée par Noak. Mais le seul recueil de ses expériences que je connaisse se trouve dans le *Manuel* de Jahr. La meilleure relation des effets physiologiques de la Quinine que j'aie rencontrée est dans la *Materia medica* de Wood, où se trouve en même temps la substance des expériences de Briquet.

Le principal intérêt qui s'attache à la Quinine réside, sans aucun doute, dans son efficacité dans les *affections périodiques*, spécialement la *fièvre intermittente*. Et d'abord nous nous demanderons, quant à la raison de son action curative dans ces affections, est-elle antipathique, allo-

pathique ou homœopathique? Comme il nous est impossible de concevoir un état (opposé) contraire de la fièvre intermittente, la première de ces alternatives est impossible. Nous prouverons la négative de la seconde en établissant l'affirmative de la troisième. Vous n'ignorez plus actuellement que la propriété qu'Hahnemann découvrit (ou crut avoir découverte) dans le Quinquina de faire naître un accès de fièvre, fut la « pomme de Newton, « qui le conduisit à la loi « Similia similibus. »

La valeur de ses expériences a été, il est vrai, mise en question, même dans nos propres rangs. Mais il est tout à fait évident, d'autre part, que de temps à autre, sur des individus isolés, et en second lieu, sur une large échelle, parmi ceux qui travaillent à sa fabrication, la Quinine produit le véritable analogue de l'accès de fièvre. Les faits portant sur ce point sont si bien collationnés dans le *Monthly Hom. Review* de déc. 1866, que je n'ai nul besoin de les répéter ici (1). Mais, en second lieu, quelle est la place de la Quinine dans la thérapeutique des fièvres intermittentes? Le Dr Wood écrit : « Le traitement antipériodique est de sa nature essentiellement temporaire; son effet unique étant de garantir l'organisme contre le retour des accès, et non d'assurer son immunité ultérieure, lorsque son influence a cessé. » D'après cette donnée, nous ne pouvons espérer de cure permanente par la Quinine que dans les cas de fièvre intermittente récente ; et l'expérience est là pour confirmer cette assertion. Dans les fièvres intermittentes récentes, présentant la série régulière des frissons, de la chaleur et de la sueur, sans autres phénomènes spéciaux, la Quinine est assez infaillible. Mais dans les cas anciens, son emploi est une perte de temps toute pure. Si elle « coupe » les accès pour un temps, ils reviennent toujours; et si l'on insiste sur la

1) Voy. aussi *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XVIII, p. 394.

Quinine, il s'ajoute une cachexie médicinale à celle déjà produite par la maladie (1).

Les mêmes remarques s'appliquent à d'autres maladies, telles que la névralgie faciale, la dysentérie, etc., que peut occasionner la malaria, et caractérisées par des retours périodiques. Si elles sont d'origine récente, la Quinine peut les éteindre ; mais lorsqu'elles ont pris, en quelque sorte, de profondes racines dans l'économie, elle est impuissante. C'est alors que se montre le grand avantage propre à l'homœopathie, de posséder, non-seulement un ou deux « antipériodiques, » mais une vingtaine. Et dans l'un ou l'autre de ceux-ci, le remède spécial pour le cas individuel peut presque toujours être trouvé.

Avant de quitter la sphère des affections périodiques, je puis ajouter que j'ai grande foi dans le Cinchona et son alcaloïde pour les états dans lesquels une périodicité naturelle est dérangée, comme la menstruation irrégulière des jeunes filles, ou encore lorsque pendant le travail, les douleurs reviennent par accès irréguliers.

Lorsque j'ai traité du Quinquina, j'ai déjà fait allusion à l'action « hématique » démontrée de la Quinine. Il ne paraît pas douteux qu'elle diminue les propriétés vitales des globules blancs existants, et empêche la génération de globules nouveaux (2). Son usage physiologique dans les maladies a donc pour but de s'opposer à l'inflammation suppurative, et peut-être à la pyohémie et à la leucocythémie. Dans la pyohémie, il paraît d'une valeur non douteuse.

Quant aux usages homœopathiques du médicament basés sur cette action, je vous ai dit de quelle façon le Dr Drysdale a interprété les faits pour expliquer l'action du Cinchona. Ils seront à peine du goût de ceux qui em-

(1) Voy. encore *Manual of therapeutics*, p. 79.

(2) Voy. le *Practitioner*, August, 1868, et August, Nov. 1869.

ploient la quinine aussi largement qu'un « tonique » général.

Il existe une autre propriété de la Quinine que l'Allopathie ne connaît que comme un inconvénient, mais que l'Homœopathie a utilisée pour le bien de ses malades. C'est son action sur la *tête*. Le Dr Wood a donné une admirable description des symptômes causés par ce médicament dans cette région, tels sont les bruits subjectifs anormaux (bourdonnements, chants, ronflements, sifflements) avec la surdité; ensuite la pesanteur, la plénitude, la tension et la douleur de la tête; tandis qu'avec des doses plus fortes, on a des vertiges, des troubles visuels, jusqu'à de la cécité, des bouffées de chaleur à la figure, de la céphalalgie et des épistaxis; ces phénomènes congestifs étant suivis de dépression, de tremblements, de soupirs, de bâillements et d'hébétude. J'ai été conduit par ces faits à donner la quinine, et avec succès, dans les céphalalgies continues, anciennes, de nature congestive, affectant le cerveau en entier; dans la surdité avec bruits dans les oreilles, d'origine plutôt nerveuse que catarrhale.

Quant à la pathogénésie de Noak, je ne puis noter qu'une augmentation très-marquée de l'acide lithique et des lithates dans l'urine, et j'ai vu dans ce fait quelque raison de croire que ce symptôme peut devenir une indication précieuse dans des cas obscurs (1).

Comme fébrigène et fébrifuge, les principaux analogues de la quinine sont l'*Arsenic* et le *Cedron*. Son influence particulière sur le cerveau est unique.

Quant à la dose, je trouve celle de deux ou trois grains de la 1re trituration décimale fréquemment répétée, amplement suffisante pour la cure de la fièvre intermittente. Tandis que la 1re centésimale guérit sans aggravation les affections de la tête.

(1) Voy. un cas de moi dans le *Brit. Journ. of Hom.* vol. XXVI, p. 131.

LETTRE XIX.

CISTUS, CLEMATIS, COCCULUS, COCCUS CACTI, COFFEA, COLCHICUM, COLLINSONIA.

Je commence cette lettre en vous donnant une courte description de la plante appelée Ciste (Rock-rose) ou

Cistus Canadensis.

La teinture-mère se fait avec la plante entière.

Le Cistus a été expérimenté sous la direction du Dr Hering. Sa pathogénésie, avec l'histoire naturelle médicale de la plante, est donnée en entier par le Dr Hale dans ses « *New Remedies.* »

C'est la haute réputation populaire de la Ciste dans la scrofule qui engagea à en faire la pathogénésie. Les symptômes (que nous ne possédons que sous forme d'esquisse) donnent une idée, légère il est vrai, des manifestations de la diathèse dans les yeux, les oreilles, le nez et les glandes lymphatiques. Et dans ces affections survenues idiopathiquement, les médecins homœopathes l'ont employée avec succès. Le Dr Bradshaw a guéri avec son aide une tumeur blanche du genou (1). Pour ma part, je suis beaucoup plus frappé de ses effets sur la *gorge*. La sensation de sécheresse dans cette partie est beaucoup plus marquée dans la pathogénésie du Cistus que dans celle de tout autre médicament à ma connaissance, excepté peut-être la Belladone. Le symptôme suivant, lui aussi, ressemble beaucoup à ceux des dartres. « Au-dessous de

(1) *Monthly Hom. Rew.*, janv. 1869.

l'omoplate de l'épaule droite, et s'étendant jusqu'à la partie antérieure du corps, se trouvait un espace très-enflammé de la grandeur de la paume de la main environ, douloureux au toucher ; peu après des boutons commencèrent à paraître en large groupe sur cet espace, accompagnés d'un sentiment de violente brûlure. En dernier lieu, de cette éruption en forme de ceinture une douleur s'étendit jusqu'à la hanche gauche, et dans l'aine. La douleur en question ressemblait à celle du rhumatisme, et était augmentée par le mouvement. »

La Ciste a besoin, dit-on, d'un sol magnésien ; et le Dr Hering pense qu'on peut rapporter ses propriétés à ce minéral, comme (pour des raisons analogues) celles de la Belladone peuvent l'être à la chaux, et celles de la Pulsa tille au fer.

On a employé la première dilution dans la scrofule.

Si mon prochain nom sur cette liste était aussi précieux comme médicament que sa sœur est belle comme fleur, il serait en vérité inestimable.

Clematis.

On prépare la teinture avec les feuilles de la Clematis erecta. Sa pathogénésie est dans les *Maladies chroniques*.

Mettant côte à côte les symptômes attribués à Clematis, et ses vertus thérapeutiques, il semblerait influencer spécialement la membrane muqueuse génito-urinaire, la peau, les glandes lymphatiques et les yeux. Il a quelque réputation comme remède de l'*orchite*. Hempel fournit des arguments contre son action réellement curative dans les cas cités. (Mais dans un autre détaillé par le Dr Ransford dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXV, p. 659, il est impossible de ne pas voir avec lui une influence bienfaisante des plus évidentes exercée par le médicament.) Un cas encore du Dr Pope, vol. XXIV, p. 662, devrait être pris en considération. D'autre part, il existe de nom-

breuses preuves de son efficacité dans les rétrécissements uréthraux organiques, que personne ne croirait susceptibles d'être influencés par aucun médicament. Cette expérience mérite confirmation, tout en n'en ayant pas besoin. J'ai certainement vu, pour ma part, Clematis agir avec une puissance curative rapide sur des symptômes de rétrécissement commençant, succédant à une blennorrhée chronique.

L'Impetigo paraît être le type des exanthèmes dans lesquels Clematis agit d'une manière curative. Le docteur Hirsch (*Brit. Journ. of Hom.*, p. 610) a communiqué une cure frappante d'eczéma impétigineux avec lui. Dans le même mémoire, il corrobore de sa propre expérience sa valeur dans l'orchite (après que la période aiguë est passée) et dans la stricture (spasmodique). Le Dr Franklin, dans son *Science and art of Surgery,* en parle avec éloges dans le traitement de la stricture inflammatoire. Il paraît être le médicament favori à l'hôpital Léopoldstadt de Vienne, pour l'hypertrophie des glandes lymphatiques. Mon ami, le Dr Madden, en fait grand cas dans le traitement de l'Iritis. Et le Dr Hirsch le recommande dans « les états inflammatoires chroniques des bords des paupières, avec douleur et gonflement des glandes de Meïbomius, comme on les rencontre chez les jeunes sujets scrofuleux ». Vous voyez que je n'ai que peu d'expérience personnelle de Clematis. J'ai pris des doses répétées de 10 à 20 gouttes de la 1re dilution décimale sans obtenir aucun symptôme.

Je ne connais aucun médicament qui présente beaucoup d'analogie avec Clematis. D'autre part son emploi n'est pas encore assez répandu pour que l'on puisse fixer les doses convenables dans les différents cas. Les dilutions du Dr Hirsch étaient entre la 3e et la 6e.

Je vous présente actuellement une drogue mieux connue de vous comme poison que comme médicament,

Cocculus indicus (Coque du Levant).

C'est avec ses fruits que l'on prépare notre teinture.

Le Cocculus a été expérimenté par Hahnemann, et sa pathogénésie est dans la *Matière médicale pure*.

Vous ne connaissez le Cocculus, dis-je, qu'en qualité de poison. Qu'il soit employé pour tuer les poissons, ou pour la falsification de la bière, ou pour des expériences sur les animaux, il est évident que son action a lieu principalement sur le système nerveux. Le témoignage de ceux qui en ont éprouvé par eux-mêmes les effets tend à prouver qu'il influence plutôt les muscles volontaires que les centres intellectuels.

Les pathogénésies d'Hahnemann sont entièrement d'accord avec ces assertions. Je pense que toute l'étendue de l'action curative du Cocculus devient intelligible si nous supposons qu'il influence tout l'axe crânio-spinal, des corps striés à la queue de cheval. Il rend de grands services dans certaines espèces de vomissements. Ces derniers n'ont pas un point de départ gastrique, mais paraissent s'expliquer par l'excitation de l'action péristaltique de l'estomac et des intestins qui a lieu lorsque l'on irrite les corps striés. « Le mal de mer » est le type du vomissement de Cocculus : et il n'y a aucun doute que le siége de cette affection ne soit primitivement cérébral. Le Cocculus soulage souvent même cette affection rebelle, et il guérit d'une manière puissante les nausées et les vomissements causés par le mouvement de la voiture ou la balançoire. C'est encore un des meilleurs palliatifs dans le « *mal de tête nauséeux* » (Sick-Headache), dans lequel le vomissement est tout à fait secondaire. La présence des *vertiges* (et peut-être aussi de la salivation, qui est un des effets certains du principe actif du Cocculus, la picrotoxine) est une indication de plus du choix du médicament dans ces cas; et peut même en être une lorsqu'un

seul de ces symptômes se présente isolément. Les *spasmes abdominaux* pour lesquels le Cocculus rend tant de services paraissent toujours avoir leur source dans les centres nerveux, soit directement, soit par action réflexe. Il est particulièrement efficace dans les *coliques menstruelles*, quoiqu'il n'ait aucun pouvoir sur la vraie dysménorrhée. L'état du système nerveux que produit la menstruation ou la grossesse, paraît spécialement favorable à l'action du Cocculus, qui en cela ressemble à Chamomilla. La *céphalalgie menstruelle*, aussi bien que les coliques et les spasmes « flatulents » des femmes enceintes cèdent à son emploi.

D'après la pathogénésie, j'engagerais à l'essayer dans cette forme pénible de flatuosité dans laquelle les vents se rassemblent dans l'intestin grêle, et troublent le sommeil.

L'effet ultime du Cocculus sur la moelle épinière paraît être d'en diminuer l'irritabilité. En sorte que, tandis que des convulsions sont le résultat de l'empoisonnement aigu par cette drogue, les symptômes paralytiques abondent dans les expériences continues des « provers ». Le Cocculus jouit dans notre école d'une réputation considérable dans le traitement de la *paraplégie*. Il ne convient probablement qu'au désordre fonctionnel de la moelle épinière, comme dans la paralysie diphthéritique dont le Dr Trinks a donné un magnifique cas (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XIX, p. 312). On l'a vu aussi guérir l'*hémiplégie* consécutive à une apoplexie. Dans ce cas, l'épanchement s'était probablement fait dans un des corps striés.

Le cas suivant, publié par le Dr Black (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. V, p. 429), montre bien l'espèce de céphalalgie à laquelle convient le Cocculus.

Miss H..., âgée de 35 ans, tempérament pléthorique, souffre depuis quinze ans de la céphalalgie qu'elle présente actuellement. Cette affection se montre peu après l'apparition des règles, et, depuis, s'est toujours manifestée régulièrement à chaque époque. — Mal de tête violent, décrit comme une dou-

leur sourde affectant la tête entière. La patiente a de la difficulté à en rendre un compte exact : elle est incapable de reposer même un moment sur l'arrière de la tête ; elle est forcée de se coucher de côté ; incapable de supporter la grande lumière ; tout bruit excite des nausées et des vomissements. Pendant que dure la céphalalgie, elle se sent comme souffrante du mal de mer, et lorsqu'elle s'assoit, les objets autour d'elle semblent se mouvoir de haut en bas. La céphalalgie continue de trente-six à quarante-huit heures, et survient le troisième ou le quatrième jour de l'époque menstruelle. Les règles sont abondantes, mais non accompagnées de douleur locale. La santé générale est bonne.

16 mars. Cocc. 18 m. et n.

4 avril. La céphalalgie s'est montrée à l'époque ordinaire, mais moins intense que d'habitude, car la malade pouvait aller et venir, et ne fut pas obligée, comme avant, de garder le lit. Une cuillerée à dessert d'une potion de Cocculus comme ci-dessus, mais seulement à la 6e dilution, lui fut administrée de demi-heure en demi-heure, puis graduellement de six en six heures, le premier et le quatrième jour de son époque, avec grand avantage. — Cont. Cocc.

Le 20. Rept. Cocc. 18e, comme le 16 mars.

1er mai. Elle a éprouvé à l'époque habituelle une très-légère céphalalgie, laquelle fut encore soulagée par des doses souvent répétées de Cocc. 18 ; ce fut la dernière prescription. Elle prit encore Cocc. pour un mal de tête survenu après ce dernier. Depuis octobre 1844 jusqu'à juillet 1846, elle a continué d'être débarrassée de ses maux de tête.

Remarques. La principale indication dans ces cas pour le choix de Cocculus, était la tendance marquée à des nausées semblables à celles du mal de mer, comme si l'estomac avait des mouvements de haut en bas. Cette idiosyncrasie était si prononcée qu'elle me dit que voyager en voiture la rendait malade, et que le malaise s'était souvent produit chez elle par la simple vue du roulis d'un navire.

Le Cocculus ne me rappelle aucun autre médicament, excepté peut-être *Chamomilla* (point que j'ai traité plus haut). Teste l'associe cependant à *Causticum, Coffea* et *Staphysagria*.

On s'est le plus souvent servi des dilutions de la 6e à la 12e.

Nous avons maintenant à étudier le rang et l'action de la Cochenille,

Coccus cacti.

L'insecte desséché, pulvérisé, est traité par l'alcool pour en faire une teinture, ou (mieux) trituré avec le sucre de lait.

La Cochenille a été expérimentée par la Société autrichienne, avec le soin qui lui est particulier. On trouve la relation détaillée des expériences dans le quatrième volume de l'*Austrian Journal*. Et l'esquisse des symptômes se trouve transcrite dans la *Metcalf's Homœopathic Provings*. On peut aussi consulter l'article d'Hempel.

La pathogénésie autrichienne prouve que les vertus attribuées vulgairement à la Cochenille, dans le traitement de *la Coqueluche*, résultent de son homœopathicité à cette maladie. Peu d'entre les expérimentateurs évitèrent une toux : et chez le Dr Wurmb elle était si violente qu'elle amenait des vomissements, et l'expectoration d'une grande quantité de mucus albumineux épais et visqueux. Je ne sache pas néanmoins que ce médicament ait été employé par les homœopathes contre cette maladie (1). De plus, cette pathogénésie explique ample-

(1) Je l'ai donné (1re trituration décimale) dans un cas où un père, dont la maison était infectée de coqueluche, avait contracté ce genre de toux. L'effet curatif fut très-remarquable.

[L'emploi du Coccus cacti est journalier chez les homœopathes français, dans la coqueluche. De plus, le Dr Jousset le préconise, alterné avec Thuya ou China, dans les cas de névralgies trifaciales, à siége multiple, dont le point de départ est dans les dents incisives ou canines, dont les douleurs sont

ment la réputation de la Cochenille dans l'école de Rademacher, comme médicament des reins. Les symptômes urinaires sont très-nombreux et d'une grande intensité. On trouve en eux la peinture exacte des *Coliques néphrétiques* et du ténesme vésical et uréthral. Vous lirez dans Hempel des observations d'affections de cette espèce, et aussi d'hydropisies rénales aiguës guéries par la Cochenille. Je doute peu que l'étude de cette belle pathogénésie ne conduise à un emploi plus étendu de ce médicament, spécialement dans l'angine, avec grande sécheresse de la gorge (Comp. Belladonne), dans l'inflammation des lèvres (Comp. Apis), et dans l'irritation du larynx avec enrouement (Comp. Hepar sulfuris).

La Cochenille s'est montrée curative jusqu'à présent en doses massives seulement.

Nous arrivons actuellement à une de ces substances qui se tiennent sur la limite de la nourriture et du médicament,

Coffea.

Nous employons la fève crue, et non grillée pour préparer soit une teinture, soit des triturations. Cependant, si Pereira est dans le vrai, nous devrions nous assurer si la fève torréfiée n'est pas plus efficace, puisqu'il constate que, par cette opération, on développe ses propriétés nervines.

La pathogénésie du Coffea est dans les *Additions* de Stapf. L'article de Teste est important; et les usages ordinaires de cette substance sont donnés par Hempel, ainsi que dans un article par le Dr Weitenweber, dans le *Brith Journ. of Hom.*, vol. V. Vous pouvez encore, si

pressives et à élancements, s'aggravant le soir à la chaleur du lit, et accompagnées de congestion à la tête, de salivation et d'épiphora.] I. G.-M.

vous le désirez, lire le tableau quelque peu exagéré des mauvais effets du Café comme boisson (1).

Stapf caractérise bien les effets primitifs du Coffea, en y voyant une « excitation pathologique de toutes les fonctions organiques. » Lorsque le Café agit modérément sur l'organisme en santé, l'irritabilité des organes des sens est accrue d'une manière morbide; le pouvoir visuel devient plus sensible, l'ouïe est plus subtile, le goût plus fin, le « sensorium » est plus tendu (d'où l'augmentation de la susceptibilité à la douleur), les muscles sont plus mobiles, les désirs sexuels plus éveillés; il y a même exagération de l'activité nerveuse des organes digestifs et sécréteurs, d'où sensation maladive d'appétit excessif, augmentation du désir et facilité des évacuations alvines et de l'émission de l'urine. On peut juger à quel degré l'activité nerveuse et animale de l'organisme est accrue par le Café, par l'insomnie, de nuances et d'intensité diverses, qu'il occasionne; par l'excitation pathologique particulière de l'esprit et de l'âme, et par la chaleur fébrile souvent considérable qui suit son ingestion. » On utilise de diverses manières, comme vous le savez, ces effets primitifs du Café, en particulier pour enrayer les accès de fièvre intermittente ou d'asthme, pour soulager la céphalalgie, et pour antidoter les effets stupéfiants des poisons végétaux, tels que l'Opium; mais ils sont appropriés à plusieurs états dans lesquels ce médicament peut devenir curatif selon la loi homœopathique, comme par exemple lorsque les douleurs (dans le travail) sont trop vivement ressenties (2), ou dans l'excitabilité nerveuse, et particulièrement l'*insomnie*. Pour cette dernière, c'est un médicament qui fait rarement défaut. Une des dou-

(1) Hahnemann. *Études de médecine homœophique*, Paris, 1855, tome I, p. 606.

(2) [Ou encore dans les violentes tranchées utérines qu'éprouvent certaines femmes lors de l'apparition de leurs règles.] I. G.-M.

leurs souvent guérie par Coffea est celle de la *névralgie dentaire;* le patient n'a pas de repos et se plaint beaucoup; la douleur est momentanément soulagée par le froid. Les effets toxiques les plus puissants du Café, et de son « principe actif » la Caféine, sont encore à trouver leurs applications en thérapeutique. Dans un cas d'empoisonnement rapporté par Hempel, la strangurie était bien marquée; et selon Lehmann, la Caféine, à la dose de 2 à 10 grains, cause une violente excitation des systèmes vasculaire et nerveux, palpitations de cœur, fréquence extraordinaire, irrégularité et souvent intermittence du pouls, oppression, douleurs de tête, bruits d'oreilles, scintillements devant les yeux, insomnie, érections et délire. Une autre classe importante d'affections produites par le Café est celle qui résulte de son usage excessif comme boisson. Ces dernières sont décrites avec clarté et sans exagération par Teste. Le principal résultat pratique qu'elles ont amené a été de l'employer avec succès dans quelques formes d'*hémicrânie;* l'accès se montre le matin, il dure toute la journée : la sensibilité générale est accrue en même temps qu'il y a des vertiges et des nausées. (Le Dr Bayes a publié un cas de « stricture » spasmodique du rectum, guérie par Coffea 12e.)

Le Café peut être comparé avantageusement avec *Chamomilla* et *Ignatia*.

Coffea semble être un de ces médicaments qui agissent à presque toutes dilutions. C'est ainsi que de trois cas de névralgie dentaire cités par le Dr Hale, deux furent soulagés par la 3e dilution, et le dernier par la 200e.

Mon médicament suivant est votre vieille connaissance,

Colchicum.

Nous préparons la teinture avec le bulbe frais, en exprimant le suc, et en en traitant le résidu par l'Alcool.

Il existe dans le *Manuel* de Jahr une courte pathogénésie du Colchicum, prise des *Archives*, et dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XIX, une pathogénésie étendue (quoique peu profitable) du Dr Reil. Vous serez obligé de compléter les renseignements que vous tirerez de ces sources par ceux que vous trouverez dans Pereira, Teste et Hempel.

Les effets physiologiques du Colchicum, quoique souvent décrits, ont encore à recevoir leur interprétation. Les vomissements et les purgations, qui sont toujours très-marqués, sont attribués à une irritation inflammatoire, mais sans preuves suffisantes, à mon avis. Le Colchique est, sans aucun doute, un irritant local, appliqué en substance. Mais après son introduction dans les veines, on ne trouve que l'estomac seulement qui soit enflammé; et même dans plusieurs occasions d'empoisonnement par la teinture ou le vin de Colchique, l'autopsie n'a pu révéler aucune trace d'inflammation gastro-intestinale, quoiqu'il y ait eu des évacuations abondantes et continues. La clef de ces phénomènes paraît être fournie par un cas cité par Hempel, dans lequel les vomissements et les purgations, ainsi que les autres symptômes, ressemblaient point pour point à ceux du choléra asiatique. Il semblerait, d'après cela, que le Colchique (comme le Veratrum) produit les vomissements et les évacuations purgatives, non par irritation locale, mais par une influence semblable à celle du marasme cholérаïque sur les vaso-moteurs du canal alimentaire. Les organes sur lesquels le Colchicum agit le plus fortement après l'estomac et les intestins sont les reins. On le suppose diurétique; mais je crains que cette notion ne provienne de l'observation de son action dans l'état de maladie. Dans une courte expérience que je fis sur moi-même, il y a quelques années, la quantité d'urine fut notablement diminuée; et dans les cas d'empoisonnement il y a souvent suppression. De plus, on a supposé que le Colchicum augmentait la

proportion d'acide urique dans l'urine, et de la sorte était bienfaisant dans la goutte. Mais Bocker nous certifie qu'il diminue, au contraire, la quantité des solides organiques de cette excrétion et laisse sans les influencer les sels terreux et phosphatiques qu'elle contient.

Le Dr Garrod a démontré le même fait pour l'acide urique en particulier. Tels paraissent être les principaux points dignes d'attention dans l'action physiologique du Colchicum. Il augmenterait aussi les sécrétions biliaire et salivaire et ralentirait la circulation. Dans un cas, on a trouvé les plèvres enflammées. La pathogénésie du Dr Reil, quoique très-étendue, ajoute peu de chose à nos connaissances sur le Colchicum. Il y eut une notable proportion de douleurs rhumatoïdes, plus dans les muscles que dans les articulations ; et l'assertion de Teste que le cou est plus spécialement influencé par le médicament semble confirmée (1). De plus, quelques exprimentateurs éprouvèrent une pleurodynie véritable, et un d'entre eux ressentit une céphalalgie occipitale violente.

Que dirons-nous actuellement des vertus thérapeutiques du Colchicum ? Dans le choléra asiatique, auquel il est strictement homœopathique, on ne l'a jamais employé ; vous le connaissez comme remède spécifique de la goutte, et cependant on ne trouve dans sa pathogénésie aucun symptôme de cette maladie (au moins de sa crise typique). Vous en concluerez en conséquence que le Colchicum ne saurait être invoqué comme bon exemple du fonctionnement de la loi de similitude. L'aspect de la

(1) Mon collègue, le Dr Drummond, de Manchester, attira mon attention sur un cas d'empoisonnement par le Colchicum publié dans le *London medical Gazette*, 1838-39, vol. II, p. 763. Dans ce cas, le rhumatisme aigu était simulé d'une manière frappante, des douleurs rongeantes intenses existant dans les articulations des membres, avec d'abondantes sueurs acides, et de plus des douleurs dans la nuque et la partie postérieure de la tête.

question change cependant un peu lorsque nous nous rappelons quelle place importante le Veratrum occupe dans le traitement du choléra, et qu'à une petite différence près, le Colchicum est précisément le Veratrum, les deux ayant la Vératrine pour alcaloïde commun. Je conseillerais même de donner la préférence au Colchicum dans ces cas où les nausées existeraient intenses, et dans lesquels les crampes occuperaient particulièrement la plante des pieds.

Une fois j'obtins la cure rapide d'une diarrhée aiguë et persistante avec Colchicum, guidé dans mon choix par les nausées « mortelles » et la prostration qui l'accompagnaient.

Quant à *la goutte*, la question est plus difficile à résoudre. Quoique le Colchicum ait, sans aucun doute, le pouvoir spécial de soulager la douleur, et même d'abréger l'accès de la goutte aiguë, on ne peut dire qu'il ait aucune influence sur la diathèse elle-même. Pereira écrit : « Que le Colchicum soulage un accès de goutte, j'ai établi le fait précédemment, mais ce soulagement est palliatif, non curatif. Il n'a nulle tendance à empêcher le retour de l'attaque ; bien plus, selon le Dr Scudamore, il rend la disposition à la maladie beaucoup plus forte ; en outre, son efficacité sur les accès de goutte diminue par la répétition. » Si l'interprétation ci-dessus est exacte, le Colchicum semblerait donc n'agir que sur la partie affectée, et comme remède spécifique, cela est vrai, mais antipathique, juste à la façon dont le Galseminum influence un utérus douloureux. Notre traitement de la goutte n'est pas assez satisfaisant pour nous dispenser de l'assistance de ce médicament ; mais il convient que nous sachions d'après quel principe et dans quel but nous l'employons.

Si l'on considère l'action du Colchicum plutôt locale que générale, je doute peu que ces notions ne soient correctes. Mais je ne suis pas aussi sûr de la nature antipa-

thique de cette influence, et cela pour cette raison. Vous savez que la goutte attaque beaucoup de parties autres que les petites articulations, la tête, le cœur, l'estomac, et ainsi de suite ; que nous avons des névralgies, des pleurodynies, des uréthrites, des ophthalmies, des orchites et des angines goutteuses. Le Colchique simule assez exactement quelques-unes de ces affections et les soulage et les guérit avec des doses très-faibles. Nous pouvons donc, je pense, conclure de tout cela que le Colchicum agit sur les tissus d'une manière tellement semblable à celle de la goutte qu'il est capable de soulager la plupart de ses manifestations locales, mais qu'il n'y a aucun contrôle sur la source première de cette maladie.

Le rhumatisme, lui aussi, ressemble tellement, *même dans ses manifestations locales*, à la goutte, qu'il n'est pas surprenant que le Colchicum soit un de ses remèdes. Il est homœopathique au rhumatisme musculaire principalement ; mais dans un cas appartenant au Dr Kidd (1) et un autre au Dr Laurie (2), il montra une telle efficacité dans la *paricardite* rhumatismale, que l'on devrait l'employer plus fréquemment dans le traitement de cette affection. Teste le recommande dans le rhumatisme appelé *torticolis*, et il ajoute que les douleurs arthritiques auxquelles il correspond sont *déchirantes*. Dans les temps chauds, elles sont ressenties principalement à la surface du corps ; à mesure que l'air se rafraîchit, elles semblent pénétrer plus profondément les tissus et les os.

C'est là tout ce que j'ai à dire sur le pouvoir thérapeutique du Colchicum. Mais je ne connais aucun médicament qui paraisse promettre pour l'avenir un usage plus étendu.

Actæa racemosa, *Arnica*, *Bryonia* et *Veratrum* me semblent les analogues les plus rapprochés du Colchicum.

(1) *Brit. Journ. of Homœopathy*, vol. XIII, p. 198.
(2) *Brit. Journ. of Hom.*, vol. V, p. 314.

La teinture-mère et les plus basses dilutions sont les modes d'administration qui comptent le plus de succès.

Une autre contribution précieuse à notre matière médicale, tirée des plantes indigènes du Continent américain, est le

Collinsonia Canadensis.

La teinture doit se préparer avec la racine. Dans les *New remedies* du Dr Hale on peut trouver une courte pathogénésie du Collinsonia, avec tout ce qui est connu sur ce médicament.

D'après cette pathogénésie et l'expérience clinique considérable accumulée actuellement, nous sommes en état de définir assez clairement la sphère d'action du Collinsonia. Il affecte le canal intestinal tout entier, mais spécialement le *rectum*.

La présence de flatuosités, de spasmes et de coliques dans les parties situées au-dessus confirment les indications du choix de ce médicament tirées de l'état du rectum lui-même; mais celles-ci sont seules décisives. D'après la pathogénésie du Dr Burt, il paraît que le Collinsonia à petites doses produit la constipation, avec efforts et douleurs sourdes dans l'anus après la garde-robe; ce qui fait ressortir l'action la plus importante du médicament. C'est dans la *constipation* et les *hémorrhoïdes* par suite de l'inertie congestive de l'extrémité du gros intestin que le Collinsonia s'est montré un remède si précieux. Nous rencontrons souvent cet état dans les mois du milieu et de la fin de la grossesse; et ici j'ai la plus grande confiance en ce médicament. Quoique agissant primitivement sur le rectum, il ne borne pas son action curative à ce seul viscère pelvien. Dans de nombreuses affections accompagnées de constipation, il est très-précieux. Le Dr Hale a récolté des cas de *dysménorrhée*, de *pruritus*, et même de *prolapsus uteri* qui ont, dans

de semblables circonstances, cédé à son emploi. Un des cas de prurit était celui d'une femme dans le huitième mois de la grossesse; en sorte que nous pouvons nous rappeler le Collinsonia si nous rencontrons jamais cette forme affligeante de l'affection. A hautes doses le Collinsonia irrite le rectum assez pour développer de diarrhée allant bientôt jusqu'à la dysentérie. Il y a alors des colliques violentes dans la région hypogastrique avant ou après les selles, et beaucoup de ténesme. On ne l'a pas employé encore suffisamment dans les affections de cette nature; mais dans la *proctitis* (1) et la *dysentérie rectale*, il devrait rivaliser avec l'Aloès.

Le rectum est donc le principal champ d'action du Collinsonia; mais dans l'article du Dr Hale vous verrez qu'il est en train d'acquérir une réputation remarquable comme remède cardiaque. Le temps montrera ici sa valeur réelle et le rang qu'il doit occuper.

J'ai déjà fait allusion à l'analogie étroite de l'*Aloès* avec le Collinsonia. Il en est de même d'*Æsculus* et de *Podophyllum* et d'une manière plus éloignée d'*Hydrastis*, *Nux vomica* et *Sulphur*.

J'ai presque toujours employé la 2e dilution; mais d'autres paraissent avoir aussi bien réussi avec la 3e, ou encore avec des doses plus massives. C'est une ressemblance de plus que le Collinsonia possède avec l'Œsculus.

[(1) Affection norveuse de l'anus se manifestant par dn ténesme.] I. G.-M.

LETTRE XX.

COLOCYNTHIS, CONIUM, COPAHIBA, CORALLIUM, CROCUS, CROTALUS.

Le médicament dont je vais vous entretenir est un exemple frappant des résultats fructueux que l'on peut atteindre à l'aide de notre procédé d'expérimentation. Voici un médicament, que vous, de la vieille école, ne connaissez que comme un purgatif. Peu de médecins consentent à en expérimenter sur eux-mêmes les effets ; et voyez cela, il se trouve que son mode d'action lui donne un rang élevé parmi les remèdes spécifiques.

Colocynthis.

On peut triturer la pulpe desséchée du fruit ; ou la traiter par l'alcool pour en faire une teinture.

Il y a une courte pathogénésie de la Coloquinte dans les *maladies chroniques* de Hahnemann. Mais nos connaissances sur ce médicament se sont immensément accrues, et en vérité assez perfectionnées par l'expérimentation détaillée de la Société Autrichienne. Le récit de cette expérimentation, avec une introduction et des cas cliniques, par le Dr Watzke, est traduit de l'*Austrian Journal* dans les *Homœopathic provings*, de Metcalf.

Comme je l'ai dit, vous ne connaissez le Colocynthis qu'en qualité de purgatif. Vous vous attendez probablement à ce que cette action soit spécifique, et non simplement locale, étant manifestée aussi bien par son application externe que par son introduction dans l'estomac. Il

paraît plus probable qu'alors, au moins, il ne purge que la partie inférieure de l'intestin, le rectum étant la seule portion du canal alimentaire que l'on trouve enflammée lorsque l'on a injecté une dose toxique de cette drogue dans les veines. Comme, dans ces circonstances, il n'y a pas d'irritation manifeste de l'estomac, les vomissements que l'on a observés, après son application externe, paraîtraient résulter d'une influence sur les nerfs (gastriques). Les coliques intenses qui accompagnent l'action purgative de la Coloquinte sont une preuve encore plus certaine de cette influence; elles sont plus marquées avec elles qu'avec tout autre cathartique. La douleur a lieu, en général, autour de l'ombilic, est d'un caractère tormineux et brûlant, augmentée par le repas et soulagée par les évacuations diarrhéiques. Je n'ai plus à ajouter à cette partie du sujet que, dans un cas d'empoisonnement par la Coloquinte, les intestins étaient collés ensemble par de la lymphe de récente formation, montrant son pouvoir d'enflammer le péritoine.

Les expérimentateurs éprouvèrent tous les coliques et la diarrhée si caractéristiques de la Coloquinte. Mais il parut chez la plupart d'entre eux d'autres symptômes montrant que le médicament agissait sur les troncs nerveux périphériques avec autant d'intensité que nous l'avons déjà vu le faire sur les plexus abdominaux. Il n'est pas rare de voir le trijumeau affecté, comme le prouvent les maux de dents et l'hémicrânie. Mais les nerfs de la hanche souffrent plus vivement, la douleur s'étendant quelquefois en bas jusqu'au crural antérieur, et d'autres fois le long des troncs sciatiques jusqu'aux pieds. Cette affinité locale de la Coloquinte est si forte qu'elle semble affecter les ovaires, les deux seules femmes en expérience s'étant plaint d'élancements profonds dans ces organes, comme par des aiguilles. Dans une ou deux autres occasions, la Coloquinte a paru affecter le testicule et le cordon spermatique.

Les vertus thérapeutiques de la Coloquinte sont le reflet véritable des effets pathogénétiques que nous venons de décrire comme lui appartenant. Elle est indiquée quelquefois, mais rarement, dans la *dysentérie*. Elle est homœopathique à cette maladie lorsque le processus morbide est limité au rectum, les évacuations se composant principalement de sang; ou lorsqu'il y a de violentes coliques. Elle peut encore être utile de temps à autre dans la *péritonite* (1). Le Dr Ludlam la recommande en particulier lorsque la portion de la membrane péritonéale qui enveloppe les ovaires est affectée. Dans ces deux sortes d'inflammations, cependant, je préfère en général le Mercurius corrosivus. La grande sphère de Colocynthis est celle des *névralgies*, spécialement lorsque la douleur en est le trait le plus saillant. Dans l'article du Dr Watzke, on trouve réunis un certain nombre de cas dans lesquels des névralgies de la 5e paire, du plexus solaire et autres plexus abdominaux, et des nerfs lombaires et fémoraux ont été guéris d'une manière brillante par ce médicament. C'est dans les *coliques* et dans la *sciatique* qu'il compte ses plus beaux triomphes. Pour ma part, cependant, j'ai eu des désappointements dans cette dernière affection, et je préfère de beaucoup l'Arsenic. Mais, pour la colique, j'ai rarement recours à un autre médicament, excepté pour ces cas dans lesquels le Plumbum est évidemment le « simillimum ». (Le Dr Bahr pense que le Colocynthis convient à la colique rhumatismale, le Plumbum à la colique nerveuse. Il donne la description d'un état analogue de l'estomac pour lequel il recommande aussi ce médicament. Toutes deux « se voient dans les transitions saisonnières lorsque l'air est frais, mais le soleil encore assez fort pour chauffer le sang; elles se montrent, en été,

(1) Le cas du Dr Watzke, dans le vol. XXV du *Brit. Journ. of Hom.*, p. 561, ressemble à une péritonite commençante avortée sous l'influence de la Coloquinte.

comme conséquences de changements brusques de température ».)

Il me reste à citer un cas du Dr Carroll Dunham (*American Hom. review*, vol. VI, p. 84) dans lequel Colocynthis, donné à cause de la présence des symptômes caractéristiques dans l'abdomen et la hanche, amena la disparition permanente d'une tumeur ovarique. Chez un des expérimentateurs, il enleva des douleurs névralgiques et une tuméfaction du testicule et du cordon spermatique droits, résultant, croyait-il, de ses précédentes expérimentations avec Natrum Muriaticum.

Je n'ai rien à ajouter, de mon côté, aux remarques ci-dessus à propos du Colocynthis. Mais je désire appeler votre attention sur une admirable étude de ce médicament, par le Dr A. C. Pope, laquelle a paru dans le *Monthly Hom. Review* de Nov. et Déc. 1868. Il est d'accord avec moi presque en tous points. Il pense pourtant que les symptômes des ovaires et des testicules sont dus à l'irritation du plexus spermatique. Il dit de la névralgie de Colocynthis : « Elle me paraît être analogue à celle de la diathèse rhumatismale, ou goutteuse rhumatismale. Le caractère de la douleur, le fait que les articulations sont toutes affectées au plus haut degré, que dans les extrémités le mouvement augmente si généralement les souffrances, que leur aggravation est si évidemment amenée par le froid et l'humidité, tout en un mot paraît indiquer une dyscrasie de cette nature. » Je puis ajouter à l'appui de cette opinion, que la Coloquinte a soulagé les douleurs violentes du globe occulaire précédant le plein développement de l'ophthalmie arthritique.

Le médicament qui paraît le plus allié au Colocynthis est *Bryonia*. Il a quelques points d'analogie avec *Arsenicum*, *Chamomilla*, *Chelidonium*, *Cocculus*, *Gamboge* et *Nux Vomica*.

Dans les coliques et les autres névralgies, les dilutions élevées (6e à 30e) comptent les plus brillants succès. Les

atténuations les plus basses semblent préférables lorsqu'il existe de l'inflammation.

Nous avons actuellement à étudier l'action de la vraie Ciguë.

Conium Maculatum.

Notre teinture se fait avec le suc exprimé de la plante entière, d'où il suit que c'est une préparation beaucoup plus certaine que la teinture et l'extrait communément employés. Votre propre Harley a *découvert* cela (*Lancet*, mars 23, 1867).

Il y a une pathogénésie du Conium (très-peu satisfaisante à mon avis) dans les *Maladies chroniques*. Teste a donné une bonne relation des cas de Storck, réputés avoir été guéris par ce médicament.

On a beaucoup écrit sur l'action de la Cigüe sur les centres nerveux.

Après tout, il m'a paru que nous ne possédons pas de meilleure description des phénomènes de l'empoisonnement par cette plante que le récit de la mort de Socrate par Platon (1). Je ne me fais aucun scrupule d'enrichir ces pages du passage de Phèdre qui le contient.

« Socrate, ayant marché un peu, dit que ses jambes devenaient lourdes, et se coucha sur le dos ; car l'homme qui l'accompagnait le dirigea de la sorte. En même temps, celui qui lui avait administré le poison, s'emparant de lui, examina peu après ses pieds et ses jambes ; et lui ayant pressé fortement les pieds, il lui demanda s'il sentait. Il répondit négativement. Ensuite il pressa ses cuisses ; et montant ainsi peu à peu, il nous montra qu'il devenait

(1) Il est bien avéré aujourd'hui que le « κώνειον » avec lequel les Athéniens empoisonnaient les criminels est identique avec notre ciguë tachetée (Conium maculatum).

froid et roide. Alors Socrate se palpa, et dit que lorsque le poison attendrait son cœur, il mourrait. En ce moment, les parties environnant le bas-ventre étaient presque froides ; Alors, se découvrant, car il avait été recouvert, il dit (et ce furent ses dernières paroles) « Crito, nous devons un coq à Esculape; paie-le donc, ne le néglige pas». «Ce sera fait, dit Crito, mais voyez si vous avez quelqu'autre chose à dire. » Il ne répondit pas à cette question, mais peu après, il fit un mouvement convulsif; l'homme le recouvrit, et ses yeux devinrent fixes ; Et Crito voyant cela, lui ferma la bouche et les yeux. »

Si vous voulez lire le cas admirablement décrit d'empoisonnement par la ciguë que le Dr Hughes Bennet nous donne dans ses *Clinical Lectures*, l'identité des phénomènes n'a pas besoin de démonstration. Pendant les 2000 ans qui séparent les deux cas, on a beaucoup observé et écrit relativement au Conium. Mais je ne saurais voir dans ces faits autre chose que les phénomènes essentiels de son influence vénéneuse ; Il cause une paralysie, progressant de bas en haut, tuant en dernier lieu par asphyxie graduelle. Ainsi parle encore Christison: «Dans diverses expériences faites avec un très-fort extrait alcoolique préparé avec des semences fraîches, les seuls effets que l'on put remarquer furent la paralysie, d'abord des muscles volontaires, ensuite de ceux de la poitrine, en dernier, de ceux du diaphragme, asphyxie paralytique, sans insensibilité, et seulement avec de légères convulsions des membres. » Il est vrai que Pereira cite des cas dans lesquels le coma, le délire et les convulsions étaient les phénomènes principaux. Mais on a fait si souvent confusion entre le Conium Maculatum et les autres Ombellifères, que jusqu'à ce que ces symptômes soient confirmés par l'expérience comme lui appartenant réellement, je me sens porté à les attribuer à l'action d'autres plantes du même ordre.

Le Dr Harley a récemment augmenté nos connaissances

des renseignements les plus précieux sur l'action physiologique de la Ciguë. Vous trouverez ses expériences réunies dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol XXVII, p. 387, ou plus au complet dans son traité sur les *Old Vegetable Neurotics* (Cambridge, 1869). Elles furent conduites de la manière la plus satisfaisante, c'est-à-dire, sur l'homme aussi bien que sur les animaux.

Elles confirment entièrement ce qui est écrit plus haut. L'action principale et presque unique de doses massives de cette drogue a lieu sur les centres moteurs. Si l'expérimentateur continue de se servir de ses jambes, l'effet sera selon toute probabilité ressenti là en premier lieu, d'après le mode vu chez Socrate. S'il demeure dans un état de repos comparatif, les effets se déclareront en premier sur les yeux.

Il y a désordre de l'accommodation visuelle, avec vertiges ; puis « ptosis » (1) subjective et objective : avec des doses plus fortes, un regard nonchalant, ou fixe et sans expression, avec un peu de dilatation des pupilles ; plus rarement diplopie (2).

Ces phénomènes impliquent une paralysie des 3e, 4e et 6e paires : et, ceux des membres inférieurs dénotent une action de la drogue sur les corps striés et leurs prolongements intra-crâniens. La moelle épinière n'est affectée que plus tard, car ce n'est que par des doses toxiques que la fonction réflexe est abolie. L'état d'activité motrice demande de plus fortes doses, en même temps qu'il entraîne une disparition plus rapide de ses effets. La conscience n'est pas atteinte, et la sensibilité l'est légèrement et rarement. On n'observa aucun autre effet sur l'économie.

(1) Chute de la paupière supérieure, synonyme de blépharoptose.

(2) Dans le cas d'empoisonnement du Dr Hughes Bennet, il est dit que « l'Amaurose » parut avant que la paralysie ait atteint les bras. Mais la « difficulté de voir » était-elle plutôt le résultat de la « ptosis » (?) que de l'anesthésie du nerf optique?

Le Dr Harley appelle cette plante un « pur hypnotique » des centres moteurs, lesquels sont « endormis » par elle.

Il n'existe aucun doute que le Conium, tout en ayant son action principale sur le système nerveux, n'exerce aussi son influence dans la sphère végétative, ce qui est démontré par son action sur les *glandes* et la *peau*.

Si l'on en croit les auteurs anciens, son usage a entraîné assez souvent l'atrophie des seins et des testicules, ainsi que l'agalactie et l'aménorrhée. Les pathogénésies confirment cette assertion de Pereira qu'il « Cause de temps à autre une éruption de la peau. » Dans un cas où il fut appliqué localement, le Dr Harley l'a vu produire « Une éruption sèche, écailleuse de l'épiderme, par places en forme de croissant, et un état très-irritable de la peau, d'une couleur cuivrée sombre, d'apparence identique avec la variété irritable de la lèpre. »

Les pathogénésies révèlent aussi une action sur le larynx ou les nerfs laryngés, laquelle s'est trouvée si souvent confirmée dans la pratique, qu'elle n'est plus douteuse. Elle se montre dans « la toux sèche, brève, presque continuelle, pire au lit et la nuit. »

Arrivant à la thérapeutique, nous devons examiner d'abord comment l'on a utilisé, ou comment on pourrait utiliser les propriétés nervines du Conium. Donné d'après le principe antipathique, il a (Pereira l'admet) entièrement fait défaut (1). Et l'homœopathie ne l'a pas jusqu'ici employé dans le traitement des états paralytiques auxquels il est un si exact « simillimum ». L'espèce de

(1) Mais cet insuccès, selon le Dr Harley, doit être mis sur le compte de préparations inertes, ou de doses insuffisantes du médicament. Ce dernier fournit des preuves de son utilité dans beaucoup de formes d'irritabilité motrice, comme la chorée, la paralysis agitans, les convulsions infantiles, et les spasmes et crampes locaux. Pour donner de bons résultats, il est nécessaire qu'il produise ses effets physiologiques.

paralysie à laquelle il correspond le mieux est celle qui succède à la diphthérie, dans laquelle l'appareil musculaire des globes oculaires se trouve souvent entrepris. Mais il peut encore être essayé dans la « paralysie générale spéciale » de Duchenne (de Boulogne), surtout lorsqu'elle est récente; et, si l'on se souvient de son action sur les corps striés, dans l'hémiplégie suite d'apoplexie.

L'emploi du Conium comme médicament « végétatif » n'est pas rare dans notre école. On le considère comme un spécifique pour les engorgements des seins et des autres glandes résultant de causes mécaniques; il a même la réputation d'arrêter les progrès du squirrhe du sein. Il vous rendra certainement des services ici en soulageant la douleur, et il est même possible qu'il ait favorisé la résolution de certaines indurations improprement nommées « squirrhes »; mais ni l'allopathie, ni l'homœopathie n'ont pu dans ces dernières trente années produire d'exemple de guérison, par le Conium, d'un cas de cancer dont le diagnostic soit bien établi. Il jouit de quelque réputation dans le traitement des affections cutanées, particulièrement de l'ordre des affections écailleuses et tuberculeuses. On le dit encore un médicament de premier ordre pour les maladies des personnes, spécialement des femmes, âgées. Outre ces usages, on le donne fréquemment dans la photophobie de l'ophthalmie strumeuse, et lorsque la presbytie survient de bonne heure; et il soulage quelquefois certaines toux d'irritation ayant les caractères mentionnés plus haut. Mais la lecture attentive des cas remarquables que Storck a publiés laisse dans l'esprit, toutes déductions faites, l'impression que les vertus du Conium sont encore plus étendues que nous ne le supposions. Je conseillerais tout particulièrement de l'essayer dans le traitement de la « débilité ovarique », démontrée par une menstruation pauvre et une conception difficile, autant que par les engorgements passifs chroniques des organes eux-mêmes.

Dans son action sur les centres moteurs, le Conium ressemble au *Curare*, au *Kali Bromidum*, au *Phosphorus*, et peut-être au *Gelseminum;* dans la sphère végétative, ses analogues sont l'*Iode*, le *Mercure* et la *Baryte.*

Les applications homœopathiques dont j'ai parlé ont été faites avec la 12e dilution. Il reste à s'assurer si de plus basses atténuations ne seront pas nécessaires lorsque son emploi prendra de l'extension.

Le médicament suivant sur notre liste est

Copahiba.

Notre teinture est une solution du baume dans l'alcool absolu. Il existe dans le *Manuel* de Jahr une pathogénésie de Copahiba qui semble être faite des symptômes observés comme le résultat de doses médicinales excessives. Teste nous a donné une expérimentation faite sur lui-même et quelques autres personnes, mais avec la 6e dilution seulement.

L'intérêt du Copahiba se concentre dans son action sur la *membrane muqueuse urinaire*. On reconnaît généralement que là il agit comme irritant, son influence étant plus forte dans l'urèthre et s'affaiblissant à mesure qu'elle remonte vers les reins. Quelquefois, il est vrai, l'irritation parcourt l'appareil séminal, et le testicule se tuméfie et devient douloureux. Le rhumatisme lui-même, selon Pereira, a été attribué à l'usage du Baume. Mais sans rien ériger sur cette dernière assertion, il en a été assez dit pour démontrer la parfaite homœopathicité du Copahu à la *gonorrhée*, affection dans le traitement de laquelle il possède une si haute réputation. Il me faut vous renvoyer au livre du Dr Yeldham pour les indications du choix comparé de Cannabis et de Copahiba. Vous penserez à Copahiba dans les autres états morbides non spécifiques de la membrane muqueuse urinaire. Je l'ai trouvé précieux, spécialement dans l'irritation de l'urèthre et du

col de la vessie chez les femmes âgées. Je ne sache pas que l'éruption, tantôt rubéolique, tantôt ortiée, tantôt érythématoïde, qui accompagne si souvent l'action du Copahiba ait jamais servi d'indication pratique (1). Il me serait aussi impossible d'affirmer que sa réputation dans les affections bronchiques dépend de sa propriété d'affecter spécialement cette membrane, quoique la pathogénésie de Teste le fasse pressentir (2).

Cannabis sativa, *Cantharis* et *Terebinthina* sont les analogues les plus proches de Copahiba.

Il n'y a rien d'avantageux, paraît-il, à élever le Copahiba au-dessus de la 1re dilution. Et pour la Gonorrhée, le docteur Yeldham conseille plusieurs gouttes de la 1re dilution décimale par dose.

Je n'ai que peu de mots à dire du médicament dont le nom arrive sur ma liste,

Corallium rubrum.

On le prépare au moyen de la trituration.

Il y a dans le *Manuel* de Jahr une courte pathogénésie du Corail; mais nos connaissances réelles à son sujet nous viennent de Teste. « Dans les expérimentations », écrit-il, « que j'ai faites sur moi-même, il y a quelques années, avec ce médicament, j'ai distingué quelques symptômes excessivement caractérisques, qui m'ont engagé à le prescrire quelquefois, avec des succès remarquables,

(1) [Dans une occasion, alors que je l'employais chez une dame pour des accidents urinaires, à la 6e dilution, il fit disparaître des efflorescences acnéiques très-rebelles qu'elle portait à la face.] I. G.-M.

(2) [Ceci fait penser aux applications récentes du Cubèbe au traitement de la diphthérie; on sait que le principe actif du Poivre Cubèbe est à peu près le même que celui du Copahu.] I. G.-M.

pour la *Toux nerveuse*, l'*Asthme de Millar* et la *Coqueluche.*» Dans son *Traité sur les maladies des enfants*, M. Teste place le Corallium en tête des médicaments de « Laryngismus stridulus », et de la période spasmodique de la coqueluche, et dit qu'un malade auquel il l'avait donné pour une toux convulsive chronique, lui disait : « C'est comme de l'eau jetée sur du feu. » J'ai moi-même donné une ou deux fois le Corallium dans la coqueluche avec des résultats très-satisfaisants. Plus récemment, j'ai effectué une cure frappante d'une toux hystérique avec Corallium. Vous trouverez ce cas dans le *Brit. Journ.*, vol. XXV, p. 499. (Il devient de plus en plus mon médicament favori dans le traitement des toux spasmodiques en général.)

Si les nerfs laryngés sont en réalité le siége de l'action du Corallium, ses analogues sont le *Nitri acidum*, *Belladona*, *Drosera*, *Hyosciamus*, *Ipecacuanha* et *Nux vomica*.

Quant à la dose, M. Teste recommande pour les enfants la 30e dilution ; je donne en général la 12e.

J'arrive actuellement à un médicament que l'homœopathie a ressuscité d'un long oubli, le Safran,

Crocus sativus.

Le Safran du commerce sert à préparer notre teinture, par percolation.

Il y a une fort belle pathogénésie du Crocus dans les *Additions to the Materia medica* de Stapf. On pourrait aussi consulter Hempel et Teste.

L'antique réputation du Crocus comme emménagogue, quoique ignorée des thérapeutistes modernes, a été confirmée par nos pathogénésies. De notre côté, nous employons cette drogue médicalement dans un but précisément opposé, savoir, pour modérer la *Ménorrhagie*. On le recommande en particulier lorsque le sang menstruel est noirâtre et en caillots. J'ai guéri avec Crocus plus d'un cas de ménorrhagie caractérisé de la sorte, l'administrant

pendant l'époque, tandis que je donnais le China dans les intervalles. (Dans cette affection, la sensation de quelque chose de vivant et remuant dans l'abdomen est réputée comme l'indication spéciale du Crocus ; son rapport à ce symptôme, qui se trouve aussi dans sa pathogénésie, le rendrait recommandable dans certains cas de grossesse imaginaire.)

Le Crocus possède un peu la propriété d'affecter le cerveau, y appelant l'afflux du sang, et l'épistaxis comme conséquence ; de plus, il excite chez quelques personnes des accès de rire immodéré. Il pourrait être utile dans l'hystérie ou même dans la folie récente, dans lesquelles ce symptôme prédominerait. Il devrait être très-utile dans cette forme d'affaiblissement de la vue dans laquelle le patient a comme une gaze devant les yeux, et essaye de l'enlever en clignotant ou en s'essuyant l'œil.

Les analogues de Crocus sont *Belladona*, *Platina*, *Sabina* et (le plus complet de tous) *Ruta*.

J'ai toujours donné la 2e dilution ; et je préférerais descendre l'échelle au lieu de la remonter.

Je terminerai cette lettre par quelques mots sur le médicament que nous connaissons sous le nom de

Crotalus horridus.

Ici il n'est heureusement pas nécessaire pour nous de nous servir de la créature qui produit le venin, comme sujet de nos triturations ou de nos macérations ; ce qui serait plutôt un inconvénient. Le Virus seul sert à préparer des triturations ou des solutions dans l'alcool rectifié, ou dans un mélange de Glycérine et d'Alcool.

Il y a dans le *Manuel* de Jahr une pathogénésie de Crotalus, prise des écrits de Hering sur le venin des serpents. La monographie du Dr Neidhard sur l'emploi du Crotalus dans le traitement de la fièvre jaune devrait être par-dessus tout consultée.

Pour les principes généraux de l'emploi, comme médicaments, des poisons animaux, je dois vous renvoyer à mes remarques qui servent d'introduction à l'article Apis. Le venin du serpent à sonnettes possède beaucoup de propriétés qui sont communes à celui des autres serpents venimeux. Je parlerai plus au long de ces propriétés lorsque j'arriverai au Lachesis et au Naja. Le Crotalus étant bien moins employé que ces deux autres, je me contenterai de mentionner à propos de lui les observations du Dr Neidhard. Il appelle l'attention sur la ressemblance qu'il y a en général entre les effets de la morsure des serpents et les phénomènes de la fièvre jaune. Il raconte ensuite comment le Dr William Humboldt conçut l'idée de préserver le corps de la contagion de la fièvre jaune en l'inoculant avec le venin du serpent, et cela d'après la ressemblance entre les effets de la morsure des vipères et les symptômes de la maladie en question. Il mit à exécution cette idée sur une grande échelle à la Nouvelle-Orléans et à Cuba, et cela avec un succès considérable.

Les symptômes produits par l'inoculation, qui furent surveillés avec soin, rendirent encore plus frappante leur ressemblance avec la fièvre jaune. Finalement, le Dr Neidhard rend compte de son expérience avec le Virus en trituration, employé dans le traitement curatif de la maladie, lequel paraît avoir été des plus satisfaisants. Il l'a aussi trouvé très-utile dans ces terribles fièvres rémittentes bilieuses dont nous sommes heureusement exempts dans nos climats. Il me reste à ajouter que mon ami le Dr Hilbers a beaucoup de confiance dans le Crotalus pour soulager les symptômes (spécialement la toux) de la phthisie.

J'ai déjà mentionné le *Lachesis* et le *Naja* comme étant les analogues de Crotalus.

Le Dr Neidhard emploie les triturations 1 à 3.

LETTRE XXI.

CROTON, CUPRUM, CURARE, CYCLAMEN, DIGITALIS.

Je commence cette lettre par le récit des usages homœopathiques du

Croton Tiglium.

L'huile exprimée peut être triturée avec le sucre de lait, ou dissoute dans l'alcool ; mais la préparation officinale est une teinture préparée avec les semences.

Il y a dans le *Manuel* de Jahr une courte pathogénésie du Croton. On étudiera mieux cependant ses effets physiologiques dans les articles de Pereira, Hempel et Teste ayant trait à ce médicament.

Le Croton est encore un de ces médicaments dont l'emploi démontre bien la différence qu'il y a entre la vieille médecine et l'homœopathie. On sait qu'il possède des propriétés drastiques et rubéfiantes. En conséquence, dit la vieille médecine, nous nous en servirons pour purger et contre-irriter, toutes les fois que nous penserons que ces opérations seront avantageuses.

Aucunement, réplique l'homœopathie ; Le Croton sera plutôt le remède de certaines formes de diarrhée et d'inflammation cutanée semblables à celles qu'il produit. Et de fait, nous avons vérifié qu'il en était ainsi.

La purgation produite par le Croton ne paraît pas être le résultat d'une irritation inflammatoire, mais plutôt de cette sorte de transsudation de la partie aqueuse du sang analogue à celle que provoque l'Elaterium et le Veratrum album, et que l'on observe aussi dans le choléra asiatique.

Les symptômes qui se montrent dans les cas graves sont, il est vrai, d'un caractère cholérique, et le Croton pourrait à bon droit prendre place parmi les médicaments de la *diarrhée cholériforme.* (Le D[r] Guernsey considère une selle « subite et violente » comme la principale indication pour son choix.) On ne l'a pas, néanmoins, employé autant dans cette sphère que dans celle des affections cutanées.

Teste fut le premier à appeler l'attention sur la nature spéciale de son action sur la peau, et à le recommander comme médicament cutané. Plus tard, le D[r] Bahr, de Hanovre, a suivi la même voie. Vous trouverez ses observations transcrites dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XVI. On s'accorde à trouver que l'*eczéma* est la forme spéciale d'exanthème développé par le croton ; et que la face et les organes génitaux externes sont ses habitats favoris. C'est précisément dans de semblables rash exémateux que Teste et Bahr l'ont tous deux trouvé curatif ; je puis apporter ma part de confirmation de cette assertion. La façon rapide et permanente dont le Croton soulage souvent la démangeaison qui accompagne l'eczéma est une des plus jolies choses de la médecine.

Les analogues du Croton comme drastique sont l'*Elaterium*, le *Veratrum* et le *Colchicum ;* comme irritant cutané, il prend rang à côté de *Rhus*, *Apis*, et *Anacardium.*

Les dilutions de la 3[e] décimale à la 6[e] centésimale ont été employées avec fruit. J'emploie presque toujours la dernière de ces atténuations.

Je rencontre actuellement un des grands médicaments minéraux,

Cuprum.

On fait les triturations aver le Cuivre métallique précipité, ou les dilutions aqueuses avcc l'acétate.

La pathogénésie du Cuprum est dans les *Maladies chroniques ;* on peut voir dans l'article de Hempel une bonne collection de cas d'empoisonnement par le métal et ses sels (et une collection complète des symptômes produits et guéris par eux forme une des pathogénésies les plus anciennes de l'*Amer. Journ, of Mat. Medical*).

Les effets vénéneux du Cuivre, comme ceux de la plupart des métaux, semblent s'exercer primitivement sur le canal alimentaire, et secondairement, après absorption, sur les centres nerveux. L'action primitive n'a conduit qu'à peu de résultats pratiques. Mais vous prescrivez sûrement selon l'homœopathie lorsque vous donnez le sulfate de cuivre dans la diarrhée chronique.

L'influence nervine du Cuivre est très-marquée. Pereira démontre entièrement sa relation homœopathique avec les affections nerveuses. « Les effets produits par l'usage longtemps continué de faibles doses de préparations de Cuivre n'ont pas été déterminés d'une manière satisfaisante ; on les dit consister en *différentes affections du système nerveux*, telles que des crampes et des paralysies, et ainsi de suite. Il écrit encore : « Lorsqu'on fait usage des préparations de Cuivre à *très-petites doses*, elles procurent quelquefois du soulagement dans certaines affections, principalement celles du système nerveux, sans altérer d'une manière notable ses fonctions ; en d'autres termes, dans ces cas, le seul effet appréciable est la modification de l'état morbide. » Ceci est assez bien : Mais il nous faut individualiser plus exactement. Les *crampes* mentionnées par Pereira sont spécialement caractéristiques de l'action du cuivre. Elles peuvent être toniques ou cloniques , locales ou générales; Et quelquefois elles

sont remplacées par une toux spasmodique ou une respiration difficile. Soulager « la crampe » ou les spasmes, tel est le premier et principal usage homœopathique du Cuprum. Ses applications dans cette direction sont nombreuses. Les principales ont lieu dans les affections spasmodiques des organes respiratoires, telles que la *Laryngite striduleuse*, la *coqueluche* et l'*asthme*, affections dans lesquelles il a été bienfaisant (1), et dans le *choléra asiatique*. La tendance aux crampes que possède cette dernière maladie est la raison qui a fait ranger Cuprum parmi ses remèdes. Néanmoins les évacuations alvines produites par le choléra diffèrent de celles causées par Cuprum, et je ne connais aucun exemple que ce métal ait jamais rien fait naître d'analogue au collapse cholérique.

Nous avons pourtant de diverses sources (2) des témoignages en sa faveur, comme étant le meilleur médicament que nous possédions pour combattre les crampes et même les vomissements du choléra asiatique. Nous donnons aussi de temps à autre le Cuprum dans la chorée et l'épilepsie ; mais moins fréquemment que vous (3). (Les Drs Holland et Bayes le recommandent pour l'angine de poitrine.) Un autre point à noter dans l'action nervine du Cuprum est son influence puissante sur le *cerveau*. Son action vénéneuse a produit presque toutes les formes d'affections cérébrales ; pendant ce temps, l'autopsie ne

(1) Pour la laryngite striduleuse, voy. un cas dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXIII, p. 675; pour l'asthme, lisez les *Clinical Lectures* du Dr Russell; pour la coqueluche, voyez particulièrement Bahr, *loc. cit.*

(2) Voy. l'article du Dr Drysdale dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. VIII, p. 158, et celui du Dr Proctor, dans le même journal, vol. XXV, p. 94.

[On peut consulter avec fruit les travaux importants du Dr Burq, sur la métallothérapie.] I. G.-M.

(3) Pour l'épilepsie, voy. ce qu'a écrit le Dr Bayes dans le *Monthly Hom. Rew.*, numéro de mars 1867.

révèle aucune lésion organique. Les propriétés de Cuprum dans cette sphère ont été l'objet d'une étude spéciale par le Dr Georges Schmid, de Vienne. Vous trouverez son mémoire sur ce sujet traduit dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. I. Il recommande fortement l'emploi du Cuivre (sous forme d'acetate) dans les symptômes cérébraux qui résultent de la rétrocession d'un exanthème aigu quelconque, ou d'une dentition difficile chez les enfants, lorsque l'état est à peine assez grave pour indiquer Belladona. Ces avis ont été confirmés par les expériences ultérieures de nombreux homœopathes; Et cet usage du Cuprum peut être considéré comme établi.

Moins certaine est sa valeur dans les autres affections pour lesquelles le Dr Schmid le recommande, telles que le délire qui survient dans la dernière période des maladies chroniques (comme la phthisie), le malaise cérébral consécutif à des études trop prolongées, la manie puerpérale, celle qui succède à la rétrocession d'un érysipèle et l'apoplexie nerveuse. Son mémoire est digne d'être étudié en entier.

J'ai revu ce qui précède, ayant sous les yeux la collection énorme de symptômes faite par Hering; je ne vois cependant aucune raison de modifier ce que j'ai dit. Vous pouvez y recourir néanmoins avec avantage pour tout ce qui concerne les groupes de symptômes du choléra, de l'épilepsie et de la coqueluche, mentionnés comme ayant été guéris par Cuprum. On peut aussi faire, dans cet ouvrage, une bonne étude des coliques et des paralysies produites par ce métal. Elles ressemblent beaucoup à celles du plomb. Voici une description de la paralysie : « Avant-bras droit en pronation constante, main placée à angle droit avec le bras, pouces appliqués contre la paume de la la main, doigts fléchis; les mouvements du coude restent libres; mais dans la main, et particulièrement dans les articulations des doigts, l'extension est impossible, et la flexion n'est que partielle; extrémités supérieures très-

amaigries, la droite plus que la gauche; la main droite n'a que la peau et les os. » Deux cas d'intussusception (invagination) sont cités comme ayant été guéris par Cuprum; dans l'un d'eux, l'intestin invaginé vint au dehors, dans la suite.

Les analogues naturels de Cuprum sont les autres métaux : *Argentum*, *Arsenicum*, et *Zincum.* Il a des points de ressemblance, en outre, avec *Nux vomica* et *Secale.*

Les succès les plus fréquents ont été obtenus avec les plus hautes atténuations de Cuivre métallique, d'une part, et les plus basses d'acétate de Cuivre, de l'autre.

Mon prochain médicament est une substance qui ne vous offre qu'un intérêt purement physiologique, mais que, dans ces derniers temps, l'homœopathie a commencé à employer dans la pratique. C'est le « poison des flèches » indien, appelé de diverses manières : Wourali, Woorara, ou (comme nous l'appelons ici):

Curare.

Pour notre usage, on en fait une solution alcoolique.

Nos connaissances sur l'action vénéneuse du Curare sont rassemblées convenablement par le Dr Carfrae, dans les *Annals*, vol. IV, p. 97. Deux cas démontrant ses propriétés curatives nous ont été donnés par le Dr Freeman, dans le *Monthly Homœopathic Review*, de septembre 1865.

On connaît parfaitement les effets vénéneux du Curare. Il paraît agir purement et simplement sur la partie motrice du système nerveux, la paralyser, et cela de la périphérie au centre. Vous l'avez certainement essayé dans le tétanos, mais sans succès. D'autre part, nous avons naturellement essayé d'en tirer parti dans le traitement des paralysies.

Les observations de M. Freeman sont les seules que nous possédions jusqu'à présent. Il particularisa les cas

comme il suit : 1° paralysie des parties auxquelles se distribuent tous les nerfs intra-crâniens moteurs, avec absence de douleurs; 2° paralysie latérale après apoplexie; 3° paralysie par suite de lésion mécanique; 4° la classe des cas connus sous le nom de débilité nerveuse; 5° débilité des personnes âgées; 6° débilité consécutive à une maladie épuisante.

Des deux cas cités sous le premier titre, un est brièvement décrit comme « paralysie motrice générale », et l'action du médicament est douteuse. L'autre paraît être un exemple de perte momentanée des facultés motrices, par suite d'attaques répétées de « congestion apoplectiforme », qui est, suivant Trousseau, de l'épilepsie. Il y avait là paralysie faciale double, latérale droite pour le reste du corps; la déglutition et l'articulation des mots étaient affectées aussi. Le Curare amena immédiatement la faculté d'avaler, et les autres symptômes cédèrent rapidement; je ne saurais dire si *post* ou *propter hoc*. Les cas des seconde et troisième sections ne m'ont pas impressionné comme exemples du pouvoir du médicament. Son action sur la semi-paralysie appelée débilité nerveuse, et sur celle qui résulte d'un allaitement trop prolongé ou d'une maladie débilitante, me paraît beaucoup plus satisfaisante. Somme toute, c'est dans ces états nommés en dernier que nous pouvons attendre le plus de bienfaits du Curare. J'ajouterai ici que le Curare, selon Claude Bernard, paralyse aussi bien les nerfs vaso-moteurs que les musculo-moteurs. Ce fait peut un jour porter fruits dans notre thérapeutique.

Mon médicament suivant sur ma liste est le « pain de pourceau » commun.

Cyclamen Europæum.

La teinture se prépare avec la racine fraîche.

La pathogénésie originale est dans la *Matière médicale pure*. Il y en a une additionnelle par les expérimentateurs

de Vienne, dans l'*Austrian Hom. Journal;* et on peut lire, dans le *North Amer. Journ. of Hom.*, vol. X, p. 113, quelques remarques, ainsi que des exemples de ses vertus thérapeutiques, par le Dr Eidherr.

La seule action remarquable et constante du Cyclamen a lieu sur la tête et les yeux, et sur les organes sexuels de la femme. Céphalalgie avec vertiges et obscurcissement de la vue, tels sont les symptômes se rapportant aux premières parties; lorsqu'ils se sont montrés dans des cas de chlorose, suites de menstruation troublée, le Cyclamen s'est montré un remède précieux dans les mains du Dr Eidherr, en rétablissant les règles, et avec elles la santé générale.

La ressemblance avec *Pulsatilla* est des plus évidentes. Le Dr Eidherr a employé la 15e atténuation décimale.

Nous arrivons à un médicament qui est, à juste titre, un favori de nos deux écoles, la Digitale pourprée,

Digitalis purpurea.

La teinture se fait avec le suc exprimé des feuilles fraîches. On peut avoir encore ce médicament sous l'autre forme, celle de triturations faites avec les feuilles desséchées; on fait aussi des triturations de Digitaline.

Notre littérature est assez riche en écrits sur la Digitale. Il y a, en premier lieu, la pathogénésie originale des *Maladies chroniques*, qui est à peine digne d'attention, n'étant guère autre chose qu'une collection mal arrangée de symptômes produits par la Digitale sur des personnes malades. Puis vient l'essai estimable du Dr Bahr, de Hanovre, dont on trouve une relation complète dans le *North Amer. Journ. of Hom.*, vol. VII. Notre collègue Black a écrit une monographie non moins précieuse sur la Digitale, que vous trouverez dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. IV. Dans ce mémoire, les expériences de Jœrg sont en détail. Les conclusions du Dr Black sur la nature

de l'action de la Digitale sur le cœur ont été revues à la lumière des recherches plus récentes faites par le Dr Madden et moi, et contenues dans un mémoire sur ce sujet publié dans le même journal, vol. XXI.

Si, à ces documents, vous voulez joindre ce qu'Hempel et Teste, de notre côté, et Christison, Taylor, Pereira et Wood, du vôtre, ont écrit sur la Digitale, vous serez en présence de tout ce qui est connu sur ce médicament. Dans les remarques qui vont suivre, je vais essayer de condenser dans une forme intelligible cette « masse » de matériaux (1).

I. L'action la plus intéressante et la plus importante de la Digitale est celle qu'elle exerce sur *le cœur*. Dans le mémoire auquel j'ai fait allusion plus haut, après avoir réuni toutes les preuves valables sur ce sujet, nous concluons que la Digitale agit directement sur le tissu musculaire du cœur, qu'il affaiblit jusqu'au point même de le paralyser; que la fréquence croissante du pouls qui résulte de l'emploi de faibles doses dépend principalement de la débilité cardiaque, la nature tendant à remplacer l'énergie défaillante de l'organe par une plus grande fréquence de ses battements; et que le ralentissement de l'action du cœur que produisent de hautes doses est dû à une influence transmise par les nerfs vagues. Nous attribuons encore à la débilité cardiaque causée par la drogue en question l'irrégularité et l'intermittence si caractéristiques du pouls. Examinons maintenant le terrain sur lequel le Dr Handfield Jones et d'autres ont combattu dernièrement ces doctrines généralement admises sur la Digitale. Ils sont frappés de ses remarquables vertus curatives dans les cas d'affaiblissement du cœur. Admettre l'interprétation ordinaire de son action pathogénétique, c'est avouer la vérité de la loi homœopathique dans cette

(1) [Voy. aussi Trousseau et Pidoux, Claude Bernard et autres auteurs français.] I. G.-M.

occasion : une telle conclusion est trop désagréable ; aussi le Dr Jones s'enquiert-il s'il ne serait pas possible qu'après tout l'action de la Digitale fût stimulante au lieu de déprimante. Il accomplit quelques expériences sur les animaux et trouve, après l'empoisonnement par la Digitale, le cœur contracté et vide. Il en conclut à la contraction tonique du tissu musculaire au lieu de sa paralysie, et en tire cette conséquence que la Digitale agit (probablement par les nerfs) comme tonique et excitant cardiaque. Voyons quelle sera la portée des recherches de Claude Bernard sur cette contradiction apparente. Il a démontré que la Digitale est un poison qui agit directement sur le tissu musculaire, qu'il paralyse et tue. Il affecte cette portion du système musculaire qui constitue le cœur beaucoup plus tôt que toute autre ; en sorte que chez les animaux à sang froid (comme les grenouilles) l'action cardiaque peut cesser quatre heures avant que survienne la mort générale. Il y a, selon l'expression du Dr Harley, un cœur mort dans un corps vivant. La rigidité cadavérique s'y établit de très-bonne heure ; et en ouvrant le thorax immédiatement après la mort, on trouve le cœur contracté, rigide, sans mouvement et tout à fait vide. Un examen plus détaillé fait découvrir de remarquables changements chimiques et électriques dans le cœur et les autres muscles. Le suc musculaire est acide au lieu d'être alcalin, et la surface externe est électrisée négativement par rapport à la surface de la coupe, au lieu de l'être positivement, comme c'est le cas à l'état normal. Nous considérons ces résultats comme levant tous les doutes possibles sur l'influence pathogénétique de la Digitale déduite des symptômes produits par elle ; ils éclaircissent de plus les expériences du Dr Handfield Jones. Il est vrai que le cœur empoisonné par la Digitale est contracté et non dilaté ; *mais cette contraction n'est autre chose que la rigidité cadavérique*. Il a été démontré que la cause de ce phénomène réside dans le suc musculaire qui d'alcalin est devenu

acide ; et ce changement fait partie de l'action destructive du poison sur l'intégrité du tissu musculaire (1).

J'ai lu attentivement les très-intéressantes remarques du Dr Reith sur la Digitale dans l'*Edinburgh Medical Journal*, septembre 1868. Il pense que la Digitale n'influence le cœur que par le moyen des nerfs vaso-moteurs, et fait reposer sur cette hypothèse l'explication des phénomènes qu'elle produit. Je ne saurais cependant voir dans ces remarques rien qui soit de nature à modifier mon opinion exprimée ci-dessus à ce sujet.

II. De la sorte, la Digitale s'est montrée un poison *musculaire* très-important, et de plus agissant sur le système *nerveux* pneumogastrique. Les observations ultérieures ont, de plus, démontré que son influence « nervine » est, comme celle du tartre émétique et de quelques autres drogues, limitée à ces nerfs. C'est du trouble de leurs fonctions que dépendent les nausées et les vomissements si communément produits par la Digitale.

III. L'*Irritation de tissu* n'est pas un des traits dominants de la pathogénésie de la Digitale. Elle exerce cependant sur les reins une influence semblable à un degré marqué; de plus elle paraît, d'après certains signes, affecter le cerveau et les sens spéciaux, les organes génitaux et quelques membranes muqueuses et séreuses.

1. Appeler la Digitale un diurétique est un moyen très-imparfait d'exprimer son action sur les *reins*. Elle n'augmente pas nécessairement la sécrétion urinaire chez les personnes en santé. Et on trouve fréquemment l'urine supprimée dans des cas d'empoisonnement par de hautes

(1) [Ce suc musculaire, appelé *Syntonine* par Lehman, est une matière protéique ou azotée, spéciale, et qu'il ne faut pas confondre avec la fibrine. C'est sa coagulation qui produit le phénomène de la rigidité cadavérique.] I. G.-M.

Voir Claude Bernard, Leçons sur les propriétés des tissus vivants. Paris, 1866.

doses. Elle est, selon toute probabilité, irritante spéciale du tissu rénal, analogue en cela à l'Arsenic, à la Térébenthine et au Kali Bichromicum.

2. L'influence de la Digitale sur le *cerveau* est mise en évidence par divers symptômes cérébraux, et par des désordres subjectifs concomitants de la vue et de l'ouïe. On a observé une céphalalgie, principalement frontale, d'un caractère lourd et accompagnée de battements; des bourdonnements d'oreille; la vue est troublée, et fréquemment on aperçoit des étincelles et des flammes colorées.

Le seul moyen d'expliquer ces symptômes (qui rappellent ceux de la Quinine) est fourni par ce fait que, dans des autopsies, on trouva les méninges cérébrales très-injectées. Le vertige et l'agitation produits par la Digitale sont dus, je pense, à son influence cardiaque plutôt qu'à une influence cérébrale directe.

3. Les *organes génitaux* ont été assez uniformément excités chez les expérimentateurs de Jœrg. Je ne puis dire sur quelle portion de l'appareil sexuel, ni de quelle manière agit ici la Digitale.

4. Parmi les *membranes muqueuses*, celle de l'estomac et celle du côlon descendant sont enflammées spécialement par la Digitale; elle détermine des selles cendrées. Mais ici je ne pense pas qu'il y ait quelque influence du foie. Le Dr Inman a démontré que les fèces ne deviennent pas brunes avant d'avoir atteint le côlon, et que c'était aussi en ce point que les excréments des enfants prenaient leur couleur verte particulière. Il paraîtrait donc que la sécrétion des follicules de côlon a une influence importante sur la couleur des fèces. C'est de cette façon que je comprends que la Digitale blanchit les selles, car elle ne détermine aucun autre élément de jaunisse, ni aucun autre signe d'affections hépatiques. L'influence de la Digitale sur les organes respiratoires est plus problématique. Le Dr Bahr affirme cependant que, dans ses expériences, le catarrhe et l'enrouement ont été très-communs; un expérimenta-

teur, d'autre part, ressentit une douleur légère avec oppression dans la poitrine, et une toux sèche, se terminant par une expectoration épaisse : de plus, une respiration courte, d'abord continue, et plus tard par accès.

Je discuterai maintenant l'emploi thérapeutique de la Digitale, en suivant le même ordre catégorique dans lequel j'ai décrit ses effets pathogénétiques.

1. Il résulte de nos considérations relatives à l'action de la Digitale sur le cœur, que ce médicament est homœopathique à toutes les formes et périodes de la faiblesse cardiaque, jusqu'à celle de la dilatation complète et de la paralysie. Je pense que l'affaiblissement simple des parois du cœur est un état très-commun. Le vertige, la tendance à la syncope, le manque d'haleine pendant le mouvement, les palpitations, tels sont, au complet ou quelques-uns seulement d'entre eux, les symptômes de cet état : la Digitale en est le remède le plus puissant, et manque rarement son effet. Les médecins de la vieille école commencent à « trouver » cela, et le Dr Handfield Jones proclame la Digitale « notre tonique cardiaque » κατ' ἐξοχήν, auquel on doit recourir dans les cas d'asthénie, avec péril par défaut de circulation (1). Mais, si, d'après cette théorie, la Digitale n'agit sur le cœur que par ses nerfs, il est difficile de comprendre comment elle peut avoir plus qu'une influence stimulante temporaire sur lui. Une drogue ne peut donner de la force à un tissu qu'en agissant directement sur ce tissu lui-même, ou sur le sang qui le nourrit. Le résultat et la forme organique d'un cœur affaibli est la dilatation du ventricule droit, conduisant tôt ou tard à l'hydropisie. Dans ces cas, quoique l'on puisse difficilement espérer une cure, la Digitale rend

(1) Je veux apporter ma part de confirmation à l'appréciation du Dr Jones sur la valeur de la Digitale dans ces cas. C'est un de ces rares médicaments avec lesquels on peut combattre face à face et vaincre le « roi des terreurs. »

d'immenses services et prolonge la vie, en tenant en respect l'hydropisie, et en calmant les symptômes les plus inquiétants. Ces propriétés précieuses du médicament en question sont connues de nos confrères allopathes, qui sont quelquefois embarrassés à leur propos. Le Dr H. Holland fait observer que, « quoiqu'à première vue, l'état de flaccidité et de dilatation du cœur semble le moins favorable pour l'emploi du médicament, il n'en est pas ainsi. Au moins, avons-nous des raisons pour croire que dans les affections hydropiques qui accompagnent si souvent ces lésions organiques, l'action diurétique de la Digitale offre des avantages particuliers. » Et Pereira qui, « dans nombre d'occasions, avait remarqué que le pouls, sous l'influence de la Digitale, devenait irrégulier et intermittent », écrit ailleurs : « Chez les patients affectés d'un pouls intermittent ou irrégulier de toute autre façon, j'ai observé à plusieurs reprises que ce médicament rétablit la régularité des pulsations, circonstance notée aussi par le Dr Holland. »

II. L'influence « nervine » de la Digitale, qui (ainsi que nous l'avons vu) est limitée aux nerfs pneumogastriques, n'a pas encore été utilisée dans la pratique. Elle pourrait peut-être nous servir dans des cas de nausées et de vomissements, analogues à ceux pour lesquels nous pensons au Tartre émétique, au Lobelia et au Tabacum.

III. 1. L'influence soi-disant « diurétique » de la Digitale l'a fait employer d'une manière très-étendue dans la pratique ordinaire pour le traitement de l'hydropisie. D'après ce que nous avons dit, je pense que vous m'accorderez que lorsqu'elle guérit cette affection, cela doit être en vertu de son homœopathicité. Elle améliore l'hydropisie de cause cardiaque en tonifiant le cœur, et dans celle de cause rénale, son influence spéciale sur les reins la rend bien apte à rétablir ces organes dans un état de santé normale. On l'a de temps à autre employée avec succès dans le traitement de l'hydropisie dans notre école.

2. Les indications de l'emploi de la Digitale dans certaines formes de céphalalgie, et certains désordres fonctionnels de la rétine et des nerfs auditifs sont très-marquées, et n'ont reçu néanmoins aucune application pratique jusqu'à ce jour. Hahnemann écrit : « La dureté de l'ouïe, avec des sifflements comme ceux de l'eau bouillante, a été très-souvent guérie par la Digitale, quand d'ailleurs les autres symptômes correspondaient au médicament. » Elle a, je crois, quelque réputation dans votre école, comme remède de l'hydrocéphale aiguë ; mais je ne puis m'expliquer son action dans ce cas. Il y a cependant un cas rapporté dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. VII, dans lequel le Dr Watzke paraît avoir guéri cette affection par Digitalis et Veratrum alternés (1). Lorsque le délire, comme cela a lieu quelquefois, est l'effet de l'action trop faible du cœur, la Digitale le calme. D'où sa valeur, je le soupçonne, dans quelques cas de Delirium tremens.

3. Au sujet des organes génitaux, je puis seulement dire que la Digitale a été administrée avec avantage comme anti-aphrodisiaque, et dans la spermatorrhée.

4. Il n'est pas rare d'être consulté à propos d'enfants chez lesquels on croit le foie obstrué, parce qu'ils ont des selles décolorées et crayeuses. Il n'y a ni jaunisse ni autres symptômes hépatiques : et je ne crois nullement le foie en défaut dans ce cas. Je pense qu'il y a là une affection du côlon précisément semblable à celle que nous avons vu la Digitale produire, et dans ce cas la Digitale a été un admirable remède. Je dois cependant vous dire que la vraie jaunisse a été quelquefois guérie par la Digitale.

L'intérêt de la Digitale dans la sphère respiratoire repose sur son prétendu pouvoir sur la phthisie pulmonaire ; elle est, je crois, assez oubliée aujourd'hui : mais Teste, après avoir considéré les 23 cures de cette maladie

(1) Il y a, dans le même journal, un autre cas dans lequel la Digitale paraît avoir guéri, vol. XII, p. 496.

par elle, et rapportées par Bayle, conclut à ce que quelques-uns au moins parmi ces cas étaient de véritables phthisies. Je n'ai pas d'expérience personnelle dans cette sphère.

Le Dr Bahr, dans son *Science of therapeutics*, paru récemment, nous rend compte de son expérience touchant ce médicament, qu'il a étudié si complètement. Il le regarde comme un des remèdes les plus importants de l'hydrocéphalie aiguë, à toutes ses périodes ; il le recommande dans le traitement de la jaunisse, suite d'hépatite chronique, et même dans l'atrophie jaune aiguë du foie ; il affirme en outre qu'il arrête rapidement la spermatorrhée et les pollutions nocturnes. Dans cette dernière affection, il donne un grain de la 3e trituration décimale de Digitaline tous les deux jours le matin, disant que si la dose est donnée le soir, elle peut troubler le sommeil. Il la donne souvent sous cette même forme et avec de bons résultats dans l'asthme purement spasmodique. Il la croit applicable, non-seulement à la pleurésie séreuse pour laquelle Wurmb et Fleishmann la recommandent, mais à toutes les formes de la maladie ; et enfin, il la vante dans les affections tant aiguës que chroniques du cœur, spécialement la péricardite rhumatismale avec épanchement séreux abondant.

Dans son action complexe, la Digitale peut être comparée à de nombreux médicaments. Comme « myotique », ses seuls analogues sont l'*Arnica*, l'*Arsenic* et le *Phosphorus ;* la myalgie, les crampes et la dégénérescence graisseuse étant à chacun de ces médicaments ce que la paralysie est à la Digitaline.

Par son influence sur le pneumogastrique, la Digitale ressemble au *Tartre émétique*, au *Lobelia* et au *Tabacum ;* comme poison rénal, ses analogues sont le *Colchicum*, et peut-être la *Scilla*. Sous le rapport de son action sur le cœur, elle demeure isolée entièrement. L'*Arsenic* et le *Kalmia* seuls s'en rapprochent peut-être par leurs caractères.

La question de dose, à propos de la Digitale, présente quelques points dignes d'intérêt. Il paraît étrange qu'une drogue si parfaitement et primitivement homœopathique à la faiblesse du cœur n'aggrave pas cet état au lieu de l'améliorer, aux doses massives que prescrit la vieille école. Pourtant, celle-ci semble n'avoir que des résultats bienfaisants de doses de teinture, variant de 5 à 15 gouttes. En ces derniers temps, il s'est fait un emploi encore plus surprenant de ce médicament.

La teinture a été donnée à la dose d'une demi-once, répétée plusieurs fois, comme remède du delirium tremens, sans aucun accident (1). Toute tentative, cependant, de donner la même quantité de l'infusion serait suivie de symptômes inquiétants et même alarmants, quoique la teinture soit 8 fois plus forte. On peut, à bon droit, inférer de ces faits que la présence de l'alcool, dans la teinture, contrarie l'action du médicament, lequel, à son tour, peut être antidote de l'alcool, et être bienfaisant par cette raison dans le delirium tremens. Si donc la teinture est employée dans un but homœopathique, il faut avoir présente à l'esprit l'influence contraire de l'alcool, et choisir les atténuations les plus basses. Je n'ai jamais eu de bons effets des dilutions au-dessus de la première centésimale, et en général, j'emploie la première décimale et la teinture-mère.

Pour finir, un mot sur la

Digitaline,

qui paraît posséder au moins l'influence cardiaque et rénale du médicament brut. On l'a de temps à autre employée en place de la Digitale dans les affections du cœur avec hydropisie, aux secondes et troisièmes triturations décimales (*North Amer. Journ. of Hom.*, vol. VII, p. 401). Pour ma part, j'ai quelque partialité pour elle.

(1) [Et dans la Pneumonie, voir les articles du Dr Victor Révillont dans la *Gazette des hôpitaux*, 1872.] I. G.-M.

LETTRE XXII.

DIOSCOREA, DROSERA, DULCAMARA, ELATERIUM, EUPATORIUM PERFOLIATUM ET PURPUREUM, EUPHORBIUM, EUPHRASIA, FERRUM.

Je réunis dans cette lettre un groupe de « petits » médicaments, et je la termine par un plus important, le Ferrum.

Le premier est l'Igname sauvage,

Dioscorea Villosa.

On prépare une teinture avec la racine ; mais les propriétés spéciales de la drogue en question semblent résider dans sa résine, la Dioscoréine, dont on emploie, en conséquence, plus communément les triturations.

Ce que nous savons sur ce médicament est extrait des *New Remedies*, du Dr Hale.

Il est le remède d'une maladie que l'on connaît sous le nom de « colique bilieuse. » L'expérience paraît reconnaître d'une manière unanime sa souveraine efficacité dans cette affection. Les doses faibles dont nous nous servons agissent aussi bien que les quantités plus considérables qu'emploient les éclectiques, auxquels nous devons la connaissance de ce médicament. De plus, les quatre personnes qui l'ont expérimenté s'accordent à signaler une douleur intense dans la région ombilicale, comme le symptôme le plus remarquable qu'elles ont

éprouvé. Le professeur Helmuth, d'après son expérience clinique, estime que la colique indiquant Dioscorea est plus continue que celle à laquelle convient Colocynthis. La dose usitée est de 1 à 3 grains de la 1re trituration de Dioscoréine.

Nous avons ensuite la « Rosée du soleil. »

Drosera rotundifolia.

La teinture se fait avec la plante fraîche toute entière.

La pathogénésie de la Drosera se trouve dans la *Matière médicale pure*. On peut lire les observations et les expériences du Dr Curie dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XX, p. 39.

Le seul fait significatif que l'on trouve dans la pathogénésie de la Drosera est la toux spasmodique qu'elle fait naître. Il fut reconnu par Hahnemann avec sa sagacité habituelle; et en conséquence, il recommande l'emploi du médicament dans la *coqueluche*. Si ensuite l'expérience n'a pas confirmé entièrement sa prétention de guérir la coqueluche en une semaine avec une seule dose de Drosera 30e, elle a néanmoins conservé à ce médicament le premier rang parmi les remèdes de cette maladie. Je le donne moi-même presque toujours dans la seconde période dans les cas ordinaires, qui ne présentent aucuns symptômes particuliers; et dernièrement le Dr Bayes a sanctionné de sa propre expérience cette manière de faire. Il n'est même pas nécessaire qu'une toux spasmodique soit la vraie coqueluche pour que la Drosera soit indiquée. Elle agit souvent d'une manière admirable dans les toux sympathiques et nerveuses analogues (1). Les expé-

(1) Le Dr Jousset regarde un picotement dans le larynx avec vomissement de la nourriture comme des indications pathognomoniques de Drosera dans la toux. Il a publié 107 cas de

riences très-intéressantes du Dr Curie ont cependant élargi le champ d'action attribué à la Drosera. Frappé de ce fait rapporté par les paysans et les bergers, que la Drosère occasionne « une toux pendant le sommeil, sous l'influence de laquelle les moutons maigrissent, et lui voyant une réputation populaire comme médicament de la toux, il se décida à s'assurer par des expériences de son action réelle. Il lut à l'Académie des sciences de France une relation d'expériences sur 3 chats empoisonnés par lui à l'aide de doses quotidiennes de Drosera. Les seuls symptômes observés pendant la vie furent la diarrhée au commencement, et l'affaiblissement de la voix environ six semaines plus tard. Mais à l'autopsie la trachée se trouva saine, tandis que la surface pleurale des deux poumons était parsemée de ce que le microscope attesta être de véritables tubercules ; chez un chat, les glandes mésentériques étaient hypertrophiées ; chez un autre, c'étaient les glandes sous-maxillaires, ainsi que les glandes isolées des gros intestins et les plaques de Peyer.

Actuellement, comme les chats ne sont pas prédisposés aux tubercules, je pense qu'on ne peut douter que la Drosera n'en ait effectué la production, ainsi que l'hypertrophie concomitante des ganglions lymphatiques. Mettant ces faits à côté de ceux qu'on l'accuse de produire chez les moutons, il semble impossible de ne pas voir dans la Drosera le « simile » de la *phthisie pulmonaire*. Le Dr Curie assure, il est vrai, que dans la période initiale de la maladie, il est presque toujours possible d'obtenir une cure par la Drosera, donnée à la dose de 4 à 20

toux ayant ces caractères, dans la bronchite et la phthisie, dont 101 furent soulagés ou guéris par ce médicament. La 3e, la 12e et la 30e dilution se trouvèrent également efficaces. (Voy. *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXVI, p. 210, et *Art médical*, 1868, t. XXVII, p. 107 et suiv.)

gouttes de la teinture-mère dans les vingt-quatre heures. Je puis dire seulement qu'une fois je donnai la Drosera en gouttes quatre fois par jour, avec le résultat de faire naître une violente toux spasmodique, laquelle remplaça la toux ordinaire de la phthisie lorsque le médicament fut discontinué. (Le Dr Jousset rencontra une aggravation semblable dans deux cas sur six qu'il traitait suivant les errements du Dr Curie. Dans deux autres, l'effet fut nul, et dans les deux cas restants, l'amélioration obtenue d'abord ne fut pas durable. Je ne connais pas d'autres essais du médicament.)

Acidum hydrocyanicum, *Acidum nitricum*, *Belladona*, *Chelidonium*, *Cina*, *Corallium*, *Cuprum*, *Hyosciamus*, *Ipecacuanha*, *Nux vomica* et *Sambucus* devraient être comparés à la Drosera dans leurs rapports avec la toux spasmodique.

Je crains bien qu'il ne soit nécessaire de modifier la pratique avec la teinture-mère, telle que la comprend le Dr Curie, autant que celle d'Hahnemann avec sa 30e dilution. Pour ma part, je me trouve très-satisfait des 1re et 2e dilutions.

Mon médicament suivant est la Douce-amère, Morelle grimpante, Solanum.

Dulcamara.

La teinture se prépare avec la tige et les feuilles vertes.

La pathogénésie d'Hahnemann sur la Dulcamara est dans les *Maladies chroniques*. Je dois aussi vous renvoyer aux expériences du professeur Clarus, que vous trouverez traduites dans le *British Journ. of Hom.*, vol. XVIII.

La Dulcamara a donné lieu à l'une de ces heureuses généralisations qui abondent dans la thérapeutique homœopathique.

Son effet général sur l'organisme a été comparé à celui

de l'*humidité*, et elle est certainement un des remèdes les meilleurs des résultats de l'exposition à l'humidité. Je suis moi-même très-sujet à prendre froid si je m'y expose tant soit peu; mais depuis que (sur le conseil du Dr Chapman) j'ai pris Dulcamara comme prophylactique en semblable occasion, j'ai à peine souffert de cette disposition. Deux fois aussi j'ai arrêté sur moi-même avec Dulcamara les effets commençants de l'exposition à l'air humide; la première fois c'était une angine, la seconde un torticolis. Le médicament en question est utile encore dans la diarrhée résultant d'un froid pris en temps humide, et dans le catarrhe de la vessie de même cause (1); et, en vérité, dans toute irritation catarrhale légère des membranes muqueuses ayant cette origine, son influence s'étend jusqu'au rhumatisme sub-aigu contracté de la sorte; vous pouvez voir un cas semblable raconté par le Dr A. Petroz (2). A côté de ces effets de l'humidité, la Dulcamara possède une assez grande influence sur les éruptions cutanées d'un caractère humide, telles que l'impetigo, l'echtyma, etc. Son action spéciale sur la peau n'est pas douteuse : quelques-uns des symptômes qu'elle produit ont conduit à l'employer dans l'urticaire, où je la crois cependant très-inférieure à d'autres médicaments, particulièrement à Apis. Nous n'avons aucune notion de son pouvoir sur la lèpre que lui ont attribué quelques anciens médecins.

Telle était l'étendue de nos connaissances sur la Dulcamara avant les expériences du professeur Clarus. Il les fit sur lui-même et sur des lapins.

(1) Le Dr Drury a grande confiance en lui pour cette affection, même chronique. L'émission d'un mucus abondant, et le caractère nauséabond de l'urine sont les principaux symptômes qui l'engagent à l'employer. (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXVIII, p. 174.)

(2) Petroz, *Etudes de thérapeutique et de matière médicale.* Paris, 1864, p. 284.

Quelques-unes de ces expériences furent faites avec l'extrait de Dulcamara, d'autres avec l'acétate de Solanine, son « principe actif. » Il observa deux phénomènes très-importants : 1° La respiration devint beaucoup plus lente, et l'action du cœur beaucoup plus calme (quoique en même temps plus faible). Comme ce curieux antagonisme se produit aussi par la division des nerfs vagues dans le cou, le professeur en conclut avec raison que la Dulcamara agit par dépression de ces mêmes nerfs. Cette dépression est encore indiquée par ce fait que le tissu des poumons était rempli d'une exsudation séreuse, par la distension emphysémateuse de points isolés des poumons, circonstances observées chez des lapins tués par la Solanine, et qui avaient été aussi le résultat chez d'autres de la section des nerfs vagues. D'autres symptômes dénotent aussi une action sur la moelle allongée : tels sont les vomissements, les spasmes des muscles thoraciques se propageant à ceux des membres, le claquement des mâchoires, et le mouvement de la tête analogue à celui du pendule. Après la mort, les membranes de la moelle allongée et des parties au-dessus et au-dessous d'elle furent trouvées très-injectées, mais la substance nerveuse était saine. 2° On trouva presque toujours les reins hyperémiés, et l'urine, toutes les fois qu'elle fut examinée, était albumineuse.

Jusqu'à présent ces faits n'ont pas encore été utilisés dans la pratique, quoique leur portée soit assez évidente. En premier lieu, ils ajoutent probablement la Dulcamara à la liste des médicaments que nous possédons pour le traitement de la première période de la maladie de Bright. D'autre part, ils nous mettent en possession d'un médicament homœopatique à la paralysie menaçante des poumons, état que nous rencontrons chez les personnes âgées aux premières atteintes du froid. Il peut être très-utile aux mêmes sujets lorsque, par suite d'affaiblissement, il leur faut tousser très-longtemps avant de pouvoir expecto-

rer (1). Dans ces derniers buts, je conseillerais d'administrer plutôt la Solanine.

La Dulcamara possède une action si particulière qu'il m'est à peine possible de lui trouver aucun médicament allié et capable de lui être comparé.

Les sources de la réputation de la Dulcamara nous engageraient à attendre ses meilleurs résultats des dilutions élevées dans les effets de l'humidité, des basses dans les affections cutanées. Nous arrivons actuellement à l'une de vos anciennes connaissances,

Elaterium.

On triture pour notre usage le suc desséché de la plante.

La *Materia medica of American provings* contient une courte pathogénésie de l'Elaterium, avec un certain nombre de cas cliniques.

Je pense inutile de vous faire la description de l'action physiologique de l'Elaterium. Néanmoins, le Dr T.-K. Chambers en a donné une si exacte que je ne veux pas vous priver de son récit. « Il cause », dit-il, « un écoulement énorme de sérosité aqueuse à la surface de la première membrane muqueuse qui vient à l'absorber. Si sa vapeur est en contact même un temps très-court avec l'intérieur des narines, elle y produit un effet sternutatoire violent, suivi de la sécrétion de flots de liquide à la surface de la membrane de Schneider. Introduit dans l'œsophage, il détermine un tel déluge de fluides gastriques que l'estomac ne peut les contenir, et qu'ils sont rejetés par le vomissement. S'il réussit à franchir le pylore, une diarrhée cholériforme éclate, dépouillant l'intestin de son épithé-

(1) Depuis que j'ai écrit ceci, j'ai employé Solania 2e avec le plus grand avantage dans un cas de cette espèce, et Solania 6e dans un cas de menace de paralysie des nerfs vagues chez un enfant.

lium, comme son prototype morbide. » L'Elaterium semblerait ainsi être homœopathique à la diarrhée et aux vomissements cholériques. Il y a cependant cette différence, que l'action prolongée de l'Elaterium détermine une gastro-entérite, ce que ne fait jamais le poison cholérique. Je crois néanmoins que je serais disposé à l'employer dans les cas où je remarquerais particulièrement une *quantité* excessive d'évacuations. La fin de la pathogénésie est accompagnée des relations de nombreux cas de choléra endémique dans lesquels l'Elaterium réussit après l'insuccès du Veratrum. On y trouve aussi quelques douleurs rhumatico-névralgiques, ce qui a, dans une occasion, permis de guérir une sciatique rhumatismale. La fièvre intermittente, de son côté, compte l'Elaterium parmi les nombreux médicaments qui à plusieurs reprises l'ont guérie ou ont paru la guérir.

L'Elaterium forme un groupe avec le *Colchicum*, le *Croton* et le *Veratrum*.

La 2e dilution fut celle employée dans presque tous les cas rapportés dans sa pathogénésie.

Nous arrivons maintenant à un médicament américain, Bone set (qui calme les os), ague weed (herbe à fièvre intermittente), plante de la nombreuse famille des « guaco » ou Eupatoires.

Eupatorium perfoliatum.

On prépare une teinture avec la plante entière.

La pathogénésie de l'Eupatorium se trouve aussi dans la *Materia medica of American provings*. On y a consigné des cas de guérison par lui ; mais c'est dans la seconde édition des *New Remedies* du Dr Hale que doit se trouver la collection la plus complète de toutes les relations pathogénétiques et cliniques de l'action de l'Eupatorium.

L'Eupatorium a été longtemps très-prisé sur le continent Américain comme un remède de la *fièvre intermit-*

tente, d'où son nom populaire parmi les Indiens d' « herbe à fièvre » (ague weed), son autre appellation « qui calme les os » (bone set) lui vient de la propriété remarquable qu'il montra de soulager des douleurs ostéocopes dans une épidemie de *grippe*. Les douleurs en question furent assez intenses pour que l'on désignât la maladie sous le nom de « fièvre qui brise les os ». Les expérimentations (provings) homœopathiques nous ont permis de préciser la sphère de l'Eupatorium dans le traitement de ces maladies. Dans les fièvres intermittentes, la soif avant le frisson, celui-ci survenant d'ordinaire le matin, les vomissements bilieux pendant l'accès, la rareté des sueurs à sa terminaison, sont les symptômes caractéristiques qui l'indiquent. Si en même temps, les douleurs osseuses caractéristiques ont lieu, le médicament est doublement indiqué : vous pouvez lire un cas de cette espèce appartenant au Dr Bayes dans le premier volume des « *Annals* » de la Société. Je n'ai aucune expérience de l'Eupatorium dans les fièvres intermittentes ; mais je puis témoigner de sa valeur extrême quant au soulagement des douleurs ostéocopes de la grippe. Le Dr Carroll Dunham a dernièrement appelé l'attention sur l'action *hépatique* marquée de l'Eupatorium qu'il compare à celle de Bryonia (« *American hom. Review*, vol. VI, p. 229 »). Le groupe de symptômes auquel il renvoie consiste en — céphalalgie intense, avec sensibilité du cuir chevelu, des yeux, rougeur de la face, nausées et prostration, douleur dans la région hépatique, constipation et urine fortement colorée. Il décrit un cas remarquable de « fièvre bilieuse », dans lequel ces symptômes, avec de violentes douleurs osseuses, existaient, et qui fut guéri avec une rapidité merveilleuse par Eupatorium 3.

En outre de *Bryonia* déjà citée, je ne connais aucun analogue véritable de l'Eupatorium. Voici selon le Dr C. Dunham, les éléments distinctifs des deux médicaments : 1° la transpiration est abondante avec Bryonia; elle manque avec Eupatorium; 2° les douleurs d'Eupatorium donnent

de l'agitation aux patients, celles de Bryonia les forcent à demeurer immobiles.

Dans les cas décrits, on a employé la 3e dilution et la teinture-mère.

Plus récemment, l'attention a été appelée sur une autre espèce d'Eupatorium,

Eupatorium purpureum,

dont on prépare la teinture avec la racine fraîche.

On trouve dans la seconde édition des *New Remedies* du Dr Hale une belle pathogénésie sur une femme et quelques cas de guérison.

L'intérêt de l'E. purpureum réside principalement dans son action sur les organes urinaires. A doses modérées, il agit à la manière d'un diurétique puissant ; et le fréquent besoin de vider la vessie qu'il détermine semble être entièrement dû à l'excessive quantité d'urine sécrétée. Mais même ainsi, il existe quelques symptômes d'irritation vésicale. Et quand de plus fortes doses sont prises, ceux-ci augmentent. Alors la miction devient plus fréquente, plus pressante, douloureuse : l'urine est rare, contient du mucus, et plus tard devient épaisse et très-colorée. La signification de ces phénomènes est évidente, et on saisit facilement les indications thérapeutiques qu'ils suggèrent. Le Dr Hale décrit, dans son article, trois cas probants d'irritation inflammatoire de la vessie, et en cite sommairement d'autres. Ce médicament est devenu mon remède favori pour l'irritabilité vésicale chez les femmes. Je ne l'ai pas essayé chez les hommes. Il peut aussi être employé dans le traitement de l'hydropisie, et il a effectué la cure de quelques cas de fièvres intermittentes.

Les principaux analogues sont *Cantharis*, *Copaiba* et *Ferrum*.

Dans les cas cités, on a employé la 2e dilution, et moi-

même je n'ai jamais eu besoin de me servir d'une autre.

Mon prochain médicament est l'

Euphorbium.

C'est-à-dire, comme vous le savez probablement, la gomme résine de l'Euphorbia canariensis, ou officinarum. Dans ces derniers temps, on a introduit dans notre pratique l'Euphorbia corollata d'Amérique. La préparation du médicament se fait au moyen de la trituration de sa racine desséchée.

Hahnemann a fait la pathogénésie de l'Euphorbium; celle-ci se trouve dans les *Maladies chroniques*. Les *New Remedies* de Hale contiennent un article sur l'Euphorbia corollata.

L'Euphorbium, par ce fait qu'il appartient à la famille qui fournit le Croton, le Ricinus et le Jatropha, est encore un purgatif drastique, et par conséquent pour nous un remède de plus pour le choléra endémique et la diarrhée cholériforme. On a employé en Amérique, bon nombre de fois, l'E. corollata dans le choléra infantile. Il est beaucoup moins apte à produire l'inflammation que les autres Euphorbes, et en conséquence il convient mieux au traitement de ces accidents non inflammatoires. Appliquée sur la peau, l'Euphorbe, de même que le Croton, y développe une inflammation eczémateuse; mais on ne sait pas s'il y a là un effet spécial de son action.

Outre les membres déjà cités de sa propre famille, l'Euphorbium a pour alliés les plus proches le *Veratrum*, le *Colchicum*, l'*Elaterium*, et le *Tartre émétique*.

Nous n'avons aucune donnée quant à la dose à laquelle il vaut mieux l'employer. Nous en arrivons à un médicament qui est un de mes favoris, « l'OEil brillant, » ou Euphraise officinale.

Euphrasia.

Toute la plante sert à préparer la teinture.

On trouve une pathogénésie d'Euphrasia dans la *Matière médicale pure*. On peut lire dans le *Brit. Journ. of Hom.*, v. XXI, p. 671, quelques expériences additionnelles faites avec ce médicament.

Le grand charme de l'Euphrasia, en tant que médicament, est d'avoir une sphère d'action distincte et limitée, au delà de laquelle elle n'a aucune prétention, mais en deçà de laquelle, d'autre part, elle manifeste des vertus aussi invariables qu'elles sont puissantes. Elle agit sur la partie la plus élevée de la membrane muqueuse respiratoire, c'est-à-dire celle des régions nasale et conjonctivale, arrivant à peine jusqu'au larynx. Elle développe dans cette région une inflammation catarrhale, caractérisée en général par une sécrétion abondante; d'où le rang éminent qu'elle tient parmi les remèdes du coryza fluent, lorsque ce dernier n'est qu'une affection locale, et non un symptôme de grippe, cas dans lequel l'Arsenic est préférable. Le fait de voir la conjonctive comprise dans le catarrhe est une indication spéciale pour le choix d'Euphrasia ; quelquefois la sécrétion des yeux est âcre, tandis que celle des narines est douce; l'état opposé est du ressort de l'Arsenic. Le coryza qui accompagne le commencement de la rougeole est un de ceux auxquels convient le mieux Euphrasia.Et je la donne presque toujours danscettepériode, alternéeavec l'Aconit, ayant toute raison de croire que les yeux ne s'en trouvent que mieux en ce moment et dans la suite. *Les yeux* eux-mêmes, il est vrai, sont le siége spécial de l'influence de l'Euphrasia. Son nom, dans la plupart des langues, rappelle son pouvoir bienfaisant sur ces organes (comme en Anglais *Eyebright*, en Allemand *Augen-trost*, en Français casse-lunettes). Et vous savez comment l'archange de Milton,

lorsqu'il voulut éclaircir la vue de notre premier père,

« Purged with *Euphrasy* and rue
The visual nerve, for he had much to see. »

(purgea le nerf visuel avec l'*Euphraise* et la rue, car il avait beaucoup de choses à voir.)

C'est encore une des nombreuses occasions qu'a eues l'homœopathie de revoir et de confirmer, en les définissant, les anciennes traditions sur les simples. La conjonctivite est très-marquée dans les pathogénésies; et il s'y trouve même des indications se rapportant à l'inflammation des tissus plus profondément situés. En conséquence, l'Euphrasia est un de nos principaux médicaments des yeux. Dans la simple conjonctivite aiguë, il est rare que d'autres médicaments soient indiqués ; et dans celle passée à l'état chronique, elle a souvent effectué la guérison. Donnée au commencement de l'ophthalmie strumeuse, elle arrêtera presque toujours le développement de l'ulcération. Mais son action a besoin d'être aidée par des médicaments « constitutionnels, » comme le Sulfur. A une période plus avancée encore, elle intervient très-utilement dans la guérison des taches de la cornée, dans lesquelles elle s'est montrée fort efficace. Récemment, le Dr Dudgeon a communiqué, au *Brit. Journ. of Hom.* (1), deux cas dans lesquels la guérison de l'ophthalmie rhumatismale (sclérotite et iritis) fut rapidement obtenue par l'Euphrasia, après que d'autres médicaments eurent échoué. Employé de la sorte, je ne connais aucun médicament susceptible de moins tromper notre attente que « la petite Euphraise. »

Les analogues d'Euphrasia sont: *Æthusa*, *Allium cepa*, *Apis*, *Argentum nitricum*, *Arsenicum*, *Belladona*, *Hepar sulfuris*. *Kali bichromicum*, *Kali hydriodicum*, *Mercurius solubilis* et *corrosivus*, *Pulsatilla* et *Sulfur*.

(1) Vol. XXII, p. 355.

On a employé quelquefois les dilutions les plus hautes; mais les atténuations basses et la teinture-mère paraissent répondre suffisamment à tous les besoins.

Je terminerai cette lettre par un aperçu de la doctrine et de la pratique homœopathiques au sujet d'un de nos médicaments les plus précieux,

Ferrum.

On a employé plusieurs sels de Fer dans la pratique homœopathique, mais plus souvent l'acétate, les pathogénésies ayant été faites avec ce dernier. Pour leur préparation, je vous renvoie à la Pharmacopée. Comme « Chalybée, » je ne sais rien qui soit équivalent au Ferrum reductum de la Pharmacopée Anglaise.

Le Ferrum fut expérimenté par Hahnemann, et on en trouve la pathogénésie dans la *Matière médicale pure*, vol. II. Hempel, dans sa traduction, l'a omis très-mal à propos. On peut lire dans le *Brith. Journ. of Hom.*, vol. IX, p. 243, une autre pathogénésie faite par les disciples de Rademacher, avec examen du sang. Je pense que vous regardez le traitement de l'anémie par le Fer comme une des choses les plus satisfaisantes de votre thérapeutique. Je ne crois pas que vous consentiriez à l'abandonner si l'homœopathie vous y engageait. Laissez-moi donc vous dire que si l'Homœopathie exigeait que l'on y renonçât, pour ma part j'aimerais mieux abandonner l'homœopathie. Je donne toujours du Fer comme complément de mon traitement à mes malades anémiques. Cependant, je suis loin de regarder son action comme un exemple de l'opération de la loi de similitude. Permettez-moi de vous citer ce que j'ai dit à ce sujet dans un mémoire sur *the Chemical treatment of Diseases*, lu devant la Société médicale homœopathique Anglaise (1).

« Quel est celui d'entre vous qui, connaissant quelque

(1) Inséré dans les « *Annals*, » vol. IV.

peu de la pratique de la vieille école, ne sent pas que le traitement de l'anémie par des doses massives de Fer est un de ses titres les plus brillants? Quel est celui, d'autre part, qui n'a pas traité, sans une impatience et un mécontentement profonds, des cas semblables par les médicaments homœopathiques seuls? J'avoue que, fussé-je réduit dans ma pratique aux agents dynamisés seulement, je me verrais forcé d'adresser mes clients anémiques au plus ignorant des allopathes de la campagne, plutôt que de l'attirer à moi. Je sais que mon ami le Dr Russell peut m'objecter son cas, dans lequel des symptômes anémiques cédèrent rapidement à la première dilution de Ferrum aceticum donnée en gouttes. Mais qu'il me soit permis de demander au Dr Russell, et à tous mes autres collègues, si un cas pareil n'est pas tout à fait exceptionnel? D'après les principes de l'homœopathie, il doit certainement en être ainsi; car le Fer est homœopathique, non pas à l'anémie, mais bien à la pléthore. Dans les expériences de Loeffler, le Fer, dans tous les cas, augmenta le nombre des corpuscules rouges, et détermina des symptômes de pléthore commençante; et ce ne fut que lorsque son usage continu eut fatigué l'estomac et altéré la digestion, que l'état opposé commença à se montrer. Si donc le Fer doit être bienfaisant dans l'anémie, ce ne peut être que pour des raisons chimiques, et par conséquent à des doses chimiques.

« Je pense qu'il est temps que tous nous nous exprimions franchement sur cette matière. L'anémie est un état qui se rencontre très-fréquemment, autant comme maladie idiopathique que comme concomitante d'autres affections. Nos confrères font profession d'obtenir les plus grands bienfaits du Fer dans cet état, et le regardent comme à peu près infaillible. La traitons-nous mieux avec les médicaments homœopathiques, ou avec le Fer lui-même à doses infinitésimales? Et si l'expérience de tous est d'accord avec la mienne propre et dit : « Non », ne de-

vons-nous pas admettre ouvertement le Fer parmi nos agents diététiques, et l'administrer en quantités convenables? Pour ma part, j'ai depuis longtemps l'habitude de donner le Fer comme nourriture dans tous les cas d'anémie. Je pense que les eaux Chalybées naturelles sont leur meilleur mode d'administration. Mais, lorsqu'on ne peut se les procurer, je me contente de donner 2 ou 3 grains de Ferrum redactum de la Pharmacopée Anglaise une fois par jour, au principal repas. »

Vous voyez, d'après cela, que je regarde plutôt le Fer comme un aliment que comme un médicament, et que je l'administre en conséquence.

Je sais qu'il existe des points difficiles à apprécier sous ce rapport. Dans l'anémie suite d'hémorrhagie, en vérité, la théorie diététique est assez plausible; mais, dans ses deux formes les plus communes, — celle qui est le résultat du manque d'air, de lumière et de nourriture convenable, et celle qui est la suite d'une menstruation troublée, il semble que la maladie siége plus bas, — dans les organes qui élaborent le sang plutôt que dans le sang lui-même. Encore ici le même fait subsiste, celui que dans tous les cas d'anémie, le Fer, et les globules rouges dont il est l'élément essentiel, manquent dans le sang; et que l'administration du Fer comme aliment les lui rend autant que possible (1). Je dis comme aliment, car il agit mieux lorsqu'il est donné aux repas, et n'est pas éliminé (autant que je le sache) par les émonctoires naturels. Donné aux doses que j'ai mentionnées, il ne noircit même pas les garde-robes, et peut être ainsi considéré comme entièrement absorbé dans l'estomac.

(1) L'influence des sels de Fer non irritants sur les *plantes* démontre encore mieux son caractère comme aliment. Ils n'ont aucune influence vénéneuse sur la végétation, et si les plantes sont chétives, en les arrosant d'une solution d'un de ces sels, on améliorera leur couleur et activera leur croissance.

Depuis peu, le Dr Drysdale nous a fait part de ses précieuses études sur l'action du Fer (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXVII, p. 253-308). Je suis heureux de trouver que ses conclusions pratiques sont d'accord avec les miennes, savoir : que dans un nombre considérable de cas d'anémie, le Fer est nécessaire comme « pabulum », et agit comme tel. Ce furent ces faits qui influencèrent mon argumentation, et non les raisonnements qui conduisirent à une telle pratique. Je n'ai donc pas, en conséquence, à effacer ce que j'ai écrit plus haut, quoique sur ce point très-important, je doive avouer que le Dr Drysdale m'a convaincu d'erreur. Il a démontré, par une étude des plus complètes des pathogénésies, que la débilité et l'hydrémie qui survinrent chez tous ceux qui prirent du Fer n'étaient en aucune façon la conséquence d'un défaut de digestion, mais progressaient évidemment depuis le principe, quoique masquées un moment par l'effet stimulant de la drogue. Il lui attribue une action sur les organes formateurs du sang. Le Fer serait ainsi un médicament homœopathique spécial de l'anémie, en même temps qu'un aliment réparateur, ce qui fait comprendre de la sorte les cas, quoique exceptionnels, dans lesquels de faibles doses ont effectué la cure de la maladie. Je suis heureux d'être fixé sur ce point, d'autant plus que la pratique que je défends n'est pas attaquée, mais plutôt confirmée.

Je dois avouer aussi qu'en m'étendant sur l'action du Fer comme Chalybée, j'ai manqué d'équité envers ses vertus dynamiques en général. Je n'ai rien à ajouter à la simple assertion qu'il a été à l'occasion bienfaisant dans les vomissements alimentaires et la lientérie. Mais je dois m'arrêter un peu sur son mode d'action dans les sphères de la tête, des poumons, des organes urinaires et de l'utérus.

1. L'afflux du sang à la tête, qui est la suite de trop fortes doses de Fer, est un fait connu et que nous devions utiliser dans notre pratique. Le Dr Kidd a trouvé le pyro-

phosphate (1re décimale) très-utile dans les *céphalalgies* par congestion passive.

J'ai appris à compter aussi sur lui, de préférence à China, dans les céphalalgies pseudo-hyperémiques, suites de grandes pertes de sang. Le Dr Cooper a beaucoup de confiance en lui, et ma propre expérience l'a confirmée, dans l'*épistaxis* récurrente, pour laquelle il donne la 1re trituration du phosphate.

2. Les pathogénésies du Fer démontrent qu'il fait affluer le sang aux poumons non moins qu'à la tête. Il est donc devenu dans notre école un médicament usuel de l'*hémoptysie*.

Le Dr Kidd et M. Pope s'accordent à placer l'acétate de Fer (1re décimale) au-dessus de tous les remèdes pour cet accident, particulièrement lorsqu'il coïncide avec une toux avec chatouillement et de l'oppression. Il est à noter que le Fer est en train de devenir le remède à la mode pour la phthisie dans la vieille école, tandis que Trousseau a fait remarquer combien l'usage imprudent de ce médicament fait éclater souvent la maladie en question. Sur ce sujet, je dois vous renvoyer aux remarques du Dr Cl. Müller, dans le vol. XVIII du *Brit. Journ.* Il le recommande sur sa propre expérience dans la soi-disant « phthisie floride, » sous forme de Chlorure, de la 1re décimale à la 3e.

3. Le Fer est un irritant certain de l'urèthre et du col de la vessie, et le Chlorure a quelque réputation dans notre école pour le traitement du catarrhe de la vessie et de la blennorrhée. Le Dr Kidd en parle aussi favorablement à propos de l'irritation urinaire. Mais nous devons au Dr Robert Cooper l'indication précise de la sphère spéciale de l'action du Fer dans cette région. Vous trouverez son mémoire dans le vol. V des *Annals*, p. 398, et ses observations plus détaillées dans le vol. XXVIII du *British Journal.* Le ténesme vésical qui en indique l'emploi a pour caractère d'être *diurne*, et dépend de l'irrita-

bilité du trigone vésical et du col, laquelle diminue lorsque la pression de l'urine cesse par la position horizontale.

Il cite dix cas bien circonstanciés de cette affection guéris par le phosphate de Fer à la 1re ou 2e trituration décimale. J'ai vérifié ses assertions avec plein succès. Il existe quelques raisons de croire que le Fer agit aussi sur les reins. Sa réputation dans le traitement de la maladie de Bright est bien connue, et il est admis que l'urine peut devenir plus rare ou plus foncée et albumineuse après son usage (Johnson, *Diseases of the Kidneys*). Dans la discussion sur son mémoire, le Dr Cooper a cité un cas dans lequel il survint une suppression d'urine après une dose trop forte et unique de Fer, avec des symptômes cérébraux analogues à ceux de l'urémie ; le tout fut soulagé aussitôt que la sécrétion fut rétablie et le Fer éliminé.

4. Les symptômes pelviens du Fer sont analogues à ceux de la tête et du thorax. Le Dr Kidd le recommande pour la congestion utérine et la ménorrhagie ; le Dr Cooper pour le ténesme du col de l'utérus analogue à celui du col de la vessie dans l'incontinence diurne. Mais le témoignage le plus concluant de sa valeur comme médicament utérin nous vient de notre collègue américain le Dr H.-C. Preston, auquel nous devons l'Hamamelis. Il nous dit que la 1re trituration d'iodure de Fer s'est trouvée être dans ses mains un médicament des plus utiles dans les déplacements utérins, en y comprenant la rétroversion et le prolapsus. Vous trouverez ses observations dans le vol. XXV du *Brit. Journ. of Hom.*, p. 407.

Lorsque, comme dans un de ses cas, le rectum est fortement irrité sympathiquement avec l'utérus, le Fer y remédie.

Cependant les pathogénésies mettent en évidence une action indépendante sur cette partie ; car, chez l'homme, cette action se manifeste principalement par du ténesme.

Le Dr Cooper a trouvé en lui le meilleur remède du prolapsus du rectum chez les enfants. Le Dr Marckwick a donné la relation d'un cas dans lequel l'abus du Fer a causé des symptômes dysentériques (*Brit. Journ.*, vol. XIX, p. 309), fait qui peut avoir ses applications pratiques.

Comme « Hématique, » le Fer n'a pas de véritable analogue, si ce n'est le *Manganèse*. Les médicaments qui agissent comme lui sur la tête sont : *Nux vomica*, *Glonoïn*, *Sulfur* et *Iodium ;* sur les poumons, *Millefolium* et peut-etre *Arnica ;* sur la vessie, *Cantharis*, *Copahiba* et *Eupatorium purpureum*, et sur l'utérus et le rectum, *Sabina*.

Nous avons mentionné les meilleures doses au cours de l'article. Ce n'est que dans les vomissements alimentaires et la lientérie que les dilutions élevées se sont montrées efficaces.

LETTRE XXIII.

GELSEMINUM, GLONOÏN, GRAPHITES, GRATIOLA, GUAIACUM, GUMMI GUTTÆ, HAMAMELIS.

Le médicament par lequel je commence ma lettre est une des acquisitions américaines les plus précieuses de notre matière médicale.

C'est le Jasmin jaune,

Gelseminum sempervirens.

On se sert, dans la pratique, d'une teinture faite avec la racine de la plante, liane connue sous le nom de Jasmin jaune.

La deuxième édition des *New Remedies* du Dr Hale contient une description si complète des vertus du Gelsemium, que vous n'avez aucunes recherches à faire ailleurs pour posséder une connaissance plus étendue sur ce médicament.

Ce que l'on trouve de plus frappant dans le Gelseminum, c'est son pouvoir d'éteindre l'activité musculaire. Voici les symptômes d'un cas d'empoisonnement.

« Perte complète du pouvoir musculaire. Il était incapable de remuer un membre ou même de soulever les paupières, quoiqu'il lui fût possible d'entendre ce qui se passait près de lui et d'en avoir conscience. Ses amis,

fort alarmés, l'entouraient, surveillant l'issue avec beaucoup d'anxiété et s'attendant à chaque minute à le voir rendre le dernier soupir. Après quelques heures, il se remit peu à peu... » Je ne saurais dire si, comme le Curare, il produit ces effets par le système nerveux, ou comme l'Upas antiar, par action directe sur la substance musculaire. Des recherches faites après la mort sur des animaux empoisonnés par cette drogue pourront seules élucider cette question ; en attendant, nous devons ne l'employer que dans sa sphère d'activité. A tout médecin auquel le « Contraria contrariis » semble un axiome, le Gelseminum se présente comme un remède contre la crampe et le spasme musculaire. Je ne nie pas qu'il y ait certains états éphémères de cette espèce dans lesquels on ne puisse avec avantage utiliser l'action antipathique de ce médicament. C'est ainsi qu'il a amené un prompt relâchement dans des cas de trismus hystérique, de laryngismus stridulus et de rigidité du col utérin pendant l'accouchement. J'ai pour ma part la plus haute idée de son efficacité contre la dysménorrhée simple et les « douleurs consécutives,» que je suppcse être de nature spasmodique ; mais contre un spasme de longue durée ou se représentant fréquemment, je préférerais de beaucoup un remède agissant homœopathiquement.

D'une autre part, je conseillerais l'essai du Gelseminum plutôt dans les paralysies locales. De cette nature sont : l'incontinence d'urine chez les personnes âgées, conséquence de la faiblesse du sphincter vésical, et la paralysie post-diphthéritique des environs de la gorge, qui ont toutes deux, du reste, cédé à son emploi. Je n'aurais pu supposer que le Gelseminum eût quelque action spéciale sur les centres sensoriaux, sans ce fait que la cécité est un symptôme de sa pleine action constitutionnelle, autant que la salivation est celui de la mercurialisation (1). Il a

(1) Le conium présente une particularité semblable.

été donné avec succès dans l'amaurose causée par la Quinine. Pendant que je parle des yeux, je dois noter un « désordre très-marqué de la faculté d'accommodation » ressenti par quelques expérimentateurs : l'un avait « de la diplopie lorsqu'il inclinait la tête vers les épaules, diplopie qu'il pouvait corriger par un effort de volonté. » Un autre, ces symptômes : « Sensation de vertige, suivie de vision confuse, spécialement des objets éloignés. » « Le sens de la vue est paresseux à suivre le mouvement, les objets paraissant effacés pendant quelques secondes, sans qu'il y ait sensation de gaze ou de fibres interposées. »

Il me serait impossible de dire si ces symptômes dépendaient d'une demi-paralysie des muscles du globe de l'œil (comme par Conium) ou de la congestion cérébrale, laquelle, comme nous allons le voir, est un des effets de cette substance. A quelques égards donc, on doit songer au Gelseminum dans des cas de ptosis (?), de diplopie et de strabisme.

J'arrive maintenant à l'action du Gelseminum dans la sphère de la circulation. On l'a dit avoir produit, chez des sujets éminemment sensibles, un frisson fébrile très-marqué et une réaction consécutive. Mais cet effet a lieu très-rarement, et le Gelseminum ne saurait avoir aucunement la prétention de rivaliser avec l'Aconit. D'après l'expérience clinique, je suis disposé à considérer le type rémittent de la fièvre comme celui auquel le Gelseminum est spécialement applicable. Je ne saurais dire s'il rendrait service dans les rémittentes paludéennes, mais le Gelseminum est un des nombreux médicaments qui ont de la réputation dans le traitement de la fièvre intermittente.

J'ai toujours présente à l'esprit la fièvre à type rémittent particulière à l'enfance, pour laquelle, d'après les conseils du Dr Ludlam, je commençai, il y a cinq ans, à employer le Gelseminum en place de l'Aconit. J'ai con-

tinué depuis, et je puis certifier qu'il *coupe court* cette fièvre avec autant de certitude que le Baptisia, la fièvre gastrique, et l'Aconit, la fièvre simple. Chez les adultes eux-mêmes, en proie à des symptômes fébriles de ce type, c'est-à-dire, avec exacerbation marquée vers le soir et diminution de la chaleur avec transpiration vers le matin, j'ai prescrit le Gelseminum avec grand avantage.

On peut considérer comme faisant encore partie de la sphère circulatoire, la congestion cérébrale causée par le Gelseminum ; elle est d'un caractère veineux passif, se manifestant en entier par une céphalalgie pesante et des vertiges. Un cas décrit par le Dr Madden dans le *British Journ. of Homœop.*, vol. XXIII, p. 256, montre l'espèce de céphalalgie, pour laquelle le Gelseminum peut être employé avec avantage. Le Dr Hale le recommande aussi pour la stupeur somnolente (non hépatique) dont quelques personnes se plaignent en temps chaud.

J'ai actuellement des raisons pour croire que la congestion du Gelseminum comprend aussi la moelle et qu'il est possible que là soit la cause de la perte générale du pouvoir musculaire occasionnée par lui. J'ai vu des résultats frappants de son emploi dans deux cas bien caractérisés de congestion spinale. Dans l'un d'eux, il y avait en même temps un peu de difficulté de parler et d'écrire, avec perte de la mémoire des mots, c'est-à-dire aphasie commençante. Le tout disparut, ainsi que la douleur le long de l'épine dorsale et la faiblesse des extrémités inférieures, au moyen de l'emploi de la deuxième dilution de Gelseminum.)

Telles sont les principales formes de désordres dans lesquelles le Gelseminum joue un rôle curatif. On l'a aussi recommandé et employé avec succès dans la méningite cérébrale épidémique en Amérique, dans la myalgie aiguë, comme celle qui est la suite d'un long

exercice ; dans les céphalalgies atroces causées par certaines affections cardiaques ; dans la scarlatine (1), dans la surdité par affection de la trompe d'Eustache, dans le catarrhe nasal, et dans l'insomnie par excitation cérébrale. Pour ces points de vue et d'autres encore concernant ce médicament, je vous renvoie à l'article étendu du Dr Hale. (Je ne veux ajouter que ceci : on a trouvé, dans « la douleur s'étendant de la gorge à l'oreille, » une indication caractéristique pour son emploi, et une nouvelle évidence de son action sur la trompe d'Eustache.)

Les analogues les plus rapprochés du Gelseminum sont : l'*Agaricus*, le *Baptisia*, le *Cannabis indica,* le *Conium* et l'*Opium*.

J'ai toujours donné la première dilution pour la fièvre rémittente ; la deuxième et les autres atténuations plus élevées ont été employées pour les affections paralytiques et amaurotiques, et la première décimale ou la teinture-mère quand on s'est proposé des actions antipathiques (2).

Glonoïn.

Vous savez sans doute que l'on prépare cette substance au moyen du mélange de la Glycérine avec les

(1) Voir le *Manual of therapeutics*, p. 97, note.

(2) [On lit, page 386 des *Nouveaux Médicaments,* par O. Réveil, à propos de ce médicament :

« Le genre Gelseminum (Michaud), appartient à la famille des Bignoniacées ; le G. Nitidum (Mich.) ou Bignonia sempervirens (Lin.) est le Jasmin odorant de la Caroline. Le Gels. sempervirens (Mich.) est une plante qui jouit de propriétés purgatives assez prononcées. Aux États-Unis, on le considère comme un spécifique de la fièvre jaune. »

Que l'on compare ces renseignements *allopathiques* et les nôtres !] I. G.-M.

acides nitrique et sulfurique. On l'appelle quelquefois nitro-Glycérine, et elle commence à être bien connue et redoutée à cause de ses propriétés explosives. Nous la dissolvons dans l'Alcool pour en faire nos dilutions.

Les pathogénésies et les relations cliniques touchant le Glonoïn abondent dans nos journaux. Si vous parcourez l'index, à son sujet, des volumes VII, X, XVI, XVIII, XIX et XXIII du *Brit. Journ. of Hom.*, vous trouverez sur lui à peu près tous les renseignements que vous pourrez désirer.

L'action du Glonoïn tient dans un très-petit espace. Si vous touchez votre langue avec une solution au 5 0/0, vous trouverez au bout de quelques minutes que votre pouls aura augmenté de 20 à 40 pulsations, et que votre tête commencera à être le siége de battements qui augmenteront jusqu'à ce qu'éclate une assez violente céphalalgie. En même temps, il y aura un peu d'étourdissement et un sentiment de constriction pectorale. Si vous êtes sensible à ce médicament, il peut vous survenir des nausées et des défaillances, et même une insensibilité complète. Tel est l'action uniforme presque constante du Glonoïn sur chacun de ceux qui en ont pris; le mémoire du Dr Dudgeon, vol. X du *Brït. Journ.*, vous en donnera une idée plus complète que je ne saurais le faire ici.

Quelle est la raison de ces symptômes frappants? L'augmentation subite de fréquence des battements du cœur peut être l'effet, soit de la stimulation directe de sa substance ou des nerfs ganglionnaires, soit de la diminution de l'influence des pneumogastriques (comp. Dulcamara). La rapidité avec laquelle elle survient me porte plus spécialement à l'attribuer à ce dernier mode d'action. De quoi dépendent donc ici les symptômes cérébraux? A première vue, ils sembleraient secondaires à l'accroissement de l'action du cœur. Mais s'il en est ainsi, le corps entier devrait être affecté de la même

manière, ce qui n'a pas lieu ici. Et ce qui exclut encore plus cette théorie, c'est que chez un des expérimentateurs du Dr Dudgeon, la tête n'était nullement affectée, quoique le pouls fût en vérité très-élevé. Il nous faut une action spéciale sur les vaisseaux sanguins du cerveau pour nous rendre compte de la prédominance des symptômes cérébraux. Je pense que les phénomènes de la tête et du cœur peuvent être mis ensemble sur le compte d'une action sédative directe que Glonoïn exercerait sur la *moelle allongée*. C'est de ce centre qu'émergent les nerfs vagues, à la dépression desquels nous avons rapporté les symptômes cardiaques du médicament. C'est aussi au moyen de la moelle allongée que (selon les observations de Schiff) les nerfs vaso-moteurs du cerveau peuvent être excités et paralysés. La même influence du Glonoïn sur ce centre nerveux pourrait donc d'une part faire cesser les palpitations du cœur, pendant qu'elle dilaterait les artères cérébrales par leurs nerfs vasculaires, donnant lieu de la sorte aux phénomènes que j'ai décrits. Nous avons déjà appelé la physiologie à notre aide pour expliquer l'action de l'Acide hydrocyanique, lequel, par la moelle allongée, contracte les artères cérébrales et arrête le cœur. De la sorte, le Glonoïn est son opposé précis, et serait capable d'être mis en usage comme antidote de ses effets vénéneux.

Comme la moelle allongée est aussi, selon toute probabilité, le point de départ des accès d'épilepsie, cela vaudrait la peine d'essayer si ce médicament ne pourrait pas les enrayer dans les cas où il y a des signes prémonitoires. La rapidité extrême de son action (qui ne peut se comparer qu'à celle de l'Acide prussique lui-même) le rendrait encore plus efficace dans ce but.

Ce fut le Dr Hering, de Philadelphie, qui introduisit le premier le Glonoïn dans la pratique en 1850. Son action pathogénétique le recommandait d'une manière évidente dans les troubles actifs de la circulation cérébrale : Et

dans nombre d'entre eux, il a été employé avec le plus grand succès. Dans le mémoire du Dr Dudgeon (publié en 1853), vous trouverez quelques cas remarquables de *céphalalgie congestive*, dans lesquels Glonoïn apporta un soulagement d'une rapidité magique. Il a été reconnu comme le meilleur remède du *coup de soleil :* — J'ai moi-même obtenu des résultats frappants dans le traitement des suites pénibles de cet accident. Il a arrêté des *convulsions puerpérales*, dans lesquelles prédominait l'hyperémie cérébrale. C'est un médicament important pour ces troubles de la circulation intra-crânienne qui accompagnent la *ménopause*, et pour ceux qui sont la suite fréquente d'une *suppression de règles*. On a conseillé l'essai du Glonoïn dans l'*apoplexie ;* mais je ne sache pas qu'on l'ait mis en usage dans ce cas, et suis incapable de découvrir son homœopathicité à cette maladie. (Il est pourtant très-recommandé par Kafka, dans la congestion cérébrale préapoplectique, et dans celle à laquelle sont sujets les ramollis.) Il peut être et a toujours été d'un grand secours dans les *palpitations nerveuses*, conséquences de violentes émotions.

Telles étaient nos connaissances sur le Glonoïn jusqu'en 1858, lorsque ses propriétés furent accidentellement connues de mon ami M. Field, un chirurgien de cette ville, qui les communiqua à ses confrères dans les colonnes du *Medical Times and Gazette*. Il s'ensuivit quelques expérimentations contradictoires; mais, en somme, les effets du Glonoïn furent admis pour être identiques à ceux observés par les expérimentateurs homœopathes. On ne devait nécessairement pas s'attendre à ce que ce médicament fût employé en thérapeutique suivant notre principe. Il fut administré plutôt en qualité de « sédatif ». En ce sens, il manifesta, entre de nombreuses mains, une puissance remarquable à soulager des accès de *névralgie*. Et, nous-même, nous avons de temps à autre utilisé cette propriété dans le même but. Je ne puis dire s'il possède quelque

action spécifique sur la névralgie ; mais il est certain que des cas ont été soulagés par la 3e atténuation, et quelques-uns guéris d'une façon permanente.

Le Glonoïn est encore un de ces médicaments qui n'ont pas d'analogues (1). *Hamemalis* (?) a cependant une fois agi de la même manière que lui sur la tête. Et notre choix au lit du malade flotte souvent entre Glonoïn et *Belladona*. Il a agi d'une manière bienfaisante à toutes les dilutions, de la 3e décimale à la 12e centésimale. On a employé la 1re et la 2e décimale, mais elles sont sujettes à aggraver.

Le médicament qui vient ensuite doit sa place dans la matière médicale au procédé Hahnemannien de la trituration, qui développe ses propriétés. C'est la pierre noire qui forme nos crayons, la plombagine, ou

Graphites.

On en fait des triturations, après l'avoir lavée avec soin.

La pathogénésie s'en trouve dans les *Maladies chroniques*, et les remarques préliminaires de Noack et Trinks, dans leur « Handbook », traduit par Hempel, sont un dessin fidèle de ses vertus thérapeutiques.

Il paraît probable que l'action primitive du Graphite a lieu sur *la peau*. A quelque titre que ce soit, c'est en qualité de remède des affections cutanées qu'il commença d'être connu des médecins, et, quoique l'ancienne école l'ait perdu de vue sous ce rapport, il a gardé sa place chez nous. C'est peut-être plus aux états malsains de la peau, aboutissant aux rhagades, aux excoriations et aux ulcères, que convient le Graphite, qu'aux éruptions caractérisées. Je ne voudrais cependant pas vous voir limiter son efficacité à ce que je vous dis ; car vous pourriez le trouver

(1) Le Nitrite d'Amyle, nouvellement découvert, produit des effets très-semblables sur la circulation intra-crânienne.

vous réussissant mieux qu'à moi dans le psoriasis, l'herpès, l'eczéma (1). Le Graphite produit en outre, et a souvent guéri, la *constipation rebelle.*

Les garde-robes sont copieuses et marronnées, et demandent des efforts violents pour être expulsées (2). Enfin, il a une action réelle sur les ovaires et les testicules, retardant les menstrues et en diminuant la quantité, et ayant plusieurs fois guéri l'*hydrocèle.*

C'est spécialement lorsque plusieurs de ces affections existent ensemble que le Graphite est efficace ; par exemple, lorsqu'une menstruation retardée et pauvre accompagne la constipation, ou que ce dernier état complique une affection cutanée.

(Le Dr Cooper a guéri avec le Graphite une ophthalmie sèche du tarse (ophthalmia tarsi?) et un épiphora par suite d'obstruction du canal nasal. Le Dr Marston l'a vu, tant en applications extérieures que pris à l'intérieur, guérir la fissure à l'anus. Et le Dr Bahr a relaté 3 cas de mentagre dans lesquels la cure a été radicale. Tous ont employé les basses atténuations.)

Le Graphite est allié d'assez près à *Pulsatilla*, *Lycopodium* et *Plumbum.*

Les atténuations 6e à 30e ont été les plus employées.

Concernant « l'hysope des haies » (herbe à pauvre homme, Gratiole officinale),

Gratiola,

je me contenterai de dire qu'une série de cas observés par

(1) Voy. un cas par le Dr Hale dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXVIII, p. 353.

(2) Pour ne rien oublier à propos des fonctions digestives, j'ajouterai que M. le Dr Jousset préconise le Graphite dans cette forme de dyspepsie dans laquelle la digestion est très-longue à s'accomplir, l'épigastre se tuméfie après les repas, il y a des flatuosités, tous symptômes coïncidant souvent avec ceux décrits ci-dessus.] I. G.-M.

M. Bouvier ont été rapportés par Orfila ; dans 4 d'entre eux, on employa cette plante sous forme de décoction. Le résultat fut, dans une occasion, de violentes purgations accompagnées de vomissements, avec syncope; *et, chez tous, une forte attaque de nymphomanie*. Dans tous les autres cas, il y avait constriction de la gorge, avec convulsions et symptômes d'hydrophobie.

Il existe une pathogénésie de la Gratiola, par Hartlaub et Trinks, dont vous trouverez le résumé dans le *Manuel* de Jahr. Je neconnais pas ses usages thérapeutiques.

Je ne puis consacrer que peu de place à mon prochain médicament, qui est votre ancienne connaissance.

Guaiacum.

Notre teinture est une solution de sa Gomme-résine.

Il existe une courte pathogénésie du Guaiacum dans les *Maladies chroniques*.

Autant que l'on peut le pressentir par cette pathogénésie, il est plus que probable que le Guaiacum est réellement homœopathique à ces douleurs syphilitiques, goutteuses ou rhumatismales pour lesquelles on l'emploie depuis si longtemps. L'assertion de Pearson (dans Pereira) que son usage continu cause du pyrosis, des flatuosités et de la constipation, se rapporte à son utilité dans la goutte, pour laquelle il jouit de quelque réputation comme prophylactique. C'est aussi probablement un médicament analogue au Mezereum et au Phytolacca pour le rhumatisme périostal et syphilitique. Quelques-uns de nos écrivains l'ont préconisé comme abortif dans l'esquinancie; et l'un de nos confrères américains le loue hautement dans la diphthérie. Ici, encore, il ressemble au Phytolacca. C'est, je crois, un médicament qui vaut la peine qu'on l'étudie plus à fond.

Il est probable que la teinture-mère convient dans beau-

coup de cas. Dans la diphthérie, on peut l'administrer dans le lait chaud.

Gummi guttæ

Est le nom sous lequel on désigne le *Gamboge* dans la matière médicale Allemande. Le *Manuel* de Jahr en contient la pathogénésie, tirée d'une monographie inédite par le Dr Cajetan Nenning, le « Ng » des pathogénésies d'Hahnemann. Cependant le Gamboge n'est employé que dans les cas de diarrhée aiguë, dans lesquels les symptômes ressemblent à ceux de son action purgative bien connue.

Il prend rang nécessairement à côté du *Jalap* et du *Séné*. Il ne prétend pas atteindre le degré d'activité de la *Coloquinte*.

J'arrive actuellement avec plaisir à une autre précieuse acquisition Américaine, à la « Noisette de sorcière »,

Hamamelis Virginica.

On prépare une teinture avec l'écorce et les feuilles.

Toutes les actions pathogénétiques et curatives de l'Hamamelis se trouvent réunies par le Dr Hale dans l'article sur ce médicament, 2e édition des *New Remedies*.

L'Hamamelis est un médicament dont l'emploi vient à l'appui d'un principe émis dans ma première lettre, savoir : que la véritable sphère spéciale d'un médicament peut se déterminer par l'emploi dans les maladies seulement. Jusque dans ces derniers temps, l'Hamamelis n'avait jamais été convenablement expérimenté; on ne connaissait d'autre part aucun cas d'empoisonnement par lui. Nous savions néanmoins, avec une grande certitude, que les affections du système veineux étaient sa sphère thérapeutique. Le Dr Preston, dans quelques écrits estimables publiés dans le *North. Amer. Journ. of homœo-*

pathy, » a le premier établi cette loi; et ses raisons reposaient presque entièrement sur son expérience clinique. Quels que soient, en effet, les résultats pathogéniques ultérieurs, ils sont toujours dans cette sphère (voy. spécialement les cas du Dr Davidson et les miens), « l'usus in morbis » nous donne la vérité.

Les trois principales affections dans lesquelles il a été prouvé que l'Hamamelis est curatif sont : la phlébite, la varicose et les hémorrhagies. Dans la phlébite, j'ai l'embarras du choix entre deux médicaments, l'Hamamelis ou la Pulsatille; ils sont tous deux très-efficaces. Mais, dans les formes variées des affections variqueuses, je ne mets pas un instant en doute l'efficacité de l'Hamamelis.

Dans les cas de veines variqueuses des jambes, vous serez enchanté de la manière dont vous soulagerez la douleur avec la première ou la deuxième dilution, pendant que vous amènerez le resserrement des vaisseaux avec la teinture-mère étendue d'eau. Ce médicament convient, dans la varicose de la gorge, celle où la région paraît bleue par l'effet de la distension des veines, et dans laquelle il existe plus ou moins de malaise, avec douleur en avalant, et expuition de mucosités sanguinolentes.

Mais c'est dans la condition analogue des veines, à l'autre extrémité du tube digestif, que l'Hamamelis a remporté ses plus grands triomphes. J'ai guéri cas sur cas d'hémorrhoïdes saignantes à l'aide de l'usage interne de ce médicament. Et je ne me rappelle pas qu'il ait jamais failli entre mes mains. De nombreux exemples du même effet se trouvent dans l'article du Dr Hale : ceci nous conduit de la sorte à l'emploi de l'Hamamelis dans l'hémorrhagie, accident pour lequel il est peut-être plus fréquemment indiqué que tout autre médicament. Les témoignages de ceux qui l'ont employé sont en général en faveur de cette assertion du Dr Preston : « L'Hamamelis guérira probablement ces hémorrhagies veineuses,

dans lesquelles le sang coule d'une façon régulière et sans beaucoup d'efforts expulsifs. » J'ai moi-même ajouté cette opinion « qu'il convient le mieux là où l'état maladif des vaisseaux, et non celui du sang lui-même, est la cause de l'hémorrhagie. C'est en suivant ces indications que l'on a donné, avec les résultats les plus satisfaisants, l'Hamamelis dans l'épistaxis, l'hémorrhagie consécutive à l'extraction d'une dent, le mélæna, l'hématémèse, l'hémoptysie et même le purpura. Il a aussi guéri la menstruation supplémentaire, et aidé beaucoup le traitement de quelques dysentéries. Je l'ai employé moi-même dans beaucoup de ces affections, et ma confiance dans son efficacité est telle que je ne voudrais jamais en manquer dans ma boîte de poche.

Si vous me demandez quelle est la raison de cette puissance hémostatique de l'Hamamelis et de quelques autres de nos médicaments, je n'ai rien à vous répondre. Elle ne dépend certainement pas du tannin que l'écorce de l'Hamamelis, à l'exemple de beaucoup d'écorces, contient; car le médicament agit aussi bien en haute dilution qu'à la deuxième ou troisième atténuation. Je puis toutefois dire que, du moins quant à ses phénomènes, son action est homœopathique, car l'Hamamelis a causé des hémorrhagies dans des régions qui y sont certainement disposées, comme les narines et l'utérus.

Il me reste à ajouter que notre infatigable observateur, le Dr Burt, a dernièrement fait sur lui-même des expériences avec l'Hamamelis, et a développé une action marquée sur les testicules, caractérisée spécialement par des douleurs névralgiques qui étaient en dernier lieu assez intenses pour l'obliger à discontinuer l'expérience. Quelquefois les douleurs firent une migration subite vers l'estomac, amenant des nausées et de la défaillance. Il a relaté trois cas remarquables de névralgie ovarique dans lesquels, guidé par les effets pathogénétiques ci-dessus, il a prescrit l'Hamamelis avec des résultats curatifs. (Le

premier de ces cas était probablement de nature subinflammatoire; le deuxième et le troisième ont pu être de pures névralgies.) Le Dr Ludlam, dans un excellent travail sur l'ovarite, publié dans le vol. II de l'*United States med. and surg. Journal*, » loue hautement l'Hamamelis, localement et à l'intérieur dans cette maladie (et aussi dans l'orchite), spécialement dans les formes subaiguës, et dans les ovarites blennorrhagiques les plus intenses.

L'Hamamelis est en train de se faire une grande réputation comme remède de la dysménorrhée, probablement de celle qui est sous la dépendance d'une irritation ovarique. Dans l'orchite blennorrhagique, le Dr Ludlam le considère comme presque spécifique. Le Dr Franklin, dans son *Science and art of surgery*, le recommande aussi contre cette affection.

L'analogue la plus proche de l'Hamamelis est la *Pulsatille*. Sous le rapport de ses vertus hémostatiques, ses congénères sont l'*Ipécacuànha* et le *Millefolium*. J'emploie généralement la première dilution décimale dans les hémorrhagies aiguës, et les première et deuxième centésimales dans les autres cas.

LETTRE XXIV.

HELLEBORUS, HELONIAS, HEPAR SULFURIS, HYDRASTIS, HYOSCIAMUS, HYPERICUM.

Je commence cette lettre par l'histoire d'un médica ment que je crois très-peu digne de la place que lui a assignée le Dr Hempel parmi les polychrestes; il en occupe néanmoins une parmi nos agents thérapeutiques. Je parle de la rose de Noël.

Helleborus niger.

On prépare une teinture avec la racine fraîche.

La pathogénésie de ce médicament est dans la *Matière médicale pure*.

C'était l'Hellébore noire, ou quelque espèce très-voisine, que les médecins grecs employaient pour le traitement des désordres cérébraux. Ils la supposaient agir par ses propriétés évacuantes : mais il est probable qu'elle avait quelque affluence spéciale sur les affections mentales. Hahnemann fait sur ce point les remarques suivantes : « Je conclus de diverses observations que la stupeur et l'obtusion du système nerveux sensitif, manifestées surtout par la vue imparfaite et distraite, quoique les yeux soient parfaitement bons, l'ouïe imparfaite, quoique l'organe de l'ouïe soit parfaitement sain, le goût imparfait ou nul, quoique l'organe du goût soit dans de bonnes conditions, l'absence de pensée, constante ou fréquente, l'oubli des choses qui sont récemment arrivées, l'indiffé-

rence, un sommeil léger et non réparateur, le désir de travailler sans en avoir la faculté, ou l'attention nécessaire pour faire quelque chose, sont des effets primitifs de l'Hellébore. » Teste le recommande dans l'éclampsie des enfants, lorsqu'elle a lieu avant le commencement de la dentition. Mais le principal usage de l'Hellébore a lieu dans les diverses formes d'*hydropisie*. Tout ce que je sais de son action physiologique dans cette sphère est ce symptôme de la pathogénésie d'Hahnemann, « gonflement hydropique subit de la peau » sur lequel il ajoute : Ce symptôme, avec d'autres appartenant aux reins, semble démontrer que l'Hellébore sera le grand remède de certains gonflements. » Les symptômes rénaux auxquels il fait allusion sont : « Fréquente miction, désir fréquent d'uriner, peu à la fois. Il rend une quantité d'urine aqueuse. » A doses toxiques, l'Hellébore agit simplement comme purgatif drastique, et irritant gastro-intestinal, et ne montre par aucun signe qu'il influence en quoi que ce soit les reins. Néanmoins, la prédiction d'Hahnemann s'est réalisée, et l'Hellébore a pris un rang élevé parmi nos remèdes de l'hydropisie. Il a guéri l'hydrothorax, l'anasarque et l'ascite, succédant à la scarlatine, et celle qui est la conséquence de la fièvre intermittente. Sa principale réputation lui vient cependant de l'*hydrocéphalie*. Je ne vois rien qui prouve qu'il ait guéri l'épanchement de la vraie méningite tuberculeuse ; mais dans l'épanchement cérébral dépendant d'une autre cause, comme d'une insolation, du typhus, de la rétrocession d'oreillons ou d'exanthème, l'Hellébore peut être donné avec tout espoir d'être bienfaisant. Même dans l'hydrocéphalie chronique, il peut aider puissamment les médicaments constitutionnels (Sulfur, Calcarea, etc.) sur lesquels nous comptons pour le traitement complet de la maladie.

Les médicaments les plus analogues à l'Hellébore sont *Apis*, *Apcynum*, *Bryonia*, *Kali Hydriodicum* et *Veratrum*.

On a employé le plus souvent les dilutions moyennes et élevées.

Je n'insère ici le médicament suivant que sur l'autorité seule du Dr Hale. C'est

Helonias dioïca,

plante indigène des États-Unis. On prépare une teinture avec sa racine, et on triture pour notre usage son extractif concentré, appelé Helonin.

L'article du Dr Hale, dans la seconde édition de ses *New Remedies*, contient tout ce qui est connu sur l'action médicinale de l'Helonias.

D'après quelques fragments de pathogénésies, il semblerait que l'Hélonias soit un irritant spécial de la membrane muqueuse génito-urinaire. Il produit de la douleur et de la pesanteur des reins, de l'urination fréquente et abondante, et de la brûlure dans l'urèthre ; une douleur intense du dos à l'utérus, la métrorrhagie, et du gonflement douloureux des seins. En conséquence, on l'a employé principalement dans les affections des reins et de l'utérus. J'incline peu, cependant, à faire honneur à l'homœopathie de cet usage du médicament en question ; car c'est dans des états *atoniques* des parties (pour ne rien dire des doses demi-massives) qu'il a eu des succès. Néanmoins, son action est certainement d'une nature dynamique et spéciale ; et nous connaissons trop peu de chose sur la nature essentielle des phénomènes de l'opération homœopathique pour nous excuser de rejeter un médicament, parce qu'il semblerait manquer de conformité dans son action. Vous ferez donc bien de lire et de vous approprier les cas d'urines phosphatiques, d'irritation des organes urinaires avec impuissance, de diabète et d'albuminurie guéris par Helonin, que donne le Dr Hale. Dans cette sphère, il vous rappelle l'acide phosphorique, plus l'irritation de la membrane muqueuse. Par ses proprié-

tés sur les affections de l'utérus, l'Helonin a obtenu l'épithète de « tonique utérin. » Dans le prolapsus, la ménorrhagie, la leucorrhée et d'autres états atoniques de cet organe, il paraît réellement doué de très-grandes vertus curatives ; et un point important à remarquer est celui-ci, qu'il améliore la débilité concomitante et même l'anémie. Son action est comparée par tous ceux qui l'ont employé à celle du Fer. Comme il ne saurait nourrir le sang d'une façon directe, comme ce métal, il agit probablement en relevant les facultés digestives et assimilatrices. Il est possible qu'il favorise spécialement l'assimilation du Fer; et de la sorte il pourrait être utile dans la Chlorose.

J'ai déjà signalé l'analogie qui existe entre les propriétés de l'Helonias et quelques-uns des effets de l'Acide phosphorique et du Fer. Comme médicament utérin, il ressemble beaucoup au Stannum.

La teinture-mère d'Helonias et la première trituration décimale d'Helonin ont été les plus employées.

Mon médicament qui va suivre est un de ceux de l'ancienne collection Hahnemannienne, le Sulfure de Calcium,

Hepar Sulfuris Calcareum.

On prépare ce sel spécialement pour les usages homœopathiques en mêlant ensemble parties égales de coquilles d'huîtres finement pulvérisées et de fleurs de soufre entièrement pures, et en tenant le mélange pendant dix minutes à la chaleur blanche dans un creuset hermétiquement fermé. Le sel ainsi produit doit être conservé dans un flacon bien clos. (Hahnemann.) On obtient les atténuations par la trituration.

La pathogénésie de l'Hepar sulfuris (c'est ainsi que nous l'appelons communément) est dans les *Maladies chroniques*, et, ce qui est assez rare, donne des indications précises.

L'Hepar sulfuris étant composé de deux grands médicaments constitutionnels, Sulfur et Calcarea, est lui-même un médicament du même caractère. Il a des points de ressemblance avec chacun de ses éléments, influençant la peau comme Sulfur, et les glandes comme Calcarea. Mais comme beaucoup d'autres composés, il est quelque chose au-dessus et au-dessous de ses parties constituantes; et il possède pour ainsi dire une action qui lui est propre. Je pense qu'Hahnemann a mis le doigt sur la nature de cette action lorsqu'il recommanda Hepar comme antidote dynamique des effets du *Mercure*. Cette recommandation a été si souvent suivie de succès qu'il paraît exister peu de doutes qu'elle ne soit bien fondée. En conséquence, Hepar ressemble à Mercurius aussi bien qu'à Sulfur et Calcarea : et son champ d'influence est étendu. J'en parlerai sous quatre titres divers.

1° Il n'existe à mon avis aucun doute sur l'influence di recte d'Hepar sur la *suppuration*, dans quelque point qu'elle se montre. De même que Mercurius la fait avorter lorsqu'elle n'est encore qu'imminente et que Silicea la tarit lorsqu'elle est excessive et prolongée, Hepar la décide lorsqu'elle est inévitable et la dirige vers une prompte terminaison. Cela se voit même dans la pneumonie, lorsque l'exsudat devient purulent. A ce propos, Bahr a relaté un cas brillant et le recommande aussi dans l'empyème. Les Drs Ringer et Bayes s'accordent à le conseiller pendant les progrès du panaris et de l'onyxis. Le premier, dans son *Handbook of Therapeutics*, a rendu justice à l'emploi que nous en faisons dans les suppurations périodiques des glandes chez les sujets scrofuleux, et le prescrit à la dose de 1/80e de grain.

2° Mes amis les Drs Bayes et Leadam accordent à l'Hepar un pouvoir remarquable sur les engorgements de foie. Le Dr Bayes a épuisé ce sujet dans le *Monthly Hom. Rev.*, juin 1867. Il le conseille aussi pour les hémorrhoïdes engorgées par cause hépatique.

3° Les affinités locales d'Hepar ont lieu, d'une part, à la *peau*, d'autre part, à la *membrane muqueuse respiratoire*. Des éruptions cutanées sèches, spécialement sur les mains, sont quelquefois guéries par lui. Il convient à la céphalalgie siégeant à la racine du nez (cellules ethmoïdales). Il agit puissamment sur la membrane muqueuse laryngo-trachéale, et guérit très-rapidement les toux aboyantes avec enrouement venant de ce point. Il y a plus d'expectoration avec la toux d'Hepar qu'avec celle de Spongia, et moins de sensibilité du larynx. Avec ces distinctions, il prend rang auprès de ce médicament dans le traitement du croup. Bahr le recommande dans la bronchite croupale et Hempel dans la bronchite capillaire. Il a quelque réputation même dans le traitement de la phthisie.

L'influence d'Hepar sous les yeux est comme une branche de son action nommée en dernier. Il est très-utile dans la blépharophthalmie, lorsque les glandes de Meïbomius sont très-entreprises, et dans l'ophthalmie purulente. Mais sa sphère la plus importante est celle des affections de la *cornée*. Si vous voulez parcourir les cas de Peters dans son *Treatise on diseases of the eye*, vous verrez de quelle façon il a souvent guéri des cas d'ophthalmie avec onyx, hypopion et prolapsus de l'iris ; et quelle puissance il possède sur les récidives des ulcérations de la cornée dans l'ophthalmie scrofuleuse. Les atténuations les plus basses sont celles qui ont donné des succès.

4° Dans une discussion sur la *diphthérie* à la *British Homœopathic Society*, les Drs Drury et Leadam se sont accordés à mettre l'Hepar en tête des médicaments de cette maladie. L'expérience de ces excellents médecins et la relation du médicament à la nature et au siége du croup, m'engageraient à l'essayer avec quelque espoir, spécialement dans ces cas rebelles jusqu'ici, et dans lesquels l'exsudat envahit le larynx.

J'ai tracé ce tableau des vertus thérapeutiques d'Hepar sulfuris, principalement sur le témoignage des autres.

Je dois avouer que ce n'est pas un de mes médicaments favoris; mais peut-être ne l'employé-je pas comme il faut. J'espère que vous serez plus heureux. De nombreux praticiens de notre école le tiennent en si haute estime, qu'il ne saurait qu'être doué de vertus nombreuses et considérables.

Outre *Sulfur*, *Calcarea* et *Mercurius*, Hepar possède un analogue étroit (spécialement dans la sphère respiratoire), dans *Kali bichromicum*.

On a généralement employé les dilutions élevées. Cependant, pour les affections laryngo-trachéales, je suis très-satisfait de la 3e trituration décimale.

J'ai à vous présenter actuellement une nouvelle contribution Américaine à notre matière médicale, dans le « sceau d'or »,

Hydrastis Canadensis.

Dans la pratique, on emploie une teinture faite avec la racine fraîche, ou des triturations de la racine sèche.

L'article du Dr Hale contient, comme d'habitude, tout ce qui est connu sur ce médicament. Le Dr Burt et quelques autres médecins ont très-consciencieusement expérimenté l'Hydrastis. Le Dr Burt eut, comme symptômes prédominants, du catarrhe des yeux et du nez, accompagné d'une épaisse et abondante sécrétion blanche; un autre remarqua un mucus visqueux autour de ses amygdales, en même temps qu'une large raie jaune sous la langue; un troisième éprouva des symptômes de catarrhe avec enrouement, céphalalgie et extrême prostration. Un malade du Dr Bayes, qui avait pris par erreur 24 gouttes de teinture-mère, eut le lendemain de la défaillance épigastrique et de violentes palpitations, et, un peu plus tard, un rash érysipélateux accompagné d'une chaleur brûlante et d'une irritation intense. Une application locale d'infu-

sion de la plante produisit une poussée de pustules varioloïdes avec gonflement de la région.

Il me serait impossible de dire quel degré de lumière ces résultats physiologiques jettent sur l'action thérapeutique de l'Hydrastis. De fait, on l'a appliqué sur les yeux dans l'ophthalmie catarrhale, sur la face dans la variole, et avec des avantages marqués. Mais les trois états morbides dans lesquels il a gagné des éperons sont : la *constipation*, les *ulcères* et le *cancer*.

1. Dans la constipation simple, je ne connais aucun médicament si bienfaisant en général que l'Hydrastis. Dans les cas très-chroniques, on peut conseiller de commencer par Sulfur pendant un court espace de temps. L'Hydrastis ayant sur le foie une action certaine, et ayant guéri la jaunisse, il serait possible qu'une grande partie de son pouvoir sur la constipation fût due à son action sur cet organe. On trouvera, dans l'article du Dr Hale, nombre de cas temoignant de cette influence spéciale.

2. Pour des applications topiques sur des ulcères non variqueux, ni assez simples pour Calendula, aucun médicament ne vaut l'Hydrastis. Le Dr Hale donne de nombreux exemples pour prouver sa puissance ici. Il le recommande localement dans les pansements des ulcères des orifices muqueux, comme la bouche et la gorge, le nez, les yeux, le rectum, le vagin et le col utérin. Le Dr Yeldham le préconise aussi en injections dans la blennorrhée (*gleet*, goutte militaire).

3. Mais où l'Hydrastis est de beaucoup le plus intéressant à étudier, c'est dans ses rapports avec le cancer. On s'en servit en premier lieu comme un des ingrédients entrant dans la composition d'une pâte caustique dont se servent quelques praticiens pour enlever les tumeurs squirrheuses. Les Drs Marston et Mac Limont, relevant cette pratique, ont donné aussi l'Hydrastis à l'intérieur, et ont été étonnés des bons résultats obtenus. (*Brit. Journ. f H m* ., vol. XXI, p. 611.) Son administration fut presque

toujours suivie du soulagement de la douleur et de l'amélioration de l'état général; dans certains cas, son application externe en lotions amenda tellement les symptômes (et dans d'autres les fit disparaître), que des opérations projetées furent abandonnées. C'est au Dr Bayes que nous devons néanmoins la meilleure part de nos connaissances sur l'efficacité de l'Hydrastis dans le cancer. Ses écrits, dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XIX, p. 150, et vol. XX, p. 1, et dans les *Annals of the Brit. Hom. Society*, vol. III, p. 489, ont pour sujets une quantité de cas traités par l'Hydrastis, donné à l'intérieur et à l'extérieur; sa conclusion est que l'Hydrastis n'influence pas *la diathèse* cancéreuse elle-même; qu'il est même de peu ou point d'utilité dans le cancer utérin, mais souvent d'une grande valeur dans le traitement des tumeurs squirrheuses développées au sein des *tissus glandulaires*, à cause de son influence spéciale sur les glandes elles-mêmes. Lorsqu'il échoue, on trouve qu'en général la glande, la mammaire, par exemple, a été absorbée ou profondément enveloppée par la masse cancéreuse, de sorte qu'il n'y avait que peu ou point de tissu sain offert à l'action du médicament. Le Dr Marston adopte cette théorie, et ce qui fait penser que le Dr Bayes a probablement raison, c'est que l'Hydrastis a la propriété très-prononcée de résoudre les engorgements glandulaires simples, comme ceux des seins.

Quoi qu'il en soit, il est certain que dans toute tumeur mammaire suspecte d'être de nature squirrheuse, nous devons donner à nos malades le bénéfice de l'emploi interne et externe de l'Hydrastis, d'autant plus que nous pouvons le faire avec toute chance de succès.

On pourrait trouver cette proposition quelque peu hardie. Je transcrirai donc ici un cas montrant ce que peut l'Hydrastis; il est des Drs Marston et Mac Limont :

« Mme F... a souffert depuis cinq mois d'un gonflement du sein gauche, pour lequel elle cherchait du soulagement. La

douleur, qu'elle comparait à des coups de couteau qui traversaient la partie, était devenue presque intolérable, et la malade commençait déjà à revêtir l'aspect de la diathèse cancéreuse. La tumeur, qui avait atteint un volume considérable, était dure, lourde et adhérente à la peau, laquelle était d'une couleur foncée, marbrée et très-flétrie, en même temps que le mamelon était rétracté profondément. On avait recommandé à la malade de venir sans tarder à la ville pour faire extirper sa tumeur. Certaines circonstances ayant fait différer l'opération, on ordonna, sans en espérer beaucoup de soulagement, une lotion d'Hydrastis en même temps que son emploi à l'intérieur. La douleur cessa presque immédiatement, et la tumeur diminua si rapidement de volume qu'au bout de deux mois elle avait entièrement disparu, ne laissant que la peau flétrie, mais ayant repris d'ailleurs son aspect normal. Aux dernières nouvelles que nous eûmes de cette malade, elle continuait d'être parfaitement bien; il est inutile d'ajouter que, pendant ce traitement, elle reprit rapidement l'aspect extérieur général de la meilleure santé. »

Dans une autre occasion, je vous ai cité un autre cas du Dr Bayes, dans lequel des résultats frappants, quoique imparfaits, avaient suivi l'emploi de l'Hydrastis. Je le transcris de nouveau ici, en ajoutant que l'amélioration ne fut que temporaire; mais qu'en décembre la malade nous revint avec une recrudescence de la maladie dans le sein droit, laquelle ne put céder au traitement et se termina fatalement. Voici ce cas :

Mme G..., âgée de 38 ans, me consulta le 26 février 1861. Elle portait dans le sein droit deux tumeurs bosselées et très-dures, presque de la grosseur d'un œuf chacune, et de plus une autre semblable, quoique un peu plus petite, dans le sein gauche. Au toucher, elles donnaient une sensation de dureté métallique. Les glandes axillaires des deux côtés étaient elles-mêmes augmentées de volume et douloureuses au toucher; de plus, elles étaient reliées aux seins par des cordons durs et tendus. Cette malade avait subi de longs traitements allopa-

thiques; elle ressentait de temps à autre de violentes douleurs, et sa santé générale était très-altérée. Elle était très-nerveuse; sa langue était très-chargée; ses fonctions se faisaient mal, et elle avait un aspect général de couleur foncée et presque noire. J'ordonnai l'Hydrastis à doses croissantes, en même temps que des lotions du même médicament.

« Je la revis en mars et sa santé s'était alors améliorée, les douleurs avaient presque entièrement disparu, et les tumeurs étaient moins volumineuses.

« En avril, l'amélioration était encore plus marquée. Le 4 mai, elle revint, se considérant comme tout à fait guérie ; mais alors les tumeurs du sein droit étaient encore de la grosseur d'une noix et celle du sein gauche n'était que peu diminuée; les seins ont augmenté de volume, et la malade est elle-même plus grasse; elle continue le traitement et l'amélioration se soutient. »

Quant à sa malade (voir 1re obs.), voici ce que rapporte le Dr Marston un an et demi après : « Ma malade ne s'est plus présentée à mon observation, quoique je ne doute pas qu'elle l'eût fait s'il lui était arrivé le moindre accident de nature à réclamer mon assistance. » (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXIII, suite du mémoire déjà cité.)

Je ne connais aucun véritable analogue de l'Hydrastis.

Les atténuations les plus basses ont été celles qui ont rendu le plus de services dans la constipation.

Pour les applications externes, on a fait usage de la teinture très-étendue ou de faibles infusions. Actuellement, le Dr Hale, dans le même but, préconise le muriate d'Hydrastine (alcaloïde de l'Hydrastis), dans la proportion d'environ 10 grains pour 8 onces d'eau.

Pour le traitement du cancer, le Dr Bayes recommande de descendre graduellement depuis la 30e dilution jusqu'à des doses d'une demi-goutte de teinture mère; les doses des Drs Marston et Mac Limont ne vont pas au-dessus de la 6e atténuation.

L'expérimentation pure est venue approprier aux

usages homœopathiques un médicament précieux originaire de l'Inde; je veux parler de l'

Hydrocotyle Asiatica.

Il n'est pas officinal; mais on peut se procurer chez les pharmaciens une teinture faite avec la plante entière.

Le Dr Audouit a fait la pathogénésie et de nombreuses expériences cliniques (1).

L'Hydrocotyle doit sa réputation natale à sa propriété d'être un remède de ce fléau des climats tropicaux, de l'Elephantiasis des Arabes, la vraie lèpre des anciens. Nous ne possédons pas d'observations positives de ses vertus dans son propre climat; mais le Dr Audouit nous a parlé des résultats de ses essais dans les hôpitaux de Paris par Cazenave et Devergie et lui-même. Cazenave et Devergie ne peuvent beaucoup parler de son pouvoir sur la lèpre, mais vantent ses vertus curatives dans les affections vésiculeuses chroniques, en particulier l'eczéma. Le Dr Audouit lui-même a publié des cas dans lesquels il a guéri une lèpre tuberculeuse, un lupus excedens et un eczéma impetiginodes chronique. Il ne peut être entièrement question ici de l'influence de l'Hydrocotyle sur la peau; des expérimentations ultérieures et une expérience clinique plus étendue peuvent seules la définir.

Les symptômes pathogénétiques exposés jusqu'à ce jour ne sont pas frappants. Ce médicament stimule évidemment la surface cutanée et y fait naître de la rougeur, de l'érythème, de la démangeaison et une transpiration abondante; il survient aussi pendant son usage une augmentation de sécrétion urinaire, souvent avec

(1) Audouit, *Études pathogénétiques et thérapeutiques sur l'Hydrocotyle Asiatica.* (*Journ. de la Soc. gallicane de méd. homœopathique.* 1857.

dépôt. Les nerfs de la vue et de l'ouïe, ainsi que le triju-meau, sont hyperesthésiés ; et il y a une irritation marquée de l'utérus, jusqu'à une rougeur perceptible du col.

Agissant sur ces dernières indications, le Dr Audouit a donné l'Hydrocotyle avec beaucoup de succès dans l'ulcération granuleuse du col de l'utérus, et dans le prurit vaginal.

L'Hydrocotyle rappellerait en quelque sorte l'action imparfaite de *Silicea* et de *Lycopodium*.

La dilution habituelle du Dr Audouit était de la 6e.

Le médicament suivant vous est aussi familier que le dernier vous était étranger. C'est la jusquiame.

Hyoscyamus niger.

On fait une teinture avec la portion herbacée de la plante. La pathogénésie de l'Hyoscyamus est dans la « *Matière médicale pure.* » Elle n'ajoute que peu à ce que vous savez des propriétés de cette drogue d'après vos traités de toxicologie et de matière médicale.

Si je voulais faire ressortir combien vous faites souvent de l'homœopathie inconsciente, dans la vieille école, je prendrais l'Hyoscyamus comme exemple. Vous l'employez médicalement comme « calmant » et vous faites bien. Mais quelle est son action physiologique, quels sont ses effets sur le corps en santé? Vous savez que son action sur le sang est voisine de celle de la Belladone et du Stramonium ; que Pereira le classe parmi ses « deliriafacients ; « qu'en un mot, il excite, en qualité de poison, ce même système nerveux sur lequel, comme médicament, il produit un effet calmant ; il soulage et tranquillise. « Cela s'observe spécialement, » continue Pereira, « chez les personnes qui souffrent d'une grande irritabilité nerveuse, et d'une trop forte activité des fonctions sensitives. » Il eût été plus exact de dire qu'on n'observe ces effets que chez ces dernières.

Puisque vous connaissez l'action physiologique de l'Hyoscyamus, et que vous l'employez déjà homœopathiquement, vous pourriez penser que je n'ai rien de plus à vous en dire ici. Mais vous seriez dans l'erreur. Votre connaissance du médicament en question vous enseigne-t-elle quelles sont les formes et les nuances de l'irritabilité nerveuse auxquelles il correspond spécialement? Si vous cherchez des renseignements dans la toxicologie, elle vous apprend que les vertus de la Belladone, de la Jusquiame et du Stramonium dépendent d'un « principe actif » commun, et qu'en conséquence leur action est essentiellement identique. Si, désappointé par cette insoutenable généralisation, vous recourez à vos auteurs de thérapeutique, vous ne trouvez rien de plus sur les rapports entre la Jusquiame, la Belladone et le Stramonium; mais vous la trouvez classée parmi les succédanés de l'opium pour les cas dans lesquels on désire se passer de l'influence cérébrale ou intestinale de ce dernier médicament! De la sorte, vous devez venir en définitive à l'homœopathie, si vous désirez apprendre à vous servir de la Jusquiame comme spécifique.

Nous avançons donc, comme résultat de nos expériences pathogénétiques et de nos observations cliniques, que l'Hyoscyamus agit comme poison ou comme médicament, comme Belladona ou Stramonium, mais avec une différence. L'état cérébral qu'il détermine est un mélange d'excitation et de troubles fonctionnels, c'est-à-dire de délire avec hallucinations; *mais il y a peu de congestion sanguine*. L'Hyoscyamus n'a donc pas à intervenir dans le traitement de ces hyperémies cérébrales pour lesquelles nous tenons la Belladone en si haute estime; il n'atteint pas non plus ce degré de trouble maniaque auquel s'applique le Stramonium. Mais, dans le délire d'un type moins violent et moins inflammatoire, comme dans de nombreux cas de *delirium tremens*, dans les formes les plus douces de désordre mental, spécialement chez les enfants,

et dans le cas où le sommeil est sans repos, ou trop rempli de rêves pour être une simple excitation mentale, Hyosciamus est un médicament des plus précieux. Il est souvent utile, de plus, dans ce que l'on peut appeler, chez les enfants, une « chorée locale, » c'est-à-dire, l'action de loucher, le bégaiement, les grimaces, etc., etc. Il y a quelque raison, *ab usu in morbis*, de supposer que l'Hyoscyamus possède une action *hématique*. En tout cas, il est plus fréquemment indiqué par les complications cérébrales de *la fièvre* que la Belladone ou l'Opium; et dans les formes les moins sthéniques de la *fièvre puerpérale*, il suffit à lui seul pour accomplir la cure. L'Hyoscyamus passe dans notre école pour un spécifique de la *diarrhée sans douleur* qui survient dans ce même état puerpéral. Enfin, nous employons assez l'Hyoscyamus dans les *toux nerveuses*, spéciacialement lorsque l'irritation commence ou est aggravée aussitôt que le malade prend la position horizontale.

Les expériences du Dr Harley avec l'Hyoscyamus confirment plutôt qu'elles ne modifient ce qui a été dit ci-dessus. Elles démontrent entièrement l'action délirante du médicament (p. 328, 331). Le délire est accompagné de vertiges et de contractions musculaires, avec sécheresse de la bouche et dilatation des pupilles; mais il n'y a pas rougeur de la face ni injection des yeux, non plus que céphalalgie. En outre, elles font voir combien l'Hyoscyamus produit quelquefois un portrait frappant des symptômes cérébraux du typhus. Ainsi, « après une heure, le pouls augmente de quatre pulsations; la sclérotique et la conjonctive sont un peu injectées ; la face, principalement les joues, est chaude et rouge; la langue sèche et brune à son centre; le reste de la bouche très-visqueux; beaucoup de somnolence et de vertiges. » Chez un autre malade, il y avait, « somnolence excessive, avec rêves et murmures de temps à autres. » Il y a augmentation de l'urée, ainsi que des sulfates et des phosphates, juste ainsi que cela a

lieu pendant l'action de Belladona, mais la circulation n'est pas si excitée.

Dans *Belladona* et *Stramonium*, j'ai déjà nommé les seuls vrais analogues de l'Hyoscyamus.

La grandeur des doses que vous employez (1) dépend beaucoup, je crois, de l'inertie de votre extrait. J'ai donné une fois des gouttes de notre teinture-mère à une phthisique, afin de soulager sa toux; mais elle eut de tels cauchemars que je dus suspendre le médicament. J'emploie d'ordinaire les dilutions de la 1re à la 4e décimale; mais chez les enfants j'ai obtenu des résultats remarquables de la 6e à la 12e dilution. Le Dr Harley assure que les personnes âgées sont très-sensibles à la Jusquiame.

Hypericum perforatum.

Je n'ai à en dire que peu de choses, sinon que je le trouve même plus utile que l'Arnica lorsqu'une blessure a intéressé un nerf isolé, comme celui du bras, par exemple. Le Dr Ludlam, de Chicago, a publié deux cas intéressants de blessure de la moelle, dans le but de faire voir que l'Hypericum est aux lésions du système nerveux ce que l'Arnica est à celles du système musculaire (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XVII, p. 523). Sa pathogénésie, qui est dans le *Manuel* de Jahr, devrait conduire à d'autres applications qu'il n'a cependant pas encore reçues.

De même que le Dr Ludlam, j'emploie la 1re dilution.

Le Dr Franklin, suivant son expérience acquise pendant la guerre Américaine, a appris à avoir toute confiance dans l'Hypericum pour toutes les blessures intéressant les nerfs et les centres nerveux. J'ai extrait ses recommandations d'une revue de son ouvrage: *Science and art of Surgery*, dans le vol. XXVII du *Brit. Journ. of Hom.*, p. 325:

(1) Le Dr Harley parle de quatre drachmes de teinture comme d'une « petite dose d'Hyoscyamus. »

« Les blessures des parties riches en nerfs, particulièrement des doigts et des orteils, et de la matrice des ongles, les blessures exposées et *douloureuses*, avec épuisement général par suite de perte de sang et grande prostration nerveuse ; les blessures déchirées, sont la sphère principale de son action. Il tient la même place par rapport à la lacération des tissus, que celle de l'Arnica par rapport à leur contusion. » Il recommande les dilutions élevées à l'intérieur, et localement une partie de teinture pour vingt parties d'eau chaude.

Je pense pouvoir recommander l'Hypericum pour le traitement de la commotion cérébrale, et de celle de la moelle épinière.

LETTRE XXV.

IGNATIA, INDIGO, IODIUM, KALI HYDRIODICUM.

Le premier médicament de la lettre d'aujourd'hui est un de ceux dont l'usage est presque particulier à l'école de Hahnemann. C'est la graine du strychnos de Saint-Ignace, la fève de Saint-Ignace.

Ignatia amara.

Elle se prépare en triturations, ou en teinture alcoolique. La pathogénésie originale est dans la *Matière médicale pure*. Jörg a aussi fait avec elle des expériences dont le compte-rendu se trouve dans l'ouvrage de Hempel.

Comme vous le savez probablement, l'Ignatia contient une proportion considérable de Strychnine. C'est sans aucun doute à cet alcaloïde qu'elle doit la plus grande partie de son énergie. Mais c'est tout autre chose d'avancer que l'Ignatia, et par conséquent Nux Vomica, sont de simples véhicules pour l'administration de la Strychnine, et devraient en conséquence être abandonnés en faveur de l'alcaloïde lui-même. Cependant les thérapeutistes de la vieille école semblent n'envisager que ce seul point de vue toxicologique de cet agent. Au contraire, nos expériences pathogénésiques, et nos observations thérapeutiques nous enseignent que l'Ignatia et Nux Vomica diffèrent essentiellement avec la Strychnine et l'un de l'autre, quelque grande que soit leur ressemblance de famille. J'ai déjà eu occasion de combattre une

erreur analogue à propos de Belladona, Hyosciamus et Stramonium.

A doses toxiques, l'Ignatia détermine simplement des spasmes tétaniques, et la mort par dyspnée. Mais ces phénomènes se réduisent à leurs éléments dans les symptômes produits par des doses plus faibles. Ignatia *exalte l'impressionnabilité de tout le système nerveux sensitif*, d'où les douleurs et autres sensations morbides éprouvées à peu près partout; la susceptibilité exagérée des sens spéciaux; la sensibilité émotionnelle; et, probablement par suite de l'excitation réflexe, des soubresauts, des contractions et des spasmes. Cette action du médicament n'est cependant pas profonde ni prolongée. Il survient bientôt une série de symptômes opposés, tels que de l'engourdissement, de la torpeur et de l'abattement, lesquels sont eux-mêmes aussi superficiels que leurs prédécesseurs. Les symptômes fébriles de ce médicament ont les mêmes caractères. Le frisson est promptement soulagé par la chaleur extérieure, et la chaleur n'est pas accompagnée de soif. Les symptômes des régions particulières sont justement des exemples de cette action générale. Je veux seulement signaler qu'il détermine un état flatulent excessif, et l'avance de la menstruation. Pour le reste je vous renvoie à la pathogénésie étendue d'Hahnemann. J'arrive à ses propriétés thérapeutiques.

L'hyperesthésie générale, les alternatives rapides dans l'état général, et de nombreux phénomènes locaux produits par Ignatia, le désignent comme un médicament de l'*hystérie*. C'est en effet un des plus puissants parmi nos remèdes de cette maladie. Il guérit avec rapidité certains symptômes locaux, tels que le clou et la boule hystériques, en même temps que son emploi persévérant améliorera considérablement les perversions fondamentales des fonctions nerveuses. Il est précieux encore dans le traitement de quelques manifestations de l'*hypochondrie* chez les hommes. Il entre assez souvent en jeu contre *les*

affections convulsives des enfants, lorsqu'elles ne sont pas assez cérébrales pour réclamer Belladona. Les convulsions réflexes causées par les vers en sont des exemples. L'Ignatia ne peut qu'être d'une grande valeur dans quelques formes de névralgies, pour lesquelles il occupe en effet un rang élevé comme remède. Les indications pour son choix dans la *prosopalgie* sont bien définies par le Dr Gerson dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XX, p. 415. Elles répondent au caractère général de l'action de ce médicament, telle que je l'ai esquissée. Dans la *proctalgie*, il a plus d'une fois effectué des cures, tantôt seul, tantôt alterné avec l'acide nitrique. Finalement, Ignatia est le meilleur médicament pour les effets des émotions perturbatrices, spécialement ceux de la peur et du chagrin.

Avec *Nux Vomica*, les alliés de l'Ignatia sont *Chamomilla*, *Coffea*, *Hyosciamus*, *Lachesis*, *Platina*, *Stramonium* et *Valeriana*. Cependant le premier seul est son plus proche parent.

Hahnemann recommande la 9e ou la 12e atténuation. Les cures de proctalgies ont été obtenues avec la 30e. Mais l'Ignatia semble en faveur également auprès de ceux qui emploient les basses atténuations, et de ceux qui se servent des hautes; c'est probablement un de ces médicaments dont l'action quantitative importe peu au résultat.

Je suis pour ma part très-satisfait des dilutions de la 2e à la 6e.

Je n'ai que peu de mots à dire de l'

Indigo.

Celui que l'on trouve dans le commerce pour la teinture est trituré pour l'usage médicinal.

Nos autorités pour l'Indigo sont une pathogénésie traduite de la collection du Dr Roth, dans la *Matière médicale* de Teste, et une autre par Lemble, dont un résumé est donné par Hempel.

Il m'est impossible de voir quoi que ce soit de caractéristique dans la perturbation du système produite par l'Indigo. Les organes urinaires semblent être ceux qui sont les plus irrités par lui. Comme remède de l'épilepsie et de la chorée, la vieille école l'a employée quelquefois avec succès. Teste déclare qu'il a guéri par son aide quelques fièvres vermineuses chez des enfants, et il l'a trouvé utile dans le catarrhe chronique de la vessie, et dans des rétrécissements de l'urèthre consécutifs à la gonorrhée (1). C'est un médicament que je n'ai jamais employé.

Je ne puis vous donner aucun renseignement sur des médicaments analogues, ni sur les doses à employer.

Et maintenant, dans le reste de cette lettre, je m'appesantirai sur un médicament qui, quoique n'étant pas tout à fait en première ligne, est cependant un de mes favoris, l'Iode, ou

Iodium.

Notre teinture est une solution alcoolique concentrée, et contient en conséquence un dixième d'Iode. On devrait l'appeler 1e X (l'Iode pur étant θ), et la traiter comme telle pour les autres atténuations.

Hahnemann nous a laissé, dans ses *Maladies chroniques*, une pathogénésie de l'Iode qui est, selon Teste, composée en grande partie des effets vénéneux de la drogue observés par les auteurs allopathes comme résultats de doses trop élevées. Il existe une précieuse monographie par le Dr Cogswell, *Prize Essay on Iodine and its Compounds* (Edimbourg, 1837); et une utile collection d'*Observations on the curative and noxious effects of Iodine*, par le Dr Wilcox, dans le premier volume des *Annals of the*

(1) [A l'île Maurice, j'ai été souvent à même de constater les bons effets d'une décoction de la plante, employée empiriquement par les nègres, pour traiter l'uréthrite aiguë.]
I. G.-M.

Brit. Hom. Society. Une *Study on Iodine,* par le Dr Madden et moi, fondée sur ces matériaux et d'autres, se trouve dans le vol. XXI du *Brit. Journ. of Hom.* Je dois vous renvoyer à ce mémoire pour compléter les détails de ma présente esquisse, ainsi que pour les autorités sur lesquelles j'appuie mes assertions.

L'action pathogénétique de l'Iodium est assez étendue; ses effets sur les diverses glandes sont d'un intérêt et d'une importance marqués; mais il développe en outre assez d'irritation dans les tissus, et manifeste quelques propriétés nervines et hématiques.

I. Permettez-moi d'abord d'appeler votre attention sur l'influence de l'Iode sur les fonctions nutritives. Son usage continu a fréquemment amené l'émaciation générale, avec sueurs et diarrhée colliquatives, et fièvre hectique. Dans notre mémoire, nous avons longuement discuté la raison probable de ce remarquable effet. Après avoir rejeté les théories qui font de l'Iode un stimulant des vaisseaux absorbants, ou font l'Iode empêcher la première digestion en développant une gastro-entérite, ou encore l'accusent de « liquéfier les tissus »; nous concluons à ce que son action véritable ait pour caractère de déprimer les vaisseaux lactés et les glandes mésentériques. Étant donnée une absorption imparfaite des éléments gras de la nourriture par les vaisseaux lactés et une élaboration insuffisante de leur contenu par les glandes mésentériques, nous aurons un des « canaux » les plus importants de la nutrition fermé et rendu inutile. Les aliments gras étant ceux qui sont pris par les vaisseaux lactés, l'amaigrissement devient plus rapidement apparent que si c'eût été les constituants albumineux de la nourriture dont l'approvisionnement était interrompu. Mais le Dr Hughes Bennett a montré que la présence de l'huile est essentielle pour l'assimilation de l'albumine, et que si les éléments gras des aliments sont fournis en quantité insuffisante, l'albumine, restant non assimilée dans le sang, sera déposée dans les

tissus sous forme de tubercules. En effet, dans plus d'une occasion, on a pu observer le développement de la phthisie pulmonaire chez des sujets saturés d'Iode, et chez lesquels jusque-là ne s'était pas manifestée de tendance tuberculeuse.

L'action sur les glandes, dont l'émaciation par l'Iode est de la sorte un exemple important, se montre encore dans les glandes salivaires, le foie, les glandes du système génital et la thyroïde. La salivation est bien plus souvent produite par l'Iode que par toute autre drogue, excepté le Mercure. D'après deux cas d'empoisonnement avec leurs autopsies, Christison pense que l'Iode a la propriété d'enflammer le foie. Dans l'un d'eux, « lorsque l'amaigrissement eut fait des progrès, on put sentir un foie induré. » Dans l'autre, à l'autopsie, on trouva « une hypertrophie de l'organe, qui était d'une coloration rouge pâle. » Il exerce une influence déprimante et hyposthénisante sur les glandes du système génital. Les seins et les testicules se sont plus d'une fois atrophiés sous son usage, et une diminution de l'énergie fonctionnelle des ovaires fait soupçonner que ces organes sont également affectés. Il a amené la stérilité chez de jeunes femmes fécondes avant, et dans l'iodisme complet, les règles sont d'ordinaire supprimées, et plus rarement deviennent abondantes et aqueuses. Mais l'action pathogénétique de l'Iode sur la glande thyroïde a une portée si considérable sur la question générale de l'homœopathie, que je dois l'examiner à fond ici.

J'avance que l'Iode est un irritant spécial de la glande thyroïde pour les raisons suivantes :

1° Coindet, Graefe et d'autres auteurs attestent ce fait que l'Iode produit souvent une aggravation primitive dans le traitement du bronchocèle. Le Dr Wood dit que « quelquefois la tumeur, au lieu de céder immédiatement, paraît d'abord stimulée jusqu'à l'inflammation, se tuméfie, et devient un peu douloureuse. » Et j'ai vu moi-même un cas dans lequel ce phénomène se montra pendant la

première semaine de l'administration d'un centième de grain d'Iode et d'Iodure de Potassium trois fois par jour.

2° Dans le XIe volume du *Brit. Journ. of Hom.*, vous trouvez l'observation suivante du Dr Goullon : « Un homme, âgé de 62 ans, très-bilieux, et affecté de la goutte depuis sa jeunesse, reçut d'un docteur allopathe, pour le traitement d'une sciatique, deux scrupules d'Iodure de Potassium dans quatre onces d'eau, à prendre par cuillerée à bouche matin et soir (c'est-à-dire 5 gr. du sel). Environ huit jours après, il survint une tuméfaction de la glande thyroïde à croissance extrêmement rapide, avec quelque sensibilité au toucher et sentiment d'oppression. « J'eusse désiré un récit plus détaillé de ce cas; mais, le plaçant à côté des aggravations par l'Iode signalées plus haut, je pense qu'il corrobore ma proposition.

II. La propriété d'irriter les tissus est presque aussi étendue dans l'Iode que dans l'Arsenic; mais elle n'est pas à beaucoup près aussi intense que dans ce dernier, excepté dans la portion supérieure de la membrane muqueuse respiratoire. Il affecte les membranes muqueuses et séreuses, ainsi que la peau.

1. A l'intérieur, l'Iode agit comme irritant du canal alimentaire entier. La seule portion de cet appareil dans laquelle nous ayons cependant des preuves d'une action spéciale est l'estomac, qui a été enflammé par l'usage *externe* de la drogue en question. La boulimie causée par l'Iode n'est probablement pas gastrique, mais un symptôme de l'appauvrissement des tissus dont la nutrition se fait imparfaitement par les glandes mésentériques déprimées. La membrane muqueuse respiratoire ressent l'irritation par l'Iode dans toute son étendue, mais spécialement dans sa partie supérieure. Des symptômes de catarrhe du nez et des sinus frontaux sont souvent produits d'une manière très-intense par l'Iodure de Potassium; et l'Iode lui-même détermine des souffrances variées du larynx et

de la trachée, allant de la toux sèche à l'enrouement, à l'aphonie, à l'inflammation chronique et même à la phthisie trachéale. L'irritation s'étend jusqu'aux poumons. Il y a fréquemment de l'oppression et des hémoptysies, et une fois au moins il y a eu inflammation de ces organes, terminée par la mort. La membrane muqueuse génito-urinaire ne paraît pas être affectée.

2. Notre connaissance de l'influence spéciale de l'Iode sur les membranes séreuses est basée sur des preuves plutôt thérapeutiques que physiologiques. Néanmoins le Dr Hempel nous dit que Wallace a constaté trois fois la production de la pleurésie par ses hautes doses d'Iodure de Potassium, et dans l'autopsie de Zink, rapportée par Christison, on trouva un épanchement de sérosité dans les plèvres et le péritoine.

3. Comme beaucoup d'irritants des membranes muqueuses l'Iode possède une influence analogue sur leur continuation extérieure, la peau. Les formes d'éruptions causées le plus communément par lui sont érythémateuses, papuleuses et pustuleuses. Le Dr Vogel l'a vu produire un aspect sombre de leur surface, semblable à celui que M. Hunt décrit comme caractéristique de l'Arsenic.

III. L'influence de l'Iode sur le système nerveux ne se voit que dans les cas graves d'empoisonnement, ou lorsque le système en est saturé (Iodisme). Il a plus de pouvoir sur la sphère motrice, y déterminant une agitation des extrémités, semblable au tremblement mercuriel, agitation allant jusqu'aux secousses et autres mouvements convulsifs; d'autres fois la terminaison de cet état par paralysie démontre le caractère essentiellement asthénique de cette influence. Dans la sphère sensitive, il se manifeste chez quelques personnes susceptibles différents désordres sensoriels, comme de l'obscurcissement de la vue, de la surdité partielle, des illusions des sens, du toucher, etc. Dans les sphères idéationnelle et émotionnelle l'Iode agit d'une

manière très-semblable à celle de l'Arsenic. Il existe un état permanent d'anxiété et de désespoir qui « diffère de l'hypochondrie, » sous ce rapport que les malades s'occupent du présent au lieu de l'avenir. Les patients décrivent communément cet état comme un sentiment de découragement et d'abattement tout particulier; et on les a entendus se plaindre de cela même en souffrant de violentes douleurs. »

IV. L'influence hématique de l'Iode est encore plus rare et plus cachée que son influence nervine. C'est un « antiplastique » comme le Mercure, et sous son influence prolongée le sang et les sécrétions deviennent clairs et aqueux.

Il y a deux organes sur lesquels l'Iode agit avec quelque intensité, et qui n'ont pas trouvé place dans l'analyse cidessus. Ce sont *la tête* et *le cœur*. L'Iode détermine presque toujours plus ou moins d'afflux de sang vers la tête, causant de la céphalalgie avec sentiment de plénitude, somnolence, épistaxis, et même une espèce d'intoxication. Et quant au cœur, les palpitations, avec fréquence du pouls correspondante, sont un signe constant d'Iodisme. Chez le patient très-susceptible du Dr Goullon, après le développement du goître, il survint tous les symptômes de l'endocardite aiguë (?) : oppression de la poitrine; faiblesse jusqu'à la syncope; battements du cœur intermittents, pénibles et tumultueux; perte d'appétit et vomissements. (Comp. Spongia.) Un symptôme particulier mentionné par Hahnemann est une sensation comme si le cœur était serré ou comprimé. (Comp. Cactus.)

A une ou deux exceptions près, je n'ai pas décrit avec minutie les effets physiologiques de l'Iode. On les trouve dans vos livres d'étude habituels; et l'homœopathie n'ajoute que peu à nos connaissances sur ces effets. Cependant, je dois entrer dans quelques détails sur son pouvoir thérapeutique.

1. L'influence particulière de l'Iode sur les fonctions

nutritives et ses affinités spéciales pour les glandes et les poumons rendent évidente sa parenté homœopathique avec ces affections scrofuleuses et tuberculeuses dans lesquelles il a une si grande réputation. Éclairé de la sorte vous continuerez de l'employer comme l'expérience vous l'a enseigné dans les inflammations torpides des glandes lymphatiques, et dans les ulcérations, les ophthalmies, et les caries qui portent ce cachet constitutionnel. Mais je voudrais appeler spécialement votre attention sur sa valeur dans deux des plus importantes de ses manifestations locales de la scrofule, le tabes mésentérique et la phthisie pulmonaire.

1. Dans la forme entièrement développée du *Tabes mésentérique*, le marasme des enfants, nous avons un tableau exact des effets morbides de l'Iode. Il y a une émaciation rapide, avec une toux laryngée sèche, d'abondantes sueurs nocturnes, et un état hectique ; l'appétit est tantôt vorace, tantôt nul ; et il y a tendance à la diarrhée. J'ai déjà avancé que l'Iode produit des désordres nutritifs principalement par ces mêmes glandes mésentériques. Son pouvoir sur la maladie idiopathique est considérable. Avec son usage les sueurs nocturnes disparaissent d'ordinaire en peu de jours ; et les symptômes restants cèdent assez rapidement si l'on peut assurer au malade une diète et une hygiène convenables. Je considère l'action de l'Iode dans cette maladie comme un des traitements les plus satisfaisants que nous possédions.

2. La ressemblance entre les effets de l'Iode et les symptômes de la *phthisie pulmonaire* n'est pas moins frappante. Localement il y a la pneumonie et l'hémoptysie ; constitutionnellement, l'amaigrissement et les sueurs nocturnes, la fièvre hectique et le pouls rapide, la toux, la diarrhée et les vomissements, et (chez les femmes) l'aménorrhée. Je voudrais pouvoir dire que l'Iode est aussi efficace à guérir la consomption pulmonaire qu'il l'est pour l'atrophie mésentérique ; mais je ne puis lui accorder ce pouvoir.

Vous devez néanmoins vous rappeler que les vertus de l'huile de foie de morue dépendent, de l'avis du plus grand nombre, de l'Iode qu'elle contient; je discuterai cette question en temps et lieu, mais, en attendant, je dirai que dans le traitement de cette terrible maladie j'ai retiré plus de bénéfices de l'Iode lui-même que de toute autre drogue. Il peut tout faire, hormis prévenir la formation des tubercules nouveaux. Fatale limite! me direz vous. Il en est ainsi en ce qui concerne la cure. Mais la palliation des symptômes et la prolongation de la vie ne sont pas de légers bienfaits, et ils peuvent être procurés temporairement par l'Iode (1). Il est on ne peut plus intéressant d'observer combien des cas de cette nature, non tuberculeux, quoique graves, s'améliorent sous l'influence de cet agent. Beaucoup de toux suspectes avec hémoptysie, amaigrissement et sueurs nocturnes; beaucoup de pneumonies chroniques ayant donné lieu à des abcès, ont été guéries par l'Iode. Au contraire, lorsqu'il y a des tubercules, l'amélioration momentanée est toujours suivie d'une nouvelle recrudescence de la maladie.

Après avoir ainsi délimité les rapports diathésiques de l'Iode, nous pouvons continuer notre étude et surtout celle de sa puissance curative dans les lésions des organes et des tissus qu'il influence spécialement.

1. Vous connaissez aussi bien que nous les vertus de

(1) Bahr a écrit ceci : Iodium est un de nos remèdes les plus importants dans la phthisie confirmée; il ne convient cependant qu'après que l'expectoration est devenue purulente. Ce médicament procure, plus que tout autre, des résultats curatifs, pourvu que nous ne persistions pas avec obstination à donner seulement de petites doses. Iodium 3e produit quelquefois de bons effets, mais Iodium 1re est souvent indispensable, et on ne doit pas redouter d'effets désagréables de l'emploi d'aussi fortes doses. Iodium est plus particulièrement indiqué, si la tuberculose est le résultat de la scrofule, dans les cas d'individus jeunes et robustes.

l'Iode dans le traitement de la stomatite mercurielle et de *la salivation*. C'est un des nombreux exemples d'homœopathie inconsciente dans la pratique de la vieille école. Dans la salivation idiopathique comme celle de la grossesse, il effectuera quelquefois la cure là où le Mercure aura fait défaut. Le Dr Wilcox a publié un cas frappant de cette nature.

Le *pancréas* est une glande si analogue, par sa structure et ses fonctions, avec les glandes salivaires, qu'un médicament agissant sur ces dernières peut à bon droit passer pour influencer le premier. En conséquence, l'Iode paraît être le principal médicament du pancréas dans l'organologie de Rademacher, et Wilcox a cité plusieurs cas d'affections aiguës et chroniques de cette glande dans lesquels l'Iode a procuré des guérisons. Je vous renvoie à ce mémoire, ou au nôtre, pour plus de détails. Je ne veux ajouter à ceci que cette maladie rare, appelée diarrhée adipeuse, a été à plusieurs reprises certifiée coïncider avec une affection du pancréas. Cela peut servir d'indication pour essayer de l'Iode dans son traitement.

2. D'après ce que nous avons vu des effets de l'Iode sur *le foie*, je pense pouvoir attribuer à une action homœopathique tout bienfait obtenu par lui dans les affections hépatiques. Je ne connais rien à ce propos, si ce n'est que le Dr Dudgeon a guéri une fois avec lui un cas rebelle de jaunisse dans lequel il soupçonnait une affection organique du foie. (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXII, p. 357.)

3. L'influence spéciale de l'Iode sur les glandes du système génital peut faire penser à l'employer dans les états morbides de ces glandes, particulièrement chez les sujets scrofuleux et tuberculeux. Chez de tels patients, l'aménorrhée, la galactorrhée et la leucorrhée ont été souvent guéries par lui. Je parle avec moins d'assurance lorsque j'avance que c'est à une influence analogue qu'est due la fonte de tumeurs mammaires, ovariques et utérines qui a été quelquefois accomplie par l'Iode. Il est digne de re-

marque, cependant, que les tumeurs de l'utérus qui, selon l'expression du Dr Ashwell, ont *fondu* sous l'influence de l'Iode, paraissent avoir invariablement eu leur point de départ au col, c'est-à-dire à la portion glandulaire et sécrétante de l'organe. De plus, l'Iode est un médicament d'une valeur éprouvée dans les inflammations et les indurations de cette partie. On devrait y songer, à mon avis, dans les cas de stérilité lorsqu'en même temps existe la diathèse strumeuse.

4. J'arrive actuellement au pouvoir de l'Iode sur *le bronchocèle*. Je n'ai pas besoin de raconter ici l'histoire de cette pratique, non plus que les témoignages en faveur de ses succès. Je ne veux qu'ajouter que je ne suis nullement certain que les vertus attribuées dans l'origine à l'éponge grillée fussent entièrement dues à l'Iode qu'elle contenait, et que je crois que nous pouvons souvent donner avec avantage Spongia au lieu d'Iodium dans le traitement de cette maladie. L'action pathogénétique de l'Iode sur la glande thyroïde définit clairement l'espèce de goître dans laquelle nous pouvons en attendre des effets curatifs. Il ne guérira certainement pas la forme exophthalmique; non plus que celle résultant de kystes développés au sein de la glande, encore moins son hypertrophie carcinomateuse. Mais « dans tous les cas d'hypertrophie pure, ou résultat d'une irritation chronique obscure ou d'une subinflammation de son tissu; en d'autres termes, dans tous les cas de goître pur, c'est-à-dire distinct des autres affections spécifiques qui peuvent être situées dans ce tissu aussi bien que dans tout autre, on peut raisonnablement espérer une cure. » (Wood, *Mat. méd.*, vol. II, p. 334.) Il est nécessaire de donner l'Iode à doses massives, ou de l'appliquer extérieurement, pour guérir le bronchocèle. Si vous voulez lire les trois admirables cas relatés par mon ami le Dr Kidd dans le vol. XXV du *Brit. Journ. of Hom.*, p. 177, vous serez, je pense, édifié sur ces points.

C'est tout ce que j'ai à dire quant à la place et à la va-

leur de l'Iode dans le traitement des affections glandulaires. J'arrive maintenant aux usages de ce médicament basés sur son action « irritante des tissus. »

1. L'Iode n'est pas un médicament marquant dans le traitement des affections de la membrane muqueuse du canal alimentaire. Le petit nombre d'usages auquel on l'a soumis dans cette région est cité dans notre « Étude. » Anatomiquement, la *surdité catarrhale* doit être mise dans cette catégorie, parce qu'elle paraît être une extension de l'angine pharyngienne par les trompes d'Eustache. L'Iode est peut-être inférieur à Pulsatilla quand cette affection est récente, mais, dans les cas chroniques, aucun médicament ne l'égale. J'en ai guéri plusieurs avec lui. (Voy. un d'eux dans le *Monthly Hom. Review*, septembre 1869.) Mais, sur quelques états morbides de l'appareil respiratoire, il exerce un pouvoir curatif d'un ordre très-élevé. Je le préfère sous forme d'Iodure de Potassium (dont je traiterai bientôt), lorsque ce sont les narines qui sont affectées, et de Spongia lorsque la lésion siége dans le larynx. L'Iode lui-même est devenu notre principal remède dans le *croup* vrai. L'histoire de son emploi dans cette maladie est parallèle de celle de son usage dans le goître. Hahnemann, guidé par un des symptômes de la pathogénésie de Spongia, conseilla son emploi dans le croup membraneux. Le résultat fut des plus satisfaisants. Mais, en 1841, le Dr Koch communiqua à l'*Hygea* les résultats de son expérience dans le traitement du croup, qui le portèrent à penser que l'Iode était ici un remède beaucoup plus puissant que Spongia, et que les vertus de ce dernier médicament dépendaient principalement, sinon entièrement, de l'Iode qu'il contient. Depuis cette époque, l'emploi de l'Iode dans le croup est devenu très-général, et ses seuls rivaux sont le Brome et le bichromate de Potasse. Je voudrais vous renvoyer à l'admirable monographie sur cette maladie, par le Dr Elb, de Dresde, que vous trouverez traduite dans le vol. X du *Brit. Journ. of Hom.* Plus récemment, l'avan-

tage de joindre l'inhalation à l'administration interne dans le croup a été démontré par les Drs Arnold (*North Amer. Journ. of Hom.*, vol. VII, p. 236), et Drake (même journal, vol. X, p. 296). Le Dr Meyhoffer a, de plus, fait des essais de diagnostic différentiel de l'Iode et du Brome, en appelant l'attention sur l'influence générale du premier comme excitant, et du dernier comme hyposthénisant; d'où il conclut que l'Iode est plus approprié au traitement du croup sporadique survenant chez les sujets en bonne santé auparavant, tandis que le Brome est préférable quand les fausses membranes des voies aériennes sont le produit du poison diphthéritique.

2. Je parlerai de la plupart des usages de l'Iode dans les affections des membranes séreuses à propos de l'Iodure de Potassium. Je ne veux faire mention ici que de son pouvoir curatif lorsqu'il est injecté dans l'intérieur d'un sac d'*hydrocèle*. Vous pourrez être surpris de me voir rapporter cette action à quelque influence spéciale ; vous direz qu'elle consiste plutôt dans la production d'une inflammation adhésive des parois du kyste, et que l'Iode n'est simplement qu'un succédané plus maniable du vin de Porto de nos prédécesseurs. Mais M. Jousset, de Paris, dans un remarquable article (1), a réuni de nombreux faits pour prouver : 1° que la production de l'inflammation n'est pas essentielle pour le succès de l'opération : 2° mais qu'elle nuit plutôt au résultat qu'autrement; 3° que souvent la cure a eu lieu par l'injection d'une solution aqueuse d'Iode, l'eau étant incapable de dissoudre plus qu'une 7000e partie. A cela je puis ajouter que les premiers succès de l'Iode dans les traitements de l'hydrocèle ont été obtenus par M. Ricord à l'aide de l'application locale de compresses imbibées de teinture diluée, et (dans un cas) de l'Iodure de Potassium donné à l'intérieur. Je ne puis, en

[(1) Voy. *Art médical*, année 1858, tome VIII.] I.-G.-M.

conséquence, qu'adopter les conclusions du Dr Jousset, que l'Iode guérit dans ces cas par une influence altérante spéciale exercée sur les parois séreuses du sac.

3. L'emploi de l'Iode, comme distinct de l'Iodure de Potassium et de l'huile de foie de morue, dans les affections cutanées, a été limité à des éruptions chroniques survenant chez les enfants scrofuleux. Une amélioration remarquable de la beauté des cheveux et de la propreté du cuir chevelu a suivi son usage chez ces sujets. (J'ai dernièrement guéri avec lui, en quelques semaines, une lèpre de quelque ancienneté, les symptômes constitutionnels du patient m'ayant indiqué ce médicament.)

Les états du système nerveux et du sang caractéristiques de l'Iode se présentent rarement, sinon jamais, comme maladies substantives. Ils concourent à renforcer les indications de son choix pour les maladies que nous avons déjà étudiées. Je ne saurais citer aucune affection cardiaque, excepté les simples palpitations, dans laquelle il doive être ou ait été utile (Voy. ce que je dis plus loin à propos de spongia). Je l'ai cependant trouvé très-efficace dans les céphalalgies congestives et les vertiges, particulièrement chez les gens âgés. Comparé aux autres médicaments, l'Iode se tient entre le *Mercure* et l'*Arsenic*, confondant la sphère de chacun d'eux dans la sienne : son action sur les voies aériennes peut se comparer avec celle du *Brome* et du *Kali Bichromicum*.

J'ai toujours employé l'Iode à la 3e dilution décimale dans les affections mésentériques et pulmonaires, la surdité, le croup et les congestions cérébrales pour lesquels je l'estime à un si haut degré. Dans le bronchocèle, la 1re ou la 2e décimale semble nécessaire, et je pense que ces dernières atténuations seraient plus utiles que de plus élevées dans les affections scrofuleuses. J'avoue que pour ma part j'ai rarement employé d'Iode dans ces dernières.

Parmi les composés de l'Iode, nous nous servons dans notre pratique des Iodures de Mercure et de Potassium. Je parlerai des premiers en traitant de leur base, le dernier vient plus à propos à cette place. Nous l'appelons par son vieux nom, quoiqu'il repose malheureusement sur une théorie incorrecte de sa composition.

Kali Hydriodicum.

La première dilution décimale (1^x) est aqueuse et les suivantes sont faites avec l'alcool.

Le *Manuel* de Jahr en contient une pathogénésie, extraite de Noak et Trinks. Ce n'est en somme qu'une collection des symptômes qui ont été observés comme résultats de trop hautes doses ou d'un usage trop prolongé de cette drogue, et que vous pourrez aussi bien et même mieux étudier dans Pereira.

Autant que nous la connaissons, l'action physiologique de l'Iodure de Potassium est en grande partie celle de l'Iode, exagérée sous certains rapports. Le *Coryza* de l'Iode est très-marqué, intéressant les membranes muqueuses du nez et de la conjonctive ainsi que celle des sinus frontaux. J'ai rassemblé, dans le vol. XXIII du *Brit. Journ. of Hom.*, quelques notes sur cette affection. L'écoulement nasal cause un sentiment de fraîcheur, et ne provoque pas d'excoriations, différent en cela du coryza de l'Arsenic. Dans le vol. XI du même journal vous trouverez quelques observations par le professeur Langston Parker à propos des effets de l'usage prolongé de l'Iodure de Potassium sur *la langue*. Dans quatre cas, l'organe devint sensible, tuméfié, bosselé et atteint de crevasses.

La *Purpura* a été aussi plus d'une fois déterminé par lui, ce qui coïncide avec l'influence hématique de l'Iode, et l'érythème ainsi que des éruptions pustuleuses ont mis en évidence son action sur *la peau*. J'ai déjà fait mention

des effets sur *les plèvres* qui lui sont attribués par le Dr Wallace.

A tout ceci on peut ajouter les remarques suivantes du Dr Ringer : « Les tissus influencés le plus fréquemment et le plus sérieusement par cette drogue lorsqu'il y a Iodisme, sont les membranes muqueuses des yeux et du nez, des sinus frontaux et de la bouche, ainsi que la peau de la face. On remarque en premier lieu un léger écoulement nasal, accompagné de quelques éternuments, et un peu de céphalalgie frontale ; au moment où ces symptômes s'accentuent un peu plus, la conjonctive oculaire est injectée et il y a écoulement abondant des larmes. Les tissus délicats qui entourent l'orbite se tuméfient, s'injectent, et s'œdématient, en même temps que dans certains cas un rash particulier apparaît sur la peau de la face. Ce dernier s'observe d'abord autour des yeux, après quoi il attaque le nez et les parties voisines, et enfin le menton. Les parties sont affectées le plus sérieusement dans l'ordre cidessus décrit. Le nez est quelquefois très-rouge, particulièrement au bout et en même temps un peu enflé. Le rash n'a pas toujours le même aspect. Il ressemble souvent beaucoup à l'acné, et est toujours vif, criblé et induré, mais les papules peuvent être grosses, et surmontées d'espèces de vésicules ou pustules à demi développées.

Certains usages thérapeutiques de l'Iodure de Potassium sont basés, sans aucun doute, sur la connaissance de ses effets physiologiques. Ainsi il est très-utile dans le coryza local intense, spécialement lorsque le nez est rouge et tuméfié. Dans un cas d'écoulement abondant opaque du nez, sans symptômes constitutionnels, survenu chez un enfant qui avait été exposé à la contagion de la diphthérie, après l'insuccès du Kali Bichromicum, du biiodure de Mercure, de l'Acide Muriatique et de l'Arsenic, un soulagement immédiat et une cure rapide suivirent l'administration de la 1re dilution d'Iodure de Potassium. Il est avéré d'autre part dans votre propre camp que ce médicament a guéri

un certain nombre d'hydrocéphalies aiguës à la période d'épanchement; qu'il a ramené une hydrocéphale chronique à des dimensions normales, et fait plusieurs fois résorber le liquide de l'hydrothorax. Le Dr Neligan le considère comme étant supérieur à tout autre médicament dans les affections cutanées; il cite le psoriasis, la lèpre, l'ichtyose et le lupus comme les formes dans lesquelles il l'a trouvé le plus utile. Mais vous savez bien que les vertus thérapeutiques de l'Iodure de Potassium sont bien autrement étendues. Lorsque nous entrons dans ce grand champ de son action comme remède de la *syphilis secondaire et tertiaire* et du *rhumatisme chronique*, la pathogénésie nous fait défaut comme guide. Un des points les plus faibles de notre théorie est qu'ici nous ne pouvons compter sur la loi des semblables lorsqu'il s'agit des vertus curatives de ce médicament. Néanmoins je ne puis douter qu'elles ne soient spécifiques de leur nature, et qu'elles ne dépendent d'une affinité élective pour les tissus affectés par le processus morbide.

Ainsi, il est aussi bienfaisant dans la simple périostite par suite d'une contusion du périoste, que lorsque cette membrane est attaquée par la syphilis ou le rhumatisme. De plus, l'affection de la langue décrite par le professeur L. Parker ressemble tout à fait à une affection syphilitique. Pour ma part, j'emploie l'Iodure de Potassium dans la syphilis, pour les ulcères des amygdales et du voile du palais, pour les gommes, — à peu près comme vous le faites. Et je ne vois pas comment nous pourrions faire mieux que de suivre votre pratique, si souvent couronnée de succès, en traitant avec ce médicament ces paralysies et ces épilepsies qui paraissent avoir une origine syphilitique. Dans le rhumatisme chronique, j'ai moins confiance en lui, et nous avons pour cette maladie de nombreux médicaments à action homœopathique.

Dans un mémoire très-intéressant paru dans le

vol. XXVI du *Brit. Journ. of Hom.*, p. 415, le Dr Madden a repris la question de l'Iodure de Potassium au point où nous l'avions laissée dans notre « Étude », qui correspond à ce qui est écrit plus haut. Il fait ressortir que les affections syphilitiques et rhumatismales et les indurations glandulaires, dans lesquelles ce sel est si bienfaisant, sont de la nature des *néoplasies organisées*, lesquelles étant des quasi-parasites de l'organisme, requièrent des parasiticides pour les détruire. Il y a beaucoup de raisons de croire que l'Iodure de Potassium soit un agent de cette sorte, et, en conséquence, cela expliquerait son action. D'où il suit qu'il doit être administré à doses massives, et que les indications de son emploi ne peuvent se trouver dans sa pathogénésie. Je me sens tout disposé à adopter cette théorie, et à employer l'Iodure de Potassium suivant elle.

Mon ami et collègue, le Dr Belcher, a publié dans le *Monthly Hom. Review* de mars 1869 quelques faits de son expérience allopathique avec ce médicament. Il l'a trouvé (et il le trouve) de la plus grande valeur dans le traitement de la goutte et du rhumatisme, aigus ou chroniques, appliqué sur la partie sous forme de solution concentrée. Mais il ne croit pas son action locale, car dans la plupart des cas il n'a pas remarqué de signes d'amendement dans les accidents avant que la constitution entière ait été influencée, ce que dénote le coryza. Il considère l'usage interne, à quelque dose que ce soit, comme d'une efficacité moindre. Cependant, un cas frappant est venu dernièrement d'Allemagne (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXVII, p. 677) dans lequel l'administration de l'Iodure de Potassium par doses de demi-grains, amena une amélioration merveilleuse dans l'état d'un patient atteint d'une goutte chronique.

Le Dr Belcher a encore publié un cas (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXVII, p. 236) dans lequel un groupe de loupes

sur la tête, datant de trente-trois ans, disparut entièrement en moins de quinze jours par un traitement de trois gouttes par jour de la première dilution d'Iodure de Potassium. J'ai revu le malade, et je sais qu'il n'y a pas eu de récidive. Il regarde aussi les glandes hypertrophiées comme fournissant des preuves triomphantes de l'efficacité de son médicament favori. Le Dr Cartwright a publié dans le *Monthly Hom. Review* de juillet 1848 deux cas dans lesquels les glandes cervicales s'hypertrophièrent sous l'influence du médicament, que l'on administrait pour d'autres affections.

La dose d'Iodure de Potassium, votre expérience le prouve, n'a pas besoin d'être infinitésimale. Je doute que nos « hauts-dissolutionnistes » l'emploient jamais. Tous les médecins de notre école qui s'en sont servis, — Drysdale, Hempel, Yeldham et Cl. Müller, — conseillent de l'employer à doses massives. En général, je donne à mes malades une fiole de la première dilution décimale, qu'ils prennent à doses croissantes jusqu'à ce que l'amélioration commence.

Avant de quitter l'Iode, je dois dire quelques mots sur l'

Oleum jecoris aselli.

Lorsque cet agent thérapeutique puissant fut introduit pour la première fois dans la pratique, l'opinion générale fut que ses vertus étaient dues à l'Iode qu'il contient. Pour le médecin homœopathe, la proportion infinitésimale (une partie pour 40,000) dans laquelle cet agent existait n'était pas un sujet d'embarras, et il pouvait démontrer d'une manière triomphante la parfaite homœopathicité de l'Iode à la plupart des maladies dans lesquelles l'huile de foie de morue était bienfaisante. Dans ces dernières années, cependant, il s'est accumulé tant de preuves de l'importance des matières grasses dans les opérations nutritives,

qu'il est devenu usuel parmi nous comme dans vos propres rangs de regarder l'huile de foie de morue comme un pur agent diététique. Je ne saurais pour mon compte souscrire à cette conclusion. Sans mettre un moment en question la grande valeur d'une huile animale facilement digestible comme article de nourriture pour les constitutions appauvries, je doute fort que les vertus entières de l'huile de foie de morue puissent être attribuées à ce seul mode d'action.

Lorsque nous nous rappelons que dans une cuillerée à café de cette huile nous administrons une dose d'Iode qui équivaut à une goutte et demie de la 3e dilution décimale d'Iode, et que nous l'administrons en général, cette huile, dans des cas auxquels l'Iode est tout à fait homœopathique, pouvons-nous douter qu'elle n'exerce une action curative? Si nous cessons de le croire, nous n'avons aucune raison de croire en aucun cas à l'action des doses infinitésimales. De plus, si c'est la substance oléagineuse *per se* qui guérit, pourquoi toutes les tentatives pour trouver des succédanées des huiles de poissons seraient-elles si peu suivies de succès? Ma conclusion est donc que les vertus de l'huile de foie de morue sont dues, en grande partie, à l'Iode qu'elle contient, et que dans nos prescriptions de cette huile, nous devrions toujours avoir présente à l'esprit la pathogénésie de l'Iode. Cet agent sera évidemment prescrit plus avantageusement sous forme d'huile de foie de morue dans les cas où il y a beaucoup d'amaigrissement, car alors nous introduirons tout à la fois, d'une part le spécifique pour guérir la tendance pathologique, et de l'autre le « pabulum » le plus approprié pour réparer le dommage matériel causé à l'organisme par les ravages de la maladie.

LETTRE XXVI.

IPÉCACUANHA, IRIS, KALI BICHROMICUM.

Le premier médicament que je vais étudier est à juste titre un favori des deux écoles.

Ipécacuanha.

Avec la racine sèche nous faisons une teinture et des triturations.

La *Matière médicale pure* contient une pathogénésie courte, mais caractéristique, de ce médicament, et on peut étudier avec fruit l'article que lui consacre Teste. La plus grande partie de ce que je vais en dire est contenu dans un mémoire sur ce médicament, que j'ai publié dans le *Brith. Journ. of Hom.*, vol. XXIII.

L'action *émétique* de l'Ipécacuanha est celle par laquelle il est le mieux connu. Etudions-la un moment. Le vomissement est un effet spécial, car il a lieu lorsque le médicament est introduit dans le système par d'autres voies que par l'ingestion. Néanmoins, il semble que l'action émétique primitive a lieu sur la membrane muqueuse de l'estomac, car il existe toujours une certaine irritation de ce tissu lorsqu'il en a été introduit une forte quantité dans l'organisme. Bien plus, l'excitation qui se produit dans l'opération complexe que nous appelons vomissement, est transmise aux centres nerveux par les nerfs

vagues, car, lorsque ces nerfs sont coupés, aucune irritation gastrique du fait de l'Ipécacuanha ou de tout autre agent n'aura d'effet émétique.

L'action de l'Ipécacuanha dans cette sphère peut donc se définir ainsi : « Une irritation inflammatoire modérée de la membrane muqueuse, provoquant, par une excitation réflexe transportée par les nerfs périphériques de la partie, de vigoureux mouvements musculaires. » Son action curative dans la même sphère est une démonstration importante de la loi des semblables. Il guérit la même espèce de vomissements qu'il détermine. Il n'est que de peu de valeur lorsque la membrane muqueuse seule est en défaut, ce qui est démontré par une langue chargée (Pulsatilla, Antimonium crudum). Il ne produit aucun effet contre le vomissement de la gastrite vraie (Arsenicum), et peu de chose contre les malaises sympathiques du cancer, de la phthisie, de la diphthérie, et autres maladies analogues (Créosote) dans lesquelles l'estomac est affecté primitivement. (Cependant, il rend assez de services dans les vomissements de la grossesse.) Mais il est presque certainement curatif dans les cas gastriques dans lesquels, sans autre affection sérieuse de la membrane muqueuse, il y a de fréquents efforts et des vomissements. (Le Dr Guernsey ajoute que des nausées continuelles sont une indication de plus pour l'Ipécacuanha.) Permettez-moi de vous citer à ce propos deux cas abrégés. Je les ai déjà relatés dans notre journal.

1. « 19 août 1864. Mrs F..., âgée de 39 ans. A perdu l'appétit depuis neuf mois, sans cause appréciable ; alors, vomissement de toute nourriture, avec grande débilité. Les intestins sont très-relâchés, les menstrues régulières. Trouvant en outre quelque cuisson aux yeux, je soupçonnai là une influence arsenicale, et la priai de m'apporter un peu de papier de tenture des murs de sa chambre, qui était vert. En même temps je prescrivis : « Ipecacuanha, 1re dilution, une goutte trois fois par jour pendant six jours.

Le 26. Les vomissements ont cessé, et elle se sent beaucoup mieux. (J'avais examiné le papier vert, et ne l'avais pas trouvé arsenical.) — Continuer.

2 septembre. Pas de vomissements. Les forces reviennent. — Continuer.

Elle prit l'Ipécacuanha pendant encore une quinzaine, et alors sacch. lact., trois semaines, afin de la garder en observation. Tous les symptômes cessèrent, et elle fut complètement rétablie. »

2. 1er août 1865. Frédéric G..., 54 ans. Depuis trois mois, a vomi tout ce qu'il a pris. Les aliments provoquent de la douleur pendant les courts instants qu'ils demeurent dans l'estomac; la langue est couverte d'un enduit brun, et crevassée. Les intestins sont en bon état, l'urine épaisse. — Ipecacuanha 1re, une goutte trois fois par jour.

Le 8. Il n'y eut plus de vomissements dès les deux ou trois premiers jours. Le sentiment de nausée persiste, et il y a quelque douleur après le repas. — Continuer.

Le 15. Continue d'aller mieux. — Continuer.

Le 22. Rien actuellement, qu'un état nauséeux léger, et la langue un peu chargée. — Pulsatilla 3e, trois gouttes par jour.

Il vint au dispensaire le 14 septembre pour demander un médicament pour sa femme, et m'annonça qu'il continuait d'être parfaitement bien.

Si maintenant nous considérons les organes respiratoires, nous trouvons un groupe de symptômes produits par l'Ipécacuanha, lesquels, tout en étant quelque peu idiosyncrasiques, sont cependant assez communs pour être regardés comme caractéristiques du médicament. Vous savez qu'il y a beaucoup de personnes qui ne peuvent séjourner dans une pièce où l'on pulvérise de l'Ipécacuanha sans ressentir son influence sur leurs organes respiratoires. Quelquefois ce sont les membranes muqueuses nasale et conjonctivale qui sont le plus affectées. Les yeux rougissent, cuisent et pleurent, et il se fait un écoulement copieux par les narines, avec éternuments incessants. Plus communément, c'est plus bas qu'est res-

sentie l'influence; il y a de la dyspnée, du sifflement et de la toux, se terminant par une expectoration muqueuse abondante.

Il est évident que notre première définition de l'action de l'Ipécacuanha est encore ici la bonne. Nous avons ici de même une irritation inflammatoire modérée d'une surface muqueuse correspondant à des efforts musculaires expulsifs; et ces derniers sont tout à fait disproportionnés avec le degré de l'irritation muqueuse, et montrent que les extrémités des nerfs afférents sont comprises dans le processus morbide. Encore ici, de plus, l'expérience clinique dirige dans le même sens. Les affections respiratoires dans lesquelles l'Ipécacuanha est curatif, sont le hay-fever, la coqueluche, le croup, et certaines formes de Bronchite et d'Asthme. Le sifflement du hay-fever, la violente toux expulsive de la coqueluche, et les paroxysmes spasmodiques du croup rangent ces diverses maladies sous la définition que j'ai donnée de l'action de l'Ipécacuanha. Et il existe des cas, moitié Bronchite et moitié Asthme, également névroses et phlogoses, dans lesquels l'Ipécacuanha remplace tous autres médicaments. Vous trouverez un cas pareil de ma pratique relaté dans le vol. V des *Annals of the Brit. Hom. Society*, p. 199.

Tout ce que j'ai écrit ici est exactement dans les termes de mon mémoire. Mon but était de démontrer que l'*usus in morbis* concourrait souvent, avec l'expérience pathogénétique, à nous faire trouver la sphère et le mode d'action précis de nos médicaments. L'Ipécacuanha remplissait bien ce but comme exemple. Je n'ai rien à ajouter à ses usages gastriques, excepté que j'ai des raisons de le regarder comme le remède principal dans le catarrhe gastrique au début. Mais notre usage de ce médicament dans les affections des organes respiratoires doit être intéressant pour vous, car, sous beaucoup de rapports, il est commun aux deux écoles. Je dois cependant vous faire

toucher du doigt qu'il est strictement homœopathique. Dans la coqueluche et aussi dans le croup, maladies dans lesquelles vous ne l'avez donné que comme émétique, vous voyez actuellement son opération spécifique. Laissez-moi vous dire, quant à la première, que c'est pendant la première quinzaine après l'invasion de la coqueluche, lorsqu'il y a des vomissements et une abondante expectoration muqueuse, què l'Ipécacuanha est si bienfaisant (alterné en général avec l'Aconit). Après lui, dans beaucoup d'occasions, Drosera devient mieux approprié. Dans les simples toux spasmodiques, ressemblant à celle de la coqueluche, avec beaucoup d'efforts pour expectorer des mucosités, l'Ipécacuanha est rapidement curatif. Je ne parle du croup que d'après Teste, qui regarde l'Ipécacuanha alterné avec Bryonia, comme un traitement presque infaillible. Le Dr Elb, dans l'excellent mémoire que j'ai déjà mentionné, démontre que le croup est une véritable « névro-phlogose, » et qu'il y existe un élément spasmodique aussi bien qu'inflammatoire. D'où sa pratique de donner l'Aconit alterné avec l'Iode. La prescription de Teste présente un caractère analogue, Bryonia étant capable de déterminer une inflammation avec production de fausses membranes dans l'appareil respiratoire (?), son rôle doit être de l'éteindre, laissant à l'Ipécacuanha celui de se rendre maître de la névrose qui l'accompagne. Jusqu'à présent, je n'ai jamais essayé ce traitement.

Je ne sais si vous avez jamais vérifié l'ancienne réputation de l'Ipécacuanha dans la dysentérie. Hahnemann s'oppose à ce qu'il soit considéré comme un remède de cette maladie, puisque son action pathogénétique est limitée à la production de simple diarrhée. (Il est sans aucun doute plus efficace dans la diarrhée que dans la dysentérie. Dans la diarrhée de dentition, dans celle d'été avec vomissements, même dans le choléra des enfants et la cholérine, l'Ipécacuanha jouit dans notre école d'une

haute réputation.) Mais il est impossible d'admettre que la « radix antidysenterica » ait gagné son nom sans raison; son mode d'action, lorsqu'il est curatif, est loin d'être chimique ou physique, et n'est pas autre que dynamique. Et quand nous considérons les phénomènes de la dysentérie, nous trouvons qu'un de ses symptômes les plus caractéristiques est le même que celui que nous avons vu, dans d'autres parties du corps, indiquer l'Ipécacuanha. Je parle du *ténesme*. Ce dernier est une action expulsive, violente et périodique, non proportionnée d'une manière nécessaire au degré d'irritation de la surface muqueuse. Lorsque de semblables actions musculaires sont connues comme toux ou vomissements, l'indication de l'Ipécacuanha est évidente. Il n'en est pas moins ainsi, même en l'absence de toute analogie, lorsque cette action s'appelle ténesme, et se passe dans la portion inférieure du gros intestin. Seulement ici, comme dans le croup, le degré d'irritation de la muqueuse est généralement trop élevé pour être vaincu par l'Ipécacuanha seul. De même que là Teste l'alterne avec Bryonia, de même ici l'habitude de notre école est de lui adjoindre Mercurius corrosivus. Il y a dans la dysentérie un autre élément qu'Hahnemann admet de nature à être combattu par l'Ipécacuanha. « Il est capable, » dit-il, « de diminuer la quantité de sang. » Le pouvoir de l'Ipécacuanha contre les *hémorrhagies* est très-curieux, mais indiscutable. Dans l'hémorrhagie intestinale (pas celle venant d'une ulcération), je l'ai vu rarement faire défaut; et dans l'hémoptysie, la ménorrhagie et la métrorrhagie, ainsi que dans l'hématémèse, il tient une place importante comme remède. Il y a dans sa pathogénésie quelques faibles indices de son homœopathicité à ces maladies; mais ni l'action pathogénétique, ni l'action curative ne semblent aucunement se rapporter à celle déjà décrite comme caractéristique du médicament. De sorte que, pendant que le fait pratique demeure pour

notre édification, l'explication théorique était jusqu'à présent impossible.

Depuis peu, le Dr Imbert-Gourbeyre nous a donné un de ses Traités *bibliographiques* complets sur l'Ipécacuanha, que vous devez consulter (*Art médical*, 1868). Il cite quantité de preuves des effets de l'Ipécacuanha sur l'appareil respiratoire, démontrant son pouvoir de déterminer (au-dessus et au-dessous des symptômes que j'ai mentionnés) l'épistaxis, l'hémoptysie, et même une fois la pneumonie. De plus, chez un des patients, non-seulement les crachats, mais encore les selles et les urines, étaient teintes de sang (obs. 1). Ce mémoire contient de nombreux témoignages des auteurs des deux écoles, quant à ses vertus dans les maladies que j'ai déjà énumérées, et auxquelles peuvent s'ajouter l'hématurie, la hernie étranglée, l'iléus, la fièvre intermittente, avec complication gastrique, la cachexie du quinquina, l'éclampsie infantile, et la choroïdite. Il y est qustion encore (ce que moi-même je n'aurais pas dû omettre) des observations du Dr Béchet pendant une épidémie de méningite cérébro-spinale purulente, dans laquelle ce médecin découvrit dans l'Ipécacuanha le remède spécifique pendant la période d'invasion (1).

Le pouvoir de l'Ipécacuanha contre les vomissements, à la dose d'une goutte de vin d'Ipéca, a été proclamé dans la vieille école, et a causé une confusion considérable dans ses vénérables assemblées. Vous avez probablement suivi cette histoire, qui se trouve principalement dans les colonnes du *Practitioner :* sinon vous en trouverez un résumé dans le *Brit. Journ. of Hom.* du mois d'avril 1870. On ne peut douter un seul instant que la pratique en question n'ait été apprise de l'école homœopathique, et qu'elle ne soit un exemple parfait du principe homœopathique et de ses applications.

(1) Béchet, *De la Méningite purulente épidémique.* Paris, 1852.

La « grande fréquence de l'administration » que l'on suppose nécessaire à cause de la petitesse de la dose, ne paraît pas mentionnée dans la plupart des cas cités; et on peut à bon droit la regarder comme une pensée après coup, inventée pour les besoins de la cause, et pour masquer la portée réelle de ces faits en faveur des infinitésimaux. Et « l'effet tonique » sur le système sympathique en général, auquel est attribué le pouvoir de l'Ipécacuanha, n'eût certainement jamais pu conduire à son emploi contre les vomissements, n'était la loi dédaignée du « similia similibus curantur. »

Les analogues de l'Ipécacuanha sont l'*Antimonium tartaricum*, et peut-être le *Lobelia* et le *Tabacum*, l'*Iris*.

Quant à la dose, j'emploie rarement ce médicament à une atténuation supérieure à la 1re et tout au plus à la 2e dilution décimale.

J'arrive à une plante qui, tout en n'appartenant pas en propre au continent Américain, a été signalée comme médicament par les praticiens de ce pays. C'est le « pavillon bleu. »

Iris Versicolor.

La racine de cette plante sert à préparer une teinture.

Dans l'article des *New Remedies* traitant de l'Iris, le Dr Hale a réuni plusieurs expériences faites avec cette teinture et une collection de tous les faits cliniques connus le concernant.

En Amérique, l'Iris passe pour être un émétique et un purgatif très-actif, et comme un excitant des sécrétions salivaire et biliaire; nos expériences, tout en vérifiant cette description, la complètent et la précisent. La comtent, car elles font vo ir que le pancréas est excité au

tant et plus que les glandes salivaires et le foie (ce fait est démontré par la brûlure continuelle ressentie dans cette région par un des expérimentateurs qui avait en même temps de fréquentes évacuations aqueuses, et par l'état congestif très-marqué de l'organe, chez les animaux empoisonnés par l'Iris); et la précisent, parce qu'elles indiquent que les vomissements et la diarrhée de l'Iris sont le résultat d'une hypersécrétion de toute la longueur du canal alimentaire, et que l'état morbide causé par ce médicament n'a que peu de tendance à aller jusqu'à l'inflammation.

Dans ces derniers temps, j'ai décrit avec assez d'exactitude l'état pathologique qui est le propre du « choléra Anglais,» lequel, je suppose, existe dans toutes les parties du globe. Les vomissements et les selles à l'état aigu, surtout bilieux, qui caractérisent cette affection automnale sont arrêtés de la manière la plus prompte par l'Iris. J'ai signalé ce fait à la Société homœopathique d'Angleterre, en octobre 1865, et dans le numéro de janvier suivant du *Monthly Hom. Review*, j'eus le plaisir de voir que le Dr Lade, de King's-Linn, avait rencontré des faits analogues. On l'emploie à l'occasion dans d'autres formes de diarrhée et de vomissements aigus. C'est le roi des médicaments pour le Sick Headache » (migraine avec vomissements), il soulage rapidement le vomissement; même dans la forme cérébrale de la maladie, et dans la variété gastro-hépatique il empêche par son emploi continu le retour des paroxysmes.

Pendant un instant, j'avais espéré trouver en lui le spécifique du choléra des enfants; mais je crains que tout en arrêtant promptement les vomissements, il n'atteigne pas la racine du mal, car la diarrhée continue sans interruption.

Avec l'Iris on a guéri la salivation mercurielle et celle qui est idiopathique, et on devrait y songer dans les affecions aiguës du pancréas.

Telle est la principale sphère d'action de ce médicament; je dois cependant ajouter qu'il a causé et guéri des affections vesiculo-pustuleuses, des névralgies du côté droit de la face et des pertes séminales sthéniques. Les expériences font pressentir en lui un degré d'utilité encore plus grand et pour lequel nous devons nous reposer sur l'avenir.

Les analogues de l'Iris sont l'*Antimonium Tartaricum*, le *Colchicum*, l'*Ipécacuanha*, le *Mercurius*, le *Podophyllum* et le *Stannum*.

Les dilutions basses sont les plus employées; je porte toujours avec moi la première.

Nous possédons deux composés d'Acide chromique et de Potasse, le Chromate et le Bichromate. Nous ne connaissons pas le premier comme médicament, et serions en peine de faire une distinction entre son action et celle du Bichromate. Ce dernier, sous le nom de

Kali bichromicum,

est mieux expérimenté et compte parmi nos médicaments les plus précieux. On en fait des triturations et au-dessus de la 3e, des solutions.

On fit simultanément en Angleterre et à Vienne des pathogénésies complètes du Kali bichromicum. On peut lire la pathogénésie anglaise dans l'appendice au *Brit. Journ. of Hom.* pour 1864. Les expérimentations de Vienne sont relatées dans l'*Austrian Journal* de 1847.

Les deux sont comparées en entier dans le *Hahnemann materia medica*, 1re partie, par le Dr Drysdale. On y a joint de nombreux faits cliniques, et d'autres encore sont publiés, toujours par le Dr Drysdale, dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XV.

Le Kali bichromicum est un médicament dont la Ma-

tière médicale de la vieille école ne connaît rien. Il me faut donc l'exposer *ab initio*.

Le Dr Drysdale caractérise exactement ce sel « un pur irritant des tissus organiques. » En le comparant à l'Arsenic, nous trouvons que les influences nervines, hématiques et myotiques manquent entièrement ; mais que sa sphère irritative des tissus est des plus larges, négligeant il est vrai les membranes séreuses, mais s'étendant au delà des membranes séreuses et de la peau jusqu'aux tissus fibreux d'une part, et à de nombreuses glandes de l'autre. Je veux tâcher de définir ses actions physiologiques sous ces titres.

1. On pourrait comparer l'action du Kali bichromicum sur les *membranes muqueuses* à celle de l'Arsenic, du Mercure et du Tartre émétique. Il détermine une augmentation marquée dans la quantité de mucus formé, lequel est quelquefois visqueux et filant, d'autres fois dégénère en pus. On trouve dans la membrane muqueuse respiratoire des degrés plus avancés du processus phlegmasique, et (lorsque le poison a été ingéré) il en est de même le long de l'appareil alimentaire. Dans la première de ces régions, il s'est formé de fausses membranes ; dans la dernière, il y a eu tendance à l'ulcération. Les portions de la membrane muqueuse principalement affectées sont celles de la bouche, de la gorge, la partie cardiaque de l'estomac, le duodénum, le jejunum et le rectum ; la membrane muqueuse respiratoire tout entière, y compris la conjonctive, et les uretères. Les actions toxiques ont leur peinture exacte dans les pathogénésies. Les expérimentateurs ont le pharynx injecté et douloureux, des éructations acides et du pyrosis, une digestion lente, le goût amer, des nausées et des vomissements, en même temps qu'une langue revêtue d'un enduit épais ; des selles dysentériques, du coryza, de l'enrouement et de la toux.

2. L'action du Kali bichromicum sur *la peau*, de même

que celle du Croton et du Tartre émétique, est déployée le plus complètement comme résultat de son application externe, quoique comme pour ces autres agents, l'effet soit spécial et puisse se produire dans d'autres circonstances. Dans le compte-rendu de l'expérimentation anglaise donné dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vous trouverez quelques gravures coloriées représentant les effets du poison sur la peau. Papules, pustules et ulcérations en sont les formes les plus caractéristiques. Les ulcérations ont une base large et des bords taillés à pic, sont profondes et généralement sèches.

3. Les glandes principalement affectées par le Kali bichromicum sont *le foie* et *les reins*. Sur la première son action est très-marquée. Voici un groupe de symptômes présentés par un des expérimentateurs : « Douleur pendant quelques jours dans l'hypochondre droit, selles rares, décolorées, couleur d'argile; goût métallique, haleine fétide et confusion des idées. » Chez les animaux empoisonnés par lui, on trouva le foie congestionné, hypertrophié, friable, d'une couleur d'un rouge-brun foncé, mais présentant à sa surface des taches jaune-blanchâtres se prolongeant dans sa substance et légèrement déprimées.

On trouve aussi les reins congestionnés d'une manière intense, la portion tubuleuse ramollie et ne se distinguant plus du reste, et l'urine, soit purulente, soit entièrement supprimée.

4. Les *tissus fibreux* sont très-irrités, comme le dénotent les douleurs très-aiguës ressenties par les expérimentateurs, spécialement aux articulations. Plus frappant encore est son effet sur le périoste, qui est le siége, non-seulement de douleurs à certaines places, mais encore d'un gonflement dur et caractéristique. Ces symptômes s'observent plus particulièrement dans les os pariétaux, malaires et maxillaires, ainsi que le tibia. Je ne vois aucune preuve que le Kali bichromicnm influence les os

eux-mêmes. Mais ses curieux effets sur le septum nasal démontrent un pouvoir positif de détruire les cartilages. Le Dr Drysdale décrit comme il suit ce qui arrive aux ouvriers qui travaillent le chrôme : « Pendant les premiers jours, il y a un écoulement par le nez d'un liquide clair, avec éternuments, surtout en allant au grand air ; puis le nez rougit et devient douloureux, en même temps qu'il exhale une odeur fétide. Alors ils ressentent une grande sensibilité douloureuse, plus marquée à la jonction des cartilages, et la cloison s'ulcère jusqu'à se perforer, pendant que les narines s'obstruent par la formation répétée de bouchons durs et élastiques (appelés par les ouvriers «briques»). Finalement la membrane muqueuse perd sa sensibilité et reste sèche, en même temps que la cloison est détruite et que l'odorat est souvent perdu pour des années. »

Les effets pathogénétiques que je viens de décrire sont fidèlement représentés dans les usages cliniques de la drogue, dont nous avons une expérience et des observations étendues.

Le Kali bichromicum ne rend aucun service dans les affections nerveuses idiopathiques ni dans les fièvres toxémiques.

L'exception apparente de la névralgie sus-orbitaire, qu'il a souvent guérie, n'en est probablement pas une, cette névralgie étant souvent sous la dépendance d'un désordre gastrique. Deux formes principales de cachexie sont cependant représentées dans sa pathogénésie, la syphilis et le rhumatisme chronique.

Voici ce qu'écrit le Dr Drysdale à propos de *la syphilis :*

« La ressemblance qui existe sous beaucoup de rapports entre l'action de ce médicament et celle du virus syphilitique, et aussi son analogie avec le Mercure, nous permettraient d'espérer de pouvoir trouver en lui un nouveau médicament de cette maladie. Quoique nous

soyons peu disposé à accorder quelque poids à une ressemblance purement superficielle, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer l'analogie que l'ulcère chromique guéri présente avec le chancre induré. Un moyen plus correct de juger de cette analogie est d'étudier le développement ultérieur des symptômes constitutionnels. Dans les effets de ce médicament, nous avons le rash cutané, puis le mal de gorge, qui a été pris pour une angine syphilitique, et en dernier lieu les affections de la peau, principalement celles à caractère pustuleux, qui présentent des croûtes noires et dures, et laissent une cicatrice déprimée. » L'expérience a confirmé l'espoir exprimé ici, comme on le verra dans les remarques que je ferai sur ses vertus curatives dans les affections de la gorge, de l'œil, de la peau et du périoste.

II. Les douleurs rhumatismales, causées par le Kali bichromicrum sont si nombreuses et caractéristiques, qu'il ne peut manquer de prendre rang parmi les médicaments des affections rhumatismales. L'expérience ici encore a confirmé les indications de la pathogénésie. C'est spécialement dans un champ intermédiaire au rhumatisme et à la syphilis, — dans le rhumatisme périostique et syphilitique, — que le Kali bichromicum joue un rôle si remarquable. On verra pourtant que son action n'est nullement limitée à de tels cas. Le rhumatisme indiquant le Kali bichromicum est chronique, et de la variété « froide. »

Suivons actuellement l'action curative de ce médicament dans la voie que nous avons déjà parcourue en décrivant ses effets pathogénétiques.

1. Dans le catarrhe chronique et les ulcérations de la membrane muqueuse alimentaire, le Kali bichromicum est souvent notre meilleur médicament. L'ulcère chronique commun du larynx se guérit rapidement sous son action. Je suis encore de l'avis des Drs Watzke et Russel,

en l'estimant très-haut comme remède de l'angine syphilitique. Il n'arrêtera pas, je crois, l'ulcération destructive développée parfois (nécessitant alors Mercurius ou Kali hydriodicum); mais il domptera l'inflammation chronique et guérira parfaitement les ulcérations superficielles. Dans la dyspepsie et les vomissements chroniques, suites de catarrhe gastrique, alors que la langue est recouverte d'un enduit épais et *jaunâtre* (un enduit blanc indique de préférence Antimonium crudum), le Kali bicromicum réussit fort bien. Il devrait être le meilleur remède de l'ulcère de l'estomac, comme il a été prouvé qu'il l'était pour les ulcérations du duodénum résultant de brûlures. — Dans la Duodénite chronique, notre choix hésite entre lui et l'Arsenic. Dans l'*ulcération chronique des intestins*, il marche parallèlement avec le Mercurius corrosivus, et a effectué des cures brillantes.

Les vertus du Kali bichromicum dans les affections de la membrane muqueuse respiratoire sont encore plus étonnantes. Dans le coryza aigu, la grippe, la laryngite catarrhale, la trachéite et la bronchite, il est souvent très-rapidement curatif, spécialement (du moins c'est mon opinion) lorsque la membrane muqueuse digestive est affectée en même temps. Il existe aussi des preuves très-nombreuses que c'est un puissant remède du vrai *croup membraneux*. Je ne l'ai jamais employé dans cette maladie, mais j'ai éprouvé avec lui du désappointement dans la diphthérie laryngée. C'est plus spécialement dans les affections chroniques de la membrane muqueuse respiratoire que le Kali bichromicum est efficace. Pour un « coriza chronique, » aucun médicament ne le vaut. Il a guéri des polypes des fosses nasales, et est préconisé dans l'ozène; mais je l'ai trouvé aussi incapable de guérir cette affection que tous les autres médicaments conseillés. Dans l'enrouement chronique, la laryngite et la trachéite, il a procuré des guérisons, et il pourrait être utile dans

l'ulcération du nez (1) et du larynx, syphilitique ou simple.

C'est surtout dans la *bronchite chronique* que le Kali bichromicum a gagné sa grande réputation. Il est indiqué lorsque les crachats sont tenaces, difficiles à détacher, et sont expulsés en filaments plutôt qu'en pelotes. Avant de quitter les membranes muqueuses, je dois vous dire ce que le Kali bichromicum peut faire pour *les yeux*. Il tient une place importante parmi nos médicaments pour l'ophthalmie catarrhale et strumeuse; il a même guéri des affections rhumatismales de la sclérotique et de l'iris. Il est utile en particulier dans le traitement de l'ophthalmie catarrho-rhumatismale.

2. Le Bichromate de potasse a été souvent employé avec grand avantage dans les éruptions pustuleuses; et c'est un des meilleurs médicaments, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur, des ulcères des jambes. Une origine syphilitique serait encore, dans ces cas, une indication de plus. J'ai guéri avec lui un acné rebelle de la face.

3. Le Kali bichromicum est décidément un médicament hépatique, ressemblant beaucoup au Mercurius. Une douleur sourde dans l'hypochondre droit, surtout limitée à un petit espace, et des selles décolorées, sont des indications pour le prescrire. Son action sur les reins a porté à l'employer dans la suppression d'urines qui suit quelquefois le choléra asiatique, et avec assez de succès.

4. L'action du Kali bichromicum, sur les tissus fibreux, a conduit à l'essayer, et avec succès, dans nombre de

(1) Le D[r] Ransford a publié un cas (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXIX, p. 304) qu'il appelle « ulcère malin du nez guéri par Kali bichromicum. » Je l'aurais plutôt appelé polype, peut-être malin. Il était dû à l'usage du tabac à priser. Le D[r] Hale (Ibid., vol. XVIII, p. 356) a guéri le polype simple des fosses nasales par l'application topique de la 1[re] trituration décimale.

rhumatismes localisés et autres affections analogues. Dans l'article du Dr Drysdale, vous trouverez des cas de céphalalgie rhumatismale, de lombago, de sciatique et de périostite guéris par lui d'une manière très-satisfaisante.

Les principaux médicaments dont l'action générale ressemble à celle du Kali bichromicum sont le *Kali hydriodicum*, l'*Hepar sulfuris*, et les sels de *Mercure*. Dans son influence sur les membranes muqueuses et la peau, il ressemble aussi à l'*Arsenic* et au *tartre émétique*. Le *Spongia*, l'*Iode* et le *Brôme* agissent comme lui sur le larynx et la trachée. Le *Mercurius* sur le foie; le *Mezereum* et la *Phytolacca* sur le périoste.

Je recommande les six premières dilutions. La 3e est la plus communément employée, excepté dans la syphilis, dans laquelle les atténuations les plus basses de ce sel et du chromate neutre l'ont été avec les plus grands avantages. Dans les affections aiguës, je préfère cependant la 6e. Pour l'usage externe, comme pour les ulcères, un grain du sel pur dissous dans 8 onces d'eau, sera trouvé d'une force tout à fait suffisante.

LETTRE XXVII.

KALI CARBONICUM, CHLORICUM, NITRICUM ET PERMANGANICUM, KALMIA, KREOSOTE, LACHESIS.

Parmi les composés du Potassium et des sels de Potasse, nous avons déjà étudié le Bromure et l'Iodure de Potassium, ainsi que le Bichromate de Potasse; et la Potasse elle-même nous a passé sous les yeux sous le nom de Causticum. Il nous reste à étudier maintenant les autres médicaments de cet ordre, dont nous nous servons dans la pratique.

Le premier d'entre eux est le Carbonate de potasse.

Kali carbonicum.

On le prépare en solution, d'abord dans l'eau, puis dans l'alcool; on en fait aussi des triturations.

La pathogénésie se trouve dans les *Maladies chroniques*. Si nous croyons cette pathogénésie détaillée, nous devons trouver le Kali carbonicum homœopathique à tous les maux qui affligent le corps humain. En fait, sa sphère curative est très-limitée. C'est dans le traitement des affections des organes respiratoires qu'il est le mieux connu; et il s'est souvent trouvé curatif de ces affections pulmonaires, désignées en général sous le nom de « phthisie, » avant que l'on ne connût l'exploration physique; il est recommandé fortement par Noak et Trincks, dans leur

Manuel, pour la pleurésie, je ne sais sur quelle indication. Il paraît aussi avoir quelque influence sur le système utéro-ovarien. Hahnemann le recommande dans la suppression des règles, ou quand elles tardent à faire leur première apparition à l'époque de la puberté. On en a parlé avec de tels éloges pour soulager les douleurs dans le dos, chez les femmes grosses (1), pour la ménorrhagie (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXVII, p. 683), et pour les effets du manque de soins après la fausse couche, que je le soupçonne d'avoir quelque pouvoir contre la congestion utérine (on l'a conseillé contre la toux causée par le relâchement de la luette. Voy. *Annals*, vol. IV, p. 543)).

On verra par ce qui précède que le *Causticum* n'est pas un analogue si voisin du Kali carbonicum que pourrait le faire supposer leur relation chimique. Le *Natrum muriaticum* est peut-être le médicament qui s'en rapproche le plus.

Comme le Kali carbonicum était employé par les premiers Hahnemaniens beaucoup plus qu'aujourd'hui, je devais supposer que les plus hautes dilutions étaient les plus efficaces. Cependant, le Dr Clotar Müller écrit : « Tant que j'ai employé ce médicament de la 6e à la 30e, je n'en ai observé que peu ou point d'effet. Mais depuis que, pendant plusieurs années, et sur le conseil du docteur Gruber, je l'ai donné à la 1re et à la 2e; j'ai obtenu de meilleurs résultats, en particulier dans quelques cas de tuberculose pulmonaire. Nous arrivons actuellement au Chlorate de potasse, que l'on prépare au moyen du carcarbonate.

Kali chloratum.

Il y a une courte pathogénésie du Kali chloricum dans le *Manuel* de Jahr. On peut aussi consulter avec fruit un

(1) J'ai tout dernièrement donné la 6e dilution dans un cas de cette nature, avec les résultats les plus satisfaisants.

mémoire du Dr Evan Fraser dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XVIII, sur son emploi à l'extérieur.

D'après ce que je lis dans vos journaux, j'imagine qu'aucun médicament n'est plus en faveur généralement de nos jours parmis vos praticiens, que le Chlorate de potasse. Vous paraissez croire en son pouvoir d'améliorer les états cachectiques de l'économie, et vous le donnez en conséquence dans des maladies telles que la syphilis, le cancer (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXV, p. 518) et la phthisie, dans lesquelles l'état général présente ce caractère. Ses qualités désinfectantes, lorsqu'il est employé en solution, paraissent être de même nature, ainsi que vous le savez bien, et c'est un fait que je n'ai vu nulle part mieux exposé que dans les cas cités par M. Fraser, dans le mémoire auquel j'ai fait allusion. Il existe une tendance croissante à faire revivre cette ancienne notion que le Chlorate de Potasse produit ces effets en vertu de la forte proportion d'oxygène qu'il renferme. A une époque, cette théorie était supposée avoir peu de valeur, parce que l'on retrouvait dans l'urine le sel non altéré. Je ne puis me prononcer sur cette question. Si cette théorie est vraie (et je dois dire que l'action analogue du Permanganate lui donne quelque poids), l'usage interne du Chlorate de Potasse nous est aussi compréhensible que ses applications extérieures; il équivaut aux inhalations d'oxygène.

Je dois réclamer pourtant comme appartenant au dynamisme et à l'homœopathie un des emplois les mieux établis du Chlorate de potasse, basé sur son pouvoir sur la *stomatite*.

Permettez-moi de vous renvoyer à un cas publié dans le *Med. Times and Gazette*, du 22 mai 1858. « Un enfant avait pris, du 16 mars au 18 mai, et trois fois par jour, d'abord 10 grains, et ensuite 5 grains de ce sel pour une ophtalmie strumeuse. Le 18 mai, l'enfant revint avec une bouche très-malade. La salive s'écoulait de ses lèvres, il y avait sur la langue et à la surface interne des lèvres de

nombreuses ulcérations des follicules; une d'elles, très-grande, occupait l'espace d'un schilling sur le dos de la langue. Les glandes salivaires étaient tuméfiées et douloureuses, la bouche était remplie de salive, quoique le ptyalisme ne fût pas extrême, ni les gencives ulcérées. Sous ce dernier rapport, et d'après l'existence de plus grandes ulcérations sur la langue, cette stomatite différait de celle du Mercure. » M. Jonathan Hutchinson, aussi (*Lancet*, 13 mars 1848), cite ce fait curieux que le Chlorate de Potasse détermine une forme de stomatite très-semblable à celle qu'il guérit. — Notre expérience est entièrement d'accord avec la vôtre quant à la valeur du Chlorate de Potasse dans ces cas. M. Fraser pense qu'il possède un pouvoir spécial sur l'ulcération, et cite un cas probant dans lequel ce processus morbide, ayant lieu dans la gorge d'un syphilitique, fut arrêté par lui. Le Dr Drysdale a publié (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXV, p. 316) un cas de paralysie faciale commençant par de la névralgie de la face, et dans lequel une cure rapide eut lieu au moyen du Kali chloratum, 1e décimale, après l'insuccès de Belladonna et Rhus. Il fut conduit à l'employer par la présence de la sensibilité du côté paralysé au toucher et à la pression).

Dans son action sur la bouche, le Chlorate de Potasse a pour analogues le *Mercure*, l'*Iode*, les acides *Nitrique* et *Muriatique*, et l'*Iris*.

Votre usage de ce médicament démontre qu'il manifeste ses propriétés spéciales à doses massives. J'emploie d'habitude la 1re trituration décimale. M. Fraser trouve que 10 grains pour une pinte sont suffisants pour l'usage externe.

Le troisième sel de potasse qui se présente est le Nitrate, Nitre ou

Kali nitricum.

Le Nitre du commerce, dissous dans l'eau chaude et

cristallisé par le refroidissement, est trituré pour notre usage.

Sa pathogénésie est dans les *Maladies chroniques*, sous le titre de « Nitrum. » Cependant la meilleure exposition de ses effets pathogénétiques est dans Hempel.

Lorsque j'étais allopathe, le Nitre était un de mes médicaments favoris dans le traitement des affections fébriles des enfants. Je lui supposais une action chimique sur le sang, et dynamique sur la circulation surexcitée. Je ne vois aucune raison d'avouer que je fusse dans l'erreur. Hahnemann dit : « Comme la production du froid dans le système est l'effet primitif du Nitrum, son action dans les fièvres inflammatoires ne doit être que palliative. » J'ose dire qu'il en est ainsi ; mais dans ces fièvres éphémères, un palliatif remplit à beaucoup près le même but qu'un remède curatif. J'ai de meilleurs remèdes à ma disposition aujourd'hui ; mais je n'oublie pas mon Nitre affectionné. J'avoue, bien plus, que je n'ai pas encore trouvé de place pour lui dans ma nouvelle thérapeutique. Les effets pathogénétiques qu'il a produits à l'occasion, ne manquent pas d'intérêt. Outre son influence anti-plastique sur le sang, et son pouvoir de réduire la circulation, il manifeste des propriétés nervines actives. Dans un des cas d'empoisonnement par lui, recueillis par Hempel, il a donné lieu à une paralysie générale avec cécité ; dans un autre, à une chorée ; chez un troisième, à un œdème aigu de tout le corps. Son action diurétique bien connue, de plus, est digne d'être notée et étudiée. En somme, je pense que le Nitre a de grandes chances de devenir un « médicament d'avenir. »

Je ne puis rien dire quant à présent sur des médicaments alliés ou sur la dose.

Le permanganate de potasse

Kali permanganicum,

a été connu jusqu'à ce jour sous le nom de « Fluide de

Condy, » état dans lequel il désinfecte et enlève les odeurs par le moyen (suppose-t-on) de la forte proportion d'oxygène qu'il contient (comp. Kali Chloricum). J'en fais mention à cette place parce qu'il a dernièrement été expérimenté, et pourrait combler une lacune dans le traitement de la *diphtérie maligne*, lacune ouverte pendant si longtemps, à notre grand détriment. L'expérimentation héroïque du Dr H. C. Allen (que vous trouverez dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXV, p. 343) a démontré dans le Manganate de Potasse la propriété de développer une inflammation aiguë de la gorge, s'étendant aux fosses nasales, au larynx, aux glandes salivaires et aux trompes d'Eustache. En même temps que ces symptômes, il y avait diurèse et une constipation opiniâtre. Mettant ensemble cette affinité élective du médicament pour la gorge et les parties voisines. et sa propriété chimique de dissoudre les fausses membranes et de détruire les émanations infectes de la diphtérie, le Dr Allen l'essaya dans un cas désespéré de la forme maligne de cette maladie, et en obtint les résultats les plus rapides et les plus brillants. Les remèdes habituels avaient été donnés sans effets; l'odeur de l'haleine était devenue insupportable; il s'était établi, une diarrhée infecte et de couleur foncée, en même temps que, dit-il, « pendant les vomissements, les liquides pris par la bouche étaient rejetés par le nez, et un affaissement général semblait le précurseur d'une terminaison fatale. A cette période, je fis dissoudre 3 grains de Permanganate de Potasse dans un demi-verre d'eau, j'en donnai à la malade une cueillerée à café à 9 heures du soir, recommandant de répéter cette dose toutes les heures jusqu'à mon retour. Appelé à minuit, je la trouvai beaucoup mieux, respirant plus facilement, tandis qu'une transpiration chaude était survenue. Continué le médicament. Le matin suivant je la trouvai assise dans son lit, et son aspect extérieur totalement changé. A l'examen de la gorge, à mon grand étonnement, je trouvai la fausse

membrane, jusqu'alors si étendue, presque disparue, et n'ayant plus laissé qu'une petite tache visible sur l'amygdale gauche. L'état de l'haleine, si infecte, était entièrement changé; de fait, il me fut impossible de découvrir aucune odenr. On continua le médicament toutes les trois heures pendant qu'elle était éveillée, et elle entra rapidement en convalescence. »

Le Dr Allen ajoute : « Cela me rappelle de nombreux cas dans lesquels je n'eusse pas donné autre chose qu'un tel médicament, mais qui se terminèrent par la mort, n'ayant pu être vaincus par les moyens ordinaires.

Cependant, je dois dire que jusqu'à ce jour je n'ai eu qu'une occasion d'essayer le Permanganate de Potasse, et que l'effet obtenu fut nul ! Peut-être était-ce un de ces cas au-dessus de toutes ressources (Cas XXXVIIIe, de « Cinquante cas de diphthérie, » dans le *Brit. Journ. of Hom.*, octobre 1870). J'ai su depuis que nos collègues de Liverpool ont éprouvé le même mécompte.

Les Drs Drummund et Woodgates (*Monthly*, *Hom. Rev.*, vol. XI et XII) louent hautement un gargarisme de Permanganate (1 grains pour 7 onces d'eau) dans l'angine ulcéreuse.

Le Laurier des montagnes,

Kalmia latifolia,

ne figure dans mà liste de médicaments que parce que sa pathogénésie est contenue dans la collection d'Esrey, et nous vient du Dr Constantin Hering. Le seul point digne d'être noté dans cette pathogénésie, est qu'il diminue d'une manière très-marquée la force et la fréquence des battements du cœur. Je ne serais pas en mesure de dire si cette action sur la circulation est exercée, comme celle de l'Aconit, par les nerfs vaso-moteurs, comme celle du Tartre émétique, par les nerfs vagues, ou comme celle de la Digitale, sur la substance du cœur elle-même. On l'a peu

employé dans les maladies. Le Dr Russell dit l'avoir essayé dans un cas de palpitations nerveuses, mais avec des résultats purement négatifs.

Etudions maintenant la place occupée dans la médecine spécifique par la

Créosote,

dont on fait des dilutions alcooliques pour nos usages.

Il y a dans le *Manuel* de Jahr une pathogénésie de la Créosote, dans laquelle sont incorporés les résultats d'une expérimentation faite par le Dr Wahle. La monographie du Dr Cormack contient des renseignements très-intéressants sur cette drogue ; et de toute façon on doit consulter l'article de Teste.

Les résultats des expériences du Dr Cormack sur les animaux me semblent négatifs sous le rapport de la valeur médicale de la Créosote. Elle semble suspendre les fonctions du premier organe dont elle traverse les capillaires, déterminant des vertiges et de la stupeur si elle a été introduite dans les carotides, l'asphyxie si c'est dans les veines. Les effets sont sans doute dus à la coagulation de l'albumine du sang, puisque la Créosote exerce une semblable influence dans d'autres circonstances. Les propriétés curatives de cette drogue, en applications locales, paraissent pourtant dépendre de cette influence. Si votre expérience vous conduit à penser favorablement à ces usages, je vous conjure de ne pas les abandonner, jusqu'à ce que vous ayez trouvé quelque chose de mieux. Ceci est tout à fait en dehors du domaine de l'Homœopathie ; elle n'approuve ni ne désapprouve cette pratique.

Lorsque nous en venons cependant à étudier les effets dynamiques de la Créosote, l'aspect des choses change. Pereira n'est jamais plus homœopathe dans son honnêteté inconsciente, que lorsqu'il traite des propriétés de cette drogue. « A hautes doses, écrit-il, son ingestion cause le

vomissement et la diarrhée » ; et encore, « lorsqu'on a considérablement augmenté la dose, on a produit avec elle la *diarrhée* et même la *dysentérie.* » Et alors il en arrive à nous dire : « Comme remède interne, la Créosote a, surtout dans ce pays, une célébrité comme médicament doué d'une propriété extraordinaire d'arrêter les *vomissements* » ; en Suède, on l'a trouvée très-utile dans une très-forte épidémie de *dysentérie;* et les D[rs] Spinks et Kesteven ont publié des cas de *diarrhée* ordinaire dans lesquels on l'a employée avec succès. En même temps, pour couronner le tout il ajoute cette formule : « De temps à autre il augmente la quantité de la sécrétion urinaire; mais dans le diabète il produit quelquefois un effet opposé. »

La puissance de la Créosote sur les *vomissements* est la seule de ces actions sur laquelle j'ai besoin de m'étendre. Elle est reconnue par nous avec nos doses exiguës, d'aussi bon cœur que par vous avec vos doses massives. Ainsi les vomissements de la phthisie, du cancer du foie ou de l'utérus, de la grossesse, ou d'une affection chronique des reins, sont souvent arrêtés par elle. Je dois ajouter que j'ai en traitement un cas chronique de cancer de l'estomac, dont les vomissements sont toujours arrêtés par la Créosote lorsqu'ils deviennent gênants. Je crois que quelques médecins estiment très-haut la Créosote dans les vomissements hystériques.

Tel a été le principal usage tant homœopathique qu'allopathique de la Créosote. Mon ami le D[r] Hilbers, cependant, considère la Créosote comme bien capable, dans quelques maladies épuisantes, de soutenir les forces autant que d'arrêter les vomissements; il compte beaucoup sur elle dans le traitement de la phthisie. De plus, comme les autres antiseptiques (voy. Arsenic et Carbo), la Créosote possède une influence dynamique sur les écoulements de mauvaise nature et la putridité. Dans une occasion, j'ai obtenu une très-belle cure d'un écoulement

de lochies persistantes, qui étaient devenues noirâtres et infectes. (Le Dr Bayes la recommande dans la leucorrhée corrosive.)

Mais nous devons à l'esprit fertile et original de M. Teste un remarquable développement des usages de la Créosote. Il a appelé l'attention sur les effets de l'usage continu de la langue fumée, consistant en « une sorte de scorbut, la carie des dents, l'altération putride de l'haleine, la constipation, un malaise général et à la longue une véritable cacohymie. » Il conclut alors à ce que la propriété de la Créosote, appliquée localement, est non-seulement de soulager momentanément les douleurs dentaires, mais encore d'arrêter les progrès de la carie, de nature dynamique. En coordonnant tous ces faits, il trouve en eux la justification des propositions suivantes, fruits de son expérience.

1. La Créosote est pour les enfants de tout âge aussi bien que pour les adultes, le principal remède de l'*odontalgie* causée par la carie des dents.

2. Lorsque la *dentition* s'accomplit d'une manière assez fâcheuse pour constituer une maladie, donne lieu à une irritation générale et à une sorte de cachexie avec dégénérescence des dents, spécialement lorsque l'enfant est constipé, la Créosote est le remède spécifique.

Je puis attester l'exactitude de ces propositions d'après des essais répétés de ma propre pratique, qui m'ont procuré des succès presque uniformes (1). Je ne puis néan-

(1) Voici ce que m'écrit le Dr Madden : « J'aime beaucoup la Créosote dans la dentition. Mon premier cas traité fut mon propre baby. Elle avait été extrêmement colère, irritable, et n'avait pas dormi de trois ou quatre jours, et la Chamomille n'avait fait aucun bien. Je donnai Créosote 24, et un quart d'heure après elle était endormie ; elle dormit profondément pendant onze heures de suite, et s'éveilla joyeuse. La nourrice était presque épouvantée, et pensait que j'avais donné quelque opiacé... »

moins être de l'opinion de M. Teste lorsqu'il va jusqu'à vanter la Créosote comme « spécifique de la syphilis des enfants à la mamelle. » S'il limite cette propriété, comme il paraît le faire plus tard, aux cas « dans lesquels la maladie se manifeste sous la forme exanthémateuse », je serai d'accord avec lui. Mais il m'a été impossible de constater aucun effet de la Créosote sur la profonde cacohymie que détermine souvent cette triste maladie. M. Teste ajoute encore que la Créosote convient mieux aux enfants délicats et cachectiques; lorsqu'elle est donnée à ceux qui sont doués d'une constitution vivace, vigoureuse et riche, elle leur procure de tels malaises qu'il devient nécessaire de leur donner du fer métallique comme antidote. Les principaux analogues de la Créosote sont *Carbo animalis* et *vegetabilis*, *Mercurius* et *Petroleum*.

J'ai toujours employé la deuxième dilution pour les vomissements et les écoulements fétides, mais j'ai suivi l'exemple de M. Teste en donnant la douzième dans la névralgie dentaire, et la vingt-quatrième dans la dentition maladive.

J'ai actuellement à appeler votre attention sur un des plus importants de nos venins de serpents, celui de la vipère fer de lance, trigonocephalus Lachesis, connu parmi nous sous le nom de

Lachesis.

Dans l'origine, des triturations du venin de ce serpent furent faites par le Dr Hering, de qui nous tenons tout notre présent approvisionnement de ce médicament : Dans ce pays, nous ne l'avons que sous forme de teinture et on ne peut se la procurer au-dessous de la cinquième dilution centésimale. La pathogénésie du Lachesis a été faite par le Dr Hering; vous la trouverez esquissée dans le *manuel* de Jahr. Presque tous les usages importants de ce médicament sont basés cependant sur les effets de

la morsure du serpent, que l'on peut lire dans n'importe quel traité de chirurgie.

Il est généralement admis que les phénomènes constitutionnels résultant des morsures de serpents dépendent en partie de l'empoisonnement du sang, en partie de la « détresse » des centres nerveux. C'est une question non résolue encore de savoir si ces deux effets sont primitifs ou si les symptômes nerveux sont l'effet de l'intoxication du sang. Je penche à les croire tous deux primitifs, quoique je ne doute pas que ce soit par son absorption et sa diffusion dans le système circulatoire que le poison atteigne les centres nerveux. Les nerfs pneumogastriques sont ceux qui décèlent principalement l'influence du poison : Ainsi, nous trouvons un sentiment de constriction et d'étouffement au niveau de la gorge, une dysphagie et une dyspnée spasmodique, et un ralentissement, presque un arrêt dans l'action du cœur. Si la réaction a lieu, l'influence hématique du virus devient apparente. « L'altération du sang amène des troubles fébriles à type adynamique, aggravés par les accidents locaux survenus en même temps dans la partie mordue ; et le patient peut succomber à leurs progrès dans une période plus éloignée ». Je cite ces renseignements de l'ouvrage de feu le professeur Miller, *Principles of surgery ;* il continue : « L'affection locale elle-même est formidable. Par l'absorption du virus dans le sang et sa diffusion consécutive dans l'économie, le principe vital est sidéré en général. Les mêmes phénomènes ont lieu localement par l'imbibition du poison dans la région blessée. Sous l'influence de la blessure la partie s'enflamme, et les accidents, augmentant sans entraves, à cause du défaut de résistance vitale aussi bien chez tout l'individu que localement ; ils atteignent bientôt le degré le plus grave, — la gangrène accompagnée de l'infiltration diffuse d'une sanie putride. » Tous ces phénomènes donnent lieu nécessairement à une fièvre secondaire d'un type typhoïde.

Actuellement j'ai déjà, en parlant d'Apis, donné les raisons pour lesquelles ces phénomènes toxiques nous guident dans le choix de nos médicaments selon la loi de similitude. Le Lachesis est un autre exemple de l'application de la doctrine. Il existe deux grandes sphères d'action dans lesquelles il s'est trouvé réussir comme médicament; et elles correspondent précisément aux phénomènes hématiques et nervins produits par la morsure du serpent.

1. Il n'existe aucune raison de supposer que dans une toxæmie primitive, telle que le typhus, le Lachesis occupe quelque place comme remède, à moins que la fièvre jaune ne soit une exception. Mais lorsqu'une affection locale prend un caractère malin, et qu'elle devient le point de départ d'un empoisonnement du sang et de la prostration des énergies nerveuses, on ne peut lui comparer aucun médicament. Le meilleur exemple que je puisse prendre est la *gangrène traumatique*, dont vous trouvez trois cas dans l'article de Hempel, dans lesquels l'effet du Lachesis fut des plus surprenants. (Le D[r] Francklin, que j'ai cité à propos de l'Hypericum, confirme de sa propre expérience cet usage du Lachesis et dit : « Je ne saurais trop instamment recommander l'emploi de ce médicament pour la gangrène. ») D'autres exemples nous sont fournis par le *charbon*, la *pustule maligue*, la *pychémie* (suite de *phlébite*), et le *mal de gorge gangréneux* (non diphthéritique), toutes maladies dont le D[r] Carroll Dunham nous a cité des cas démontrant la puissance curative du Lachesis (1). Vous apercevrez en même temps que l'on pourrait largement étendre cette liste, et qu'un tel principe d'administration nous donne en ce médicament un remède important et souvent nécessaire.

2. Le pouvoir du Lachesis sur les nerfs pneumogastriques est très-fréquemment mis en jeu. C'est un médicament excessivement utile dans ce qu'on peut appeler la

(1) *American Hom. Review*, vol. IV.

gorge irritable, spécialement lorsque la toux est excitée par les sensations morbides ; vous trouverez un cas probant de cette espèce dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXII, p. 488, auquel je serais à même d'en joindre un autre semblable (1). Je le trouve excellent pour une angine nerveuse dans laquelle le degré de *douleur* continue est hors de proportion avec l'inflammation présente). Le Lachesis a une puissance remarquable pour soulager la toux sympathique d'une affection cardiaque, et il agit de même sur celle des abcès pulmonaires et de la phthisie. On doit y penser dans la boule hystérique, dans le rétrécissement spasmodique de l'œsophage, et dans les palpitations nerveuses.

Telles sont les principales sphères d'action du Lachesis; mais il a trouvé encore d'autres applications, les unes empiriques, les autres tirées de sa pathogénésie.

1. C'est un médicament très-utile aux femmes à l'*âge critique*. Les souffrances de la *ménopause* qui sont de son ressort sont les « bouffées de chaleur, » ainsi que les maux de tête brûlants (au vertex), et les douleurs de dos.

2. Le Dr Black l'a donné avec beaucoup de succès dans un cas d'*inflammation du cæcum* qu'il a raconté dans le *Brit. Journ.*, vol. V. Je l'ai donné moi-même avec bénéfice dans un cas où des douleurs anormales affectaient cette partie des intestins.

3. Le Lachesis a effectué des cures dans quelques formes de « céphalalgie avec nausées. » Je vous conseille la lecture des écrits du Dr Black « On Headache » dans le *British Journal*, vol. V, et à un cas dans le vol. XXII, p. 482.

(1) Je puis encore vous renvoyer à une collection de cas démontrant l'action de Lachesis, par son premier parrain, le Dr Hering, dans le vol. II du *Brit. Journ. of Hom.*, p. 369. Les maux de gorge nerveux qui sont en tête de ces séries corroborent ce que je dis à ce propos. Une « sensation d'une place desséchée dans la gorge » est un symptôme caractéristique l'indiquant.

4. Le Lachesis est souvent un bon médicament pour les « ulcères irritables. » Le Dr Madden compte beaucoup sur lui pour arrêter les menaces d'ulcération autour de de la cheville, dans des cas de varices de la jambe.

Quelques expériences intéressantes par le Dr Mitchell, d'Amérique, sur le venin des serpents, sont racontées dans le *Medical Times and Gazette* du 6 février 1869. Sa manière de voir est que cet agent affaiblit tellement les vaisseaux que le sang s'échappe librement. Le Lachesis est de la sorte homœopathique au *Purpura*.

Les propriétés thérapeutiques du Lachesis ont soulevé à diverses époques assez d'incrédulité. Ma propre expérience avec lui ne s'est pas étendue aux accidents « malins » dans lesquels il est si estimé; mais je pense que personne ne peut lire dans Hempel les trois cas du Dr Dake, et dans l' *American Homœopathic Review* les « *séries* » du Dr Carroll Dunham, sans être convaincu que le médicament mérite sa réputation.

Les analogues du Lachesis sont les autres venins de serpents *Crotalus Naja* (1), et *Arsenicum*.

Comme la 5e et la 6e dilution sont les plus basses que nous puissions nous procurer, je ne puis rien dire quant à la dose. C'est un médicament tenu en haute estime par ceux qui emploient habituellement les atténuations élevées.

(1) [Et *Vipera torva*.]

I. G.-M.

LETTRE XXVIII.

LAUROCERASUS, LEDUM, LEPTANDRA, LITHIUM, LOBELIA LYCOPODIUM, MAGNESIA CARBONICA ET MURIATICA, MANGANUM, MENYANTHES.

Le premier médicament sur la liste assez longue de ce jour est le Laurier-Cerise,

Laurocerasus,

avec les feuilles duquel on prépare une teinture.

Il y a dans le *Manuel* de Jahr une pathogénésie du Laurocerasus extraite d'Hartlaub et Trinks; Hempel y a ajouté les quelques expériences faites avec lui par Jœrg et ses élèves.

Le Laurier-Cerise est un de ces végétaux qui, de même que l'amande amère et le cerisier sauvage (Prunus Virginiana), doivent leurs vertus en grande partie à l'acide hydrocyanique qu'ils contiennent. J'avoue ne rien trouver de particulier dans les symptômes produits par le Laurocerasus; et je ne vois aucune raison de l'employer en place de l'acide lui-même.

Le Laurocerasus a été fort peu employé; et je ne puis vous donner aucun renseignement sur la dose la plus convenable.

Nous arrivons au Thé des marais, au Romarin sauvage.

Ledum palustre.

La teinture se prépare avec les rejetons tendres et les feuilles.

La pathogénésie du Ledum est dans la *Matière médicale pure*, mais on doit aussi lire l'article de Teste.

D'après la pathogénésie d'Hahnemann, nous fûmes conduits à employer le Ledum dans quelques éruptions papuleuses de la peau, et dans le rhumatisme chronique affectant les hanches et les malléoles. Hahnemann a noté aussi la frilosité comme un symptôme caractéristique du médicament. Mais j'avoue que pour ma part je savais à peine comment me servir du Ledum avant d'avoir lu l'article de Teste. Il le classe avec Arnica, Rhus et Croton pour sa double relation avec les affections cutanées et l'arthritisme. Il pense qu'il agit spécialement sur ces parties du corps où le tissu cellulaire est rare, comme les doigts et les orteils, et pour cette raison affecte plutôt les petites articulations que les grandes. Il le recommande en conséquence pour le *panaris* de cause traumatique, pour la vraie *goutte* d'un caractère subaigu, et siégeant aux mains et aux pieds. De plus il proclame Ledum être, par rapport aux *blessures par instruments piquants*, ce que l'Arnica est pour les contusions.

En outre de quelques exemples démontrant cette propriété du médicament, il cite ce fait qu'il procure un soulagement presque immédiat à la démangeaison causée par les piqûres de moustiques : et cela donné à l'intérieur à la 15e dilution ! Dans les piqûres des abeilles et des guêpes, le résultat, dit-il, est moins prompt, mais encore très-satisfaisant (1). Sur la peau, le Ledum détermine (suivant cet auteur) une « éruption eczémateuse, siége de picote-

(1) Voyez un cas dans le *Monthly Hom. Review* d'avril 1869, p. 203.

ments et de prurit, laquelle envahit le corps entier, pénètre dans la bouche, probablement aussi dans les voies aériennes, et occasionne une toux spasmodique qui est quelquefois très-violente. On rencontre quelquefois un état semblable chez des sujets goutteux.

Je ne puis qu'ajouter que, autant que j'ai eu l'occasion de vérifier ces assertions, je les ai trouvées parfaitement correctes.

Outre les médicaments déjà cités, le Ledum a quelques points de ressemblance avec *Bryonia*, *Pulsatilla* et *Ruta*.

Les conseils de M. Teste sont le mieux exécutés avec ses dilutions, c'est-à-dire environ la 6e ou la 12e.

Mon prochain médicament est Américain, la « Racine noire. »

Leptandra virginica.

La teinture de la racine, et les triturations de « Leptandrin, » sont les préparations officinales.

Le Dr Hale, dans ses *New Remedies*, donne une pathogénésie de ce médicament, avec des remarques cliniques.

L'action du Leptandra a lieu sur le *Foie* et les *Intestins*.

Le Dr Burt souffrit d'une douleur brûlante profonde dans la région du foie, du côté de la vésicule du fiel, douleur qui s'étendait vers la colonne vertébrale. En même temps, il y avait des symptômes sympathiques comme une céphalalgie frontale, de la sensibilité des globes oculaires et une douleur à l'épaule gauche. Un expérimentateur rapporte que le médicament fit naître immédiatement chez lui une jaunisse. Les évacuations intestinales sont très-affectées par Leptandra. Son effet le plus caractéristique et le plus ordinaire se voit dans des selles fréquentes, abondantes, *noirâtres*, *fétides*, et pulpeuses que le patient retient difficilement. Par un usage prolongé de ce médicament, les selles deviennent aqueuses, et contiennent plus tard une quantité de mucus.

Le Leptandra n'a pas encore été très-employé comme remède; mais les usages qu'on en a faits se sont précisément accordés avec les effets pathogénétiques que je viens de décrire. Dans certains cas de « céphalalgie bilieuse » et de « souffrance hépatique, » spécialement lorsqu'en même temps existent les selles noirâtres caractéristiques, il a été très-utile ; de plus, il s'est trouvé quelquefois curatif de la dysentérie.

Il ressemble beaucoup à *Bryonia*, *Iris* et *Podophyllum*. On a employé les plus basses atténuations.

Dans le vol. IV, p. 9 de l'*American Hom. Review*, on trouve une pathogénésie du

Lithium carbonicum.

Je me sens à peine disposé à dire quoi que ce soit de ce médicament, si ce n'est pour appeler votre attention sur un cas d'hémiopie par suite d'excès de travail des yeux, guérie par lui par le Dr Carroll Dunham, et que vous trouverez dans le *British Journ. of Hom.*, vol. XXVI, p. 489. L'Hémiopie est parfaitement représentée dans le symptôme 33 de la pathogénésie. Le Lithium s'emploie en triturations.

Nous sommes encore sur le sol Américain en arrivant au médicament suivant sur notre liste, le «Tabac indien.»

Lobelia inflata.

Une teinture ou des triturations se font avec la poudre telle qu'on l'importe ici.

La pathogénésie originale du Lobelia a été faite par feu le Dr Noack et est transcrite dans l'appendice au 1er vol. du *British Journal*. Elle est reproduite, avec de nouveaux matériaux, dans les *American provings* d'Esrey et dans la seconde édition des *New Remedies* de Hale.

Vous connaissez la ressemblance exacte qu'il y a entre

les effets du tabac indien et ceux de l'herbe pernicieuse à laquelle il a emprunté son nom. La sphère principale du Lobelia est sans aucun doute celle des nerfs pneumogastriques. Aucune drogue ne produit plus uniformément cet état appelé « nausée » ainsi que le vomissement qui l'accompagne. La pratique homœopathique l'a utilisée avec succès dans la *cardialgie*, au sujet de laquelle je vous renvoie à Esrey et Hale.

Mais le principal intérêt du Lobelia a rapport à une autre région sous l'influence du pneumogastrique, aux organes respiratoires. A-t-il quelque relation spécifique avec l'asthme? ou soulage-t-il simplement ses accès en amenant le relâchement comme tout autre nauséant? Je le crois homœopathique à la constriction asthmatique des canaux aériens. Chacun sait ce qu'a dit le poëte Darwin:

> « Fell Lobelia's *suffocating* breath
> Loads the dank pinions of the gale with death. » (1)

Et un expérimentateur, qui prit de la teinture une cuillerée à café tous les quarts d'heure jusqu'à en ingérer près d'une once, sans avoir de vomissements, se plaignit d'un resserrement général de la poitrine, et d'une respiration un peu laborieuse. Je ne voudrais pas attacher trop d'importance à ces observations, si ce n'est toutefois parce que j'ai souvent apporté un soulagement rapide dans certains accès d'asthme en administrant le Lobelia. Et comme je le donne aux 2e, 3e et 6e dilutions, je suis assez certain que j'emploie un remède homœopathique. Je pense, de plus, avoir observé de bons effets de l'usage continu de ce médicament, spécialement lorsque les attaques surgissent facilement d'une cause gastrique. Le Lobelia soulage aussi quelque peu la *sensation* de dyspnée chez les emphysémateux.

(1) « Succombe aux émanations *suffocantes* du Lobelia, lesquelles « chargent de mort » les ailes humides de la tempête. »

Je note, sans être en état de confirmer l'observation, que le Dr Jeanes considère une urine sédimenteuse comme une indication caractéristique du Lobelia. De plus, qu'un des expérimentateurs souffrit d'une brûlure piquante à la peau, « surpassant beaucoup en intensité celle du Mezereum, du Ledum, du Polygonum et de l'Euphorbia. »

Les analogues du Lobelia sont l'*Antimonium tartaricum*, la *Digitale*, l'*Ipécacuanha* et le *Tabacum*.

J'ai déjà indiqué les dilutions de 2 à 6 comme celles qui m'ont rendu le plus de services.

J'arrive maintenant à un de ces curieux médicaments, dont nous devons presque entièrement les vertus au procédé Hahnemannien de la trituration. Il s'agit du Pied-de-Loup.

Lycopodium clavatum.

La poudre à sécher bien connue est triturée pour notre usage.

La pathogénésie originale du Lycopodium est dans les *Maladies chroniques*. Un guide à travers ce labyrinthe nous est fourni par une admirable étude de ce médicament par le Dr A.-C. Pope, et que vous trouverez dans le *Brit. Journ.*, vol. XVII. Dans le second volume du même journal, vous trouverez quelques expérimentations de pathogénésie avec Lycopodium, et dans le 18e volume se trouve une réexpérimentation abrégée conduite par le prof. Martin d'Iéna et ses élèves.

Ces dernières pathogénésies ont été faites avec la drogue en nature et quelquefois la première trituration. Les symptômes généraux sont ceux d'excitation, de circulation accélérée, de céphalalgie, d'augmentation de l'appétit, d'évacuations plus fréquentes, d'augmentation des désirs sexuels. La principale affinité locale manifestée le fut pour les *organes urinaires*. Il y eut miction fréquente

et quelquefois douloureuse; l'urine était nuageuse et sédimenteuse, de temps en temps chargée de mucosités et de sang.

On peut appeler cela l'action imparfaite du Lycopodium, correspondante à ses usages allopathiques. Ceux-ci se bornent aux affections urinaires. Dans la rétention d'urines spasmodique des enfants et dans le catarrhe vésical des adultes, il jouissait d'une réputation considérable avant même qu'Hahnemann ne développât ses propriétés plus étendues au moyen de la trituration.

Lorsque nous examinons la pathogénésie qui est dans les *Maladies chroniques*, et sans aucun doute bâtie sur des expérimentations faites avec des atténuations, la scène change beaucoup. Au lieu de lésions aiguës, nous trouvons une maladie s'accroissant graduellement et d'une manière chronique; au lieu de l'excitation, nous avons de la dépression et de l'abattement, une faiblesse mentale, nerveuse et corporelle; un air maladif et des extrémités froides, de l'anorexie, une digestion lente et irrégulière, un état flatulent, de la constipation, un catarrhe passif des voies aériennes, un état de langueur de l'enveloppe cutanée, comme effets de son influence. Tel est le caractère général de l'influence du Lycopode dans son action la plus profonde. Je suis trop peu sûr des détails de la pathogénésie pour tenter d'expliquer ou d'analyser leur expression physiologique. Je pense cependant, d'après l'expérience clinique, pouvoir fixer la sphère d'action de ce médicament.

C'est ainsi que j'établis tout d'abord ce fait que le Lycopodium n'a d'influence directe ni sur les nerfs, ni sur le sang, ni sur les muscles.

C'est un médicament purement végétatif, affectant les trois grandes fractions de l'appareil muqueux, ainsi que leurs prolongements cutanés.

1. Le canal digestif et le foie est le siége le plus important de l'action du Lycopodium. Il est une forme de

dyspepsie dans laquelle il se trouve tout à fait spécifique : un cas-type de cette espèce a été rapporté par mon ami, le Dr Hutchinson, dans le *Brit. Journ.*, vol. XXV, p. 500. Les éléments constituants d'une dyspepsie semblable se présentent quelquefois, et indiquent souvent ce remède. Dans le *pyrosis*, il est presque toujours curatif, et lorsqu'il ne réussira pas, ce sera Nux vomica. Pour les *flatuosités*, le choix repose, en général, entre Lycopodium et Carbo vegetabilis ; je crois le premier mieux indiqué lorsque la distension a lieu dans les intestins, et le dernier lorsqu'elle se passe dans l'estomac et gêne la respiration.

Pour la *constipation*, le Lycopodium occupe un rang élevé comme remède, ressemblant beaucoup ici à Bryonia. Teste le recommande beaucoup pour la constipation opiniâtre des jeunes enfants. D'après son expérience, il correspond mieux aux indigestions résultant d'une nourriture farineuse lourde et fermentescible. J'ai aussi employé le Lycopodium, suivant ses suggestions, pour cette espèce d'*entérite* si dangereuse, développée chez les enfants par une nourriture qu'ils sont incapables de digérer, et cela avec succès souvent.

Ici encore, lorsque le Lycopodium fait défaut, Nux vomica réussit.

Outre les affections citées ci-dessus, l'acidité et les aigreurs sont des effets proéminents du Lycopodium. Il y a un symptôme qui est caractéristique dans ce cas : c'est « un sommeil irrésistible après dîner, suivi d'un grand épuisement. » Il est probable qu'une partie de ces troubles digestifs est due à son influence sur *le foie*. Dans la pathogénésie du prof. Martin, cet organe donne des signes fréquents de souffrance, et M. Pope dit que dans les congestions hépatiques anciennes, il a trouvé le Lycopodium plus utile que tout autre médicament, excepté peut-être Sulfur.

2. Dans la sphère respiratoire, le Lycopodium mani-

feste des propriétés puissantes pour remédier à ce que l'on pourrait appeler la *grippe chronique*, c'est-à-dire que le catarrhe devient persistant, et s'accompagne de beaucoup de faiblesse générale. Quelques formes de bronchite chronique pourraient, sans aucun doute, être rangées dans cette catégorie; néanmoins, je ne saurais signaler leurs indications caractéristiques de ce médicament. Teste le préconise beaucoup dans la *pneumonie chronique*, avec expectoration purulente, infecte, même lorsqu'un des poumons (spécialement le gauche) est partiellement hépatisé. »

M. Pope ajoute que peu de médicaments le valent dans la phthisie pulmonaire, lorsqu'il est employé d'une façon persévérante.

« La toux, dit-il, l'irritation gastrique, l'épuisement, les attaques intercurrentes de pleurésie, sont merveilleusement soulagés par lui. »

Je ne vois néanmoins aucune raison de supposer que Lycopodium arrête la formation des tubercules dans les poumons, et il n'y a qu'un médicament capable de cela qui puisse passer pour être plus qu'un palliatif dans la consomption.

M. David Wilson a dernièrement appelé notre attention sur le « mouvement de soufflet des ailes du nez, » noté dans la pathogénésie du Lycopodium, et qu'il croit être une indication pathognomonique pour le choix de ce médicament dans les maladies des enfants et des jeunes gens. Cette assertion a excité beaucoup de controverses; mais, dans cette circonstance, je ne saurais me ranger du parti de mes bons amis contre M. Wilson. Il n'y a rien *a priori* d'improbable en ceci. « Lorsque ce symptôme, écrit-il, est marqué clairement, il m'importe peu de savoir dans quel organe ou dans quel tissu peuvent se manifester des symptômes morbides chez les enfants ou les jeunes gens, et j'ose affirmer que le groupe entier des phénomènes dans de semblables attaques se trouve corres-

pondre à Lycopodium. » Ceci est purement affaire d'expérience; et depuis il a été publié une bonne quantité de cas de nature à confirmer le dire de M. Wilson. Nécessairement c'est dans les affections respiratoires que ce symptôme se rencontre le plus souvent.

3. J'ai déjà parlé de l'action du Lycopodium sur les organes urinaires. Le Dr Arnold (d'Heidelberg) dit avoir observé dans plusieurs cas une augmentation de la sécrétion urinaire après l'administration du Lycopodium, particulièrement lorsqu'il existait quelque affection hydropique. Il a pareillement observé une diminution de la quantité de l'urine dans les cas où celle-ci était augmentée par un état maladif. Je trouve en lui un des meilleurs médicaments appropriés aux patients sujets à *la gravelle* résultant d'excès d'acide lithique ; et je regarde des sédiments abondants de cette nature comme une des indications les plus sûres de son choix dans la dyspepsie.

4. Le Lycopodium développe sur tout le tégument son inflammation chronique, mais plus spécialement sur le cuir chevelu. Il est excellent pour l'*intertrigo* des enfants et pour le *porrigo capitis* sec. On le dit curatif de ce fléau de la Pologne, la plique polonaise, et du prurit de l'anus.

Je veux seulement ajouter que le Lycopodium détermine une bonne quantité de symptômes arthritiques, et que, dans un cas mentionné dans le deuxième volume du *Journal*, il développa un rhumatisme de l'avant-bras, du poignet, de la main et des doigts du côté droit. Le Dr Bayes le recommande pour les ulcérations syphilitiques de la gorge, lorsqu'elles sont peu profondes, mais étendues.

On a parlé de temps à autre du Lycopodium à propos de l'*anévrysme;* mais je n'y avais pensé que fort peu quoique dans un cas traité par le Dr Madden et moi-même, ce qui nous *paraissait* un anévrysme aortique eût cessé d'être perceptible pendant que nous donnions le

Lycopodium pour la santé générale. Mais, dernièrement, j'ai été témoin des effets les plus frappants de ce médicament dans un cas non douteux d'anévrysme de la carotide chez une dame âgée, chez laquelle ce médicament avait souvent remédié très-efficacement à des symptômes dyspeptiques. Les douleurs lancinantes qui accompagnaient la tumeur disparurent trois jours après avoir pris le Lycopodium (12ᵉ dil.). En quinze jours, le développement morbide de l'artère se réduisit de moitié, point auquel la maladie est depuis restée stationnaire, mais sans plus lui causer de gêne ni de douleur.

Les analogues du Lycopodium dans la sphère digestive sont *Bryonia* et *Nux vomica*. Je ne connais pas de médicament qui lui ressemble en réalité dans son ensemble.

Dans la pratique, ce sont les plus hautes dilutions qu'on emploie le plus. Pour ma part, je me sers presque toujours de la 12ᵉ.

Nous nous servons pour remplir des indications dynamiques, parmi les sels de Magnesium, du Chlorure et du Carbonate de Magnésie. Les deux ont une longue pathogénésie dans les *Maladies chroniques;* mais la pratique a rarement tiré parti de leurs symptômes.

Le Chlorure

Magnesia muriatica

est recommandée par Hahnemann pour « les garde-robes dures, marronnées, difficiles, insuffisantes et tardives; » (à quoi le Dʳ Guernsey ajoute : « se réduisant en morceaux en passant à travers l'anus »); et par Noack et Trinks, pour la congestion chronique et l'induration du foie. On la dit guérir encore « les crampes des ligaments larges de l'utérus. » Comme ces « ligaments » ne sont autre chose que des replis du péritoine, il est difficile de voir comment ils peuvent être affectés de crampes. Peut-être est-il question des ligaments ronds qui sont enve-

loppés par eux, et qui *sont* musculaires. Mais l'affection doit être difficile à diagnostiquer. La Magnesia muriatica convient encore dans quelques espèces de leucorrhée.

Magnesia carbonica

a une action encore plus décisive sur les fonctions utérines. Les règles quelquefois avancent, d'autres fois retardent, mais ont pour caractère d'être de couleur foncée et de consistance poisseuse. L'influence de la magnésie sur les selles doit être présente à l'esprit dans quelques cas de diarrhée, chez les enfants surtout. Trousseau et Pidoux font remarquer que les évacuations produites par ce médicament sont d'abord une simple fécule liquide, mais que la continuation de son usage détermine une inflammation subaiguë de la membrane muqueuse intestinale (1).

Je ne puis rien dire ni sur la dose ni sur les médicaments analogues.

Nous employons aussi deux sels de Manganèse, le Carbonate préparé au moyen de la trituration, et l'acétate, par celui de la solution. Les symptômes détaillés dans les *Maladies chroniques* ont été obtenus des deux indistinctement. Plus récemment, il a été fait une autre pathogénésie par le Dr Lembke, de Riga, dont vous trouverez le compte-rendu dans Hempel. Comme il ne semble pas y avoir de différence essentielle entre les effets de ces diverses préparations du métal, nous les réunirons sous le titre :

(1) [Le Dr Prié a beaucoup vanté Magnesia carbonica dans le traitement de la cataracte, et rapporté quelques observations qui militent en faveur de ce médicament. Beaucoup de nos confrères français l'emploient aujourd'hui, et en retirent de bons effets pour retarder les progrès de cette affection.]
I. G.-M.

Manganum.

Les seuls symptômes marquants obtenus par le docteur Lembke de ses doses élevées et longtemps continuées de ce médicament ont été une céphalalgie frontale, avec chaleur et pesanteur (comme celle de Ferrum), une toux laryngée irritative, et quelques douleurs dans les os et les articulations. C'est dans les affections dans lesquelles se montrent ces deux symptômes que le Manganum a principalement été employé par les Homœopathes. Hahnemann et Noack et Trinks s'accordent à le recommander dans les inflammations des os, du périoste et des articulations, ainsi que dans les affections chroniques du larynx. Le Manganum aceticum a aussi été employé avec quelque succès dans le traitement de la surdité par obstruction de la trompe d'Eustache, et dans les affections cutanées chroniques.

Je n'ai pas d'expérience personnelle du Manganèse. Si j'avais à m'en servir, je prendrais pour me guider dans mon choix les assertions recueillies par Percira sur ses effets pathogénétiques. Chez les ouvriers employés à le préparer, il détermine la *paralysie* des nerfs moteurs, commençant par une paraplégie. Elle diffère de la paralysie du Plomb par l'absence de coliques et de constipation, et de celle du Mercure en ce qu'elle affecte en premier les extrémités inférieures, et par l'absence de tremblements dans la partie affectée. Le sulfate a une action marquée sur le *Foie*. Chez des animaux empoisonnés par lui, cet organe était enflammé, et chez eux, aussi bien que chez l'homme, il agit comme un cholagogue énergique. De plus, « Grille avait depuis longtemps observé que les ouvriers qui travaillaient à extraire le Manganèse dans les mines de Mâcon n'étaient pas sujets à la gale; et que d'autres, affectés de cette maladie, furent guéris en venant travailler dans les mines. Ceci l'amena, ainsi que Morelot

et d'autres, à l'employer dans les affections cutanées » (1). Le Dr Leared a publié un certain nombre de cas démontrant les bons effets du Manganèse dans le traitement des douleurs d'estomac à la suite du repas chez les femmes délicates.

A côté de ces faits, diverses théories ont été mises en avant touchant la valeur des préparations de Manganèse dans les maladies du sang, telles que la chlorose et l'anémie; mais je n'ai pu être convaincu ni par leurs raisons théoriques ni par leurs résultats pratiques. Avec le Fer comme aliment, et la Pulsatille, la Sépia, le Sulfur, etc., comme médicaments dynamiques suivant les cas, je ne vois pas de nécessité d'expérimenter plus longtemps sur des bases si hypothétiques.

Je ne puis rien dire au sujet de médicaments analogues, ni sur la dose.

Je termine cette lettre par une courte notice sur le Trèfle d'eau,

Menyanthes trifoliata.

On prépare la teinture avec la plante entière desséchée.

La pathogénésie se trouve dans la *Matière médicale pure*. Il y a peu de chose de caractéristique dans cette pathogénésie, et le Menyanthes a été rarement employé en médecine. Il est conseillé par Hahnemann dans quelques formes de fièvre intermittente dans lesquelles le frisson domine. Teste dit ceci : « Suivant mon expérience, Menyanthes est très-analogue à Drosera, excepté que les effets de Drosera

(1) [Manganum, à la 2e trituration, est très-préconisé dans le traitement du psoriasis, par la plupart des auteurs homœopathes français, le Dr Jousset entre autres. Son action est longue à se décider, et il faut l'employer patiemment et en basses triturations (2e).] I. G.-M.

sont plus intenses que ceux de Menyanthes. L'obscurcissement de la vue, qui est un des premiers symptômes de ces médicaments, se développe également sous l'influence de l'un ou de l'autre. C'est une sorte de brouillard blanc, ou de vibrations, lesquelles sont quelquefois si violentes qu'elles empêchent la vue, ont une durée variable, se montrent irrégulièrement, surtout à l'air libre, pendant une promenade, et sans autres sensations. J'ai éprouvé ce symptôme de l'un ou l'autre de ces médicaments d'une manière si violente, pendant que je me promenais sur le boulevard, que je n'osai le traverser de crainte d'être écrasé par les voitures. Les douleurs de Drosera et de Menyanthes sont à peu près semblables. Ces deux plantes ne diffèrent qu'en intensité dans leur degré d'action sur les voies aériennes. Le Menyanthes est et sera peu employé. J'ai eu un succès par son usage dans un cas d'amaurose; mais il est peu d'affections dans lesquelles, étant indiqué, il ne puisse être remplacé avec avantage par Drosera. Cette opinion n'est fondée que sur mes propres impressions, dont je suis toujours porté à me défier. »

C'est là tout ce que j'ai à dire du Menyanthes. J'ai toujours, il est vrai, traité de médicaments secondaires, depuis que j'ai quitté le Lycopodium. Je suis tout heureux d'entrer dans un champ qui vous est plus familier ainsi qu'à nous, en étudiant l'action du grand Polychreste auquel est destinée ma prochaine lettre, le Mercure.

LETTRE XXIX.

MERCURIUS.

L'action dynamique des diverses préparations mercurielles est si essentiellement la même, que je traiterai de toutes ensemble sous le titre commun de

Mercurius.

Nous triturons les sels insolubles et nous faisons des dilutions alcooliques avec le bichlorure.

Hahnemann a fait ses expériences avec l'oxyde noir de Mercure (préparation qui lui est propre et connue sous le nom de « Mercurius solubilis »), et cela d'une manière très-complète. Cette pathogénésie est dans la *Matière médicale pure*. Il a donné de plus, dans cette pathogénésie, des symptômes obtenus avec d'autres préparations mercurielles. Le Dr Roth a recueilli les effets vénéneux attribués au bichlorure (Mercurius corrosivus), sous forme d'esquisse, dans sa *Matière médicale;* et le bisulfure (Cinnabaris) a été expérimenté par le Dr Neidhard : ses expériences sont en entier dans les *Homœopathic provings* de Metcalf. Lorsque l'on combine avec ces symptômes les effets des empoisonnements et des trop hautes doses, tels qu'on les trouve consignés dans les traités de toxicologie et de matière médicale, on possède un aperçu assez complet de l'action physiologique du Mercure. Je vous renvoie, pour des notes générales sur ses usages thérapeutiques, à un mémoire du Dr Quin, dans le se-

cond volume des *Annals;* à un autre du Dr Leadam, dans le vol. XII du *Brit. Journ. of Hom.;* à une revue, de ma propre plume, de la critique du Dr Drysdale contre le Mercure, dans le XXIIe volume du même journal, et aux remarques pratiques du Dr Gerson, *On various Mercurial preparations*, transcrites dans le VIIIe volume du *North. Amer. Journ. of Hom.* A mesure que j'avancerai, je vous indiquerai d'autres sources (1).

Ce serait outrepasser les limites de cet ouvrage de vous détailler minutieusement les effets pathogénétiques de ce médicament bien connu. Néanmoins, je vous demanderai de me suivre dans mes tentatives pour les classer et les définir, pour séparer les certains des douteux et les dynamiques de ceux qui sont purement locaux, et pour résoudre les nombreuses questions qui, dans ce siècle de critique, ont surgi autour de ces effets.

Nous avons à étudier le Mercure en tant que drogue hématique, irritante des tissus et nervine.

1. L'influence *hématique* du Mercure est d'une importance majeure. Elle n'est pas difficile à établir. Je cite votre meilleur pharmacologue, le Dr Headland : « Par quelque propriété chimique impénétrable et dont nous ne connaissons nullement le mode d'action, il décompose le sang; par une action destructive particulière, il le prive d'un tiers de sa fibrine, d'un septième de son albumine, d'un tiers ou plus de ses globules, en même temps qu'il

(1) [L'*Art médical* contient des documents qu'on lira avec fruit. Ainsi, vol. XI, année 1860, p. 465, on trouve une observation de gangrène buccale par une dose trop élevée de Calomel. — Le vol. XII, p. 63 et 112, contient des articles sur le M. Corrosivus et le M. Solubilis (63), et, de plus, un parallèle des effets pathogénétiques du Mercure décrits par Bretonneau, d'une part, et par Hahnemann *avant lui*, de l'autre (112).—Enfin, les vol. XXVII, p. 317, et XXXI et XXXII, contiennent des articles très-intéressants sur le Cyanure de Mercure, et ses usages dans la diphthérie.] I. G.-M.

le charge d'une matière fétide, produit de décomposition. » Les résultats de ces phénomènes sont, relativement à la diminution de la fibrine, les ecchymoses et les hémorrhagies ; comme signe de l'absence des globules, l'anémie telle que nous l'a dépeinte Watson, et la fétidité particulière des sécrétions.

2. Comme *irritant de tissu*, le Mercure affecte la plupart des glandes, les membranes muqueuses et séreuses, la peau, les poumons, et peut-être les ganglions sympathiques et le périoste.

Je vous citerai, à mesure que nous avancerons, les auteurs de ces assertions. Pour le moment, divisons ces organes par régions, et commençons par l'étude de l'action du Mercure sur le canal alimentaire et ses glandes annexes.

1. Je pense que l'on peut définir comme il suit l'action générale du Mercure sur le *canal alimentaire*. Le degré le plus léger de son influence, comme par des doses minimes de ses préparations non irritantes, est visible dans l'augmentation des sécrétions de tout son appareil muqueux, et de celles des glandes salivaires, du pancréas, du foie, qui s'ouvrent sur lui. Une action plus intense, comme celle qui se voit spécialement dans l'empoisonnement par le Sublimé corrosif, détermine dans toute la longueur de cet appareil une irritation avec diminution des sécrétions, autrement dit une inflammation aiguë ; seulement, dans quelques régions, cette inflammation attaque surtout la surface muqueuse, dans d'autres, ses prolongements glandulaires.

Nous avons ainsi dans la bouche une stomatite intense, en même temps que les glandes salivaires sécrètent vigoureusement. Dans l'intestin grêle, d'autre part, la membrane muqueuse n'est que rarement affectée ; mais la foie se congestionne et sa sécrétion diminue. Examinons comment ces faits se passent dans les diverses portions de l'appareil.

a. Je n'ai pas besoin de vous décrire la *Stomatite* mercurielle. J'espère qu'elle ne s'est jamais présentée à vous sous une forme grave : mais elle est décrite entièrement dans vos livres classiques. La meilleure description que j'en connaisse se trouve dans la *Materia medica* du Dr Wood. L'inflammation, accompagnée de quelque douleur et d'une sensibilité considérable, est spécialement caractérisée par la tuméfaction, et par la disposition à l'ulcération (si on n'en arrête les progrès) et même à la gangrène des parties molles, et à la nécrose des os voisins. Il faut noter de plus la fétidité particulière de l'haleine, et la tendance à l'hémorrhagie. Pendant que la drogue agit avec cette violence sur la surface muqueuse, les glandes salivaires sont simplement stimulées, et versent abondamment leur sécrétion propre ; Orfila nous a dit que dans la salivation mercurielle il n'y a pas une véritable inflammation des glandes, mais seulement épanchement dans le tissu cellulaire qui les environne. Quelquefois cependant (comme dans un cas publié par le professeur Taylor) les glandes se tuméfient et deviennent sensibles : dans ces cas, la sécrétion salivaire est diminuée.

Un mot sur les organes contenus dans la cavité buccale :

La *langue* est affectée comme la cavité en général, en ce qui concerne sa membrane muqueuse. Je ne vois, cependant, aucune raison de supposer que sa substance soit affectée elle-même.

Quant aux *dents*, j'aimerais beaucoup que quelqu'un fît sur l'influence du Mercure sur elles une étude complète et impartiale ; les attaque-t-il immédiatement, en y déterminant une vraie carie? ou s'ébranlent-elles et tombent-elles, quoique intactes, par suite de l'état de dégénérescence des gencives? J'avoue que je suis incapable pour ma part de me faire quant à présent une opinion sur la question.

b. La *gorge* peut être affectée par le Mercure d'une façon

aiguë ou chronique. L'affection aiguë est identique avec la stomatite mercurielle, qu'elle accompagne d'ordinaire. Il y a toujours beaucoup de gonflement, souvent des ulcérations, quelquefois de la gangrène. L'angine chronique du Mercure a été décrite exactement par Dietterich : vous pouvez lire dans Hempel son compte-rendu. Cette angine est caractérisée par une rougeur sombre ou livide; une sensation de grande sécheresse, avec efforts pour détacher un mucus tenace, transparent; il y a de plus hypertrophie des follicules muqueux.

c. Autant que je sache, l'*estomac* n'est affecté que par le Deutochlorure, seul parmi toutes les préparations mercurielles. L'action irritante de ce sel est cependant dynamique et élective, et non simplement chimique et locale, car elle s'exerce d'une façon aussi certaine quand le poison est injecté dans les veines, ou mis sur une plaie, que quand il est ingéré. La membrane muqueuse gastrique présente invariablement les symptômes pendant la vie, et l'aspect, après la mort, de l'inflammation aiguë. Cependant, il y a rarement ulcération, excepté lorsque la drogue est introduite directement dans l'estomac. (Comp. Kali bichromicum.)

d. L'*intestin grêle* est très-rarement enflammé par le Mercure, mais les deux grandes glandes qui versent leur sécrétion dans cette partie du canal intestinal souffrent à un degré considérable de l'action de cette drogue.

Voici ce qu'écrit Dietterich de l'influence du Mercure sur le *pancréas:* « Dans quelques cas, il y a plénitude de l'hypochondre gauche, douleur brûlante et sensibilité dans la région pancréatique, et les évacuations sont écumeuses, blanchâtres, visqueuses, souvent verdâtres, au moins au commencement. Ces symptômes peuvent à bon droit être attribués à une affection du pancréas analogue à celle des glandes salivaires. » Je ne pense pas que le caractère des selles soit pour beaucoup dans cette conclusion. Mais voici Wibmer qui constate que dans les cadavres de sujets

traités pendant longtemps par les frictions mercurielles, on a trouvé le pancréas hypertrophié et d'une couleur rougeâtre, et la similitude physiologique entre les glandes salivaires et le pancréas, fait que, — de même que pour l'Iode et l'Iris, — il est probable qu'une drogue qui influence si puissamment les unes, affectera aussi l'autre.

Il ne peut raisonnablement exister aucun doute que le Mercure n'agisse aussi sur l'autre grande glande intestinale, le *foie*. Mais il y a eu dans ces derniers temps, ainsi que vous le savez, beaucoup de controverse à propos de la nature précise de son action ici. Je pense que le *modus operandi* que nous avons déjà attribué au Mercure dans la sphère alimentaire peut nous aider à résoudre la difficulté. Après avoir fait la part entière des faits et arguments contradictoires, je me hasarde à résumer ainsi ma manière de voir à ce propos: une préparation de mercure douce et non irritante, employée à faibles doses, augmente la sécrétion biliaire en même temps que les autres sécrétions intestinales. Une dose purgative de calomel *peut* stimuler fortement le foie, et déterminer une sorte de coléra bilieux, mais plus communément elle diminue sa sécrétion d'environ un ou deux tiers de sa quantité normale, suivant les expériences du Dr Scott. A doses fortes et persévérantes (spécialement du deuto-chlorure) le Mercure détermine souvent la congestion, l'hypertrophie, l'induration et les autres affections organiques du foie, lesquelles sont assez ordinairement accompagnées d'ictère généralisé. Voilà les faits: essayons d'en trouver la raison. Des doses modérées auront pour effet, ici comme dans d'autres glandes, d'augmenter la sécrétion dans la période primitive de leur action. Des doses purgatives peuvent exciter la glande à une action encore plus vigoureuse, comme aussi, en détournant le sang du système Porte vers la surface des intestins, intercepter son pabulum, et diminuer de la sorte la quantité de la bile sécrétée. Des doses toxiques ou une stimulation prolongé

peuvent porter l'irritation au delà du degré sécrétoire, et provoquer par la suite une congestion aiguë, une diminution dans la sécrétion, l'ictère et enfin une affection organique.

Les expériences laborieuses du Dr Hughes Bennet et de son comité (*Brit. Med. Journ.*, 8 mai 1869) confirment en tous points les conclusions ci-dessus. Si elles pouvaient les modifier, ce serait plutôt en démontrant que le Mercure n'a aucune influence directe quelconque sur la sécrétion biliaire, au moins chez les chiens. On doit les accepter néanmoins pour ce qu'elles valent, et ne pas leur permettre de réduire à néant d'autres observations également positives.

e. Tandis que le Mercure n'a que peu d'influence sur l'intestin grêle, le cæcum, le côlon et le rectum supportent tout le poids du poison. Ces derniers présentent tous des signes d'inflammation intense, allant jusqu'à l'ulcération et à la gangrène; les symptômes pendant la vie et les aspects cadavériques sont ceux de la dysentérie aiguë.

C'est ici le lieu de parler de l'influence du Mercure sur les évacuations intestinales. Les *selles* produites par lui ont des caractères variables. Donné comme purgatif sous forme de calomel ou de pilules bleues, il détermine des évacuations liquides abondantes, d'une couleur brune foncée ou jaunâtre, quelquefois, en particulier chez les enfants, d'une teinte verte. Je suppose que ces évacuations consistent en une augmentation quantitative des sécrétions biliaires et intestinales. Les « selles de calomel » vertes des enfants, paraissent inexpliquées jusque aujourd'hui. Les uns pensent qu'elles sont constituées par de la bile, dont la coloration est altérée par une surabondance d'acides dans les intestins. D'autres les croient dues simplement à la présence du sulfure de Mercure dans les excréments, leur couleur étant un phénomène analogue à la noirceur de ceux des sujets qui prennent du fer. D'autres encore les considèrent comme sous la dépen-

dance d'une sécrétion intestinale viciée, spécialement du côlon. Ma propre impression est en faveur de la dernière hypothèse. J'imagine que les selles vertes du Mercure sont un phénomène du même ordre que les selles blanches de la Digitale. Et je concluerais, à l'aide de preuves cadavériques, à ce que l'état pathologique du côlon dénoncé par elles soit inflammatoire et catarrhal. Les purgations produites par les mercuriaux tendent toujours à prendre le caractère dysentérique; et, dans l'empoisonnement aigu par le Sublimé corrosif, les selles sont peu copieuses, fréquentes, sanguinolentes, exactement comme dans la vraie dysentérie idiopathique.

Dans cette esquisse de l'action du Mercure sur le canal alimentaire et ses glandes, j'ai compris presque toutes ses propriétés irritantes, car :

2. La membrane muqueuse *respiratoire* souffre fort peu de son influence. Des conjonctivites et des coryzas sont été causés par le Mercurius solubilis, et des bronchites par le Mercurius corrosivus (1); mais en tout cas bien moins fréquemment que dans l'empoisonnement par l'Arsenic. Les *poumons* restent à peu près dans la même catégorie. La pneumonie est rarement un des effets de l'empoisonnement par le Mercure, quoique les symptômes pendant la vie et les aspects cadavériques indiquassent l'existence de cette lésion chez beaucoup d'animaux empoisonnés par le Sublimé corrosif.

Elle se rencontre plus habituellement lorsque le poison est injecté dans les veines; et l'inflammation a lieu plutôt par places et ne s'étend pas d'une manière diffuse.

3. L'inverse de cette comparaison se voit cependant sur l'appareil *génito-urinaire*, lequel, selon Christison, souffre plus du sublimé corrosif que de l'Arsenic. Les *reins* sont

(1) Un des chiens empoisonnés par le Sublimé corrosif, dans les expériences du Dr Hughes Bennett, avait constamment un écoulement de muco-pus venant des fosses nasales.

très-affectés par ce poison, la suppression des urines est un phénomène très-commun, et les autopsies ont démontré sa coïndence avec la congestion ou l'inflammation aiguë de l'appareil sécréteur de ces organes. L'urine est albumineuse pendant la vie, et les malades meurent avec tous les symptômes de l'empoisonnement urémique. Plus bas, il y a miction fréquente et douloureuse ; et quelquefois le scrotum se noircit et se tuméfie, en même temps qu'il y a érection du pénis. Ces effets appartiennent aussi au Deuto-chlorure. Mais deux des expérimentateurs d'Hahnemann eurent de la balanite et de la balanorrhée en prenant du Mercurius solubilis ; et un autre (Helbig) a rapporté le symptôme suivant, très-intéressant eu égard à la relation du Mercure avec le chancre : « Une quantité de petites vésicules rouges à la terminaison du gland du pénis derrière le prépuce, se convertissant en ulcères qui, une fois ouverts, donnent lieu à un écoulement d'une matière blanc jaunâtre, tachant le linge, et d'odeur forte. Plus tard, les ulcères les plus grands saignèrent, et, en les touchant, on y ressentait une douleur qui retentissait sur le corps entier ; ils étaient arrondis ; leurs bords, qui ressemblaient à de la viande crue, surplombaient l'ulcération, dont le fond était recouvert d'un enduit caséeux.» Un symptôme analogue fut constaté chez un autre expérimentateur qui prenait du Cinnabre.

4. L'inflammation du *péritoine* et l'épanchement de sérosité dans sa cavité sont le résultat fréquent de l'empoisonnement par le Sublimé corrosif. Un état semblable s'est rencontré dans l'*arachnide* par l'effet du même poison. C'est tout ce que je puis dire de l'influence irritante du Mercure sur les membranes séreuses.

5. L'action du Mercure sur la *peau* paraît avoir les deux degrés dont j'ai donné la description en parlant de ses effets sur la membrane muqueuse alimentaire. Son action la plus douce détermine la diaphorèse ; mais souvent la sécrétion est viciée aussi bien qu'augmentée, et

produit des éruptions d'un caractère vésiculeux et pustuleux. Vous connaissez bien l' « eczéma mercuriel. » Un des expérimentateurs d'Hahnemann eut un porrigo du cuir chevelu, ainsi que des crevasses aux mains.

6. Dietterich affirme que la *périostite* n'est pas rare en tant qu'effet de l'usage prolongé du Mercure. Pereira pense que l'on doit attribuer cette affection à la maladie vénérienne, pour laquelle le Mercure est administré, plutôt qu'au Mercure lui-même. Mais le Dr Graves (qui est sûrement une autorité), affirme que la périostite attaque les patients qui ont pris beaucoup de Mercure, même s'ils n'ont jamais eu la syphilis, autant de fois qu'ils prennent froid. Le soi-disant rhumatisme mercuriel est probablement un symptôme de l'irritation de ce tissu (le périoste) et d'autres tissus fibreux.

7. Nos connaissances sur l'action irritante du Mercure sur les *ganglions sympathiques* reposent sur les assertions de M. Swan, qui assure avoir trouvé ces ganglions et leurs ramifications enflammés. Quelque rare que puisse être ce résultat, tout fait tendant à montrer les rapports de ces mystérieux organes avec les maladies ou les drogues est trop précieux pour être négligé. C'est tout ce qu'il y a de plus intéressant, le Mercure n'ayant sur les nerfs vaso-moteurs rien de cette influence excitante si caractéristique de l'Arsenic. La face est rouge et turgescente, la surface entière du corps elle-même est chaude et rouge dans l'empoisonnement par le Sublimé corrosif. Tandis que l'attitude contrainte, lugubre, et la peau flétrie, pâle et froide du Collapse arsenical sont bien connues de tout le monde.

III. Je pense que le Mercure a sur le *système nerveux* plus d'influence qu'on ne lui en accorde communément. Le « tremblement mercuriel » est une action aussi caractéristique de cette drogue que son eczéma et sa salivation ; et je ne puis voir en lui autre chose qu'une affection des nerfs moteurs. L'état mental décrit par le

Dr Wood, comme accompagnant la mercurialisation (1) est probablement secondaire ; il en est peut-être aussi de même de l'insomnie nocturne et de la somnolence pendant le jour, dont se sont plaints la plupart des expérimentateurs qui prenaient du Cinabre. Mais les ouvriers en Mercure ont des symptômes cérébraux aussi idiopathiques que le tremblement mercuriel. L'insomnie, la perte de la mémoire, le délire et l'apathie surviennent ; les patients peuvent mourir hémiplégiques et dans le coma ; et les hémisphères cérébraux, un seul ou les deux, sont trouvés ramollis après la mort en même temps qu'il y a épanchement dans les ventricules.

J'en arrive naturellement aux usages thérapeutiques du Mercure. Ici, un phénomène remarquable nous frappe. Il est devenu tout à fait un signe de progrès dans la fraction la plus avancée de la vieille école, de renoncer à l'usage du Mercure dans les maladies. On le déclare n'avoir aucune influence sur le foie, d'être au moins inutile dans la syphilis, et d'agir d'une manière pernicieuse dans la plupart des inflammations aiguës. D'autre part, les usages du Mercure selon notre loi et avec nos doses, nous procurent une satisfaction continuelle. Peu de médicaments sont aussi souvent entre nos mains ; et il n'en est aucun dans lequel nous ayons une plus entière confiance. Il nous semble presque avoir trouvé la clef de l'emploi convenable de ces puissants poisons. Je vous renvoie à ma revue du mémoire du Dr Drysdale pour des renseigne-

(1) Le phénomène nerveux le plus marqué de la mercurialisation est une augmentation de la susceptibilité aux impressions. Des causes légères troublent l'égalité d'esprit, et les influences désagréables de toute nature produisent plus que leur effet ordinaire. Il n'est pas rare de rencontrer un état chagrin et acariâtre de l'esprit, et un caractère irritable, et à ces souffrances il s'ajoute souvent de l'agitation, de l'insomnie et un malaise général. (*Matière méd.*, vol. II, p. 236.)

ments plus étendus sur ce sujet; et en même temps, je vais passer en revue les usages que nous faisons du Mercure dans les affections dans lesquelles sa pathogénésie l'indique.

1. Les effets *hématiques* du Mercure servent plutôt comme indications additionnelles pour le choisir, que comme peintures de maladies auxquelles il est homœopathique. Le scorbut est le seul état de cette dernière espèce, à ma connaissance : et on peut le combattre d'une façon si satisfaisante par les moyens diététiques qu'il est à pein n écessaire d'employer des médicaments spéciaux. Mais il me faut prendre l'action hématique du Mercure comme mon point d'appui pour discourir sur ses relations avec une des principales maladies du sang, *la syphilis*.

Je parle de la syphilis comme d'une maladie du sang. Je pense que les doctrines modernes sur la syphilis, telles qu'elles ont été résumées par le Dr Cl. Müller dans le *Brit. journ. of Hom.*, vol. XXV, p. 1, peuvent passer pour bien établies. Le chancre, c'est-à-dire — « le chancre mou » — comme on a l'habitude de l'appeler, est une affection purement locale, et n'a pas la propriété de contaminer le reste de l'économie. Nous avons déjà vu que le Mercure fait naître des ulcérations chancroïdes sur le gland du pénis; Yeldham a montré à son tour qu'il amène la guérison de ces ulcérations, quelquefois seul, quelquefois suivi de l'emploi de l'Acide nitrique (1). C'est un fait de même ordre que son pouvoir sur les ulcérations de la bouche et de la gorge, où l'acide Nitrique l'aide aussi. Mais cela ne prouve rien quant au rapport du Mercure à cette infection constitutionnelle du sang à laquelle est restreint actuellement le terme de syphilis.

Avons-nous quelque chose dans la pathogénésie du

(1) Yeldham, *Homœopathy in venereal Diseases*, Turner. Je puis ajouter ce qu'il y a avancé, c'est que le Dr Gerson recommande fortement le Mercurius Corrosivus lorsque les ulcérations ont une tendance à devenir phagédéniques.

Mercure qui réponde à la vraie induration syphilitique (dont l'ulcération n'est qu'un accident), aux gonflements indolents et indurés des ganglions lymphatiques, et aux éruptions papuleuses? Je parle avec réserve, mais je ne puis voir ce que nous avons sous ce rapport.

L'épanchement de matière plastique dans le tissu cellulaire est un effet très-peu vraisemblable d'une drogue qui passe pour être si « liquéfiante ». Les glandes affectées par elle se tuméfient par le fait d'une irritation qui approche de l'inflammation, et ont une tendance à suppurer; ceci rappelle en tous points la scrofule plutôt que la syphilis; et l'éruption propre à l'hydrargyrie est vésiculeuse et non papuleuse. De plus, en quoi le Mercure a-t-il la propriété de déterminer l'infiltration des organes internes reconnue de nos jours comme si caractéristique de la syphilis constitutionnelle? En somme, je ne puis que conclure à la non-similitude essentielle du Mercure à la syphilis, et je ne saurais compter sur lui pour neutraliser les effets de cette maladie sur le sang, ni pour la combattre dans tous les points qu'elle attaque.

Je crois toutes les évidences thérapeutiques en faveur de cette opinion. Nos confrères de la vieille école ont la plupart entièrement mis de côté le Mercure dans le traitement de la syphilis; ou bien, ils le donnent dans le but de résoudre l'induration, mais en courant le risque d'en retarder la cure définitive et de favoriser ses manifestations locales destructives. Nous ne sommes pas exposés à cela avec nos petites doses : mais je doute qu'en laissant la maladie suivre son cours naturel, la comparaison soit à l'avantage de notre prétendu pouvoir de l'abréger. Le Dr Yeldham pense que les Iodures de Mercure sont très-efficaces contre les éruptions érythémateuses et papuleuses de la syphilis secondaire. Si la présence de l'Iode modifie l'action cutanée du Mercure de façon à rendre ce dernier homœopathique aux rashs papuleux, il n'y a dans ce fait rien de contraire à ce que j'ai dit.

Le Mercure n'a-t-il donc aucune place qui lui soit propre dans le traitement de la syphilis vraie? Je serais le dernier à affirmer une telle proposition. Il est certaines manifestations locales de la syphilis auxquelles il est entièrement homœopathique, et qu'il guérira toujours plus ou moins. Une d'elles est l'affection buccale et pharyngienne qui est presque aussi souvent un accident secondaire de la maladie que l'est l'éruption papuleuse. L'autre est l'inflammation subaiguë du périoste. Ses usages principaux devraient être justement indiqués par les résultats mêmes de son abus. C'est lorsque les manifestations locales de la maladie deviennent *destructives*, lorsque les éruptions revêtent la forme d'impétigo ou de rupia, ou quand l'ulcération attaque la peau et les membranes muqueuses, que le Mercure devrait être le remède principal. Il y a beaucoup de personnes, d'autre part, qui croient que lorsque survient une affection osseuse chez des patients syphilitiques, on doit l'attribuer au Mercure qu'ils ont pris. Cela peut donner l'idée de l'essayer dans des cas où cette complication est survenue par d'autres causes.

Je suis d'accord avec Trousseau et Pidoux contre Teste que la cachexie syphilitique est une chose très-différente de l'hydrargyrie chronique, telle qu'on la rencontre sur les ouvriers qui travaillent ce métal. Des états cachectiques causés par le Mercure chez des malades syphilitiques eussent-ils été par erreur traités pour les effets de la maladie elle-même, ce ne serait pas pour moi un argument en faveur de l'opinion contraire.

II. Je vais suivre actuellement le Mercure à travers les tissus et les organes qu'il influence, en faisant voir jusqu'à quel point ses effets physiologiques ont trouvé leurs applications dans la thérapeutique.

1. Dans les affections de *la bouche*, le Mercure occupe naturellement une place importante. Il n'est pas homœopathique à la vraie stomatite membraneuse,—muguet des

Français, — mais à la stomatite aphtheuse, qui tend toujours vers l'ulcération. Il est rarement nécessaire, cependant, de donner autre chose que le Borax dans cette affection, lorsqu'elle est limitée à la bouche. Pour l'ulcération simple de la membrane muqueuse de la cavité buccale, aussi bien que pour celle qui est syphilitique, le Mercure est spécifique; surtout suivi de l'Acide nitrique. Le *Cancrum oris* est une autre affection idiopathique de cette région qui ressemble beaucoup aux effets pathogénétiques du Mercure. Nous la traitons nécessairement avec cet agent; mais il est assez amusant de voir un de vos propres auteurs se faire l'avocat de ce genre de pratique. Je vous renvoie à Hempel pour la citation.

Avec la bouche, nous comprenons les glandes salivaires, la langue et les dents.

a. Le Mercure a guéri la salivation idiopathique, analogue, par exemple, à celle qui survient dans la grossesse. Les Drs Marcy et Hunt recommandent dans cette affection une lotion pour la bouche, faite avec deux grains de la deuxième trituration de Mercurius corrosivus pour une pinte d'eau. Dans les inflammations des glandes salivaires, le Mercure doit toujours être le remède principal. Je puis citer aussi les *oreillons*, pour lesquels nous le donnons toujours, quoiqu'il me soit impossible de dire s'il modifie le cours naturel de l'affection; et les tuméfactions douloureuses, menaçant de suppurer, que laisse après elle la scarlatine, ou qui apparaissent dans le cours du typhus, et dans lesquelles les iodures de Mercure ont une action des plus efficaces.

b. Dans les inflammations subaiguës de la membrane muqueuse linguale, je compterais beaucoup sur une action très-efficace du Mercure. Lorsque la syphilis affecte cet organe, et qu'il n'a pas été pris de Mercure auparavant (peut-être par suite de rapports *ab ore*) on pourrait l'essayer; mais je préfère l'Acide fluorique ou l'Iodure de potassium.

c. Dans notre incertitude présente touchant l'action du Mercure sur les dents, il serait prématuré de fixer sa place définitive dans le traitement de leurs maladies. Il est assez employé par nous, peut-être sans discernement. Entre mes mains, il a été remplacé avec avantage par la Créosote.

2. J'ai à parler maintenant de l'action du Mercure dans les affections de *la gorge*. La simple angine catarrhale est encore une affection dans laquelle, à mon avis, on emploie trop souvent ce médicament. Il est recommandé par nos traités domestiques dans tous les cas où il y a une tendance à l'ulcération. Mais l'ulcération, dans une angine aiguë, n'est qu'un phénomène superficiel. Rendez-vous maître de la base inflammatoire avec votre Aconit et votre Belladone, et l'ulcération ne subsistera pas. D'après mon expérience, l'angine indiquant le Mercure est rare. Elle est d'un caractère subaigu et peu actif, avec un gonflement ou pâle ou livide, avec tendance ulcérative. Dans l'ulcération perforante aiguë du voile du palais, le Mercure peut être bon; mais l'Iodure de potassium paraît spécifique. L'ulcération, avec disposition à la gangrène, qui partout caractérise l'action du Mercure, désigne l'angine scarlatineuse comme une de ses plus importantes sphères d'action. Dans les cas simples, la Belladone que nous donnons pour les symptômes généraux est tout ce que l'angine réclame. Mais quand les symptômes du côté de la gorge prédominent (1), spécialement lorsqu'il y a es-

(1) Le Dr Ringer écrit : « Lorsque, dans l'esquinancie ou dans la scarlatine, les amygdales sont assez tuméfiées pour presque se toucher, et lorsque la difficulté d'avaler est presque insurmontable, et qu'il y a même possibilité de danger de suffocation, si en ce moment on prend toutes les heures le tiers d'un grain de poudre grise, en peu d'heures le gonflement sera bien diminué, en même temps que le danger, le malaise et l'anxiété disparaîtront. L'effet du Mercure dans des cas semblables est des plus remarquables.

quinancie maligne ou ce que les anciens auteurs appelaient mal de gorge putride, le Mercure est un remède indispensable. Il y a tellement de ressemblance phénoménale entre les effets du Mercure et les symptômes de la diphthérie, que les préparations de cette drogue, en particulier les iodures (1), ont été employées amplement dans son traitement. J'ai surveillé maintes et maintes fois leur action, sans être en état de me convaincre de leur efficacité à combattre le moins du monde le processus morbide. Aussi est-il impossible que nous en attendions la moindre; car, dans la diphthérie, il n'y a ni ulcération ni gangrène, mais une fausse membrane qui se forme sur une surface intacte. Jusqu'à ce qu'il soit prouvé que le Mercure est capable de donner lieu à cette production pathologique, il n'y a nulle raison de le trouver véritablement homœopathique au processus diphthéritique (2).

Le Mercure peut être utile à l'occasion dans le traitement des ulcères chroniques de la gorge, simples ou syphilitiques; il pourrait probablement guérir l'angine chronique décrite par Dietterich, si on la rencontrait comme affection idiopathique.

3. Le Mercure n'a aucune relation avec la *dyspepsie*, et je ne sache pas qu'on l'ait employé dans les inflammations de l'estomac. S'il était d'usage de l'employer dans ce cas, on devrait préférer le bichlorure. Je ne puis en dire plus à propos des affections de l'intestin grêle, si ce

(1) Le Dr Hering nous a donné, dans ses récentes « Séries, » une pathogénésie du Bi-Iodure de Mercure. Elle présente peu de chose de caractéristique; et les symptômes de la gorge sont ceux d'une simple inflammation avec gonflement des amygdales. La conjonctive est très-enflammée.

(2) [D'après cette opinion bien tranchée du Dr Richard Hughes, il faut penser que tous les cas traités avec succès par les mercuriaux, le Cyanure de Mercure compris, sont plutôt de l'*angine couenneuse commune* que de la vraie diphthérie.]
I. G.-M.

n'est que le Dr Petroz (1) a laissé des observations tendant à prouver que le Sulfure noir (Ethiops minéral) a une action remarquable sur la lésion entérique de la fièvre typhoïde. Mais lorsque les gros intestins sont affectés soit d'inflammation simple, soit d'ulcération, soit de dysentérie, les effets du sublimé corrosif sont une des choses les plus brillantes de la médecine spécifique. Je ne suis pas sûr néanmoins qu'il n'ait pas de rivaux dans le cæcum et le rectum.

Quant aux glandes annexes du canal alimentaire, nous savons trop peu de choses des maladies du *pancréas* pour être en état d'indiquer ici la sphère curative du Mercure. Je ne puis que le conseiller comme alternant avec l'Iode en cas de besoin. Mais à vous de la vieille école, de même qu'à nous, la seule mention du mot *foie* fait penser au Mercure; non que nous lui attribuions le rôle de panacée dans les affections hépatiques, ainsi que cela a été fait souvent, je crois. Mais, à petites doses, c'est un admirable médicament pour ce qui est appelé foie « paresseux », alors que la sécrétion insuffisante de la bile est dénotée par des selles décolorées, rares, puantes, la perte de l'appétit et le découragement. Je pense qu'il y a en général dans ces cas un peu de congestion, ce qui se voit à une douleur sourde dans l'hypochondre droit. Dans la jaunisse simple, comme celle des enfants, le Mercure fera d'ordinaire tout ce qui est nécessaire. Le Dr Gerson loue beaucoup le calomel dans les inflammations parenchymateuses aiguës du foie. L'usage continu du bichlorure pourrait être bienfaisant dans la cyrrhose.

Rassemblant actuellement les rapports du Mercure avec la membrane muqueuse intestinale et la sécrétion hépatique, ne voyons-nous pas qu'il peut être bienfaisant dans de nombreuses formes de diarrhée. Il en est ainsi en

(1) Petroz, *Études de thérapeutique et de matière médicale*, Paris, 1864.

effet. Peu de médicaments sont plus souvent indiqués pour la diarrhée des nouveau-nés et des jeunes enfants, lorsque les évacuations sont viciées, de couleurs variées, mousseuses et infectes, excoriant quelquefois l'anus. Le Mercurius corrosivus est indiqué lorsque, chez les enfants, la diarrhée est d'un type plus inflammatoire, et en général quand elle prend une forme dysentérique.

4. Les préparations mercurielles tiennent une place très-inférieure comme remèdes des affections de la *mem brane muqueuse respiratoire*, excepté celles de sa portion conjonctive. Lorsque ces dernières se montrent chez des sujets malsains, et prennent une marche chronique et ulcérative, le Mercure est là aussi curatif qu'il leur est homœopathique.

Vous trouverez, dans le *British Journ. of Hom.*, vol. XXII, quelques beaux cas d'ophthalmie strumeuse, traités par le Dr Kidd, avec Mercurius corrosivus. Vous pouvez lire aussi dans Hempel un cas dans lequel un expérimentateur qui prenait de l'Oxyde rouge, vit disparaître une inflammation chronique des glandes de Meïbomius dont il souffrait. Le Mercurius solubilis a une haute réputation domestique comme remède du rhume de cerveau.

(La toux catarrhale, avec expectoration jaunâtre puriforme, cède souvent promptement à Merc. sol. 6e (Bayes). Je puis confirmer cette observation.) Le docteur Kooke, de New-York, dans quelques remarques intéressantes que vous trouverez dans le *Manuel* de Jahr, parle favorablement de l'Iodure dans les bronchites chroniques survenant chez des sujets scrofuleux. Je conseillerais l'emploi du Mercurius corrosivus dans la bronchite qui accompagne fréquemment la maladie de Bright, et pour la pneumonie chez les sujets syphilitiques.

5. Arrivant aux *organes genito-urinaires*, nous avons dans le Mercurius corrosivus un autre médicament vraiment homœopathique à la néphrite et à l'albuminurie. L'expérience clinique n'a pas défini sa place distincte dans

le traitement de ces affections, par rapport à Cantharis, Terebinthina et Arsenicum. J'ai déjà parlé des rapports du Mercure avec le chancre et la syphilis, et je ne veux qu'ajouter que le Dr Yeldham préconise le M. solubilis comme le meilleur remède de la balanite; M. corrosivus, alterné avec l'Aconit dans la première période de la gonorrhée (1) ; et Cinnabaris dans la blennorrhée.

6. L'usage traditionnel du Mercure dans les inflammations des membranes séreuses n'a probablement aucun rapport avec son influence spécifique sur elles, et est tout à fait inadmissible d'après nos principes. Nous trouvons un avantage très-contestable à empêcher un épanchement de lymphe au moyen d'un poison qui détermine en place une forme d'épanchement d'une nature pire. Mais dans quelques-unes de ces inflammations, la *péritonite*, le Merc. corrosivus a une puissance curative spécifique et remarquable. Je l'ai employé ici plus souvent même que Bryonia, et avec les résultats les plus satisfaisants.

7. Les deux seules *affections cutanées* non syphilitiques que j'ai traitées avec le Mercure sont le psoriasis des mains et l'impetigo capitis. Dans les éruptions syphilitiques, le Dr Yeldham recommande de l'essayer franchement, à moins qu'il n'ait été donné pleinement déjà; il préfère les Iodures; mais il avoue qu'ils ne rendent de services que dans les formes cutanées les moins invétérées de la syphilis. Peut-être le Sublimé corosif serait-il trouvé plus efficace.

8. Jusque aujourd'hui, on n'a pas beaucoup employé le Mercure dans les affections des tissus fibreux. Il est recommandé dans les livres pour le *rhumatisme* avec d'a-

(1) [Le Dr Jousset emploie la 1re dilution de Corrosivus, 50 gouttes dans 250 grammes d'eau distillée, comme traitement fondamental de l'uréthrite, lorsque la période aiguë est terminée. Cette solution sert à faire des injections deux ou trois fois par jour.] I. G.-M.

bondantes transpirations qui ne soulagent pas, et lorsque aussi les douleurs sont pires la nuit. Mais je n'ai possédé aucune notion sur son pouvoir dans cette maladie jusqu'à la publication dans les vol. III et IV des *Annals*, des cas du Dr Yeldham. Peut-être votre emploi du Bichlorure dans l'ulcération des cartilages articulaires a-t-il rapport à cette action du Mercure (1).

9. Je ne puis rien dire quant aux applications pratiques des propriétés *nervines* du Mercure. Il semblerait indiqué dans la paralysis agitans et dans quelques formes de chorée en particulier, lorsque ces maladies s'accompagnent de désordres cérébraux se rapprochant de l'imbécillité. Lorsque Watson dit : « J'ai connu plusieurs symptômes obscurs, mais menaçants du cerveau qui se sont dissipés entièrement lorsque les gencives furent rendues malades par le Mercure, et entretenues pendant un certain temps légèrement sensibles, » on se sent tenté de supposer que la propriété de la drogue de déterminer une affection cérébrale est pour quelque chose dans la cure, dans ces cas.

C'est tout ce que j'ai à dire sur les vertus thérapeutiques du Mercure. Toutefois, je sens que je suis loin de les avoir données entièrement. Pour compléter cette esquisse, je vous recommanderais la lecture de ce médicament dans Hempel, qui a décrit très-bien et en entier ses vertus curatives.

Je désirerais aussi appeler votre attention sur le degré d'estime que professe le Dr Bähr pour le Mercure, ainsi que cela est démontré en plusieurs endroits de son *Science of therapeutics*, où il le préconise. C'est son principal médicament dans plusieurs formes de maladies non citées plus haut, telles que la méningite et la myélite spinale; l'ophthalmie des nouveau-nés et celle qui est blennorrhagique ; la typhlite ; la gonorrhée et l'orchite

(1) Voy. un cas par le Dr Lawrence Newton dans le *Monthly Hom. Review*, septembre 1870.

blennorrhagique ; la grippe ; la bronchite et la broncho-pneumonie ; la périostite et l'ostéite. Mais la grande fréquence de son apparition dans ses pages vient de ce qu'il regarde le Mercure comme le seul médicament sur lequel on puisse compter pour combattre la suppuration, dans quelque endroit qu'elle se montre. Dans les inflammations analogues des organes parenchymateux et des membranes séreuses, et même dans certaines maladies, telles que la variole, la suppuration est une indication qu'il croit infaillible pour le Mercure. Vous ferez bien de peser et vérifier les recommandations d'un guide aussi digne de foi.

Le Mercure forme la figure centrale de la remarquable triade *Arsenic*, *Mercure* et *Iode*. Ses préparations les plus douces se rapprochent plutôt de l'Iode, tandis que le Sublimé corrosif est l'analogue le plus proche de l'Arsenic. Tels sont les seuls médicaments alliés du Mercure en général ; ceux qui lui ressemblent dans leur action sur des tissus et organes spéciaux ont été cités à leurs places respectives.

L'échelle des doses du Mercure est nécessairement étendue. Dans les affections syphilitiques, beaucoup d'entre nous emploient des doses aussi massives que vous, nous arrêtant néanmoins sur la limite de la quantité capable d'affecter les gencives. Dans la plupart des états morbides indiquant le Mercurius solubilis, la 3e ou la 6e trituration décimale sera trouvée convenable ; mais dans les catarrhes, la 6e centésimale est meilleure. Dans les inflammations aiguës, je donne la 3e centésimale, et la 3e décimale dans celles qui sont chroniques. L'Iodure s'emploie généralement à la 2e décimale, et le bi-Iodure à la 3e trituration décimale (1).

(1) [Le Cyanure de Mercure, préconisé ici dans les angines couenneuses, s'emploie de même à la 2e trituration centésimale ; il est bon de n'employer que des triturations faites récemment, et le plus souvent d'administrer la poudre à sec sur la langue.] I. G.-M.

LETTRE XXX.

MEZEREUM, MILLEFOLIUM, MOSCHUS, MUREX, NAJA, NATRUM CARBONICUM, MURIATICUM ET SULFURICUM, NUPHAR, NUX MOSCHATA.

Nous avons devant nous une autre liste de petits médicaments. Nous commencerons par la Lauréole, bois gentil (et non comme quelques personnes le croient, Saint-Bois ni Garou) Daphne.

Mezereum.

Nous faisons une teinture avec l'écorce fraîche, ou des triturations avec celle qui a été séchée.

La pathogénésie est dans les *Maladies chroniques*.

La pathogénésie confirme autant que possible l'ancienne réputation du Mezereum comme remède des affections du *périoste*. Il affecte évidemment ce tissu d'une manière spéciale; et nous l'employons dans la périostite, le rhumatisme périostal et les exostoses, en grande partie comme vous faites de l'Iodure de Potassium. J'hésite à dire s'il agit aussi sur les os eux-mêmes. Il existe la relation d'un cas dans lequel il a paru combattre efficacement la nécrose de la mâchoire produite par Phosphorus, et Noack et Trincks le recommandent dans plusieurs affections des os. La pathogénésie a de plus démontré que l'irritation produite à *la peau* par l'application du suc de Mezereum est d'une nature spéciale, et peut avoir lieu de

même par son administration interne. Le prurit qu'il cause est très-intense, et l'irritation va souvent jusqu'à développer une éruption eczémateuse. Le Mezereum est préconisé par Noack et Trinks dans plusieurs formes d'éruption cutanée; mais Ruckert ne donne aucun exemple de son emploi (1).

Kali bichromicum, et *Hydriodicum*, *Phytolacca*, *Mercurius*, *Guaiacum*, et peut-être *Aurum*, sont les analogues de Mezereum.

J'ai toujours employé les plus basses atténuations.

J'ai à parler actuellement du Millefeuilles commun.

Millefolium.

On en prépare la teinture avec toute la plante.

Il y a une pathogénésie du Millefolium dans le *Manuel* de Jähr, faite avec des fragments de pathogénésies pris dans les *Annals* et *Archivs* d'Hartlaub et Trink, et dans le *Manuel* des mêmes auteurs.

Les effets du Millefolium sur le corps en santé sont en petit nombre et de peu d'importance. J'en ai pris moi-même fréquemment des doses de plus de 30 gouttes de teinture mère, sans autres résultats que des rêves agités et désagréables. Pendant longtemps, le Millefolium a été un remède populaire des *hémorrhagies*, pour lesquelles il est probablement spécifique. Je l'ai vu moi-même agir

(1) Le Dr Cooper a communiqué au *Monthly Hom. Rev.*, mai 1869, un cas chronique de phthiriasis capitis, avec perte des cheveux et violentes démangeaisons, dans lequel la 3e décimale de Mezereum accomplit une cure satisfaisante. Le Dr Bärh considère le Mezereum comme à peu près le meilleur médicament pour les *dartres*, et non-seulement pour l'éruption, mais encore pour la névralgie consécutive. Je l'ai essayé dans un cas avec pleine satisfaction.

[La pathogénésie du Mezereum est dans l'*Art médical*, t. II, p. 421.] I. G.-M.

très-bien dans l'hémotypsie et l'épistaxis périodique; et Rückert cite un cas d'hématurie dans lequel il a procuré la guérison. On le recommande dans la soi-disant «phthisie floride».

L'*Hammamelis* et l'*Ipecacuanha* sont des médicaments alliés.

J'emploie la première dilution décimale dans le cas d'hématurie mentionné ci-dessus; la teinture mère fut donnée en quarts de goutte. J'ai vu la teinture mère, néanmoins, aggraver sérieusement une hémoptysie.

Nous arrivons à cette curieuse sécrétion animale, le Musc,

Moschus,

dont on fait une teinture ou des triturations.

Il y a une pathogénésie du Moschus dans la *Matière médicale pure*. Le Dr Langheinz a analysé cette pathogénésie dans un travail que vous pouvez lire dans le vol. XII du *Brit. Journ.*, et démontré son peu de valeur. Je vous renvoie au même mémoire pour le compte-rendu des expériences du professeur Jörg avec cette substance.

Vous connaissez les propriétés stimulantes nervines assez puissantes du Musc; il paraît affecter le cerveau en grande partie à la manière de l'alcool. J'en porte toujours dans ma boîte de poche, à cause de sa grande valeur dans deux états morbides réclamant un prompt soulagement: ce sont les *accès d'hystérie* et les *palpitations nerveuses*. Je ne connais rien qui dissipe aussi rapidement une attaque hystérique, même lorsqu'elle a été jusqu'au degré de perte de connaissance, que le Moschus. Il n'est pas moins puissant dans les palpitations nerveuses qui ont été déterminées par quelque excitation nerveuse, lorsqu'il n'existe pas d'affection organique du cœur. Le Moschus est utile encore à l'occasion dans l'angine striduleuse qui affecte

les enfants nerveux (1); on devrait s'en souvenir dans l'asthme hystérique et dans le hoquet.

Le Moschus est un allié d'*Ambra*, *Asa fœtida*, *Castoreum* et *Valeriana;* il l'est aussi de *Camphora* et de *Nux moschata.*

J'emploie la 2e et la 3e dilution décimale de la teinture. Je crois que l'odeur de ce médicament a une certaine importance dans son action, et que les pilules ou les globules faits avec lui sont inutiles.

Je dois dire quelques mots de la drogue que nous appelons :

Murex purpurea,

matière colorante du mollusque ainsi nommé. On la prépare cependant en triturant tout le mollusque.

La pathogénésie originale du Murex a été faite par le Dr Pétroz (2).

Le Murex agit d'une manière évidente sur l'*utérus*, et « rend les expérimentateurs féminins péniblement conscientes de la possession de cet organe. » Il produit encore ces symptômes sympathiques bien connus de défaillance d'estomac et de douleur dans le côté gauche (Comp. Actæa). Il a guéri plusieurs cas de *congestion utérine*, que vous trouverez dans l'article du Dr Dunham; et un cas de polyurie (*Montlhy*, *Hom. Rev.*, mai 1868).

Outre *Actæa racemosa*, le Murex correspond d'une fa-

(1) [Voir l'*Art médical*, vol. VI, p. 64, un article tiré du *Bulletin de la Société médicale des hôpitaux*, et vantant l'emploi du Musc dans le spasme de la glotte chez les enfants, d'après 24 observations du Dr Salathé, de Bordeaux.] I. G.-M.

(2) Pétroz, *Études de thérapeutique et de matière médicale*, Paris, 1864.

çon évidente, comme médicament et comme produit naturel, à *Sepia.*

Dans les cas guéris, on a employé les dilutions de 4 à 6. Mon prochain médicament est le 3e de notre groupe des venins de serpents, le venin du Cobra, ou Naja tripudians (1), que pour notre convenance nous appelons :

Naja.

On en fait ou des triturations, ou une solution alcoolique. Je préfère le dernier mode de préparation.

Nous devons le Naja entièrement au Dr Russell, maintenant, hélas ! perdu pour nous. Sa pathogénésie se trouve dans les vol. XI et XII du *British Journal;* et il est peu de ses écrits pratiques qui ne fasse quelque mention de ce médicament qui lui était familier. Je vous conseille aussi la lecture d'un mémoire du Dr Bradshaw sur les venins de serpents, dans le 1er vol. des *Annals.*

L'action du venin du Naja est essentiellement identique avec celle des venins de serpents en général, que j'ai décrite à propos du Lachesis. Il est vrai qu'on ne peut remarquer dans les effets de la morsure du Cobra que la prédominence des symptômes nerveux sur les symptômes sanguins. L'affection des nerfs pneumogastriques est très-apparente ; chez le gardien tué au jardin zoologique, la mort arriva par suspension de la respiration, et les voies aériennes étaient remplies d'un mucus écumeux. Dans les expérimentations très-soignées et très-complètes instituées par le Dr Russell, les parties où se

(1) [Connu encore sous le nom de serpent à lunettes ; on peut en voir plusieurs variétés dans le magnifique ouvrage sur les serpents de l'Inde, par le Dr Russell, et publié aux frais du gouvernement de l'Inde.] I. G.-M.

distribuent les pneumogastriques furent celles qui souffrirent le plus. Les expérimentateurs ressentirent tous de la sécheresse de la bouche et de la gorge, un serrement spasmodique du larynx et une toux d'irritation. Cinq des expérimentateurs eurent à se plaindre gravement d'une céphalalgie temporo-frontale continue, accompagnée d'un grand découragement.

Ma propre expérience est entièrement d'accord avec celle du Dr Russell quant à la valeur du Naja comme médicament. Il m'est souvent arrivé de guérir avec lui l'espèce de *céphalalgie* décrite ci-dessus, spécialement lorsqu'elle était associée à une douleur spinale et à des palpitations de cœur. M. Gillow a cité un cas remarquable dans le *Brit. Journ.*, vol. XII, p. 214, et le conseille pour la céphalalgie mélancolique résultant de troubles de la fonction sexuelle chez les hommes. Vous y trouverez aussi un cas du Dr Russel démontrant la rapidité avec laquelle le Naja peut agir dans l'inflammation laryngo-trachéale aiguë. Dernièrement, il a signalé la couleur rouge foncée de la gorge comme indiquant spécialement ce médicament. Le Dr Bradshaw le recommande hautement dans la toux des phthisiques, et dans l'invasion de la phthisie laryngée. Le Dr Russel en parle avec éloges à propos de ce trouble mystérieux appelé « irritation spinale. » (Je l'ai vu agir spécialement bien lorsque cette affection intéressait la nuque, et déterminait des symptômes de laryngisme ou de contracture spasmodique de l'œsophage.) Mais la principale sphère du Naja réside dans les affections du *cœur*. Pour calmer les palpitations nerveuses chroniques, aider le rétablissement du cœur récemment lésé par l'inflammation, et pour permettre de supporter les souffrances de l'hypertrophie et des affections valvulaires chroniques, le Dr Russell le considérait comme remède principal. Je pense pouvoir appuyer son estimation.

Le Naja peut être comparé aux autres venins de ser-

pents, *Crotalus*, *Lachésis* (et *vipera torva*), et peut-être à *Cactus*.

J'ai toujours employé la 2[e] dilution, qui était la favorite du Dr Russell, et je serais plus disposé à descendre l'échelle qu'à la monter.

J'ai maintenant à traiter des deux sels de sodium dont nous nous servons dans notre pratique, le Carbonate de soude et le Chlorure de soude. C'est son ancien nom de Natron ou Natrum qui les met à cette place dans notre série alphabétique.

Le Carbonate de soude,

Natrum carbonicum,

se triture ou se dissout dans l'eau pour nos usages.

Sa pathogénésie est dans les *maladies chroniques*.

Le Natrum carbonicum est un de ces « casse-têtes » dont sont remplis les volumes des *maladies chroniques*. Sa pathogénésie comporte trente pages d'impression fine; les symptômes qui lui sont attribués comprennent toutes les souffrances ordinaires de l'organisme humain. Cependant, jusqu'aujourd'hui je ne sache pas qu'il ait effectué une seule cure digne d'être relatée. Je ne l'ai jamais employé, ni personne de ma connaissance; je ne l'ai jamais entendu conseiller par aucun de mes confrères, si ce n'est par le Dr Madden, pour la menstruation défectueuse chez les femmes adultes. Teste n'en fait pas mention; Hempel ne cite que ses usages chimiques; la liste nosologique de Noack et Trinks semble être purement hypothétique. Je ne saurais expliquer le problème; mais, en attendant, je ne me sens aucune disposition à analyser une pathogénésie d'une valeur aussi contestable, et je passe de suite à l'autre sel de soude plus important : le chlorure de sodium, sel commun, ou

Natrum muriaticum.

Nous le préparons de la même manière que le carbonate.

La pathogénésie originale est dans les *maladies chroniques.*

La Société Autrichienne a recommencé l'expérimentation, et a publié sa pathogénésie dans son journal, vol. IV. Elle n'a pas été traduite.

Je voudrais pouvoir vous dire que les résultats de cette nouvelle expérimentation ont récompensé les peines de ceux qui l'ont faite; pour moi, c'est un désappointement complet. Lorsque j'aurai dit que les expérimentateurs devinrent généralement constipés en prenant des dilutions; que d'habitude le foie était quelque peu affecté, et qu'un sujet eut beaucoup de matière colorante biliaire dans son urine; que la désir sexuel diminua, et qu'il y eut (chez les femmes) retard dans la menstruation, que les douleurs du pouce et de l'index étaient communes, et que souvent la peau montra des signes d'irritation, j'aurai résumé les principaux résultats de cette pathogénésie. C'est à peu près ce qui avait déjà été signalé comme étant l'effet du sel, d'après les symptômes ressentis par ceux qui en avaient fait un usage immodéré. Il y a une dégénérescence scorbutique du sang et des tissus, diverses éruptions ou ulcérations sur la peau, retard des règles; et chez un homme, on remarque une irritabilité génitale en même temps que la dépression qui l'accompagne.

Quels ont été actuellement les usages thérapeutiques du Natrum muriaticum? Je cite Noack et Trinks : Ce médicament est recommandé par Rummel dans des cas de *chlorose* ancienne, avec nutrition pauvre et la peau sale, flasque et engourdie; par Hartmann, dans l'*urticaire;* par Schmidt, lorsqu'il existe une dyscrasie *scorbutique* du sang; par Thoret, pour les *fièvres* quotidiennes, tierces et

quartes; par Newmann, pour les fièvres quotidiennes invétérées; par Hartlaub, dans les fièvres intermittentes; par Gross, dans les fièvres nerveuses avec grande faiblesse, sécheresse de la langue et grande soif; dans l'*Homœopathic Gazette*, contre le vertigo caduca; par Gross, dans la céphalalgie avec nausées, et encore dans la névralgie dentaire avec douleurs lancinantes, térébrantes, avec battements dans une dent cariée, ne supportant ni le grand air ni le contact, et pires la nuit, suspendant la respiration et soulagées en s'asseyant; par Wahle, contre l'herpès de la langue; par Weigel, contre des ulcères plats de la langue, des parois internes des lèvres et des coins de la bouche, donnant lieu à un écoulement de salive limpide; par Griesslich, contre les nausées et les vomissements des femmes enceintes; par Engelhard, contre le squirrhe et le carcinome de l'estomac; par Weith, contre la constipation rebelle; par Knorre, contre la dysentérie; par Weith, contre l'émission involontaire de l'urine à chaque quinte de toux dans le typhus; par Müller, contre l'incontinence d'urine; par Gross, dans la balanorrhée, l'aménorrhée et l'irrégularité du pouls et des battements du cœur; par Hartlaub, contre la tumeur blanche du genou (conjointement avec Sulfur); par Hering, contre le raccourcissement des tendons des jarrets dans la lèpre; par Des Guidi, contre l'inflammation du tendon d'Achille.

Au risque de vous ennuyer de cette antique pathologie, j'ai fait l'extrait ci-dessus, ne connaissant en réalité rien moi-même des vertus du sel. Je ne veux ajouter que quelques mots d'un auteur Américain moderne : « S'il existe dans notre matière médicale un médicament spécifique pour la fièvre intermittente, c'est le Natrum muriaticum. » (1).

Le D[r] Bayes le recommande pour une certaine forme

(1) D[r] Pearson, *United States med. and surg. Journal*, vol. I, p. 211.

d'hypochondrie : Il y a « une sorte de sentiment de désespoir à propos de l'avenir, accompagné de sécheresse de la bouche, les muqueuses sont irritables; la langue est souvent ulcérée légèrement, il y a presque invariablement constipation et des garde-robes dures. »

Je dois ajouter ici un troisième sel de soude; le sel de Glauber bien connu,

Natrum sulfuricum.

Il se prépare comme le carbonate.

Le Dr Hering, dans sa nouvelle collection, en donna une pathogénésie admirablement arrangée pour prescrire suivant les symptômes. Cependant, elle ne peut aider en rien celui qui voudrait se faire une idée de l'action spéciale du médicament. Il paraît déterminer des troubles d'un caractère peu tranché dans à peu près toutes les régions du corps. Le Dr V. Granvogl a commencé néanmoins à délimiter sa sphère curative. Il voit en lui un des médicaments les plus importants pour les sujets à constitution qu'il appelle « hydrogénoïde », dans laquelle le sang est « hydrémique ». Dans ces cas, selon lui, on peut presque toujours découvrir des traces de gonorrhée, qu'il ne veut cependant pas voir confondre avec la « sycose » d'Hahnemann. Le Thuya est néanmoins généralement indiqué dans son traitement, conjointement avec le Natrum sulfuricum ; le premier à la 30e dilution de temps à autre, le second à la 3e décimale, 4 à 5 gouttes fréquemment répétées. Vous trouverez un cas démonstratif de cette théorie dans le *Brit. Journ.*, vol. XXVI, p. 639 ; et un autre de diabète, traité selon cette règle en raison de l'antécédent gonorrhéique, dans le vol. XXII du même journal, p. 164. Les deux font voir un pouvoir curatif considérable dans le Natrum sulphuricum, qui, dans le dernier cas notamment, fut l'agent de la guérison, une seule dose de Thuya ayant été administrée.

Avant Granvogl, il avait été employé en Amérique, en dilutions élevées, pour traiter la phthisie, la diarrhée chronique, les flatuosités et la sciatique, cette dernière surtout ayant des symptômes l'indiquant nettement. On le dit encore capable d'enflammer l'extrémité inférieure de l'iléum, et, pour cette raison, avoir guéri un cas de colique périodique, dans lequel la douleur commençait toujours dans l'aine droite.

Je n'ai rien de plus à dire quant aux doses ou à des analogues.

Je dirai maintenant quelques mots sur un médicament qui, bien que compris par le Dr Hale dans ses *New American Remedies*, est dû à l'un de nos confrères français. C'est le Lys jaune à petites fleurs des étangs,

Nuphar lutea.

Avec la plante entière on fait une teinture.

La pathogénésie à laquelle je fais allusion, par le Dr Pitet, de Paris, est donnée dans le livre du Dr Hale, avec des observations cliniques.

Cette pathogénésie confirme l'ancienne réputation du Nénuphar comme anaphrodisiaque. Elle démontre aussi sa propriété de déterminer une diarrhée des plus gênantes dès le point du jour. Tels sont les deux effets pathogénétiques du Nénuphar qui ont conduit à des résultats pratiques.

Plusieurs cas de diarrhée matinale et de spermatorrhée atonique, dans lesquels ce médicament fut employé avec de très-heureux résultats, sont cités dans l'article du Dr Hale. *Agnus castus* et *Rumex crispus* sont les deux médicaments qui « couvrent » la double sphère d'action de Nuphar lutea.

On a employé les dilutions 1 à 6.

Je n'ai rien à dire sur Nux juglans, la noix commune. Mais, avant d'en venir au « Nux » *par excellence*, je dois

vous parler un peu de la noix muscade, que vous appelez Myristica, et nous

Nux moschata.

Avec l'amande on prépare une teinture.

La pathogénésie du Nux Moschata est dans le *Manuel* de Jahr, d'après celle du Dr Helbig. On doit consulter aussi les articles de Hempel et de Teste.

Comme beaucoup de substances odoriférantes, la Noix muscade agit sur le système nerveux. Prise en grande quantité, elle paraît produire une sorte d'intoxication ressemblant beaucoup à celle du Musc. On l'emploie principalement, comme ce dernier, dans les souffrances *hystériques*. On la préconise aussi pour les flatuosités de cause nerveuse, et pour la rétrocession de la goutte sur l'estomac.

J'ai beaucoup de confiance en elle pour cette dernière affection. Elle soulage l'oppression du cœur et des poumons et la douleur derrière le sternum, causées par une flatulence excessive, et à un degré très-marqué. Comme j'ai pris cette indication dans Hahnemann, je l'ai employée d'habitude aux dilutions les plus élevées, la 12e.

Les médicaments alliés sont *Moschus*, *Asa fœtida* et *Camphora*. On trouvera probablement les plus basses dilutions très-efficaces.

LETTRE XXXI.

NUX VOMICA.

Cette lettre sera tout entière consacrée à un médicament dont le nom est à jamais inséparable de l'Homœopathie,

Nux vomica.

Les semences servent à préparer une teinture, ou ce qui vaut mieux, des triturations.

La pathogénésie originale ainsi que de nombreuses remarques caractéristiques se trouvent dans la *Matière médicale pure*. Pereira (et d'après lui Hempel) a décrit très-complètement l'action physiologique générale de la Noix vomique. Teste a fait sur elle quelques considérations ingénieuses dans sa *Systématisation pratique de la matière médicale ;* Et Hartmann a longuement discuté son action thérapeutique dans ses *Remarques pratiques sur quelques-uns des principaux médicaments homœopathiques*, 2e série (traduction du Dr Okie, publiée par Radde, de New-York). Je puis encore vous signaler quelques observations sur la noix vomique par un autre de nos vétérans, le Dr Schron, dans le volume XVI du *British journal* (1).

(1) Le lecteur peut encore puiser de précieux renseignements sur la Noix vomique dans l'*Art médical*, année 1855, t. II, p. 426 : Pathogénésie originale, trad. du latin, par les Drs Champeaux et Milcent; 1856, t. III, p. 338, et 1862, t. XV,

Si vous avez eu l'occasion de savoir quelque chose de la réputation domestique de la Noix vomique, vous pouvez avoir pensé que ses usages ne sont pas en rapport avec ses effets physiologiques bien connus. Mais j'espère que lorsque nous aurons analysé ces effets, et que nous les aurons suivis en détail (ce que nos pathogénésies nous facilitent), nous trouverons parfaitement légitimes les applications *distinctes* du médicament en question au traitement de la dyspepsie et de la constipation.

La description la plus généralement répandue de l'action pathogénétique de la Noix vomique est qu'elle donne lieu au *Tétanos*. Dans l'opinion de tous, il ne semble pas exister de différence essentielle entre cet état, résultant de l'action de la Noix vomique, et celui qui est l'effet d'une maladie idiopathique. De plus, les magnifiques expériences de Claude Bernard ont donné assez de certitude au fait que la drogue en question détermine cette maladie à la manière d'une blessure; que l'impression morbide a lieu d'abord sur les nerfs moteurs et les muscles; de là l'exquise sensibilité développée chez les sujets sous le coup de l'empoisonnement par la strychnine, et la promptitude avec laquelle la moindre impression sur leur surface externe peut déterminer chez eux des spasmes.

L'état de la moelle épinière elle-même produit par Nux vomica en est un d'excitation et d'irritabilité. A son plus haut degré, néanmoins, il n'est pas inflammatoire, quoique, par suite de la distension des capillaires, il puisse y avoir épanchement sanguin (2), et que le trouble moléculaire puisse aller jusqu'au ramollissement, de ces lésions ayant été découvertes dans un cas de mort par la

p. 195 : Propriétés antipériodiques, par le Dr Jousset; 1858, t. VIII, p. 252 : Doses infinitésimales, etc.; 1860, t. XI et XII : Diverses notes et observations.] I. G.-M.

(2) Voy. Schrœder Van der Kolk, *on the spinal cord* (*New Sydenham Society*, p. 78).

Strychnine. Viennent ensuite les phénomènes de la sphère motrice, qui parcourent les différents degrés depuis la simple raideur ou contracture jusqu'à la rigidité tétanique complète. Pereira a fait remarquer que l'influence s'étend aussi jusqu'aux muscles involontaires, tels que ceux du canal alimentaire, des organes respiratoires, et du système génito-urinaire. Notre pathogénésie confirme amplement ces faits. Elle fait voir en outre, ce qui est, en effet, très-probable, que l'excitation produite par la drogue affecte (quoique à un degré moindre) les nerfs vaso-moteurs et les artères, déterminant ainsi les phénomènes fébriles du frisson, de la chaleur et de la sueur.

Je suis très-disposé à penser que tous les autres symptômes éprouvés par les expérimentateurs de la Noix vomique sont dus à cette influence exercée par elle sur les centres nerveux.

Si je faisais une exception, ce serait à propos de la membrane muqueuse respiratoire, sur laquelle il peut se faire quelque action irritante. Les symptômes cérébraux, qui sont importants, sont certainement des manifestations d'une extension de l'effet excitant de la Noix vomique sur la moelle, à la continuation intra-crânienne de celle-ci. Je ne puis mieux les faire ressortir qu'en donnant la citation suivante, tirée des *Annals*, vol. I, p. 380.

« Le Dr Chapmann a relaté le cas d'un pharmacien qui, par bravade, prit un soir trois ou quatre gouttes de la teinture mère de noix vomique. Il fut réveillé de bonne heure le matin suivant par une sensation comme si sa tête voulait éclater. Il était si étourdi qu'il ne put ni s'asseoir, ni se mettre debout. Il entendait de grands bruits d'oreille, éprouvait de l'intolérance pour la lumière et le bruit, et ne voyait plus, sa figure était boursouflée, et il paraissait abruti comme un homme ivre. Lorsqu'il (le Dr Chapmann) le vit, outre les symptômes déjà mentionnés, il trouva les pupilles contractées de la grandeur d'une pointe d'épingle. »

Vous verrez qu'il n'y a pas de désordre des fonctions cérébrales comme par Belladona; mais que l'excitation et l'hyperémie active sont très-marquées.

J'ai maintenant à vous décrire les usages thérapeutiques de la Noix vomique dans l'école homœopathique. Nous verrons, à mesure que nous avancerons, qu'ils sont pour la plupart des applications légitimes de son action physiologique selon la loi des semblables.

Les caractéristiques générales de l'action de Nux ont été entièrement établies par Hahnemann, et ont reçu la sanction d'une large expérience. Nux vomica convient spécialement aux personnes vigoureuses, de tempérament sec, à la fibre tendue, au tempérament ardent et irascible, et à disposition opiniâtre; aux malades adonnés à l'usage abondant du vin ou du café, et à ceux qui ont des habitudes sédentaires avec un travail mental considérable; enfin à ceux qui ont une disposition à dormir le soir, à s'éveiller à environ deux ou trois heures après minuit, et à rester éveillés un certain nombre d'heures par une grande affluence d'idées, puis à dormir tard dans la matinée.

Une autre indication de Nux est lorsque les symptômes surviennent ou deviennent pires à cette heure matinale, et lorsqu'ils augmentent par le repos ou l'exercice mental. Si vous désirez suivre plus loin encore ces caractéristiques générales de notre médicament, vous les trouverez bien exposées avec des exemples à l'appui dans les *observations* d'Hartmann. (L'expérience Anglaise a trouvé dans « l'homme d'affaires de la cité » le type du patient auquel Nux convient. Ses souffrances sont toutes nerveuses et dyspeptiques, et leurs causes sont les tourments, un exercice trop mental et trop peu corporel, et en général un trop grand laisser-aller à son seul repas réel, qui est un dîner tardif. De là les maux de tête, l'insomnie, la pesanteur à l'épigastre après le repas avec des flatuosités et du pyrosis, la constipation et l'irritabilité. Nux ne le

guérira certainement pas s'il ne se plie pas mieux aux lois de l'hygiène ; mais il lui sera d'un grand secours.)

Actuellement, parcourons ses indications spéciales.

1. Dans *les affections du système nerveux*, la Noix vomique occupe naturellement une place importante. Dans le tétanos traumatique, elle devrait être le remède principal. Le seul exemple que j'aie rencontré de son emploi en pareil cas me vient, cela est assez étrange, d'une source allopathique. Vous trouverez dans Hempel des citations de plusieurs cas traités avec succès dans des hôpitaux, par de petites doses de strychnine, forme sous laquelle je recommande de l'employer pour cette maladie. Il ne serait nécessairement homœopatique à la paralysie que si elle dépendait d'une congestion cérébrale, dont je parlerai un peu plus loin. Dans la chorée et l'hystérie, elle est généralement remplacée par l'Ignatia, qui correspond mieux aux caractères particuliers de ces dernières. Je ne puis la croire homœopathique à la névralgie, à moins que la douleur ne soit sympathique d'un désordre gastro-intestinal.

L'hypersthésie de Nux est une chose tout à fait différente de la névralgie, qui peut même être associée avec un état tout opposé de la surface. On peut en dire autant de l'épilepsie ; suivant l'expression du Dr Russell, « elle agit plutôt en enlevant les causes excitantes périphériques, que par une influence sur l'état normal des centres nerveux. » (1) La seule affection du système nerveux qu'il nous reste à examiner est la fièvre intermittente ; et dans le traitement de cette maladie, *Nux vomica* est fréquemment indiquée, alternée avec Ipécacuanha.

Ses indications spéciales sont les symptômes gastro-intestinaux concomitants, quoique l'on dise que l'accès lui-même en réclame l'emploi lorsque le stade de chaleur précède celui de frisson ou se mêle avec lui.

(1) *Clinical Lectures*, p. 268.

2. Dans le traitement des *maladies du sang*, d'autre part, Nux compte à peine. Je ne puis la croire homœopathique à la forme particulière de dyspepsie qui mène à la goutte; et s'il est bienfaisant dans le lombago, ainsi que le prouverait un cas du Dr Russell, il doit bien plus en être ainsi dans la forme myalgique de l'affection que dans sa forme rhumatismale.

3. Les affections *cérébrales* sont parmi celles qui indiquent le plus souvent *Nux vomica*. La forte ressemblance de ses symptômes avec ceux des effets de l'alcool ont engagé à l'employer dans le *delirium tremens*. Nux pourrait à peine atteindre le mal à son summum; mais à sa période d'invasion et pendant la convalescence, elle pourrait être utile. Ce médicament est certainement excellent pour les vomissements du matin, le tremblement des mains et les autres affections nervo-musculaires des ivrognes. Le caractère de l'action de Nux sur les centres nerveux, tandis qu'il n'en fait pas un médicament convenable pour l'inflammation du cerveau, en fait justement celui de ces états congestifs de l'organe qui prédisposent à *l'apoplexie*. Même alors que l'épanchement sanguin a eu lieu, *Nux vomica* est le meilleur médicament à donner à moins que l'état de la circulation générale n'indique l'Aconit (1). Enfin, peu de médicaments sont plus souvent utiles dans la céphalalgie que *Nux vomica*. Commme vous le verrez, les principales formes de l'affection dans lesquelles il sera probablement avantageux de l'administrer sont, d'une part les céphalalgies de ces sujets adultes, forts, pléthoriques, et accompagnées de congestion, de vertiges, avec la face rouge et de la constipation; d'autre part (en dilutions plus élevées) elle sera curative de plusieurs autres céphalalgies, telles que le clou hystérique, lorsque la constitution convient à Nux, plus qu'à

(1) Voy. les cas du Dr Yeldham dans son livre intitulé : *Homœopathy in acute diseases.*

Ignatia; l'hémicranie dans les mêmes états, et ces maux de tête intenses commençant par des éblouissements de la vue (1).

4. J'arrive actuellement à une sphère encore plus importante de l'action de Nux vomica, — son influence sur les troubles fonctionnels du *canal alimentaire*. C'est ici que nous avons besoin de distinguer spécialement; car le pouvoir réellement considérable de Nux dans la dyspepsie et la constipation a conduit à en abuser et à la discréditer. Il n'est pas rare de voir des novices en homœopathie prendre une pilule de Nux la première fois que leurs évacuations retardent, et s'attendre à la voir agir comme de l'Aloès ou de la Coloquinte. Ils s'imaginent de plus qu'elle nettoiera leur langue chargée, dissipera leurs attaques bilieuses, et en vérité sera le remède de « l'indigestion, » de quelque espèce qu'elle soit. Mais le souvenir de l'action physiologique de la drogue nous préservera de son emploi sans discernement. Nux a peu d'influence sur les membranes muqueuses, ou les organes sécréteurs. Ici, comme ailleurs, elle agit principalement sur les nerfs et les muscles; de là sa véritable place dans les troubles gastriques. La dyspepsie aiguë, dans laquelle elle est curative, est celle qui survient par l'usage d'une nourriture indigeste. Il n'y a pas d'état muqueux particulier; mais, d'autre part, il existe de la douleur, des vomissements avec beaucoup de nausées, et des selles peu copieuses, avec coliques et envies fréquentes et pressantes.

La dyspepsie chronique de Nux est essentiellement la même, mais présente nécessairement plus de variété. (Dans celle-ci, l'énergie nerveuse et musculaire de l'estomac est défectueuse et pervertie : les aliments produisent de la douleur, et (moins communément) des vomissements, ou ils restent comme un poids sur l'estomac,

(1) Voy. Peters, *Treatise on Headachs.*

alourdissant le cerveau, et développant bientôt beaucoup de flatuosités. La langue n'est chargée qu'à la partie postérieure. Le Dr Boyer voit dans ce signe une indication caractéristique de Nux. On voit que c'est justement la dyspepsie des hommes d'affaires et de ceux qui se livrent aux travaux intellectuels, lorsqu'ils accomplissent leur tâche avec hâte et inquiétude, et n'accordent de dépit ni à leur cerveau, ni à leur estomac. Le Dr Bähr, cependant, voudrait étendre la sphère de Nux, et y comprendre le catarrhe gastrique chronique. Le goût, tant celui qui est subjectif que celui des aliments, est amer ou acide, et il existe des éructations de même nature. L'appétit est disparu, quoiqu'il y ait sensation de faim, qui va même jusqu'à la faim canine.... La région de l'estomac est sensible, particulièrement après le repas, et généralement distendue : les douleurs ressenties dans l'estomac sont le plus souvent une pression dure, plus rarement des douleurs déchirantes ou crampoïdes. Les symptômes de la cavité buccale sont ceux d'un catarrhe intense. Une autre affection gastrique, à laquelle remédiera Nux, est la *cardialgie*. Lorsque cette affection est d'un caractère spasmodique, et accompagnée de beaucoup de flatuosités, Nux est son spécifique. Vous trouverez des notes sur une longue suite de cas traités avec succès par elle dans le *Brit. Journ.*, vol. XI, pages 435, 548.

Le *Pyrosis* est encore une forme spéciale de dyspepsie, pour laquelle Nux vomica est spécifique. Je ne connais cependant pas le diagnostic différentiel entre lui et Bryonia, ou Lycopodium.

Telles sont les principales formes de dyspepsie de Nux. Mais on peut avancer sincèrement qu'il existe très-peu d'affections douloureuses non organiques de l'estomac qui ne puissent être soulagées par ce précieux médicament. Les mêmes vertus se montrent dans les intestins. Il est tout à fait homœopathique à la colique nerveuse

causée par des gaz ; mais d'autres médicaments, tels que Colocynthis et Cocculus, sont employés plus fréquemment. *La constipation* est une indication bien connue de Nux vomica dans les cas complexes. De plus, comme affection idiopathique, elle réclame souvent ce médicament. Vous pourriez penser qu'ici l'emploi de Nux est antipathique, puisque constipation signifie atonie des intestins, et que Nux est excitant et non déprimant dans ces cas. C'est pour ces raisons que vos propres thérapeutistes le prescrivent. Mais je dois faire remarquer que la constipation est loin de dépendre toujours de l'atonie des intestins. Voici ce que dit Schrœder Van der Kolk : « Une longue expérience et de nombreuses autopsies m'ont prouvé que la constipation chronique dépend presque toujours de contractures du côlon descendant. » Et à propos de la constipation de Nux, le Dr C. Dunham dit avec raison (1) : « Ce médicament ne diminue pas l'action de l'intestin : il l'augmente plutôt, mais en même temps la rend *irregulière* et *spasmodique*, empêchement, par conséquent, et non aide aux évacuations. C'est la raison pour laquelle la constipation caractéristique de Nux vomica s'accompagne de désirs fréquents, mais inefficaces, d'aller à la selle, l'action de l'intestin étant irrégulière et spasmodique, et la constipation étant le résultat de l'irrégularité dans l'action, et non de l'inaction. » C'est probablement par une action semblable que Nux a soulagé quelquefois l'Iléus, et la hernie engouée ou même étranglée (1). Peut-être même le bénéfice obtenu de ce médicament dans quelques cas de dysentérie, est-il dû à son influence sur les coliques et le ténesme, qui sont nervo-musculaires, plutôt qu'à une action quelconque sur la membrane muqueuse. Je ne suis pas certain qu'on puisse en dire autant de son pouvoir non douteux sur au moins une forme de diarrhée, celle qui survient chez les enfants

(1) Voy. un cas dans Hartmann, p. 151.

élevés artificiellement, lorsque les aliments ne leur conviennent pas (1). Mais, dans cette affection, les plus basses dilutions paraissent être indispensables.

Lors de mes premiers écrits, j'ignorais encore que Nux eût une action sur le *foie*, et j'avais signalé comme anormal son emploi dans la pléthore abdominale et les hémorrhoïdes qui en sont la conséquence. Actuellement je ne puis mettre en question son influence hépatique. Je suis toutefois incapable d'aller aussi loin que Bähr, qui pense que ce médicament a une relation plus spéciale avec le foie qu'avec l'estomac. Son action n'atteint pas plus loin que la simple hyperémie, et elle est suffisante pour les cas anciens; mais avec ces réserves, nous pouvons placer en lui notre confiance. Il guérit souvent la jaunisse. Les hémorrhoïdes auxquelles il convient sont grosses et « aveugles ». Pour ces dernières on la donne en général conjointement avec Sulfur.

5. Dans les affections des *organes respiratoires*, Nux vomica joue un rôle beaucoup moins important que dans celles du canal alimentaire. Elle est très-utile, cependant, pour le coryza sec, et pour les toux violentes, avec peu ou point d'expectoration, ébranlement de la tête et efforts des muscles abdominaux. Nux est évidemment homœopathique à l'asthme spasmodique, et joue fréquemment un rôle important dans son traitement. Il existe une relation d'un cas remarquable traité par Hahnemann au commencement de sa pratique, et qui nous enseigne que dans cette maladie, à quelque degré que ce soit, ce médicament n'a pas besoin d'être employé à doses infinitésimales. Vous pouvez lire ce cas dans Hempel. (Le Dr Kidd, de son côté, considère la Noix vomique comme notre meilleur antiasthmatique. Il la croit la mieux appropriée aux cas purement spasmodiques, dans lesquels il n'y a pas de lésion bronchique, mais un état d'excitabilité réflexe du pneu-

(1) Voy. cependant mon *Manual of Therapeutics*, p. 20.

mogastrique aux impressions venant du dehors ou de l'estomac. Il emploie la première trituration décimale dans ce cas).

6. La Noix vomique est indiquée encore moins souvent lorsque ce sont les *organes génito-urinaires* qui sont affectés. Je ne puis la conseiller que d'une façon hypothétique pour l'irritabilité de la vessie des personnes habituées à consommer beaucoup d'alcool, et pour le rétrécissement spasmodique. On l'a dite pourtant avoir procuré du soulagement pendant le passage des calculs urinaires; et elle est certainement des plus bienfaisantes dans certains états d'irritabilité des organes sexuels mâles, lorsque les autres symptômes l'indiquent d'ailleurs, et qu'il y a en même temps les caractéristiques générales dont nous avons parlé. Tout cela peut se comprendre comme faisant partie de l'influence nervo-musculaire de Nux. Il n'en est pas de même d'un autre de ses usages dans cette sphère, c'est-à-dire la *métrite*. Hartmann écrit : « Nux est un admirable médicament dans l'inflammation de l'utérus, et ses vertus dans cette affection sont exaltées par de nombreux homœopathes, auxquels je dois me joindre. Que la métrite soit venue hors de l'état de gestation, ou pendant celle-ci, ou après la délivrance, cela importe peu; non plus que la portion particulière de l'utérus qui est affectée. » Cela est assez curieux ; mais je dois dire que, dans deux cas de métrite après accouchement auxquels j'ai donné mes soins, les effets de Nux 30e furent étonnants.

Je veux ajouter encore quelques autres applications de Nux vomica dont je me souviens, en parcourant Hartmann, Hempel et Schrön.

a. Le premier recommande Nux lorsque les yeux sont troublés par des étincelles brillantes, voltigeant de la périphérie au centre. Il voit là un symptôme de congestion cérébrale.

b. Nux est quelquefois utile pour la photophobie qui

accompagne l'ophthalmie strumeuse. Ici c'est son influence sur les nerfs sensitifs qui est en jeu.

c. Hartmann recommande aussi notre médicament pour résoudre l'hypertrophie des amygdales, et « lorsqu'une quantité d'ulcérations infectes occupent la cavité buccale et le pharynx, y produisent un goût désagréable dont le patient ne peut pas se débarrasser, et exhalent une odeur putride et perceptible par les assistants. » Je donne cette indication en lui en laissant toute la responsabilité; mais elle paraît en dehors de la sphère de Nux.

d. Nux est certainement indispensable pour les nausées du matin dans la grossesse. Elle agit probablement ici en diminuant l'excitabilité réflexe.

e. Schrön attribue à Nux vomica une puissance considérable contre la douleur des dents cariées et contre les récidives des épulies. Ce sont encore autant d'actions anormales du médicament.

Mais il n'est pas nécessaire de donner d'autres exemples de l'action de Nux. Quel que soit l'effet qu'il produise, on doit toujours y songer lorsqu'il y a excitation nerveuse et musculaire, et quand il se présente des crampes et des spasmes. Je terminerai en citant un cas-type pour ses applications, par Hartmann :

Mme B..., âgée d'environ 30 ans, qui avait souffert pendant plusieurs années d'une *toux incommode et douloureuse*, vit tout à coup cette toux disparaître sans cause appréciable. Au lieu de la toux, elle était depuis affligée d'une pression à l'estomac, qui devenait quelquefois une véritable *crampe*, était *aggravée après chaque repas*, et s'exaspérait tellement *après avoir bu du café*, qu'elle était obligée de s'asseoir complètement pliée en deux. En même temps elle était affectée de *constriction* et d'oppression de la poitrine, et ne pouvait faire qu'une courte inspiration, toujours associée à un hoquet. Il y avait souvent du *pyrosis* pendant la journée; anorexie; *éva-*

(1) Voy. aussi un cas par le Dr Lawrence Newton, dans le *Brit. Journ. of Hom.*, avril 1870 (p. 245).

cuations alvines dures, et ne survenant que *tous les trois ou quatre jours*. Elle avait souffert de cet état deux années entières. Je lui réglai son alimentation, et la guéris entièrement en quatre semaines par l'administration de deux doses de Nux vomica. Elle put ensuite manger impunément; elle pouvait même de temps à autre se permettre le café, sans voir se reproduire ses souffrances; mais elle n'ose en faire sa boisson journalière. »

Ignatia est nécessairement l'analogue le plus rapproché de Nux vomica.

Viennent ensuite *Aconitum*, *Hydrocyanic acid.* et *Cicuta*, qui produisent comme elle le tétanos et des spasmes toniques généraux.

En dernier lieu, vient *Bryonia*, qui agit d'une façon si analogue sur les organes digestifs et sur les voies aériennes.

Nux est encore un des médicaments dont l'action est plutôt qualitative que quantitative. La 30e atténuation était celle qu'employaient Hahnemann et ses disciples les plus immédiats; et la grande réputation du médicament en question est incontestablement fondée sur leurs résultats heureux. Cependant les atténuations plus basses, et même des doses fractionnées de la Noix elle-même pulvérisée, ont accompli des cures brillantes nombreuses, et cela même lorsque les dilutions n'ont pas réussi. Vous pouvez voir ces faits dans les citations que fait Hempel, d'après les *Memorabilia* de Kopp. J'ai moi-même employé avec avantage toutes les dilutions; et je substitue continuellement les plus élevées aux plus basses, et *vice versa*, lorsque l'atténuation choisie en premier lieu a manqué son effet.

Un mot pour finir sur le principal alcaloïde de la Noix vomique,

Strychnine.

Etant peu soluble, on doit la triturer jusqu'à la 3e atténuation.

M. Henri Robinson a enrichi la Matière médicale de deux expérimentations héroïques faites avec la Liquor strychniæ, un des expérimentateurs étant un homme, l'autre une femme. Outre les spasmes ou les tendances aux spasmes (auxquels on pouvait s'attendre et qui furent particulièrement subits, violents et douloureux dans le rectum), il se produisit plusieurs autres symptômes. L'expérimentateur homme tomba dans la prostration, et eut en même temps une fièvre que l'on peut comparer aux intermittentes adynamiques de l'Inde ; et aussitôt que celle-ci passait, il s'établissait une grande irritation des organes génito-urinaires, dont le degré le plus élevé se traduisait en une atteinte d'inflammation du testicule gauche et du cordon, et un abcès dans le tissu cellulaire du scrotum. On notait aussi une céphalalgie continue et comme si la tête éclatait, avec chaleur dans les yeux, une sensation glacée tout le long de la colonne vertébrale, une toux quinteuse, une démangeaison intense de la peau du corps entier, mais spécialement du nez ; de violentes attaques d'odontalgie, surtout des dents de la mâchoire supérieure. On peut voir la relation de ces expérimentations dans le *Monthly Homœopathic Review*, 1868 et 1869.

La strychnine contenant, sous la forme la plus concentrée, la propriété de causer des spasmes qui appartient à la Noix vomique, il semble rationnel de l'employer comme remède homœopathique dans de tels états. J'ai, en conséquence, agi ainsi dans le traitement de l'asthme spasmodique, et je ferais de même dans le tétanos, qui sont des exemples de spasme pur. Mais dans les formes plus complexes des maladies auxquelles Nux est si favo-

rable, comme dans les affections gastro-intestinales, je pense que nous perdrions à lui substituer la Strychnine. Je suis disposé, bien plus, à souscrire à cette doctrine toxicologique que l'influence de la Strychnine est limitée à la moelle et ne va pas jusqu'au cerveau.

Dans les accès tétaniques excités par ce poison, les pupilles sont fortement dilatées.

Ceci pourrait être justement l'effet d'une excitation de la portion supérieure de la moelle, le cerveau étant respecté (1). L'influence de Nux vomica contracte la pupille, y étant transmise (je le suppose) par la troisième paire de nerfs craniens.

Le Dr Walter Tyrrell, de Great-Malvern, a publié, dans ces derniers temps, une série de cas d'*épilepsie*, dans lesquels les effets curatifs de la Strychnine furent très-remarquables. Il pense que « sa valeur repose dans l'effet qu'il aurait de « tuer » cet état de sensibilité exaltée et d'activité de la moelle allongée, que la plupart des auteurs modernes considèrent comme la cause prédisposante de la maladie. » Si elle a cet effet, ce doit être par action homœopathique, et le Dr Tyrrell, cela est vrai, l'admet. Ses succès, tels que lui-même les rapporte, ont quelque chose de merveilleux, et le sujet est digne d'investigation. Ses doses sont celles qu'emploie habituellement l'ancienne école.

(1) Voyez mes *Observations on the Pupil as affected by disease and drugs* (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXII, p. 430).

LETTRE XXXII.

OLEANDER, OPIUM, ORIGANUM, PŒONIA, PETROLEUM, PETROSELINUM, PHELLANDRIUM.

Cette lettre sera courte. Les noms qui viennent entre les deux polychrestes, Nux vomica et Phosphorus, étant en petit nombre, et (excepté l'Opium) de peu d'importance. Le premier qui se présente est le Laurier-Rose, Nerium

Oleander.

On en prépare une teinture avec les feuilles fraîches. La pathogénésie est dans la *Matière médicale pure*.

La liste des symptômes obtenus avec l'Oleander n'est pas longue et présente beaucoup de *vraisemblance*. Le médicament en question paraît avoir une affinité élective décidée pour la *peau*. « La peau de tout le corps paraît devenir très-sensible ; elle devient malade, rude et douloureuse par le simple fait du frottement des vêtements ; ainsi la peau du cou prend ces caractères par le contact de la cravate, celle des cuisses par le frottement de pantalons larges pendant la marche ; » de plus, « quarante heures après avoir pris la dose, une démangeaison rongeante et une sorte d'éruption sur tout le corps, pendant qu'on se déshabille », fut un autre effet notable. Hahne-

mann le recommande pour « les éruptions de la tête et les autres affections du cuir chevelu. » Les symptômes 122-3 : « le pouvoir de la parole est presque entièrement perdu, pendant que la respiration est naturelle. Elle essaya de répondre lorsqu'on le lui demanda, mais elle ne put qu'émettre des sons et pas de mots intelligibles » ont conduit à le conseiller pour la paralysie de la langue. Et Hartmann, d'après le symptôme 189, le conseilla pour la *lientérie*. Si China et Ferrum vous faisaient jamais défaut dans cette affection, Oleander peut être essayé.

Je ne puis vous rien dire de la dose ni de médicaments alliés.

Nous arrivons actuellement à un médicament qui tient la tête de votre liste, et ne vient sur la nôtre qu'en rang tout secondaire.

Opium.

Nous préparons notre teinture de la même manière que vous ; mais je crois les triturations meilleures.

Il y a une pathogénésie de l'Opium dans la *Matière médicale pure*. Elle a été analysée par le Dr Langheinz (voy. *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXII, p. 17) et trouvée peu satisfaisante. Depuis, le Dr Eidherr a institué une nouvelle expérimentation, dont vous trouverez la traduction dans le vol. XXIII du même journal, p. 1. La tentative était louable, mais elle me semble n'avoir rien ajouté aux connaissances sur les effets de l'Opium que l'on peut acquérir dans les traités ordinaires de matière médicale et de toxicologie.

Les symptômes généraux que produit l'Opium vous sont trop bien connus pour qu'il soit nécessaire de les détailler ici. Ils n'est pas facile, cependant, de les caractériser; ils ressemblent de près à ceux de l'Alcool, et le *modus operandi* de l'Alcool est jusqu'à ce jour une ques-

tion controversée. Il paraît certain que l'effet primitif de l'Opium est une excitation modérée des fonctions nerveuses, avec plénitude vasculaire; mais que bientôt apparaissent des signes d'inconscience, puis survient le sommeil. J'ai discuté la signification de ces phénomènes quant à ce qui concerne le cerveau dans quelques *Observations on the pupil as affected by Disease and Drugs* dans le *Brit. Journ. of Homœopathy*, vol. XXII. Permettez-moi de transcrire ici une partie de mes remarques.

« L'influence de l'Opium sur la pupille présente un problème des plus difficiles. Il est naturel de supposer qu'un agent qui contracte la pupille uniformément et à toutes les périodes de son action vénéneuse, devrait agir d'une façon directement opposée à celle d'un agent qui les dilate d'une manière aussi persistante et aussi uniforme. Et une conclusion théorique de cette nature paraît être fortement confirmée par les résultats d'une conséquence pratique tirée des phénomènes observés. J'étais de ceux qui les premiers ont recommandé l'usage de l'Opium et de la Belladone comme antidotes l'un de l'autre dans les cas d'empoisonnement. Cette pratique est mise en œuvre aujourd'hui sur une grande échelle, spécialement en Amérique, avec les résultats les plus satisfaisants. Dans tous les cas dont j'ai pu me procurer les détails, un changement dans l'état de la pupille sous l'influence de l'antidote fut le premier symptôme de mieux. L'Opium a été aussi employé avec succès dans des cas d'empoisonnement par le Stramonium, communs dans l'Inde. Dirons-nous, alors, que l'Opium agit sur le cerveau d'une façon diamétralement opposée à celle de la Belladone? Les propriétés mutuelles antidotales des deux médicaments sembleraient appeler cette conclusion, et l'étude comparative de leurs symptômes la confirmer. Les effets complets de la Belladone sont l'excitation allant jusqu'au délire; ceux de l'Opium sont ceux d'une oppression arrivant promptement au sommeil et au coma. Le témoignage de la thérapeutique homœopathique est aussi en faveur de cette action essentiellement opposée sur la substance cérébrale. L'Opium est bienfaisant lorsque prédominent des symptômes de dépression et d'oppression du cerveau, et, dans les cas où

le système nerveux paraît insensible à l'action des médicaments, une dose ou deux d'Opium réveilleront quelquefois son énergie défaillante, tandis que la Belladone, comme nous le savons bien, a bien plus d'action sur les états d'éréthisme et d'inflammation des cëntres nerveux.

« Mais puisque, nous l'avons déjà vu, la pupille dilatée par Belladona ne dépend pas d'un état du cerveau produit par cette drogue, il est certain que l'Opium ne peut détruire cette dilatation par une influence antagoniste sur le cerveau. C'est ce que nous a déjà enseigné, il est vrai, notre cas d'empoisonnement composé (voir Belladone). Et, de plus, si l'état de la pupille dans l'empoisonnement par l'Opium était en rapport avec la dépression concomitante de l'énergie cérébrale, ce devrait être celui de dilatation plutôt que celui de contraction. En cherchant une explication de ces faits, nous éclairons certains phénomènes de l'influence de l'Opium dont la simple dépression de la substance cérébrale ne saurait rendre compte. Ce sont l'excitation primitive, qui est presque toujours l'effet de doses modérées, et les signes, tant pendant la vie qu'après la mort, d'engorgement des vaisseaux intra-crâniens. Supposons actuellement (ce qui est au moins probable) que l'Opium exerce sur le système sympathique une influence analogue à celle qu'il a sur la sphère cérébro-spinale, nous aurons alors la contraction des pupilles, comme par la section du grand sympathique dans le cou. De plus, les parois des artères cérébrales étant relâchées par la perte d'énergie des nerfs vaso-moteurs, le cerveau recevra une plus forte proportion de sang que d'habitude. Le premier effet de cette hyperémie sera d'exciter son énergie fonctionnelle, et alors, comme celle-ci diminue sous l'influence dépressive de la drogue, la semi-paralysie qui s'ensuivra aura un caractère congestif. »

Les effets consécutifs de l'Opium, lorsque le sommeil est terminé, sont en tous points ceux qui sont la suite d'une débauche, — des nausées, de l'anorexie, de la céphalalgie, de l'apathie, de l'insomnie et de la constipation. Les mangeurs d'Opium les présentent au plus haut degré.

Il paraît donc que les effets complets d'une dose traver-

sent plusieurs périodes depuis l'excitation avec plénitude vasculaire jusqu'à un état diamétralement opposé. Hahnemann et Teste diffèrent d'opinion sur la question de savoir si les derniers symptômes « secondaires » doivent entrer en ligne de compte dans le mode homœopathique de prescrire le médicament. Je me range du côté de Teste en résolvant la question par l'affirmative. Mais je pense que, pour que le médicament soit parfaitement homœopathique, ces symptômes doivent faire partie de la série de ceux de l'Opium, et n'être pas de simples accidents individuels. Ainsi l'Opium *peut* être indiqué dans l'insomnie, mais seulement quand celle-ci a été précédée d'assoupissement, et est accompagnée de céphalalgie, de frissons, d'apathie et ainsi de suite.

Hahnemann entrevit la vérité lorsqu'il dit : « L'Opium est un de ces médicaments dont les effets primitifs correspondent rarement aux symptômes de la maladie, selon l'homœopathie. » De plus, il signale avec une grande sagacité les deux états morbides principaux auxquels il correspond réellement. « L'Opium est un spécifique », écrit-il, « pour certaines espèces de *constipations* des plus tenaces. Il tient un rang très-élevé parmi nous dans le traitement de cette affection, et atteint même l'obstruction intestinale lorsqu'elle est de nature paralytique, et la hernie engouée. Nous estimons qu'il est aussi notre remède principal pour la colique saturnine, et nous pensons qu'ici il agit en enlevant la constipation. Dans ces derniers emplois, nous sommes sur le même pied que nos confrères de la vieille école; mais cela parce que dans cette circonstance, ils font de l'homœopathie sans s'en douter. — L'opium est encore un spécifique, continue Hahnemann, « pour les fièvres aiguës caractérisées par un assoupissement bien près de la stupeur, et par l'absence de toute douleur, un ronflement la bouche ouverte, une demi-contraction des membres, une chaleur brûlante de tout le corps accompagnée de transpiration. « Les sym-

ptômes cérébraux de *la fièvre*, il est vrai, rappellent tout à fait aussi souvent les effets de l'Opium que ceux d'Hyosciamus ou Belladona; et dans de tels cas on le trouvera très-utile. La somnolence dont elle est la forme la plus intense est toujours une indication spéciale pour l'Opium, et peut quelquefois se présenter comme un état morbide *per se;* on éprouve alors peu de difficulté pour choisir le médicament. L'opium devrait aussi rendre parfois des services dans les céphalalgies semblables à celles qu'il cause, et dans la dyspepsie atonique des ivrognes. Il semble paralyser les fibres musculaires du fond de la vessie plutôt que celles de son sphincter (en cela juste l'opposé de Belladona), et par suite il est homœopathique à la rétention d'urine paralytique.

J'ai gardé pour la fin les rapports de l'Opium avec deux affections cérébrales importantes, le *delirium tremens* et l'*apoplexie*. Son action ressemblant aussi exactement qu'elle le fait à celle de l'aloool, il devrait trouver place dans le traitement homœopathique de la manie des ivrognes. Mais je ne saurais voir dans votre emploi de l'Opium dans cette affection un exemple de l'opération de la loi des semblables. Notre littérature possède très-peu d'expérience acquise sur le délirium tremens. Dans les cas vus par moi, Hyosciamus ou Belladona étaient mieux indiqués que l'Opium. Dans l'*apoplexie*, notre école l'a employé assez. Je vais citer les remarques sur ses applications à cette affection, dont j'ai fait suivre, dans le mémoire auquel j'ai déjà fait allusion, ma discussion de son influence cérébrale.

« Si cette manière de voir à propos de l'action de l'Opium est correcte, il devient douteux que sa ressemblance symptomatique justifie son administration dans les cas d'apoplexie. Ce que nous avons à traiter dans l'apoplexie n'est pas l'épanchement, qui est irrémédiable, mais plutôt ce qui a été cause de la rupture des vaisseaux malades, et qui, si on lui permet de continuer, menace d'augmenter le dommage. La cause

peut être soit une excitation de la circulation générale, soit une congestion active du cerveau (c'est-à-dire un afflux du sang vers cet organe). Dans lequel de ces cas l'Opium est-il véritablement homœopathique à l'affection? L'Aconit est notre succédané de la lancette pour le premier, et la Noix vomique me paraît être le véritable analogue pathogénétique du dernier. La congestion inflammatoire de la Belladone ressemble trop à l'inflammation pour la rendre homœopathique à ce qui a lieu dans l'apoplexie. Dans les cas d'apoplexie dans lesquels l'épanchement n'a pas encore eu lieu, mais où la congestion active est le commencement et la fin de toute la scène, Nux vomica me paraît « couvrir » toute l'affection. Mais il me paraît concevable que là où l'épanchement a eu lieu, et où le danger ne vient pas autant de la congestion que de l'oppression des parties vitales de la base du cerveau, quelques doses d'Opium puissent rendre service, car le médicament serait certainement homœopathique à cette partie de l'affection. »

Je pense que votre abandon des opiacés sera une de vos épreuves les plus dures de votre changement de système. Vous n'avez pas nécessairement à le faire tout à la fois. Sondez votre voie. Voyez jusqu'à quel point les spécifiques plus nombreux et plus puissants que vous possédez actuellement vous permettent de vous en passer. La toux, la diarrhée, les névralgies, que vous apaisiez anciennement en empoisonnant les nerfs, trouvent dans votre arsenal actuel des remèdes directs. Gardez vos opiacés pour les cas inguérissables autrement; et leur usage deviendra de plus en plus rare. Pour ma part, je puis dire que pendant dix ans de pratique, je n'ai pas rencontré un malade sur cinq cents qui en ait eu besoin.

Depuis peu, le Dr Harley a publié sa remarquable étude des constituants de l'Opium (*The old vegetable Neurotics*, 1869). Ses conclusions au sujet de l'action physiologique de l'Opium diffèrent sous beaucoup de rapports de celles que j'ai mises en avant. Il voit en l'Opium un puissant excitant des deux systèmes nerveux sympathique et cérébro-spinal; et il attribue tout symptôme d'un

caractère paralytique à l'épuisement des nerfs conducteurs, analogue à celui qui résulte du passage de courants galvaniques trop rapides. Il considère la contraction de la pupille comme une sorte de crampe, suite de l'excitation de la 3e paire, et signale la dilatation qui survient avant la mort dans l'empoisonnement par l'Opium comme une preuve que le grand sympathique n'est pas paralysé, comme je l'ai avancé. Il meurt en vérité plus tard que la 3e paire, et de la sorte la domine avant la fin. En conséquence, le Dr Harley conteste le pouvoir antidotal mutuel de l'Opium et de la Belladone, regardant leur action comme semblable plutôt que comme opposée. Cette dernière objection n'en est évidemment pas une pour nous, et M. Teste a cité à ce propos quelques cas d'empoisonnement par la Belladone guéris par l'Opium, et *vice versa*, basés sur l'hypothèse d'une stricte similitude entre les deux (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXVI, p. 142). Je vous renvoie aux Commentaires du Dr Madden sur ces cas et cette opinion (p. 177 du même volume de ce journal). Et mon propre jugement est d'accord avec le sien contre la similitude essentielle des deux formes d'intoxication, et en faveur de la théorie de l'action de l'Opium que j'ai exposée plus haut (1).

Le Dr Bayes recommande l'Opium dans la congestion cérébrale passive, avec somnolence après les repas, chez les sujets prédisposés à l'apoplexie.

Cannabis indica, et peut-être *Gelsaminum*, sont les seuls analogues réels à ma connaissance. Belladona, et, seulement à un degré moindre, Stramonium et Hyosciamus sont ses opposés physiologiques et ses antidotes.

Excepté dans la colique de plomb, les atténuations les plus élevées de l'opium paraissent être les plus employées.

(1) [La note de M. Teste est dans l'*Art médical*, année 1868, vol. XXVII, p. 153 et suiv.] I. G.-M.

Nos renseignements sur la marjolaine sauvage,

Origanum vulgare,

nous viennent d'un mémoire du Dr Gallavardin, de Lyon.

Il a été expérimenté sur un homme âgé et deux jeunes femmes : chez ces dernières on le dit avoir déterminé une forte excitation sexuelle. Le Dr Gallavardin a relaté 8 cas d'érotomanie chez des femmes, et dans lesquels l'action de l'Origanum, généralement donné à la 3e dilution, fut des plus satisfaisantes (1).

Nous savons fort peu de chose sur le médicament suivant, la Pivoine,

Pæonia officinalis.

On prépare sa teinture avec la racine fraîche. Il en existe une courte pathogénésie dans le *Handbook* de Noack et Trinks. Mais je n'en eusse peut-être pas fait mention n'était la publication faite par le Dr Ozanam (2), de quelques cas frappants montrant sa valeur dans le traitement des *ulcères* simples, et de la fissure à l'anus. Il emploie la 3e dilution, et s'en sert aussi à l'extérieur en lotions.

Mon prochain médicament est une substance qui a pris dans ces derniers temps une importance commerciale considérable, l'huile de Roche, *Oleum petræ*, ou

(1) [Voyez Gallavardin, *Causeries cliniques*, Paris, 1868, et l'*Art médical*, année 1865, t. XXI, p. 430.] I. G.-M.

(2) [La note du Dr Ozanam est dans l'*Art médical*, année 1868, vol. XXVII, p. 79. Selon lui, le Pœonia serait efficace contre toute ulcération siégeant au-dessous du niveau de l'ombilic. I. G.-M.

Petroleum.

Nous employons la variété blanche, la Naphte minérale ; on la triture pour nos usages. Le Dr Drysdale a conseillé des capsules gélatineuses dans lesquelles serait donnée la substance pure.

La pathogénésie du Petroleum est dans les *Maladies chroniques*. J'ai peu de chose à en dire, si ce n'est qu'un des symptômes me guida une fois pour le choix du médicament convenable pour une souffrance anormale autant qu'incommode, savoir, « une sensation comme une pierre froide dans le cœur. » Je désire aussi appeler votre attention sur les symptômes urinaires, lesquels présentent une ressemblance assez exacte avec quelques formes de catarrhe vésical. La principale réputation qu'à acquise le Petroleum dans notre école est à propos du *mal de mer* Hempel, qui dans sa première édition l'avait préconisé, le répudie comme inefficace dans sa seconde édition. Mais je dois dire que moi et des amis que j'en ai pourvus, nous en avons retiré des services signalés. (Le Dr Bayes confirme de son côté cette appréciation plus favorable du remède.) Il peut être utile aussi dans plusieurs formes de nausées et de vomissements, comme ceux de la grossesse par exemple. Ensuite, viennent certains emplois du Petroleum que je dois à l'expérience de mon ami le Dr Madden, mais que j'ai fréquemment mis à profit; il s'agit de combattre la sueur fétide des aisselles; de soulager la sensibilité des pieds trop constamment baignés dans une humidité plus ou moins fétide; et de modifier cet état malsain de la peau par lequel celle-ci a une tendance générale à se fendre et à s'ulcérer. En dernier lieu, Teste le préconise, alterné avec l'Ipecuanha, dans le traitement de la dysentérie des enfants. Le Dr Drysdale (*Brit journ.*, vol. XXVIII, p. 403) le trouve efficace à la dose de

3 gouttes de la substance elle-même, dans beaucoup de catarrhes chroniques (Uréthraux, Utérins, Intestinaux, Bronchiques), dans les engelures et les crevasses, et dans la surdité avec bruit dans les oreilles.

Je vous recommande l'étude du Petroleum, comme étant un médicament dont on n'a pas encore approfondi suffisamment le propriétés curatives.

La *Creosote* est son analogue physiologique ; vous pouvez cependant vous apercevoir qu'il lui ressemble peu comme médicament.

J'ai presque toujours employé la 3e dilution décimale avant que la nouvelle pharmacopée nous eût appris à la préparer au moyen de la trituration.

Je termine par quelques mots sur deux médicaments peu importants :

Petroselinum.

Persil commun ; on fait une teinture avec la plante entière. D'après la courte pathogénésie contenue dans le manuel de Jahr, ce médicament paraît avoir une action marquée sur la membrane muqueuse de l'urèthre, et a été employé en conséquence dans la gonorrhée et la *blennorrhée.*

La Ciguë aquatique,

Phellandrium aquaticum,

dont nous employons le fruit mûr, semble agir d'une façon vénéneuse semblable à celle de ses congénères Cicuta et Ænanthe. Jahr en avait donné la pathogénésie, mais il était tombé en discrédit jusqu'à la publication dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXVIII, p. 404, par le Dr Dudgeon, d'un cas de céphalalgie guérie par lui après l'insuccès de remèdes plus ordinaires. Il l'a essayé avec succès depuis dans des céphalalgies semblables. Les ca-

ractères qui l'indiquent sont : « Douleur comme s'il y avait au sommet de la tête un poids, une lourde pierre, un morceau de plomb, avec douleur de brûlure dans les tempes et au-dessus des yeux ; douleur dans les yeux avec congestion de la conjonctive, humidité des yeux ; intolérance pour la lumière et le bruit. » Gross le recommande de son côté aux nourrices qui ressentent des douleurs dans les mamelons chaque fois qu'elles donnent le sein à l'enfant.

Les dilutions élevées sont celles que l'on a employées jusqu'ici. Mais je viens de donner la première décimale avec un plein succès.

LETTRE XXXIII.

PHOSPHORUS.

J'ai à vous entretenir aujourd'hui de l'un de nos plus grands polychrestes, — un médicament qui nous récompensera largement des peines que nous prendrons pour l'étudier.

Phosphorus.

Les dilutions les plus basses se font, soit avec l'Éther, soit avec l'Alcool.

Nos matériaux d'étude concernant le Phosphore (1) sont très-abondants. Nous avons en premier lieu la pathogénésie de ce médicament, qui nous a été donnée par Hahnemann, dans ses *Maladies chroniques ;* puis l'article « Phosphorus », du Dr Holcombe, dans le *North American Journ. of Hom.*, vol. VII; une « étude pathogénétique » contenant plusieurs cas importants d'empoisonnement, et une courte expérimentation sur lui-même. Ensuite, nous avons un « Essai sur Phosphorus », du Dr Sorge, dont le compte-rendu se trouve dans le *Brit. Journ.*, vol. XXI, p. 440. Si vous comprenez l'allemand, vous ferez mieux de l'étudier sur l'original. Ajoutez à cela les cas nombreux d'empoisonnement par cette drogue, disséminés

(1) [L'*Art médical* contient plusieurs articles intéressants concernant le Phosphore, entre autres : 1857, vol. VI, p. 147; 1860, v. XII, p. 293; 1861, v. XIII, p. 47; 1864, v. XIX, p. 148; 1865, v. XXII, p. 429, 446.] I G.-M.

dans la littérature médicale récente (et auxquels je vous renverrai à mesure que j'avancerai), et nous posséderons une masse de renseignements comme nous n'en avons peut-être pas sur beaucoup d'autres constituants de notre Matière médicale. Permettez-moi d'essayer de vous exposer et d'analyser les effets pathogénétiques de ce poison, et d'apprécier la valeur de ses applications thérapeutiques.

Ce fut une histoire curieuse que celle du Phosphore. Son influence primitive stimulante était tout ce qu'en connaissait l'ancienne médecine. Et on l'utilisait (souvent avec succès) dans l'état typhoïde et les autres états adynamiques. Hahnemann s'égara lorsqu'il nia son applicabilité homœopathique aux états de dépression. Cette erreur, et les résultats non satisfaisants de sa pathogénésie, reléguèrent quelque temps le Phosphore au second plan. Mais *pari passu* avec une connaissance plus complète de ses effets vénéneux, son usage entre nos mains comme agent médicamenteux s'est plus étendu. Il n'y a aucun avantage pour la thérapeutique de la vieille école à savoir que le Phosphore enflamme les poumons, provoque la nécrose des maxillaires, et détermine la dégénérescence graisseuse dans le corps entier. Mais pour nous, de telles connaissances sont fécondes en résultats pratiques; elles ont déjà mis le Phosphore au premier rang parmi nos médicaments.

Les effets pathogénétiques du Phosphore paraissent former plusieurs groupes qui sont si naturels et associés si uniformément, que l'on ne peut en séparer les éléments constitutifs.

1. Dans le premier groupe, les symptômes sont ceux de l'*irritation*.

C'est la forme d'empoisonnement par le Phosphore que vous lisez dans Christison et Pereira. Il y a gastro-entérite, avec ses complications habituelles; et Taylor ajoute que « l'empoisonnement chronique par cette drogue est

accompagné de cardialgie, de vomissements fréquents, de sentiment de chaleur à l'estomac, de diarrhée, de ténesme, de douleurs dans les articulations, de marasme, de fièvre hectique et d'affection de l'estomac, tous accidents auxquels le malade peut succomber lentement. La dégénérescence inflammatoire chronique est entièrement démontrée ici, peut-être même l'ulcération. La réaction chimique du poison sur la membrane muqueuse paraît en empêcher l'absorption; mais si on en injecte dans les veines, il se développe une pneumonie. Le Dr Holcombe a aussi éprouvé, pendant son expérimentation, des symptômes marqués de congestion pulmonaire. En outre, les ouvriers des manufactures d'allumettes chimiques souffrent presque invariablement de bronchites de formes très-graves, et accompagnées de faiblesse, et fréquemment d'amaigrissement et de fièvre hectique (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XI, p. 118).

Chez quelques lapins exposés pendant plusieurs semaines aux vapeurs du Phosphore, on trouve en général les poumons hépatisés, et quelquefois farcis de tubercules (*Brit. Journ.*, *id.*, p. 128). Le terme tubercule, cependant, est employé trop vaguement par les anciens pathologistes, pour nous permettre d'attribuer au poison en question la propriété de développer de véritables tubercules.

Dans les affections du canal alimentaire, on a rarement employé ce médicament. Je ne connais qu'un seul cas de pharyngo-œsophagite, causée apparemment par le Gelseminum, et dans lequel, après l'insuccès d'Arsenicum, Phosphorus 2e fut donné par le Dr Hale avec prompt soulagement. Mais, dans quelques formes de *diarrhée chronique*, le Phosphore est d'une utilité frappante, particulièrement chez les sujets nerveux et les enfants délicats. Il améliore même la diarrhée des phthisiques à son degré le plus léger. (On peut lire dans le *Brit. Journ.*, vol. XII, p. 173, un cas de cancer (supposé) de l'es-

tomac guéri par lui.) Je ne saurais dire s'il a de l'action sur les ulcérations des parties supérieures de l'intestin ; mais, ce qui est certain, c'est qu'il en possède une des plus heureuses pour soulager cet état morbide lorsqu'il affecte le rectum.

Ma confiance dans le Phosphore en qualité de remède des affections chroniques du rectum augmente de jour en jour. J'ai en ce moment un cas en traitement, dans lequel il existait un écoulement continuel de sang et de pus avec ténesme, depuis dix-huit mois avant que je visse le malade; Phosphorus 3e effectua une prompte amélioration, et, en moins de deux mois, ces symptômes disparurent entièrement; et, depuis un mois, il prend sacch. lact. sans que l'affection ait reparu. Chez un autre malade, les symptômes pour lesquels je fus consulté étaient ceux d'un commencement de contracture du rectum, les matières fécales étant déjà aplaties. Il y avait en même temps un écoulement muqueux, et on notait comme antécédents une atteinte de « proctitis » aiguë, environ neuf mois avant. Phosphorus 3e guérit encore ici; toute difficulté dans la défécation et la forme anormale des fèces disparut bientôt, et l'écoulement muqueux cessa aussi. En même temps, un rétrécissement ancien de l'urèthre se trouva très-amélioré.

La *pneumonie* est la maladie dans laquelle le Phosphore a trouvé ses premiers succès; il fut signalé d'abord par le Dr Fleishmann, de Vienne, et après les heureux résultats obtenus par lui, il fut employé par tout le monde homœopatique. Je vous renvoie aux précieuses remarques du Dr Cl. Müller, dans les *Eléments* de Laurie (page 689), et à celles du Dr Bähr, pour les indications qui vous feront préférer Phosphorus à Tartarus Emeticus dans cette maladie. Ils s'accordent à le recommander spécialement lorsque la pneumonie menace de dévier de son cour naturel, et quand des symptômes nerveux (c'est-à-dire typhoïdes) apparaissent. Le Dr Bähr voit aussi en lui un remède de

premier ordre dans l'œdème des poumons. Je suis disposé moi-même à le préférer à tout autre médicament dans la pneumonie simple et dans la pneumonie du typhus. Bryonia est probablement supérieure dans la pleuro-pneumonie; et dans la broncho-pneumonie le Tartre émétique rivalise avec lui, quoique chez les enfants, Phosphorus m'ait toujours donné, dans cette maladie, la plus grande satisfaction. Dans le catarrhe laryngo-trachéal chronique et dans la bronchite chronique avec beaucoup d'irritation constitutionnelle, on peut le prescrire avec toute chance de succès.

Un mot ici à propos de l'usage du Phosphore dans la phthisie pulmonaire. Il rend sous beaucoup de points de vue de nombreux services dans cette maladie. Il tient en respect l'hyperémie des poumons, calme la toux, et souvent (comme je l'ai déjà dit) modère la diarrhée. Je ne saurais pourtant lui attribuer aucun pouvoir de modifier la dyscrasie tuberculeuse; ni nos plus petites doses de la substance pure, ni les larges quantités d'hypophosphite du Dr J.-F. Churchill ne possèdent un pouvoir réel d'empêcher le dépôt de tubercule cru.

II. Dans presque tous les cas d'empoisonnement par le Phosphore que l'on a rapportés pendant ces dix ou douze dernières années, tandis qu'il y avait toujours des symptômes d'irritation, un autre groupe tout différent de phénomènes attire notre attention. Le patient paraissait souffrir de ce que l'on est dans l'habitude d'appeler la *jaunisse maligne*. La peau et la conjonctive prennent une teinte plus ou moins jaune; mais il existe en même temps une prostration générale typhoïde, ce qui n'a pas lieu dans la jaunisse ordinaire. En diverses parties du corps il se montre des pétéchies et des hémorrhagies; l'urine est rare, très-colorée, et chargée d'albumine. Il survient des symptômes cérébraux, du délire, des convulsions, etc., analogues à ceux de l'urémie. En peu de jours, le malade meurt dans le coma.

On ne trouve à l'autopsie rien dans le cerveau, si ce n'est un peu d'injection. Mais le sang est dans un état de fluidité complète, non coagulable, pourvu de fort peu de globules, et en même temps il y a de tous côtés des ecchymoses et des épanchements sanguins.

Le foie, qui pendant la vie était tuméfié et douloureux, présente de profondes altérations dans sa structure. Il varie de grandeur; mais on trouve une dégénérescence graisseuse aiguë de son appareil sécréteur. Les acini sont remplis de substance graisseuse, au point quelquefois d'éclater; mais, le plus communément, ils sont entièrement détruits, et leur place est occupée par de l'huile et des globules graisseux. On trouve aussi l'appareil sécréteur des reins subissant la dégénérescence graisseuse, et les conduits sont remplis d'un exsudat. Lorsque, comme dans ces deux ou trois dernières années, l'examen a été poussé plus loin, on a trouvé que la dégénérescence graisseuse a envahi d'autres régions du corps, en particulier le cœur et les muscles en général. De nombreuses expériences sur les animaux ont corroboré ces observations, et ont mis hors de doute ce fait que ces remarquables changements de texture peuvent être réellement produits par le Phosphore dans l'espace de peu de jours, et même plus tôt.

Si vous voulez parcourir un mémoire du Dr Madden et de moi dans le *British Journal*, vol. XXI, vous y trouverez un compte-rendu détaillé de ces phénomènes remarquables. Aux renseignements donnés dans ce mémoire, j'en ai ajouté quelques-uns de plus dans une note avec laquelle vous pouvez, si vous le désirez, posséder plus complètement ce que contient notre littérature sur ce sujet (1).

Actuellement quelles sont les *raisons* de tout ceci? Je

(1) *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXI, p. 460; vol. XXIII, p. 128, 280; vol. XXV, p. 520; *United States med. and surg. Journ.*, vol. II, p. 274.

répondrai en premier lieu, que la lésion fondamentale est une dégénérescence graisseuse aiguë que le Phosphore a la propriété de déterminer dans tous les points du corps susceptibles de la subir. En second lieu je rapporterai les phénomènes nerveux et sanguins à la suspension des fonctions du foie et des reins en rapport avec la métamorphose de leurs cellules sécrétantes. J'attache la plus grande importance à l'affection du foie. Quoique les symptômes cérébraux ressemblent assez à ceux de l'Urémie pour faire songer à une rétention dans le sang d'une excrétion aussi nuisible que peut l'être celle de l'urée, on peut difficilement les prendre pour tels. Combinés avec les pétéchies et les hémorrhagies, ils représentent cet état morbide qui ne se rencontre que dans ce que le professeur Frerichs appelle l'« acholie », c'est-à-dire une suspension des fonctions du foie, due à la destruction de ses cellules sécrétantes. L'exemple le plus parfait de cette lésion est l'atrophie aiguë du foie; mais elle a lieu aussi quelquefois dans le cours de la cirrhose, de la jaunisse obstructive, et d'autres affections chroniques du foie. Les symptômes sont ceux de l'intoxication du sang, et les phénomènes nerveux sont probablement secondaires à celle-ci. Je n'ai pas à m'avancer trop loin dans la pathologie; mais je dois appeler votre attention sur des commentaires très-intéressants faits sur ce sujet par le Docteur Austin Flint, de New-York, que vous trouverez dans notre *Journal*, vol. XXI, p. 490. Sa théorie est que la Cholestérine est la matière excrémentitielle de la bile, de même que l'urée est celle de l'urine, et que la toxæmie de l'acholie est par conséquent une Cholestérémie. Il me faut actuellement rechercher quelle peut être la portée thérapeutique de ces faits curieux.

1. Le Phosphore mérite sans conteste d'être essayé largement dans tout cas de *jaunisse maligne* (1). Dans la

(1) [L'ictère grave.]

I. G.-M.

grande majorité de ces cas, l'état pathologique est l'atrophie aiguë du foie. Actuellement tous les observateurs, y compris Frerichs lui-même, sont frappés de la ressemblance de l'empoisonnement par le Phosphore avec cette maladie. J'inclinais pour ma part à contester d'abord l'identité des deux états morbides en voyant que dans l'atrophie aiguë, l'altération graisseuse des cellules sécrétantes n'est aucunement le trait dominant. Mais il est suffisamment marqué pour engager trois pathologistes (Engel, Wedl et Bamberger) à expliquer la destruction des cellules par une dégénérescence graisseuse venant d'un processus « exsudateur ». Et il s'est présenté récemment dans un hôpital de Londres un cas diagnostiqué pendant la vie atrophie aiguë, mais dans lequel, à l'autopsie, « l'entière disparition de la véritable portion sécrétante du foie et sa conversion en matière huileuse et graisseuse en faisaient un cas remarquable, justifiant le terme de dégénérescence graisseuse aiguë ». Je pense donc que nous pouvons avec confiance combattre cette maladie, presque toujours fatale, au moyen de notre Phosphore.

2. Le Dr Holcombe, qui fut le premier à signaler ces effets pathogénétiques du Phosphore, en conseilla l'usage dans les cas où la jaunisse complique des affections toxémiques et en particulier dans la *fièvre jaune*. Le Dr Ozanam, de Paris, ayant vu un cas de cette forme d'empoisonnement par le Phosphore dans lequel les vomissements noirs se joignaient aux autres symptômes, fut frappé vivement de la ressemblance de ces phénomènes à ceux de la fièvre jaune. J'ai éprouvé une difficulté à me ranger de cette opinion, parce que, selon Frerichs (1), il n'y a pas dans la fièvre jaune (ou dans la jaunisse qui accompagne le typhus ou la pyoémie)

(1) Frerichs, *Traité pratique des maladies du foie*, 2e édition. Paris, 1866.

destruction des cellules hépatiques, mais plutôt, polycholie. Mais on dit que le Phosphore a procuré des succès dans une épidémie de cette maladie à Rio de Janeiro; et quant à présent, en ce qui concerne ces pages, la question doit demeurer *sub judice*.

3. Nous possédons évidemment dans le Phosphore un remède homœopathique de cette lésion pathologique importante connue sous le nom de *dégénérescence graisseuse*, partout où elle se présente. Il n'est pas nécessaire, je pense, d'agrandir le tableau qui est devant nous des applications possibles de notre médicament. Ce processus morbide est des plus évidents lorsqu'il a lieu dans le foie et le cœur. Nous devons nous rappeler sa présence dans l'athérome des artères et le ramollissement des os; et on doit y songer en tant que cause occasionnelle du ramollissement du cerveau et de la moelle épinière. De plus, si le Dr Chambers ne se trompe pas, son invasion des tubes bronchiques serait la cause prédisposante de l'emphysème. Autant que j'ai eu l'occasion d'essayer le Phosphore dans ces affections, son emploi m'a procuré toute satisfaction.

4. L'altération particulière produite par le Phosphore dans *le sang* est-elle le résultat d'une influence hématique directe, ou est-elle secondaire à une affection du foie? Je crains que la 2e alternative ne soit la vraie, car dans mes lectures je n'ai jamais rencontré ces groupes de symptômes les uns sans les autres. Je dis « je crains », car, s'il en était autrement, nous devrions avoir dans le Phosphore un remède parfaitement approprié pour le purpura hæmorrhagica.

La question est loin d'être close. Non que je sois en état de tirer quelque autre conclusion des effets physiologiques de la drogue en question, quoique Tardieu semble classer la forme « hémorrhagique », comme une forme tout à fait distincte de l'empoisonnement par le Phosphore. Mais certains résultats thérapeutiques éclairent fortement

une voie différente. Je ne voudrais pas attacher trop d'importance au cas de purpura guéri, dont la relation est dans le *American Hom. Rev.*, juin 1865. Mais le symptôme de la pathogénésie de Hahnemann, « des petites blessures saignent abondamment », — qui a déterminé le choix du Phosphore dans ce cas, a aussi conduit à des résultats précieux et inattendus dans une maladie non moins grave, le *Fungus hématode*. Le Dr C. Hering fut le premier qui relata une guérison de cette maladie par le Phosphore, et dans le vol. XXVI du *Brit. Journ.*, p. 658, on en trouve un autre décrit en détail. J'ai pu moi-même voir ses effets dans un cas de fongus saignant du sein, à croissance rapide. Phosphore 30, une dose tous les deux soirs, commença par en arrêter le développement, puis soulagea les douleurs lancinantes, et enfin arrêta l'hémorrhagie : de sorte qu'après trois semaines de traitement environ, il ne restait rien autre que la tumeur anormale, laquelle, depuis, a un peu diminué, en partie à cause de la suppuration et en partie par une sorte de dessèchement. (Voy. le cas en entier dans le *Brit. Journ.*, d'octobre 1870.)

5. Il est difficile de déterminer la place du Phosphore dans les maladies *rénales*. La dégénérescence graisseuse n'est pas une affection commune des reins. Mais il est intéressant d'observer que dans deux cas d'atrophie aiguë des mieux décrits de Frerichs, on découvrit cette altération morbide dans leurs cellules glandulaires. Je dois mentionner en outre qu'il existe une relation d'un cas dans lequel pendant la vie il n'y eut ni jaunisse ni troubles cérébraux, quoiqu'à l'autopsie le foie fût trouvé hypertrophié et gras. Dans ce cas, l'urine avait été pendant la vie foncée en couleur et mousseuse, sa pesanteur spécifique augmentée, et elle contenait de l'albumine et des cellules épithéliales. Après la mort, la substance corticale des reins était granuleuse, les corpuscules de Malpighi paraissaient des points rouges, et à l'examen au microscope les tubes urinifères furent trouvés bouchés par un exsudat.

Tout en étant d'accord avec le Dr Hempel que ce n'est pas là une maladie de Bright, c'est néanmoins une néphrite très-caractérisée, et une garantie de l'espoir que le Phosphore peut avoir sa place dans le traitement de l'affection idiopathique. (Son indication dans la dégénérescence graisseuse des reins est corroborée par ce fait que dans un des cas du Dr Johnson, cette affection (qui se développa en trois semaines) parut être le résultat immédiat d'excès vénériens.)

III. Le troisième groupe d'effets pathogénétiques développés par le Phosphore se trouve dans la sphère du *système nerveux*. En décrivant ce groupe, je puiserai largement dans un remarquable mémoire sur les « paralysies phosphoriques,» par le Dr Gallavardin, de Lyon (1).

La stimulation passagère causée par de petites quantités de Phosphore ne se voit jamais avec les doses toxiques. Au contraire, même dans les cas aigus, il y a des symptômes de dépression nerveuse (comme dans le 3e de la série du Dr Holcombe), et lorsque la vie s'est prolongée, il y a eu paralysie progressive. Le Dr Gallavardin raconte le cas suivant comme étant un des plus intéressants de cette nature.

« Un homme, âgé de 39 ans, qui menait un genre de vie ordinaire, travailla pendant trois ans à la préparation des allumettes phosphoriques. Il vivait dans la pièce même où il travaillait, et y gardait les matériaux et le produit de son commerce. Il n'en avait souffert aucun inconvénient jusqu'à il y a un an, alors qu'une grande quantité de Phosphore et d'allumettes phosphoriques prit feu, après une explosion violente. En cet instant, pendant qu'il essayait de l'éteindre, il respira une si grande quantité de vapeurs phosphorées qu'il s'évanouit suffoqué. Immédiatement après, il ressentit une sensation de défaillance dans le dos, comme s'il allait s'évanouir,

(1) [*Les Paralysies phosphoriques*, par le Dr Gallavardin, de Lyon; Paris, 1865, in-8; et *Art médical*, t. XXII, 1865.]
I. G.-M.

puis de la faiblesse des extrémités et une sensation comme si quelque chose tressaillait sous l'épiderme. Il eut d'abord une grande excitation sexuelle, laquelle diminua ensuite, et fit place à de l'impuissance pendant les six derniers mois. Impossibilité absolue d'érection.

« Indépendamment de cela, il se trouvait parfaitement bien portant, avec bon appétit, évacuations régulières, bonne santé, respiration normale. Rien n'indiquait aucune affection cérébrale. Lors de son admission à l'hôpital, on remarqua les symptômes suivants : ses deux jambes étaient si faibles qu'il ne pouvait faire que quelques pas, et encore en chancelant, comme s'il n'était pas sûr de lui ; s'il essayait de se tenir debout, ses jambes tremblaient et ses genoux se choquaient : ses mains et ses bras tremblaient au moindre effort. Dans l'état de repos, les muscles tressaillaient dans tout son être, spécialement ceux des extrémités. *Ils paraissaient se contracter çà et là, quoique sans douleur. Différents muscles ou faisceaux de muscles se contractèrent à diverses périodes ; de temps en temps, ces contractions s'arrêtaient, mais on les faisait renaître facilement par le contact.* Sur le bras gauche, il y avait une sensation de fourmillement continuel sous la peau ; sur la surface générale du reste du corps, la sensibilité était normale. La colonne vertébrale n'était ni sensible, ni douloureuse, mais si faible que le malade ne pouvait se tenir droit, ni rester debout lorsqu'il était parvenu à se redresser. Les facultés intellectuelles et morales, les fonctions du cœur, de la poitrine et des organes digestifs étaient dans un état normal ; mais la prononciation était embarrassée (? paralysie de la langue). Le patient vécut trois ou quatre ans en pleine jouissance de ses sens, pendant que la paralysie augmentait et s'étendait ; mais toutes les tentatives de traitement restèrent infructueuses. »

Il est digne de remarque ici que, quoique la paralysie spinale allât en augmentant et en s'étendant pendant des années, les fonctions cérébrales restèrent inaltérées.

Cela rend peu probable que les symptômes soient sous la dépendance d'une dégénérescence graisseuse de la moelle, car on ne voit pas la raison pour laquelle le pro-

cessus morbide n'aurait pas atteint de même le cerveau (1). Les passages mis en italiques ci-dessus sont pris dans les commentaires sur ce cas par le Dr Hempel. S'ils sont exacts, ces phénomènes ressemblent beaucoup aux « contractions fibrillaires » de la paralysie générale.

A cet exemple remarquable de paralysie phosphorique, le Dr Gallavardin en ajoute deux autres: dans l'un d'eux le bras gauche était paralysé ; dans l'autre il n'y avait que les mains. Il cite aussi les expériences sur les animaux d'un Dr Meyer. Voici les conclusions de cet observateur: « Le Phosphore agit spécialement sur les nerfs du mouvement volontaire et sur les muscles eux-mêmes. Il entrave, diminue et enfin détruit en entier le pouvoir du mouvement, ou plutôt il détruit l'irritabilité des nerfs moteurs, et la contractilité des fibres musculaires, et à la fin, il paralyse les fonctions. » Il ajoute « qu'il agit aussi spécialement sur les nerfs de la sensibilité, détruisant la sensibilité de la périphérie au centre cérébral, le sensorium se trouvant troublé à un faible degré. » Parmi les cas d'empoisonnement cités par Hempel, il y avait dans l'un d'eux engourdissement des extrémités avec fourmillements, les doigts étaient si insensibles qu'ils ne pouvaient ramasser une épingle; dans un autre il y avait une amaurose avec large dilatation des pupilles, et surdité. Si j'ajoute à ces faits cette assertion attribuée à Arnold que le Phosphorus cause le ramollissement de la moelle, j'aurai dit tout ce que je sais de l'influence de cette drogue dans cette sphère.

Le Dr Gallavardin complète son récit des paralysies phosphoriques en citant treize cas de maladies dans lesquelles le médicament qui nous occupe a effectué la cure. L'un d'eux est donné *in extenso* par Hempel (vol. I, p. 723). Le Dr Trinks nous en a donné un autre décrit avec le soin

(1) Dans un cas d'empoisonnement, il en était ainsi. (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXIII, p. 280.)

et la minutie qui lui sont habituels (*Brit. Journ.*, vol. XIX, p. 315).

La paralysie dans presque tous ces cas était de nature fonctionnelle, de causes débilitantes telles que maladies aiguës, excès sexuels, etc. Dans un cas, elle comprenait la troisième paire; dans un autre, la sixième paire seule des nerfs crâniens. Le Dr Gallavardin conseille aussi l'essai du Phosphore dans la faiblesse musculaire des enfants qui sont longtemps à apprendre à marcher. De toute façon nous devons regarder le Phosphore comme le remède à peu près le plus important que nous possédions pour les états atoniques de l'axe cérébro-spinal et des nerfs qui en émergent. Lorsque les hémisphères cérébraux eux-mêmes sont affectés, il semble (d'après la pathogénésie, on pourrait le penser) n'avoir aucune action.

IV. Les symptômes produits par le Phosphore sur les *organes sexuels mâles* font probablement partie de son influence sur le système nerveux en général. Ils sont néanmoins d'une importance suffisante pour mériter une étude spéciale et distincte.

Les organes sexuels participent à l'excitation générale causée par des doses modérées de Phosphore; mais ils manifestent son influence d'une manière assez remarquable pour rendre évidente l'action spéciale de notre médicament sur eux, ou sur cette portion des centres nerveux d'où ils tirent leur énergie. On sait depuis longtemps que le Phosphore est un aphrodisiaque. Leroy (cité par Pereira) affirmait qu'il était aphrodisiaque pour les canards. Il a décelé cette propriété d'une façon indubitable chez des animaux encore plus petits. Dans les expériences du Dr Sorge, des coqs, des pigeons, des chiens, des grenouilles furent affectés dans le même sens. Ces dernières eurent sur les pattes antérieures ces fortes excroissances qui y apparaissent dans la saison du rut, et les employèrent selon leur habitude. Mais les expériences du même auteur sur des hommes démontrent que cette excitation n'est

que temporaire et est suivie d'une impuissance qui persiste beaucoup plus longtemps et se manifestant par l'absence de désirs, les érections incomplètes, une éjaculation trop prompte et de fréquentes pollutions.

Le Phosphore est de la sorte un médicament parfaitement homœopathique à cette faiblesse irritable des organes sexuels mâles que laissent après eux les excès vénériens, et aussi la masturbation. L'expérience a maintes fois confirmé sous ce rapport les indications de la théorie. Le Phosphore serait encore homœopathique (à très-petites doses) au satyriasis, qui correspond à ses effets primitifs. Serait-il désirable de l'employer à l'occasion comme stimulant spécial, à doses appréciables, comme dans l'impuissance sénile, lorsqu'il y a un intérêt puissant de propagation? L'observation suivante de la collection du D[r] Sorge fait réfléchir sur cette question : « Un vieux chien, qui avait depuis longtemps perdu toute faculté sexuelle, après avoir pris du poison pour les rats composé de Phosphore, qu'on lui avait donné afin de le tuer, éprouva de l'excitation sexuelle, et mourut en plein coït. »

V. La dernière action distincte du Phosphore est celle qu'il a sur les *mâchoires*. Ces effets se rencontrent principalement sur les ouvriers des manufactures d'allumettes chimiques. Dans le vol. XI du *Brit. Journ.*, vous trouverez une relation complète des recherches entreprises à ce sujet par les D[rs] Von Bibra et Geist (1). L'affection commence en général à une dent cariée, avec des tiraillements, des battements, et quelquefois des élancements, avec démangeai-

(1) Bibra et L. Geist, *Maladies des ouvriers employés à la fabrication des allumettes phosphoriques*. Erlargen 1849. — Bouvier, *Rapport sur ce travail* (*Bull. de l'Acad. de Méd*, tome XXV, p. 1031). — Tardieu, *Étude hygiénique et médico-légale sur la fabrication de l'emploi des allumettes* (*Ann. d'hyg.*, 2e série, tome VI, p. 5).

sons et saignements des gencives voisines. Il se forme alors des abcès des gencives, d'où s'écoule un pus fétide dans lequel on trouve de petites esquilles osseuses. Les dents tombent, les gencives se retirent ou se fondent, et les os paraissent en état de carie ou de nécrose. Il y a en même temps fièvre et inflammation des régions voisines ; et le cas se termine souvent par la mort. C'est un point douteux de savoir si ces effets du Phosphore sont produits par une action chimique locale, ou s'ils sont le résultat d'une influence dynamique du poison. Je doute peu pour ma part que cette dernière interprétation ne soit la bonne. Dans un cas d'empoisonnement par le Phosphore décrit par le Dr J.-O. Müller, il survint, le quatorzième jour, des douleurs brûlantes et térébrantes dans les os, particulièrement les dents, les mâchoires et le nez (*North Amer. Journ. of Hom.*, vol. VII, p. 467). Elles furent soulagées par le Mezereum, médicament qui a guéri les caries maxillaires d'un ouvrier en Phosphore (vol. XI, p. 130, *Brit. Journ. of Hom.*).

L'application la plus évidemment homœopathique de cette propriété du Phosphore devrait avoir lieu dans ces cas dans lesquels une dent cariée est la cause de fréquents abcès gingivaux et d'une affection commençante du maxillaire. (Dans ces cas, je le trouve des plus efficaces.) Je ne veux nécessairement pas avancer qu'il soit capable de suppléer à l'extraction de la dent. Mais une importante question est de savoir si ces faits nous autorisent à employer le Phosphore lorsque la carie ou la nécrose attaque d'autres parties du système osseux. Je ne puis la résoudre quant à présent.

Il est un usage curieux du Phosphore qui ne fait partie d'aucune des catégories ci-dessus. C'est celui qui est basé sur sa propriété de guérir les abcès chroniques des mamelles, lorsqu'il reste dans la glande des trajets fistuleux après une suppuration étendue. Il existe plusieurs

relations de cas démontrant cette propriété du médicament (1).

Le Dr Bayes, dans son article sur le Phosphore, confirme la plupart des usages ci-dessus de ce médicament, y compris ceux qui en sont faits dans la dégénérescence graisseuse du foie et les affections des dents et des gencives. Il la nomme bien « un médicament royal », et fait remarquer à quel point il est la propriété particulière de l'homœopathie, la vieille école ayant été incapable de l'atténuer assez pour s'en servir. Kafka le dit être très-efficace (avec le Natrum muriaticum) dans les affections interstitielles des vertèbres et dans celles du tissu osseux en général.

Le Phosphore est un médicament tellement unique que je serais incapable de lui trouver un seul analogue réel.

Quant à la dose, dans les affections aiguës des organes respiratoires pour lesquelles le Phosphore est si fréquemment indiqué, je trouve que les 2e et 3e dilutions répondent à tous les besoins. La 1re a été plus employée dans la paralysie, et je ne serais pas d'avis de monter plus haut dans les cas d'ictère grave. Les atténuations plus élevées ont agi mieux dans l'irritabilité sexuelle et dans les affections chroniques des organes respiratoires, du canal alimentaire et des seins.

(1) *North Amer. Journ. of Hom.*, vol. XII, p. 255. Bryonia possède la même influence exceptionnelle sur les seins. L'affinité locale est-elle ici en jeu, ces deux drogues étant des médicaments si importants des seins?

LETTRE XXXIV (1).

PHYTOLACCA, PLATINA, PLUMBUM, PODOPHYLLUM.

Nous avons à étudier aujourd'hui quatre médicaments qui possèdent chacun une place bien définie dans la production et la cure des états morbides. Le premier nous vient d'Amérique : C'est le « Poke » (petite poche), ou

Phytolacca decandra.

On prépare habituellement la teinture avec la racine fraîche; mais, comme il y a raison de croire que les baies

(1) Je n'ai pas jugé à propos de consacrer ici un article spécial à la Fève de Calabar (Physostigma venenosum), n'étant jusqu'aujourd'hui fixé que sur ses effets vénéneux. Ceux-ci semblent être d'un caractère paralysant, très-semblable à ceux du Conium, mais ayant ce trait de plus qu'aucun organe n'est plus affecté de cette façon que le cœur. La mort survient par collapsus, suite du défaut de circulation. La propriété de cette drogue de contracter la pupille est intéressante. Elle est l'opposée exacte des mydriatiques par ce fait même, et par cet autre que la myopie accompagne son action au lieu de la presbytie. Il existe aussi une sensation de tension et de pesanteur dans l'œil affecté. De même qu'avec les mydriatiques, aussi, l'effet sur la pupille ne paraît pas coïncider avec l'influence générale du médicament sur le cerveau, ce qui donnerait lieu, comme avec le Conium, à la dilatation plutôt qu'à la contraction de la pupille.

[Fraser et Christison ont essayé, sur les animaux et sur eux-mêmes, les effets de la Fève de Calabar. Ce dernier, avec en-

agissent médicinalement, il serait préférable d'employer la plante entière.

La pathogénésie originale de la Phytolacca, par les Drs Hering et Williamson, est dans les *Transactions of the American Institute*, vol. II. Ses symptômes sont classés avec ceux de pathogénésies plus récentes, par le Dr Burt et d'autres, dans l'article sur cette drogue des *New Remedies*, où vous trouverez aussi tout ce que l'on connaît de faits cliniques la concernant.

L'intérêt de la Phytolacca repose sur trois aspects de son opération : son action sur la *gorge*, son influence sur le *rhumatisme chronique*, et son influence sur les *glandes mammaires*.

1. La Phytolacca est, à n'en pas douter, un irritant spécial de la gorge. Tous les expérimentateurs souffriront plus ou moins de cette région. Elle parut être très-rouge, quelquefois d'un rouge sombre; un d'eux eut même un enduit jaune blanchâtre. C'est sur d'aussi faibles indices que le Dr Burt pensa que ce médicament pourrait être un remède précieux de la *diphthérie*. Ses succès et ceux de nombreux praticiens Américains, qui ont imité son exemple, le justifient d'avoir tiré cette conséquence de la pathogénésie. Dans ces dernières années, mon ami, le Dr Bayes, a introduit la Phytolacca dans la pratique Anglaise comme le *remède* de la diphthérie. Et là encore les résultats les plus satisfaisants ont été obtenus par lui et beaucoup de ses confrères. La seule note dissonnante a

viron 0 gr. 25, a éprouvé des vertiges, des battements de cœur faibles et irréguliers, accompagnés d'accidents très-graves, que l'on a comparés à ceux de l'Aconit.

Les oculistes ont tiré parti de la propriété antimydriatique de cet agent, pour détruire des adhérences anormales de l'iris : corriger des défauts de l'ouverture pupillaire, ramener des procidences de l'iris à travers la cornée perforée, etc.]

I. G.-M.

été jusqu'à présent frappée par moi; et je crains d'être obligé de la prolonger ici.

Je ne conteste pas un seul instant que la Phytolacca n'ait guéri dans les cas publiés. Mais en les scrutant avec soin, je dois dire que je ne reconnais pas en eux les symptômes que j'ai été habitué à redouter comme étant ceux de la vraie diphthérie. Il est vrai de dire que quelques-uns étaient des exemples d'ulcération inflammatoire simple des amygdales; car, lorsque la soi-disant fausse membrane tomba, elle laissa après elle de « larges trous », ce que ne fait jamais la pellicule diphthéritique. La grande majorité des cas était pourtant d'une nature diphthéritique non douteuse. Mais ils paraissent avoir, avec la forme réellement dangereuse de la maladie, le même rapport, à beaucoup près, que celui de l'angine scarlatineuse à la scarlatine maligne. Dans aucun des cas on ne voit mentionnée la fétidité de l'haleine, excepté dans deux des trois qui m'appartiennent, lesquels deux sont morts. Dans presque tous il y avait fièvre intense, avec douleurs dans la tête, le dos et les membres : symptômes qui ne se manifestent jamais, d'après mon expérience, dans les cas de diphthérie. J'ai eu dernièrement un cas diphthéritique (et depuis deux autres semblables) dans lequel ces derniers symptômes étaient très-proéminents. L'Aconit et la Belladone furent sans effet, mais la Phytolacca agit avec une rapidité magique. Des résultats également favorables eurent lieu par son emploi après l'insuccès de la Belladone dans un cas dans lequel les « grands trous » dans les amygdales furent la suite de la disparition des taches blanches. Mais j'avais affaire là à un cas de « diphthérie puante » véritable, comme l'appelle le Dr. Hilbers. On donna Phytolacca assidûment, à la dose de deux gouttes de teinture mère toutes les deux heures. La gorge se nettoya certainement par son usage; mais la maladie envahit successivement le nez, le larynx, et la mort par épuisement termina la scène. Le malade

était un enfant de 9 ans, et nous ne pûmes obtenir qu'il se gargarisât.

La conséquence de ce que je viens de dire est évidente. Nous devons parler des médicaments comme des personnes, comme nous les trouvons. Je serais enchanté de trouver un médicament véritablemant homœopathique à la diphthérie maligne, et (à l'exception *peut-être* du Permanganate de Potasse?) nous n'en possédons certainement pas un encore. Mais mon impression personnelle est que Phytolacca n'a aucune des capacités nécessaires pour remplir cette place. Dans la classe de ces cas, décrits par le Dr Burt, je ne mets pas en doute qu'il soit spécialement applicable (1); mais il me semble voir écrit là le *nec plus ultra*.

II. Phytolacea est, sans conteste, une nouvelle acquisition parmi nos moyens de combattre le *Rhumatisme chronique*. A l'origine, nous ne la connaissions que comme un médicament périostal (comme le Mezereum). Mais les cas donnés par le Dr Hale dans sa seconde édition prouvent que son influence s'étend aussi aux autres tissus fibreux, tels que les gaînes des nerfs et les fasciæ (Comp. Rhus). Je l'ai vu moi-même agir très-favorablement dans un cas de rhumatisme périostal, et je suis tout disposé à essayer ses vertus dans la sphère plus étendue qui s'ouvre actuellement devant nous pour leur exercice.

III. Notre attention sur l'influence du Phytolacca sur les *glandes mammaires* fut attirée pour la première fois par le Dr Hale lui-même, dans notre journal, vol. XXI. L'article est reproduit dans ses *New Remedies*. Il paraît,

(1) Si les symptômes urinaires du Dr Burt sont confirmés, ils sont une addition importante à la preuve de l'homœopaticité essentielle de Phytolacca à la diphthérie. Son urine était en premier lieu diminuée, puis augmentée. L'urine restait acide, et devint décidément albumineuse. Son poids spécifique augmenta beaucoup.

d'après lui, que le « Poke-root » est employé constamment dans les laiteries pour guérir le « poil », c'est-à-dire l'engorgement inflammatoire des mamelles. Le Dr Hale l'a employé avec succès chez les femmes dans le même but, et le trouve utile même lorsque la suppuration s'est établie, et même lorsqu'il s'est fait des fistules. Pour ma part, je n'ai jamais eu besoin d'aucun autre médicament que Bryonia dans les engorgements mammaires avec menaces d'abcès ; mais l'affection devancerait-elle le pouvoir abortif de ce médicament, j'essaierais certainement Phytolacca. (J'ai eu à traiter dernièrement un cas chronique d'engorgement de la glande mammaire, dans lequel elle me rendit de grands services.) Le Dr Hale recommande aussi ce médicamant dans les tumeurs mammaires irritables, et dans les cas où les seins deviennent sensibles aux époques menstruelles ou pendant l'allaitement (1).

J'ai eu à traiter un cas dans lequel l'administration de la Phytolacca m'évita tout dommage qui pouvait me survenir du fait d'un diagnostic nécessairement obscur. Chez un enfant âgé de quelques mois, il survint une suite de nuits agitées, coïncidant avec le développement d'une tuméfaction dure et douloureuse environ vers le milieu de l'espace compris entre le mamelon et le sternum, mais plus rapprochée du dernier que du premier. Il était difficile de s'assurer si l'inflammation affectait quelqu'un des éléments de la glande mammaire non développée, ou si elle résidait dans le périoste d'une côte. Phytolacca était indiqué néanmoins dans l'un comme dans l'autre cas. Je donnai la 6e dilution, et la maladie disparut rapidement.

(1) [J'ai eu dernièrement l'occasion de vérifier l'action élective de Phytolacca sur la glande mammaire : une nourrice avait un engorgement d'un des seins, avec galactorrhée abondante, qui cessa le jour même de la prise des 2 ou 3 premières cuillerées d'une potion de 200 grammes avec Phytolacca, 3e. Guttæ VI.] I. G.M.

A ces faits principaux touchant le Phytolacca, je voudrais ajouter :

1° Qu'elle paraît avoir sur le rectum une action irritante spéciale.

2° Qu'elle est émétique, mais que les vomissements ne surviennent pas avant une heure ou deux qu'on l'a ingérée.

3° Qu'en la réduisant en poudre, quelques personnes éprouvent les mêmes souffrances qu'avec l'Ipécacuanha.

4° Que son usage a fait disparaître des tuméfactions glandulaires.

5° Que guidé par un symptôme de sa pathogénésie originale, « inclination irrésistible à choquer les dents ensemble, » le Dr Merrill l'a employée avec de brillants résultats (12e dil.) dans la dentition difficile.

6° Que, de même que ses analogues (voy. plus bas), elle montre des signes de puissance sur les affections syphilitiques aussi bien que sur les affections rhumatismales, ayant guéri un rupia syphilitique (*Brit. Journ.*, vol. XXVI, p. 327) et des ulcérations syphilitiques des pieds (*ibid.*, p. 488).

Les analogues de la Phytolacca sont *Mezereum*, *Guaiacum*, *Kali Hydriodicum* et *Bichromicum*.

Les effets curatifs de la Phytolacca ont été jusqu'à présent obtenus presque entièrement avec la teinture mère. On en a de plus fait des applications locales dans la diphthérie et les affections mammaires.

Je vais maintenant présenter quelques observations sur

Platina.

Nous la préparons en triturant le métal précipité; Platinum serait une façon plus correcte de l'appeler.

La pathogénésie de Platina est dans les *Maladies chroniques*. Il y a une admirable *Study* de cette pathogénésie, et des usages cliniques de ce médicament, par le Dr V.

Meyer : elle est traduite dans le vol. II du *Philadelphia Journ. of Hom.*

L'action principale de Platina semble avoir lieu sur les centres nerveux, les symptômes étant en général caractérisés par la dépression. Il y a une forte tendance à la paralysie et à l'anesthésie ; et dans la sphère « émotionnelle », il y a anxiété et appréhension, jusqu'à la crainte de la mort. Avec cela, peut-être par suite d'une action sur les plexus abdominaux et pelviens, il y a torpeur du canal intestinal, démontrée par la flatulence et la constipation ; et de plus, avance des règles. Comme d'habitude, de nombreux phénomènes spasmodiques et nerveux sont mélangés à d'autres de paralysie et d'anesthésie.

D'accord avec ces indications pathogénétiques, on a jusqu'à ce jour employé Platina principalement dans les *Névralgies* accompagnées de torpeur et d'engourdissement ; et dans la *Mélancolie* chez les femmes, avec dérangement dans leur santé utérine. Il a guéri la mélancolie religieuse elle-même chez ces sortes de sujets ; et on peut dire qu'il est aux femmes ce que Aurum est aux hommes. (Pour corroborer cette remarque, on peut observer que Platina tient la même place dans le traitement des affections ovariques chroniques, que celui qu'occupe Aurum par rapport aux affections correspondantes des testicules. Meyer l'exalte beaucoup dans le traitement de l'*Hystérie*, lorsque les malades sont très-abattues. M. Harmar Smith a publié un cas d'irritation ovarique chronique avec stérilité, dans lequel Platina procura la guérison. Hering le préconise pour l'induration des ovaires, et Hahnemann aussi, pour l' « induration de l'utérus », et pour l'empoisonnement saturnin. Dans ces derniers temps, le chlorure de Platine a été employé avec succès dans la vieille école pour la syphilis chronique et les condylomes, où il agit, à beaucoup près, comme le chlorure d'or. Un cas très-grave et très-rebelle de céphalée syphilitique chez une femme que l'Iodure de potassium seul paraissait inca-

pable de guérir, se rétablit rapidement lorsque je donnai comme médicament à alterner, le Chlorure de Platine (5 gouttes de la 3e dil. décim. deux fois par jour. Quant aux condylomes, Teste a depuis longtemps classé Platina à côté de Thuja, comme antisycotique.

Les analogues de Platina sont : *Asa fœtida*, *Acorum*, *Crocus*, *Plumbum* et *Pulsatilla*. Vous trouverez signalés dans l'article du Dr Meyer leurs points de ressemblance et de différence.

Platina s'emploie en général aux dilutions les plus élevées (6-30); mais le Dr Meyer se trouve tout à fait satisfait avec les 2e et 3e triturations, ce en quoi je suis d'accord avec lui.

Le nom qui suit Platina dans notre liste alphabétique est un autre métal, quelque peu analogue,

Plumbum.

On peut employer soit le métal lui-même, soit le carbonate, soit l'acétate, pour obtenir l'action spéciale du Plomb. On triture ces substances pour nos usages.

On n'a pas fait de « pathogénésie » du Plumbum. Mais cela importe peu, ses effets pathologiques étant trop bien connus, tels qu'on les voit sur les ouvriers qui travaillent le Plomb. Dans l'*Appendix to the Brit. Journ. of Hom.*, vol. I, le Dr Black en donne une description tirée en grande partie de Tanquerel des Planches (1).

Quant à ces effets, je n'ai qu'à vous rappeler que les premiers symptômes de l'empoisonnement saturnin sont les « coliques de Plomb », si connues,— douleurs spasmodiques intenses dans l'abdomen résulant de contractions du côlon et constipation opiniâtre; — et « main fermée » par la paralysie des muscles extenseurs de l'avant-bras, accompagnée (sinon causée) par la diminution de

(1) Tanquerel des Planches, *Traité des maladies de plomb*. Paris, 1839.

leur substance. Un empoisonnement plus profond du système entraîne une sorte de dégénérescence des tissus. On trouve les centres nerveux indurés ou ramollis et de la céphalalgie, de l'amaurose, des paralysies, de l'anesthésie, l'épilepsie, etc., pendant la vie. Les reins sont atrophiés. Il y a un abaissement complet des facultés corporelles et mentales, avec profonde mélancolie. On a attribué au Plomb la propriété de produire, ou au moins de prédisposer à des états goutteux et rhumatismaux. Le Dr Georges Moore, cependant, a examiné ce sujet dans un mémoire que vous trouverez dans le *Brit. Journ.*, v. XXIV. Il en arrive à conclure que la relation entre les deux affections n'est « pas prouvée » le moins du monde (1).

Je ne connais pas de meilleur exemple de la vérité de la loi des semblables que les magnifiques effets de Plumbum dans la *constipation* opiniâtre. C'est mon médicament favori dans les mauvais cas. Il a aussi procuré plusieurs

(1) « Le Plomb a la propriété d'entraver la séparation des urates du sang par les reins, car lorsqu'on en prend, l'acide urique diminue dans l'urine, tandis qu'il augmente dans le sang, et de la sorte se produit la condition pathologique qui donne lieu à l'inflammation goutteuse. Le Dr Garrod a en outre démontré, — et les expériences de tous ceux qui ont examiné le sujet confirment ses assertions, — la grande fréquence de la goutte chez les personnes qui travaillent le plomb, et de quelle façon dans les salles de consultations des malades extérieurs, constamment les personnes qui se présentent avec la goutte, ont aussi le liséré bleu plombique des gencives.

« On peut encore ajouter à l'appui des découvertes du docteur Garrod, que, si, chez des sujets goutteux libres dans le moment même de toute manifestation goutteuse, on administre un sel de Plomb, on développe une crise aiguë de goutte, avec ses symptômes habituels de douleur intense et de fièvre violente. Ce fut le Dr Garrod qui signala ce fait le premier, et l'auteur a vérifié à plusieurs reprises ses assertions. » (Ringer, Allop.)

fois du soulagement dans l'obstruction intestinale (*North Amer. Journ.*). Il n'est pas moins bienfaisant dans les cas de *colique* et d'entéralgie, soit aiguë, soit chronique, si elle s'accompagne de constipation, étant en cela justement l'opposé de Colocynthis, qui est indiqué par la diarrhée. (De plus, Plumbum est le médicament de la colique nerveuse, Colocynthis de la colique rhumatismale.) Je l'ai employé plus d'une fois avec succès dans les céphalalgies obtuses chroniques, avec découragement et constipation. Je ne crois pas qu'on puisse attendre aucun bienfait de Plumbum dans des maladies comme l'épilepsie, à moins qu'elles ne fassent partie d'une cachexie générale semblable à celle qu'il cause. Mais il se présente, de temps à autre, dans la pratique, des états de l'économie qui nous rappellent l'empoisonnement saturnin, et nous permettent d'espérer quelque bien de l'emploi du Plomb. Deux cas de cette nature sont décrits par feu le Dr Chapmann dans le *Brit. Journ. of Homœopathy*, vol. III. L'affection mentale prit la forme de mélancolie religieuse. Plumbum guérit dans les deux cas; il fit de même dans un troisième, celui-là de rétrécissement du rectum. (A ce propos, je puis citer ce fait que Plumbum a causé le vaginisme. Voy. *Monthly Hom. Review*, sept. 1869, p. 574.) Teste assure avoir guéri avec Plumbum plusieurs affections chroniques des organes urinaires (1), et des fièvres quotidiennes, ou doubles-quotidiennes, dans lesquelles la région splénique était douloureuse au toucher.

J'ai quelques remarques de plus à faire sur ce médicament. 1° Quant à la paralysie qu'il détermine. Sa forme la plus connue est, il est vrai, celle du « poignet fléchi ». Mais, tout en se présentant beaucoup plus fréquemment sur les extrémités supérieures que sur les inférieures,

(1) « La sécrétion de la membrane muqueuse urinaire, après l'usage des sels métalliques, augmente beaucoup, et il se produit même un état catarrhal des parties » (Ringer).

elle envahit cependant de temps à autre ces dernières. La paralysie plombique est rarement accompagnée d'anesthésie, quoique l'anesthésie plombique soit assez commune comme affection indépendante. Cette paralysie est souvent précédée d'un tremblement (tremblotement saturnin) des muscles affectés; quelquefois elle l'est de spasmes et de douleurs lancinantes et intenses. Il y a toujours une atrophie marquée des muscles affectés, et quelquefois cet état devient général, en sorte que le malade ressemble à un squelette ambulant. Lorsque, à l'autopsie, on examine les muscles, on les trouve amaigris et très-pâles, et ils ont même quelquefois l'aspect de tissu fibreux blanc.

Il est impossible que ces faits ne vous rappellent pas l'affection connue sous le nom d'atrophie musculaire progressive (wasting-palsy). La localisation particulière, l'atrophie qui prédomine, les tremblements (contractions fibrillaires), et enfin l'absence d'anesthésie, sont communs aux deux affections. Trousseau (1) avoue lui-même que le diagnostic différentiel présente des difficultés, et il ne peut se baser pour les distinguer l'une de l'autre, d'une part, que sur la façon non identique dont les muscles répondent à la stimulation galvanique, de l'autre, sur l'historique de l'évolution des symptômes. Je ne puis accorder d'importance réelle au premier point, et, quant au dernier, Trousseau est en contradiction avec lui-même. «Dans la paralysie saturnine, dit-il, la paralysie précède l'atrophie», donnant à entendre que dans l'atrophie musculaire progressive, l'atrophie précède la perte de la propriété contractile. Mais il avait déjà fait lui-même cette remarque : « Vous vous rappelez que M. Duchenne (2) lui-même, qui nous faisait l'honneur de suivre notre visite, avait fait voir que la plupart des muscles du bras et de l'avant-bras obéissaient

(1) Trousseau, *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu*, 4e édition. Paris, 1873.

(2) Voyez Duchenne (de Boulogne), *De l'électrisation localisée*, 3e édition. Paris, 1872.

encore à l'excitation électrique. Cependant, le malade ne pouvait mouvoir ni les mains ni les avant-bras. Il fallait donc supposer que, avant la modalité anatomique qui semblait ne pas exister, il y avait dans les extrémités périphériques des nerfs une modification en vertu de laquelle elles devenaient impropres à exciter la contraction musculaire. *Le défaut d'influx nerveux périphérique précéderait donc la dégénérescence musculaire*, ce qui n'a rien que de très-conforme à la physiologie pathologique.

A ces arguments il faut ajouter les expériences sur les lapins (*North Amer. Journ. of Hom.*, août 1868) qui confirment toutes mes conclusions. On y cite aussi Tanquerel comme ayant dit que dans la paralysie saturnine, « il était souvent étonné de trouver paralysés des muscles dont les nerfs se distribuaient en même temps à d'autres muscles qui ne l'étaient pas.» De plus, dans le *Practitioner* de décembre 1868, se trouve une série de cas d'atrophie musculaire destinés à démontrer les effets de l'électrité dans le traitement de cette affection. Dans la plupart de ces cas, il reste douteux jusqu'à la fin que la poison du Plomb soit la cause déterminante de la maladie. Je conseillerais vivement l'essai de Plumbum dans le premier cas d'atrophie musculaire progressive qui se présenterait.

2° Dans mon *Manual of therapeutics* (p. 363), j'ai préconisé Plumbum comme étant le « Simillimum » de la dégénérescence granuleuse des reins. Quelques expériences par Lewald, cité par le Dr Ringer, paraissent confirmer cette recommandation. Il a trouvé qu'en employant le Plomb dans des cas d'affection chronique des reins, l'albumine de l'urine était constamment diminuée, soit de 9 à 10 grains en vingt-quatre heures. La diminution ne paraissait pas être toujours en rapport avec la quantité de plomb administrée. En même temps, la quantité d'eau, dans les expériences, était augmentée à raison de 200 c. c. dans les vingt-quatre heures.

3° Je pourrais vous renvoyer aux observations du

Dr Winter sur l'homœopathicité du Plumbum à la chlorose, qu'il fait dans le vol. I du *Brit. Journ.*, p. 160.

4° Le Dr Stokes a relaté, dans le vol. XXVI du même journal, p. 128, un cas ancien de crampes rapidement guéri par Plumbum. Le Dr Cooper a guéri avec lui un spasme du sphincter anal, et le Dr Teste une rétraction douloureuse des testicules.

Alumina, *Opium*, *Platina* et *Zincum* sont des médicaments plus ou moins alliés au Plumbum.

Quant à la dose, je dois dire que je n'ai jamais vu de bons effets des atténuations plus élevées que la 3e ou la 4e pour les adultes, et la 6e pour les enfants.

D'autre part, je n'ai retiré aucun avantage des basses atténuations, quand les moyennes que je viens de mentionner avaient échoué. Je parle du carbonate, forme sous laquelle j'ai toujours employé ce métal.

Mon dernier médicament nous est venu, il y a déjà de nombreuses années, des praticiens américains dits « éclectiques », et que vous-mêmes avez acquis de la même source; la Podophylle peltée, « may apple »,

Podophyllum pellatum.

On prépare une teinture de la racine. Le Podophyllin, qui est actuellement si employé comme cholagogue, est une résine que l'on extrait, dit-on, de la plante ; on le triture pour les besoins de la médication homœopathique.

Il existe une expérimentation du Dr Williamson dans la *Mat. med. of American provings;* mais on connaîtra mieux l'action du Podophyllum par ses propriétés toxiques et curatives, telles qu'on les trouve décrites dans les *New Remedies*.

L'action spéciale du Podophyllum s'exerce principalement, sinon entièrement, sur la membrane muqueuse du canal alimentaire et les glandes qui l'accompagnent. Il produit l'inflammation de l'estomac, de l'intestin grêle et du rectum, avec vomissements et purgations, coliques,

évacuations dysentériques, ténesme et chute du rectum. Il survient souvent de la salivation, et je pense qu'il ne faut pas douter que ce médicament ne cause une hypersécrétion de bile.

L'action curative du Podophyllum est assez bien limitée à cette sphère. Je l'ai vu agir avec succès dans un cas de duodénite chronique, et il est préconisé (je pense avec justice) contre la diarrhée de la fièvre typhoïde. En dehors de ces applications, je n'en connais pas d'autres que l'on ait faites de son pouvoir spécial d'enflammer l'intestin grêle ; néanmoins les expériences du Dr Austie (rapportées dans le *Medical Times and Gazette* de 1863 ou 1864) sur les animaux, démontrent que ce pouvoir est parmi ses effets les plus caractériques. Il est important de savoir que nous possédons un médicament homœopathique à l'entérite qui affecte le jéjunum et l'iléon, car l'Arsenic, le Kali Bichromicum et le Mercurius corrosivus n'ont ni les uns ni les autres d'influence notable sur cette portion de l'appareil muqueux. Le Podophyllum diffère du dernier de ces médicaments en n'affectant pas le côlon, et de la sorte il n'est par applicable à la dysentérie ordinaire, qui a son siége dans cette portion du gros intestin. Mais, quand la diarrhée dysentérique paraît tenir à une irritation inflammatoire du rectum, le Podophyllum donne un soulagement rapide. Cette affection n'est pas rare chez les enfants et s'accompagne généralement d'un prolapsus douloureux du rectum à chaque évacuation (1). Dans ces cas, je donne le Podophyllin à la troisième trituration; mais, dans le simple « prolapsus ani » par débilité dans l'enfant, j'ai presque invariablement obtenu de magnifiques résultats du Podophyllum à la

(1) J'ai rapporté, dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXIV, p. 613, un cas de cette nature, dans lequel l'action curative du Podophyllum fut très-marquée. (Voy. aussi vol. XXVI, p. 654.)

douzième dilution. Suivant en cela l'exemple du Dr Jeanes, je l'ai donné avec un succès parfait dans des cas où, chez les enfants, les selles sont trop copieuses et trop fréquentes, mais de couleur et de consistance naturelles.

Les bons effets du Podophyllum, dans quelques cas de prolapsus uteri, rassemblés par le Dr Hale, sont, je pense, dus à son influence sur des désordres concomitants du rectum.

Par son action sur le foie, le Podophyllum a mérité le nom de « Mercure végétal ». Je ne crois pas la généralisation bien fondée ici. La forme « d'état bilieux, » dans laquelle je l'ai trouvé utile, diffère beaucoup de celle qui indique le Mercure. Lorsque les nausées, les vertiges, le goût amer, les vomiturititions, les dispositions aux vomissements et aux purgations billieuses, les urines foncées ont été les symptômes prédominants, le Podophyllin, de la première à la troisième trituration, les a en général jugés rapidement. Mais quand l'état bilieux s'accompagne de douleur intense dans l'hypochondre droit, d'évacuations rares et décolorées, de tristesse, il résiste au Podophyllin et cède très-promptement à la troisième trituration décimale de « Mercurius solubilis. »

Des tentatives pour forcer le passage par la « vis a tergo » dans les cas de jaunisse par obstruction, sont quelquefois justifiables. Dans ces cas (dont un exemple est relaté par le Dr Hale, le Podophyllin, à la dose de 3 à 10 grains de la première trituration décimale, peut le mieux produire l'effet désiré.

(D'après le même ordre d'idées, on peut le donner occasionnellement, comme le conseille le Dr Ringer, en doses de 1/60 à 1/30 de grain dans la constipation des enfants.)

Les analogues du Podophyllum sont l'*Aloès*, le *Colchicum*, l'*Iris*, le *Leptandria* et le *Mercurius*.

J'ai mentionné, dans le courant de cette description, les doses les plus convenables auxquelles on peut l'employer.

LETTRE XXXV.

PULSATILLA.

Je consacrerai la lettre d'aujourd'hui tout entière à un des grands Polychrestes Hahnemanniens, l'Anémone des prés (coquelourde).

Pulsatilla nigricans.

La plante entière est employée pour préparer la teinture. La pathogénésie de la Pulsatilla nigricans est dans la *Matière médicale pure*. Une espèce américaine de cette plante, la Pulsatilla nuttaliana, a été expérimentée par le Dr Burt. Vous pouvez lire ces expériences dans la 2e édition des *New Remedies* du Dr Hale.

La pathogénésie de Pulsatilla est à peu près la meilleure qu'Hahnemann nous ait laissée; et si nous possédions les notes journalières des expérimentatateurs, nos connaissances sur son influence physiologique seraient presque parfaites. On peut en acquérir déjà suffisamment d'après leur esquisse elle-même ; et la récente expérimentation du Dr Burt sur sa parente américaine, a contribué à donner de la présision à ces mêmes connaissances.

En termes les plus généraux, la Pulsatilla exerce sa principale influence sur les membranes muqueuses et synoviales et sur les veines ; en même temps, elle possède une affinité élective pour les yeux, les oreilles et les organes génitaux des deux sexes.

1, Dans les *Membranes muqueuses*, Pulsatilla détermine

l'état catarrhal. La période sèche est courte et peu marquée (excepté quelquefois dans l'appareil respiratoire). Une sécrétion abondante est plutôt la règle. Comme symptômes de cet état, la pathogénésie nous donne, dans le *canal alimentaire*, gorge au vif, langue chargée, bouche pâteuse, haleine fétide, abolition du goût, ou sa perversion variable (amer, aigre, salé, putride même), éructations acides, nausées et dispositions à vomir, sensation comme si l'estomac était écorché, poids et pression à l'estomac, et diarrhée muqueuse; dans l'*appareil respiratoire*, écoulement nasal verdâtre ou jaunâtre, et toux avec expectoration abondante (1), (ayant souvent le goût amer ou salé); dans la portion muqueuse de l'*appareil urinaire*, miction fréquente, ténesme, et sédiment urinaire semblable à une gelée.

2. L'action de Pulsatilla paraît épargner entièrement les vraies membranes séreuses; mais, par compensation, elle agit puissamment sur leurs proches parents, les *membranes synoviales*. Les articulations qui sont principalement affectées sont les genoux, les malléoles et les petites articulations des mains et (plus spécialement) des pieds. L'action rhumatico-goutteuse ainsi développée se manifeste encore par diverses sortes de douleurs à la nuque et aux extrémités.

3. Les *veines* paraissent perdre leurs propriétés vitales sous l'influence de Pulsatilla; en sorte que la varicose se produit fréquemment.

4. La Pulsatille manifeste son affinité pour les *yeux*, en affectant principalement les paupières, qu'elle enflamme à un haut degré, les faisant s'agglutiner le matin et sécréter une grande quantité de mucus. Elle détermine cependant aussi des douleurs considérables dans les globes

(1) La toux sèche de Pulsatilla, je serais disposé à le croire d'après expérience clinique, serait sympathique, c'est-à-dire une « toux d'estomac ».

oculaires, et beaucoup de troubles visuels. Il survient souvent des obscurcissements passagers de la vue; on voit des cercles ou des auréoles de feu; et après le sommeil, on éprouve une sensation de quelque chose d'accroché en bas de la cornée, et que l'on ne peut enlever. Cette sensation n'est que subjective et disparaît spontanément.

5. Les *oreilles* souffrent plus que les yeux de l'action de la Pulsatille. Chez quelques expérimentateurs, le pavillon et le méat extérieur étaient enflammés, avec écoulement purulent. Chez d'autres, il y avait surdité, mêlée en général de diverses sortes de bruits. Le siége de ces derniers symptômes est indiqué par le Dr Burt, qui souffrit de « bruits éclatants dans l'oreille » et de « douleurs violentes dans la *trompe d'Eustache* droite. » D'autres éprouvèrent de simples douleurs dans les oreilles, en général accompagnées de secousses (1).

6. L'action de la Pulsatille sur les *organes génitaux* des deux sexes est très-marquée, mais n'est pas facile à définir. Elle exerce une influence si puissante sur les fonctions ovario-utérines, que j'ai quelquefois pensé que le siége de son action était le plexus hypogastrique. Les symptômes pathogénétiques de son action dans cette sphère sont, chez les femmes, des douleurs de contraction de l'utérus, diverses espèces de leucorrhées, et des règles en petite quantité, retardées et souvent douloureuses. La description des douleurs abdominales est trop vague pour permettre d'y distinguer quelque irritation des ovaires; mais leurs analogies chez les hommes, les testicules, se tuméfient et de-

(1) Hahnemann dit de ces douleurs en général, lorsqu'elles sont causées par la Pulsatille, qu'elles sont comme une courte tension constrictive, qui se termine toujours par un élancement analogue à un déchirement, c'est-à-dire comme si les nerfs tendus peu à peu, de plus en plus, par un fil, et alors relâchés tout à coup, déterminaient une secousse douloureuse.

viennent douloureuses, en y comprenant aussi le cordon spermatique.

L'état fébrile qui accompagne la plupart de ces maux est remarquable par la prédominance du frisson.

Tel est le meilleur croquis que je puisse vous fournir de l'action physiologique de la Pulsatille. Il offre peu d'intérêt par lui-même, étant à peine susceptible d'une exposition rationnelle; mais il est amplement valable pour les applications thérapeutiques. J'arrive donc maintenant à ces dernières.

La Pulsatille est un médicament d'une importance majeure, et sa place dans notre arsenal est bien établie. Il y a pour elle certaines indications générales auxquelles on accorde à juste titre beaucoup d'importance. Voici comment Hahnemann les caractérise :

« Le caractère qui correspond le mieux à la nature de la Pulsatille, est la timidité, avec tendance à pleurer, et à ressentir silencieusement la peine et le chagrin; un caractère doux et soumis, nonchalant et phlegmatique. » Teste dit qu'elle « convient en particulier aux personnes qui, par la prédominance relative du tissu adipeux dans leur complexion, par la blancheur de leurs chairs, la rondeur de leurs formes, la douceur de leur caractère, leur humeur changeante, offrent les traits saillants du sexe féminin. » L'absence de soif et une frilosité fréquente sont toujours des indications de son choix.

Je ne vois aucune raison de supposer que la Pulsatille ait quelque influence générale sur le système nerveux ou sur le sang. Je classerai ses vertus thérapeutiques sous les divers titres déjà adoptés pour son croquis physiologique.

1. La Pulsatille joue un rôle important dans les affections gastriques. Dans la dyspepsie, aiguë ou chronique, la prédominance de l'état *muqueux*, c'est-à-dire une langue blanche, des nausées avec peu de vomissements, peu de douleurs, indiquant ce médicament de préférence à d'autres,

tels que Nux vomica (1). La langue, qui indique Pulsatilla, est recouverte d'un enduit épais d'un blanc sale, très-différent de celui d'un blanc laiteux de l'Antimonium crudum, ou de celui jaune-brun du Kali bichromicum. La dyspepsie aiguë, que guérit la Pulsatille, survient généralement à la suite de l'ingestion d'aliments gras ou de toute autre nourriture riche. Dans les affections gastriques chroniques, elle agit mieux lorsqu'il y a cardialgie que lorsque se manifeste du pyrosis, cas dans lequel elle est encore en opposition avec Nux. (Le Dr Bayes la considère comme spécialement indiquée par un grand sentiment de tension après le repas, tel que les vêtements doivent être ôtés ou desserrés.) La diarrhée à laquelle convient la Pulsatille est un flux muqueux passif, accompagné de peu de douleur, survenant surtout la nuit. Ces symptômes gastro-intestinaux se montrent souvent dans les affections fébriles de l'enfance, comme les oreillons et la varicelle; et quelques doses de Pulsatille procurent en conséquence un grand soulagement. Dans deux de ces maladies, notre médicament est indispensable, ce sont la *rougeole* et la *fièvre rémittente*. N'ayant aucune action sur la fièvre, qui demande, dans la première de ces maladies, l'Aconit, dans la seconde, le Gelseminum, elle aide puissamment au rétablissement, en nettoyant la langue, et (dans la rougeole) en arrêtant la diarrhée et en modérant le catarrhe. La Pulsatille a moins d'influence lorsque la membrane muqueuse respiratoire est affectée. Néanmoins, elle est un palliatif précieux dans les *toux nocturnes*, comme celle de la phthisie; et c'est quelquefois le meilleur médicament de ces bronchites subaiguës et chroniques chez les personnes délicates, et dans lesquelles il y a une abondante expecto-

(1) Il y a un cas démontrant bien l'action de Pulsatilla dans la dyspepsie, publié par le Dr Marston, dans le *Monthly Hom. Review*, de février 1868; et à sa suite, un diagnostic différentiel entre ce médicament et Nux.

ration muqueuse. Dans les affections de l'appareil muqueux urinaire, la Pulsatille est bien moins souvent indiquée que Cantharis, Cannabis et Belladone; quoique quelquefois elle soit utile dans la *dysurie de la grossesse*, et le catarrhe chronique de la vessie.

L'action de Pulsatilla sur les articulations a engagé à l'employer dans certaines formes de *goutte* et de *rhumatisme*. Les troubles digestifs qui sont de fondation dans la goutte sont justement ceux auxquels correspond Pulsatilla. D'où il suit qu'elle est susceptible d'apporter un soulagement radical dans les cas les plus récents de la maladie. Dans l'accès lui-même, elle cède généralement le pas à Colchicum ; quoiqu'il existe un cas à ma connaissance dans lequel Pulsatilla, administrée à temps, paraît avoir à plusieurs reprises fait avorter une attaque qui était imminente. On la dit indiquée principalement lorsque les douleurs sautent de place en place. Dans le rhumatisme subaïgu survenant chez des personnes délicates elle est extrêmement utile, spécialement lorsque les genoux, les chevilles ou les petites articulations des mains et des pieds sont affectés. De plus, dans les inflammations idiopathiques de ces articulations, Pulsatilla est le meilleur remède à employer lorsque l'affection est récente. Mais la forme d'arthrite à laquelle Pulsatilla convient peut-être le plus est le *Rhumatisme gouteux*, ce terme signifiant l'affection indépendante ainsi nommée. Le Dr Fuller a signalé la fréquence très-prépondérante avec laquelle le sexe féminin est atteint de cette affection, et ses relations intimes avec les troubles menstruels. Pulsatilla est presque spécifique dans sa forme aiguë, et rend des services même dans les cas chroniques.

3. Dans les affections des *veines*, Pulsatilla occupe à beaucoup près la même place que l'Hamamelis. Elle est supérieure à ce médicament dans la Phlébite crurale qui suit l'accouchement, mais elle lui cède le pas dans les hémorrhagies veineuses. Dans les hémorrhoïdes et les

autres affections variculeuses comme celles du cordon spermatique, ou des membres inférieurs, Pulsatilla agira avec avantage lorsque l'état général du patient en indiquera d'ailleurs l'usage: On la recommande même dans la dilatation du ventricule droit.

4. Ce fut dans les maladies des yeux que Pulsatilla fut exaltée pour la première fois par le baron Storck. Il l'a déclarée curative (nécessairement à doses massives) dans l'amaurose, les opacités de la cornée et la cataracte. De nombreux désapointements l'ont cependant fait abandonner dans le traitement de ces maladies ; et l'homœopathie n'a pas ressuscité ces prétentions. Néanmoins, nos expériences lui garantissent amplement de plus modestes états de service.

Pulsatilla nous est très-utile dans les affections des paupières. Dans la *blépharophthalmie* récente, avec larmoiement et secrétion des glandes de Meibomius, c'est le meilleur remède. Elle fera avorter un *orgelet* presque aussi efficacement que Belladona pour les furoncles; mais elle ne préviendra pas leur tendance à récidiver. Pour les contractions spasmodiques des paupières, avec éblouissement, dont quelques personnes sont tourmentées, je ne connais aucun médicament aussi utile que Pulsatilla. Elle convient encore pour les «yeux affaiblis», lorsque c'est une affection locale et non un symptôme de débilité constitutionnelle. La douleur des globes oculaires produite par Pulsatilla est plutôt analogue à celle qui survient dans quelques formes de céphalalgie qu'une affection idiopathique.

5. Peu de médicaments sont d'un usage plus fréquent dans notre pratique, que Pulsatilla. C'est dans les *maux d'oreilles* qui se voient si souvent chez les enfants que ses vertus curatives sont les plus évidentes, ainsi que dans la *surdité catarrhale* récente, avec bruits d'oreilles. On l'a aussi employée avec de bons résultats dans l'inflammation du pavillon et du méat, dans les névralgies des nerfs de

l'oreille, et dans l'otorrhée non scrofuleuse avec surdité.

6. J'en viens actuellement à ce qui est peut-être la sphère la plus importante de l'action de la Pulsatille, celle des organes génitaux des deux sexes. Chez l'homme, vous la trouverez précieuse pour l'*orchite* de n'importe quelle cause, et dans la *prostatite* (avec Thuya). C'est un des médicaments (avec Graphites et Rhododendron) qui ont guéri l'*hydrocèle*. Mais sa puissance la plus considérable s'exerce sur l'organisme féminin. Lorsque, chez des filles d'un caractère doux, la puberté se trouve en retard, ou que la fonction menstruelle s'exécute irrégulièrement et pauvrement ; lorsque leur croissance est accompagnée de pâleur et de langueur, et qu'elles se plaignent de céphalalgie, de frilosité, de lassitudes, Pulsatilla (avec ou sans fer) est un très-excellent remède. Lorsque les règles ont été supprimées par un refroidissement, si le moment favorable pour l'Aconit est passé, Pulsatilla rétablira en général l'écoulement. Je la crois un médicament aussi convenable pour l'*ovarite* que pour l'orchite, et de beaucoup supérieur à ceux qui sont généralement préconisés. Dans la *leucorrhée muqueuse* simple, elle procure souvent la guérison. Elle possède une influence des plus bienfaisantes sur la fonction de la parturition. Donnée quotidiennement pendant un mois environ auparavant, elle facilite beaucoup le travail chez les femmes chez lesquelles il est d'habitude lent et difficile. Dans le travail lui-même, lorsque les douleurs sont irrégulières, éloignées ou absentes, quoique l'Ergot soit indiqué, Pulsatilla rendra souvent de grands services. Et il existe des relations de bon nombre de cas qui laissent peu de doute sur ce fait que dans les présentations vicieuses, Pulsatilla a renforcé la tendance à une version spontanée, et un certain nombre d'exemples fortifient la probabilité de la constance de cette tendance. Après le travail, la Pulsatilla est très utile pour provoquer la sécrétion du lait, lorsqu'elle tarde à s'établir. Somme toute, le sexe

faible doit beaucoup de remercîments à l'homœopathie de lui avoir fait cadeau de la Pulsatilla.

Pulsatilla, comme les Polychrestes, en général, n'a pas de véritable analogue. Les médicaments qui se présentent en général en comparaison avec elle dans la pratique sont : *Actæa*, *Antimonium crudum*, *Caulophyllum*, *Conium*, *Cyclamen*, *Hamamelis* et *Sabina*.

Toujours comme les Polychrestes en général, la Pulsatille doit être donnée à diverses dilutions pour qu'on en obtienne tous les effets. Je n'ai aucune expérience avec la teinture mère ou les premières dilutions. Mais je puis vous recommander la 3e décimale dans les affections gastriques et l'orchite, la 3e centésimale dans les affections des yeux et des oreilles, et dans le rhumatisme ; tandis que je crois la 6e et la 12e plus convenables pour la goutte, pour les affections des veines, et pour les troubles utéro-ovariens.

LETTRE XXXVI.

RANUNCULUS, RATANHIA, RHEUM, RHODODENDRON, RHUS.

Il existe en botanique plusieurs espèces de Ranunculus. Deux d'entre elles, R. bulbosus et R. sceleratus, ont donné lieu à une pathogénésie complète. Comme je ne vois aucune différence essentielle entre les propriétés de ces deux espèces, je les traiterai indistinctement sous le titre de :

Ranunculus.

La teinture de l'une ou l'autre variété se fait avec la plante entière.

On en trouve les pathogénésies dans les *Additions to the Materia medica*, de Stapf.

Les Ranunculi sont des irritants intenses, lorsqu'on les applique localement, et déterminent l'inflammation et la vésication, accompagnées de démangeaisons brûlantes. Je ne puis décider toutefois si cet effet, qui est si semblable à celui de Rhus, est, comme avec ce dernier médicament, de nature dynamique et spécial. Les symptômes les plus caractéristiques des pathogénésies sont sans aucun doute ceux des parois de la poitrine. Les symptômes 175-212 de R. bulbosus, et les symptômes 117-138 de R. sceleratus se composent en entier, ou à peu près, des diverses espèces

de douleurs éprouvées par les expérimentateurs dans le sternum, les côtes et les espaces intercostaux.

En conséquence, on a employé les Ranunculi avec les plus grands succès dans la *pleurodynie*, qu'elle soit rhumatismale (*Brit. Journ.*, vol. XXIV, p. 160; vol. II, p. 274), névralgique (même journal, vol. II, p. 274), ou myalgique (Monthly Hom. Rev., déc. 1866; juillet 1869). Je ne puis vous faire *a priori* le diagnostic différentiel de leur place dans ces affections, comparativement à celle d'Actœa racemosa et d'Arnica : vous devez vous guider sur les symptômes concomitants. Je ne connais pas d'autres usages établis de Ranunculus. J'ai traité une fois une dysentérie chez une servante, qui ressentait en même temps des deux côtés des douleurs mammaires profondes. Après l'essai infructueux de Mercurius corrosivus et de Kali bichromicum, je fus amené par ces douleurs à donner R. bulbosus à la 3e dilution. Par son usage, les symptômes intestinaux cédèrent rapidement, et la douleur disparut du côté gauche, mais persista dans le droit, d'où elle fut à la fin délogée par Nux vomica. Deux ou trois récidives de la maladie ont été rapidement arrêtées par cette drogue.

Pour conclure, on devra songer au Ranunculus dans quelques cas de sciatique et d'autres névralgies rhumatismales, et encore dans l'herpès et l'eczéma. Ce devrait être un médicament très-efficace pour les *dartres* (zona), couvrant, comme il le fait, la névralgie intercostale aussi bien que l'éruption. (Le Dr Bayes le préconise dans la pleurésie et l'hydrothorax du côté droit.)

Rhus, *Clematis*, *Euphorbium*, *Croton*, *Mezereum*, *Sabadilla* et *Staphysagria* sont les analogues de Ranunculus.

Les dilutions de 1 à 3 paraissent avoir été, en général, les plus employées.

Maintenant, quelques mots sur un médicament que vous ne connaissez que comme astringent, et dont vous ne vous servez pas souvent même en cette qualité; je veux

parler de la Krameria triandra, Ratanhia peruviana, racine de Kramer :

Ratanhia.

On prépare la teinture avec la racine desséchée.

Il y a une pathogénésie de la Ratanhia dans le *Manuel* de Jahr, prise dans Hartlaub et Trinks. Teste a fait connaître quelques symptômes additionnels, dans son article sur ce médicament.

Je ne puis donner ici un compte-rendu général des symptômes attribués au Ratanhia. Un seul d'entre eux, autant que je sache, a conduit à des résultats pratiques ; — c'est celui d'une « sensation de l'existence d'une peau devant les yeux. » Agissant d'après cette très-légère lueur, le Dr Madden l'a essayée dans un cas de *ptérygion*, et avec succès. Je l'ai moi-même employée avec des résultats curatifs dans trois cas de cette affection, une fois chez un sujet humain, et deux autres fois chez des animaux (un chien et un chat) (1). Un autre symptôme de Ratanhia, « chaleur sèche à l'anus, avec picotements subits, que le patient compare à des coups de canif, » rendrait probable son homœopathicité jusqu'à un certain point à la fissure à l'anus, que les médecins français déclarent guérir avec ce médicament. Teste le préconise dans les douleurs utérines qui succèdent à la rétrocession d'une éruption située dans la région lombaire.

Je ne puis rien dire des médicaments alliés de Ratanhia. Quant à la dose, j'ai toujours employé la 2e dilution.

Et maintenant, pour l'usage homœopathique de notre vieil ami, l'ennemi des enfants, la Rhubarbe, en latin Rhabarbarum, ou :

(1) M. Naukiwell en a publié un autre (*Monthly Hom. Rew.* Mars 1870).

Rheum.

notre teinture se fait, comme la vôtre, avec la racine sèche.

Il y a une pathogénésie de la Rhubarbe dans la *Matière médicale pure ;* Hempel y a ajouté les symptômes obtenus par l'association des expérimentateurs de Vienne.

Ces pathogénésies augmentent peu ou point nos anciennes connaissances du médicament en question. Son influence primitive, la seule significative, est celle qu'elle a sur le canal alimentaire. Vos thérapeutistes n'ont-ils pas été causes de quelque confusion en l'appelant un « tonique », aussi bien qu'un « purgatif! » Le fait est qu'il paraît stimuler les fibres musculaires de toute la longueur de l'intestin, provoquant des coliques douloureuses et des évacuations fréquentes, lesquelles sont fécales, et ne démontrent que peu ou point d'augmentation des sécrétions du canal intestinal. Il n'enflamme jamais, selon Pereira, la muqueuse. On rencontre rarement une forme idiopathique de diarrhée semblable, principalement chez les enfants ; on dit qu'une haleine aigre lui appartient aussi. Lorsque le cas se présentera, Rheum, de la 2e et la 6e dilution, vous donnera toute satisfaction, et vous n'aurez pas à regretter la perte que vous en faites en sa qualité de laxatif.

Mon médicament suivant est préparé avec la magnifique rose de Sibérie,

Rhododendron chrysanthum.

Les feuilles sèches et les bourgeons floraux sont les parties officinales de cette plante.

On trouve dans les *Additions* de Stapf, sa pathogénésie avec des cas cliniques.

Les symptômes caractéristiques de Rhododendron sont les douleurs qu'il excite dans les tissus musculaires et fibreux, et le gonflement douloureux des testicules et de l'épididyme. Il a été utilisé en conséquence dans la pratique. Il possède une haute réputation dans la goutte et le rhumatisme; et l'expérience homœopathique a montré qu'il était spécialement curatif dans beaucoup de formes de ces maladies. Il paraît rendre particulièrement service dans le rhumatisme des muscles cervicaux et thoraciques, et dans les névralgies rhumatismales des extrémités. Les douleurs sont plus fortes au repos, et par les temps orageux et nuageux. J'ai employé moi-même le Rhododendron avec beaucoup de profit, d'après l'expérience Allemande, dans la névralgie faciale rhumatismale (1). Des affections chroniques des testicules, telles que des orchites et des hydrocèles, ont été souvent aussi guéries par Rhododendron.

Les selles caractéristiques de Rhododendron sont libres, mais demandent beaucoup de pression pour être expulsées.

Rhus et *Clematis*, et peut-être *Ranunculus*, sont les analogues de Rhododendron (les signes diagnostiques entre lui et Rhus sont donnés dans l'*Amer. Journ. of Mat. med.*, vol. II, p. 247.)

On paraît avoir généralement employé les dilutions de a 12e à la 30e. Dans la névralgie faciale rhumatismale, j'emploie la 1re.

J'ai à vous entretenir actuellement de cette remarquable famille de plantes Amérieaines que nous appelons Sumacs, — Rhus toxicodendron, Sumac ou chêne vénéneux; Rhus radicans, lierre vénéneux, ou vigne véné-

(1) Un cas remarquable de cette espèce est rapporté dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXVII, p. 147. « Soulagement de la douleur en mangeant, » est un symptôme signalé comme caractéristique de ce médicament.

neuse, et Rhus venenata, le bois, ou frêne vénéneux. Ce dernier ne doit pas être confondu, comme cela a lieu quelquefois, avec le Rhus Vernix de Linné, qui croît au Japon. Ici encore, pensant que l'action de ces différentes espèces ne diffère qu'en intensité, j'en parlerai sous le titre collectif et familier de :

Rhus.

Nos teintures se font avec les feuilles des R. toxicodendron et radicans, et le suc qui s'écoule des incisions faites à l'écorce du R. venenata.

La pathogénésie du Rhus toxicodendron (appelé ici incorrectement R. radicans) est dans la *Matière médicale pure*.

La pathogénésie de Rhus radicans, faite par le D[r] Joslin et d'autres, se trouve dans le *Manuel* de Jahr. Le Rhus venenata a été expérimenté par le D[r] Burt, Ses symptômes, ainsi que les effets vénéneux de la plante se trouvent dans la deuxième édition des *New remedies* du D[r] Hale.

Outre cette pathogénésie, vous devriez lire les articles d'Hempel et de Teste sur le Rhus. Il y a une autre étude de ce médicament dans les *Pharmacodynamics* d'Hirschel, traduites par le D[r] Hayle; et quelques *Observations on Rhus*, par le D[r] Carroll Dunham, sont contenues dans l'*American Homœopathic Review*, vol. VI.

Les effets pathogénétiques du Rhus n'ont pas besoin d'une longue description. Il est le plus connu par ses effets sur *la peau*. La plus faible quantité produit de la rougeur et de la brûlure sur de larges surfaces de peau, qui bientôt deviennent tuméfiées et se recouvrent de vésicules, phénomènes qui s'accompagnent d'un prurit presque intolérable. La brûlure ressentie et la rougeur observée

dans la bouche et la gorge, la diarrhée, la toux irritative, qui ont lieu en même temps que l'affection cutanée, indiquent une affection analogue des membranes muqueuses. La fièvre et le malaise coexistants sont en raison de l'étendue et de l'intensité des symptômes locaux. Deux des expérimentateurs du Rhus venenata eurent une violente éruption des furoncles. Teste donne une bonne description de ces effets de Rhus comme démontrant l'action d'un « caustique corrosif qui, par son extrême subtilité, a de la tendance à envahir de larges surfaces plutôt qu'à pénétrer profondément dans les tissus. Il le compare à l'Arnica, qui pénètre plus, et au Ledum, dont l'action se localise mieux.

Tels sont les symptômes qui sont d'ordinaire le résultat de l'exposition aux exhalaisons ou au contact du suc des différentes espèces de Rhus. Les pathogénésies faites avec les teintures offrent les mêmes phénomènes, mais à un degré plus faible. Elles démontrent, en outre, que le Rhus est doué de propriétés déprimantes des systèmes nerveux et musculaire, ainsi que cela se voit par de nombreux phénomènes paralytiques. Les douleurs rhumatoïdes, qui affectent toutes les partics du tronc et des membres, sont encore plus remarquables. Dans la pathogénésie du Rhus venenata, les genoux, les chevilles et les mains furent les plus affectés (comp. Pulsatilla) ; mais il n'y eut pas de véritable gonflement synovial, comme avec Bryonia ou Pulsatilla. C'est principalement à propos de ces douleurs rhumatoïdes qu'Hahnemann fit sa célèbre remarque que, tout différemment de celles de la Bryone, elles sont plus fortes lorsque la partie affectée est dans un état de repos parfait. Il étend, il est vrai, cette assertion aux symptômes en général de Rhus ; et les récentes expérimentations de Rhus venenata la corroborent. (Le Dr Bayes ajoute que l'agitation et le désir de changer souvent de position sont de la sorte des indications caractéristiques de Rhus dans les fièvres.)

Nous arrivons ainsi aux vertus thérapeutiques du Rhus, qui sont étendues et importantes.

1. Dans les *affections cutanées*, spécialement lorsqu'elles sont aiguës, le Rhus occupe naturellement un rang élevé comme remède. Les affections de l'ordre des vésicules, l'herpès (spécialement l'h. zoster), l'eczéma (1) et le pemphigus, sont les formes d'éruptions auxquelles il convient le plus. J'ai souvent guéri ces affections avec Rhus, et, en vérité, j'ai rarement besoin pour elles de quelque autre médicament. Démangeaison et sentiment de brûlure sont ici son indication caractéristique. Les effets du Rhus correspondent encore plus nettement à l'érythème et à l'*érysipèle*. Lorsque cette dernière maladie arrive jusqu'à la formation de vésicules et de bulles (érysipèle vésiculeux), Rhus est le modèle des remèdes dans notre école; et je l'ai vu souvent agir dans ces cas d'une façon admirable, ce qui semble justifier Teste de le recommander comme le meilleur médicament à donner dans les *brûlures* étendues mais peu profondes.

2. L'action la plus importante du Rhus a lieu dans le traitement du *rhumatisme*. Il est très-rarement indiqué dans la flèvre rhumatismale, mais c'est un très-précieux médicament pour diverses affections rhumatismales subaiguës et chroniques. Son action se fait principalement, sinon entièrement, sur les tissus fibreux, tendons, fascias, gaînes nerveuses, etc., et peut-être les muscles. Je

[(1) Le Dr Cretin a donné une importante notice clinique sur le traitement de l'eczéma avec le Rhus Vernix, dont la conclusion saillante est que, « si le Rhus Vernix se montre peu efficace dans l'eczéma invétéré, c'est un des médicaments les plus importants de l'eczéma simple ou rouge, arthritique ou dartreux, à toutes les phases de la maladie, mais plus particulièrement pendant la phase humide, et surtout au début, où ses succès sont plus prompts et plus décisifs». — Dose T. M. 20 gouttes par jour (*Bulletin de la Soc. Hom. de France.* 1er octobre 1872).] I. G.-M.

ne pense pas qu'il attaque les affections rhumatismales des membranes synoviales, mais seulement celles des ligaments extérieurs aux capsules articulaires. Je ne pense pas non plus qu'il agisse sur les nerfs eux-mêmes. Sa valeur, non douteuse dans la sciatique rhumatismale, dépend, c'est mon opinion, de son influence sur l'enveloppe fibreuse du nerf, qui est si souvent le siége de la douleur. Il est impuissant sur la névralgie pure ici comme ailleurs. C'est certainement, après l'Aconit, un des meilleurs remèdes du *lumbago*. Je soupçonne que, dans ces cas, c'est le fascia lombaire plutôt que les muscles eux-mêmes qui se trouve affecté. Dans la *faiblesse* rhumatismale des extrémités inférieures, dépendant en grande partie de l'état du fascia lata, Rhus a accompli beaucoup de cures brillantes (1). Dans toutes ces maladies, les traits caractéristiques « douleurs pires au repos, soulagées par le mouvement, » sont d'un immense poids dans la détermination du choix de Rhus. Le Dr Nerdhard a ajouté cette observation importante que les douleurs augmentent dans le « premier mouvement » après le repos. Ce n'est que lorsque les parties ont été remuées pendant un peu de temps que le soulagement survient. Avec la Bryone, d'autre part, plus longtemps le mouvement continue, plus les douleurs deviennent violentes (et avec Rhododendron le mouvement soulage tout d'abord). Le Dr Carroll Dunham a décrit ces douleurs caractéristiques de Rhus d'une manière très-intéressante; je vous renvoie à ses remarques à ce sujet. L'action de Rhus sur les tissus blancs a suggéré l'idée de l'employer dans le traitement des *entorses*. Je ne connais cependant aucun fait de nature à me faire supposer qu'ici il soit supérieur ou même égal à l'Arnica.

3. Le Rhus paraît avoir été introduit pour la première fois dans la pratique par Dufresnoy, en France (*Brit.*

(1) *Brit. Journ. of Homœopathy*, vol. XXV, p. 661.

Journ. of Hom., oct. 1870), et Alderson, en Angleterre, en qualité de remède des *paralysies*. Je ne saurais, d'après leurs récits, déterminer la forme ou la cause de l'affection guérie; ils disent seulement qu'elle était « non douloureuse. » Noack et Trinks ont publié quelques cas analogues guéris par des doses croissantes de la teinture mère (Hempel). Mais aux petites doses employées dans notre école, on a plus souvent donné le Rhus dans les formes rhumatismales de la paralysie, lesquelles sont loin d'être exemptes de douleur. Elles résultent souvent de l'exposition du dos ou du siége au froid humide. Le Dr Dunham fait remarquer que la paraplégie qui se montre chez les jeunes enfants est souvent déterminée par une cause semblable, et il affirme qu'elle cède promptement au Rhus et à quelques doses de Sulfur.

4. Étudions un moment l'emploi du Rhus dans les *états typhoides*. Le Dr Dunham fait ressortir les symptômes de dépression et de prostration qui abondent à un si haut degré dans sa pathogénésie, et il insiste sur leur similitude avec ceux des fièvres typhoïdes. Le Dr Wurmb, de Vienne (qu'il cite), assigne au Rhus une place définie dans le traitement de la fièvre typhoïde. Il correspond, dit-il, au « type éréthistique » léger de la maladie, lequel, lorsqu'il est plus intense, requiert l'Arsenic. Hahnemann a aussi employé soit Rhus, soit Bryonia, suivant les symptômes, dans la première période la fièvre épidémique qui ravagea l'Allemagne en 1843. Et c'est une pratique habituelle de notre école d'en venir à Rhus lorsque la fièvre qui accompagne la scarlatine ou le rhumatisme aigu prend un caractère typhoïde. Il est préconisé aussi dans la dysentérie typhoïde et dans la première période de la bronchite des personnes âgées. En face d'un accord aussi général, il peut paraître présomptueux d'émettre quelque doute sur le rapport du Rhus avec l'état typhoïde; mais je dois le faire. Quelque parti que nous puissions tirer de symptômes isolés, il n'y a rien dans l'ensemble des symptômes

de l'empoisonnement par Rhus qui ait la moindre ressemblance avec la fièvre typhoïde. Teste, dont l'article sur Rhus est un des meilleurs de son livre, proteste contre l'application de ce médicament à ces formes de maladies. Je n'ai pour ma part jamais vu aucun résultat coucluant de son emploi ici; et j'attendrai des preuves plus évidentes pour admettre qu'il soit capable de marcher de pair avec les médicaments de la fièvre tels que Baptisia et Arsenic. Mon opinion n'est certainement pas changée par la lecture des cas du Dr Russell dans ses *Clinical Lectures*. La seule « fièvre », strictement parlant, à laquelle j'ai trouvé Rhus applicable est la *scarlatine rhumatismale*. (Je veux parler de la variété de la scarlatine ainsi appelée, telle qu'elle se rencontre souvent dans ce pays. Mais je pense que le Rhus pourrait s'adresser également à la maladie épidémique qui porte quelquefois le nom de « dengue » en Amérique et dans les Indes orientales. Je conseillerais ici le Rhus venenata, à cause de ce fait noté : « L'implication décisive de la membrane muqueuse de la bouche et de la gorge fut le trait dominant de la dernière épidémie de Calcutta. » Le Rhus venenata affecte d'une manière puissante ces parties. Pour la même raison, je l'ai donné une fois avec beaucoup de succès dans une rechute de « fièvre de Ceylan », chez un malade revenu récemment de cette île.)

Je ne veux qu'ajouter ceci, que le Rhus a été quelquefois bienfaisant dans des affections des membranes muqueuses ressemblant à celles qu'il détermine sur la surface cutanée. Dans son pouvoir sur la conjonctive, il dépasse cette limite, car il paraît avoir guéri assez souvent l'ophthalmie strumeuse, en particulier lorsqu'elle coïncidait avec un eczéma généralisé de la face (voy. *Brit, Journ.*, vol. VI, p. 517).

Les médicaments qui ressemblent le plus à Rhus sont *Croton*, *Ranunculus*, *Ledum*, *Rhododendron* et *Bryonia*.

Dans les affections cutanées récentes, je recommande

la 6e dilution : dans celles qui sont chroniques, la 1re à la 3e décimale, de même que pour le zona et l'érysipèle. Dans le rhumatisme, les plus élevées paraissent avoir effectué les plus belles cures; tandis que dans les paralysies et l'ophthalmie strumeuse, les doses élevées de la vieille médecine sont celles qui ont valu à cette drogue sa réputation. Hahnemann dit que l'action de Rhus est lente, et que l'amélioration ne se montre souvent (j'espère qu'il parle des cas chroniques) que trente-six heures après l'administration du médicament.

LETTRE XXXVII.

RUMEX, RUTAS, SABADILLA, SABINA, AMBUCUS, SATGUINARIA, SARZA, SCILLA.

Une fois de plus, aujourd'hui, il s'agit d'une plante qui nous vient d'Amérique, l'oseille jaune,

Rumex crispus.

On emploie la racine fraîche pour faire la teinture-mère. La pathogénésie originale de Rumex, par le Dr Joslin, est dans l'*Amer. Hom. review*, vol. II. Elle se trouve aussi, avec de nombreux exemples cliniques, dans les *New Remedies* du Dr Hale.

Le Rumex a une certaine influence sur la peau et sur la membrane muqueuse alimentaire, déterminant sur la première une démangeaison qu'augmente l'exposition à l'air froid, et que soulage la chaleur (différente sous ce rapport du prurit de Sulfur et de Mercurius), et, dans la dernière, un sentiment de pesanteur à l'estomac et une diarrhée du matin. Sa principale action, cependant, s'exerce sur la membrane muqueuse respiratoire, et en particulier sur celle du larynx; il en diminue les sécrétions, en même temps qu'il y exalte la sensibilité; d'où des altérations de la voix et une toux sèche avec chatouillement. L'action dont il s'agit va à peine jusqu'à l'inflammation.

Le Rumex a guéri quelques cas de dérangements gas-

triques et intestinanx ayant les caractères ci-dessus, spécialement la *diarrhée venant le matin* (Comp. Apis, Nuphar, Podophyllum, Sulfur). On pourrait y songer dans le prurigo (1), lorsque la démangeaison a le caractère extraordinaire de celle qu'excite ce médicament. Mais le principal emploi du Rumex a lieu dans la toux laryngo-trachéale, dont on peut lire toute une série de cas dans l'article du Dr Hale. Les symptômes sont ceux du catarrhe, avec une irritabilité excessive de la membrane muqueuse laryngo-trachéale, déterminant une toux violente, incessante et fatigante, avec peu d'expectoration. Il y a aggravation par la pression, l'action de parler, et en particulier par l'inspiration de l'air froid. Il y a souvent une sensation d'excoriation derrière le sternum. J'ai fréquemment prescrit le Rumex avec succès pour cette espèce de toux, mais tout aussi souvent avec un insuccès incomplet, quoiqu'il semblât tout à fait indiqué. Lorsqu'il guérit, il le fait avec une rapidité presque magique.

Le Dr C. Dunham a désigné comme étant les analogues du Rumex *Lachesis*, *Belladonna*, *Causticum* et *Phosphorus*. Son tableau des symptômes laryngés des cinq médicaments comparativement (donné par le Dr Hale) est un modèle d'application délicate et de comparaison minutieuse. A ces quatre analogues je joindrais un cinquième, *Spongia*.

Presque toutes les guérisons relatées ont lieu avec les dilutions de la 6e à la 30e.

Mon médicament suivant est la Rue commune,

(1) Le Dr Searle a communiqué à l'*United states medical and surgical Journal*, vol. III, p. 1, une description du prurigo contagieux ou « gale d'armée, » si souvent observé pendant la dernière guerre Américaine. Après avoir essayé en vain plusieurs autres remèdes, il a trouvé dans le Rumex le spécifique de cette affection. Il a donné comme dose plusieurs gouttes de la 1re dilution décimale.

Ruta graveolens.

On prépare la teinture avec la plante entière.

La pathogénésie se trouve dans la *Matière médicale pure*. On devrait consulter aussi l'article que lui consacre Hempel.

Les effets vénéneux de Ruta sont résumés comme suit par Wibmer (cité dans Hempel) : « A l'état frais, la Rue est un irritant âcre, lequel, appliqué extérieurement, détermine de l'inflammation et de la tuméfaction, de la rougeur, et même des phlyctènes. A l'intérieur, elle enflamme l'estomac et le duodénum ; absorbé, ce poison produit un peu de narcotisme, avec agitation et excitation nerveuse, et finalement de l'irritatien utérine amenant l'expulsion du fœtus dans le cas de grossesse. Les effets locaux et profonds du poison ne paraissent pas avoir de connexion nécessaire entre eux, et même ont quelquefois des relations inverses. « Sur ces derniers, vous employez la Rue comme « antispasmodique » et emménagoque. Un médicament qui détermine de « l'excitation nerveuse » peut bien être utile, étant sûrement homœopathique, dans des états semblables survenus idiopathiquement. Mais la notion que Ruta est un emménagoque nous porterait plutôt à le prescrire, non dans l'aménorrhée, mais dans la méno et la métrorrhagie. Nous avons une preuve qu'il a été quelquefois curatif dans ces états par une des notabilités de votre camp, M. Beau, de la Charité. (Voyez à Sabina) (1).

Dans la pathogénésie d'Hahnemann, les principaux symptômes produits ont été des douleurs contuses dans les os, les articulations et les cartilages. Le rectum et la vessie sont aussi très-irrités, et il y a jusqu'à du prolap-

(1) [Voir Beau, *Effets substitutifs de la Rue et de la Sabine* (*Art médical*, t. XVI, p. 305, et *Gazette des hôpitaux* du 26 juillet 1862.)] I. G.-M.

sus du premier d'entre eux. On a, en conséquence, employé Ruta dans le Rhumatisme du poignet et de la cheville. Je crois qu'elle possède une influence sur la première de ces articulations. Je l'ai vue résoudre un « ganglion » qui s'y était formé. Une autre fois, entre mes mains, il a arrêté le développement d'un « oignon. » Le Dr Henriques a publié un cas intéressant, dans lequel un malade cachectique vit une fracture non réunie qu'il portait, rapidement améliorée sous l'influence de Ruta, 12e dilution.

Le pouvoir de Ruta sur l'*asthénopie* résultant d'un exercice forcé des yeux, est encore d'un autre caractère. Hahnemann en dit : « Roseinstein le préconise dans les affections des yeux causées par une trop grande application à la lecture. Swediaur et Chomel sont du même avis. Les symptômes 38 et 39 montrent que les bons effets de Ruta dans ces affections dépendent de son homœopathicité. Ces symptômes sont : « sensation dans les yeux comme s'il les avait trop fatigués en lisant » ; « douleur légère dans l'œil droit, avec obscurcissement de la vue, comme si l'on avait observé trop longtemps un objet incommodant les yeux. » Vous vous rappellerez en outre que l'ange de Milton « purgea » le nerf visuel d'Adam avec l'Euphraise et la *Rue*, afin qu'il vît clairement.

Crocus, *Mezereum*, *Sabina* et *Rhus* sont des analogues plus ou moins rapprochés de Ruta. M. Beau dit que la Rue est à la Sabine ce que l'Ipecacuanha est au tartre émétique.

J'ai toujours employé la 2e dilution, qui est aussi celle que recommande Hahnemann.

J'ai très-peu à dire sur le médicament suivant de ma liste, l'Orge indienne.

Sabadilla.

Les semences sont employées pour préparer une teinture ou des triturations.

La pathogénésie est dans les *Additions* de Stapf.

La Sabadilla contient de la Vératrine et possède les propriétés âcres de l'alcaloïde. Ses pathogénésies contiennent beaucoup de symptômes bien caractérisés; mais elle a été fort peu employée dans le traitement des maladies. D'après ses indications pathogénésiques, elle paraîtrait capable de rendre service dans le porrigo capitis, avec démangeaison brûlante; dans quelques formes d'angine chronique des amygdales; dans des cas où les selles sont moitié diarrhéiques et moitié constipées, avec beaucoup de flatuosités; dans l'hyperesthésie de la vessie, et contre les ascarides. Ce peut être aussi à l'occasion un remède de la fièvre intermittente. (Le Dr Bayes en parle avec beaucoup d'éloges dans le « hay-fever. » Il emploie la 3e dilution décimale, à l'intérieur et en olfactions.)

Staphysagria et *Veratrum* semblent être quelque peu ses analogues.

Je ne puis rien dire de la dose, excepté que les dilutions, depuis la 6e et au-dessus, seront probablement les plus efficaces.

Nous arrivons actuellement à un médicament beaucoup plus important, sous le titre de Sabine, le Juniperus

Sabina.

On fait une teinture soit avec les feuilles et les sommités vertes, soit avec l'huile que l'on peut en extraire, et que l'on dissout dans l'Ether. On ne peut la dissoudre d'une manière satisfaisante dans l'alcool; quelquefois on triture cette huile avec le sucre de lait.

La pathogénésie de cette substance est dans les *Additions* de Stapf.

Sabina est un irritant général, enflammant spécifiquement le rectum, et peut-être les organes urinaires par lesquels il est éliminé. Sa principale action spéciale s'exerce sur les ovaires et l'utérus, qu'il excite jusqu'à

provoquer des hémorrhagies, de l'inflammation, et (chez les femmes enceintes) l'avortement. Il a aussi déterminé chez les expérimentateurs une quantité inaccoutumée de symptômes du côté des articulations, allant jusqu'à la chaleur, la rougeur et la tuméfaction.

Les applications thérapeutiques de Sabina sont basées directement sur ces faits. Je ne saurais dire qu'on doive jamais l'employer comme emménagogue, dans le but de rappeler des règles supprimées (1). Mais on doit se rappeler qu'il le fait comme un purgatif libère les intestins; et son usage entre nos mains doit conséquemment être exceptionnel. D'autre part, c'est un médicament homœopathique des plus précieux pour l'excitation utéro-ovarique; aussi l'employons-nous dans la *ménorrhagie*, dans laquelle le sang est rutilant; dans la *métrorrhagie* et dans l'*avortement* imminent, par suite d'irritation, ainsi que dans la *métrite*, où je l'ai vu effectuer une cure des plus remarquables dans un cas de forme aiguë. La présence d'une irritation rectale et vésicale concomitante est une indication de plus pour le choix de Sabina dans ces affections. M. Beau, que j'ai déjà cité comme ayant attesté la valeur de Ruta dans l'hémorrhagie utérine, regarde Sabina comme son principal remède (voyez *Art Médical*, *loc. cit.*). De plus, il sera forcé d'admettre son homœopathicité exacte, car c'est dans la « métrite hémorrhagique », « la métrite accompagnée de flux sanguin », qu'il la donne. Il en administre un grain de poudre, et souvent cette dose n'a pas à être répétée (2).

Sabina a été employé aussi dans les deux écoles pour les affections que l'on appelle vaguement « arthritiques. » Le rapport que l'on a récemment établi entre la *goutte*

(1) Voy. un cas par le Dr Madden dans le *Brit. Journ. of Homœopathy*, vol. XXIV, p. 301.

(2) *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXI, p. 342. Aran l'avait recommandé avant lui (vol. III, p. 416).

rhumatismale et les fonctions utérines donnent quelque probabilité à ce que Sabina puisse guérir cette maladie, surtout si elle est récente. Je l'ai employée une fois ou deux sur ces indications, et avec des résultats très-satisfaisants. Il a quelquefois procuré du soulagement dans des accès de goutte. Je puis mentionner, comme médicaments alliés de Sabina, *Belladona*, *Crocus*, *Pulsatilla*, *Ruta* et *Trillium*.

Toutes les dilutions, de la 1re à la 24e, et même l'huile pure et la poudre se sont trouvées efficaces entre diverses mains. Je suis, pour ma part, très-satisfait de la 2e et de la 3e décimales.

Le nom qui arrive actuellement sur ma liste est celui du Sureau commun.

Sambucus nigra.

On emploie, pour faire la teinture, la deuxième écorce fraîche des jeunes branches.

Il existe une pathogénésie de Sambucus dans la *Mat. med. pura*. On devrait étudier aussi les articles de Hempel et de Teste.

Les seuls faits touchant l'action physiologique du Sambucus, auxquels j'attache de l'importance, sont qu'il est un puissant sudorifique, et qu'il a déterminé des phénomènes asthmatiques.

En conséquence, ses usages thérapeutiques ont été consacrés à modérer les sueurs excessives, à soulager l'asthme, la laryngite striduleuse, et le coryza obstructif chez les enfants. Je l'ai moi-même trouvé d'une grande utilité pour combattre ces transpirations débilitantes qui retardent souvent la convalescence après la délivrance. Je crois en outre en avoir retiré quelque avantage dans l'asthme. (Le Dr Bayes écrit, « dans la toux suffocante des enfants, qui les éveille brusquement au milieu de la nuit et est accompagnée de sibilance et d'un sifflement

rude, avec grande dyspnée, mais sans croup, j'ai vu de petites doses de Sambucus suivies des effets curatifs les plus rapides. »)

L'*Aconit* et l'*Ipécacuanha* sont des médicaments alliés. Le Sambucus est un médicament très-anodin. J'ai avalé 15 gouttes d'une teinture fraîchement préparée sans aucun résultat. La 1[re] décimale est la dilution que j'ai employée dans la diaphorèse et l'asthme.

L'Amérique, cette fois encore, nous met en possession de notre médicament suivant, la racine de Sanguinaire,

Sanguinaria canadensis

dont le rhizome sert à préparer la teinture.

Sa pathogénésie se trouve dans la *Mat. med. of American provings.* L'article que lui consacre le D[r] Hale dans ses *New Remedies* est encore bon à consulter.

Les effets physiologiques de la Sanguinaria ne sont pas connus très-exactement. Elle paraît être un irritant général. Elle nous est venue des médecins botanistes d'Amérique, avec une haute réputation dans le traitement des affections des *organes respiratoires*. On la dit avoir guéri le croup membraneux, la toux chronique avec fièvre hectique, et même la phthisie à son début. Le D[r] Hale la préconise dans la troisième période de la pneumonie (hépatisation grise); et le D[r] Drysdale dans les abcès pulmonaires. (*Monthly Hom. review*, février 1866, p. 349.) De plus, le D[r] Hering signale la Sanguinaria comme un des meilleurs remèdes que nous ayions pour la *migraine* avec vomissements (sick-headache). Enfin, le D[r] Gray, de New-York, la recommande pour les *bouffées de chaleur* si gênantes de l'âge critique.

J'ai essayé moi-même la Sanguinaria dans tous ces états morbides, lorsque les symptômes l'indiquaient. Mes expériences avec ce médicament ont été satisfaisantes de

tous points. Mais je ne saurais encore déterminer sa place exacte en rapport avec d'autres médicaments.

Le Dr Hale a comparé la Sanguinaria avec *Phosphorus* et *Lycopodium*.

Les hautes et les basses dilutions paraissent avoir été employées avec des avantages égaux.

Sarracenia purpurea.

Ce serait ici la place d'un article sur la *Sarracenia purpurea;* mais je trouve qu'elle en mérite à peine une. Ses prétentions à être un remède spécifique de la variole semblaient avoir reçu leur coup de grâce des mains du Dr Marston. Mais, comme il existe en sa faveur une certaine notoriété homœopathique et qu'elle a été expérimentée sur trois personnes, je la mentionne simplement ici, et je vous renvoie à l'article du Dr Hale, dans la seconde édition de ses *New Remedies* pour tous nouveaux renseignements que vous pourriez désirer. Les expérimentateurs n'ont pas éprouvé de symptômes caractéristiques (1).

Sarza.

C'est ainsi que nous appelons la Salsepareille, avec la racine de laquelle nous préparons soit des triturations, soit une teinture.

La pathogénésie de Sarza est dans les *Maladies chroniques*. Je crois que, dans votre école, les médecins dédaignent ce médicament, tandis que les chirurgiens ne jurent que par lui. Je dois les laisser à leurs controverses. Aux doses exiguës qui nous sont familières, Sarza jouit de quelque réputation dans le traitement de la gravelle, en particulier chez les enfants. Teste a fait en outre une remarque curieuse, que je désire vous citer textuelle-

(1) [On peut avoir tous ces renseignements dans l'*Art médical*, t. XVII, XVIII, XIX, XX, XXII, où se trouve une suite d'articles sur la Sarracenia purpurea.] I. G.-M.

ment : — « Si l'on fait prendre à un enfant, ayant les cheveux rouges, de la Salsepareille pendant trois mois (trois cuillerées à café d'une solution de trois gouttes de la 18e dilution de la teinture, dans 4 onces d'eau distillée), ses cheveux changent entièrement de couleur. De rouges qu'ils étaient, ils deviennent d'un jaune clair. Il est à remarquer que la Salsepareille, dans ces cas, ne détermine aucun trouble organique : la santé de l'enfant n'est affectée en aucune façon. » Avec la mode actuelle des cheveux rouges, la propriété attribuée à la Salsepareille serait considérée comme de nulle valeur.

Le Dr Hering nous a donné une pathogénésie augmentée et révisée de la Salsepareille dans son *Amer. Journ. of mat. med.* Son action sur les organes urinaires et sa propriété de soulager les souffrances de la gravelle sont entièrement démontrées. Elle paraît avoir aussi quelque rapport avec l'asthme. On doit se rappeler les rapports de cette affection avec la gravelle, et leurs relations mutuelles avec la goutte. D'autre part, nous la voyons agir favorablement dans le rhumatisme blennorrhagique. Le Dr Guernsey donne comme « indication caractéristique beaucoup de douleur à la fin de l'émission de l'urine, spécialement chez les femmes. » Schreter, un des expérimentateurs originaux, vit diminuer chez lui un coryza durant depuis six mois, et sa tête devenir libre dès le premier jour qu'il en prit.

On n'a employé que les atténuations élevées.

Notre médicament terminal de cette lettre est votre vieille amie la Scille, sous le nom de

Scilla maritima.

On prépare une teinture avec le bulbe frais.

Sa pathogénésie est dans la *Matière médicale pure*.

Nous vous accordons entièrement que la Scille est émétique, diurétique et expectorante. Nous ne sommes pas seuls

en outre, à supposer qu'elle produit ces effets en vertu d'une action spéciale sur l'estomac, les reins et la membrane muqueuse respiratoire. Mais ici cesse notre bonne intelligence. Nous ne l'employons pas dans le but de produire des vomissements ou de la diurèse ou pour déterminer l'expectoration, mais pour combattre ces états lorsqu'ils se présentent dans les maladies. Ainsi, je trouve la Scille un médicament précieux pour combattre la suractivité des reins; j'ai même guéri avec elle deux cas de *diabète insipide*. Je l'emploie aussi dans les *toux* aussi fréquemment que vous peut-être, mais seulement dans les cas où l'expectoration est abondante.

Dans la pratique homœopathique, on a employé la Scille principalement dans la pleurésie; mais je ne puis voir son indication dans le traitement d'une affection pour laquelle nous avons une telle quantité d'excellents remèdes. Je voudrais engager mes confrères à l'employer plus qu'ils ne le font dans les toux; ce n'est pas sans raison que la Scille a tant de vogue dans l'autre école et dans la pratique domestique.

Je ne connais pas de médicament ayant la double action sur les reins et la membrane muqueuse aérienne qui appartient à la Scille.

J'ai employé la 1re dilution pour les toux et la 2e et la 3e pour la diurèse.

LETTRE XXXVIII.

SECALE, SELENIUM, SENECIO, SENEGA, SENNA, SEPIA, SILICEA.

Le premier médicament qui se présente sur notre liste de ce jour est l'Ergot de seigle,

Secale cornutum.

On fait une teinture avec l'Ergot fraîchement récolté ; mais je préfère les triturations.

Il n'existe pas à proprement parler de pathogénésie de Secale. L'article d'Hempel est bon et il y a dans l'*Appendix* au *Brit. Journ. of Hom.*, vol. IV, une collection de faits relatifs à l'Ergotisme.

L'Ergot a trois espèces d'action très-différentes, selon qu'il est pris pendant un certain temps avec les aliments, qu'il est injecté dans les vaisseaux ou ingéré en substance. Dans le premier cas, il se développe le groupe de symptômes connus sous le nom d' « ergotisme » ou de « raphanie. » Ceux-ci se présentent sous deux formes, la « convulsive » (1), et la « gangréneuse ». Dans la première les spasmes sont toniques plutôt que cloniques et s'accom-

(1) [Dans son article *Ergotisme* du *Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques* (Paris, 1870, tome XIII, p. 782), le Dr Desnos soutient cette opinion que l'ergotisme convulsif et l'ergotisme gangréneux ne seraient que *deux degrés* de l'empoisonnement par l'Ergot. Le Dr Jousset, dans un remarquable article de l'*Art médical* de mars 1872,

pagnent de plus ou moins de paralysie et d'anesthésie. La gangrène est de la forme « sèche », et atteint plus fréquemment les extrémités inférieures que les supérieures : elle gagne de bas en haut. La boulimie est dans ces cas, un symptôme curieux mais presque constant. Le Dr Wright

combat cette opinion et établit sur des preuves irrécusables que l'Ergot de seigle ne produit que l'ergotisme gangréneux, et que les maladies épidémiques convulsives dues aux céréales adultérées, connues même sous le nom de *Raphanie*, sont le résultat de l'empoisonnement par le Ravenel (Raphanum raphanistrum) et aussi par les graines d'une autre plante, l'ivraie (Lolium temulentum). Cazin, (*Plantes médicinales indigènes*) a publié des renseignements assez complets sur l'Ivraie, et il y a tout lieu de croire que les accidents convulsifs qui caractérisaient la maladie épidémique en question (dont il existe 13 relations d'épidémies sans aucune trace de gangrène) sont dus à cette graine beaucoup plus qu'à celle de Ravenel. Parmi beaucoup de propriétés nervines, les expérimentateurs ont signalé dans l'ivraie la propriété de produire des tremblements et une hésitation dans la marche, comparables à la chorée. La clinique est venue une fois de plus ici confirmer les indications tirées de la loi de similitude, et M. Cazin a guéri avec l'extrait alcoolique d'Ivraie une chorée assez grave pour empêcher la malade de se lever. Filhol et Baillet ont encore observé dans leurs expériences sur des chiens ces symptômes : *tremblement général*, plus spécial au train postérieur; contractions spasmodiques des muscles du tronc, du cou, de la face, secousses comme par des décharges électriques; mouvements cadencés et comme saccadés pendant la marche, laquelle est mal assurée et chancelante ; station debout, avec écartement des membres pour élargir la base de sustentation; roideur tétanique, etc., etc. Ces symptômes sont la plupart caractéristiques de l'ataxie locomotrice, de la sclérose en plaques, de la paralysie agitans, et le Dr Jousset poursuit en ce moment une série d'expériences cliniques appelées peut-être à enrichir notre thérapeutique d'une arme nouvelle contre ces affections.]

I. G.-M.

a décrit avec exactitude les effets de l'Ergot injecté dans les vaisseaux : ses expériences sont insérées dans le *Edinburgh medical and surgical journal* pour 1838. Il paraît paralyser directement le cerveau ou la moelle épinière, ou les deux. Pris par l'estomac à l'état de pureté, au lieu de déterminer chez l'homme des symptômes d'espèces semblable à ceux de l'ergotisme, il exerce sur la femme enceinte son action utérine bien connue, stimule la fibre musculaire de cet organe, provoque l'expulsion du fœtus, et quelquefois (chez les animaux) l'hémorrhagie par l'utérus et son inflammation.

Les phénomènes de l'ergotisme n'ont jusqu'à présent donné naissance qu'à très-peu d'applications heureuses de cette drogue comme remède. On devrait y songer, cependant, à propos de la *gangrène sénile*. Elle s'est montrée curative de la paralysie de la vessie; et le Dr Russell a une grande confiance en elle dans quelques-unes des pires variétés du choléra asiatique, en particulier chez les femmes (*On epidemic cholera*, p. 237). Ses principaux usages, cependant, sont basés sur son action sur l'utérus.

C'est en général le meilleur médicament que nous ayions pour combattre la disposition à l'*avortement* dans les derniers mois de la grossesse, lorsque le tissu musculaire de l'utérus est largement développé. L'indication dans ces cas, consiste en de fréquentes douleurs comme celles du travail, sans perte. Il amènera aussi le soulagement des *contractions utérines après la délivrance*, lorsqu'elles sont continues et sans rémission. De plus, le fait d'agir spécialement sur l'utérus peut nous justifier de l'essayer dans beaucoup d'affections de cet organe auxquelles son homœopathicité n'est pas encore bien établie. Ainsi on l'emploie dit-on, avec beaucoup d'avantage à l'hôpital Leopoldstadt (de Vienne) pour calmer les douleurs causées par le cancer utérin. (Dans le vol. I, du *Brit. Journ. of Hom.*, p. 407, on trouve quelques cas de prolapsus utérin traités avec succès par Secale 3e dil.). Le Dr Madden m'assure avoir

grande foi en lui dans le traitement de la ménorrhagie, spécialement celle de l'âge critique (30e dilution), Bahr et Kafka le préconisent dans les inflammations utérines, quand apparaissent des symptômes putrides. Ils donnent les atténuations les plus basses.) Toutes ces applications du médicament sont homœopathiques; mais j'aime à penser que cela ne vous empêchera pas de la donner aux doses habituelles pour obtenir ses effets physiologiques, lorsque vous croirez avoir besoin de leur secours dans le travail de l'accouchement. Ici, nous n'avons pas affaire à nne maladie. Nous désirons simplement augmenter pour un temps l'énergie musculaire d'un organe pour le rendre capable d'expulser son contenu; en sorte que, soit qu'il s'agisse du fœtus, du placenta ou de caillots, ou encore que vous ayiez pour but de prévenir une hémorrhagie consécutive en excitant la contraction immédiate des parois utérines et des vaisseaux, vous ne pourrez certainement mieux faire que de donner l'Ergot, et je ne vois aucune raison de vous priver de son usage suivant les règles et avec les précautions ordinaires (1).

J'ai encore deux remarques à faire sur l'Ergot de seigle. En premier lieu, au sujet de la paralysie qu'il détermine. J'ai noté que celle-ci est en général accompagnée de coutractions toniques des muscles. On observe aussi des fourmillements, des picotements et une sensation comme si les extrémités étaient « endormies », quelquefois de l'anesthésie. Le fait que tous ces symptômes résultent d'une

(1) [L'action de l'Ergot est d'autant plus faible que le tissu musculaire de l'utérus est moins développé. Cette substance, donnée à une femme enceinte, même à terme, produit très-difficilement des contractions utérines, si ces contractions *n'existent pas déjà*. En un mot, c'est un abortif infidèle. Il agit sur les contractions utérines *développées spontanément*, mais il ne les fait naître que très-difficilement. et administré à haute dose et très-longtemps. (Jousset, art. cité.)] I. G.-M.

affection de la moelle épinière est assez évident, non-seulement à cause de leur caractère propre, mais encore par les douleurs souvent ressenties le long de la colonne vertébrale. Les seules expériences que je connaisse où l'on a examiné la moelle après la mort par le Seigle ergoté, sont celles de Gaspard sur des grenouilles (voy. l'article du Dr Buchner, traduit dans l'*Appendix* au *Brit. Journ. of Hom.*, vol. IV). Les symptômes observés pendant la vie étaient « de la faiblesse et même de la paralysie des membres postérieurs », avec un état d'intoxication (ivresse) ou de stupéfaction. Les notes qui suivent sont les aspects, trouvés à l'autopsie de différentes portions des centres nerveux: « quoiqu'il y eût eu beaucoup de sang à perdre en incisant la moelle épinière, tous ses vaisseaux étaient gorgés de sang. » « Le cerveau et la moelle étaient ramollis, et la substance de la moelle épinière très-injectée. » « Cerveau et moelle épinière ramollis ct substance des vertèbres injectée. »

Le Dr Hirsch a publié deux cas démontrant sa valeur dans le traitement des spasmes des extrémités ayant leur point de départ dans la moelle épinière (*Brit. Journ.*, vol. XXVI, p. 218), on donna la 6e dil. Je l'ai moi-même trouvé utile dans les désordres sensitifs et calorifiques (1)

(1) [Holme a étudié récemment l'action du seigle ergoté sur la circulation capillaire. Sous son influence, les capillaires se resserrent considérablement et réduisent presque à rien la quantité de sang qui les traverse; cela expliquerait le refroidissement et la gangrène produits par l'empoisonnement produit par le seigle ergoté (Jousset, art. cité). Enfin, le Dr Duboué (de Pau), ancien interne des hôpitaux, membre de la Société de chirurgie, etc., vient de publier, chez Coccoz, un travail remarquable intitulé: *Recherches sur les propriétés thérapeutiques du seigle ergoté*, où il se livre à un examen de l'action comparée de divers médicaments sur la circulation capillaire et *les fièvres paludéennes*, etc., etc., notamment de la Quinine, de l'Arsenic, de l'Eau froide, du Seigle ergoté et de

qui ont lieu dans les pieds et les jambes par suite d'une irritation spinale (1).

Secondement, dans mon *Manual of Therapeutics*, j'ai signalé ce que l'on a dit de l'efficacité de la 30e dilution de Sécale pour faire contracter l'utérus. J'observe que le Dr Leadam, qui était une de mes autorités, recommande maintenant des doses répétées de la 1re décimale dans les hémorrhagies consécutives à l'accouchement. (*Annals*, vol. V, p. 525.)

Caulophyllum agit probablement sur l'utérus d'une façon semblable à celle de Secale.

Pour agir homœopathiquement, j'emploie en général la teinture-mère en gouttes.

Je n'ai que peu à dire sur mon prochain médicament,

Selenium.

on le prépare nécessairement par trituration.

Sa pathogénésie, tirée des *Archives*, est dans le *Manuel* de Jahr. Le Selenium paraît avoir quelque influence sur le larynx et les organes génitaux mâles. La pathogénésie de Spongia montre un enchaînement semblable, et ce fait est intéressant, en raison de la sympathie physiologique existant entre les deux organes, et démontrée par les changements qui s'y passent à la puberté. Le Selenium a été employé avec avantage dans la rudesse de la voix et dans l'impuissance par atonie sexuelle.

Outre *Spongia* déjà cité, je ne connais aucun autre médicament analogue.

On a employé les dilutions les plus élevées.

la Propylamine. Cette étude du Seigle ergoté confirme pleinement les observations de Holme sur sa propriété de contracter les capillaires.] I. G.-M.

(1) Dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XV, p. 351, un cas remarquable de transpiration des pieds guéri par lui.

Je dois à cette place dire quelques mots du

Senecio aureus.

La plante entière nous sert pour préparer une teinture.

La pathogénésie contenue dans les *New remedies* du Dr Hale, 2e édit., démontre une action assez marquée sur les reins, et qui est signalée par des douleurs dans cette région et l'urine sanguinolente. On l'a vu guérir l'hydropisie de cause rénale, et aussi la congestion et même l'inflammation des reins ; il en fut ainsi encore dans un cas d'inflammation du col de la vessie. On le connaît vulgairement sous les noms de « régulateur des femmes » et de « fausse Valériane », noms qui indiquent la nature de son action. On ne l'a pas expérimenté sur une femme, mais il paraît avoir été d'un emploi favorable dans quelques formes d'aménorrhée. Il paraît aussi agir sur les organes respiratoires un peu comme la Sanguinaria. Sa place exacte dans la pratique reste encore à définir.

Helonias et *Sanguinaria* paraissent ses analogues les plus directs.

On a obtenu les résultats cliniques mentionnés ci-dessus avec la teinture-mère principalement.

Mon prochain médicament est la Serpentaire, Polygala

Senega.

Nous préparons une teinture avec la racine desséchée.

La pathogénésie de ce médicament, avec des exemples cliniques, se trouve dans les *additions* de Stapf.

Vous connaissez le Senega, et vous l'employez comme un « expectorant stimulant. » Les médicaments appelés ainsi sont en général, sinon toujours, des irritants spéciaux de la membrane muqueuse respiratoire. Tel est le Senega. Sa pathogénésie révèle une affinité spéciale pour ce tissu, provoquant beaucoup de toux, le plus souvent sèche, et

des douleurs de toutes sortes dans la poitrine. Nous trouverons à la fin de cette pathogénésie quelques cas remarquables de bronchite chronique, caractérisée de la sorte, dans lesquels Senega procura la guérison. Je l'ai moi-même prescrit souvent dans les bronchites des personnes âgées, et avec les plus grands avantages, quand la toux était irritative et ébranlante. Un malade à qui je le donnai en comparait l'action à celle d'un opiacé. Nous avons le témoignage d'un homme de votre propre camp, que dans des cas semblables Senega agit homœopatiquement: « Le Senega, » dit le Dr H. Dobell, « irrite la toux; si celle-ci est déjà fréquente, il fait du mal » (*sur la toux d'hiver*). Je l'ai vu déterminer cette aggravation, même à la première dilution.

Telle est la principale sphère d'action du Senega. Mais il en reste sans aucun doute quelque chose à dire à propos des *yeux*. Chez les expérimentateurs, les paupières furent très-enflammées, et il y eut des douleurs et un sentiment de tension dans les globes oculaires. Je crois que ce médicament jouit d'une haute réputation parmi les oculistes allemands. Vous trouverez annexé à sa pathogénésie quelques cas d'iritis et de taches de la cornée, traités par lui, et, dans le *Brit. Journ. of Hom.* vol. XXIII, il y a quelques observations à propos de sa valeur dans le traitement de l'hypopion.

Si vous désirez expérimenter d'une manière plus étendue la sphère d'utilité du Senega, vous trouverez de nombreux renseignements utiles dans la préface de la pathogénésie.

Le Dr Gallavardin, auquel nous sommes redevables des l'étude des rapports du Senega à l'hypopion, nous a donné une autre « causerie clinique » sur ce médicament, laquelle est consacrée principalement à démontrer son pouvoir sur l'épanchement pleurétique et l'hydrothorax. (*Art médical*, vol. XXVII (1868), p. 127-290.) Dans le vol. XXVII (1868), (p. 127-290). Dans le vol. XXVII

du *Brit. Journ.*, p. 141, vous trouverez des cas de pneumonie et de catarrhe vésical, dans lesquels il a été efficace. Les symptômes 274-278 de la pathogénésie correspondent entièrement à cette dernière affection.

Bryonia est le médicament auquel Senega ressemble le plus dans son influenoe sur les organes respiratoires.

J'ai toujours employé la 2e dilution ; mais de plus hautes atténuations semblent avoir agi également bien.

J'ai un mot ou deux à dire sur le Séné.

Senna.

On prépare une teinture avec les feuilles.

Il n'a pas été expérimenté ; mais vous connaissez ses propriétés purgatives drastiques, et il peut à l'occasion être homœopathique à la diarrhée. J'en fais mention à cette place, parce que l'on a trouvé qu'il augmentait la proportion d'urée dane l'urine, et le Dr Drysdale, agissant sur cette donnée, l'a employé avec des résultats-très heureux (à la dose de 4 gouttes de la teinture mère, deux fois par jour) dans un cas d'azoturie. (Voy. *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXV, p. 657.)

Nous arrivons actuellement à un médicament dont l'usage est un des traits si *distinctifs* de la pratique homœopathique.

Sepia,

Plus complètement, Sepiæ succus. C'est le liquide brun-noirâtre contenu dans la poche du mollusque de ce nom ; on en fait des triturations.

La pathogénésie de Sepia est dans les *Maladies chroniques*. Une « étude » de cette pathogénésie a été faite par le Dr Meyer : vous la trouverez traduite dans le *Brit. Jour.* vol. XIII, XIV. L'article de Teste mérite aussi d'être consulté.

Le Dr Meyer, dans l'étude dont il est question, a tenté

d'expliquer tous les symptômes de Sepia par l'hypothèse d'une *congestion portale* primitive. Je ne saurais dire que sa démonstration ait eu du succès, ni que les faits thérapeutiques confirment sa théorie. Mais vous ne pouvez faire mieux que de lire la pathogénésie de ce médicament telle qu'il l'a divisée et avec les commentaires qu'il y a ajoutés. Vous acquerrez certainement ainsi de meilleures notions sur ses caractères que dans une simple excursion à travers les symptômes, tels qu'ils sont mentionnés dans les *Maladies chroniques*. Pour ma part, je ne puis faire autrement que de regarder des pathogénésies telles que celle de Sepia comme des « mystères insondables. »

Mais il règne peu d'obscurité autour de la sphère thérapeutique de notre médicament. On l'a employé principalement dans les maladies chroniques qui affectent le sexe féminin pendant la période de l'activité utéro-ovarique, et spécialement lorsque les organes sexuels eux-mêmes sont souffrants. « Quel que soit le siége apparent de la maladie à laquelle correspond la Sepia, » dit Teste, « on peut affirmer à coup sûr (l'expérience à cet égard ne me laisse aucun doute) qu'elle implique *constamment* certains désordres apparents ou latents, organiques ou fonctionnels, de l'appareil génital (1). » L'état de l'utérus qui est guérissable par Sepia est caractérisé par une congestion passive. Celle-ci, nécessairement, peut se manifester de diverses manières. Une des plus simples et des plus fréquentes est la *leucorrhée*, affection pour laquelle Sepia est d'habitude notre meilleur médicament. A l'autre extrémité se présentent des affections formidables, telles que la *rétroversion* et les autres déplacements de l'utérus, que l'on dit avoir été guéris par Sepia, probablement en dissipant la congestion locale qui en était la cause. Entre ces affections se rangent l'aménorrhée et la ménorrhagie, lesquelles peuvent céder à

(1) Teste, *Systématisation*, Paris, 1853, p. 293.

notre médicament indistinctement, si elles sont sous la dépendance d'une congestion veineuse. Je ne puis dire si la congestion veineuse qui caractérise l'affection utérine passible de Sepia comprend l'abdomen entier, mais que (comme avec l'Aloës), elle s'étend à un autre organe pelvien principal, comme le rectum, cela ne fait aucun doute.

La présence de la constipation, du prolapsus du rectum et de la congestion hémorrhoïdaire avec une affection utérine corrobore l'indication du Sepia, et ce médicament est capable de soulager même ces divers états isolés.

De plus Sepia vient à nous en qualité de médicament réputé dans les *maux de tête nauséeux* à retours, spécialement, cela va sans dire, chez le sexe féminin et chez les sujets cachectiques (1). Vous trouverez ses indications dans ces cas d'après Hahnemann, Hering, Kreussler, Tietze et Black, résumées dans le traité de Peters *on Headaches*. Tietze signale la « sueur hystérique, » transpiration odorante particulière des aiselles et de la plante des des pieds, comme un guide infaillible pour sa sélection, et Cl. Müller dit avoir donné la Sepia avec d'heureux résultats dans d'autres maladies dans lesquelles ce symptôme était présent.

Enfin, il existe quelques affections *catarrhales* chroniques, spécialement des conduits aériens, dans lesquels la Sepia rend de grands services. L'expectoration est de couleur grisâtre et d'un goût salé. C'est le meilleur remède de la gonorrhée chez les femmes, après la cessation des symptômes aigus. Mais je ne connais pas de faits de nature à confirmer la recommandation de son emploi que fait Teste dans les formes subaiguës et chroniques de cette affection chez les hommes.

(1) Bähr, qui pense que la Sepia est le premier remède de la migraine, écrit ceci : « Un tempérament pâle, anémique et cachectique n'est pas une indication de notre médicament; au contraire, il convient mieux aux personnes hautes en couleur, d'un tempérament variable et d'un teint bistré, spécialement sous les yeux. »

Outre les affections mentionnées plus haut, je trouve la Sepia recommandée par Bähr dans la névralgie dentaire de la grossese, et dans la dyspepsie lithique, ainsi que les engorgements hépathiques des femmes. Il les aide aussi pour prévenir les avortements et pour remédier aux congestions dépendantes de la ménopause.

Je termine en donnant le résumé de l'action de la Sepia, d'après le Dr Meyer :

1° La Sepia a sa sphère d'action dans le sytème porte, dans lequel elle détermine des obstructions.

2° Beaucoup de ses symptômes indiquent un haut degré de congestion veineuse.

3° Son action est caractérisée par de la torpeur et de la dépression, se terminant souvent par un épuisement complet des propriétés vitales.

4° D'où son opportunité dans les complexions douces et lâches, par conséquent dans les maladies des femmes.

5° Les affections disparaissent et augmentent d'intensité le plus souvent le soir et la nuit, pendant et immédiatement après un repas.

6° Les affections disparaissent pendant l'exercice, ou sont soulagées par lui, et par la pression de la partie malade.

7° Les affections s'accompagnent souvent de frissons.

8° Il existe une grande sensibilité de la peau à l'air froid.

Comme analogues de la Sepia, je puis proposer *Aloès*, *Collinsonia*, *Kali carbonicum*, *Magnesia*, *Pulsatilla* et *Stannum*. Teste ajoute *Copahiba* et *Alumina*.

Ce médicament paraît en faveur auprès de ceux qui emplirent plutôt les hautes dilutions. Pour moi, je trouve la 12e parfaitement satisfaisante.

Mon prochain médicament se présente à nous avec des titres et des difficultés analogues : c'est le Caillou commun,

Silicea,

ou, plus correctement, Silica. Silicea est un adjectif, dont le substantif que vous trouverez uni à lui dans les *Maladies chroniques*, est *terra*. Chimiquement, c'est l'acide silicique, un oxyde de Silicium. Je vous renvoie à nos pharcopées pour les renseignements sur la manière d'obtenir la Silicea pure en poudre. Cette dernière se triture pour nos usages.

La pathogénésie de la Silicea est aussi obscure que celle de la Sepia, et aucun Meyer n'a fait de tentative pour l'expliquer même hypothétiquement. Nous arriverons donc de suite aux usages thérapeutiques du médicament, qui sont nombreux et importants.

La Silicea influence la *nutrition* plutôt que l'activité fonctionnelle, et les tissus qui sont compris dans sa sphère d'action. Il convient donc mieux aux altérations organiques qu'aux désordres fonctionnels. De plus, son action profonde et lente en fait un médicament plus approprié aux maladies choniques qu'à celles qui sont aiguës. Teste dit qu'il convient spécialement aux personnes grasses, d'un tempérament lymphatico-sanguin. Tels sont ses caractères généraux. Etudions maintenant ses caractères particuliers.

1° La Silicea exerce un contrôle extraordinaire sur le le *processus suppuratif*, paraissant hâter la maturité des abcès lorsque cela est désiré, et réduisant certainement une suppuration excessive à des limites modérées. Vous trouverez un exemple brillant de cette dernière et très-importante propriété dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXIII, p. 424.

2° Il possède probablement quelque pouvoir sur la nutrition du *système nerveux*, et a guéri quelques formes de paralysies et aussi peut-être l'épilepsie. Le Dr Black voit

en lui le meilleur remède du *tabes dorsalis*, et il le recommande dans les céphalalgies suite d'épuisement nerveux; mais

3° Sa sphère principale réside dans les maladies des tissus et organes végétatifs. Je le regarde comme un médicament plus important que Calcarea lui-même pour le *rachitis* des enfants. La transpiration à la tête seulement, signalé par le Dr Jenner comme si caractéristique de cette dyscrasie, est donnée par Hahnemann parmi les indications de Silicea. La sensibilité de la surface générale du corps déterminée aussi par lui se rencontre souvent chez les enfants rachitiques. L'influence sur les os, révélée par la pathologie, a conduit à l'employer dans le traitement des *caries* et avec des succès notables. Les dépendances des os sont aussi de son ressort. Le Dr Yeldham voit en lui le meilleur remède des gommes molles, et il a guéri des périostites et des enchondrômes des doigts (voy. un cas de Granvogl dans Hempel). C'est un excellent remède des *panaris*. Il peut même les faire avorter s'il est donné de bonne heure, et dans certains cas, il pourra en prévenir les récidives. Il rend quelquefois des services dans les affections suppuratives chroniques des articulations et dans l'affection du genou propre aux servantes (1).

4° Comme beaucoup de médicaments végétatifs, Silicea agit puissamment sur les *glandes lymphathiques* et y détermine, lorsqu'elles sont tuméfiées, soit leur maturité, soit

(1) [« *House maid Knee*, » genou de servante. Ceci demande une petite explication. En Angleterre, le pas des portes des maisons est entretenu dans un état de propreté remarquable. Les servantes sont obligées de les frotter avec une pierre et de l'eau, de façon à obtenir une blancheur et un poli irréprochables. Ce travail se fait à genoux, et à la longue, la bourse synoviale qui est au-devant de la rotule s'enflamme et forme de véritables kystes auxquels on a donné ce nom.]

I. G.-M.

leur résolution. Le Dr Dudgeon a publié un cas remarquable dens lequel ce médicament a arrêté les progrès d'une inflammation du sac lacrymal (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XII, p. 135), et j'ai rencontré moi-même un cas précisément semblable. On le dit avoir aussi amélioré une fistule lacrymale.

J'ai aussi à ajouter que Silicea est un des meilleurs médicaments, localement et constitutionnellement, pour le traitement de l'ulcère simple, et que Teste le préconise pour la bronchite chronique accompagnée d'une abondante expectoration (1) et dans l'impetigo capitis. Tout récemment le Dr Gallavardin a publié dans l'*Art médical* (2) une série de cas dans lesquels Silicea 30 d'une part a diminué une excessive *transpiration des pieds*, et de l'autre, l'a rétablie après qu'elle avait été supprimée, soulageant ainsi l'organisme de nombreuses souffrances qui étaient la conséquence de cette suppression.

Dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXXIII, p. 471, le Dr Becker a publié une courte pathogénésie qu'il a faite sur lui-même avec l'eau silicatée (qui équivaut à peu près à notre deuxième dilution), et quelques cas traités par lui. Elle paraît provoquer une libre transpiration, et souvent une diurèse avec dépôt dans l'urine. Coïncidemment à ces phénomènes « critiques, » certaines affections chroniques, comme des éruptions avec faiblesse de la vue (même par suite d'une cataracte commençante) diminuent et souvent disparaissent. Cette préparation mérite de nouveaux essais.

Le Dr Bayes recommande Silicea, avec Sulfur et Calcarea dans le traitement de la tumeur blanche.

(1) Bähr aussi, dans la phthisie des « scieurs de pierres, » qui est une bronchite chronique avec une abondante sécrétion, souvent purulente.

(2) [*Art médical*, vol. XXI, année 1865, *Causeries cliniques*, p. 33 et 213.] I. G.-M.

Comme médicaments alliés, nous avons *Acidum fluoricum*, et *Phosphoricum, Calcarea, Hepar sulfuris* et *Phosphorus*.

On emploie en géréral les dilutions élevées; mais dans les cariés, les ulcères et les affections du périoste, j'ai obtenu, à l'exemple de Yeldam et de Trinks, des résultats magnifiques avec les 3ᵉ, 4ᵉ et 6ᵉ triturations décimales.

LETTRE XXXIX.

SPIGELIA, SPONGIA, STANNUM, STAPHYSAGRIA, STRAMONIUM.

Je commence ma lettre de ce jour par un médicament très-intéressant et peu connu (de vous), la racine d'œillet, Spigelie anthelmintique, Brinvilliers, poudre à vers, etc.

Spigelia anthelmia.

On prépare une teinture en faisant macérer la plante sèche.

Sa pathogénésie est dans la *Matière médicale pure*.

L'influence de la Spigelia se manifeste principalement sur les nerfs sensitifs, lesquels se prennent de douleurs, en général lancinantes, et dans diverses parties du corps. Les siéges les plus fréquents de ces douleurs sont la tête et la face et le côté gauche de la poitrine. Il y a des vertiges, avec pression extérieure dans le devant de la tête (comp. Bryonia), douleur et inflammation douloureuse des yeux, prurit à l'anus, diurèse, palpitations, agitation des membres, frissons, lassitude, comme symptômes principaux. A haute dose, elle produit des convulsions.

L'intérêt principal de la Spigelia se concentre dans ses propriétés antirhumatismales. Il n'a aucun rapport à la fièvre rhumatismale générale ; sa place est dans le traitement de deux inflammations rhumatismales, celle de la *sclérotique* et celle du *cœur*. Les symptômes oculaires de

Spigelia montrent que c'est la sclérotique qui est le tissu affecté, et quand une ophthalmie rhumatismale est une sclérotite, Spigelia en amène la cure de la manière la plus satisfaisante (1). Son rôle, dans les inflammations cardiaques du rhumatisme aigu, est encore plus important. Le Dr Russell, dans ses *Clinical lectures*, publiées récemment, exprime quelques doutes quant à sa valeur dans ce cas. Mais dans son traité plus ancien sur les *Diseases of the Heart*, il a écrit : « Dans le petit nombre de péricardites que j'ai traitées, j'ai fait tout ce que la médecine peut faire, et j'ai la plus entière confiance dans Spigelia.» (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XII, p. 560.) Mais le témoignage le plus décisif en sa faveur est celui du Dr Fleishmann. Il a traité, dit-il, dans l'hôpital Gumpendorf, de Vienne, 57 cas de « cardite » (comprenant évidemment sous ce nom toutes les formes de l'inflammation du cœur), avec une seule mort, et la Spigelia fut le seul médicament employé (2). Dans les *Annals*, vol. III, p. 539, vous trouverez un cas dans lequel une affection cardiaque chronique fut très-améliorée par la teinture-mère de Spigelia. (Voy. aussi un cas dans le *Monthly. Hom. Rev.*, juillet 1869.)

Deux autres emplois de Spigelia demandent à être notés :

1° Elle a souvent guéri, à des dilutions élevées, l'*hémicrânie* et d'autres céphalalgies névralgiques, dans lesquelles la douleur est augmentée par le mouvement, le bruit, et surtout en se baissant. Un des yeux, ou même les deux, sont, en général, intéressés dans l'affection. A ce sujet, je vous renvoie au traité de Peters : *On Headaches*

(1) Voyez le mémoire du Dr Dudgeon *On diseases of the eye*, dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. VI. Lobethal, cité dans ce travail, considère Spigelia comme spécifique dans l'ophthalmie goutteuse.

(2) Voyez aussi un cas probant d'endocardite par le Dr Bayer, dans le *Monthly Hom. Rev.*, juin 1867.

et à un cas publié dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXIV, p. 153. J'ai vérifié à plusieurs reprises les indications qui y sont données. Je pense que Teste est dans le vrai en disant que Spigelia convient spécialement aux sujets anémiques et débilités. Quelques médecins la considèrent aussi comme un médicament important dans la *prosopalgie*, notamment lorsqu'elle est récente et d'origine rhumatismale.

2° Spigelia est un vermifuge bien connu. Comme dans Cina, beaucoup de symptômes de sa pathogénésie rappellent l'helminthiase; et elle peut agir dans cet état avec les mêmes résultats mystérieux et bienfaisants que ceux reconnus comme effets du Cina lui-même.

Aconit, *Bryonia* et *Cina* sont les analogues de Spigelia.

J'ai déjà parlé de la dose à laquelle on emploie Spigelia. Dans les inflammations rhumatismales, je préfère certainement les basses dilutions.

Nous avons à étudier actuellement le médicament que nous nommons Spongia marina tosta, ou plus brièvement,

Spongia.

L'éponge, torréfiée, est traitée par l'alcool pour préparer une teinture. Je préfère les triturations comme devant contenir plus au complet toutes ses parties constituantes.

Sa pathogénésie est dans la *Matière médicale pure*.

D'après cette pathogénésie, il paraît que l'action physiologique de Spongia se porte principalement sur les testicules et les ovaires (ce que démontre leur tuméfaction, la ménorrhagie, etc.) et sur le larynx et la trachée (enrouement, toux sèche, respiration embarrassée, etc.). Comme agent curatif, vous connaissez son ancienne réputation dans le traitement du *bronchocèle*. Elle est sur-

passée aujourd'hui par celle de l'Iode, auquel ses vertus sous ce rapport sont attribuées. Mais comme l'éponge contient aussi du brome, du carbonate et du phosphate de chaux, de la silice et des substances organiques, une semblable hypothèse doit demeurer contestable, et l'éponge peut guérir là où l'Iode échoue. Hahnemann affirme qu'il a trouvé que « une ou deux doses de la plus minime portion d'une goutte de ce médicament dynamisé suffisent pour guérir le goître. » L'atténuation dont il s'agit ici n'est pas indiquée. Je connais cependant un cas de goître guéri par Spongia 30, après l'essai infructueux de l'Iode par l'allopathie. (Voy. aussi *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXVI, p. 670.) J'ai traité pour ma part plusieurs cas avec la première trituration décimale, à la dose d'un grain 3 fois par jour. Mais, dans tous ces cas, à mesure que la tumeur diminuait, il survint des symptômes d'iodisme qui me contraignirent à suspendre le médicament.

Spongia a été remplacé à plus juste titre par l'Iode dans le traitement du véritable *croup* membraneux : quoiqu'il demeure (avec l'Aconit) le meilleur remède pour le croup catarrhal et pour la toux sèche et pénible que laisse quelquefois après elle la forme membraneuse de la maladie. (Voy. Elb., dans *Brit. Journ. of Hom.*, vol. X, p. 539.) C'est aussi le remède principal de la *laryngite* et des toux laryngo-trachéales sèches et rudes. Je l'ai vu enlever avec rapidité les symptômes laryngés d'un phthisique, de sorte que je puis croire sans peine les relations sur sa valeur dans le traitement de la phthisie laryngée.

L'influence de Spongia devient plus faible à mesure qu'elle descend dans la poitrine, en sorte que je ne saurais suivre la recommandation de quelques praticiens de compter sur elle dans la Bronchite. Spongia est quelquefois curatif de l'*orchite* chronique (sarcocèle). La pathogénésie de Spongia par Hering en donne quelques exemples en abrégé. Teste le recommande dans toutes les inflam-

mations séreuses, pleurésie, péricardite, péritonite, etc., avec ou sans épanchement.

Le Dr C. Hering nous a donné dernièrement un arrangement de la pathogénésie de Spongia dans son *American Journal of materia medica*. Il pense qu'en outre des affections mentionnées ci-dessus, ce médicament trouvera sa place dans le traitement de la tuberculose et de la fièvre typhoïde. Mais la principale addition qu'il fait à nos connaissances le concernant consiste dans le communication de l'expérience du Dr P.-P. Wells avec lui dans les *maladies organiques du cœur*. (Voy. *Amer. Jour. of mat. med.*, vol. I, p. 133.) Le Dr Wells est d'opinion que c'est le meilleur médicament que nous ayions pour combattre le dépôt de la fibrine sur les valvules du cœur. Il affirme avoir, à plusieurs reprises, vu disparaître les bruits de souffle par son usage, en même temps que les symptômes subjectifs étaient soulagés. Le symptôme qui le porte spécialement à le choisir est « un réveil subit la nuit avec sentiment de suffocation. »

Les médicaments alliés sont l'*Iode* (nécessairement), le *Brome*, *Hepar sulfuris*, *Kali bichromicum*, et peut-être *Selenium*.

Spongia paraît agir bien à toutes dilutions. Je préfère pour ma part les 2e et 3e décimales.

Le médicament que je vais traiter actuellement est l'Étain métallique

Stannum.

On emploie l'Étain en feuilles, dont on fait des triturations.

Sa pathogénésie est dans les *Maladies chroniques*. Les articles d'Hempel et de Teste doivent aussi être consultés.

L'Étain nous est venu avec la réputation d'un vermifuge. On le supposait agir mécaniquement; mais on a affirmé depuis que l'eau dans laquelle on a fait bouillir de

l'Étain était anthelminthique, et que plusieurs composés de ce métal avaient la même propriété. Un pas de plus, et nous trouvons que le Chlorure est un poison nervin actif, déterminant des convulsions et la paralysie, et que (si l'on doit croire Hahnemann), les ouvriers en Étain sont fréquemment affectés du tænia (?). Nous arrivons de la sorte à trouver une relation homœopathique très-probable entre les effets de l'Étain et les accidents nerveux produits par la présence des vers, et nous pouvons suivre le conseil de Teste d'administrer l'Étain dynamisé dans des cas semblables. Je dois à ce propos vous faire retourner en arrière, à notre étude du Cina, pour les quelques remarques sur ce qu'a de rationnel le traitement homœopathique de l'helminthiase.

La pathogénésie hahnemanienne du Stannum est enveloppée dans la plus profonde obscurité. Je n'ai qu'à noter ici les principales applications qui en ont été faites dans la pratique.

1. Hahnemann dit que le caractère général des douleurs de Stannum, est qu'elles « commencent légèrement, augmentent graduellement jusqu'au degré le plus élevé, et décroissent encore aussi lentement. » Ces caractéristiques ont conduit à des emplois très-heureux du médicament dans certaines *névralgies* et *céphalalgies*. Vous trouverez quelques cas intéressants de cette espèce, publiés par un de nos collègues dans le *British Journal*, vol. XVII, p. 165. La forme de céphalalgie dans laquelle je l'ai trouvé bienfaisant, est la « migraine avec nausées » (sick Headache) périodique, d'origine cérébrale plutôt que gastrique; la douleur augmente graduellement, les vomissements surviennent lorsque le mal est arrivé à son sommum d'intensité, et alors l'affection entière cède graduellement (1).

(1) [Dans les névralgies indiquant Stannum, le malade a une expression de souffrance excessive.] I. G.-M.

2. Les symptômes des organes respiratoires produits par Stannum ont paru justifier l'emploi qu'on en fait dans les affections chroniques bronchiques et pulmonaires, la *pseudo-phthisie* des anciens auteurs. Les crachats qui l'indiquent spécialement sont abondants, de couleur grise, et d'un goût douceâtre. On peut voir quelques exemples de cet usage du Stannum dans le *Brit-Journ.*, vol. XXII, p. 573, et dans les *Annals*, vol. III, p. 464.

3. Les sensations éprouvées par une femme, qui l'expérimentait, dans la région utérine, ont donné l'idée de l'employer pour soulager le symptôme de *porter en bas*, dont se plaignent si souvent les femmes, et même pour améliorer le *prolapsus de l'utérus et du vagin*. Je l'ai à peine vu faillir à remplir le premier de ces buts, et j'ai été tout à fait étonné de son pouvoir sur le prolapsus. Je crois qu'il agit d'une certaine façon sur les ligaments utérins.

Sepia est le seul médicament qui paraisse comparable au Stannum.

Toutes les atténuations agissent bien; mais je ne vois aucun avantage à dépasser la troisième.

Actuellement, nous arrivons à un médicament que nous avons fait servir à un plus noble usage qu'à celui de détruire les poux : c'est la Staphysaigre, Delphinium

Staphysagria.

On prépare une teinture en faisant macérer les graines. La pathogénésie de ce médicament est dans la *Matière médicale pure*. Encore ici, je dois vous recommander de compléter les informations qu'elle vous donne par celles que vous trouverez dans les articles de Hempel et Teste sur ce médicament.

Staphysagria est un de ces médicaments auxquels on pense à peine, lorsqu'il s'agit de traiter les formes ordinaires des maladies. Mais à chaque instant les recherches

dans un répertoire nous amènent à le choisir comme le *simillimum* d'un groupe quelconque de symptômes.

Avec le temps, il acquerra peut-être une place importante dans la thérapeutique ; car sa pathogénésie met en évidence une sphère d'action très-étendue possédée par lui. En attendant, je désire appeler votre attention sur ses effets sur les organes génito-urinaires. En les rassemblant, ils présentent une peinture parfaite de cette forme de *Spermatorrhée* si bien décrite par Lallemand, dans laquelle la portion prostatique de la membrane muqueuse uréthrale est le siége d'une irritation inflammatoire chronique, qui s'étend quelquefois aux conduits éjaculateurs et au canal séminal. Je l'ai employé plusieurs fois, et avec beaucoup d'avantage, dans cette affection. (Une autre action remarquable de Staphysagria est celle qu'elle a sur les dents et les gencives.)

Les premières, par son usage, deviennent noires et fragiles ; c'est la rivale de la Créosote dans le traitement des maux de dents. Teste préconise Staphysagria pour les vertiges avec nausées, comme ceux du mal de mer et dans les malaises du matin chez les femmes enceintes.

Cet auteur classe Staphysagria avec *Causticum*, *Coffea* et *Cocculus*.

Les dilutions de la 6e à la 30e ont donné toute satisfaction. Nous terminerons la lettre de ce jour par une drogue qui vous est plus familière qu'aucune autre de celles dont elle a traité, la pomme épineuse, Datura.

Stramonium.

On prépare, avec la plante entière, une teinture par les procédés habituels.

La pathogénésie de ce médicament est dans la *Mat. med. pure*. On doit consulter aussi l'article d'Hempel pour ses effets vénéneux.

Pour le thérapeutiste de la vieille école, le Stramo-

nium doit être une plus grande énigme que l'Hyosciamus lui-même.

L'article de Pereira sur cette substance aurait pu être écrit par un homœopathe avoué. Il est employé « pour produire l'ivresse dans un but licencieux, » c'est-à-dire comme aphrodisiaque. — Et Wendt l'employait pour modérer l'excitation vénérienne, comme dans la nymphomanie. A doses toxiques, « les principaux symptômes sont: le délire (d'habitude maniaque), » et les maladies dans lesquelles le Stramonium a été le plus employé sont la *manie* et l'épilepsie. Dans quelques cas d'asthme spasmodique, le fait de fumer cette herbe a procuré un soulagement au moins temporaire; mais cette pratique demande de grandes précautions, car elle est très-dangereuse. L'aggravation de la dyspnée est un des accidents qu'on la dit avoir provoqués. Nous pouvons à bon droit rechercher de plus amples renseignements dans la description systématique des effets de ce médicament, tels que l'homœopathie nous la fournit.

Le Stramonium agit principalement sur le cerveau et d'une manière tout à fait analogue à celle de la Belladonne et de l'Hyosciamus. Le délire produit par lui est plus furieux que celui déterminé par les deux autres; mais l'afflux du sang au cerveau, tout en étant plus considérable que celui par l'Hyosciamus, est moindre que par la Belladone, et d'un caractère moins inflammatoire. Le délire est accompagné d'hallucinations; la pupille est dilatée; il y a amaurose; la sensibilité générale est diminuée; on constate une grande agitation du système musculaire, lequel n'est plus sous le contrôle de la volonté; excitation sexuelle; dyspnée et disphagie spasmodiques; grande sécheresse de la gorge et souvent une éruption d'un rouge brillant sur tout le corps. Si l'empoisonnement continue ses ravages, il survient un sommeil congestif et une paralysie générale. J'ai déjà discuté la signification de ces phénomènes en traitant de Belladona. Le Stra-

monium est évidemment un nervin presque pur. Les seuls organes en dehors du cerveau qui montrent quelques signes d'irritation de tissu sont la gorge et la peau.

En conséquence, l'usage du Stramonium, comme agent thérapeutique, a été à peu près exclusivement borné aux affections du cerveau et du système nerveux. La seule exception est la *scarlatine*, dans quelques formes de laquelle Stramonium peut être préférable à Belladona. Les caractères distinctifs des deux médicaments, en rapport avec cette maladie, ont été bien définis par le Dr P. P. Wells, dans l'*American Homœopathic Review*, vol. V, p. 398. Ce médecin regarde la présence d'un degré extrême d'éréthisme nerveux,— des convulsions, des tremblements, de l'agitation, etc., — comme indiquant de préférence Stramonium.

Il est peu de névroses dans lesquelles le Stramonium ne soit plus ou moins employé. C'est notre médicament principal dans la *manie* aiguë, à laquelle il est plus homœopathique que la « Belladone inflammatoire ». Il en est de même du *délire des ivrognes*, la « mania a potu », des anciens auteurs. Il peut quelquefois se trouver indiqué dans les complications cérébrales du typhus, mais moins fréquemment que l'Hyoscyamus ou Belladona même. Dans la *nymphomanie* et dans la *manie puerpérale*, il tient la première place parmi leurs remèdes (Comp. Origanum pour la première, et Cannabis indica pour la dernière de ces maladies). Dans l'épilepsie causée par une frayeur, et encore récente, il peut rendre de très-grands services. J'ai lu quelque part qu'en Chine il est considéré comme un remède de l'Hydrophobie, à laquelle il est vrai qu'il est plus homœopathique que Belladona. Il n'est pas moins bienfaisant lorsque l'éréthisme nerveux, sur la limite de l'inflammation que déterminent ces maladies dans les organes intra-crâniens, se manifeste sur la moelle épinière. Dans la *chorée*, c'est un des meilleurs médicaments végétaux, quoiqu'il guérisse rarement un cas de cette maladie

datant de quelque temps, sans l'aide des minéraux (Arsenic, Zinc, Cuprum, etc.). Il est souvent indiqué dans les convulsions *spinales* (Comp. Ignatia). Le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XIX, p. 318, a publié un cas probant de Trinks, dans lequel ces dernières avaient leur origine dans une contusion de la moelle.

Vous rencontrerez nécessairement l'état caractéristique de Stramonium dans des cas non compris sous ces titres nosologiques.

Le *bégaiement* est une sorte de chorée locale; et, dans cette affection, on peut obtenir souvent de grands bienfaits de l'usage persévérant du Stramonium. C'est Teste qui la préconise ici, et il s'appuie sur un certain nombre de cas que vous trouverez dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XVII, p. 240. Le Dr Cooper l'a vu guérir un état pathologique analogue (?) de la vessie.

Le Dr Hering a donné, dans son *Journal of Mat. med.*, un arrangement très-complet et très-ordonné des symptômes produits par Stramonium. Un coup d'œil sur chaque catégorie montrera combien ce médicament est homœopathique d'une façon frappante aux maladies que j'ai désignées ci-dessus. A celles-ci je puis ajouter les convulsions infantiles et puerpérales. Pour ces derniers, voici les indications que donne le Dr Guernsay: « Les femmes enceintes montrent de tels signes de terreur, qu'elles paraissent épouvantées et prêtes à s'évanouir à la vue des premiers objets qui frappent leurs yeux aussitôt qu'elles les ouvrent. Si elles n'ont pas eu de spasmes, elles en éprouvent bientôt après avoir montré ces symptômes, à moins qu'on ne leur administre immédiatement du Stramonium. » L'influence du poison sur la fonction de la parole est aussi très-remarquable. Il peut être utile dans l'*aphasie*, à laquelle ressemblent quelques-uns de ses symptômes. De plus, on ne doit pas oublier le Stramonium dans le traitement de la *prosopalgie*, dont il a souvent effectué de bonnes guérisons.

Comme médicaments alliés, à côté de ses sœurs jumelles, la *Belladone* et la *Jusquiame*, le Stramonium possède encore l'*Agaricus*, *Chamomilla*, *Cannabis indica* et *Ignatia*.

Quant à la dose, je me sers rarement d'autres atténuations que la 3ᵉ ou la 6ᵉ.

LETTRE XL.

SULPHUR.

Je consacrerai ma lettre de ce jour à un médicament qui, s'il n'est pas le plus important, est peut-être le plus souvent employé parmi tous ceux que nous possédons,

Sulphur.

Notre pharmacie se sert des fleurs de Soufre lavées du commerce, lavées de nouveau dans l'eau distillée; on les traite nécessairement par trituration. On emploie aussi une « teinture de Soufre, et c'est une préparation très-utile. On la fait avec l'alcool absolu, qui en dissout à peu près un pour cent.

La pathogénésie originale du Sulphur se trouve dans les *Maladies chroniques*. La Société Autrichienne l'a réexpérimenté, avec son soin habituel et sous la direction du Dr Wurmb. Cette nouvelle pathogénésie est traduite dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XV et XVI. L'article de Teste sur ce médicament abonde en matériaux pleins d'intérêt pratique. Il en est de même de la description, faite par le Dr Casanova, des effets physiologiques et thérapeutiques des eaux sulfureuses d'Harrogate (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXI, p. 353).

La pathogénésie du Dr Wurmb confirme en même temps qu'elle explique l'ancienne opinion sur l'influence spéciale du Soufre sur *la peau*. Il provoque une démangeaison particulière de toute sa surface, on ressent une sorte de volupté lorsqu'on la frotte ou qu'on la gratte.

Cette démangeaison est accrue d'une manière notable par la chaleur du lit. En même temps se développent diverses éruptions la plupart papuleuses, mais quelquefois vésiculeuses et de temps à autre ressemblant exactement à celle de la gale. Des furoncles sont encore fréquemment le résultat de l'usage du Sulphur. Je connais une dame qui accompagnait son mari à Harrogate; quoiqu'elle fût en bonne santé, elle prit les eaux avec lui; lorsqu'elle fut de retour chez elle, elle fut obligée d'entreprendre un traitement; elle était couverte de furoncles.

Après la peau ce sont les *membranes muqueuses* qui ressentent de la manière la plus intense l'influence du Sulphur, spécialement celle des yeux (conjonctive oculaire et palpébrale), des bronches, de l'urèthre et du rectum. La brûlure avec prurit et écoulement muqueux, tels sont ici les symptômes caractéristiques de cette influence. A côté de ces effets plus généraux, l'usage du Sulphur produit d'autres phénomènes assez constants, comme ceux qui vont suivre.

1. Il se fait un afflux marqué du sang vers *la tête*. Presque tous les expérimentateurs éprouvèrent un sentiment de plénitude et de douleur; quelques-uns eurent des vertiges. Les eaux de Harrogate paraissent capables de déterminer l'apoplexie, si on en boit trop et sans précaution. L'inflammation érysipélateuse du *nez*, si fréquente chez les expérimentateurs et mentionnée aussi par le Dr Casanova, fait partie de ces effets.

2. Les *organes sexuels* sont toujours excités par le Sulphur, même jusqu'au gonflement des parties extérieures. Chez une des femmes en expérience, les règles furent très-abondantes, et noires, en caillots et visqueuses (comp. Crocus).

3. Quoique Sulphur en doses massives soit un doux laxatif, son action dynamique se manifeste par de *la constipation* dont souffrirent presque tous les expérimentateurs. L'état opposé, la diarrhée, fut très-rare.

4. Les douleurs rhumatismales furent très-communes parmi eux. La plupart furent très-dérangés par le fait de s'éveiller de très-bonne heure le matin et de se voir dans l'impossibilité de recommencer à dormir.

5. Chez deux expérimentateurs, il y eut une tuméfaction douloureuse de *la langue*.

A moins d'ajouter ici les innombrables symptômes contenus dans la pathogénésie qui est dans les *Maladies chroniques*, nous paraissons n'avoir qu'une base étroite sur laquelle faire reposer le vaste système des applications thérapeutiques du Sulphur. Mais ce médicament a acquis un rang unique parmi les agents homœopathiques, et qui ne peut se comparer, et encore faiblement, qu'à celui qu'occupe le Mercure par rapport à la syphilis. Il le doit à la fameuse théorie de Hahnemann, celle de *la psore*, dont je dois dire quelques mots à cette place.

Le premier volume des *Maladies chroniques* d'Hanemann est consacré à une exposition de la théorie qui lui appartient. Il commence par attribuer un huitième de ces maladies à la syphilis et à son alliée le sycose. Il fait ressortir que chacune de ces maladies dépend d'un « miasme » spécial et contagieux. Celui-ci étant introduit dans notre organisme, développe, après une période d'incubation, un signe extérieur, soit le chancre, soit le condylome. Si ceux-ci ont été abandonnés à eux-mêmes, ou guéris du dedans par de petites quantités de leur spécifique approprié (Mercure dans un cas, Thuya ou Acide nitrique dans l'autre), il n'en résulte pas de maladie générale. D'un autre côté, la suppression du signe extérieur est suivie des symptômes constitutionnels bien connus. Les maladies développées ainsi sont bien plus difficiles à guérir, et ne sont curables que par les mêmes spécifiques ou leurs analogues, choisis non pas seulement en raison de leur homœopathicité aux symptômes existants, mais aussi à cause de leur rapport avec l'infection primitive Ainsi (l'exemple est de moi), il serait inutile d'essayer de

guérir une angine syphilitique avec Belladona, ou un psoriasis syphilitique avec Arsenic.

Dans les sept-huitièmes restants des maladies chroniques, Hahnemann trouva la même impossibilité d'effectuer une cure permanente avec les spécifiques homœopathiques usuels. Il rechercha donc quel « miasme » constitutionnel pourrait expliquer les variations protéiques et la longue durée de ces maladies, de même que le « poison syphilitique » expliquait le caractère des affections qui en résultaient. Il crut avoir trouvé ce qu'il cherchait dans « la gale » commune (psore). De nombreux auteurs ont attesté les maux qui résultent de la répercussion de l'éruption de la gale, et ces maux comprendraient presque tous ceux qui affligent l'humanité. De plus, beaucoup de ses malades atteints d'affections chroniques avouèrent avoir eu la gale, et il s'assura du même fait pour beaucoup d'autres par des enquêtes auprès des parents ou de ceux qui les avaient élevés. La gale était une maladie spécifique, très-contagieuse, ayant une période d'incubation après l'infection, et alors se manifestant par une ou plusieurs vésicules au point de contact, ressemblant par tous ces traits à la syphilis et à la sycose. Incapable de découvrir aucun autre miasme chronique pour rendre compte du grand nombre de maladies chroniques qui n'étaient ni syphilitiques ni sycosiques, Hahnemann proposa cette théorie qu'elles étaient toutes *psoriques*. Là-dessus fut basé leur traitement. La gale récente pouvait presque toujours être guérie dans un temps raisonnablement court, par une ou plusieurs doses infinitésimales de Sulphur, et le même médicament était capable de guérir quelques-unes des conséquences de la suppression de l'éruption. Mais ces dernières étaient trop nombreuses pour être « couvertes » par un seul remède quelconque. Il s'ensuivit qu'une quantité d'autres médicaments furent, pour diverses raisons (voy. la traduction d'Hempel des *Maladies chroniques*, vol. I, p. 185), classés avec lui comme

« antisporiques », et avec ces médicaments choisis suivant la loi des semblables, toutes les maladies chroniques non vénériennes pouvaient être combattues.

Je pense que ceci est une exposition loyale de la théorie d'Hahnemann ; je vous recommande fortement de lire son propre exposé, qui comprend le premier volume de ses *Maladies chroniques*. C'est une merveille d'érudition, de pensée et de raisonnement, si seulement le point de départ était sain.

Mais, voici la pierre d'achoppement. Hahnemann vivait à une époque à laquelle la nature parasitique de la gale avait été oubliée. Même jusqu'à Rayer, elle a été mise en question et Autenrieth avant lui, Schonlein et Weitenweber après lui ont attribué pour cause à de nombreuses maladies la répercussion de l'éruption. Aujourd'hui cependant, il ne peut exister aucun doute raisonnable quant à ce que la réception de l'acarus soit la cause prochaine de tous les phénomènes de la gale. La maladie en question se traite invariablement par des applications extérieures, surtout de pommade Soufrée ; et l'expérience étendue d'hommes tels qu'Hebra et Erasme Wilson peut être prise comme décisive lorsqu'ils avancent qu'ils n'ont jamais vu cette pratique suivie d'aucun mauvais effet.

N'y a-t-il donc rien de vrai dans la théorie de Hahnemann? C'est tout le contraire, comme je vais actuellement essayer de le démontrer.

Quoique, sans qu'il soit possible d'en douter, Hahnemann ait fait reposer la structure réelle de sa théorie sur l'entité distincte *Gale*, il comprend de temps en temps d'autres affections cutanées [sous cette dénomination. Ainsi il regarde l'ancienne lèpre comme ayant avec les maladies chroniques le même rapport que la gale ; et dans d'autres passages il parle de « la teigne, de la croûte de lait, de l'herpès, etc., » comme d'autant de « variétés » de la gale. De la sorte, il ne fait que proclamer une vérité

qui est reconnue d'une manière plus générale de jour en jour, et consiste dans ce fait que de nombreuses affections cutanées sont des manifestations extérieures d'une maladie constitutionnelle. Pour ne rien dire des exanthèmes syphilitiques, qui ne sait la fréquence avec laquelle les diathèses goutteuse, rhumatismale et scrofuleuse se montrent à nous uniquement représentées par une éruption à la peau? Peut-on nier d'autre part que la suppression de semblables éruptions ne favorise beaucoup le développement des affections internes? C'est ce qui arrive, quoique plus doucement et plus lentement, dans le cas de rétrocession ou même d'absence de développement du rash dans les exanthèmes aigus. Il est certain, de plus, que la suppression au moyen d'applications externes, d'une éruption cutanée quelconque est capable de déterminer des affections particulières au sein des organes internes situés dans le voisinage le plus immédiat de leur siége. Étudiez les cas de spermatorrhée (1), ainsi développée, par Lallemand; ceux d'amaurose (2) par Beer, ceux d'aphonie par Weitenweber; (dans les deux dernières catégories, la gale était l'exanthème en question); et je pense que vous trouverez l'allégation suffisamment justifiée. Il existe aujourd'hui une telle quantité de preuves en sa faveur, que les pathologistes français ont découvert à nouveau pour leur usage la théorie de la psore, modifiée. Des hommes tels que Chomel et Gueneau de Mussy parlent d'une diathèse herpétique (dartreuse), à laquelle ils attribuent des affections locales et des maladies chroniques nombreuses (3).

Le point intéressant par-dessus tout est pour nous celui-ci, que pour toute affection alternant avec des éruptions cutanées ou résultant de leur suppression, Sulfur

(1) « Sur la spermatorrhée, » p. 83.
(2) *Brit. Journ. of Hom.*, vol. VI, p. 314.
(3) *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XVII, p. 53.

est de l'aveu de tous le remède fondamental. Le Dr de Mussy préconise les Eaux-Bonnes (qui sont des sources Sulfureuses) comme le meilleur traitement des affections chroniques de la gorge qu'il attribue à l'herpétisme. Lallemand guérit ses cas avec des bains Sulfureux. Le Dr Casanova soutient que la raison pour laquelle les eaux d'Harrogate guérissent quelques cas et échouent dans d'autres semblables en apparence, est que dans les premiers on peut rattacher les symptômes à la suppression de quelque affection cutanée, tandis que dans les derniers ils tiennent à d'autres causes. Il cite à l'appui deux couples d'exemples confirmatifs de cette doctrine. Enfin dans la goutte chronique, le rhumatisme et la scrofule, diathèses dans lesquelles la peau est si souvent intéressée, Sulfur est en tête de nos médicaments; tandis que dans d'autres maladies constitutionnelles, comme le cancer, le rachitis, la tuberculose, qui ne présentent pas d'affections cutanées analogues, il ne joue aucun rôle utile.

Il serait hors de propos d'entrer ici plus avant au sein de la question pathologique, mais on peut sur ce qui en a été dit, baser avec intelligence l'exposé des applications thérapeutiques du Sulfur.

1. Il est peu de maladies chroniques dans lesquelles le traitement ne puisse être avantageusement commencé par quelques doses de Sulfur. J'ai déjà mentionné les formes typiques de maladies connues sous les noms de goutte, rhumatisme et scrofule. Le Dr Acworth affirme ne connaître nul médicament meilleur pour la diathèse *goutteuse* que Sulfur et Calcarea. Le Dr Russell parle du Sulfur en termes enthousiastes dans le *rhumatisme* chronique. Il écrit à ce propos : « Je commence presque toujours le traitement du rhumatisme chronique par l'administration de Sulfur sous une forme quelconque, et quelquefois je trouve avantage à persévérer plusieurs mois de suite dans l'emploi de ce médicament unique. Je

pense en cela agir en parfait accord avec la pratique générale de tous les homœopathes expérimentés. » Dans toutes les manifestations de la *scrofule* (excepté peut-être dans les effets de celle-ci sur les os), il est indispensable de donner Sulfur de temps à autre. Mais à côté de ces cas, nous en rencontrons souvent d'autres qui présentent de nombreux signes d'altération de la santé, et dans lesquels cette dernière se rétablit rapidement sous l'influence de Sulfur. Je suppose que chez ces malades il existe ou il a existé quelque tendance aux éruptions cutanées, et de nombreux observateurs attestent les résultats frappants obtenus de l'administration d'une dose ou deux d'une dilution élevée de Sulfur dans le cours de maladies telles que l'inflammation du cerveau ou des poumons. Dans toutes les occasions, le Sulfur paraît produire par lui-même un certain degré d'amélioration en même temps qu'il rend les médicaments qui lui succèdent plus efficaces. Cependant, chose assez curieuse, il guérit rarement seul. S'il est continué plus d'une semaine ou deux, le progrès vers la guérison se trouve en général arrêté et quelquefois même il y a un mouvement rétrograde. Hahnemann a dit : « Sulfur administré à dose faible, manque rarement d'effectuer un commencement de guérison de toute maladie chronique non vénérienne. Je connais en Saxe un médecin qui acquit une réputation étendue de guérir les maladies chroniques, en ajoutant, sans savoir pourquoi, des fleurs de Soufre à chacune de ses prescriptions. Dans le commencement elles produisaient un bon effet, mais dans le commencement seulement, car peu après, le bon effet cessait. »

II. En outre de son action « antipsorique » comprise de cette manière, le Sulfur joue un rôle important, comme remède de nombreuses affections organiques.

1. C'est le meilleur médicament que nous ayons pour beaucoup d'*affections cutanées*. Il guérit avec rapidité le prurigo de date récente, lorsque le prurit a les caractères

de celui qui est produit par la drogue elle-même. Il nettoie la peau de ces éruptions qui l'infestent chez les enfants malsains. Il est bon pour l'*acné*, dans laquelle il est utile d'employer aussi les applications externes de sa teinture; et Teste le préconise dans le *favus*. C'est un préventif presque infaillible de la récidive des *furoncles*; il ne l'est qu'à un degré moindre de celle des orgelets et des panaris. Dans la gale, nous employons nécessairement comme vous le Soufre pour détruire l'acarus. Mais, comme l'éruption s'étend souvent bien plus que les sillons du parasite, et persiste après la destruction de celui-ci, il nous faut un remède interne qui lui soit homœopathique, et nos pathogénésies nous le montrent dans le Sulfur.

2. Sulfur est très-utile dans beaucoup d'affections des *yeux*. C'est sur la conjonctive qu'il a le plus d'action; et il est nécessairement le plus indiqué dans les cas où cette membrane est prise d'inflammation chez les sujets malsains. Il est en conséquence indiqué dans les ophthalmies scrofuleuses, pour lesquelles il est indispensable à un moment donné du traitement. Mais il possède encore, selon le Dr Dudgeon, une efficacité presque magique dans l'ophthalmie catarrhale aiguë; et il a été employé avec plus ou moins de succès dans les inflammations de presque tous les tissus qui composent les organes visuels. Je vous renvoie à sa remarquable série de Mémoires (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. VI, VII), pour les cas destinés à faire ressortir sa valeur.

3. Le *rectum* est une autre sphère d'action de Sulfur. Il convient beaucoup pour les brûlures et le prurit à l'anus; et pour les hémorrhoïdes, en particulier celles qui sont sous la dépendance de la pléthore abdominale (avec Nux vomica). Je vous conseille de *commencer* toujours le traitement de la constipation chronique avec Sulfur, spécialement lorsqu'il y a des hémorrhoïdes. Mais ici encore il vous faudra en général avoir recours à quelque autre

médicament pour compléter la cure. Souvent, enchanté de l'amélioration merveilleuse obtenue dans ces cas par une semaine d'administration du Sulfur, j'ai continué de le donner; et tout aussi souvent, j'ai vu le terrain gagné être perdu jusqu'à ce que le médicament fût changé.

Je possède peu d'expérience du Sulfur dans les affections des *organes respiratoires;* néanmoins, j'ai été témoin à plusieurs reprises de l'extinction, à l'aide de la teinture, de certaines toux suspectes succédant à la fièvre. A l'hôpital Leopoldstadt, cependant, le Sulfur occupe une place très-élevée parmi les médicaments de la pleurésie et de la pneumonie. Dans la pleurésie, on le donne (après l'Aconit) dans la forme plastique aiguë, dons laquelle il est réputé dissiper rapidement l'épanchement. Selon les médecins de talent du même hôpital, il n'est pas moins efficace à provoquer la résolution de l'hépatisation de la pneumonie. (C'est à la fin de la deuxième période de la pneumonie qu'il est indiqué. « Cette période, « comme dit Bähr, « d'anxiété pour le médecin, parce qu'il ne peut préjuger s'il y aura résorption ou transformation purulente de l'exsudat..... C'est le moment de donner le Sulfur, et il est étonnant de voir avec quelle rapidité magique la réaction organique est quelquefois favorisée par cet agent ».) Le Dr Russell considère le Sulfur comme un remède très-important de l'asthme, et il fait ressortir l'alternance fréquente des accès de cette maladie avec des crises de goutte ou des attaques de lèpre et de psoriasis. Je ne connais, en vérité, aucun medicament qui soit aussi souvent bienfaisant dans l'asthme chronique.

5. Je n'ai plus qu'à ajouter que Teste préconise Sulfur dans les ulcères indolents, dans quelques affections cérébrales chroniques, et lorsque des symptômes malins et irréguliers se présentent dans la variole. Et moi-même j'ai plus d'une fois guéri avec lui des cas de « nasitis » aigus et chroniques.

Excepté son composé particulier, *Hepar Sulfuris*, je ne connais aucun véritable analogue du Sulfur. Quant à la dose, on emploie le plus souvent les dilutions de 12 à 30, et avec toute satisfaction. Mais, dans les affections rhumatismales, on peut employer avec avantage les triturations les plus basses; dans les maladies aiguës de la poitrine, la teinture de soufre paraît être très en faveur (1).

(1) [Selon le Dr Jousset, il faudrait se défier des basses atténuations, qui donnent des aggravations, et même de celles plus élevées, qui en donnent aussi, et qu'il ne faut pas continuer longtemps.] I. G.-M.

LETTRE XLI.

TABACUM, TARAXACUM, TELLURIUM, THEREBENTINA, TEUCRIUM, THEA.

Sulfur est notre dernier polychreste. Nous commençons à entrevoir la fin de notre voyage. Dans la substance de trois lettres environ, j'espère compléter tout ce que j'ai à dire sur la Matière médicale homœopathique.

Mon premier médicament de ce jour sera « l'herbe » *par excellence*,

Tabacum.

On prépare une teinture avec les feuilles du Tabac de Virginie. Il n'existe pas de pathogénésie étendue sur le Tabac; mais dans l'article que lui a consacré Hempel, vous trouverez une bonne provision de renseignements; ainsi que dans un mémoire par Teste, dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XVII; et dans un autre mémoire publié dans le *Monthly Hom. Review*, vol. IX, p. 44 (1).

Vous êtes peut-être fumeur. Je n'ai pas par conséquent à vous rappeler le malaise mortel et les vomissements, les vertiges et les tendances aux évanouissements pro-

[(1) L'*Art Médical* contient plusieurs articles intéressants sur le Tabac, que l'on trouvera aux vol. IX, p. 122, XX, p. 459, XXXI, p. 202. Le Dr Ozanam a traité la question du Tabac tout entière dans la *Bibliothèque homœopathique* des mois de juillet, août, septembre et octobre 1872.] I. G. M.

duits par le Tabac sur les organismes non habitués. Ces symptômes paraissent être entièrement dus à son action sur les centres nerveux. A doses toxiques, les fonctions cérébrales sont très-affectées, et il se produit un état semi-apoplectique. Les mauvais effets de l'usage prolongé du Tabac *avec excès* sont aussi très-remarquables et connus. Les palpitations et les intermittences du cœur sont des symptômes communs. L'atrophie blanche de la rétine paraît encore faire partie de ses effets plus douteux (1). Dans un cas publié par Lallemand, une spermatorrhée avec son cortége habituel de souffrances semble s'être produite sous l'influence continue des émanations du Tabac (2). Nous avons ensuite des observations sur l'état de santé des ouvriers des manufactures de cigares, dont quelques-unes sont dans l'article de Teste. Chez ces sujets, il détermine un teint gris terne particulier (qui est évidemment d'origine hématique, puisque les préparations de fer y remédient), une perte de l'embonpoint, et une dyspnée, probablement de nature asthmatique. Dans ces derniers temps nous avons retrouvé des effets semblables dans un cas publié dans l'*Edimburgh med. Journ.* d'août 1864, et dans lequel une habitude prolongée du tabac à chiquer amena un marasme complet, la paralysie et la mort.

A ces symptômes non douteux, viendrai-je en ajouter d'autres que l'on peut attribuer à ce qu'on regarde comme l'usage « modéré » du tabac? N'étant pas fumeur moi-même, je dois sauvegarder avec soin l'impartialité dans cette question. Je crois que l'usage du Tabac est sur le même rang que celui du Thé et du Café. Ce sont tous des agents médicinaux; tous, à hautes doses, déterminent de

(1) Voir les cas de M. Jonathan Hutchinson dans le *Med. Times and Gazette*, sept. 28 1867, et dans le *Brit. journ of Hom.*, vol. XXVI, p. 134.

(2) *Sur la Spermatorrhée*, p. 233.

violents accidents d'empoisonnement; et tous, lorsqu'on en use avec excès, dérangent les fonctions, spécialement celles du système nerveux. Mais notre expérience à tous tend à prouver que le Thé et le Café peuvent être pris journellement sans effet appréciable sur la santé; c'est là l'usage modéré. » L'expérience seule peut le limiter, et il diffère probablement chez plusieurs personnes. Il en est de même du Tabac. Je soupçonne seulement que le *Quantum* accordé à eux-mêmes par la plupart des fumeurs dépasse le vrai degré de la « modération. » Teste dit : « Tous les vieux fumeurs, ou presque tous, car j'admets des exceptions, ont des souffrances légères ou graves qui cesseraient immédiatement s'ils voulaient quitter l'habitude de fumer. » Il est facile à celui qui souffre, mais qui n'a pas encore mis sa pipe de côté, d'essayer l'expérience sur lui-même. En attendant (pour ne pas être personnel dans mes conseils), je puis vous recommander la lecture des cas de Teste (y compris le sien propre), à l'appui de ce qu'il avance.

Je ne puis rien dire, ou au moins peu de chose, des usages thérapeutiques du Tabacum. Empoisonner, comme vos livres le recommandent, avec lui des sujets dans le but d'obtenir le relâchement des muscles, ne fait nécessairement pas partie de notre pratique. Ce devrait être un bon remède du *mal de mer;* cependant, jusqu'ici les essais que j'ai tentés dans ce sens ne m'ont donné que des résultats négatifs. Les observations de Teste tendraient à montrer son homœopathicité à quelques formes de gastralgie et d'entéralgie (1).

[(1) Le Dr Jousset poursuit avec succès depuis quelque temps une série d'expériences tendant à faire du Tabacum un excellent remède de cet état connu sous le nom de *Vertigo a stomaco læso*; les indications caractéristiques sont : le Vertige, avec nausées et vomissements, envies d'aller à la garderobe, et même diarrhée, et le corps du malade couvert de

Comme médicaments alliés du Tabacum, nous avons *Antimonium tartaricum*, *Digitalis*, *Ipecacuanha* et *Lobelia*.

Nous arrivons ensuite au Pissenlit, dent de Lion, Leontodon,

Taraxacum.

On fait une teinture avec le suc exprimé de la plante fraîche.

Sa pathologénésie est dans la *Matière médicale pure*. On doit consulter aussi l'article d'Hempel (1).

La pathogénésie d'Hahnemann présente peu de chose de caractéristique. L'enduit de la langue, comme par une pellicule blanchâtre, laquelle s'enlève par plaques, laissant une surface rude; et la transpiration nocturne profuse sont les seuls symptômes qui me frappent. Un cas d'empoisonnement avec cette drogue, que cite Hempel, fait voir sa propriété de développer un exanthème composé d'urticaire et de lichen, avec démangeaison féroce et irritation générale. Nous n'avons aucune expérience qui confirme l'action sur le foie que vous attribuez au Taraxacum dans la vieille école, mais que les expérimentations du Dr Hughes Bennett rendent douteuse. Je ne connais, de fait, dans nos archives, aucun exemple de son emploi. Il devrait rendre des services dans des cas de dyspepsie avec la langue tachetée, et dans des éruptions pruriantes précédées de désordres gastro-intestinaux.

sueur. Il donne dans cet état, la troisième ou la sixième dilution, 3 à 4 gouttes dans une potion de 200 gr., trois cuillerées par jour.] I. G. M.

[(1) Dans le vol. XXXI de l'*Art médical*, on trouve une très-intéressante étude du Dr Jablonski sur la *Tympanite*, affection dans laquelle, à l'exemple de Fodéré et d'autres auteurs, il réconise fortement la teinture de Taraxacum.] I. G. M.

Quant à la dose, Hahnemann conseille une goutte de teinture-mère à la fois.

Nous allons étudier quelques instants un de ces métaux rares que l'homœopathie a recrutés pour le service de la médecine, le

Tellurium.

On triture le métal lui-même, précipité, pour nos usages.

On peut lire la pathogénésie du Tellurium, par le Dr Hering, dans l'*American Homœopathic Review*, vol. V.

Les symptômes les plus saillants de cette pathogénésie sont :

1° Un prurit piquant sur toute la peau, avec une éruption papuleuse, et dans un cas des plaques ressemblant à celles de l'herpès circiné;

2° Inflammation œdémateuse (avec prurit) de la paupière et de l'oreille externe;

3° Sensibilité des vertèbres dorsales supérieures, et douleur dans le sacrum dans la direction du nerf sciatique droit.

En conséquence :

1° Il s'est trouvé être un des meilleurs remèdes pour les *dartres* (Herpès circinnatus), ainsi que je suis en état de l'attester, et on pourrait l'essayer pour celles du cuir chevelu;

2° Il a guéri plusieurs cas d'*inflammation de l'oreille externe* et du conduit auditif, avec écoulement âcre (1).

3° Un cas de sciatique a cédé à son usage, et on devrait y songer dans les affections liées à la sensibilité de la moelle épinière.

(1) Dans le vol. XXVI du *Brit. journ. of Hom.*, p. 490, vous trouverez un cas remarquable d'otorrhée guérie par lui, à la trentième dilution.

Le D_r Hering le compare au *Selenium*. Il a quelque ressemblance avec *Apis*.

Comme la pathogénésie du Tellurium a été faite surtout avec les 3_e et 4_e dilutions centésimales, on ne devrait pas en employer de plus basses dans les maladies.

Je dois actuellement appeler votre attention sur le rang qu'occupe dans notre pratique l'huile de térébenthine.

Terebintina.

Nous dissolvons cette huile dans l'alcool rectifié.

Il n'existe pas de pathogénésie de la Térébenthine, mais ses propriétés physiologiques sont bien connues. Hempel les a détaillées dans son article sur cette drogue.

La sphère d'action de beaucoup la plus importante de la Térébenthine est en général dans *les reins* et *la membrane muqueuse urinaire*. C'est un irritant de tout cet appareil. Dans son action sur les reins, à très-petite dose, elle est diurétique. Donnée en quantité plus considérable, elle détermine dans ces organes une congestion allant jusqu'à l'inflammation, l'hématurie, l'albuminurie, et quelquefois la suppression d'urine complète. Elle enflamme aussi la vessie et l'urèthre, et provoque souvent la strangurie. Tout cela est si bien connu, que l'on doit admettre comme étant homœopathique tout emploi de la Térébenthine dans les inflammations des organes urinaires. Ainsi s'exprime Pereira : « Dans la blennorrhée de l'appareil urinaire, la Térébenthine semble déterminer dans la membrane muqueuse une nouvelle espèce d'irritation, qui remplace celle qui existait primitivement. » C'est en vérité notre principal remède dans les hyperémies des organes urinaires, dans la simple congestion rénale, qui est presque aussi commune que l'affection correspondante du foie, elle est à peu près infaillible. Lorsque cet état va jusqu'à la suppression complète de l'urine, la Térébenthine rétablit souvent le cours de sa sécrétion, comme

cela se voit dans un cas du Dr Yeldham, dans les *Annals*, vol. I, p. 386. Lorsque la congestion se manifeste par de l'hématurie, on trouve souvent dans la Térébenthine le meilleur des styptiques. Mais le rapport de cette drogue à la véritable inflammation des reins demande des considérations plus détaillées.

Il y a, dans le livre du Dr Geo. Johnson, sur les *Kidney diseases*, ch. XI, un cas type de ses effets pathogénétiques. En même temps qu'une inflammation évidente des canaux urinaires, il y avait une hémorrhagie considérable que la présence de caillots sanguins des tubes rénaux prouvait venir des reins eux-mêmes. Il faut observer qu'on ne trouva d'albumine que lorsque le sang était présent, et qu'on ne put découvrir aucune trace de desquamation de l'épithélium rénal. Ce sont, comme je m'en suis assuré moi-même, les effets ordinaires de la Térébenthine sur les reins. Ils signifient, selon moi, que la principale influence s'épuise sur les corpuscules de Malpighi, où elle produit une congestion, et, par suite (ainsi que nous l'avons vu), de l'hématurie et de l'ischurie. En conséquence, dans la néphrite, on doit la préférer dans les cas où la congestion prédomine sur la desquamation. C'est ce qui a lieu, suivant le Dr Dickinson, dans la néphrite *a frigore*, en tant que distincte de celle qui succède à la scarlatine. Notre expérience avec ce médicament concorde complètement avec ces indications pathogénétiques. Le mémoire du Dr Kidd, sur la « maladie de Bright » (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XIII), l'a, pour la première fois, mis en évidence comme remède. Le premier cas dans lequel il le donna était une albuminurie ayant quelques mois de date, avec une anasarque considérable, et causée par le froid. L'urine était rare et couleur de fumée, d'une pesanteur spécifique de 1018; au microscope, on ne trouvait que des globules sanguins. Une guérison complète fut obtenue à l'aide d'un traitement composé de 4 gouttes d'essence pure prises chaque jour. L'autre cas était probablement

une dégénérescence granuleuse; mais il avait débuté par une hématurie, suite de violence mécanique. Il y avait beaucoup d'anasarque, et de l'hydrothorax; et l'urine contenait des cylindres fibrineux et des disques sanguins. Terebenthina Θ gttæ j, trois fois par jour, fit disparaître l'anasarque et l'hydrothorax, et la santé générale s'améliora; mais l'urine resta albumineuse, ne pesant que 1018. Les cas de néphrite post scarlatineuse cités par les docteurs Henderson et Yeldham (*Brit. Journ.*, vol. XIV, p. 1, *Annals*, vol. I, p. 386), ne conduisent à aucune conclusion différente. En résumé, l'effet immédiat de la Térébenthine est de rendre l'urine plus abondante et plus claire, c'est-à-dire de délivrer les capillaires de Malpighi de leur torpeur congestive, en sorte que la partie aqueuse de l'urine soit librement sécrétée, et les tubes engorgés de débris nettoyés pour accomplir leurs fonctions. Je préfère cependant Arsenicum dans cette forme de la maladie.

Dans la cystite, l'uréthrite et les autres affections de la surface muqueuse urinaire, Térébenthina n'est qu'un succédané de Cantharis, Cannabis, etc., qui sont, selon toute probabilité, de meilleurs médicaments pour ces cas.

Notre école a assez bien limité à ces affections urinaires les usages de la Térébenthine. Entre vos mains, beaucoup de ses usages sont en dehors des limites de l'Homœopathie. Mais, quelque valeur qu'elle possède dans la sciatique et dans l'ophthalmie arthritique, son action doit être de nature dynamique. Il en est aussi de même de son pouvoir sur les ulcérations intestinales et les hémorrhagies dans la fièvre typhoïde. Je veux vous exposer les indications graphiques de son emploi dans cette maladie, données par le Dr Wood, de Philadelphie : « Il existe un état particulier, nullement rare et parfois très-dangereux, dans lequel je l'ai souvent employé, sans qu'il ait jamais trompé mon attente, c'est lorsque la langue, au lieu de se nettoyer graduellement en commençant par les bords et la pointe, se débarrasse de son enduit rapidement et par grandes

plaques, en général d'abord, depuis le milieu ou la partie profonde de sa surface, qui reste unie et luisante comme si elle était dépourvue de ses papilles, ou comme glacée et vernie. Si, après cela, la langue reste humide, on peut attendre avec confiance une convalescence lente. Mais, si elle devient de nouveau sèche, il y aura en général une augmentation de la tympanite, et une aggravation, et sûrement aucune diminution des autres symptômes. Cet état de choses dépend d'un état d'activité des ulcérations intestinales, et la Thérébentine sera utile presque infailliblement. Dans l'espace de vingt-quatre ou de quarante-huit heures, on observera quelque amélioration des symptômes. La langue devient graduellement plus humide et se recouvre d'un enduit blanchâtre; la tympanite cesse d'augmenter et diminue en peu de temps; le pouls perd sa fréquence; la peau, sa sécheresse et son aridité, et le patient entre en convalescence lentement, mais d'une manière régulière, et souvent sans le secours d'aucun autre médicament. J'ai connu des cas semblables durer longtemps sans modification matérielle, et je les ai vus céder immédiatement à la Térébenthine. »

Les analogues de Térébenthina, dans la sphère urinaire, sont : *Arsenicum*, *Cannabis sativa*, *Cantharis*, *Copahiba*, *Kali bichromicum*, *Mercurius corrosivus*, *Thuya* et *Uva ursi*. On n'a employé que les basses dilutions. J'emploie celles de la 3e à la 1re de l'échelle décimale, selon que le cas est aigu ou chronique.

J'ai quelques mots à dire sur la Germandrée, ou Thym des chats,

Tenerium marum verum.

La plante entière sert à préparer une teinture.

La pathogénésie se trouve dans les *Additions* de Stapf. Je ne vois rien de caractéristique dans les symptômes produits par lui, le Tenerium paraît avoir quelque action

spécifique sur le *polype des fosses nasales*, dans lequel on peut l'introduire sous forme de poudre à priser. Mais sa principale valeur est dans sa qualité de remède pour expulser les *ascarides*. Je le préfère même à Cina et à la Santonine lorsque ces parasites causent beaucoup d'irritation du rectum. Il manque rarement d'en provoquer l'expulsion.

Dans *Cina* et *Santonine*, j'ai déjà signalé les seuls analogues du Teucrium.

Quant à la dose, j'emploie la 1re dilution décimale; mais la 2e centésimale a été efficace contre les ascarides.

Enfin, donnons une place, comme médicament, à ce grand ami de l'homme.

Thea.

On prépare une teinture avec la variété verte.

Il n'existe pas de pathogénésie; mais Hempel, dans son article sur lui, donne quelques renseignements utiles sur l'action du Thé.

Il est si généralement employé comme boisson, qu'il est rare que l'on s'en serve comme médicament. Ses effets bien connus, sur le cerveau et le cœur, peuvent cependant en donner, à l'occasion, l'idée, comme du remède le plus approprié dans certains cas d'insomnie (en particulier de celle qui est calme; l'insomnie du Café est agitée), et de palpitation ou autre action irrégulière du cœur.

Les analogues de Thea sont *Caffea* et *Tabacum* (1).

(1) J'avais eu l'intention d'intercaler ici un article sur le *Théridion*, le Dr Hering l'ayant jugé digne d'occuper une place dans sa récente collection de pathogénésies. Mais je trouve un caractère trop trivial aux symptômes qu'il donne, et les cas cités trop problématiques pour que je pense nécessaire d'en encombrer votre mémoire. L'araignée désignée sous ce nom est problement alliée, sinon identique à l'Aranea Diadema,

que le Dr V. Grauvogl considère comme un des principaux médicaments de la « constitution hydrogénoïde. » On dit le Theridion bienfaisant dans la scrofule.

[Je préparais une note additionnelle sur *Tarentula* et sur les Venins des Arachnides en général, lorsque la note ci-dessus de l'auteur m'est tombée sous les yeux ; j'imiterai sa réserve et me bornerai à quelques renseignements sur les travaux importants qui ont été faits sur le Venin de cette araignée et d'un certain nombre d'autres de la même famille. On lira avec fruit un mémoire remarquable sur les *Venins des Arachnides*, par le Dr Ozanam, dans l'*Art médical*, 1856, t. III, p. 43, 98, 191, 450. De plus, une monographie intitulée *Etude médicale sur le Venin de la Tarentule*, etc., par le marquis Joseph Nunez, traduction du Dr J. Perry, Paris, 1866. Ces travaux considérables résument tout ce que l'on sait aujourd'hui sur le Tarentulisme, le Tarentisme, le Tigretier, etc., et autres névroses produites par ces venins, et la pratique Homœopathique a su tirer parti de leurs effets pathogénétiques et y puiser de nombreuses et importantes indications dans le traitement d'un certain nombre de névroses et états nerveux cacaractérisés surtout *par le besoin de s'agiter*, *de remuer tout le corps*, de changer de place, l'impatience, l'inquiétude, une chaleur brûlante par tout le corps alternent avec un froid glacial, *des intermittences* dans les affections, ces intermittences ayant ce caractère remarquable d'être souvent *très-prolongées* et de pouvoir se chiffrer par semaines, par mois et même par années ; de la *tristesse*, de la *dépression morale*, de la perte de mémoire, de la *versatilité*, des sensations variées, comme par exemple celle d'eau froide versée sur le corps, de l'*oppression*, des *sueurs* abondantes et froides, de la soif, de l'excitation de l'appétit vénérien. Les affections sont toujours avec des *symptômes alternatifs* ; après la tristesse et l'affliction, la gaieté jusqu'à la folie ; après l'insomnie, le sommeil profond, etc. Le système nerveux cérébro-spinal est la sphère de l'action primitive de ce venin, d'où elle se réfléchit sur les autres systèmes organiques. Le venin de la Tarentule est évidemment un polychreste de premier ordre.] I. G. M.

LETTRE XLII.

THUJA, URANIUM, URTICA, UVA URSI, VALERIANA, VERATRUM ALBUM ET VIRIDE.

Je commence ma lettre de ce jour par un médicament tout nouveau pour vous, mais dont le nom «Arbor vitæ» indique qu'il est doué de propriétés précieuses. C'est le

Thuja occidentalis.

Notre teinture se prépare avec les jeunes bourgeons. La pathogénésie originale du Thuja est dans la *Matière médicale pure*. Ce fut un des médicaments choisis par la Société Autrichienne, pour être réexpérimentés; les résultats obtenus sont traduits, avec des additions cliniques, dans les *Homœopathic provings* de Metcalf (1).

D'après cette dernière expérimentation complète, la principale sphère d'action du Thuja serait dans les *Organes génito-urinaires*, et de plus dans le rectum et l'anus, et enfin la peau. Il détermine une émission d'urine copieuse et fréquente; des brûlures en plusieurs points de l'appareil muqueux; des douleurs d'espèces variées au pénis; l'inflammation du prépuce et du gland; des ulcères, des tubercules et d'autres excroissances sur les organes sexuels, avec des sueurs profuses. Et (chez les femmes) la leucorrhée. L'appétit sexuel est diminué, et

[(1) Voy. *Art médical*, vol. 11, p. 32; vel. XXIV, p. 460 et vol XXIX, p. 193.] I. G. M.

les règles retardent. Il se produit sur la peau des tubercules et des verrues, spécialement au voisinage des organes génitaux. Le Thuja cause aussi une céphalalgie du côté gauche, analogue à l'effet que produirait la pression d'un bouton convexe sur la partie ; un catarrhe nasal ; de l'irritation de la membrane muqueuse buccale ; une toux sèche importune ; la constipation ; une démangeaison brûlante ; de l'enflure avec écoulement à l'anus (?). Les symptômes sont plus marqués du côté gauche et sont augmentés dans le repos.

Les symptômes observés par Hahnemann lui-même, dans les organes génitaux, le conduisirent à préconiser le Thuja comme le médicament le plus homœopathique à la maladie qu'il appelait *Sycose*. Les Condylômes, regardés d'habitude comme une des manifestations de la syphilis, étaient considérés par lui comme les symptômes d'un miasme indépendant, quoique allié. Il fit remarquer qu'ils sont en général accompagnés d'une espèce particulière de gonorrhée, et que leur suppression forcée est suivie de l'apparition de tubercules et d'ulcères plus ou moins semblables dans d'autres régions (spécialement velues) du corps. Il affirme que Thuja, suivi ou non de l'acide Nitrique, est suffisant pour guérir à la fois la gonorrhée et les excroissances sycosiques. Dans les cas les plus difficiles et invétérés, il recommande de toucher une fois par jour les excroissances les plus grosses avec la teinture-mère.

Les recherches les plus récentes sont venues toutes confirmer les vues pathologiques de Hahnemann sur la Sycose. Je vous recommande spécialement un mémoire sur cette maladie, dans l'*Edinburgh med. and surg. Journ.* de janvier et février 1857, et un autre du Dr Petroz, et faisant partie de ses écrits. La pathogénésie Autrichienne a de plus rendu plus certaine l'homœopathicité du Thuja à toutes les manifestations de la Sycose, et les observations cliniques qui y sont annexées ne laissent aucun

doute sur sa puissance curative. Aussi bien dans l'école officielle que dans la pratique homœopathique, le Thuja a maintes et maintes fois fait disparaître les végétations sycosiques. La gonorrhée concomitante cède aussi à son emploi; et la gonorrhée simple elle-même, lorsqu'elle est chronique et intéresse la glande prostate, a été plus d'une fois guérie par lui. Il y a aussi un certain nombre d'affections générales ressemblant légèrement, ou pouvant être rapportées à la sycose, dans lesquelles le Thuja a été employé avec succès. Telles sont les tumeurs fongueuses de l'orbite et d'ailleurs, les verrues et les polypes bronchiques, auriculaires et même utérins. Il est réputé aussi dans notre pratique vétérinaire dans le traitement du farcin, et dans celui des verrues et autres affections cutanées qui ressemblent aux végétations de la Sycose.

J'ai vérifié personnellement la plupart de ces usages du Thuja. Je ne l'ai jamais vu échouer dans les verrues. S'il n'en existe qu'une ou deux, elles doivent être badigeonnées tous les jours avec la teinture-mère. Mais lorsqu'elles paraissent en quantité, l'administration du médicament à l'intérieur est le traitement convenable. J'ai été témoin de deux cas, dans lesquels une collection considérable et ancienne de ces excroissances disparut en quelques semaines à l'aide de Thuja 12 et 30 (1). Je l'ai donné aussi avec des résultats remarquables dans un cas de Nævus maternus, proéminent et large, situé sur la cuisse d'un enfant de 5 mois. Dans l'espace de quinze jours, la production s'était flétrie, puis dissipée. Dans *the monthly Hom. Rev.* d'octobre 1869, le Dr Gibbs décrit un cas, et en cite quatre autres de Grenouillette, guéris par Thuja.

Cannabis, *Cantharis*, *Copaiba*, *Mercurius*, *Petroselinum* et *Pulsatilla* ressemblent à Thuja quant à leur influence sur les organes génito-urinaires.

(1) Voy. aussi un cas dans le *Brit. journ of Hom.*, vol. XXVI, p. 491; ici encore une polyurie ancienne concomitante disparut pendant que le malade prenait le médicament.

Toutes les dilutions paraissent agir également bien; la balance est peut-être cependant en faveur des plus élevées.

Je veux actuellement vous dire quelques mots du Nitrate d'

Uranium.

Les préparations sont d'abord des solutions aqueuses. Dans un Mémoire sur le Diabète, dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXIV, j'ai rassemblé tous les matériaux de nos connaissances actuelles sur ce médicament. M. Curie, de Paris, dans le *Bulletin de la Société Homœopathique de France*, a donné, de plus, quelques précieux renseignements.

L'unique effet pathogénétique du Nitrate d'Uranium, qui nous était connu, était que l'empoisonnement graduel des chiens, par de faibles doses de ce sel, fait invariablement devenir leurs urines sucrées. Le fait en question, qui ne serait que curieux aux yeux du médecin de l'école officielle, est, pour nous homœopathes, gros d'indications. Dans le mémoire auquel je vous ai renvoyé, vous trouverez plusieurs cas dans lesquels il fut donné à des malades atteints du *diabète sucré*. Les résultats furent pour quelques-uns la guérison, et pour tous une grande amélioration. M. Curie, dans sa communication, donne la relation de trois autres cas, dont un fut guéri ; et, dans les deux autres, la quantité du sucre que contenait l'urine fut réduite de moitié.

Je n'ai pas eu à traiter d'autres cas de diabète que ceux dont je parle plus haut, jusqu'au mois de Décembre de l'année dernière. Je fus alors consulté par un négociant d'un âge moyen, qui présentait de graves symptômes de cette maladie ; son urine était sucrée, et d'un poids spécifique de 1036. Un régime convenable, et le Nitrate d'Uranium 1er, amenèrent une amélioration immédiate

et si rapide qu'en l'espace d'une quinzaine de jours je cessai mes visites. Il continua le médicament et le régime quelque temps encore, et vint me voir une fois; je trouvai alors le poids spécifique de l'urine réduit à 1025 seulement, et le malade se sentant tout à fait bien. J'ai revu aussi dernièrement le sujet du cas n° 1 de mon mémoire dans le *Journal*, qui était un exemple si concluant des effets du médicament. Il n'a plus eu aucun symptôme diabétique, et la pesanteur spécifique de son urine ne dépasse plus jamais 1030. Il suit un régime ordinaire.

Le Dr Drysdale (*Brit. Journ.*, vol. XXV, p. 597) dit avoir eu de grands succès avec l'Uranium dans cette maladie, et il y a un autre cas, d'une source Américaine, relaté dans le vol. XXVI du *Brit. Journ.*, p. 661.

D'une autre part, mon ami le Dr Edward Blake, de Wolverhampton, nous a communiqué, dans le même volume de ce *Journal*, ses excellentes expériences avec le Nitrate d'Uranium, sur des hommes et des animaux chez lesquels il ne s'élimina aucune trace de sucre par les urines. Les animaux présentèrent d'une manière constante, à l'autopsie, des ulcérations de l'estomac et du duodénum. Le Dr Blake pense que les succès du traitement du Diabète par l'Uranium doivent être attribués « au rapport homœopathique qui existe entre la pathogénésie de l'Uranium et les symptômes digestifs qui se rencontrent si souvent dans le Diabète. » Quoi qu'il en soit, et quelque négative que puisse être la valeur de ses expériences, eu égard à la relation de l'Uranium Nitricum à la Glycosurie, leur valeur en ce qui concerne les ulcérations gastriques et duodénales est incontestable. Le Docteur Drysdale les a déjà mises à profit par la guérison d'un cas d'ulcère de l'estomac avec ce médicament (voyez *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXVII, p. 306), et je crois que son expérience ne demeurera pas longtemps isolée.

Nous ne connaissons aucun médicament qui ait la même relation avec les urines sucrées que le Nitrate d'Uranium

(Kali Bichromicum et Arsenicum agissent comme lui en déterminant des ulcérations près du pylore). Jusqu'à présent, on n'a employé que les premières et deuximes dilutions décimales.

Mon prochain médicament est l'Ortie commune :

Urtica urens.

La racine fraîche de la plante sert à préparer la teinture. Il existe une pathogénésie de l'Urtica dans la seconde édition des *New Remedies* du Dr Hale; son article comporte tout ce que l'on connaît jusqu'à ce jour sur ce médicament. Dans cet article on trouve un cas d'empoisonnement par l'usage interne de l'Urtica, d'après Wibmer. Dans ce cas, la moitié supérieure du corps éprouvait la sensation comme si elle était brûlée, et devint très-œdématiée, au point que la sérosité s'échappait par des mouchetures.

Il y avait aussi suppression des urines et excitation des glandes mammaires. L'Urtica est le remède à la mode pour les brûlures au premier degré, c'est-à-dire celles dans lesquelles la lésion n'intéresse pas le derme. On devrait l'employer à la fois à l'intérieur et à l'extérieur. On l'a aussi préconisée dans l'urticaire, pour des raisons évidentes (cette affection parut chez les expérimentateurs par son usage interne); et elle pourrait se montrer utile dans l'hydropisie aiguë, comme celle par refroidissement.

Apis, *Rhus* et *Cantharis* sont des médicaments analogues. Je ne puis rien dire sur la dose.

Quelques mots actuellement sur le « Raisin d'ours, » Arbutus

Urva ursi.

Il n'existe pas de pathogénésie; mais comme il n'y a aucun doute que cette plante n'affecte d'une manière spé-

ciale la membrane muqueuse urinaire, elle a trouvé place dans la matière médicale homœopathique. Nous en possédons cependant très-peu d'expériences. A propos de son usage dans le catarrhe chronique de la vessie, Pereira en dit : « Dans quelques cas, l'amélioration obtenue fut très-remarquable, pendant qu'en d'autres occasions elle fut insignifiante. » C'est à l'homœopathie qu'il appartient, dans ce cas et dans d'autres, de décider quelle est la forme de l'affection dont elle est le *simillimum*, et, par conséquent, le remède. (Mon avis particulier est qu'elle agit plus sur les reins que sur la vessie, et qu'elle est utile dans les affections de la vessie, lorsque celles-ci sont symptomatiques d'une affection rénale. Elle a guéri la pyélite.)

Une meilleure préparation semblerait être la trituration de ses feuilles. La teinture faite avec elles est la préparation officinale. Ses analogues sont nécessairement *Terebintina*, *Cantharis* et *Copaiba*.

Nous arrivons maintenant à un médicament qui vous est bien connu,

Valeriana.

C'est la racine que l'on emploie pour préparer une teinture avec l'alcool étendu.

Il y a une bonne pathogénésie de la Valériane dans les additions de Stapf; Hempel y a ajouté les expériences de Jœrg.

Les effets pathogénétiques de la Valériane confirment la réputation dont elle jouit dans votre école pour le traitement de l'*hystérie* et des affections nerveuses en général. Elle doit rendre service spécialement dans les céphalalgies et les douleurs locales qui se montrent chez les malades hystériques. Les seules relations de son emploi homœopathique à ma connaissance consistent en quelques cas cités dans le *Philadelphia Journal of Homœopathy*,

vol. II, p. 715. L'un d'eux était une *dyspnée* hystérique venant au milieu de spasmes ; un autre était une espèce de *chorée typhoïde* (?). Dans tous deux, l'effet de la Valériane fut très-marqué.

Ignatia et *Stramonium* sont ses deux analogues évidents.

Dans les cas auxquels je fais allusion on avait employé la 1re dilution décimale.

(Je sais à peine si les Valérianates doivent se classer suivant leurs acides ou suivant leurs bases. En tout cas, j'aime mieux faire allusion à cette place au Valérianate de zinc, que dernièrement le Dr Hale a adopté comme remède des céphalalgies et des névralgies, dont les symptômes paraissent une combinaison de ceux qui appartiennent à la Valériane et au zinc. Je vous renvoie aux cas qu'il cite à l'appui, et dont quelques-uns sont très-frappants. Ils se trouvent dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXV, p. 163).

Mon médicament suivant est de quelque importance, quoique je ne sois pas de l'opinion du Dr Hempel, qui le range parmi les polychrestes. C'est l'Hellébore blanc,

Veratrum album.

La teinture se prépare avec la racine.

Sa pathogénésie est dans la *Mat. med. pura* (1). L'article du Dr Hempel contient quelques cas d'empoisonnement.

Le tableau de l'empoisonnement aigu par le Veratrum est positivement celui du choléra. Il y a un refroidissement général, avec une prostration allant jusqu'au collapsus, une circulation entravée, des évacuations copieuses par le haut et par le bas, et des coliques spasmodiques intenses. Les expériences réunies par Christison démon-

[(1) *Art médical*, vol. II, p. 554 et vol. XII, p. 18.] I. G. M.

trent que les vomissements et la diarrhée produits par le Veratrum sont spéciaux, paraissant n'importe la façon dont le poison a été introduit dans l'économie. Les expériences plus récentes de Schroff ont, de plus, prouvé que ces évacuations ne sont pas le fait d'une gastro-entérite, car le Veratrum ne détermine pas l'inflammation, mais tout au plus une hyperémie passagère des organes qu'il atteint. « Si son action est plus intense, dit-il, elle cause une désorganisation rapide de la membrane muqueuse gastrique, mais pas une gastro-entérite. » (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XVIII, p. 660.)

Aux doses moins perturbatrices des expérimentations, le Veratrum amena une grande débilité, avec tendance à transpirer au moindre mouvement, et un état paralytique du rectum déterminant la constipation.

Le Veratrum tient un rang très-élevé parmi nos médicaments pour le *choléra asiatique*. En Russie et en Amérique, on en fait plus de cas que de tout autre ; mais en Angleterre, nous avons l'habitude de le placer au-dessous de l'Arsenic. Les remarques du Dr Russell, à ce sujet, sont si précieuses que je veux vous les citer au long ici, pour le cas où vous ne pourriez vous procurer son traité (1).

« Suivant notre expérience, nous nous sentons actuellement disposés à compter beaucoup plus sur lui dans les cas où il y a de violents vomissements et une diarrhée considérable, et tous les autres symptômes dominants du choléra, mais qui sont dépourvus de ce que nous pourrions appeler la physionomie essentielle de la maladie. Ces cas passeront pour du choléra dans les rapports aussi bien homœopathiques qu'allopathiques, et ils seront guéris ; mais, pour un œil exercé, il y a en eux, et dès le début, quelque chose de différent des cas fatals. La maladie semble s'avancer vers l'intérieur, vers le siége de la

(1) *On Epidemic cholera*, p. 226.

vie, et non venir de là. Qu'ils soient fréquemment mortels, cela ne fait pas l'ombre d'un doute; et l'on ne peut pas douter non plus que le Veratrum ne les guérisse. Mais le Veratrum ne suffit plus dans les cas d'un type plus grave de la maladie; et la raison pour laquelle on l'exalte tellement est qu'il guérit une si grande quantité de cas curables ressemblant beaucoup au vrai choléra... Nous l'avons trouvé le plus utile là où il y avait violente diarrhée avec vomissements, mais sans « ce collapse mortel subit » que nous avons déjà caractérisé comme étant l'indication de l'Arsenicum. » Il s'ensuit qu'il est précisément approprié à la *diarrhée cholériforme*. J'avais l'habitude de le donner dans la diarrhée d'été, mais dans les dernières années je l'ai abandonné en faveur de China. Cependant, lorsqu'au moment où vient l'automne, à la diarrhée s'ajoutent des vomissements, et lorsque les sécrétions intestinales sont expulsées en un jet violent, avec peu ou point de coliques, je donne Veratrum alterné avec China, et avec grand avantage.

A côté de ces usages importants, le Veratrum est indiqué à l'occasion par les coliques, et guérit quelquefois la constipation, probablement lorsque celle-ci tient à l'inertie du rectum. Il guérit la fièvre intermittente, lorsque le stade de froid prédomine; et il est quelquefois bienfaisant dans la troisième période de la coqueluche.

Le Veratrum album était très-probablement l'Hellébore blanc des anciens. Hahnemann dit qu'au moins un tiers des cas de folie qui arrivent dans les asiles d'aliénés pourrait être guéri par lui. (Le Dr Bayes le préconise dans la débilité avec les mains bleuâtres et les pieds froids; et dans la bronchite et les autres affections des personnes âgées.)

L'*Aconit*, l'*Antimonium tartaricum*, le *Colchicum* et le *Veratrum viride* sont les analogues de Ver. album.

Quant à la dose, Hahnemann recommande la 12e dilu-

tion ; mais on a employé les dilutions plus basses et plus hautes. Dans la dernière épidémie de choléra à Liverpool, M. Proctor a trouvé que la 1re dilution remplissait mieux le but.

Il est une espèce Américaine d'Hellébore qui a, dans ces derniers temps, acquis quelque célébrité. C'est le

Veratrum viride.

On prépare aussi sa teinture avec la racine.

La 2e édition des *New Remedies* du Dr Hale contient une pathogénésie et de nombreuses notes sur les effets produits par de hautes doses. Aux observations cliniques qu'il a annexées à son article, il a ajouté quelques nouvelles remarques sur l'action de ce médicament dans les affections cérébrales (*Brit. Journ.*, vol. XXVI, p. 172), et le Dr Schuldham a publié quelques cas démonstratifs de ses vertus, dans le *Monthly Hom. Review*, oct. 1869 et janv. 1870.

L'Hellébore vert montre sa parenté avec le blanc en déterminant quelquefois un état cholérique, comme cela est arrivé chez l'enfant dont les symptômes ont été détaillés par le Dr Burt (*New Remedies*, p. 1030). Mais quoique les vomissements soient fréquents et intenses, il n'y a pas de diarrhée. Les symptômes se montrent rapidement et cessent de même.

Le plus souvent, la force du médicament paraît dépensée sur les pneumogastriques, et nous avons un groupe de symptômes qui ressemblent à ceux de l'émétique : vomissements, salivation, sueurs froides, pouls lent et faible. Cependant il y a beaucoup plus de douleur à l'estomac qu'avec le tartre émétique ; cette douleur est d'un caractère crampoïde, et quelquefois des plus intenses. La plupart des animaux empoisonnés avec lui présentèrent une forte congestion pulmonaire, et leur respiration, d'abord accélérée, devint lente et bruyante avant la

mort. Le Dr Burt, qui expérimenta la drogue en question, suivant son habitude héroïque, éprouva constamment de vives douleurs derrière le cou et les épaules, de manière à être presque dans l'impossibilité de relever la tête. Ce médicament a aussi guéri des mouvements musculaires choréiformes.

A l'exception de la *chorée*, dans laquelle il paraît très-utile, il y a peu de preuves de l'homœopathicité du Veratrum viride aux nombreux états morbides qu'on le dit avoir guéris. Ceux-ci ne sont pas de l'ordre cholérique, comme avec le Veratrum album. Mais ils sont fébriles, irritatifs et inflammatoires, comme ceux que nous traitons communément avec Aconit et Belladona. Néanmoins le médicament paraît efficace à des doses aussi modérées que des gouttes de la première dilution décimale; et, considérant que nous ne connaissons pas quels effets une expérimentation complète pourrait développer, il ne serait pas sage de nous refuser à l'employer, sur de simples vues théoriques. Il paraît particulièrement précieux dans :

1° Des état fébriles comprenant ou ayant leur point de départ dans le cerveau. Telle est la méningite cérébro-spinale (la « fièvre pourprée maligne » épidémique) (1),

[(1) O. Reveil (*Formulaire raisonné des médicaments nouveaux*, Paris, 1865, p. 385), signale ces faits « d'apres les Drs Octavius, A. White et W.-H. Sorel, la teinture de Veratrum viride du Norwood, employée de manière à maintenir le pouls à un taux très-bas, agit parfaitement contre la *Fièvre jaune*. Sur cent quarante et un cas, vingt-quatre traités par le Gelseminum sempervirens donnèrent quinze morts, et cent vingt sept se rétablirent sous le traitement par le Veratrum viride; de six cas traités à la manière ordinaire dans les mêmes conditions, trois moururent. Ces résultats méritent toute l'attention des praticiens. On donne cette teinture à la dose de 4 à 5 gouttes dans une potion. »

En Amérique, on le regarde comme le meilleur sédatif

les affections cérébrales aiguës des enfants, les convulsions puerpérales, la manie imminente, la congestion cérébrale par suppression des menstrues.

2° Les rhumatismes aigus localisés, comme ceux des muscles ou d'articulations isolées; la fièvre rhumatismale elle-même.

3° La pneumonie, en place de l'Aconit.

4° La fièvre d'invasion de la variole.

5° La cellulite aiguë, avec pouls dur et rapide (voy. *Brit. Journ.*, vol. XXVIII, p. 166).

Dans tous ces états morbides, son influence bienfaisante est accompagnée de transpiration, comme avec l'Aconit. Quand il réussit, son action est très-prompte.

Comme je l'ai déjà dit, son influence pathogénétique correspond à celle du Veratrum album et du Tartre émétique, et en partie à celle de l'Aconit. Dans ses applications thérapeutiques, il semblerait tenir le milieu entre l'Aconit et la Belladone.

connu jusqu'à ce jour, puisque sous son influence le pouls peut tomber de 140 à 30 par minute sans que le système nerveux en souffre. On le donne à hautes doses, et il est très-préconisé dans la pneumonie, la pleurésie, le rhumatisme articulaire aigu et toutes les phlegmasies. De plus, le Dr Norwood le regarde comme un remède par excellence de la fièvre typhoïde, etc.] I. G. M.

LETTRE XLIII.

VERBASCUM, VINCA MINOR, VIOLA ODORATA ET TRICOLOR, VISCUM ALBUM, XANTHOXYLUM, ZINCUM.

Ma lettre de ce jour sera la dernière sur la matière médicale. Elle sera courte, car à l'exception du Zinc, je n'ai à y traiter d'aucun médicament qui mérite plus de quelques lignes.

Le premier de ceux-ci est le « Bouillon blanc, » Molène ou

Verbascum thapsus.

On en prépare la teinture avec toute la plante fraîche. Sa pathogénésie est dans la *Matière médicale pure*, mais Hempel, dans sa traduction de cet ouvrage, l'a négligée. Je ne puis dire, cependant, que les lecteurs Anglais aient perdu à cette omission. Verbascum ne détermine pas de symptômes caractéristiques. On l'a de temps à autre donné avec succès dans la prosopalgie (une fois même, entre les mains du Dr A. Muller, il a guéri rapidement une migraine (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XXI, p. 19), et dans les toux rauques nocturnes.

On a employé la teinture-mère.

Le deuxième est la « petite Pervenche » (la plante et non le mollusque,

Vinca minor,

dont on prépare la teinture avec le suc exprimé de toute la plante.

Le *Manuel* de Jahr en contient une courte pathogénésie. On a guéri, avec ce médicament, la *Croûte de lait*, et même (dit-on), la *Plique Polonaise*. Dans mes propres mains, il a même arrêté pendant quelque temps une hémorrhagie utérine passive chez une vieille fille de 62 ans. Plus tard, l'affection se trouva être un carcinôme. (J'ai rencontré depuis un autre cas avec le même commencement et la même fin).

Dans tous ces cas, on a employé la première dilution décimale ou la teinture-mère.

Nous arrivons actuellement aux deux espèces de Pensée : la première est la douce Violette elle-même,

Viola odorata.

On se sert de la plante entière pour préparer la teinture.

Le *Manuel* de Jahr contient une pathogénésie de Viola odorata; mais nos meilleurs renseignements nous sont fournis par Teste.

D'après ce dernier auteur, Viola Tricolor paraîtrait convenir d'une manière particulière aux cas de *toux spasmodique* et de *dyspnée* se montrant chez les constitutions lymphatico-nerveuses : les symptômes sont plus incommodes le jour. Dans un des cas qu'il cite, la toux et la dyspnée étaient dues à la répercussion de la rougeole ; et sous l'influence du médicament l'éruption reparut. Dans une note, Teste dit : « Petroz m'a informé qu'il a employé Viola avec succès dans diverses affections rhumatismales des membres supérieurs. » Plus tard, dans la *Gazette homœopathique de Paris*, le Dr Tessier, publia plusieurs cas de rhumatisme affectant les articulations carpiennes et métacarpiennes, dans lesquels des résultats étonnants suivirent l'administration de Viola odorata. Le Dr Kitchen les transcrivit dans le *Philadelphia Journal of Homœopathy*, et y ajouta quelques cas probants de sa propre

pratique. J'ai communiqué son article au *Brit. Journ.*, et vous le trouverez dans le vol. XXIV, p. 314. Un point curieux à noter dans ces cas est que le rhumatisme affectait toujours le côté droit du corps. Dans deux cas où les deux poignets étaient affectés, le droit fut bientôt soulagé ; mais le gauche demeura dans le *statu quo.* Teste voit dans Viola un analogue de *Chelidonium.*

La 12e dilution dans les mains du Dr Tessier et la 1re dans celles du Dr Kitchen paraissent avoir agi également bien.

L'autre espèce de Viola est la « pensée, » Heart's-ease »

Viola tricolor.

La préparation se fait de même avec la plante entière. Le *Manuel* de Jahr en donne aussi la pathogénésie, mais c'est encore Teste qui nous donne les meilleurs renseignements sur ce médicament.

En substance ces informations consistent en ceci, que la Viola tricolor, parmi les anciens médecins, jouissait d'une réputation étendue comme remède de l'*Impétigo*, en particulier dans sa forme la plus commune de *croûte de lait.* Il cite un cas particulièrement intéressant, celui d'une jeune fille chez laquelle elle guérit des accidents nerveux qui semblaient avoir été l'effet de la suppression des croûtes de lait. Pour ma part, je n'ai jamais eu besoin d'aucun autre médicament pour cette « peste » de l'enfance, et plus d'une fois il m'est arrivé de l'administrer avec les résultats les plus satisfaisants dans des cas d'impétigo récent chez des adultes.

Teste classe Viola tricolor avec Lycopodium. J'ai vu la 6e dilution remplir très-bien le but chez les enfants, mais je préfère la 1re décimale chez les adultes.

Je ne puis omettre dans mon catalogue le « Gui. »

Viscum album.

Quelques cas du Dr Huber, montrant ses vertus curatives dans plusieurs affections, spécialement le rhumatisme, la sciatique et la métrorrhagie, avec les 3e et 6e dilutions décimales, avaient été traduits dans le *Brit. Journ. of Hom.*, vol XXII, p. 637; actuellement, nous avons, dans le *Monthly Hom. Rev.*, de mars et mai 1868, des communications des Drs Wilde et Belcher, qui font voir en lui un violent poison narcotique et un médicament jouissant d'une réputation grande et méritée chez le vulgaire pour la guérison de la chorée. C'est une substance qui mérite certainement qu'on en fasse une pathogénésie et de nouveaux essais.

J'ai maintenant à vous faire connaître un nouveau médicament américain, le « Frêne épineux.»

Xanthoxylum fraxineum.

On en prépare la teinture avec l'écorce.

L'article que lui consacre le Dr Hale dans ses *New Remedies* en contient une bonne pathogénésie, sur trois hommes et trois femmes, avec des notes cliniques.

Ces pathogénésies sont remarquables, et doivent porter fruits. Les seuls symptômes qui jusqu'à présent ont abouti à des résultats pratiques sont ceux présentés par les organes génitaux de la femme. Il a déterminé chez une femme l'apparition des règles un mois avant leur époque habituelle, et avec beaucoup de douleur. Chez une autre, il y eut « comme un effort surnaturel, » les règles vinrent en abondance « avec des douleurs et une agitation effrayantes, défiant toute description. » On l'a employé en conséquence pour soulager les souffrances de la *dysménorrhée,* et avec succès. Comme tous les médica-

ments qui ont cet effet, il est applicable aux *douleurs après l'accouchement*. Je l'ai souvent administré dans des cas semblables avec de bons résultats. Le Dr Hale dit qu'il convient spécialement aux femmes d'un tempérament délicat, nerveux et d'une organisation pauvre.

Je ne puis rien dire quant à présent de médicaments alliés. On la donne aux doses de la 1re à la 3e dilution décimale.

Le dernier médicament de ma liste est un métal doué de quelque importance médicale,

Zincum.

Nous employons indistinctement le métal lui-même, son oxyde ou son sulfate, dont nous faisons des triturations.

Il existe une pathogénésie du métal dans les *Maladies chroniques*, et une autre de l'oxyde dans le *Manuel* de Jahr.

S'il faut se fier à ces pathogénésies, le Zinc est un agent capable de « déprimer et d'atonifier » les centres nerveux, dans son action primitive, dans laquelle il détermine de l'aversion pour le travail; de la faiblesse de mémoire; de la dépression mentale jusqu'à l'idiotie; des troubles de la vue; de la faiblesse et de la pesanteur des membres. Avec ces effets, comme cela arrive souvent, les nerfs périphériques sont dans un état d'irritation, et nous remarquons du tremblement et de la jactation dans la sphère motrice, et des douleurs névralgiques dans la sphère sensitive. Dernièrement encore, il a été démontré que le Zinc fait naître chez ceux qui le travaillent une espèce de fièvre intermittente, caractérisée par des frisons répétés, une période de chaleur très-courte, et des sueurs profuses. Pendant le frison il existe du malaise, des nausées et de la constriction de la poitrine. L'action sur les nerfs

vaso-moteurs que conportent ces phénomènes est indiquée aussi dans les expériences de Wibmer, cité par Hempel; dans ces expériences un pouls serré spasmodiquement et des palpitations de cœur étaient des symptômes constants. Le Zinc entrave aussi profondément les fonctions nutritives, déterminant une sorte de « Tabes sicca. » Pereira cite le cas d'un gentleman qui « prit journellement, pour se guérir de l'épilepsie, environ vingt grains d'oxyde, jusqu'à consommer de la sorte, en près de cinq mois, 3,246 grains. Au bout de ce temps il était d'une pâleur terreuse, maigre et presque idiot; sa langue était couverte d'un enduit épais, et il était constipé; les extrémites inférieures étaient froides et œdématiées, l'abdomen tuméfié, les membres supérieurs froids et ridés, la peau qui les recouvrait ressemblait à du parchemin, le pouls battait 60, était filiforme et à peine perceptible. Les expérimentateurs éprouvaient aussi beaucoup de douleurs dans le diaphragme, entre les épaules et tout le long de la colonne vertébrale.

Les usages du Zinc correspondent parfaitement avec ses effets pathogénétiques. Quelques-uns des symptômes que j'ai cités rendent probable son homœopathicité à ces formes de chorée et d'épilepsie auxquelles il apporte quelquefois du soulagement. Mais sa réputation dans notre École de médecine est due à son action sur les états de *dépression mentale*. Il a guéri des céphalalgies chroniques (1) et des cas de mélancolie accompagnée de cet état. Le Dr Kidd le recommande dans l'atrophie chronique du cerveau et dans la paralysie progressive des aliénés (2). Les Drs Trinks et Madden y pensent très-sérieusement dans les convulsions des enfants : Je pense que la présence d'une fontanelle déprimée doit l'indiquer. Et le Dr Elb, de Dreste, a appelé notre attention sur sa

(1) *Brit. journ. of Hom.*, vol XII, p. 489.
(2) *Annals*, vol. III, p. 427

grande valeur dans cet état paralytique du cerveau qui se montre quelquefois dans la scarlatine. Il a remédié à cet état, qu'il survienne avant, pendant ou après la période éruptive.

Outre ces applications principales du zinc, on le préconise aussi pour la cardialgie survenant chez les femmes délicates et nerveuses, et pour les affections des nerfs moteurs et sensitifs qui fournissent au cœur et aux voies aériennes, ainsi que ceux qui entourent les articulations et pénètrent dans les os. Ce sont des suggestions de Teste. Il assure encore qu'il peut faire avorter (à la 3e dilution) une variole commençante. La pathogénésie le désigne comme un remède convenable pour l'*atrophie sèche*, sans fièvre hectique, que nous rencontrons quelquefois chez les adultes, et pour certaines formes de fièvre intermittente. Le Dr Carroll Dunham a publié un cas de « pterygium crassum » guéri selon toute apparence par le Zinc, à la 20e dilution (1) (et le Dr Leadam le préconise, à la 5e dilution, pour les granulations des paupières succédant à l'ophthalmie des nouveau-nés).

Cuprum et *Plumbum* sont des médicaments un peu alliés.

Excepté les cas dans lesquels j'ai mentionné les hautes dilutions, on a donné d'habitude le Zinc aux 1re et 2e atténuations décimales. Il semble indifférent d'employer soit le métal, soit l'oxyde, soit le sulfate.

Ainsi j'ai terminé ma tâche, j'espère que vous serez plus satisfait que ne puis l'être de son exécution. Mon sentiment particulier est celui d'un grand mécontentement pour les imperfections de mon ouvrage. Cependant j'ai fait de mon mieux à votre intention ; et l'amitié, qui exalte les mérites, cachera les fautes.

Actuellement je vous accorderai ainsi qu'à moi un peu

(1) *American Hom. Review*, vol V, p. 71.

de temps pour respirer, avant de vous conduire de la Pharmacodynamique à la Thérapeutique. Ce que vous venez d'apprendre vous met déjà en possession de nombreuses ressources pour la plupart des formes de maladies. Et quand vous aurez découvert combien vous pouvez accomplir de bien avec des principes spéciaux, il sera temps alors de reprendre le sujet par son autre face, et de vous dire ce que l'homœopathie peut faire dans chaque maladie, et comment elle le fait.

Pour le moment, adieu.

Votre ami affectionné,

RICHARD HUGHES.

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPALES ACTIONS ÉLECTIVES ET CURATIVES

DES MÉDICAMENTS

(1) [Indication importante, surtout dans l'impuissance succédant à l'onanisme.] I. G.-M.

(1) [Autre indication très-importante de la kératite ulcéreuse.]
I G.-M.



ERRATA

Page 12,	*au lieu de :*	la chimie sera pénétrée de
	lisez :	la chimie se sera pénétrée de
P. 12-13,	*au lieu de :*	abandonner notre portion
	lisez :	abandonner notre position
P. 41,	*au lieu de :*	littérature thérapeutique
	lisez :	littérature homœopathique
P. 101,	*au lieu de :*	et véritablement très-étendue
	lisez :	est véritablement rès-étendue
P. 176,	*au lieu de :*	follicules de côlon
	lisez :	du côlon
P. 245,	*au lieu de :*	marasme choléraïque
	lisez :	miasme cholérique
P. 250,	*au lieu de :*	pour développer de diarrhée
	lisez :	pour développer de la diarrhée
P. 332,	*au lieu de :*	l'influence d'hepar sous les yeux
	lisez :	l'influence d'hepar sur les yeux

Paris. — Typ. A. PARENT, rue Monsieur-le-Prince, 29 et 31.